Gallargues. = Alais. = Vaucluse.

TABLEAU
PITTORESQUE,
SCIENTIFIQUE ET MORAL,
DE NISMES
ET DE SES ENVIRONS,

A VINGT LIEUES A LA RONDE;

Par Émilien FROSSARD, Pasteur.

TOME I.

PRIX : 10 fr. en noir. / 20 fr. colorié.

A NISMES,

Chez BIANQUIS-GIGNOUX, Libraire-Éditeur.

Les Baux. = Aiguesmortes. = Arles.

Nismes. = Avignon. = Beaucaire. = Saint-Gilles. = La Salle.

Uzès. = Vallon. = Montpellier. = Vaison. = Maguelonne.

Ganges.

Nimes

&

Ses Environs,

à Vingt Lieues à la ronde.

Par E. B. D. Frossard, Pr.

Tome Premier.

1834.

NISMES

ET SES ENVIRONS.

NISMES, IMPRIMERIE DE DURAND-BELLE.

TABLEAU
PITTORESQUE,
SCIENTIFIQUE ET MORAL,
DE NISMES
ET DE SES ENVIRONS,

A VINGT LIEUES A LA RONDE;

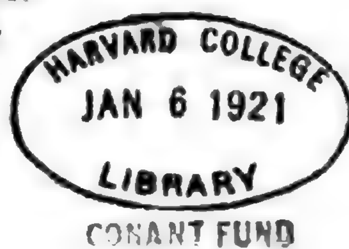
EN CINQUANTE LIVRAISONS;

PAR E. B. D. FROSSARD, PASTEUR.

TOME PREMIER.

NISMES,
CHEZ BIANQUIS-GIGNOUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1834.


HARVARD COLLEGE
JAN 6 1921
LIBRARY

AVANT-PROPOS.

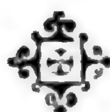
La nature est partout belle et touchante, l'homme mérite partout l'intérêt et la sympathie, et chaque lieu a été noté par l'histoire comme le théâtre de quelques grands revers ou de quelques actes mémorables; néanmoins on se croit obligé d'aller bien loin pour voir des choses belles et intéressantes; et comme tout le monde n'est pas en position de quitter ses affaires ou ses foyers, la multitude demeure indifférente à ce qui l'entoure. Ainsi il devient juste de dire que ce que l'on connaît le moins, c'est son propre pays, et le monde où nous sommes nous offre bien moins d'attraits que celui où nous ne sommes point.

En voyant paraître un grand nombre d'ouvrages périodiques qui ont pour but, non de faire connaître des choses nouvelles et extraordinaires, mais de fixer les idées sur des choses et des événemens d'ailleurs assez ordinaires, mais qui cesseront de l'être lorsqu'on voudra bien leur accorder l'attention qu'ils méritent, il m'est venu à la pensée qu'un ouvrage de ce genre, sur une localité circonscrite, adressé aux habitans de ce même pays, offrirait quelque utilité. Je n'avais pas la prétention, moi, étranger, de révéler aux habitans du pays des choses nouvelles, encore moins de publier une statistique complète de la contrée, mais plutôt d'attirer leur attention sur ce qu'ils voient chaque jour, afin qu'ils pussent s'en rendre bien compte à eux-mêmes. Ne désirant parler que de ce que j'ai vu et étudié moi-même, je me suis abstenu avec soin et volontairement de suivre aucun plan. C'est un portefeuille où l'on trou-

vera des tableaux qui peuvent avoir quelque intérêt, pris individuellement, mais qui ne font pas suite. C'est ainsi que je me réserve toujours la facilité de revenir sur tel sujet sur lequel j'aurais acquis de nouvelles connaissances. Que le lecteur prenne donc patience jusqu'au bout; il sera aisé de réunir ces élémens épars et parfois disparates. Je viens lui offrir le fruit de neuf années d'observations, à l'aide desquelles je n'ai point fait de dédécouverte; mais j'ai conscience d'avoir bien vu ce que j'ai vu. Le plus grand nombre des articles de cet ouvrage sont donc originaux; parfois cependant j'ai profité du travail des autres; je l'ai fait avec empressement, car il s'agit de présenter, sous un cadre fort simple, autant de connaissances locales que possible, et l'on n'invente ni la science ni l'histoire. C'est principalement pour les faits historiques que j'ai dû puiser dans les travaux de nos devanciers; la grande Histoire du Languedoc est une mine inépuisable et précieuse où je me suis enrichi d'un grand nombre de faits qu'il est bon de rappeler. Je donnerai, à la fin de mon travail, une liste de tous les ouvrages qui traitent particulièrement des pays que j'ai voulu dépeindre.

Je dirai, pour ceux qui ne connaissent point les procédés lithographiques, que les dessins reproduits dans le corps de mon ouvrage ont été tous faits d'après nature, puis rapporté sur la pierre à l'aide de la plume, par la même main qui les avait tracés originairement; le rôle de l'imprimeur se borne à multiplier les exemplaires, et comme après le tirage les planches ont été detruites, elles offrent au lecteur une suite de dessins originaux et inedits. Ce genre a donc l'avantage, sinon, d'offrir beaucoup de finesse, du moins de présenter une fidelité irréprochable.

TABLE DES MATIÈRES.



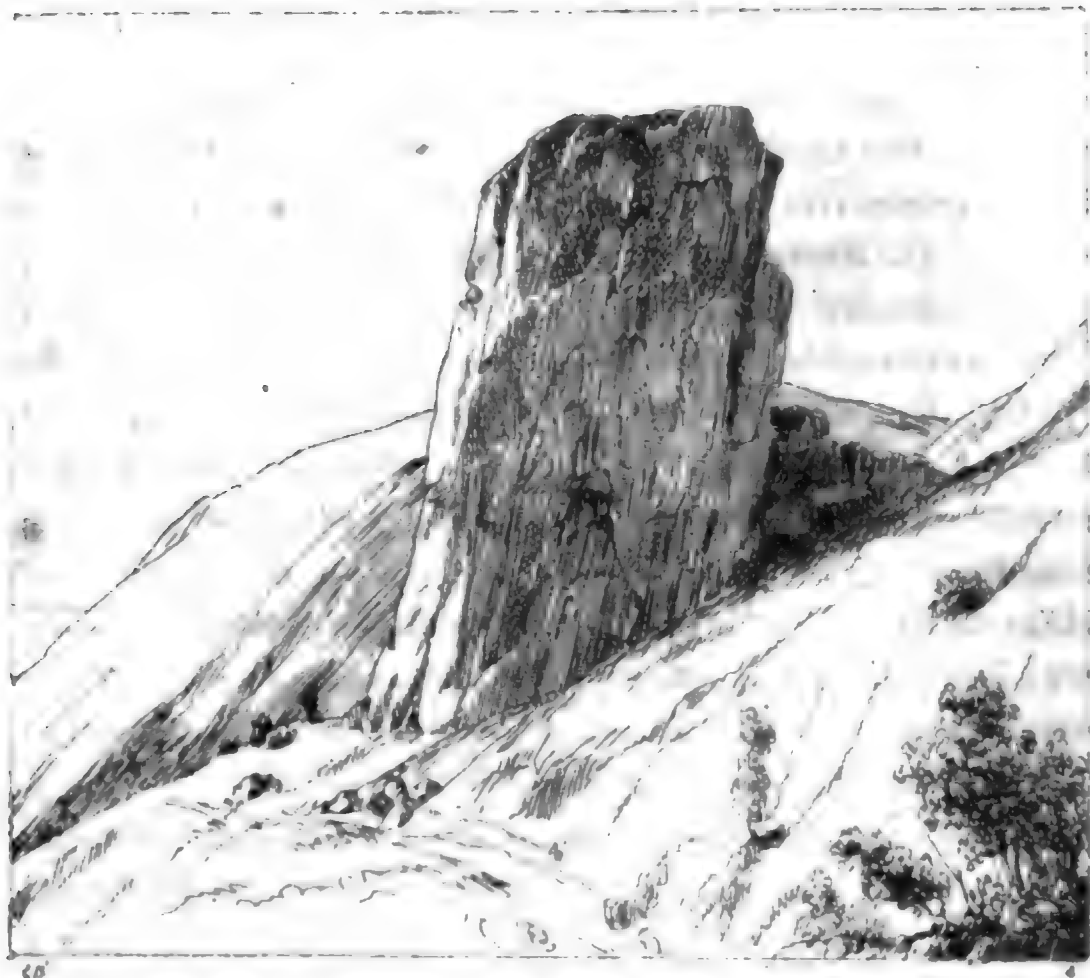
PONT-S.T-ESPRIT.

Le cours de l'Ardèche, qui borne au nord le département du Gard, est dominé par une longue chaîne de collines ; dernière vague du soulèvement tertiaire qui couvre tout le pays, et contre laquelle a été jetée la vague volcanique du Coiron. Rien de plus triste que ces longues croupes uniformes et stériles. Le voyageur les franchit avec quelque difficulté. Il suit des sentiers marqués par le passage des troupeaux, souvent contrariés et interrompus par des ravines, souvent se perdant en une multitude de ramifications qui laissent l'étranger dans une cruelle perplexité. Dans un espace de trois lieues on ne rencontre que le hameau du Bidou, gris et terreux comme toutes les roches au milieu desquelles il a surgi ; partout ailleurs, dans ces contrées désolées, on ne retrouve aucune trace de l'industrie ou du séjour de l'homme. Un horizon uni-

forme et sombre borne partout les regards. Le sol est bouleversé par une de ces catastrophes dont la surface du globe a été tant de fois et si évidemment le théâtre ; ici le voyageur interroge la ténébreuse profondeur des cavernes, repaire des renards et des blaireaux ; là il s'arrête devant des tombelles gauloises grossièrement construites avec des matériaux gigantesques. Après avoir dépassé ces ruines, que la science a délaissées, nous privant ainsi d'une page précieuse de notre histoire, que les plus légères fouilles auraient pu aider à remplir, il ne se présente plus aucun objet d'observation ; pas une plante pour récréer la vue, pas un fossile pour enrichir la collection du naturaliste ; le piétinement de quelques chétifs troupeaux conduits par des enfans hâves et demi-nus, vient rarement troubler le silence de cette triste solitude. Frappé d'étourdissement par les rayons directs d'un soleil brûlant, ou chassé par les nuées qui s'amoncellent sur les monts de l'Ardèche, le voyageur presse le pas ; mais bientôt au loin un horizon bleuâtre, noyé dans un océan de lumière, lui annonce le soleil du midi et les bords du Rhône. Encore quelques pas, et il contemple un des tableaux les plus ravissans que présentent nos belles contrées. A l'est, c'est un mélange confus de chaînes de montagnes et de pics détachés, dominés par une cime majestueuse, le Mont-Ventoux, dernier contre-fort des Alpes françaises. Au midi, le Rhône, après de longs détours, va se perdre dans les plaines de la Provence ; il enceint de ses larges contours une multitude d'îles fertiles ; des villages populeux, de riches prairies, des touffes d'aubes et de saules diversifient ses bords ; au loin, une longue traînée d'arceaux, découpés comme une légère dentelle, unit ses deux rives ; c'est le Pont-St-Esprit. Le voyageur se hâte d'y arriver ; il y trouvera un gîte et un nouvel objet d'observation.

La ville du Pont-St-Esprit doit son origine à l'établissement du prieuré de St. Saturnin du Pont, fondé par l'archevêque d'Aix, en 959. Après avoir passé succes-

sivement sous la domination des compagnies, des Bourguignons, des calvinistes, elle jouit aujourd'hui d'une assez grande prospérité, et compte 4,500 habitans. Les habitans de St. Saturnin du Pont s'associèrent, en 1265, pour construire un pont sur le Rhône et mettre ainsi un terme aux accidens que le passage de ce fleuve rapide causait si fréquemment. Pauvres eux-mêmes, ils comptèrent sur les ressources de la population riveraine; ils firent, pendant plusieurs années, des quêtes dans les provinces environnantes. Après une violente opposition de la part du prieur de St. Saturnin, qui faisait valoir les droits du monastère, l'ouvrage fut commencé, et, 45 ans après, la contrée possédait un des plus beaux ponts de France. Les pierres qui servirent à sa construction furent tirées d'une carrière des environs du Bourg-St-Andéol, d'où on les amenait commodément par eau. Une compagnie de Frères et de Sœurs *donnés* fut établie auprès du pont, les premiers pour aider à sa construction, et les autres pour avoir soin des ouvriers blessés ou malades. Le Pont a 2550 pieds de long, depuis l'angle flanqué du bastion St-Michel de la citadelle jusqu'au bout de la rampe qui termine sa dernière arcade de l'autre côté du Rhône. Sa largeur est de 17 pieds hors d'œuvre. Il est soutenu par 26 arches d'inégale largeur; les plus grandes ont 108 pieds d'ouverture. Il y a 1602 pieds fondés sur le roc, et 918 sur pilotis. Dans cet endroit, la navigation offre quelques dangers à cause de l'extrême rapidité du Rhône et du peu de largeur de quelques arches; mais l'habileté des pilotes pare aisément à ces inconvéniens. C'est un bel ouvrage, mais il a beaucoup perdu de son intérêt par la construction d'un grand nombre de ponts en fil de fer jetés sur le même fleuve. La ville même du Pont-St-Esprit n'offre de remarquable que sa citadelle construite au commencement du 17.^{me} siècle.



ROUTE D'AVIGNON A TARASCON.

Pour se rendre d'Avignon au bac de la Durance, qui n'en est distant que d'une demi-lieue, il faut traverser un territoire d'une si prodigieuse fertilité, qu'il offre partout l'aspect et même les produits de nos jardins potagers. Ici, ce sont des garances; là des légumes que l'on exporte au loin; les irrigations ménagées avec art et nourries par diverses saignées faites aux deux fleuves qui entourent cette riche presqu'île, entretiennent partout la fraîcheur et la fécondité. Des palissades de roseaux ou des murs vivans de hauts et immobiles cyprès abritent les plantations contre les vents du nord, seul fléau de ces heureuses contrées. Des vigères élevées et touffues annoncent bientôt le lit de la Durance, immense grève dans les sinuosités de laquelle il faut, pendant quelque temps, chercher la Durance elle-même, aujourd'hui se subdivisant en une multitude de filets insignifians, demain peut-être fleuve impétueux portant au

Chapelle du Château de Beaucaire (pag. 36.)

loin la dévastation. Dans la saison sèche, les plages que les eaux de la Durance ont abandonnées sont recouvertes d'une incrustation blanche, cristaline et salée. Je n'ai vu nulle part l'analyse de cette substance ; la quantité que j'en ai recueilli n'a point été éprouvée ; je soupçonne que le sulfate de soude la constitue presque en entier. Je laisse aux agronomes le soin d'examiner l'influence que cette substance peut exercer sur la nature productive des terreins assez étendus où la Durance, et le canal de Crillon, qui en est une déviation, déposent leur limon. On sait déjà que les eaux plus pures de la Sorgue sont beaucoup plus favorables à la végétation.

C'est dans le lit de la Durance que l'on observe des galets d'une nature particulière. Les minéralogistes leur donnent le nom de *variolites*, parce qu'ils présentent à leur surface des renflemens et des cercles colorés qui leur donnent une sorte de ressemblance avec les bou-

tons de la petite vérole. C'est une serpentine verte renfermant des nœuds de feldspath rosacé qui, en conséquence de leur dureté plus considérable que celle de leur gangue, résistent plus long-temps aux effets de l'attrition. En remontant le cours de la rivière on a rencontré sur place la roche dont les débris produisent ces cailloux. Jusqu'à présent on n'a trouvé cette singulière substance que dans le bassin de la Durance.

Au-delà du bac le pays change d'aspect, il paraît enceint de tous côtés par des chaînes de montagnes bizarrement découpées. Ici, ce sont les croupes de Barbantane, plus loin, le Luberon, plus loin encore, les Alpines, sur le flanc desquels on distingue les maisons blanches et les monumens antiques de St-Remy. C'est à l'embranchement de la route qui conduit à cette petite ville avec le chemin de Tarascon, que se trouve le rocher singulier dont nous reproduisons ici le trait, et qui peut donner une idée du caractère des montagnes de Barbantane dont il fait partie. C'est dans ce même emplacement que le voyageur peut observer des champs parsemés de tuiles antiques, d'ossemens humains, et de pierres évidemment sculptées par les Romains; c'est à l'embranchement même des deux routes qu'il faut remarquer trois ou quatre monumens construits avec des dalles placées en talus, en forme de voûte sépulcrale. Ces monumens datent-ils de l'établissement des Romains, ou peut-on en faire remonter la construction à une époque antérieure? Cette question nous paraît digne de fixer un instant les recherches des savans du pays. Les regards du voyageur se portent souvent vers les carrières de Barbantane; elles sont situées sur le flanc d'une large montagne et l'entourent de plusieurs zones très-régulièrement tracées; au milieu de ces sillons on distingue avec difficulté des points mouvans, fourmillière d'ouvriers en apparence suspendus sur un abîme.

La première entreprise de ces vastes exploitations remonte à une haute antiquité : on en retire de bons matériaux pour la contree. La pierre de Barbantane est un tuf marin, dé-

tritus de coquillages, de madrépores, de lithophytes qui se retrouve, mais sous des caractères de contextures diverses dont les architectes, mieux que les géologues, savent apprécier les différences, sur les hauteurs de Beaucaire, celles de Villeneuve-lez-Avignon, dans les Alpines, et jusqu'au-delà de Mus, à l'ouest de Nismes. C'est dans ce tuf que se trouvent ces singuliers fossiles que l'on appelait autrefois *glossopètres*, à cause de leur grossière ressemblance avec des langues d'oiseaux, mais que l'on a reconnu être des dents de requins et de squales. Nous donnerons, plus tard, un dessin exact de quelques-uns de ces debris marins, ainsi que des variolites de la Durance. On pratique ici encore de nos jours le procédé employé par les Romains pour détacher la pierre du roc et la tailler tout en même temps. A l'aide d'un pic à tranchant étroit on trace une rainure profonde pour isoler les plans verticaux du cube de pierre, des coins et des leviers la soulèvent et forment sa face horizontale dans le sens du lit de carrière qui est d'un horizontalisme parfait. Ainsi les ouvriers travaillent, du bas en haut, à une profondeur de 80 à 100 pieds; on les voit ainsi, dans les environs de Beaucaire, pratiquer d'énormes fosses qu'ils n'abandonuent que lorsqu'ils y sont forcés par l'infiltration des eaux. Ils n'ont pas à lutter contre cet inconvénient sur les flancs découverts et rapides de la montagne de Barbantane.

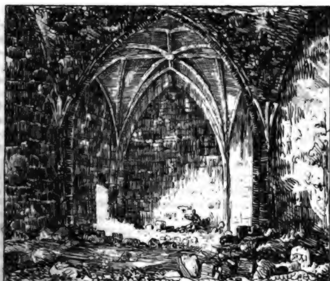
Au-delà du village de Graveson la route offre peu d'objets dignes de remarque; le paysage est partout assez varié; c'est toujours la Provence avec ses horizons dorés, ses chapelles rustiques, ses oliviers et ses mûriers, et sa population active et enjouée.

L'Esplanure de la ville des Baux.

LES BAUX.

C'est un fait piquant que l'existence d'une ville du moyen âge, long-temps peuplée de familles opulentes et nobles, ayant renfermé, pendant des siècles, une population de près de 4,000 âmes, couronnée de châteaux, ornée de maisons élégantes, comme jetée à la cime d'un rocher, entourée de montagnes décharnées et menaçantes, aujourd'hui encore debout, mais silencieuse et triste, servant de repaire à soixante paysans, demi-agriculteurs, demi-nomades, à peu près oubliée par la population de la contrée environnante, et ignorée de la plupart des peintres et des amateurs de monumens gothiques. Telle est la ville des Baux que les cartes de géographie marquent, en assez grosses lettres, au milieu des Alpines, à égale distance d'Arles et de St-Remy.

Pour atteindre cette ville, il faut remonter une vallée



Chapelle gothique des Baux.

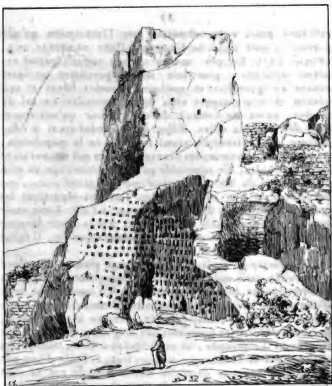
qui débouche des Alpines sur la route de St-Remy à Tarascon. Après une heure de marche, elle devient inaccessible aux voitures ; plus bas, elle prend un grand caractère de solitude et de stérilité. Ici il faut se confier à un guide, au risque de s'égarer dans ces tristes régions. Un sentier étroit serpente le long des ravins, ou franchit des éboulemens surmontés de roches menaçantes, qui donnent au site une ressemblance frappante avec les vallees qui sillonnent la face méridionale du Mont-Ventoux, et que nous aurons lieu de décrire plus tard. La pente se roidit à mesure qu'on approche du faîte, et bientôt on atteint le point culminant d'où l'on domine, au nord, la plaine de St-Remy, arrosée par la Durance, et terminée à l'horizon par les remparts et les palais d'Avignon ; au midi, le riche territoire d'Arles, le Rhône, la Camargue, les etangs et la mer. C'est encore un de ces beaux spectacles qu'il faut bien se garder de décrire et qu'on n'entreprendra jamais de peindre ; mais, après en avoir contemplé de semblables ou de plus beaux, on aime encore ici a s'asseoir sur une pointe de rocher et à se recueillir un moment dans le silence de l'admiration. On est bientôt forcé de quitter ce bel observatoire pour s'engager de

nouveau dans de tristes défilés. Les rochers qui les resserent semblent affecter les formes les plus bizarres. Leurs stratifications, assez régulières, sont singulièrement contrariées par une multitude de crevasses qui prennent quelquefois les dimensions et les formes majestueuses de vastes cavernes. La masse entière de ces monts semble cariée. Dans certains points, ce sont des parois extrêmement minces, de formes globuleuses; ailleurs, des aiguilles élancées comme celles qui menacent la fontaine de Vaucluse; ici, des formes qui se rapprochent de celles que l'art humain donne aux fortifications; là, les masses fantastiques des monumens consacrés au culte druidique; partout le désordre et l'aridité. A mesure que l'on avance, ces masses semblent s'accumuler et prendre des formes plus gigantesques et plus bizarres; l'esprit et l'œil en sont bientôt fatigués. Elles entourent un vallon étroit du sein duquel s'élève un mont crénelé au sommet par des tours antiques et ceint d'un revêtement d'édifices et de maisons groupées pittoresquement sur ses flancs. C'est la ville *des Baux*. Ce premier aspect, lorsqu'il n'est pas trop preparé, a quelque chose de singulier et de frappant. Les intempéries de l'air et les ravages du temps ont ici tellement confondu les teintes et les formes, que, de loin ou de près, on est encore indécis pour marquer où commence l'ouvrage de l'homme et où se terminent les travaux de la nature.

On monte à la ville des Baux par une rampe escarpée, mais assez large pour admettre le passage des voitures, avant que l'écoulement des eaux pluviales et l'incurie des habitans l'eussent mise dans l'état de delabrement où elle se trouve aujourd'hui. En passant sous des portes en ruine on s'arrête aux angles des contours où se trouvent des terrasses qui offrent au voyageur un lieu de repos et de belles vues du pays: on remarque, en divers points, des excavations profondes pratiquées dans le roc vif pour faire place à la route. Tout annonce ici de grands travaux. Ce chemin conduit à la rue principale, étroite et sinueuse comme toutes celles du midi, mais bordées de maisons dont la structure annonce l'antique splendeur; plusieurs sont ornées de corniches, de moulures et de pilastres dans le goût italien et de la renaissance. Aucun de ces édifices n'offre un aspect d'antiquité ou de grandiose, mais les formes en sont recherchées. La plupart datent des XV.ᵉ et XVI.ᵉ siècles. Une maison artistement ornée de

colonnes attira notre attention par l'inscription qu'elle portait ; c'était celle de Genève : Post tenebras lux, et datée 1571. Le plus morne silence régnait parmi ces hôtels délabrés ; plus loin nous aperçûmes quelques enfans en guenilles et quelques femmes hâves et mal vêtues A notre aspect elles firent entendre ce cri de misère, qu'on ne croirait devoir retentir qu'aux approches des grandes villes. Elles nous conduisirent à l'*Esplanure* où se trouvait réuni le reste de la population, triste et chétive comme les pauvres femmes qui nous avaient servi de guides. Ce misérable peuple etait occupe au soin du dépicage du blé qu'ils récoltent, à grand'peine, sur les pentes de leur rocher ingrat. Les uns séparaient les grains au moyen du fléau, les autres, à l'aide d'une mule invalide. Ce spectacle faisait pitié. Après avoir disposé de toute la monnaie que nous avions apportée, il fallut detourner les yeux ...

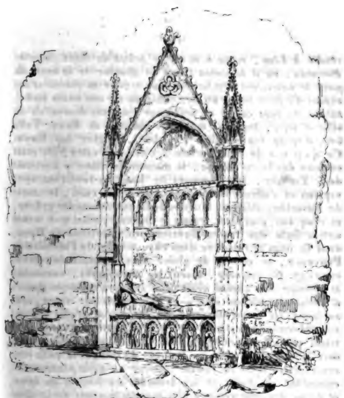
L'*Esplanure* ou esplanade est un large plateau plus élevé que la ville, mais encore dominé par des pointes de rochers que terminent des tours gothiques. Un monument orné d'une galerie à colonnettes servait autrefois d'hôpital ; une église assez vaste, mais ruinée, adossée à cet édifice, presente encore les armoiries des seigneurs des Baux. En traversant l'esplanade, et se dirigeant à l'est, autour des rochers qui la dominent, on parvient, à l'aide d'une petite porte, sur une corniche taillée dans le roc et suspendue sur un précipice dont l'œil ne mesure la profondeur qu'avec effroi. De ce singulier abri l'on jouit d'une vue très-remarquable. On distingue aisément le village de Maussane, les etangs du même nom et ceux des Baux; plus loin, Fos, les Stes-Maries et la Méditerranée ; mais ce qui attire surtout les regards, c'est la plaine de la Crau, espace immense parfaitement plat et jonché de cailloux, offrant partout la monotonie des steppes tartares et la sterilite des déserts africains. Plus tard, dans la journée, nous fûmes temoins du phénomène du mirage sur cet ocean de gravier qui nous parut un instant comme un océan aqueux. De l'observatoire où nous étions placés, et où nous rencontrâmes de beaux fossiles tellement volumineux et si fortement incrustés dans la pierre, qu'il fallut bien les laisser pour les naturalistes qui viendront après nous, on est forcé de rebrousser chemin. Un sentier au nord nous conduisit au pied de la citadelle ; de là on embrasse d'un coup d'œil l'amas de ruines qui était autrefois le lieu de



Pigeonnier aux Baux.

refuge de puissans princes. L'ombre des rochers, l'air frais de ces régions élevées, tout invite au repos, et le voyageur fera volontiers une halte sur ce point de sa route. Ici, à l'aide de quelques pièces de monnaie ou des débris de son modeste repas, il se fera répéter, par les enfans du pays, ces complaintes monotones, ces ballades moitié ingénues, moitié satiriques, auxquelles on n'a rien changé depuis les temps gothiques ; aisément il se reportera vers ces temps que la littérature du moment se plaît à retracer, nourrissant du souvenir du passé notre jeunesse avide de progrès ; et bientôt il se demandera qui a élevé cette ville contre ces rochers, et plus tard, quelle secousse politique et morale y a semé la terreur et porté la dévastation.

On trouve dans un manuscrit découvert dans les archives des princes d'Orange, au château Ste. Anne, en



Tombeau de Benoît XII, à Avignon.

Franche-Comté : « *Que les princes des Baux sont descendus de l'un des trois Roys qui allèrent en Bethléem sous la guide favorable de l'estoile, pour y adorer le Sauveur du monde; que, pour marque de cet honneur, ils portoyent en leurs armes de gueules, l'estoile à seize rayons d'argent; qu'ils vinrent des Indes à Acre en Grèce, au temps qu'elle fleurissait, y fondèrent un beau chasteau royal et y posèrent la couronne de Melchior, l'un de ces roys; qu'en l'année* 388, *régnant Théodose I.er, empereur d'Orient, il y avait ès Indes un puissant prince des Baux, nommé Balthazar, roi de Tarse, sous le grand Négus d'Ethiopie, qui abandonna sa terre et print avec soy sa femme et ses enfans, son thrésor et son équipage, et se retira devers l'empereur; qu'en ce tems-là Théodose ayant passé la mer pour se*

rendre à Lion, mena avec soy ce prince de Baux jusqu'en Provence, où il le laissa; que la douceur et la bonté du pays le convierent d'y habiter pour assurer sa femme et ses enfans d'y faire bastir un fort chasteau sur une haute roche, taillee de tous costés en précipices, à trois heures de la ville d'Arles, lequel il appela de son nom de Baux. Telle fut, d'après les vieilles légendes, l'origine des Baux. Ce qu'il y a de plus certain, c'est que cette ville était connue dès le x.ᵉ siècle; la maison de Baux y florissait déjà. En 937, les seigneurs de Baux se rendirent souverains et s'affranchirent des comtes. En 1156, le comte de Barcelone obligeait Hugues de Baux à demander grâces, et cinq ans plus tard, rasait le château, ainsi que trente autres forts des terres Baussenques. Bertrand de Baux, dont le nom se retrouve dans chaque page de l'histoire de Provence, se couvrit de gloire dans un tournois célébré en 1177. *Ce seigneur*, disent les chroniques, *commença le premier. Son cheval avait belle encolure et larges flancs; il parut si rude au choc, qu'il renversa par terre, avec sa lance, le brave Raymond d'Agout, et rendit boîteux vingt chevaux sans se faire de mal.* L'année suivante Bertrand portait couronne en signe de souveraineté, et fondait la seconde race des Princes d'Orange. *Il enta ceste souveraineté dans sa famille, devint un arbre plantureux, espandant ses fruits et ses branches au long et au large, et donna des alliances aux plus grandes maisons de la chrestienté pour y faire greffer une abondante posterité.* Bertrand de Baux mourut assassiné par les ordres de Raymond V, comte de Toulouse, pendant les solennités de la Pâque. Les terres Baussenques comprenaient cent villes ou villages; elles furent le theâtre de plusieurs guerres meurtrières et opiniâtres. Voilà à peu près les faits que l'on peut démêler au milieu des longues et obscures chroniques où figurent le nom des Baux. L'histoire de la dépopulation de cette ville est peut-être plus obscure encore, parce qu'elle n'a été jusqu'à present confiée qu'à la mémoire du peuple. Cette dépopulation ne date pas de fort loin. Lorsque, avec l'abolition du système feodal, la paix fut rendue au pays, les familles opulentes et nobles, qui faisaient de ce triste repaire leur lieu de défense, vinrent habiter les riches plaines où elles possédaient des domaines. Les traditions du pays rappellent aussi que la ville des Baux fut le siége d'une justice dont le peuple eut à se plaindre et dont il s'affranchit de vive force;

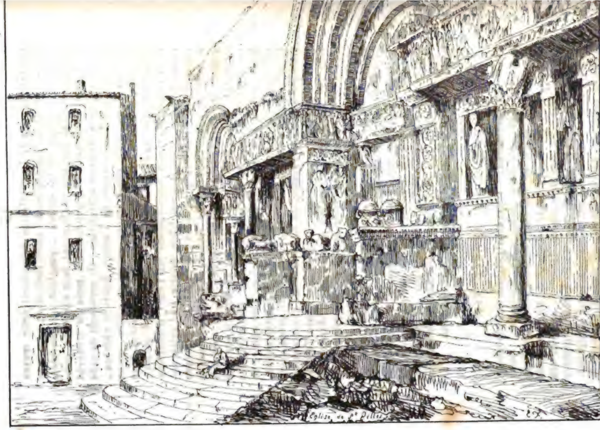
les vengeances de la révolution achevèrent cette œuvre de destruction. Aujourd'hui soixante individus, en comptant les femmes et les enfans, peuplent ces masures. Leurs chétives récoltes soutiennent leur existence pendant trois mois environ ; pendant six mois ils trouvent de l'ouvrage à Arles et à St-Remy ; ils mendient de ville en ville pendant le reste de l'année. Après le château, qui est d'une belle construction simple et solide, on ne trouve point aux Baux de monumens très-anciens. Une petite chapelle gothique offre un beau plafond intact ; c'est celle dont nous reproduisons ici l'effet d'intérieur (pag. 9). Le temps a aussi laissé intacte une église romane d'une beaucoup plus haute antiquité. On remarque dans cette église une chapelle latérale ornée d'armoiries portant pour insigne principale des ciseaux de tondeurs de draps. Il est probable qu'elle fut construite par une corporation d'hommes de ce métier ; le territoire des Baux est aujourd'hui peut-être le seul où l'on cultive le chardon à carder, sans en faire usage dans le pays même. Cette singulière armoirie se reproduit sur une petite croix gothique qui orne l'entrée de la ville. Une construction gigantesque d'un autre genre frappera sans doute l'attention de l'étranger ; ce sont des pigeonniers de dimensions colossales ; chaque nid est taillé dans l'énorme paroi d'une roche menaçante. N'ayant retrouvé nulle part de semblables édifices, le lecteur comprendra pourquoi nous en avons reproduit ici l'esquisse.

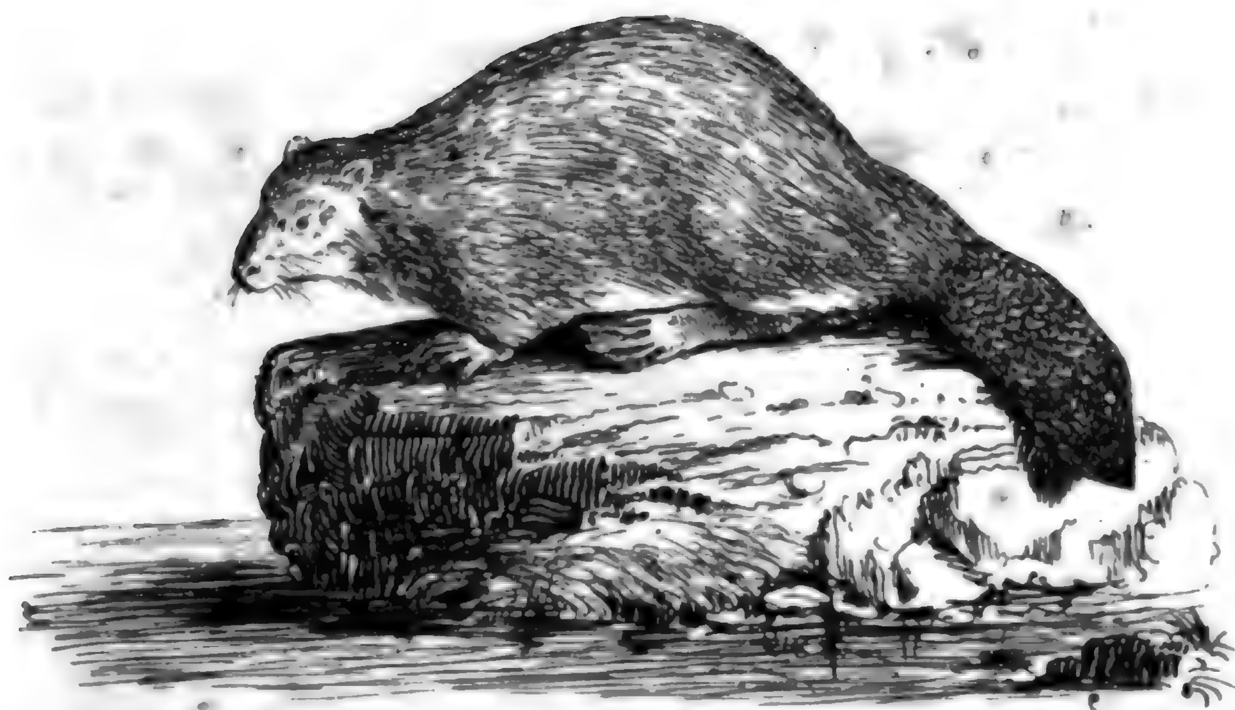
Il serait difficile et incommode de passer une nuit dans les ruines des Baux. Le voyageur peut poursuivre sa route vers Arles, ou revenir sur ses pas, et gagner St. Remy par une autre route qui le conduit aisément au milieu des ruines romaines de l'antique Glanum.

TOMBEAU DE BENOIT XII.

On trouve ce tombeau gothique dans la cathédrale d'Avignon.

Benoit XII, fils d'un meunier de Saverdun, entra d'abord dans l'ordre de Citeaux, devint docteur de Sorbonne, abbé de Fond-Froide, Evêque de Pamier, puis de Mirepoix, fut nommé cardinal en 1327, et enfin élu pape, à Avignon, en 1334. Il confirma les censures portées contre Louis de Bavière et condamna les Fratricelles. Dans la collation des bénéfices, il préféra toujours le mérite, réforma les abus, et mourut à Avignon en 1342.


Eglise de St Gilles



LE CASTOR DE S^{T}-GILLES [1].

L'existence des castors dans nos contrées méridionales n'est plus un fait contesté ; on en a trouvé dans le département de l'Ardèche, à Rochemaure, dans le departement du Gard, près de Montfrin, près d'Arles, près de St-Gilles. Ici on a suivi leurs traces avec soin. Ils laissent souvent les empreintes de leurs pas sur la plage sablonneuse, théâtre de leurs nocturnes ébats. Du côté de la terre, ils pratiquent de longues galeries dans les digues qui cernent le cours du Rhône, et se dirigent sous son lit ; ils portent souvent la dévastation dans les plantations de saules dont ils coupent nettement les jeunes branches, en bec de sifflet. On les a rencontrés principalement sur les bords du *Petit-Rhone*, à Sauzet et à Claire-Farine. Les individus que l'on peut étudier dans le cabinet d'histoire naturelle d'Arles et celui de M. Crespon, à Nismes, viennent de ces parages. Les paysans de ces contrées leur donnent le nom de *Vibré*. Nulle part on ne les a vu entreprendre ces vastes constructions, ces digues extraordinaires qui entravent, en Amérique et en Sibérie, le cours des grands fleuves, et qui ont fait, dans tous les temps, l'admiration des voyageurs et le charme de ceux qui lisent leurs récits. Cette particularité et quelques autres caractères rangeraient tout d'un coup le castor de France dans cette variété que Buffon nomme castors *terriers*, qui n'ont ni magasin, ni maison, et demeurent, comme le blaireau, dans un boyau sous terre. Ils sont aisés à distinguer des castors d'Amérique ; leur robe est plus terne, le poil est souvent rongé sur le dos par le frottement de la terre ; leur cou-

1 Nous proposant d'introduire dans ce Recueil une grande variété de sujets, sans aucun ordre particulier de succession, et sans autre lien que celui de l'intérêt de localité, nous renvoyons à une autre livraison la description de St-Gilles et de la magnifique Abbaye qui orne cette ville, et dont nous donnerons d'autres dessins plus détaillés et plus étendus. La table des matieres réunira en un seul corps tous ces élémens divers.

leur est moins foncée et tirant davantage sur le châtain. A part cette légère différence, nos castors participent à tous les caractères remarquables que l'on observe chez tous les animaux de ce genre. On sait qu'ils sont les seuls parmi les quadrupèdes qui aient la queue plate, ovale et couverte d'écailles, et qu'ils s'en servent comme d'un gouvernail pour se diriger dans l'eau. C'est aussi à l'aide de cet instrument qu'ils gâchent le mortier nécessaire à la construction de leur singulière demeure. Ils emploient leurs pieds de devant comme de mains pour porter leurs alimens à leur bouche; les pieds de derrière, qui sont palmés, leur servent à la nage, s'élargissant comme ceux de l'oie, dont le castor a aussi la démarche sur la terre. Cet animal marche mieux qu'il ne court : comme il a les jambes de devant bien plus courtes que celles de derrière, il se tient toujours la tête baissée et le dos arqué. La fourrure du castor est composée de deux sortes de poils : l'un plus court, mais très-touffu, fin comme le duvet, impénétrable à l'eau, revêt immédiatement la peau; l'autre, plus long, plus ferme, plus lustré, mais plus rare, recouvre ce premier vêtement, lui sert, pour ainsi dire, de surtout, le défend des ordures, de la poussière et de la fange. Ce n'est que le duvet que l'on emploie dans nos manufactures. Dans nos contrées, une peau de castor indigène se vend environ quinze francs; mais cette fourrure ne deviendra jamais un objet considérable de commerce, vu leur extrême rareté et la difficulté de surprendre cet animal, craintif et adroit. Indépendamment de la fourrure, qui est ce que le castor produit de plus précieux, il donne encore une matière huileuse, âcre et fétide que l'on emploie, en pharmacie, sous le nom de *Castoreum*, et qui est secretée par une glande placée sous l'abdomen. On pense que cette substance répandue par l'animal lui-même sur son poil le rend impénétrable à l'eau, ce qui lui donnerait une certaine ressemblance avec les oiseaux aquatiques dont il se rapproche d'ailleurs par ses habitudes et les membranes de ses pieds de derrière.

LE FLAMMANT.

Cet oiseau portait, chez les anciens, le nom de *Phénicoptère* (aîle de flamme); son nom moderne est une corruption du mot *Flambant* qui indique aussi la couleur flamboyante de ses ailes. Sa forme singulière jette les naturalistes dans l'indécision quant à la place qu'il doit occuper dans leurs classifications. Par la configuration et la longueur de ses jambes, il appartiendrait aux échassiers; ses pieds palmés et la dentelure de son bec le rapproche des canards; mais ce qui donne à cet oiseau un aspect extraordinaire, c'est l'enorme bec dont sa tête, assez petite, est pesamment armée. Ce bec est fortement arqué vers le bas, volumineux, aplati dans la mandibule supérieure, cylindrique, renflé lateralement et creux dans la mandibule inferieure. Plus formidable en apparence que dangereux en réalité, ce bec est armé, sur les bords, de petites plaques qui retiennent les vers et les zoophytes dont l'oiseau fait sa nourriture, et qu'il trouve en abondance dans nos étangs. La vaste cavité de ce singulier appareil est remplie par une langue épaisse et charnue qui communique à toute la chair de l'oiseau et possède elle-même un goût tout particulier, objet de dégoût pour les uns, pour les autres mets exquis inventé et perfectionné par Apicius et long-temps servi sur la table de Caligula, d'Heliogabale et de Vitellius.

Les flammans se rencontrent assez fréquemment sur les étangs de la Camargue. Le froid les chasse dans les terres; on en tue alors en grand nombre, comme cela eut lieu pendant l'hiver rigoureux de 1829. Dans la saison de la mue, ils perdent les grandes pennes de leurs ailes; alors il est facile de s'en rendre maître, à l'aide de filets, de lacets, et même à coups de bâton. Dans la captivité, cet oiseau refuse toute nourriture; il serait difficile, il est vrai, de lui en offrir qui lui convînt; on prétend néanmoins que, dans d'autres pays, on l'a facilement apprivoisé. Il ne se-

rait pas inutile de tenter de nouveaux efforts pour nous approprier ce bel oiseau qui deviendrait un veritable ornement dans nos jardins. Il paraît certain que le flammant ne quitte jamais nos parages. Il y pond chaque annee deux ou trois œufs blancs, raboteux a la surface et de forme alongée; il les depose sur un petit monticule formé de sable humide ou de vase, et sur lequel il s'asseoit pour les couver, laissant pendre des deux côtés ses longues jambes. Les petits restent long-temps sans pouvoir voler, mais ils courent avec beaucoup de vîtesse. Leur plumage est alors d'un gris clair, mais cette couleur devient plus foncée à mesure que les plumes croissent. Ce n'est guère que vers la seconde annee qu'il prend la couleur rouge qui distingue cet oiseau.

Il paraît que les flammans peuplaient autrefois toutes les côtes de l'Europe, mais la civilisation les a relegués désormais dans quelques contrées solitaires où on les rencontre en troupes, dont le nombre diminue chaque jour. C'est un beau spectacle que de les voir planer sur l'étang de Valcarès, ou dans les parages d'Aiguesmortes, étalant à l'envi leurs ailes de feu aux rayons du soleil du Languedoc, et faisant scintiller la blancheur éclatante de leur corps sur un ciel d'azur; d'autres fois rangés en bataille, le cou tendu, l'œil inquiet, garantis d'une attaque imprévue par de vigilantes sentinelles, immobiles et stupides, et donnant à ces plaines sablonneuses une ressemblance de plus avec les tristes plages de la Basse-Egypte.

LE ROLLIER.

Ce bel oiseau qui figurerait encore avec avantage parmi ceux qui habitent les régions des Tropiques, a été trouvé plusieurs fois dans les environs de notre ville, la plaine du Vistre. Il ne paraît en France que très-rarement, et les individus qui s'y arrêtent sont des traînards qui s'écartent de la marche de l'émigration générale qui se dirige, en mai

et en septembre, entre l'Afrique et la Suède. Les couleurs brillantes qui le distinguent et les lieux où on l'a fortuitement rencontré en Europe, expliquent les noms qu'il a reçus, de *Geai de Strasbourg*, *Pie de mer ou de bouleaux*, *Perroquet d'Allemagne*. Il est de la taille du geai, son bec est noir, muni de barbes roides et courtes. Les yeux, dont l'iris est châtain, sont entourés d'une peau nue, de couleur jaune, et l'on observe à leur extrémité une espèce de verrue singulière, de même couleur. La tête, le cou, la poitrine et le ventre sont d'un vert tendre, le dos et tout le dessus de l'oiseau est mélangé de bleu verdâtre, de brun rougeâtre et du plus beau bleu foncé. La queue est comme fourchue, les deux pennes extérieures dépassent les autres chez le mâle. Les femelles, comme chez la plupart des autres oiseaux, ont des couleurs plus ternes où le brun et le cendré dominent. Le rollier est un oiseau sauvage, il recherche les bois les plus épais, surtout les bosquets de bouleaux. Dans les pays où ils sont communs, on les voit s'abattre en troupes sur les terres cultivées pour y chercher, à la suite des pies et des corneilles, des vers, des grains, et même de jeunes racines. Cet oiseau se distingue par un cri singulier qui lui fit donner le nom de *Garrula*, et en allemand les appellations imitatives de *Galgen-Regel*, *Halk-Kregel*, *Gals-Kregel*, etc.

PONT St-BÉNÉZET, A AVIGNON.

C'est un beau spectacle que celui qui attire les regards du voyageur lorsqu'il traverse le Rhône sur le Pont d'Avignon; il voit ce beau fleuve couler majestueusement et serpenter au loin, chargé de bateaux qui portent au midi les produits de l'industrie du nord, au nord les épices de l'orient et les fruits de la Provence. Sur les chemins de halage qui le bordent de chaque côté, tout est mouvement. Une population active et bruyante, tout l'encom-

brement et le désordre qu'apportent le commerce et l'industrie dans une petite ville, et çà et là des attelages de chevaux, aux formes colossales, qui traînent, sans apparence d'effort, de lourdes embarcations, animent le paysage. L'île de la Bartelasse s'étend en contours gracieux couronnés de touffes des plus beaux arbres, et, au loin, au-dessus des cimes des aubes et des peupliers, s'élèvent les tours gothiques de Villeneuve. Avignon s'étend à gauche en amphithéâtre, ceint de toutes parts de murailles crenelées et comme écrasé par une masse imposante de constructions de divers âges, cette ancienne demeure des papes qui porte encore un si grand caractère de splendeur. Au fond du tableau, quatre arches pittoresques hardiment jetées sur le fleuve se détachent en une teinte chaude et méridionale sur le Mont-Ventoux qui s'elève au loin comme un vaste rideau bleuâtre. Ce pont figure dans tous les albums des artistes qui ont parcouru ces contrées ; il fait leur désespoir depuis qu'on a songé à réparer ce monument du moyen âge pour le sauver d'une entière ruine et l'empêcher de devenir un obstacle à la navigation. Il va sans dire que nous trouverons quelque légende populaire attachée à la construction de ce pont; elle remonte à 1178. L'histoire raconte que, dans le temps que l'empereur Frédéric se fit couronner roi de Provence à Arles, on travaillait à un pont de pierre sur le Rhône, qui avait été commencé, dès l'année précédente, vis-à-vis la ville d'Avignon. Un jeune berger, nommé Benoît, ou Bénézet en langage du pays, entreprit un ouvrage aussi hardi. On prétend qu'il eut une révélation en gardant son troupeau; qu'ayant passé le Rhône, il s'adressa à l'évêque et au peuple d'Avignon; qu'il leur fit entendre que Dieu lui ordonnait de bâtir ce pont, et qu'il prouva sa mission par divers prodiges. Le pont, composé de dix-huit arches et long de cent trente-quatre pas, fut achevé en onze ans. Raymond V, comte de Toulouse, en favorisa la construction. On bâtit auprès, du côté d'Avignon, un hôpital pour recevoir les pé-

lerins, et St. Bénézet y établit une communauté de religieux, dont l'institut était de veiller à la fabrique et à la conservation du pont, de recevoir et de servir les pélerins de cet hôpital. Ces religieux hospitaliers, du nombre de ceux qui ont construit plusieurs beaux ponts en France, ce qui leur acquit le titre de *Pontifes* ou *Frères du Pont*, reçurent, en 1203, la protection de Raymond VI, comte de Toulouse. Il leur accorda divers priviléges dans l'étendue de ses états, et leur donna, avec le comte de Forcalquier, le droit de passage qu'ils avaient sur le Rhône. Raymond VII, son fils, confirma cette concession en 1237. Cette communauté fut supprimée quatre-vingt-quatre ans après, et unie à la collégiale de St. Agricole d'Avignon, avec la chapelle qu'on avait bâtie sur la pile de la troisième arche du pont, et dans laquelle St. Bénézet, mort en 1184, avait été inhumé. Ce pont est ruiné depuis le commencement du XVII.e siècle.

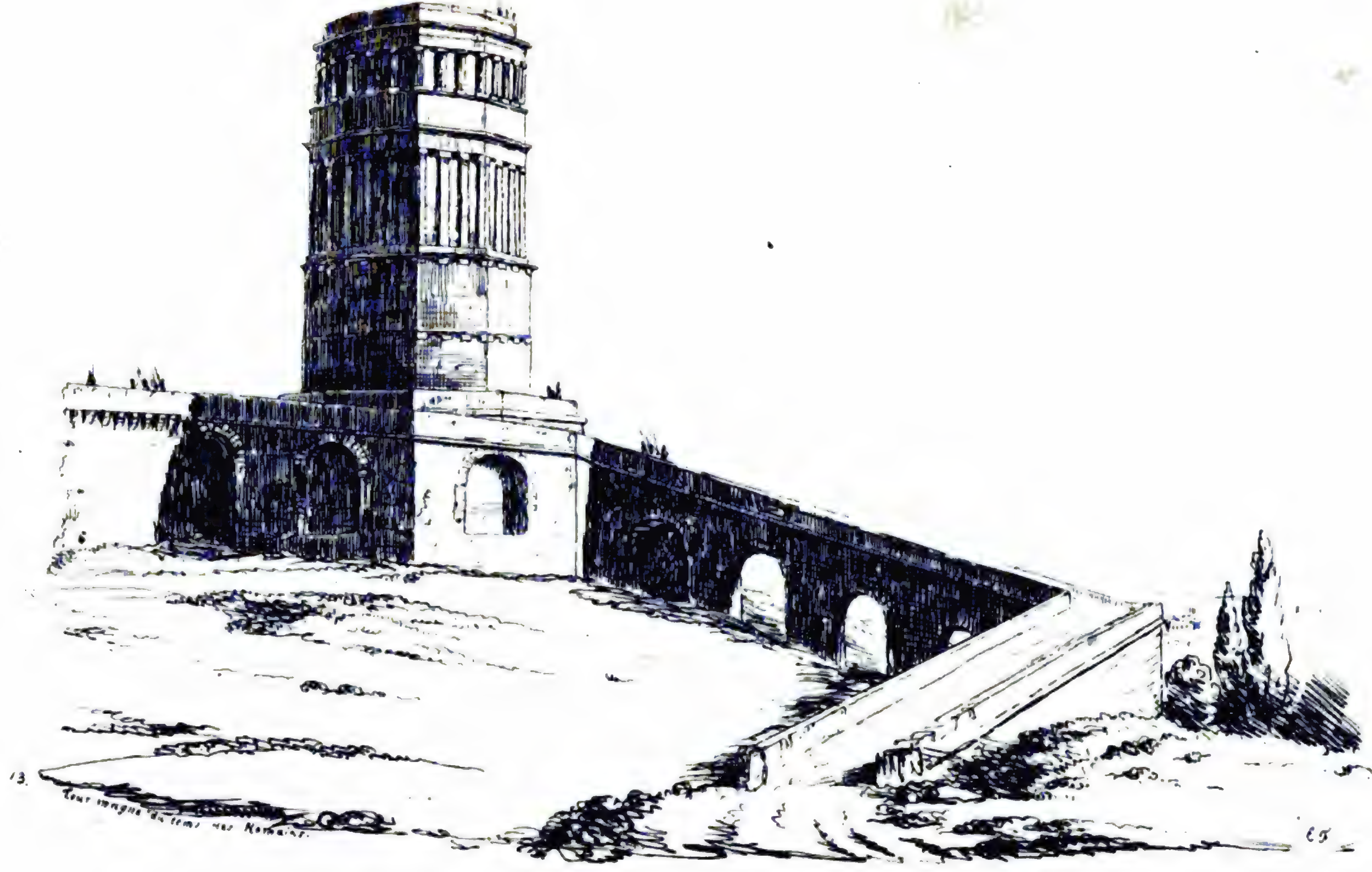
DOMITIUS AFER.

Sous le règne de Caligula on vit fleurir Domitius Afer, le plus célèbre des orateurs de son temps, qui parvint à la dignité consulaire. Cet orateur naquit à Nismes de parens dont il releva l'obscurité par l'éclat de ses talens. Le don de la parole qu'il possédait à un si haut degré l'eût fait passer pour un autre Cicéron, si, comme lui, il eût employé son talent à soutenir la vérité et à défendre l'innocence plutôt qu'à détruire la réputation des personnes les plus distinguées. Instruit de l'aversion de Tibère contre Agrippine, il crut gagner les bonnes grâces de ce prince et avancer sa fortune en attaquant l'honneur de Claudia Pulchra, cousine et favorite de cette princesse. Malgré son innocence, Claudia succomba sous le poids de l'éloquence de son délateur, et devint la victime du ressentiment de Tibère et de la lâcheté de ses juges. Le succès de Domitius dans cette cause lui attira les applaudissemens des flatteurs et les éloges du prince

qui lui donna la gloire d'être désigné comme l'orateur de tout l'empire, le plus disert et le plus éloquent.

Le métier de délateur acquit à Domitius Afer beaucoup de biens; mais il lui attira en même temps la haine du public, qui fut d'autant plus attentif à decrier ses mœurs, qu'elles étaient, à ce qu'on prétend, très-déreglées. Son éloquence, qui avait contribué à la perte de tant de personnes, pensa causer la sienne, sous le règne de Caligula: ce prince, qui se piquait de passer pour le premier orateur de son temps, fut jaloux de la réputation de Domitius, et comme les crimes ne lui coûtaient rien, il résolut de le perdre. Il prit pour prétexte une inscription que cet orateur avait composée pour être placée au bas d'une statue qu'il avait fait ériger en son honneur, et dans laquelle il marquait que ce prince, quoique âgé seulement de vingt-sept ans, était consul pour la deuxième fois. Caïus Caligula regardant cet éloge comme un reproche fait à sa jeunesse et à l'infraction des lois en sa faveur, en fit un crime à Domitius; il l'accusa en plein sénat, où il prononça contre lui un grand discours. Cet orateur était perdu si, connaissant le faible de l'empereur, au lieu de répliquer, il n'eût pris le parti de louer le plaidoyer de ce prince, comme s'il n'en eût été lui-même que le simple auditeur. Enfin ayant reçu l'ordre de répondre, il s'avoua vaincu, eut recours aux supplications et aux larmes, et reconnut publiquement que le prince était autant au-dessus de lui par son éloquence que par sa dignité. Caïus, flatté de cet aveu, fit grâce à Domitius et lui procura même ensuite les honneurs du consulat. Domitius a laissé les fruits de ses études dans un recueil de bons mots qu'on lui attribue, et dans deux livres *Sur les témoins*. Quintilien, lié d'amitié avec lui dès sa jeunesse, et son élève, en parle avec estime et en fait un grand éloge. Domitius Afer mourut sous Néron, au milieu d'un festin, victime de son intempérance.

(*Extrait de l'Histoire du Languedoc*, tom. 1.^er^, p. 110.)


13.
Tour magne du tems des Romains.

LA TOUR-MAGNE.

Le seul monument qui, vu à distance, donne à la ville de Nismes une certaine physionomie et qui l'empêche de ressembler à tout autre amas de maisons et d'édifices, est, sans contredit, la Tour-Magne. Placée comme un phare sur un lieu élevé, elle attire de loin les regards, elle annonce l'approche de l'ancienne métropole d'une colonie romaine; elle a beaucoup d'intérêt pour les antiquaires, à cause du problème qui se rattache à sa destination primitive; elle en a beaucoup pour les habitans de Nismes, chez qui ce point élevé de l'horizon rappelle la patrie et les foyers, et qui ne manquent pas de raconter plaisamment que les conscrits désertent dès qu'à leur première entrée en campagne ils perdent de vue ce monument protecteur.

Nous engageons le lecteur à gravir de nouveau le mont qui domine la Fontaine, jadis rocailleux et triste, aujourd'hui, grâces à M. Cavalier et aux administrations municipales qui ont succédé à la sienne, sillonné de sentiers d'un accès aisé et ombragés d'arbres toujours verts et groupés avec goût et discernement; la course lui sera agréable, car il pourra se reposer dans un lieu enchanté; abrité au nord, l'air y est toujours tiède; le romarin et les arbres résineux embaument l'atmosphère de leur parfum enivrant; les papillons voltigent sur ces pentes verdoyantes, lorsque tout ailleurs est encore blanc de frimats. Il faut plus d'une heure pour gravir le Mont Cavalier, car on s'arrête à chaque pas, ici pour suivre des yeux la poussière dorée d'un petit jet d'eau, là pour sonder la ténébreuse profondeur d'un aquéduc souterrain, plus loin pour admirer la delicatesse de quelques fleurs dérobées à nos garrigues et confiées à la loyale discrétion du public, plus haut, pour jouir d'une vue

ravissante que plusieurs voyageurs ont comparé à celle des environs de Florence, plus haut encore, et la vue disparaît, l'horizon bleuâtre se cache derrière un plateau jonché de débris, et l'on n'aperçoit plus, au nord, que de tristes garrigues, et, pour premier plan, une masse de pierres, délabrée, déchiquetée, présentant ici des arceaux éboulés, là des pilastres en ruine, accusant en masse une forme de tour, d'un ton gris au nord, doré au couchant : la Tour-Magne.

Elle a vu bien des siècles, cette vieille tour. D'abord mausolée somptueux d'une famille grecque, pendant l'établissement des premières colonies des Phocéens de Marseille ; plus tard, enclavée dans les murailles élevées par les Romains qui en firent, selon toute probabilité, un sémaphore qui correspondait directement au midi par celui qui domine encore le village de Bellegarde, et au nord par une série de points élevés qui joignent Clermont, capitale des Auvergnats. Quelques siècles après, ce monument, qui avait servi de lieu de défense aux Sarrazins, était menacé par la fureur de Charles-Martel, irrité contre les Nîmois de leur trop facile défection. Plus tard encore, lorsque Nismes était tout hérissé de bastions et ceint de fossés, cet édifice était devenu une puissante forteresse pour la reddition de laquelle les princes faisaient des traités. Après avoir ainsi servi toutes les exigeances des siècles qui se sont écoulés depuis sa fondation, elle devait finir, dans notre temps à idées positives, par servir de piédestal à un télégraphe, pour transmettre le sort de l'état ou les numéros de la loterie, depuis le moulin à vent de Puech-d'Autel jusqu'à la petite tour mesquine de Font-Froide.

A part l'intérêt historique que fait éprouver la vue de cet édifice qui a résisté à tant d'orages, et dont l'origine se perd dans la nuit des temps, elle en excite beaucoup chez l'artiste et l'homme de goût ; il faut la voir du moulin à vent où tout le monde la voit et d'où nous l'avons dessinée ; il faut la voir avec ses formes hardies

depuis le petit sentier qui communique à l'est avec l'ancien chemin d'Alais ; il faut la voir du nord, à distance, avec un petit *mazet* en forme de pagode indienne sur le devant ; il faut la voir à midi avec un soleil brûlant qui fait onduler l'air contre ses flancs arides ; il faut la voir au coucher du soleil avec une teinte chaude qui fera toujours le désespoir du peintre ; il faut la voir au clair de la lune comme un grand fantôme aux formes indécises et fantastiques. De la promenade du Cours-Neuf, elle s'élève en saillie sur une belle touffe de marroniers; plus près des canaux, elle se reflète dans l'eau de la Fontaine ; de la plaine du Vistre, elle offre à l'artiste de charmantes vignettes que viennent diversifier des premiers plans toujours nouveaux ; vue des garrigues, la Tour-Magne n'est plus qu'un rocher grisâtre, surmontant un monceau de rochers de même aspect.

Faisons maintenant le tour de ce singulier édifice. Mais en présence de cette masse presque informe, préoccupé par les opinions si diverses des savans, peu versé dans la science de l'archéologie, il nous faut un fil conducteur, l'infatigable et savant Auguste Pelet va nous le fournir ; il a bien voulu nous communiquer ses découvertes et enrichir notre recueil de faits inconnus jusqu'ici ; nous lui devons les détails qui vont suivre, et nous les donnons, la plupart, comme des notions inédites et propres à piquer la curiosité du lecteur, à satisfaire à ses questions et à dissiper ses doutes. Nous prions pour celà le lecteur de jeter de temps en temps les yeux sur le plan que nous plaçons ci-après (fig. 15), et dont nous sommes redevables à M. Pelet qui l'a tracé avec une justesse parfaitement satisfaisante.

La partie supérieure de la tour est, sauf les dégradations, un octogone régulier ; la partie inférieure a sept pans irréguliers. De loin cette masse paraît homogène, mais après un examen plus approfondi, on ne tardera pas a découvrir que les massifs qui entourent la base et qui y forment ici des niches, là des arceaux, n'est qu'un placage

de constructions rapportées qui datent, selon toute apparence, d'une époque postérieure à la construction de l'édifice principal, et qui furent élevées lorsque l'édifice changea de destination. Cette disposition très-remarquable, et dont la découverte est entièrement due à M. A. Pelet, est surtout sensible du côté de l'ouest. Un arceau au midi, qui sort encore en saillie de l'édifice, était une continuation d'une rampe soutenue par quatre arceaux semblables E.E.E., dont la hauteur allait croissant jusqu'au premier étage, d'où l'on pouvait communiquer jusqu'au faîte de l'édifice, par un escalier à noyau, pratiqué dans l'enceinte de la tour, où l'on voit à présent une longue ouverture, et où l'on peut compter les marches par leur arrachement C.

Le quatrième arceau, au nord, était interrompu au milieu, et communiquait directement avec les murailles de la ville que les Romains avaient appliquées contre la tour antique qui dominait depuis long-temps ces hauteurs. En tournant les yeux vers le sud-ouest, on verra les restes de cette muraille, descendre vers la maison de campagne de M. Gilles, traverser le chemin de Sauve, et s'élever sur la crête d'une colline, à l'opposite. Presque partout cette muraille a perdu son revêtement et se trouve dans un état complet de délabrement. Ce revêtement, partout où il se trouve, suit, dans ses assises, la pente de la colline plutôt que la ligne horizontale. C'est ainsi que les Romains ornaient avec goût toutes leurs constructions, même celles qui en paraissaient le moins susceptibles. La muraille romaine, armée çà et là de tours alternativement circulaires et quarrées et percées de portes, offrait à son couronnement une large chaussée sur laquelle les Romains faisaient rouler les machines de guerre. Le mouvement de ces machines exigeait plus d'espace sur les tournans adossés à la Tour-Magne, c'est ce qui explique la structure des angles A.B, qu'il serait impossible de comprendre autrement.

Au nord, la Tour-Magne présente, à la partie supérieure, des parois cylindriques qui semblent former des enfonce-

mens demi-circulaires et allongés, en forme de puits. Ils étaient au nombre de huit, six sur les côtés, deux au milieu D.D. Selon quelques auteurs, ces puits étaient hermétiquement fermés en haut par des dalles plates.

Au midi, la tour paraît mieux conservée. On observe au second étage, de petits pilastres d'ordre dorique, comme tout le reste de l'édifice. Il existait un troisième étage dont on a deviné la structure à l'aide de deux bases de colonnes qui existent encore sur la cime de l'édifice. Il était orné, sur chaque côté, de quatre jolies colonnes qui étaient surmontées elles-mêmes d'une attique qu'il faut aussi deviner. On n'a aucune donnée sur la disposition du faîte de l'édifice. Etait-il terminé en plate-forme, comme le pense Ménard, ou en coupole, comme le dit Gauthier, et comme l'indiquerait un poids en cuivre que possède M. Perrot, concierge de la Maison-Carrée? C'est ce qu'on ne peut déterminer. Nous donnons ici un dessin pittoresque du rétablissement de la Tour-Magne du temps des Romains (fig. 13).

L'ouvrage entier est parementé en moellons smillés, à l'exception des bases, chapitaux, corniches, etc. Le corps même du bâtiment est en moellonnage brut, uni par un ciment d'une extrême dureté. Il s'élève au-dessus du sol de 33 mèt. 80 centimèt.; il a 20 mètres environ dans sa plus grande largeur : dans son état primitif la Tour-Magne devait avoir de 36 à 40 mètres d'élévation.

Ici se présente naturellement une question difficile à résoudre ; quelle fut la destination originaire de la Tour-Magne? Qu'on veuille bien se rappeler qu'elle ne fait pas corps intégrant avec les murailles antiques, et que, par sa disposition, elle est d'une construction antérieure à leur élévation, comme un hors-d'œuvre dont les Romains ont dû profiter. Que l'on porte les yeux vers ces enfoncemens demi-cylindriques, à la cime et l'absence de toute communication avec le sol, à partir du premier étage ; que l'on rapproche de ces faits la coutume des anciens d'ensevelir leurs morts dans des édifices élevés,

et inviolables, par suite de leur forme ; la ressemblance de la Tour-Magne avec divers monumens grecs et égyptiens ; ses rapports de forme avec un monument tumulaire détruit à Aix, connu long-temps sous le nom de Tour-de-l'Horloge, et dans lequel, d'après la statistique des Bouches-du-Rhône, on a trouvé plusieurs urnes cinéraires, et l'on sera forcé d'adopter l'opinion de M. Pelet sur l'usage primitif de ce monument, opinion émise dans l'origine par Guillaume Bigot, professeur du collége des arts à Nismes, en 1548, reproduite par les antiquaires Grasser et Maffei, mais jusques-là fondée sur de simples conjectures et sur une inscription douteuse trouvée dans les environs de la tour, mais appuyée de nos jours par tant de faits, dont la découverte est due à M. Pelet, que les antiquaires modernes en demeurent tous d'accord et déclarent qu'il est impossible de donner une autre solution à ce problème.

Selon les coutumes des anciens, à l'occasion des funérailles du propriétaire du mausolée ou d'une des personnes de sa famille, on appliquait des échafaudages à la partie inférieure de l'édifice, on élevait le corps ou les cendres jusqu'au faîte, on le descendait dans les puits sémi-circulaires, par leur seule entrée à la cime ; l'ouverture était religieusement fermée et garantie de toute profanation par la disposition même de l'édifice. Plus tard, les Romains changèrent la destination de ce monument, en le faisant entrer dans leur ligne de défense [1].

L'opinion qui fait de la Tour-Magne un phare maritime, n'est pas soutenable, car pour faire venir la méditerranée à Nismes, il faudrait submerger Arles, et surtout Marseille, fondé avant Nismes. Il est d'ailleurs bien prouvé que la méditerranée n'a point changé de lit, que son retrait est insensible, et que St. Louis s'est

---

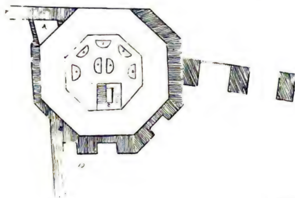
1 Cette disposition deviendra parfaitement claire pour le lecteur s'il jette les yeux sur le plan où les constructions romaines sont ombrées, tandis que l'octogone grec au milieu est incolore.

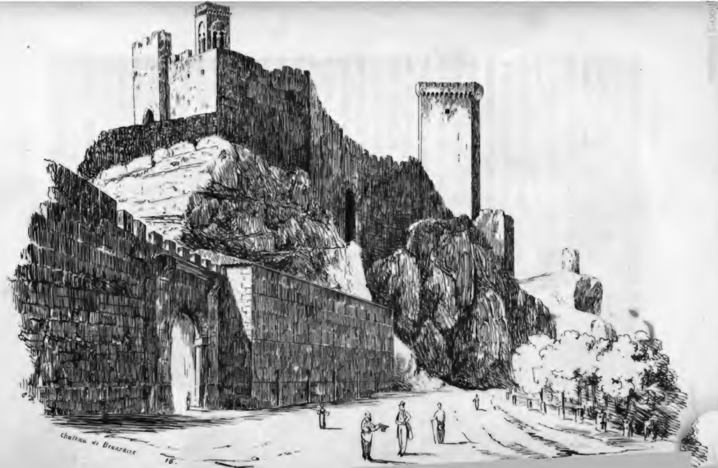
embarqué, non à Aiguesmortes même, mais au port de l'ancien Grau du Roi, que la mer baigne aujourd'hui de ses flots, comme elle faisait autrefois. On objecte enfin aux savans qui prennent la Tour-Magne pour un *Œrarium* ou trésor public, que, selon les coutumes des Romains, la fortune publique était soigneusement placée dans les sanctuaires, sous la garde des Dieux, et non dans un lieu écarté et sans défense.

Malgré la solidité de cet édifice, qui faisait dire à Poldo d'Albenas que *ceste tour estait édifiée pour une si grande durée de temps, et avec si grande observation d'architecture, qu'à peine un homme robuste et bien affusté, et muny de ferremens et outils nécessaires, en pourrait en un jour abattre un pas en carré.* Il est menacé d'une destruction subite et totale, depuis que, par un esprit de cupidité dénué de discernement, on a enlevé les matériaux qui en remplissaient la vaste cavité. Il paraît, en effet, qu'après avoir élevé une butte en terre et en déblais, les architectes de la Tour-Magne avaient bâti cet édifice sur cette masse compacte qui en constituait la base et formait avec l'édifice un seul corps solide; depuis les fouilles qui ont eu pour effet de vider entièrement ce vaste receptacle, la partie supérieure, retenue seulement par la force de cohésion, soutenue par une paroi qui, dans certains points, n'a que quelque pouces d'épaisseur, menace de s'engouffrer dans la cavité inférieure. Cet événement arrivera-t-il dans deux jours ou dans deux mille ans, c'est ce qu'il n'appartient à aucun architecte de déterminer. Nous réclamons néanmoins l'attention de la commission des monumens antiques sur ce fait important. Les circonstances de ce dépouillement, de la base de la Tour-Magne, offrent assez d'intérêt pour que nous les rappelions ici dans tous ses détails. En 1601, François Traucat, jardinier, aux soins duquel nous devons l'introduction du mûrier en France, et qui a droit, à cet égard, à la juste reconnaissance des habitans de toute la contrée, ayant appris, par une prédiction de Nostrada-

mus, qu'un jardinier ferait fortune en découvrant un coq d'or, et ayant ouï dire qu'un aigle, ou tout autre oiseau en or, était caché sous les fondemens de la Tour-Magne, demanda à Henri IV la permission de faire des fouilles sous les ruines de cet antique édifice. Il obtint du prince des lettres datées de Fontainebleau, le 22 mai 1601, qui lui permettaient ces fouilles, à la charge par lui de faire l'avance de tous les frais nécessaires pour ces travaux, et sous l'expresse condition que s'il y trouvait quelque trésor, soit en or ou en argent, et autre métal, il en aurait le tiers; mais que les deux autres tiers appartiendraient au roi. Ce ne fut qu'au mois d'août suivant que Traucat se mit en état d'exécuter son dessein. Les habitans, attentifs à la conservation d'un édifice si respectable et qui annonce dans ses débris toute la magnificence des peuples qui le construisirent, furent alarmés de cette entreprise, et songèrent à prendre des mesures pour en prévenir les suites; de sorte que le conseil de ville ordinaire délibéra que lorsque ce particulier voudrait commencer ses opérations, les consuls se transporteraient à la Tour-Magne, avec les prud'hommes et *ouvriers* ou voyers de la ville, pour examiner ce qu'il voulait y faire, et lui défendraient de rien entreprendre qui pût préjudicier à la sûreté de ce bâtiment; qu'outre cela ils exigeraient de lui de suffisantes cautions à ce sujet; qu'ensuite ils commettraient un inspecteur pour être présent à tout le travail qui se ferait, de crainte que l'édifice ne fût endommagé, et que les journées de cet inspecteur seraient payées par Traucat. Le travail fut commencé, et ensuite continué à diverses reprises Mais l'excessive dépense que Traucat fut obligé de faire pour ce sujet, modéra son ardeur. Il ne paraît pas, au surplus, qu'il ait eu la satisfaction qu'il s'était promise en entreprenant cette recherche, et celui qui avait doté la France de tant de millions pour la plantation du mûrier, se ruina à fouiller de stériles décombres.

TOUR MAGNE




Chateau de Beaucaire
16.

CHATEAU DE BEAUCAIRE.

La construction du château de Beaucaire remonte à une très-haute antiquité. La plupart des savans s'accordent à reconnaître qu'il a été bâti sur les ruines de l'antique *Ugernum*. Ils fondent leur opinion sur les faits suivans : — La distance entre Nismes et Ugernum, indiquée par Strabon et les anciens itinéraires, qui se trouve être exactement la même que celle qui nous sépare de Beaucaire ; — la découverte d'une voie romaine qui se dirige en droite ligne de Nismes à Beaucaire et qui est marquée, d'espace en espace, par des colonnes milliaires qui subsistent encore ; — le nom de Gernica ou Ugernica que portait l'île ou l'atterrissement qui se trouve au milieu du Rhône, vis-à-vis Tarascon ; — enfin il est fait mention du château d'Ugernum jusqu'au XI.e siècle, et le nom de Beaucaire a été depuis évidemment substitué dans toutes les chartes et actes d'hommages et de donations.

C'est cet antique château qui a donné naissance à la ville qu'il domine et qui reçut le nom de *Bellum-Cadrum* ou Belli-Cadrum, peut-être à cause de sa situation dans une plaine carrée. Le plus ancien monument que nous connaissions où il soit fait mention de Beaucaire, est l'acte de partage fait vers l'an 1067 entre Raymond et Bernard, fils de Beranger, vicomte de Narbonne, suivant lequel ce lieu dépendait alors de leur domaine. Déjà à cette époque on réparait le château. Cet édifice faisait partie de la terre d'*Argence* ou territoire du diocèse d'Arles, situé en-deçà du Rhône.

On peut aisément imaginer que ces vieilles tours féodales ont été les témoins et le théâtre de plusieurs événemens mémorables ; l'histoire en rapporte plusieurs d'un haut intérêt. En 1174, Raymond, comte de Toulouse, y tenait une cour plénière où Henri II, roi d'Angleterre, devait négocier la paix entre Raymond et le roi d'A-

ragon. Un auteur du temps nous a laissé les détails suivans qui retracent les mœurs de l'époque : « Les princes et les seigneurs Provençaux qui s'étaient rendus en grand nombre, pendant l'été, au château de Beaucaire, dit cet historien, y célébrèrent diverses fêtes Le roi d'Angleterre avait indiqué cette assemblée pour y négocier la réconciliation de Raymond, duc de Narbonne, avec Alphonse, roi d'Aragon ; mais les deux rois ne s'y trouvèrent pas, pour certaines raisons ; en sorte que tout cet appareil ne servit à rien. Le comte de Toulouse y donna cent mille sols [1] à Raymond d'Agout, chevalier, qui, étant fort libéral, les distribua aussitôt à environ dix mille chevaliers qui assistèrent à cette cour. Bertrand Raimbaud fit labourer tous les environs du château et y fit semer jusqu'à trente mille sols en deniers. On rapporte que Guillaume Gros de Martel, qui avait trois chevaliers à sa suite, fit apprêter tous les mets dans sa cuisine avec des flambeaux de cire. La comtesse d'Urgel y envoya une couronne estimée quarante mille sols : on avait résolu d'y établir pour *roi des bateleurs* un nommé Guillaume Mite, s'il ne se fût absenté. Raymond de Venous fit brûler par ostentation trente de ses chevaux devant toute l'assemblée. »

En 1216, le château de Beaucaire était le théâtre d'un siége mémorable ; en voici un récit détaillé, suivant un ancien auteur dont la relation est parfaitement conforme aux témoignages des historiens du temps.

Les anciens sujets du comte de Toulouse faisaient de vigoureux efforts pour secouer le joug de la domination de la maison de Montfort et pour se remettre sous l'autorité de leurs anciens seigneurs. Le jeune Raymond, fils de Raymond VI, était prêt à passer le Rhône à Avignon, à la tête de son armée, lorsque les habitans de Beaucaire l'invitèrent à se rendre dans leur ville, avec offre de la lui livrer, nonobstant la garnison que Simon de

---

1 Cinquante sols valaient alors un marc d'argent fin.

Montfort avait mise dans le château. Ayant reçu de nouveaux renforts, il se mit en état d'assiéger le château, place très-forte et très-bien munie, dont Simon avait confié le gouvernement à Lambert de Limous, brave chevalier, son sénéchal dans le pays. Le jeune comte attaqua la place par terre et par eau du côté du Rhône, après avoir entouré son camp de retranchemens et de fortes barrières. Il tenta ensuite l'assaut, tandis que ses soldats, ayant ramassé une grande quantité de bois autour des portes du château, s'efforçaient de le brûler. Le gouverneur, se voyant vivement pressé, demanda à capituler pourvu qu'on accordât la vie sauve à lui et à toute sa garnison. Le comte, du conseil de ses barons, rejeta sa demande, et ne voulut le recevoir qu'à discrétion : sur cette réponse, le gouverneur résolut de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, repoussa l'attaque et obligea le jeune comte à se retirer. Ce prince fit ensuite élever des pierriers pour battre les quatre portes du château auquel il fit donner un nouvel assaut quelques jours après ; mais il fut encore repoussé : il trouva moyen cependant d'empêcher les assiégés de puiser de l'eau dans le Rhône, ce qui, joint au défaut des vivres qui commençaient à leur manquer, les incommoda beaucoup.

Gui et Amauri de Monfort, avertis du danger que couraient les assiégés, marchent au secours de cette place, suivis de Gui, évêque de Carcassonne. Arrivés à Nismes, ils se disposent au combat par la confession et la communion, et marchent en ordre de bataille ; ils se rendent maîtres, sur leur passage, du château de Bellegarde ; ils sont bientôt aux portes de Beaucaire. Simon de Montfort les avait rejoints ; ils sont repoussés avec perte vers Bellegarde. Le lendemain ils campent de nouveau sur la grève du Rhône, munis d'une quantité de machines et d'instrumens propres à un siége. Le jeune Raymond continue vigoureusement l'attaque du château ; il fait construire un bélier d'une dimension gigantesque, mais les assiégés trouvent le moyen d'y mettre le feu,

ainsi qu'à la plupart de ses autres machines. Simon, de son côté, se retranchait dans son camp, et employait à cet effet les arbres des environs qu'il fit couper. Il donna l'assaut quelques jours après et fut repoussé avec perte ; on lui fit prisonnier, à cette occasion, Guillaume de Bolic, l'un de ses plus chers chevaliers, que les habitans de Beaucaire firent pendre aussitôt, à sa vue, sur les remparts. Le lendemain le jeune Raymond fit braquer ses pierriers contre les retranchemens de Simon, tandis que ce général faisait construire une *gate* ou grande machine que ses ouvriers ne purent achever, parce que les batteries de Raymond mirent en pièces tout ce qui en avait été fait. L'inutilité de tous ces efforts découragea Simon qui commençait d'ailleurs à manquer de vivres, parce que tout le pays s'étant déclaré contre lui, il ne pouvait en obtenir qu'à grands frais de Nismes et de St-Gilles, et qu'il fallait envoyer pour cela de grosses escortes, ce qui l'affaiblissait beaucoup.

La garnison de Beaucaire n'était pas dans une meilleure situation; se voyant fort pressée, elle arbore un drapeau noir pour faire connaître à Simon de Montfort l'extrémité où elle se trouvait. Ce général, résolu de tenter l'impossible pour prendre la ville, fait dresser une machine appelée *Boso*, et abbat enfin une partie des murailles. Les assiégeans lui ayant opposé une autre machine, ils enlèvent la sienne et rendent tous les efforts inutiles ; ils aperçoivent cependant qu'il avait attaché le mineur au rocher sur lequel les murailles de Beaucaire étaient bâties ; ils préparent aussitôt une mixtion de souffre en poudre qu'ils joignent avec beaucoup d'étoupes, et, y ayant mis le feu, ils jettent le tout sur les mineurs qui sont tous étouffés ou brûlés. Raymond redouble en même temps ses attaques contre le château et contre le retranchement des croisés ; et le gouverneur du château ne pouvant plus résister, arbore une seconde fois le drapeau noir. Simon, voulant faire diversion pour le favoriser, rangea ses troupes au *Puy des Pendus* ou Four-

ches patibulaires dont on remarque encore les ruines au-dessus de Beaucaire, et après avoir exhorté ses soldats à vaincre ou à périr, il se dispose à donner l'assaut. Bientôt les deux armées en viennent aux mains et combattent des deux côtés avec une égale fureur ; la nuit sépare les combattans.

Le gouverneur du château se défendit encore pendant quelque-temps, malgré la disette des vivres qui fut si grande qu'on fut obligé de manger les chevaux qui étaient dans la place. Après un combat sanglant, où Raymond, âgé seulement de dix-neuf ans, fit des prodiges de valeur, Simon assembla son conseil de guerre où l'on décida de traiter avec le jeune comte ; celui-ci accepta la capitulation de la citadelle en laissant à la garnison seulement la vie sauve ; elle se retira sur Nismes, et de là sur Toulouse où elle s'apprêta à défendre cette ville contre Raymond qui se disposait à reprendre la capitale de ses états. L'année suivante il accorda, dit-on, aux habitans de Beaucaire, en reconnaissance pour leurs services signalés au siége du château, l'établissement de la fameuse foire qu'on y tient depuis cette époque tous les ans [1].

Louis IX passa à Beaucaire en 1254. Ce fut dans cette occasion que les *chevaliers et les bourgeois* de la ville adressèrent des plaintes à ce monarque contre les officiers de justice, ce qui l'engagea à publier une ordonnance datée de St-Gilles, en juillet 1254, dans laquelle se trouve ce réglement très-remarquable : « Afin qu'il soit permis aux habitans de Beaucaire d'user plus librement de leurs biens, nous défendons à nos sénéchaux de les empêcher de porter où ils voudront leurs blés, leurs vins et autres denrées pour les vendre, à condition toutefois qu'ils ne porteront ni vivres ni armes aux Sarrasins, tant que les chrétiens leur fe-

1 Ce fait est contesté par quelques historiens qui remarquent qu'il est parlé de la foire, dès 1168.

ront la guerre. S'il arrivait cependant quelque cas pressant, pour lequel il conviendrait de défendre de porter des denrées hors du pays, le sénéchal assemblera alors un conseil, non suspect, auquel se trouveront *quelques-uns des prélats, des barons, des chevaliers et des habitans des bonnes villes*, de l'avis desquels ce sénéchal fera cette défense. » Que l'on remarque ici que cette ordonnance établit, d'une manière positive, la convocation des trois états du pays pour les questions importantes au bien être du peuple. C'est même là le plus ancien monument qui prouve que le tiers-état ait été nommément appelé dans les assemblées de la province et même du royaume, ombre de ce gouvernement représentatif qui forme aujourd'hui l'essence et la force de notre constitution, comme la plus sûre garantie de nos libertés et de notre prospérité nationale.

Disons, pour achever l'histoire de ce château, qu'il fut long-temps l'objet de plusieurs combats cruels pendant le débordement des compagnies et les guerres de religion, et qu'il fut enfin démantelé en 1632. Depuis lors il n'a plus guère d'intérêt que pour les artistes qui admirent la forme élancée de ces tours et la couleur méridionale de ses ruines; il se reproduira souvent dans leurs albums; ils en étudieront avec soin les détails. La petite église que nous avons représentée (pag. 5) mérite leur attention, à cause du style élégant de son architecture. L'intérieur n'a plus d'ornemens et n'en a pas besoin. Le silence qui y a établi sa triste demeure, et qui n'est troublé de temps en temps que par les sifflemens du mistral, y invite à la méditation. Le culte a quelque chose de plus touchant dans les lieux élevés et au milieu d'un site pittoresque. Ici la vue plane entre les piliers gothiques sur l'horizon bleuâtre des Alpines et les contours grâcieux du Rhône; mais le flot des fidèles qui autrefois s'avançait lentement autour du rocher n'est plus là pour animer ce tableau et lui donner quelque chose d'intéressant pour le cœur.

Ce doit être un singulier spectacle que la foire de Beaucaire, pour le voyageur accoudé sur le parapet délabré de ce vieux château. Ici, le Rhône caché sous une flotille de petites embarcations qui portent les étoffes du nord et les fruits du midi ; là, le pont qui vibre sous le poids d'une masse vivante qui ondule d'une rive à l'autre ; là, au fond du précipice, sous une poussière dorée, la foule qui s'entremêle, pressée, hâletante, poudreuse, circulant autour des boutiques, des marchands de dattes, des marchands de joujoux, des modistes, des libraires, des Levantins, des théâtres populaires, des ménageries, des saltimbanques, des histrions, des funambules, des monstres de toute espèce ; et de cette masse mouvante dont la vue donne le vertige ou prépare le cauchemar, s'élève une atmosphère de fumée et de vapeurs, avec le brouhaha des villes mêlé aux sons étouffés de vingt orchestres discordans ; ailleurs, la ville silencieuse et calme ; c'est là que se font les vraies affaires ; le Vivarais et le Cévenol y étalent leurs soies brutes, le Nîmois et le Lyonnais les merveilles de leur industrie, l'Américain décide par ses demandes l'hiver du pauvre, et, sans s'en douter, conjure ou évoque l'émeute du prolétaire. La nuit n'a plus de ténèbres ni de silence, et lorsque partout ailleurs l'obscurité domine, une poussière lumineuse et phosphorescente plane sur la foire : immense bivouac que le premier jour d'août verra se dissiper en un clin d'œil, pour rendre Beaucaire au silence et à la solitude pendant tout le reste de l'année.

UNE PROMENADE DANS LES GARRIGUES.

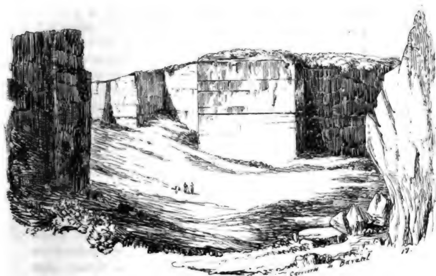
Le mot *garrigue* est un terme générique qui sert à désigner des collines arides et tristes que recouvrent quelques plantes de thym ou de buis, et que les propriétaires abandonnent d'ordinaire aux troupeaux. Nous l'employons ici pour indiquer plus particulièrement la zone

de terrein presque inculte qui ceint Nismes du côté du nord et qui promet trois heures d'ennui au voyageur qui se rend dans la direction d'Uzès, d'Alais ou de Sauve. C'est cependant une promenade dans ces tristes régions que je vais lui proposer. Le point de départ sera la place de la Maison-Carrée, et la destination le village de Dions, sur les bords du Gardon. Trois petites lieues environ. —Il nous faut un beau soleil et pas trop de vent.

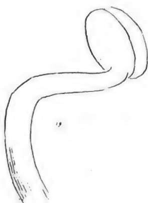
On sort de Nismes par la rue Grétry, qui s'appelait autrefois et qui s'appellera toujours, parmi le peuple, la *rue de M. Paul*, c'est-à-dire Paul Rabaut. La maison de ce courageux ministre de l'évangile se trouve au coin de la rue des bains; elle fut bâtie par ses soins, et l'érection de ce modeste édifice annonça aux protestans du pays que la persécution avait cessé, et ramena la sécurité et la confiance dans leur âme. Cette maison est désormais un monument historique; elle signale aussi un acte de bienfaisance: un généreux anonyme en fit l'acquisition, en 1828, pour en doter un établissement, soutenu par les deniers de la charité publique, pour recevoir les orphelines indigentes ou abandonnées.

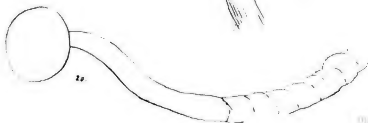
Plus loin, on laisse à gauche une rue qui porte le nom de l'auteur d'Estelle; on regrette que ce nom cher au pays n'ait pas servi à désigner une rue moins cachée et plus belle. Les villes n'auraient-elles pas pour l'étranger plus de physionomie, si on affectait aux places publiques et aux lieux les plus fréquentés les noms particuliers au pays qui rappellent ses plus beaux titres de gloire?

Au sortir de la ville, on laisse à gauche le chemin et le pont de Sauve, et l'on suit les bords d'un ravin; c'est le lit du *Cadereau*. On a pendant long-temps recueilli de nombreuses médailles sous la grève qui le couvre. Après les orages furieux qui, parfois, désolent la contrée, on a vu ce lit pierreux changé en un torrent rapide; ce phénomène est rare, et, lorsqu'il arrive, il ne manque pas d'attirer toute la population surprise et


17.

18


19


20.

Le Mont Bouquet 21

Une porte à Dions 22

charmée de voir un fleuve baigner les murs de Nismes. Dans l'hiver de 1832, nous l'avons vu descendre des garrigues avec une abondance surprenante. C'était un beau spectacle. La Fontaine bouillonnait avec violence sur le gouffre où elle prend naissance ; ses eaux trouvaient à peine une issue suffisante pour leur écoulement sous les arceaux de ses ponts. On remarqua, le premier jour, qu'elles avaient pris une teinte rouge très-prononcée qui se changea en jaune le second jour : on peut attribuer ce phénomène à l'oxide rouge de fer dont elles étaient chargées, et qui avait passé, par son exposition à l'air, à l'etat d'hydrate de fer jaune. C'est du moins ce qui se passe dans plusieurs fleuves, entre lesquels on pourrait citer le Tarn qui entraîne les limons ocreux qui couvrent les flancs de la Lozère.

Si le temps nous le permettait nous pénétrerions au-delà d'une longue muraille élevée qui longe la grande route et qui présente, au milieu, une façade monumentale d'un style sévère, avec cette inscription :

APRÈS LA MORT, LE JUGEMENT.

C'est un cimetière. Ce terrein, quoique consacré à cet usage depuis peu d'années seulement, a déjà eté fréquemment remué. Les pierres informes qui jonchent la partie de l'est et les tombes élevées avec goût dans la partie de l'ouest, attestent, par leur nombre, les ravages du temps. A part l'émotion profonde qu'un champ de repos excite chez tous les hommes indistinctement, et qu'ils se plaisent quelquefois à rechercher, celui-ci offre déjà de l'intérêt par la vue des monumens qui le couvrent, et dont plusieurs se distinguent par la richesse des matériaux ou le caractère antique de leur forme. On regrette de ne lire sur ces pierres tumulaires qu'un si petit nombre d'épitaphes qui rappellent des sentimens profonds ou religieux : la plupart n'expriment rien du tout. Il en est quelques-unes même qui ne sont qu'une répétition des epitaphes insignifiantes et rebattues du cimetière du Père la Chaise, faites d'avance

et marchandées à tant la lettre. Le site qui entoure ce cimetière porte aussi une empreinte triste et solennelle. La vue repose partout sur des croupes arides et des roches dépouillees ; la des enclos plantés d'oliviers d'une teinte pâle et poudreuse ; la, des murailles grisâtres de l'ancienne ville ; là, le chemin de Sauve qui serpente et se perd derrière un triste monument, les Trois Piliers, instrument de la justice exécutrice des anciens temps, fourches patibulaires dont les lugubres trophées effrayaient les honnêtes passans, sans corriger les pervers.

La route d'Alais est bordée, au nord, par des carrières de pierres à chaux ; ces exploitations méritent une visite ; plusieurs datent du temps de la colonie romaine, et ont fourni des matériaux aux Arènes ; les travaux de la plus étendue ont été repris il y a plus de quarante ans ; une petite plantation d'oliviers prospère sur les déblais des premiers travaux. On remarque un roc avancé comme un promontoire, paroi elevée dont les flancs amincis menacent ruine ; c'est une propriété limitrophe qui a dû être respectée, et cette irrégularité de l'exploitation atteste la puissance de l'ordre légal. Pour détacher les moellons on fait jouer la mine à la manière connue partout. Le calcaire qui constitue cette roche étant assez fortement chargé de parties siliceuses ou plutôt de silicate de chaux, donne une chaux d'une qualité supérieure et singulièrement propre au mortier hydraulique et pour confectionner un ciment égal en dureté au ciment romain, mais dont la durée ne sera reconnue que par l'épreuve des siècles. On trouvera aussi dans ces carrières des cristaux prismatiques de chaux carbonatée, des formes primitives romboïdales de la même substance ; dans les fissures, des stalactites peu remarquables par leur volume ou leur pureté, mais qui peuvent avoir quelque intérêt pour celui qui veut connaître ce singulier résultat des filtrations calcaires, sans se donner la peine de visiter les grottes des Cevennes si riches en pareils produits. Les fossiles contenus dans ce calcaire marin ne

sont ni variés, ni très-abondans. On n'en a guère observé qu'une seule espèce qui se reproduit assez fréquemment dans toute la chaîne crayeuse tertiaire contre laquelle Nismes est adossé, et qui s'étend depuis Montpellier jusqu'au Mont-Ventoux, qui en est la vague la plus élancée. Ce fossile, d'une forme ronde aplatie, quelquefois en apparence divisé en deux lobes, terminé par un long appendice, fig. 19, lui-même souvent articulé, fig. 20, a été long-temps pris pour un fruit; sa configuration a cependant beaucoup plus d'analogie avec les zoophytes [1], animaux marins de formes si variées et dont ces roches calcaires semblent en général comme pétries.

Une de ces carrières, plus rapprochée de la grande route, fut long-temps un temple pour les réformés On y voit encore la pente qui servait d'amphithéâtre aux auditeurs et le piédestal qui supportait la chaire; le reste a été miné par les ouvriers carriers. Doit-on regretter la destruction de ces rochers qui formaient une enceinte vénérée? Je l'ai cru un moment; mais si la démolition de ce temple, rendu depuis bien des années à la solitude, devait entraîner avec elle l'oubli des temps passés qui l'ont rendu illustre, l'artiste, ami de l'homme, devrait-il se plaindre qu'on lui a dérobé une feuille de son album?

Au-delà de ces ruines on entre dans les garrigues. Partout où les mouvemens du terrein permettent aux eaux pluviales de s'amonceler dans les creux, on aperçoit des vestiges de culture. C'est aujourd'hui comme autrefois la culture Cananéenne. L'olivier, le figuier et la vigne, quelquefois le mûrier; les petits mazets, réduits à leur

1 Depuis la rédaction de ces lignes j'ai eu le plaisir de voir l'opinion que j'ose ici hasarder, confirmée par une autorité puissante, celle de M. Emilien Dumas, de Sommières, qui a eu la bonté de me communiquer la note suivante :

« Le Polypier fossile, qui se trouve aux environs de Nismes, dans le calcaire compacte dépendant de la formation de la craie, appartient aux espèces *ficoïdes* qui furent souvent placées par les auteurs parmi les *Alcions* et dont M. Goldfus a fait son genre Syphonia. Cette espèce, quoique distincte, paraît être très voisine du *Syphonia Pyriformis*, du même auteur. Je propose de le nommer *Sylphonia Compressa*.

plus simple expression, présentent des amas de pierres aux formes orientales; il ne manque plus çà et là que le dattier protecteur pour transporter le lecteur sur le sol de la Syrie. Autrefois, du temps de la colonie romaine, cette culture était plus étendue. On remarque, à l'appui de cette assertion, des murailles de pierres sèches qui interceptent en tous sens les collines, aujourd'hui stériles et abandonnées. Lorsque Nismes eut perdu une partie considérable de sa population par la guerre ou la peste, ces collines furent abandonnées et les eaux pluviales les laissèrent bientôt à nu, pour enrichir les bas fonds et même la plaine du Vistre. Ainsi cette triste contrée est vouée pour jamais à la stérilité, jusqu'à ce qu'une main habile et bienfaisante ne revête ces monts d'arbres vigoureux et sobres qui s'emparent de la roche, l'enlacent de leurs avides racines, en triturent les débris pour en extraire les sucs rares mais fécondans, et pour s'élever, plus tard, en forêts majestueuses dont les cimes attirent l'humidité en retenant les nuées et en évoquant les orages.

Les garrigues ne sont pas sans intérêt pour le naturaliste. Le botaniste y découvrira sans peine des plantes rares ailleurs; l'entomologiste y fera une abondante récolte de coléoptères et de papillons. Parmi ces derniers, celui dont nous donnons la figure, fig. 18, paraît affecter de préférence ces contrées sauvages. Le jeune chasseur d'insectes a devant lui une journée de fatigue, mais il reviendra chargé de trésors. Plus tard, peut-être, lui fournirons-nous quelques indications propres à le guider dans ses recherches intéressantes.

Le Plan de la *Fougasse* est un plateau élevé et le point de partage entre les eaux du Gardon et celles du Vistre. Au-delà de ce ressaut, on perd la vue de la Tour-Magne, et l'on commence à apercevoir la ligne bleuâtre des Cevennes. Il y a peu de distance de ce point culminant aux carrières de Barutel (planche 17); elles furent exploitées par les Romains, pour la construction

des Arènes. On voyait encore naguère, assez distinctement, deux sentiers tracés au milieu des décombres pour le charroi des matériaux. On observe encore une roche, représentée sur le devant, à gauche, dans notre dessin, coupée à pic, pour supporter un énorme portail dont on voit encore l'empreinte dans le roc. L'enceinte de cette carrière est vaste ; les rochers ont été taillés avec une régularité parfaite, partout où l'horizontalisme des couches l'a permis. Nous avons expliqué ailleurs, pag. 7, le procédé en usage chez les Romains pour tailler la pierre et la détacher du rocher par une même opération ; mais ici la pierre était d'une toute autre nature, plus dure et moins maniable. On continue de nos jours ces exploitations sur un autre point de la colline, de l'autre côté de la route ; mais ces travaux sont peu étendus et conduits avec moins de régularité.

Mais écoutons le spirituel écrivain des Souvenirs d'un voyage dans le midi de la France [1] :

« La carrière d'où ont été tirées les pierres de l'amphithéâtre, dit M. Nisard, est située à une lieue de Nismes. On la voit encore dans l'état où l'ont laissée les Romains. Trois grands quartiers de rochers sont encore debout et coupés droits comme avec une immense scie. Les longues dalles qui servent de gradins, celles qui forment l'attique, et sur lesquelles quatre hommes pourraient marcher de front, étaient taillées d'un seul bloc dans cette carrière, et transportées à Nismes par un chemin qui porte encore le nom de chemin des Romains. Des trois quartiers de roche, l'un conserve encore une entaille de la longueur et de la largeur exacte d'un de ces gradins ; le temps n'a pas élargi cette entaille, et il a respecté la carrière encore plus que le monument. Je marchais vraiment sur une poussière romaine. Tous les débris des pierres taillées sont accumulés là, et forment une petite colline, car la sciure de tels monumens suffisait pour faire des collines. Le temps

---

1 *Revue de Paris*, février 1833.

a versé tant de pluies et de soleil sur ces débris qu'il en a fait comme une terre aride et friable sur laquelle le vent sème quelques graines sauvages qui n'y trouvent pas de quoi fleurir. En face de la carrière, on a découvert tout récemment un puits, le puits où les ouvriers carriers venaient puiser de l'eau. J'ai vu ce puits et j'y ai fait des ronds comme les enfans, avec plus de plaisir que je n'oserais dire. C'est l'eau de ce puits qui servait à rafraîchir les constructeurs de l'amphithéâtre de Nismes, quand ils mangeaient leurs pastèques, vers la troisième heure, assis sur la pierre qu'ils venaient de couper dans la carrière, avec autant de symétrie que nous partageons une pomme en quatre. Ce puits, tout-à-fait de circonstance, est construit avec autant d'art et de goût que ces magnifiques puits du moyen âge qui servaient à fournir de l'eau à tous ces châteaux qu'on voit pendre du haut des montagnes, et qui coûtaient à faire percer, un écu d'or de moins que les châteaux. »

Pour rejoindre le village de Dions, il faut rebrousser chemin et suivre un sentier qui se dirige vers le nord-est ; à peu de distance on remarque un terrein singulièrement sillonné par les eaux et d'une couleur éclatante, le rouge y domine. En visitant de près ces ravins, on remarque que les pentes en sont formées de sable rouge, jaune, fauve, gris, blanc pur. On y rencontre des blocs de grès singulièrement irisés, et des fragmens arrondis de fer hématite, on y trouve aussi quelques jaspes et de beaux silex ; ce lieu mériterait la visite des géologues.

Dions est un beau village de 800 âmes environ, situé sur les bords du Gardon et dans le canton de St-Chaptes.

On ne manque pas de conduire le voyageur aux *Boissières* ou, mieux, *Buissières*. Il faut traverser la cour du vieux manoir délabré de la famille Trinquelague, avant de descendre dans le parc ; on contemple un moment la belle vue dont on jouit de la terrasse du château ;

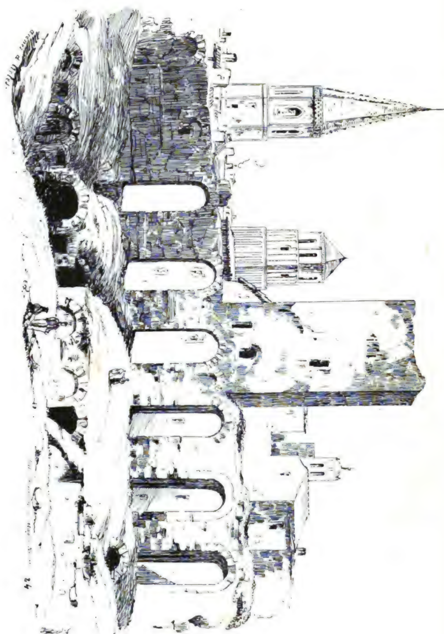
c'est le cours du Gardon, les *vigères*, la Tour, St-Chaptes, les Cevennes, le mont Bouquet, fig. 21.

Les Buissières s'étendent sur le flanc de la colline, dans la direction de la Calmette, qui n'en est éloignée que d'une demi-lieue ; c'est un parc où l'art pour cette fois a fait peu de frais. La main de l'homme ne se montre guère que dans la plantation d'une allée de buis. Depuis long-temps abandonnée à elle-même, elle est devenue un des objets les plus remarquables de la contrée, par la dimension extraordinaire de ces arbustes, que nous ne connaissons guère que sous leurs formes écourtées dans l'encaissement des plates-bandes de nos jardins. Ici ils le disputent aux arbres de haute futaie, et se recourbent avec grâce en forme d'arceau. Ce lieu est remarquable, mais il n'offre aucun sujet pour la peinture, et celui qui cultive cet art doit poursuivre sa course, dépasser cette avenue, pénétrer dans le bois ombragé des plus beaux arbres. Ici la mousse et le lierre s'emparent des troncs antiques des chênes, çà et là les branches s'écartent, et laissent reposer la vue au loin sur l'horizon des montagnes ; on foule aux pieds les fraises sauvages qui se cachent sous un tapis de la plus riche verdure. C'est une retraite solitaire et délicieuse, et je pardonne au citadin de Nismes, si long-temps resserré entre des murs de pierres grises, de considérer les Boissières comme le lieu le plus charmant de la terre, mais ce que je ne lui pardonne pas c'est d'oublier, presque toujours, dans le voyage de famille qu'il fait à Dions, de visiter les *Espéluques* (*Spélunca*) ; je ne lui demande qu'une heure et une bien petite dose de courage et de patience. Traversons le village ; il faut gravir une colline peu élevée à l'est ; un enfant du village nous sert de guide ; il nous mène par des sentiers tortueux sur un plateau couvert de vignes et de cailloux roulés ; la vue se porte sur cette plaine sans y rien rencontrer encore qui mérite l'intérêt ; encore quelques pas, et nous nous trouvons au bord d'un gouffre immense. Il faut quelque temps

de réflexion pour en comprendre la singulière configuration. Les termes vont nous manquer pour le dépeindre, et je n'ai pas ici la ressource du crayon, car cet effet magique est impossible à rendre. Que dirai-je donc? Un gouffre en entonnoir; les Arènes de Nismes en creux dans la terre, au lieu de s'élever sur sa surface, deux fois plus profondes, plus ovales, irrégulières, déchirées par des ravins, interrompues par des anfractuosités, masquées par des touffes de la plus riche verdure; on n'est encore qu'au bord du gouffre et l'on ne peut en apprécier les vastes dimensions; ses ténébreuses cavités se dérobent à l'œil; pour le contempler dans toute sa grandeur il faut descendre dans ce vaste réceptacle; on avance lentement et avec prudence; le sentier est rapide, ici glissant, là brusquement interrompu par des cavités incommensurables; tantôt il faut se confier aux herbes et aux ronces, tantôt profiter de quelques pas creusés sur des pentes rapides. On se trouve bientôt sous un dais immense qui se recourbe en cintre. Il recèle à sa base une autre caverne qui, du haut de la colline, n'apparaissait que comme une tache insignifiante, mais, de près, s'élève grande et majestueuse, triste demeure du silence et des ténèbres. Souvent ce dernier réceptacle est envahi par les eaux qui filtrent à travers les fissures, et laissent sur ses parois de longues stalagmites; mais, dans la saison chaude, on peut en parcourir toute l'étendue, même sans flambeau. L'œil s'accoutume à ce demi-jour et se plaît à admirer les riches teintes de vert et de pourpre qui décorent les flancs de cette magnifique caverne.

Je prie le lecteur de croire que je n'ai point voulu ici annoncer ou décrire une grotte ordinaire, comme toutes les montagnes calcaires en recèlent; celle-ci a un caractère particulier que je n'ai retrouvé nulle autre part, et je prie les habitans de Dions d'être fiers d'avoir une telle curiosité dans leurs environs.

OBÉLISQUE D'ARLES.



PLACE ROYALE, A ARLES.

La place royale, à Arles, qui se recommande peu à l'attention des voyageurs par la régularité ou l'étendue de son ensemble, est un des objets les plus remarquables de toute la France méridionale, si l'on veut donner aux détails tout l'intérêt qu'ils méritent et qu'ils ne sauront manquer d'exciter chez l'homme de goût aussi bien que chez le savant et l'archéologue. On trouve, en effet, réunis, dans ce coin de l'antique cité, des monumens de tous les âges. L'Hôtel-de-Ville fut élevé sous le règne de Louis XIV; l'église Ste. Anne, qui sert aujourd'hui de Musée pour les antiques, est un monument gothique mauresque; la façade de St. Trophime appartient à l'époque de transition qui sépare les temps classiques du vrai gothique, et que l'on est convenu d'appeler architecture byzantine ou romane; enfin, l'obélisque qui orne le centre de la place, fut taillé par les Romains sur le modèle des monumens du même genre, venus d'Egypte. Je doute qu'on retrouve nulle autre part, en France, une réunion aussi remarquable de monumens divers. Et telle est ici la richesse de chacun de ces édifices, qu'il faudrait plusieurs jours pour étudier avec soin cette chronologie monumentale des temps passés.

Le premier objet devant lequel nous devons nous arrêter, et dont il faudra faire plusieurs fois le tour, c'est l'obélisque. Qu'on ne s'attende point ici à retrouver les formes cyclopéennes du Luxor ou des aiguilles de Cléopâtre. Tout cependant a été combiné pour faire valoir la grandeur de ce monument. Le sol s'élève graduellement; le piédestal, dépouillé de ses inscriptions et surmonté, aux quatre angles, par des lions de bronze, produit l'effet de la chaussure démesurée qui, d'un homme ordinaire, parvient à faire un géant; mais l'obélisque dont les anciens, ici comme ailleurs, plaçaient le faîte au centre

du soleil, et qui en était un des brillans rayons, ne mesure en tout que 47 pieds de long, y compris les pièces rapportées et l'exhaussement dissimulé [1]. Un soleil doré le surmonte ; car, ne pouvant atteindre jusqu'à cet astre, il a bien fallu l'abattre sur sa pointe. Malgré ses petites dimensions, ce bloc s'élève avec grâce et satisfait à l'œil par l'harmonie de ses parties et la simplicité nue de ses lignes. C'est peut-être des monolythes de granit le seul qui n'ait reçu aucun signe hiéroglyphiques sur ses faces et dont le granit soit sorti des carrières de France. Il fut taillé dans une carrière de l'Esterel d'où l'on tira aussi des colonnes qui ornaient autrefois le théâtre d'Arles et peut-être celui d'Orange. On sait que les Romains employaient les obélisques à l'ornement de leurs cirques. Celui-ci eut la même destination. On a lieu de penser que le cirque occupait l'emplacement où il a été trouvé sur les bords du Rhône. On en fit la découverte en 1389 ; mais on ne le tira de la vase où il gisait, à peine visible, que sous le règne de Charles IX. Il resta comme oublié pendant plus d'un siècle. Enfin, en 1676, les magistrats décidèrent de l'employer à l'embellissement de la ville. On l'érigea sur la place du Marché, et il fut dédié à Louis-le-Grand.

Le dessin que nous donnons ci-avant, figure 23, présente, à droite, la façade de la belle église byzantine de St. Trophime. On sait combien les monumens de cette époque sont devenus rares ; nous en possédons dans notre département un reste, des plus vastes et des plus magnifiques, dans la cathédrale de St-Gilles. L'église St. Trophime, pour être beaucoup moins grande, réclame cependant une grande supériorité sous le rapport de sa parfaite conservation. Les sculptures les plus délicates ont conservé leurs arêtes vives et leur fraîcheur, au point que l'on imaginerait aisément que l'ouvrier vient de

---

1 L'obélisque du Luxor a 72 pieds 3 pouces de hauteur, et pèse 351,767 livres.

donner le dernier coup de ciseau, tandis que les maisons modernes qui l'avoisinent, dont la construction ne date pas d'un demi-siècle, tombent de vétusté à côté de cet édifice qui subsiste depuis sept cents ans.

Nous avons plusieurs courses à faire à Arles, et nous pénétrerons une autre fois dans le cloître de St. Trophime. Aujourd'hui nous ne parlerons que de la façade. Les détails en sont minutieux, et peut-être ne sera-t-il pas inutile d'en donner la description, afin de fixer les idées du lecteur sur le genre d'architecture auquel ils appartiennent, et dont ils sont comme le type parfait. Pour être moins exposé à m'égarer dans cette description, je reproduis ici une page d'un petit ouvrage, sans nom d'auteur, connu à Arles sous le nom modeste d'*Almanach* de la ville d'Arles, et qui réunit, sous un cadre trop resserré, deux rares qualités, la concision et une parfaite vérité.

« La façade s'élève sur un vaste escalier de huit ou dix marches ; elle se termine en fronton, dont les deux côtés inclinés portent une corniche, soutenue, d'espace en espace, par des consoles dont la face représente des figures allégoriques, des mufles de lions ou des feuillages distribués sans symétrie. La porte est profondément enfoncée ; elle est surmontée d'un grand arc à plein cintre qui remplit le tympan du fronton, et s'élève jusques au sommet de l'angle. La décoration accompagne, en retour, l'enfoncement de la porte ; elle consiste en une colonnade portée sur un stylobate très-élevé, et surmontée d'une frise qui va former le soffite de la porte, et règne ainsi sur tout le développement de la façade ; elle sert d'imposte au grand arc qui en occupe le centre. Au-dessous de la frise sont deux moulures qui imitent le méandre et les vagues des Grecs ; au-dessus est une moulure ornée de feuilles d'acanthe : celle-ci est répétée au fronton et au bandeau extérieur de l'arcade.

» Il y a de chaque côté du portail six colonnes, les unes carrées, les autres rondes et octogones : elles forment

cinq niches dont deux sont sur le front, deux sur chaque côté rentrant, et une à l'angle. Les figures qui sont à l'extérieur et dans l'embrasure de la porte, représentent des apôtres vêtus de longues robes; celle de l'angle, à gauche, représente celle de St. Trophime en habits épiscopaux: vis-à-vis est l'image de St. Etienne, patron de l'église. On a sculpté sa lapidation et l'ascension de son âme que les anges portent au ciel. Les colonnes sont d'une pierre d'un grain très-fin, dont la couleur imite le bronze. Elles sont soutenues, les unes, par des têtes de lion; les autres, par des lions entiers qui dévorent des hommes; imagination singulière et qui se retrouve fréquemment dans les églises du moyen âge. Les chapiteaux des colonnes sont variés, et leurs intervalles chargés de sculpture. La porte, qui s'élève de deux marches au-dessus du premier pallier, est partagée, dans sa hauteur, par une colonne d'un beau granit violet de l'Ile d'Elbe. Le chapiteau et la base sont ornés de figures humaines. Un nombre infini de moulures remplit l'enfoncement de la grande arcade. Le bandeau intérieur est occupé par des figures d'anges disposées symetriquement. Au centre du tympan est Dieu le Père, entouré des quatre animaux allégoriques. Il juge les hommes, et ce jugement solennel est l'idée fondamentale de toute la composition. Le genre humain est représenté sur la frise, les douze apôtres occupent la partie qui est au-dessus de la porte; sur les parties extérieures on voit les âmes qui ont reçu leur sentence. A la gauche du spectateur sont les élus; ils sont couverts d'amples robes et semblent aller avec joie recevoir leur récompense. Du côté opposé, des figures nues, liées à une même corde et entraînées par des démons, marchent au milieu des flammes: ce sont les réprouvés livrés déjà aux effets de la malédiction éternelle. Dans les parties de la frise qui occupent la profondeur de l'arc, sur les flancs de l'édifice et dans les vides des niches sont sculptés des sujets accessoires qui tiennent au sujet principal. On y voit St. Michel

pesant les âmes ; la tentation d'Eve, principe des malheurs de la race humaine ; la naissance de J. C., gage de rédemption et de salut ; des scènes de la vie agreste ; enfin des supplices où l'horrible et le grotesque se mêlent ensemble comme dans les conceptions du Dante M Millin a remarqué que les figures vêtues portaient le costume romain. »

L'Hôtel-de-Ville, dont on voit un angle au fond de notre dessin, fut construit d'après les dessins de Mansard qui donna le plan de plusieurs autres édifices publics et particuliers qui décorent la ville d'Arles. La façade en est d'un style riche et noble, l'architecture appartient à l'ordre Corinthien, elle est surmontée d'une tour quadrangulaire qui paraît d'une construction antérieure à l'édifice principal dans laquelle elle se trouve enclavée. Une petite coupole de très-bon goût, qui la termine, est surmontée d'une girouette que soutient une figure de guerrier en bronze et de grandeur naturelle ; cette statue est le palladium des Arlésiens, et joue auprès d'eux le rôle de la Tour-Magne protectrice, pour les Nîmois. Un immense vestibule, au rez-de-chaussée, se fait remarquer par une voûte en pierre d'un travail précieux, que nous invitons les étrangers à ne point oublier. On visite encore dans l'Hôtel-de-Ville le Muséum d'histoire naturelle qui offre pour objet d'intérêt principal une riche collection de tous les oiseaux dont le pays abonde. On doit cette collection assez précieuse à M. de Chartrouze, ancien maire, dont le nom se rattache à une multitude de réparations importantes, de fouilles précieuses et de découvertes d'un haut intérêt, qui tendent à illustrer la ville qu'il a long-temps administrée avec autant de zèle que de lumières.

Après l'Hôtel-de-Ville vient le Musée des antiques, pour compléter le tour de la Place. Un établissement de ce genre a beaucoup moins d'intérêt qu'on pourrait se l'imaginer, dans une ville où l'on rencontre un temple ou un portique à chaque coin de rue, où les fûts corinthiens servent de bornes sur les grandes routes, et où l'on ne

peut gratter la terre sans écorner une inscription ou une mosaïque. Ici un Musée ne peut être que les miettes de ces constructions gigantesques ou quelques branches mortes de ces forêts imposantes. Aussi, dans l'église Ste. Anne, tout l'intérêt se concentre sur ce qui n'est point sorti des mains des Romains. Qu'on remarque avec quelque soin une statue mutilée de Mithras, enveloppée d'un long serpent, entre les plis duquel sont sculptés les signes du zodiaque. C'est un précieux reste du culte des Perses. Une multitude de tombeaux chrétiens ont été apportés ici des cimetières de l'Eliscamp. La plupart sont d'un travail admirable qu'il serait inutile et impossible de décrire. Parmi les sarcophages antiques on remarque celui de *Julia Tyrrania*, sur lequel est reproduite la forme de plusieurs instrumens de musique en usage chez les anciens. Un autre sarcophage anonyme présente tous les détails de la cueillette des olives. On conserve aussi dans ce Musée un tuyau de plomb de trente-neuf pieds de long: le fondeur C. Pauthius Pothimus a transmis son nom obscur à une postérité bien reculée. Il paraît que ces tuyaux traversaient le Rhône et distribuaient peut-être à Trinquetaille les eaux de sources que les aquéducs de Crau, de Barbejal ou autres apportaient à Arles. Il résulterait aussi de cette opinion, et d'après la situation des lieux, que ces conduits furent travaillés, assemblés et finis sur des bateaux, et plongés ensuite à la fois dans le Rhône.

On s'arrêtera long-temps devant une tête de femme. Les antiquaires ne lui donnent point de nom, mais tous les hommes de goût la proclameront belle, et la rangeront au nombre des antiques de premier ordre; les yeux sont parfaitement beaux, purs et mélancoliques, la bouche un peu dédaigneuse, comme celle Diane, les joues encore revêtues d'un velouté virginal; cette belle tête n'a pas reçu la plus petite altération, pas une écorchure, les siècles et l'humidité sépulcrale des profondeurs où elle fut trouvée, tout l'a respectée, il ne lui manque rien que le nez, violemment brisé par la hache d'arme d'un

Vandale ou la pioche du fossoyeur : les malheureux ! ils n'ont pas senti la chair frémir sous leur main profane.

LES ARÈNES.

Nous sommes encore à Arles, et sans vouloir parcourir la ville en entier, nous ne pouvons nous résoudre à la quitter sans jeter un coup d'œil sur les Arènes.

Nous n'entreprendrons point de dépeindre nos sensations d'artiste et de voyageur à la vue de cette ruine immense. Nous renvoyons ceux qui aiment ce genre de lecture aux pages spirituelles de M. Nisard, dans la Revue de Paris, et à celles des auteurs d'une charmante production intitulée : Voyage pittoresque en Provence, ou mieux encore nous renvoyons le lecteur à ses propres sensations, l'invitant à faire lui-même ce voyage, peu dispendieux et peu fatigant, car nous lui avons donné un point de départ peu éloigné ; nous nous bornerons donc à être son guide, laconique et presque blasé, cherchant à répondre aux principales questions que la nature des lieux lui fournira sans peine.

L'Amphithéâtre d'Arles est un ovale plus excentrique et plus étendu que celui de Nismes.

Longueur du grand axe du nord au sud. .	140 mètres
Largeur de l'édifice ou long.r du petit axe.	130
Nombre des gradins.	43
Nombre présumé des spectateurs	25000
Nombre des arcades, à chaque étage, de la circonférence extérieure. . .	60

Le premier étage est d'ordre dorique, le second est corinthien ; la partie supérieure de l'édifice est démolie jusqu'aux bandeaux des arcades qui se dessinent, sur le ciel, en feston à jour.

Ce qui distingue principalement ce monument des Arènes de Nismes et de plusieurs autres, c'est l'étendue et la construction des souterrains ; ils paraissent avoir été des-

tinés à régulariser les mouvemens du sol et à suppléer au manque de niveau et de base durable. Les fouilles dirigées d'après les ordres et les instructions de M. de Chartrouze, qui ont eu pour effet de déblayer l'intérieur de l'Arène, d'un village de chétives maisons qui en encombrait l'enceinte entière, a aussi permis d'étudier le système entier de cette construction si remarquable.

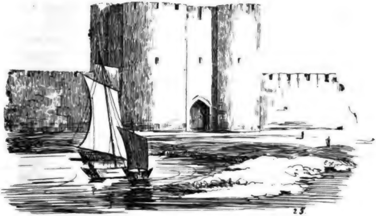
Il va sans dire que l'Amphithéâtre d'Arles a changé plusieurs fois de destination depuis sa fondation. Dans le huitième siècle, il fut transformé en forteresse par la construction de quatre tours qui subsistent encore, et qui, revêtues elles-mêmes de la riche teinte du monument antique, sont loin de déparer cette vaste ruine aux yeux de l'artiste. La figure 24 reproduit le trait d'une de ces tours.

ENTREVUE ENTRE FRANÇOIS I.er ET CHARLES-QUINT, A AIGUEMORTES.

Sous la porte gothique, aujourd'hui triste et délabrée, dont nous donnons l'esquisse, fig. 25, se passait, il y a trois cents ans, une scène des plus vivantes. Le roi de France et l'empereur d'Allemagne allaient s'embrasser, et l'Europe était dans l'attente. Un habitant d'Aiguesmortes, propriétaire de la maison dans laquelle Charles V fut reçu, nous a laissé le récit détaillé de ce fait historique. Les bornes de cet écrit nous privent du plaisir de le reproduire ici en entier; nous nous contenterons des détails qui nous paraissent les plus propres à retracer les mœurs du temps, et nous emprunterons les expressions naïves qui le caractérisent.

François I.er ayant appris, en 1538, que l'empereur, contraint de relâcher sur les côtes de la Provence, lui proposait une entrevue à Aiguesmortes, se rendit en toute hâte à Vauvert avec sa cour.

Le lendemain d'une première entrevue qui eut lieu



25.

l'Aigle Bonelli. 26.

Digitized by Google

27. la Bohémienne 27.

Dépicage du Bled. 28.

à bord du vaisseau de l'empereur, le 14 juillet, une frégate royale montée par des matelots vêtus de damas rouge, vint prendre Charles V pour le conduire au port où le roi l'attendait avec toute sa cour ; les deux monarques, que la guerre avait désunis et qu'elle devait désunir encore, se tenant embrassés, entrèrent dans la ville par la porte de la Marine ; au bruit de l'artillerie qui grondait sur les remparts et aux acclamations du peuple qui répétait sans cesse : Vive l'empereur et le roi ! *Car*, dit la relation, *M. le Connétable l'avait ainsi commandé à Guillaume Villar, l'un des consuls.* Après un repas des plus somptueux, le roi et la reine menèrent l'empereur par une galerie qu'on avait à dessein pratiquée dans la maison du sieur de Lecques [1], qui lui était destinée, et le laissèrent dans une chambre meublée avec magnificence. Charles-Quint reposait depuis environ une heure, lorsque la reine, sa sœur, vint heurter à la porte de l'antichambre, qui lui fut aussitôt ouverte ; alors elle envoya le sire de Montpezat, qui l'accompagnait, avertir son époux du réveil de l'empereur ; François I.er vint, sur-le-champ, suivi d'une foule de courtisans, et trouva l'empereur sur son lit, conversant avec sa sœur ; à sa vue Charles-Quint se jette à bas du lit, sans souliers, et le roi commença le propos ainsi : *Et puis, mon frère, comment vous trouvez-vous ? Avez-vous bien reposé ?* L'empereur répondit que *oui, et qu'il avait tant banqueté, qu'il lui aurait convenu dormir. Croyez, mon frère*, répondit le roi, *que je veux et entends que au pays auquel vous estes de présent, vous y avez autant de puissance, que si vous estiez en vostre pays d'Espagne ou de Flandre, et que ce que luy commanderez, soyez obéi comme moy-même ; et en signe de ce, voilà que je vous donne* : alors il lui présenta un diamant, estimé mille écus, enchassé dans un anneau, sur lequel était écrit : *Dilectionis testis et exemplum.* Lequel, dit l'histo-

---

1 C'est au sieur de Lecques que nous devons les détails de cette relation. Voir l'Histoire du Languedoc, tom. V, Preuves, pag. 93.

rien, l'empereur print et le mit en un son doigt, et incontinent osta son bonnet et le roi le sien, luy remerciant grandement, en disant : *Mon frère, je n'ay rien à présent pour me revenger de ce présent, si ce n'est cestuy-cy*, qu'estait son ordre, qu'il avait en son col, lequel il leva de son col et le mit en celui du roy, et le roy luy remercia en luy disant : *Puisqu'il vous plaist que je porte vostre ordre, il vous plaira porter le mien*, et le roy osta le sien de son col, et le mit en celuy dudit seigneur empereur, en faisant lesquelles choses, s'embrassèrent grandement, et, ce fait, demandèrent leur vin, lequel incontinent fut apporté et puis le prinrent ensemble ; et ce fait, firent sortir tous ceux qui étaient en ladite chambre, où ils se firent des promesses de paix que ni l'un ni l'autre n'avaient envie d'exécuter.

L'AIGLE BONELLI.

La patrie de cet aigle est la Sardaigne, et il doit le nom, par lequel on le distingue, au professeur Bonelli, de l'académie de Turin. C'est M. Albert de la Marmora qui le décrit avec le plus de soin, et qui lui a donné le nom du savant qui, le premier, en avait fait la découverte. Le passage de M. de la Marmora à Nismes nous a révélé l'existence de ce rare oiseau dans notre département. Il en a découvert un dans le cabinet de M. Crespon ; il en existe un autre chez M. Bousquet, de St-Gilles, à qui on les doit l'un et l'autre ; ils furent tués dans les environs de cette ville [1]. Nous signalons ce fait à l'attention publique, dans la persuasion que plusieurs individus de cette espèce ont été ravis à la science par l'ignorance des chasseurs.

Les marais boisés de la Sardaigne méridionale, pa-

---

1 On en a aussi trouvé un à Lamanon, département des Bouches-du-Rhône.

raissent être la demeure habituelle de cet oiseau, ou du moins le théâtre de ses chasses et de ses rapines ; mais dans le temps de la nichée, et peut-être même pendant toutes les nuits de l'année, il habite les montagnes rocailleuses voisines. Sa principale nourriture paraît consister en oiseaux aquatiques et de marais ; on a presque toujours rencontré dans l'estomac des individus qui ont été ouverts des restes de râles, de foulques, de canards, etc., ce qui s'accorde assez bien avec sa demeure presque constante dans les endroits marécageux ; cette habitude pourrait, au reste, n'être déterminée que par la grande quantité de gibier de cette espèce, qu'il trouve à sa portée dans les lieux qu'il fréquente.

L'aigle Bonelli place son nid, formé comme celui des autres aigles de branches d'arbres et de rameaux, dans les crevasses très-élevées qui courent horizontalement dans les parois verticales des montagnes escarpées, accident qui est très-commun dans les montagnes calcaires, de façon que l'approche de ce nid est très-périlleuse et souvent même impossible. M. de la Marmora n'a jamais pu se procurer les œufs de cet aigle ; il aperçut son nid au-dessus de la grotte *san Giovanni de Domus Novas*, près *d'Eglesias*, en Sardaigne, mais la coupe verticale de la roche et l'élévation à laquelle était placé le nid, ne lui permettant pas de s'en emparer, ni même d'y parvenir à l'aide de cordes ou d'echelles, il se contenta de monter sur une élévation voisine, placée vis-à-vis, pour observer le nid, à l'aide d'une lunette d'approche ; il contenait deux aiglons à plumage isabelle clair.

On sait que le plumage des oiseaux de proie varie presque à l'infini, selon l'âge et le sexe. Il est donc difficile de décrire celui-ci d'une manière parfaitement satisfaisante. Le brun et le roux sont les couleurs dominantes. Dans la première année à laquelle appartient l'individu dont nous avons donné le dessin, fig. 26, tout le dessous de l'oiseau est roux assez vif, le dessus est brun foncé ; les plumes descendent jusqu'aux tarses ; les serres, l'iris et la cire sont d'un jaune vif ; chaque plume de l'animal est marquée

le long de leur baguette, par une tache lancéolée, d'un brun très-foncé ; c'est ce trait qui semble caractériser l'espèce. La troisième année, le ventre et le dessous des aîles et de la queue sont blancs, le fauve plus vif ne se retrouve que derrière le cou et sur les cuisses, dont les plumes s'allongent ; les taches lancéolées sont plus foncées et plus larges, le brun du dos devient plus foncé. Lorsque l'oiseau a acquis toute sa force, à la quatrième année, le roux est remplacé par le brun foncé, le dos est presque noir, le ventre d'un beau blanc, et les taches qu'on ne verra dans l'individu jeune, figuré dans notre ouvrage, que comme des lignes effilées, prennent l'aspect de larmes allongées, dont l'oiseau entier est tout moucheté.

LES BOHÉMIENS.

Les Bohémiens jouent un grand rôle dans la littérature romantique de notre siècle, et personne n'a oublié la grande et mystérieuse figure de la Meg Merrilies de Walter Scott. Mais ce que bien des gens semblent oublier, ce que plusieurs ignorent peut-être, c'est le rôle bien positif que ces tribus errantes jouent encore aujourd'hui dans la vie réelle. Notre pays n'a point échappé à leurs excursions. On en rencontre fréquemment aux environs de notre ville, sous les arceaux des ponts, dans les mazets abandonnés, partout où l'on peut planter piquet sans être chassé par un propriétaire soupçonneux. On les voit souvent groupés autour d'un foyer en plein vent, au-dessus duquel bouillonne un chaudron plein d'ossemens délaissés par les bouchers ou arrachés à la gueule de leurs chiens. Les hommes dorment le jour et rôdent la nuit, les femmes déguenillées mendient, les enfans amusent les passans en faisant claquer leurs machoires en cadence. Tous se distinguent par la misère, la malpropreté et l'amour du vagabondage. Un teint cuivré, des cheveux parfaitement noirs, des traits caractérisés attestent chez tous

une origine lointaine et étrangère, ils vivent sans feu ni lieu, sans foi ni culte ; leur langage à peine compréhensible semble être un mélange des idiômes dont ils ont glané quelques expressions pendant leurs excursions, et lorsque l'étranger curieux les interroge, ils répondent que leur pélérinage n'est pas encore achevé [1].

On a souvent parlé de quelques vertus de sauvages qui distinguaient les Bohémiens ; je crains fort que ces vertus n'existent que dans l'imagination des romanciers, et que si nous suivions de près ces tribus errantes, elles ne nous offriraient que le triste spectacle de la dernière dégradation. Néanmoins ils ne peuvent avoir échappé entièrement à l'influence de la loi de la conscience écrite dans

---

1 Nous empruntons à un Journal excellent qui traite des questions de haute philosophie religieuse, *le Semeur*, tom. 1.er, pag. 134, les détails suivans :

« Cette population nomade est connue sous les noms de *Bohémiens* et *Egyptiens* en France, de *Zigeuner* en Allemagne, de *Gypsy* en Angleterre, de *Gitanos* en Espagne, et de *Zinguni* en Italie.

L'origine de ce peuple est mystérieuse. M. Balbi, dans son *Atlas Ethnographique*, regarde cependant comme démontré qu'il descend des *Zinganes* du Sindy, auxquels appartiennent les Indiens connus sous les noms de *Bazigours*, de *Pantchipiri* et de *Corr-War*. Il pense qu'ils ont quitté, il y a quatre siècles, les environs du Delta de l'Indus. Leur idiôme se subdivise, selon lui, en plusieurs dialectes qui diffèrent beaucoup les uns des autres par les mots étrangers qu'ils ont emprunté aux langues des peuples parmi lesquels ils demeurent. Ceux d'Italie et d'Espagne paraissent avoir oublié leur langue, et se sont formés un langage factice appelé *gerigouza* ou *ziriguenza*, composé de quelques mots inventés et d'autres empruntés à l'espagnol et à l'italien, mais dont ils ont altéré la signification ou interverti les syllabes, afin que ce fût un langage intelligible à eux seuls. On compte plus de 100,000 Bohémiens disséminés en Europe ; ils sont surtout nombreux en Turquie, en Russie et en Autriche ; il y en a 10,000 en France, dont 3,000 en Alsace. Ils ont une sorte de préférence pour les animaux morts de maladie ; aussi voient-ils arriver avec plaisir les épidémies. Les Bohémiens paraissent indifférens pour toutes les croyances ; ils changent de culte autant de fois qu'ils changent de patrie adoptive, et plusieurs se sont tour à tour fait circoncire chez les Mahométans et baptiser chez les Chrétiens. Lors de leur première apparition en Europe, ils se firent passer pour des chrétiens d'Égypte, et racontèrent que leurs ancêtres n'ayant pas voulu accueillir Jésus-Christ, lorsqu'il s'enfuit en Egypte avec ses parens, ils avaient été condamnés, à cause de cette faute, à sept années d'une vie errante. L'ignorance de ces temps-là fit accueillir cette fable ; ils obtinrent même des sauf-conduits et furent reçus partout avec hospitalité. Mais le mensonge fut découvert, et leur conduite les rendant indignes de la tolérance qu'on avait d'abord eue pour eux, ils furent bannis de la plupart des pays où ils avaient pénétré. Une ordonnance des États d'Orléans, de 1561, portait qu'ils seraient exterminés *par le fer et le feu*, s'ils ne quittaient le territoire français. Il fut toutefois impossible de les expulser entièrement. »

le cœur de tous les hommes, ni à celle du christianisme, qui les entoure et les protège. Pendant plusieurs mois j'ai observé une pauvre bohémienne qui avait fixé son domicile au pied du rempart de la citadelle de Nismes. Toutes les fois que je me rendais à la maison centrale pour y exercer mon ministère, un petit garçon de 7 ans, qui paraissait lui appartenir, s'efforçait d'attirer mon attention par ses contorsions bizarres et un langage à peine articulé ; la mère restait près de son foyer, presque éteint, grelottant de froid, demi-vêtue, cachant dans une natte un nourrisson si jeune, qu'il est à présumer que ces décombres l'ont vu naître. Cette femme était jeune encore, elle avait tous les traits caractéristiques et l'accoutrement de sa race. Son mari, car il paraît que malgré les coutumes de leur peuple, ils étaient mariés, avait été condamné à la détention ; elle l'avait suivi de bien loin, à pied, haletante, son aîné, sur le dos, et elle était venue vivre aussi près de son mari que les murailles et la garde voulaient bien le permettre ; là elle comptait les jours et attendait ; elle vivait d'aumônes, et dès que l'étranger compatissant lui jetait quelques sous, on la voyait courir avec joie vers la grille, supplier le portier de remettre au pauvre prisonnier le modique tribut de la charité publique. Au jour de la délivrance, on vit arriver plusieurs membres de la tribu qui vinrent faire accueil à leur frère, et emmener sa famille au loin, chercher un pays où les lois fussent moins puissantes et les hommes moins vigilans.

Philanthropes du siècle, ignorez-vous que dix mille créatures humaines, mais vagabondes et dégradées, sillonnent le sol de la patrie, et qu'au milieu de tant de projets de bienfaisance, tant d'écoles et d'asiles ouverts par la charité publique, les Bohémiens ont été jusqu'ici oubliés ! Ces tribus errantes semblent, il est vrai, échapper à notre civilisation ; l'horreur de la dépendance et du travail les dominent ; mais que l'on ne soit point rebuté par l'idée, acceptée à l'avance, que tous les efforts seront vains. La

tâche est difficile, mais c'est parce qu'elle est difficile, qu'elle est belle, et le philanthrope a pour l'encourager les colonies de Friederichslohra, en Allemagne, et celle de Southampton, en Angleterre.

En 1830, les chrétiens de Naumbourg, petite ville prussienne voisine de Friederichslohra, y envoyèrent M. Blankenbourg avec la mission de s'occuper de la régénération religieuse, et par là même morale et sociale, des Bohémiens.

M. Blankenbourg est aujourd'hui fixé, depuis trois ans, au milieu de ces parias de l'Europe. Il eut d'abord beaucoup de peine à gagner leur confiance, parcequ'on le leur avait représenté comme chargé par le gouvernement prussien de les faire jeter dans une maison de correction où ils seraient forcés au travail. Ils l'évitaient avec soin; les enfans même s'enfuyaient quand ils le voyaient venir. Mais il réussit enfin à persuader aux principaux d'entre eux que c'était uniquement par charité qu'il s'établissait dans leur village. L'un d'eux se mit à pleurer de joie en entendant cette assurance, et dit qu'il s'était imaginé qu'il n'y avait plus personne au monde qui les aimât. Ils lui promirent de disposer leurs compagnons à écouter ses conseils et ils tinrent parole. Leur chef continue à lui témoigner beaucoup d'amitié; c'est un vieillard qui sait assez bien maintenir l'ordre dans sa troupe.

M. Blankenbourg a procuré de l'ouvrage aux Bohémiens; il les emploie à creuser des fossés dans la forêt; c'est un travail qui ne pourra être achevé avant deux ans. Jamais on aurait pu obtenir d'eux, par la force, de l'entreprendre; la charité de leur ami les y a déterminés, et il arrive tous les jours d'autres Bohémiens qui demandent du travail. M Blankenbourg travaille avec eux pour les encourager par son exemple autant que par ses discours; ces rapports continuels qu'il entretient avec eux lui rendent plus facile de saisir les occasions de leur parler de leurs intérêts éternels.

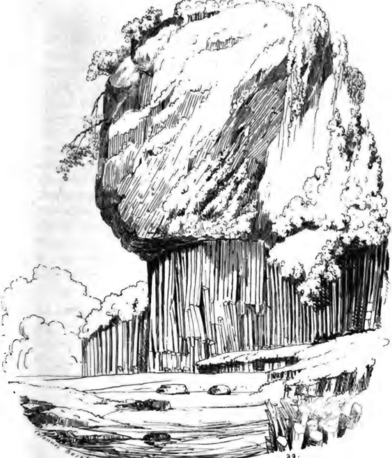
M.[me] Blankenbourg aide son mari avec une charité égale à la sienne. Elle est déjà parvenue, à force de patience,

à apprendre à tricoter à onze jeunes filles. Elle consacre une grande partie de son temps à tailler et à coudre des vêtemens pour les enfans. Une école vient d'être ouverte par les soins des deux époux, pour ces pauvres petits malheureux, dans une maison achetée dans le village de *Friederichslohra*, au moyen d'une souscription. Les enfans y demeurent; il aurait été impossible, en effet, d'exercer sur eux une influence durable s'ils étaient retournés chaque soir au sein de leurs familles, où ils ne pouvaient recevoir que de dangereux exemples. On les voyait souvent, pendant les premiers mois, avant que la pension eut été établie, venir dès le matin demander du pain, leurs mères les ayant quittés pour mendier tout le jour, sans leur avoir laissé aucune nourriture. Il était impossible de leur permettre d'emporter leurs vêtemens neufs, parce qu'ils revenaient le lendemain malpropres et couverts de vermine. Leur séjour continuel dans la maison d'école, remédie souvent à ces inconvéniens.

Voilà les commencemens d'une œuvre entreprise avec un esprit de persévérance et de charité; il ne sera pas perdu, nous l'espérons, et nous nous estimerons heureux d'avoir excité dans l'âme de nos lecteurs quelque sentiment de compassion et de pitié pour les pauvres Bohémiens.

DÉPICAGE DU BLÉ.

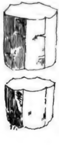
Chaque contrée a sa manière particulière de dépiquer le grain. Dans les pays où l'industrie a fait de grands progrès, de puissantes machines font voler au loin le froment, en le séparant complètement de la balle et de la paille, froissées en mille morceaux. Dans les contrées du nord, les gerbes entassées avec soin en paillers



Colonnes Basaltiques (Ardeche.)

29.

30.



31.

32.

Digitized by Google

Aqueduc à Ganges. 33.

Digitized by Google

et recouvertes de chaume pour empêcher l'infiltration des eaux, sont ensuite réunies dans de vastes granges où les hommes et les femmes les battent à coups de fléaux. C'est surtout dans les tristes et pluvieuses journées de l'hiver qu'on entend le bruit cadencé de leur marche, accompagné souvent d'un chant monotone. Dans les contrées du midi, où l'on a conservé ce procédé, c'est en plein air qu'il se pratique. Dans ces heureux climats on compte sur le beau temps, et l'on est rarement déçu; la campagne y offre donc, pendant long-temps, des groupes de paysans actifs et joyeux. En Égypte, le foulage des grains se fait à l'aide d'une planche, et quelquefois même d'un charriot, grossièrement construit, traîné par un cheval ou un couple de bœuf. Le guide se place sur ce véhicule chancelant, et passe, en tournoyant, sur les gerbes entassées. Chez nous, et dans la Provence, on emploie les chevaux-Camargues, et quelquefois les mules réunies en cercles de cinq à six couples, ce qu'on appelle un *rodet;* on les fait tournoyer, d'une manière parfaitement régulière et avec rapidité, sur toutes les parties de l'aire où les gerbes ont été placées verticalement à la hauteur de quatre pieds environ. Le guide se place au centre du cercle; il tient dans sa main gauche les douze brides; de la droite, il fait agir son fouet. Il va sans dire que, renfermé dans les rayons de cette vaste roue, il faut qu'il tourne lui-même avec elle ou qu'il en fasse tourner le centre autour de son corps; c'est ce qu'il accomplit avec une agilité et une précision surprenantes. Tantôt il paraît aussi impassible que l'axe pivotant d'une grande roue, d'autres fois il s'anime, il s'irrite, quelques chevaux sont en retard, d'autres s'arrêtent pour dérober furtivement une bouchée de grains; alors on le voit s'élancer sur la bête paresseuse ou distraite; il la frappe du fouet avec fureur, quelquefois il se rue sur ses flancs et lui assène de violens coups de son pied armé d'un rude sabot. Mais, malgré ces incidens, la roue achève et renouvelle ses rotations sans aucune interruption. A

côté de cette scène s'en présentent d'autres non moins animées, car toutes les opérations de la rentrée des grains se poursuivent à la fois. Au loin, ce sont encore quelques moissonneurs qui achèvent de dépouiller les champs; ici, des hommes qui élèvent avec soin un immense paillier; ici, des hommes qui, à l'aide de pelles ou de fourches, soulèvent la paille ou la lancent violemment en l'air, l'abandonnant au vent du *garbin* qui en sépare les tiges macérées du grain qu'un poids plus considérable fait retomber à leurs pieds; ces hommes se revêtent d'un sac qui leur couvre la tête et se lie autour du cou et des reins pour empêcher les particules accérées de la balle de pénétrer sous leurs vêtemens, et les gêner par d'insupportables picotemens; c'est ce costume grotesque que nous avons dessiné d'après nature et reproduit sur le devant de la vignette 28. Ailleurs, ce sont les vanneurs qui exposent une seconde fois le grain à l'action du vent, puis le recueillent dans un large tamis, et, par un mouvement adroit, séparent le froment des dernières impuretés qui le souillent encore. Tous ces travaux se poursuivent sous l'influence du soleil de juillet, et sur cette aire desséchée, au milieu de ces tas de paille scintillante, entouré d'une athmosphère poudreuse; la chaleur est insupportable pour quiconque n'y a pas été aguerri par une longue habitude, et l'étranger qui est venu contempler cette scène champêtre est obligé de la quitter long-temps avant l'heure où hommes et chevaux, épuisés de chaleur et de fatigue, vont prendre à l'ombre leur modeste repas et de nouvelles forces pour achever leurs pénibles travaux.

Voilà pour l'artiste.

Mais à côté de l'artiste se trouve un autre homme, calculateur, à idées positives. Il lui faut des chiffres, car il voit de l'or dans ces grains. Il nous fait vivre, il est bien juste que nous lui en ayons quelque obligation. C'est pour lui qu'à l'aide de nos amis et des annales de

la ferme-modèle de Roville, nous allons donner ici un

Tableau comparatif des avantages du foulage des grains.

A l'aide des chevaux.	*A l'aide du fléau.*
Lorsque le temps est sec, le soleil ardent, les épis bien pleins, 12 chevaux-Camargues et 6 hommes pourront dépiquer 50 hectolitres (25 salmées) dans un jour. Les mules ne pourront guere rendre plus de 20 à 22 salmées, circonstances égales d'ailleurs. Un blé versé, un temps couvert et humide, des gerbes très-hautes augmenteront considérablement le travail et réduiront le produit à un minimum de 15 à 12 salmées. Une fois le dépicage achevé, il faut encore deux journées de travail de 6 hommes pour vanner, cribler, nettoyer et enfermer 50 hectolitres.	Pour dépiquer au fléau 50 hectolitres de blé, il faudra employer au moins 50 hommes; mais dans ce cas l'influence du temps est nulle si les travaux se font dans des granges; ce qui nécessite toutefois l'usage de vastes locaux.
Un propriétaire du pays, qui récolte environ 600 hectolitres de grains, peut, à la rigueur, faire rentrer toute sa récolte dans ses greniers dans l'espace d'un mois.	Le propriétaire du nord ne voit son blé en sac qu'à la fin de l'hiver.
On évalue la perte du grain par le dépicage méridional, à 2 pour cent, dans les circonstances les plus favorables; elle devient assez considérable lorsque le temps est humide, les épis peu fournis ou se détachant avec facilité de la tige.	Le dépicage à l'aide du fléau présente un déchet de 15 à 20 pour cent. Ce déchet énorme s'explique par ce fait que dans le nord les ouvriers, travaillant toujours à la tâche, négligent les dernieres portions de grain qui restent dans les épis.
La paille est brisée et comme triturée; dans cet état elle est singulierement appropriée à la nourriture des bestiaux; elle est encore d'un usage précieux pour servir de litiere et pour préparer le fumier.	La paille demeure entiere, et peut servir ainsi pour emballer, pour recouvrir les chaumieres du nord: on la tresse dans certains pays pour confectionner des chapeaux grossiers. En Italie, on cultive une variété de blé, que l'on seme très-épais, pour fabriquer les chapeaux fins; elle sert encore pour remplir les paillasses, que l'on remplit plus commodément, dans le midi, avec la paille du blé de Turquie. Pour la mettre dans l'état où elle se trouve après le foulage, au moyen des chevaux, on a été obligé, dans le nord, d'avoir recours à une foule d'instrumens coûteux et imparfaits, connus sous le nom de *hache-paille*.

En résumé, on trouve dans le dépicage à l'aide de chevaux, gain d'une année, avantage inappréciable pour le fermier, paille hachée propre à la nourriture des bes-

tiaux, travaux achevés dans un court espace de temps, ce qui laisse les ouvriers libres pour d'autres occupations qui, dans le midi, ne s'interrompent pendant aucune saison de l'année. Dans le travail du fléau, prolongation de ce genre de travail sur toute l'année, occupation pour les travailleurs pendant l'hiver, saison où ils seraient forcés au repos [1].

COLONNES BASALTIQUES DE L'ARDÈCHE.

Une portion assez considérable du département de l'Ardèche se trouvant comprise dans le cercle que nous avons tracé autour de Nismes, pour servir de limites à nos recherches, nous aurons occasion d'en décrire les nombreuses curiosités naturelles et les sites si beaux et si variés. La nature volcanique et l'origine ignée du sol de cette partie de la France lui a imprimé un aspect tout particulier qui nous oblige, pour l'intelligence de nos descriptions, de donner ici un aperçu général des roches basaltiques qui en constituent la presque totalité, réservant pour une autre feuille le récit d'une excursion le long de la Volane et de l'Ardèche.

On est convenu de donner le nom de *Basalte*, qui indiquait autrefois une pierre noire et dure en usage dans l'architecture égyptienne, à une roche de toute autre nature, mais compacte aussi, et d'une couleur foncée, produit des éjections volcaniques, et commune à toutes les contrées qui ont été bouleversées par les feux souterrains. On sait que cette roche se présente au nord de l'Irlande sous l'aspect de colonnes régulières qui s'avancent au loin dans la mer et y forment la célèbre chaussée des Géans ; en Ecosse, elle constitue en entier l'île de

1 J'ai cru devoir entrer dans ces détails, moins pour les habitans du pays, auxquels tous ces travaux sont très-familiers, que pour les étrangers, dont plusieurs ne se font pas des idées justes de ce procédé, comme on peut voir dans le Magasin pittoresque, tom. 11, pag. 79.

Staffa où la nature a pratiqué la magique caverne de Fingal, souvent éclaboussée par les vagues de l'Océan ou enveloppée par le nuage noir du poëte gallique. La description de ces curiosités nous est familière ; cependant plusieurs personnes ignorent ou oublient qu'une course d'une journée et demie, au nord de Nismes, nous transportera en présence de tableaux analogues à ceux que présentent ces merveilles lointaines, offrant les mêmes accidens, et parfois des dimensions presque aussi colossales. Il ne faudrait cependant point en juger par la vignette 29, placée ci-avant. Je ne l'ai choisie, ni à cause de son étendue, ni à cause d'aucun accident particulier, mais parce qu'elle m'a paru présenter comme le type des roches basaltiques, c'est donc un dessin de naturaliste plutôt que d'artiste. Je l'ai dessiné, avec un soin minutieux, sur les bords de la Volane, au-delà du pont du Bridon, à une lieue environ du village de Valz.

On verra aisément que cette roche présente deux parties distinctes. La masse supérieure est composée de prismes de basaltes peu distincts, de petites dimensions, entrelacés et souvent fendillés en tous sens, d'un aspect terreux et souvent décomposés, souvent une riche végétation s'en empare, et les lierres et les lianes y suspendent leurs festons verdoyans. Cette couche informe acquiert souvent de puissantes dimensions, comme on le verra près de Jaujac et de Tueys.

C'est ordinairement à la partie inférieure de cette couche que se trouvent les roches cristallisées auxquelles on donne le nom de Colonnes Basaltiques. Lorsqu'elles sont perpendiculaires et serrées les unes contre les autres, on les compare, avec assez de justesse, à un buffet d'orgue ; d'autres fois brisées régulièrement au niveau du sol, elles forment un carrelage symétrique que l'on désigne sous le nom de chaussées ; ailleurs, manquant par la partie inférieure, elles forment de belles grottes dont la partie supérieure est plafonnée d'un carrelage, semblable à celui des chaussées, qui plaît singulièrement

à l'œil. Nous donnerons, plus loin, la description et le dessin de cavités de ce genre que l'on observe à la Baume et à Entraigues. Les prismes basaltiques ont trois, quatre, cinq, six, sept, huit et même neuf pans, plus ou moins réguliers, fig. 30, 31, 32. On observe cependant que plus leur pâte est fine, plus ils approchent du prisme hexaèdre régulier. Leur hauteur varie à l'infini. On en trouve de quelques pouces dans la colonnade que nous avons représentée ; ils ont de 15 à 20 pieds ; ailleurs, comme à Thueys et à Rochemaure, elles ont jusqu'à 50 pieds. On en a connu, dans d'autres contrees, qui atteignent jusqu'au-delà de cent mètres. Leur position la plus ordinaire est la verticale. Quelquefois les prismes sont horizontaux et empilés comme des bûches dans un chantier ; d'autres fois ils divergent autour d'un centre commun comme un éventail. Ils sont très-souvent traversés par des fissures, perpendiculaires à leur axe, qui les divisent en tronçons et même en dalles lorsqu'elles sont très-rapprochées, fig. 32. Ordinairement, une extrémité d'un des tronçons offre une convexité qui s'emboîte dans la concavité de l'extrémité adjacente du tronçon voisin ; cette concavité est bordée de pointes produites par le prolongement des arêtes du prisme, comme on peut voir dans la figure 31. On dit alors que les basaltes sont *articulés*. La pâte des basaltes est très-compacte, sonore sous le choc d'un instrument de fer, difficile à casser, et souvent d'une tenacité remarquable. Les carrières de Volvic, en Auvergne, ont fourni de cette substance des matériaux excellens et précieux pour la bâtisse, qui ont été expédiés jusqu'à Paris. La belle cathédrale gothique de Clermont-Ferrant en est bâtie. La basalte dont les principes constans sont la silice, l'alumine et la chaux, contient aussi toujours une quantité d'oxide de fer, quelquefois assez forte pour faire agir l'aiguille aimantée et même pour présenter le phénomène des deux pôles. Les colonnes basaltiques, dont la pâte à l'intérieur est d'un brun foncé tirant quelquefois au noir, présentent à l'extérieur

des teintes variées, telles que le gris, rouge, jaune, quelquefois le blanc, ce qui est dû à une décomposition qui s'opère souvent à la surface. Les exemplaires coloriés de cet ouvrage présentent la teinte générale de ces rochers avec assez de fidélité. Quoique homogène, cette roche présente assez souvent, dans sa pâte, quelques substances étrangères. Dans les environs d'Agde ce sont des cristaux d'amphibole ; au nord de Montpellier, M. Marcel de Serres a trouvé des quantités considérables de chlorite ; des noyaux d'olivine, qui excèdent quelquefois la grosseur du poing se rencontrent fréquemment dans les basaltes de l'Ardèche ; on observe des pierres précieuses telles que le saphir et les hyacintes ou zircons, dans le torrent de l'Expailly, près du Puy en Velay.

A la vue de ces colonnes singulières, qui paraîtraient au premier coup d'œil plutôt le produit de l'art humain que le résultat des élaborations secrètes de la nature, on se demande quelle a pu être la cause et l'agent secondaires qui ont imprimé une disposition si singulière à ces chaussées et à ces monts. Dès qu'on entre dans le domaine des conjectures, il faut s'attendre à rencontrer des opinions très-divergentes ; ici, elles se sont rangées en deux partis, les *vulcanistes* et les *neptuniens* aussi ardens à soutenir leurs théories géognostiques, que l'on a vu naguère les Gluckistes et les Piccinistes se disputer sur le terrein de la théorie musicale. Les premiers, les vulcanistes, donnent au basalte une origine ignée ; les neptuniens pensent qu'ils sont un produit, comme toutes les autres roches, de la voie humide. Loin de nous la prétention de décider cette question ; loin de nous l'idée même d'exprimer une opinion quelconque sur des faits aussi obscurs et aussi contestés. On peut cependant débrouiller, au milieu du chaos des opinions, des faits constans et reconnus de nos jours par tous les savans. En voici quelques-uns des plus importans.

Le basalte est évidemment un produit des volcans ; il ne manque à aucun terrein volcanique. Dans certaines loca-

lités de l'Ardèche, à la coupe d'Entraigues, par exemple, on en observe la traînee depuis le cratère jusqu'à la base du volcan éteint.

Les colonnes basaltiques ne sont point le produit de la cristallisation proprement dite, mais d'une cristallisation *par retrait* qui a quelque rapport avec les gerçures que nous voyons journellement se produire dans les limons et les glaises qui se dessèchent. On observe cette division en prismes dans diverses roches naturelles et substances artificielles. On a vu des granites et des porphyres divisés en prismes ; les carrières de gypse, à Paris, présentent quelques faits de ce genre ; aux mines de Northwich, en Angleterre, des masses de sel gemme offrent cette disposition avec une telle régularité, que M. Pictet, en les visitant, croyait marcher sur un pavé à carreaux hexagones de cristal. On observe les mêmes retraits dans le grès, le tripoli, l'amidon en pain, l'étain coulé en masse dans l'eau, comme cela se pratique en Cornouaille.

A ne juger ces choses qu'à une certaine distance, ne serait-on pas tenté de réconcilier les vulcanistes avec les neptuniens, en leur accordant l'action simultanée et nécessaire de l'eau et du feu dans la formation des roches basaltiques ?

LA MEUSE DE GANGES.

L'enclave du département de l'Hérault qui, par une anomalie si inconcevable, pénètre dans le département du Gard au nord-ouest, et lui enlève la ville de Ganges, offre, sur la route du voyageur qui se rend de cette dernière ville au Vigan, des sites extrêmement pittoresques. Il vaudrait mieux les parcourir à pied pour jouir des belles vues et respirer le parfum des montagnes, que de demeurer emprisonné dans une étroite diligence, hâletant et étouffé. C'est la seule partie de cette longue route du voyageur qui vient de Nismes, qui mérite un

les trois piliers. 34

Eglise de Caissargues. 35.

fragment antique au temple de Diane 36.

Digitized by Google

voyage pédestre ; mais le curieux ne regrettera pas un peu de fatigue et la perte de quelques heures, pour parcourir ce beau vallon des Cevennes. Nous y ramenerons quelquefois le lecteur : nous l'arrêterons aujourd'hui un moment devant la Meuse de Ganges.

Au sortir de Ganges, qui, quoique environné de plusieurs lits de torrens, est sans eau, on est surpris d'apercevoir que la ville n'a pas été bâtie sur les bords même de l'Hérault, dont les eaux coulent pures et brillantes sur un fond pierreux. Un ancien pont a été jeté sur ce petit fleuve, et, contre ce pont, un aqueduc qui conduit les eaux du Vis aux fontaines de Ganges.

En remontant l'Hérault, on remarquera bientôt sur l'autre rive une immense roue ; c'est cette machine hydraulique que les gens du pays appellent la *Meuse*. Ils désignent aussi, je crois, par le même nom, les roues de moindre dimension, mais du même genre, dont les propriétaires du pays font usage pour l'irrigation de leurs prairies. On en voit aussi de semblables à l'Ille, près de Vaucluse. La Meuse de Ganges a 40 pieds de diamètre ; elle est mise en mouvement par le courant du même ruisseau auquel elle ravit une partie de ses eaux pour les élever au niveau d'un petit aqueduc. Cette opération s'accomplit à l'aide d'un système de godets qui ne sont point mobiles comme ceux de nos puits-à-roue, mais fixés dans la roue même dont ils entourent la circonference. Cet appareil reçoit donc, par le courant de l'eau, un mouvement lent, mais continu. On pense bien cependant que cette roue immense, dont la construction est déjà assez ancienne, toujours en mouvement et exposée aux intempéries des saisons, demande de fréquentes réparations ; et on pourrait désirer qu'un système d'hydraulique, mieux entendu ou plus heureux, ne fît pas dépendre l'alimentation des fontaines et des usines de Ganges d'un coup de vent ou de l'incurie d'un ingénieur. Il serait aussi à désirer que cet appareil si régulier conduisît des eaux plus pures, et que les habitans du petit

vallon de St-Laurent s'abstinssent de laver les toisons de leurs bestiaux au-dessus de la prise d'eau du Vis. A part ces inconvéniens, j'aime à voir le bien-être de l'homme dépendre de ces machines qui, s'usant sans cesse, exercent aussi continuellement son industrie si prompte à s'endormir, ou à devenir ingrate, lorsqu'elle obtient trop aisément ou sans fatigue les objets nécessaires à sa subsistance. A l'appui de cette idée, je laisse au lecteur intelligent le soin de comparer l'état moral du Cevénol luttant sans cesse contre une nature avare qui l'oblige à fendre les rochers, à y transporter la terre végétale des vallées, à y faire monter les eaux des torrens, et à y soutenir, par des milliers de terrassemens, ses trésors si péniblement acquis, avec celui de l'habitant de la Vaunage, ou des bords du Rhône, auquel il suffit de gratter la terre pour la couvrir aussitôt des plus riches produits.

LES TROIS PILIERS.

Lorsque j'écrivais la page 42 de ce recueil, je partageais l'opinion généralement accréditée que les Quatre Piliers de la route de Sauve, que l'on appelait autrefois les *Quatre Pilons*, et dont trois seulement subsistent de nos jours, avaient servi de fourches patibulaires. Un de mes lecteurs ayant eu la bonté de me communiquer sur ce sujet une opinion différente, j'ai fait des recherches sur la destination primitive de ce monument, et j'ai acquis la certitude que les quatre piliers formaient comme une chapelle ouverte autour d'une croix de pierre, dédiée, dit-on, à St. Etienne, et dont on trouve encore la base en place. Elle fut détruite en 1704. Peut-être, depuis cette époque, a-t-elle servi, au besoin, pour les exécutions si promptes et si fréquentes pendant les guerres dont nos contrées ont été si long-temps le triste théâtre.

ÉGLISE DE CAISSARGUES.

Le nom de *Caissargues* était autrefois *Caissanicæ* ou *Caxanicæ*. L'analogie aurait fait présumer plutôt que le nom ancien était *Cassii ager*, à cause de la terminaison *argues* qui lui est commune avec un grand nombre de villes et villages de la France méridionale. L'histoire fait mention, dès 1074, d'un château armé d'une tour, situé sur l'emplacement du village de Caissargues : bientôt des maisons vinrent se grouper autour de cette forteresse, et les habitans du hameau faisaient, en 1332, au seigneur suzerain de Manduel, une *albergue* ou redevance de dix chevaliers. Le château fut pris et rasé en 1574. On parle aussi d'un combat sanglant qui s'est livré sur le pont même du Vistre, pendant nos troubles religieux.

Aujourd'hui ce lieu est le rendez-vous paisible des citadins Nîmois qui vont pêcher des goujons et des anguilles dans les eaux bourbeuses et infectes du Vistre. La petite église offrira au jeune dessinateur qui veut s'essayer à reproduire la nature, deux ou trois jolies vignettes. Il est bon de lui indiquer ce but de promenade dans les environs immédiats de Nismes, si pauvres en points de vue que des objets qui seraient ailleurs assez insignifians cessent ici de l'être, à cause de leur rareté.

Au-dessous du trait que nous avons donné de l'église de Caissargues, on remarque un ornement antique, à moitié caché sous une plante de violettes, c'est un fragment des frises du temple magnifique dit de Plotine, sur lequel nous donnerons, plus tard, des détails et des dessins plus étendus.

ASCENSION DU MONT-VENTOUX.

J'ai eu long-temps des préjugés contre le Mont-Ventoux ; ils datent de mon premier passage à Montpellier, en me rendant dans le Bas-Languedoc. J'arrivai tout juste à temps pour voir coucher le soleil derrière l'horizon de la célèbre promenade du Peyrou ; c'etait un beau spectacle, et je croyais en avoir joui complètement après avoir contemplé un beau ciel, un horizon, ici, vaporeux et indéfinissable, brisé par les cimes des Cevennes, là, noyé dans une poussière d'or, vaste et sans interruption, et surtout après avoir tourné mon visage vers le nord, d'où la brise m'envoyait des bouffées du parfum des montagnes. Je croyais, dis-je, avoir vu le Peyrou, lorsqu'un inconnu, un citadin officieux, vint me tirer de ma rêverie pour m'expliquer les beautés du lieu. Il me montra du doigt le Château d'Eau, aux colonnes corinthiennes, que j'avais déjà oublié ; il me fit retourner vers une porte triomphale, massive et outrée comme les louanges qu'on y a gravées en l'honneur du grand roi ; puis il me demanda si j'avais vu les Pyrénées, les Alpes et la mer. Je répondis que non ; et cependant je les avais vus sans m'en douter. Comme je demeurai dans l'attitude d'un homme qui consulte des souvenirs, car il me semblait bien me rappeler que j'avais entendu dire que l'on pouvait contempler tous ces grands objets d'un seul coup d'œil, il me montra des croupes sinueuses à l'ouest : *Voilà les Pyrénées !* et je me rappelai une chaîne de hautes collines situées entre Narbonne et Perpignan. Etendant la main vers le midi : *Voilà la mer !* et je vis l'étang de Thau, se développant comme une ligne blanchâtre en avant de la montagne de Cette. Puis, indiquant l'orient : *Voilà les Alpes !* cette fois, j'ouvris en vain les yeux, il me fut impossible, malgré les protestations de mon Cicérone,

de distinguer autre chose que des vapeurs de forme douteuse, semblables à celles qui s'élèvent sur les terres basses de la Camargue ; mais je ne me le tins pas pour dit, et il me fallut voir les Alpes avant d'avoir gagné Nîmes. Aussi, le lendemain, dès le lever du soleil, je penchais ma tête en dehors de la diligence, attentif à saisir de l'œil les moindres apparences de l'horizon. Je ne connaissais point les Alpes, mais j'avais contemplé, pendant quinze ans de ma vie, quatre-vingt lieues des Pyrénées, à cinquante lieues de distance, embrassant ainsi sous mon angle visuel deux mille lieues quarrées. Je connaissais donc toutes les apparences magiques dont la transparence de l'air revêt, à distance, une chaîne majestueuse de montagnes. Mes yeux cherchaient donc au loin les forêts de sapins, les pentes abruptes, les aiguilles élevées et les cimes blanches de frimats au milieu d'août. Soudain j'aperçois au détour de la route un mont conique, d'une régularité désolante, pas la moindre échancrure pour en détruire la symétrie, le type des montagnes en pain de sucre......

J'en ai long-temps voulu à ce beau Mont-Ventoux.

Je lui en ai voulu jusqu'au moment où, fatigué de la plaine, car on étouffe bientôt dans la plaine, j'éprouvais un vif désir de m'élever bien haut pour voir ce pays comme une carte de géographie à mes pieds, le Rhône comme un petit ruban argenté, les collines comme des taupinières, et les villes à peine distinctes du sol où elles ont surgi, par une teinte un peu moins foncée. J'avais aussi besoin de ressaisir quelques souvenirs de mes voyages de montagne, respirer l'air vif des hautes régions, et me trouver encore une fois plongé dans le silence du désert. Et puis je voulais voir les Alpes, et il me semblait qu'enfin, là derrière, on en saisirait bien une échappée de vue.

Je me rendis à Avignon, où l'amitié m'offrait un gîte, et la science des directions précieuses. Neuf lieues nous séparaient encore du Mont-Ventoux ; nous parcourûmes

donc la plaine d'Avignon, remarquant en passant les maisons solidement bâties en terre glaise qui la peuplent, puis les *Pâlus*, anciens marais desséchés, qui produisent les meilleures garances du Comtat. Nous traversâmes ensuite les eaux bourbeuses du canal de Crillon [1], et les eaux scintillantes de la Sorgue, pures ici comme sous les rochers de Vaucluse; après un trajet de 4 lieues, nous nous trouvâmes devant la porte gothique de Carpentras.

Carpentras est un siége de sous-préfecture de 10,000 âmes, très-important à cause de sa situation qui en fait un lieu de rendez-vous de plusieurs populations, ailleurs séparées par les montagnes. La plaine qui l'entoure, abondamment arrosée et sous l'influence d'un beau ciel, offre tout le luxe méridional; ce n'est pas ici les arbres maigres et rabougris des environs de Nîmes, les garrigues et les arbustes desséchés, c'est ici une terre grasse qui regorge de trésors, et qu'une verdure fraîche revêt comme d'un riche manteau.

A l'entrée de la ville on remarque un bel édifice dans le goût moderne; c'est l'hôpital, fondé par l'évêque d'Inguimbert, qui a légué aussi à la ville une bibliothèque de 20,000 volumes, et un plus grand nombre de manuscrits précieux. La ville est enceinte d'anciennes murailles, des tours énormes en defendent encore l'entrée; celles de la porte d'Orange sont dans un état remarquable de conservation, et surprennent par le grandiose de leur aspect. L'intérieur de la ville est mal percé, comme toutes les villes méridionales; la cathédrale gothique offre un portail assez beau, au haut duquel on fait remarquer à l'étranger une singulière sculpture qui consiste en une boule percée et rongée par des rats, licence satirique et bizarre de l'architecte qui imprimait souvent à la pierre le cachet de son originalité. Un

1 Le pays doit ce canal d'irrigation, si important pour la prospérité agricole, à l'un des petits-fils du brave Crillon. Cette prise d'eau de la Durance a ainsi changé en un sol fertile, sur une longueur de plus de deux lieues, des plaines incultes et couvertes de cailloux. Ailleurs, il a singulièrement enrichi les terres.

autre portail de cette même église est orné de fort belles colonnes de marbre antique.

On pense bien qu'une situation aussi admirable que celle de Carpentras n'avait point échappé aux Romains. On voit les traces de leur séjour dans un arc de triomphe que l'on peut désormais, grâce au déblaiement des masures qui l'encombraient, voir et étudier tout à l'aise. C'est aux sollicitations et aux directions de M. Renaux, architecte du département, que l'on doit ces travaux importans, comme une multitude d'autres, où cet homme instruit et modeste s'est imposé la loi impérieuse de conserver sans réparer, ce qui lui mérite chaque jour davantage la reconnaissance du pays et des hommes de goût.

Avant ces fouilles importantes, la partie inférieure de l'arc triomphal servait de four à la cuisine de l'évêque, et l'on supendait les ustensiles de la boulangerie aux cannelures des pilastres corinthiens; le cintre, au premier étage, servait d'alcove dans une vaste chambre à coucher. Depuis qu'on a fait disparaître ces masures, l'arc romain est parfaitement isolé et l'on peut en faire le tour. Ce monument paraît avoir été elevé à une époque qu'il faut placer entre celle de la construction de celui de St-Remy, selon quelques conjectures, du temps de Tite, et de celui d'Orange, du temps peut-être de Septime Sévère. La figure 40 représente le monument entier vu de la porte d'entrée ; la figure 39 en est l'intérieur ; les figures 32 et 41 représentent les faces extérieures à l'est et à l'ouest. On remarquera dans la première deux seigneurs gaulois enchaînes à un arbre, une hache à deux tranchans, dite *bipenne*, à gauche ; un couteau pour les sacrifices, à droite ; en haut, deux carquois remplis de traits propres à être lancés à la main, et munis de leurs couvercles ; au milieu, une tunique ; entre les branches de l'arbre, deux *corniculum* ou cors pour la cavalerie, et une singulière armure pour masquer les chevaux ; au bas de l'arbre, deux épées germaines. La face, représentée fig. 41, est beaucoup plus frustre, les deux

personnages sont presque effacés ; ils paraissent jeunes, et l'un des deux une femme, au bas de celle-ci on remarque un singulier appendice que l'on a comparé à une trompe d'éléphant ; en général ces figures sont de mauvais goût, écourtées et mal exécutées, mais elles sont précieuses à cause des costumes et des instrumens dont elles conservent le souvenir.

Au sortir de Carpentras, on admire un bel aqueduc plus remarquable, peut-être, par la hardiesse et l'étendue de la construction, que par l'élégance et le bon goût de l'architecture.

A mesure que l'on approche du Mont-Ventoux, on voit les formes de ce mont se compliquer et ses dimensions prendre une plus vaste étendue, de longues vallées semblent strier ses larges flancs, des bois de couleur rembrunie s'étendent sur sa croupe décolorée. La teinte de ce mont est telle, que, si elle était un peu plus éclatante, il ressemblerait, depuis sa base immense jusqu'à la cime, à une montagne de neige ; mais il paraît ce qu'il est : un monceau de pierres, de poussière et de débris. Il offre cependant un beau et magnifique spectacle à la chûte du jour : c'est la moitié d'un département relevé comme le coin d'un tapis, la pointe dépasse les nues, pauvre et usée, le bas est tout moucheté de vert et de gris : des forêts, des prairies et des villages populeux. Les vallées sont comme les plis de l'étoffe, et ces plis ont deux lieues de long sur mille pieds de profondeur.

Lorsque nous arrivâmes à Bédouin, nous n'étions plus éclairé que par le crépuscule incertain, réfléchi par les pentes de la montagne ; on eut grand peine à faire pénétrer la voiture au milieu de la rue principale du village, où elle devint un objet de curiosité, d'étonnement pour les enfans, qui voyaient peut-être pour la première fois un pareil véhicule. Le maître d'un cabaret nous fit accueil, c'est chez lui que nous devions prendre des guides. Après deux heures de repos et avant de nous mettre en marche, le baromètre fut soigneusement sus-

42.

Vallée du mont Ventoux

43.

Papillon.

Digitized by Google

pendu dans la cour de notre hôtel ; il donna 736 4|20 (3 juillet 1832, à onze heures du soir). Thermomètre R + 22, 5 [1].

On nous avait procuré trois guides, c'était un pour chaque voyageur. Trois mules vigoureuses, ornées de tout leur système accoutumé, de pompons, de disques de cuivre et de grelots devaient nous servir de montures. L'une d'elles portait un bissac plein de provisions, chaque guide était muni d'une lanterne, le baromètre n'avait pas été oublié, il était suspendu en bandoulière sur l'épaule du principal éclaireur. A onze heures notre petite caravane se mit en mouvement, l'air était légèrement chargé de brouillard, mais nous fûmes rassurés lorsque, rencontrant une troupe de montagnards, nous fûmes accueillis par cette parole de bonne augure : *Vous allez à notre Sainte Croix ? Il y fera beau demain.*

Long-temps nous longeâmes, presque sans monter, la face méridionale du Mont-Ventoux. Nous étions parvenus aux confins de la culture et de l'industrie des hommes,

---

1 Les observations barométriques ont été prises, par notre compagnon de voyage M. G. Fabre, de Nismes, à l'aide d'un excellent baromètre portatif et d'un bon thermomètre libre. D'après les données qu'il a acquises, le Mont-Ventoux s'élèverait, au-dessus du niveau de la mer, de 958 toises. M. Guérin, auteur de plusieurs ouvrages sur le département de Vaucluse, qui a enrichi la science d'un grand nombre d'observations barométriques, porte la hauteur du Ventoux à mille toises. M. A. Gasparin, d'Orange, qui a plusieurs fois mesuré cette montagne, m'a dit n'avoir jamais rencontré deux fois le même chiffre, et ses appréciations ont varié entre 920 et 1010. Voici les principales élévations, d'après M. Guérin :

Carpentras (place de l'Evêché)	52 toises	
Malaucène (auberge de l'Alauze)	174	
Source du Groseau.	212	
Le Baroux (l'église)	183	
Bédouin	155	
Les Tourniaires, habitation la plus élevée du Mont-Ventoux,	590	
Fontaine d'Angel	598	
Prairies du Mont-Sérin, aux sources.	750	
Jas du Mont-Ventoux	807	
Sommet du Ventoux.	1000	
Vaison, au pont antique.	106	
Orange, place du Cirque.	24	
Avignon, sous le Pont St-Bénézet.	7	4 p.
Le Rhône, à Beaucaire, ...	2	1

des murailles à demi ruinées indiquent encore les dernières limites de son règne. Ici encore, comme en plaine, l'air est tiède et plein de parfums et de tumulte, le coassement des grenouilles, le cri des grillons et ce brouhaha qui règne à toute heure sur la terre habitée parvenaient encore à l'oreille, confondu en un seul son indéfini et monotone. Mais, après deux heures de marche, nous pénétrâmes brusquement dans le désert. C'est le plus vaste de ces couloirs qui descendent de la cime du Ventoux jusqu'aux dernières limites de sa large base ; on marche long-temps à mi-côte d'une des collines latérales, suspendu sur un précipice dont les ténèbres exagèrent la profondeur ; mais les mules ont le pied sûr, et les guides éclairent leur marche périlleuse. Notre caravane forme un effet des plus piquans : on l'aperçoit comme une traînée de lumière, ici, ondulant le long des pentes ; là, à demi cachée derrière des roches éboulées ; ailleurs scintillant à travers les broussailles. Cette course est longue ; la conversation des voyageurs, d'abord assez vive, commence à se ralentir ; un air vif se fait sentir ; chacun se roule dans son manteau, et bientôt le sommeil, impérieux, irrésistible, fait chanceler chacun de nous sur le bord des abîmes. Il fallut bien mettre pied à terre. Le mouvement de la marche rappelle la chaleur vitale et nous dérobe au sommeil. Cependant, malgré moi, cette partie de notre voyage prit et a toujours conservé la forme fantastique d'un rêve. C'est ainsi qu'il m'a fallu repasser depuis par le même endroit pour me persuader qu'un rocher blanchâtre, qui réflétait alors les rayons de la lune, et qu'on appelle les *Aiguilles* à cause de sa forme élancée, n'était autre chose qu'un objet réel [1]. Le fond de cette vallée est formé d'immenses éboulemens de pierres blanches et sèches ; çà et là on rencontre quelques groupes de chênes verts et de hêtres d'une teinte très-

---

1 C'est le rocher représenté fig. 42. La vallée où il s'élève donne une idée assez exacte du type des vallées du Ventoux.

foncée. À gauche, on voit suspendue, sur des pentes extrêmement abruptes, la lisière du bois que l'on aperçoit de fort loin, comme un nuage noir, un peu au-dessous de la dernière cime du Ventoux. Cette vallée singulière a réalisé pour moi les dessins et les descriptions que j'ai vu de la Syrie et de l'Arabie Pétrée. C'est une vaste ruine, silencieuse, éboulée, éclatante comme un tas d'ossemens blanchis au soleil. Pendant la nuit, la lune y projette de grandes ombres et de larges plaques de lumière. Pendant le jour, le soleil y concentre ses rayons pour en faire un réceptacle que les vipères et les lézards verds peuvent seuls habiter.

A trois heures du matin, après avoir traversé une partie du bois, nous parvînmes à la *Jas*, dernière cabane du Ventoux, abri des pâtres qui s'aventurent jusqu'à ces hautes régions. Nous y fîmes volontiers une halte. La lune était sur le point de se cacher derrière l'horizon; mais le crépuscule remplaçait déjà sa pâle clarté. A l'aide de ce demi-jour, la plaine apparaissait à nos pieds comme un Océan incommensurable; au nord s'élevait le dernier cône du Mont-Ventoux, tellement réduit dans ses dimensions et si brillant au milieu des ténèbres, qu'il nous semblait possible de l'atteindre au bout de quelques minutes de marche; une heure de pénible escalade nous en séparait encore.

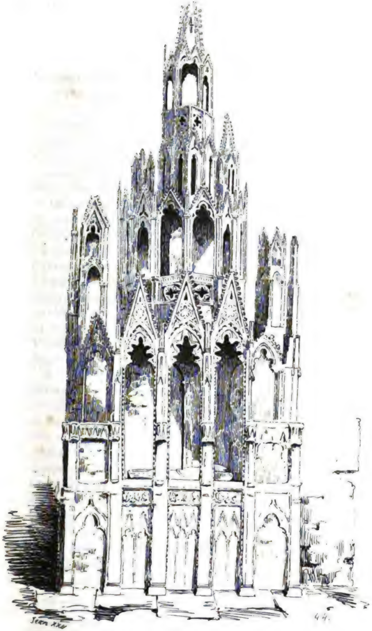
Ici, comme ailleurs, il y a deux voies pour arriver: celle des hommes prudens, le sentier qui suit toutes les sinuosités du mont, serpente long-temps sur ses flancs et conduit ainsi, à la longue mais sûrement, le voyageur jusqu'à la cime: et celle des gens pressés de jouir, la ligne directe qui va sans déviation du point de départ au point d'arriver. Je n'avais vu les Alpes que comme un rêve de ma première enfance; je voyais le jour grandir et annoncer la prochaine apparition du soleil; j'avais aussi des souvenirs de voyageur de montagnes à ressaisir, ne fût-ce que la fatigue de l'ascension et la solitude du désert, je me détachai donc de notre petite

troupe, et je m'élançai sur la route des gens impatiens. Après le premier élan, je fus forcé, par le manque de respiration dans l'air raréfié de ces hautes régions, de reconnaître cette vérité reçue par les montagnards, qu'il faut mesurer la rapidité de la marche, non sur la force des membres, mais sur celle des poumons; j'adoptai cette marche mesurée, méthodique presque, mais continue, et 45 minutes après, assis sur le faîte rustique de la chapelle de Ste-Croix, je contemplais le soleil sortant tout humide derrière les Alpes de la Savoie.

Que le lecteur ne nous demande pas ici une description ou un dessin d'une scène qui dépasse l'imagination elle-même. C'est un monde tout entier qui se déroule aux pieds du spectateur, et se perd, là, en cimes chargées de glaces éternelles, ici, dans l'atmosphère brumeux de la Méditerranée. Qu'on se place devant une carte de géographie, que l'on prenne le Mont-Ventoux pour centre, et que l'on trace, à l'aide du compas, un cercle de dix lieues de rayon, il comprendra en villes, villages, rivières, collines, forêts, landes et vignobles, tout ce que l'œil peut distinguer avec assez de clarté. Qu'il ouvre le compas et trace un autre cercle de quarante lieues, et il embrassera toutes les chaînes de montagnes dont les cimes dentelées viennent se ranger autour du spectateur comme un majestueux amphithéâtre. Le Rhône et sa double embouchure serpente au loin, il se trouve bientôt confondu avec la Méditerranée qui apparaît comme une ligne brillante à l'horizon : — le Pic de St-Loup ; — les Cevennes dominées par l'Aigoual, l'Esperou et le Lirou ; — la Lozère avec son vaste plateau ; — le long du Rhône, le Coiron et les autres monts volcanisés de l'Ardèche ; le Mezin, source granitique des torrens qui forment la Loire ; — au nord, les Alpes du Dauphiné ; — très-loin, un mont élevé [1], peut-être le Mont-Blanc [1], — le Val

---

1 Le profil que nous donnons, fig. 37, a été dessiné de la cime du Mont-Ventoux. Je n'ai pu encore déterminer le nom des sommités les plus remarquables qui y sont tracées. MM. Requien et Guérin, d'Avignon, qui ont parcouru ces diverses chaînes,



liv. XI.

Digitized by Google

de Gaudemard [4]; — le Viso, peut-être [5], — la Ciolane [6]; — les Alpes maritimes; — et plus bas, presque confondus avec la plaine, les monts de Vaucluse, le Luberon et les Alpines.

Après la première explosion d'étonnement, et un coup d'œil trop rapide sur ce monde magique, chacun songe à prendre du repos. Les provisions sont étalées; chacun se range dans un angle d'un édifice en construction. On veut en faire un observatoire; il a déjà coûté 1,400 fr., et les quatre murs mesquins de pierres sèches qui en forment l'enceinte ont déjà quatre pieds de hauteur. Je ne sache pas que depuis trois ans on y ait ajouté une seule pierre. Cependant ce réduit nous a été utile, il nous a servi de paravent contre une brise assez froide qui n'était qu'un zéphyr pour cette cime, si souvent fouettée par les orages, qu'elle en a reçu un nom de mauvais augure. Malheur au curieux que la tourmente surprend à la cime du Ventoux, il sera bientôt balayé au loin comme une feuille desséchée!

A partir du *Jas*, au midi, et des prairies du Mont-Sérin, au nord, le Mont-Ventoux forme, comme nous l'avons vu, un cône assez régulier qui se termine en une pointe aiguë. C'est au sommet même de cette pointe que se trouve l'observatoire; un peu plus bas on distingue la chapelle de Ste-Croix que je ne puis mieux comparer qu'aux masets informes de nos garrigues, mais beaucoup plus surbaissée. Ce modeste sanctuaire sert d'abri aux voyageurs transis par le mistral; c'est surtout dans le désert et loin des secours de la civilisation que l'on retrouve encore la religion, inquiète sur notre sort, pauvre et dénuée elle-même, mais toujours bienveillante et riche pour nous secourir.

---

ont bien voulu me promettre de me faire parvenir leurs indications, lorsqu'ils auraient de nouveau visité le Ventoux. Je dois déjà quelques lumières à ce sujet à M. A. de Gasparin. Je donnerai ces résultats lorsque j'aurai réuni assez d'observations pour compléter une table générale de la hauteur des principaux monts de tous nos environs.

Cet immense cône du Ventoux n'est qu'un amas de fragmens dans un désordre extraordinaire, soulevé en tous lieux, indice d'une catastrophe épouvantable qui l'a fait sortir de nos couches tertiaires. D'après les nouvelles théories, ce mont, formé de roche crayeuse, appartiendrait aux dernières formations quant à la substance, et aux premières quant à la structure. Il nous a été impossible d'apprécier la profondeur de la couche de pierres concassées qui jonchent cette montagne remarquable ; ce n'est que çà et là, et bien rarement, que l'on rencontre le roc à nu. Le calcaire y est abondamment surchargé de silice, et il passe souvent à l'état de silicate de chaux pur ; il se présente alors sous la forme de noyaux, d'autrefois sous celle de plaques ou dalles, dont la surface paraît avoir éprouvé l'effet de gerçures ou retraits prismatiques peu profonds, ce qui leur donne quelquefois, à s'y méprendre, l'aspect de mosaïques antiques. La chaux carbonatée s'y présente aussi en beaux cristaux métastatiques ; j'y ai rencontré de la chaux sulfatée, du fer sulfuré, en état de décomposition, une empreinte d'oursin et des zoophytes, du genre de ceux que nous avons indiqués pag. 43. Quelques fleurs alpines se cachent sous les pierres, mais nulle part l'œil ne distingue le moindre arbuste ; ce sont les prairies du Mont-Sérin que les botanistes explorent avec le plus d'intérêt ; on y rencontre un beau et rare papillon, l'Apollon, il lui faut de hautes régions et un air vif ; si on le manque ici, on ne le retrouvera, avec quelques difficultés peut-être, que sur les dernières croupes de la Lozère ou des Gevennes. M. Requien, d'Avignon, a découvert dans ces régions plusieurs serpens rares ailleurs, parmi lesquels se distinguent la vipère, la vipère de Ray, la couleuvre à 3 et à 4 bandes, etc. Autrefois de vastes et sombres forêts ornaient la face septentrionale du Mont-Ventoux. La destruction de ces bois date de l'organisation des *conservateurs*. Le Mont-Ventoux a été mis en coupe reglée, on n'a pas songé à planter, et tout a été détruit.

Un des objets les plus dignes d'observations, sur cette montagne remarquable, est la fontaine de Filiol ; elle est située seulement à quelques toises de la dernière cime ; pour y parvenir il faut suivre des pentes très-roides, se fier à des éboulemens que le moindre poids fait crouler avec fracas dans des couloirs qui ont une lieue de long ; mais on se sauve par la rapidité de la marche. La fontaine n'est qu'un filet d'eau, mais qui ne sait ce que vaut un filet d'eau dans le désert ? Elle est, selon toute apparence, alimentée par une glacière souterraine. Le thermomètre exposé au filet, à six heures et demie du matin, marquait R. +3, 6, plongé dans le petit reservoir, au-dessous il a donné +4.°

Lorsqu'il fut question de redescendre de ce bel observatoire, j'éprouvai un vif regret de ne pouvoir y passer le reste de la journée ; j'aurais voulu y contempler la chûte du jour, ce moment solennel où successivement toutes les lumières s'éteignent, d'abord celle de la nature, et enfin celle de l'homme. Au coucher du soleil, la nature est plus touchante ; le matin elle est brillante et promet un jour tout entier, mais le soir elle dit adieu, et l'on n'est pas toujours sûr de le revoir. On sait que le soleil, à sa première apparition, développe sur la terre d'épaisses vapeurs qui en obscurcissent le magique spectacle ; le soir tout est pur, parfaitement clair, et l'œil saisit à plaisir tous les détails de l'immensité. On trouverait aisément un abri pour la nuit sur les hauteurs du Mont-Ventoux, mais il faudrait deux jours, et il ne nous restait que quelques heures.

Tout le monde sait que le Mont-Ventoux contient des glacières naturelles qui alimentent les principales villes des environs. Nous avons eu occasion d'en observer une située non loin de la dernière cabane, sur la lisière du bois ; elle remplit un enfoncement assez profond et de forme circulaire ; elle paraît peu abritée des rayons du soleil. Les propriétaires ont couvert soigneusement la surface de cette neige demi-glacée, de branches mortes

et de feuillages secs ; la petite quantité qui fond graduellement s'écoule au-dessous, à travers les interstices des pierres qui prennent ici la place d'un véritable tamis. Nous redescendîmes la montagne, fatigués, étourdis par le soleil, stupéfiés par le sommeil. Nous fîmes une halte dans la vallée des Aiguilles, mais la place n'était pas tenable, et la chaleur et les mouches nous en chassèrent bientôt. Le thermomètre marquait +24.

Avant de rentrer à Bédouin nous descendîmes dans le fond d'un ravin pour y remarquer un déchirement de terrein assez remarquable ; nous y trouvâmes des grès diversemens colorés, du fer hydraté et oxidé, de la chaux sulfatée et des bélemnites, des jaspes rubannés qui, plus loin, sont en très-grande abondance et très-beaux. J'indique ce lieu pour ceux qui viendront après nous, comme digne de leurs observations.

Bédouin est un triste village et l'on y raconte une triste histoire. Pendant la terreur, l'arbre de la liberté se trouva un matin scié en deux, sans que l'on pût découvrir l'auteur de cet attentat ; le comité révolutionnaire envoya des troupes, commandées par un brave militaire dont nous honorons trop la mémoire pour rappeler ici son nom, mais qui, jeune alors, obéissait aveuglément à une force plus que brutale. Les 18 principaux citoyens du lieu sont pendus sans délai ; dans les vingt-quatre heures, le reste des habitans peuvent emporter leur mobilier ; on met feu aux quatre coins du village, et bientôt il n'est plus qu'un monceau de ruines noircies.... Bédouin a été rebâti sur ces cendres, mais avec ses ruines noircies, et les habitans auront long-temps une triste histoire à raconter.

TOMBEAU DE JEAN XXII.

L'intérieur de Notre-Dame des Doms, à Avignon, a été l'objet d'un déplorable mais singulier genre de vandalisme. C'est un prétendu conservateur qui s'en est

Digitized by Google

rendu coupable. Il avait pris les tombeaux de Notre-Dame sous sa protection spéciale, et il avait dérobé à la fureur révolutionnaire les plus beaux morceaux de sculpture. Mais, loin d'être poussé à cet acte de courage par amour pour les beaux-arts, on assure qu'il s'était fait, des monumens du moyen âge, une source précieuse de revenus. Voulait-on un beau manteau de cheminée, une table à consoles ou un carrelage de vestibule, aussitôt le conservateur examinait, le croc à la main, son atelier gothique; il soulevait, à l'aide du levier, de larges dalles sculptées, les moulures étaient bientôt applanies, effacées, voila pour le carrelage; un autel de la primitive église d'une structure simple, permettait au sculpteur moderne de ciseler des arabesques dans le goût moderne, voilà pour la cheminée; il n'y avait que les statues gothiques qui le gênaient, dit-on; que pouvait-on en faire? quelques pendules de petite dimension ou des billes pour les enfans; aussi on en a déterré quelques-unes assez bien conservées; un autel antique a été aussi recollé par les soins de M. Renaux. Quant au beau mausolée de Jean XXII, il a eu du bonheur de n'être pas de marbre: on a pu retrouver les diverses pièces qui le composent; aujourd'hui il s'élève plein de grâce, avec ses milliers de ciselures, contre la muraille de la petite chapelle où l'on a déjà vu celui de Benoît XII.

Jacques d'Euse naquit à Cahors; il se rendit très-habile dans la jurisprudence civile et canonique, fut nommé chancelier de Robert, roi de Naples, devint archevêque d'Avignon, cardinal, et enfin pape en 1316, sous le nom de Jean XXII. Il siégea à Avignon, favorisa la France, érigea Toulouse en archevêché, et établit un grand nombre d'évêchés dans les provinces méridionales. On représente ce Pontife comme étant dur, sévère, absolu et avare. On le loue cependant d'avoir donné l'exemple de la rétractation dans une explication qu'il eut avec l'Université de Paris, sur un détail puéril de la théologie du temps; il rendit aussi un grand service à Phi-

lippe-le-Long, en le détournant du projet qu'il avait conçu de se croiser dans un temps où l'esprit de cabale rendait son séjour si nécessaire en France. C'est sous le pontificat de Jean XXII que se formèrent les troupes redoutables des *Pastoureaux* qui, sous prétexte d'aller délivrer le St-Sépulcre, ravageaient la France et portèrent leurs violences jusqu'au centre de la Capitale, s'emparant du Petit-Châtelet, et se rangeant en bataille dans le Pré aux Clercs, comme pour défier les troupes qu'on préparait contre eux. Une petite armée de ces gens sans aveu s'approcha d'Avignon ; mais frappée des foudres de l'église, auxquelles se joignirent les armes temporelles, elle s'évanouit, disent les historiens, comme de la fumée. Jean XXII s'étant élevé contre la nomination de Louis de Bavière, à l'empire, ce prince, pour se venger, fit élire à Rome, en 1326, l'anti-pape Pierre de Corbière, sous le nom de Nicolas V ; mais cet anti-pape fut pris l'année suivante, et fut réduit à venir demander grâce à Jean XXII qui le fit enfermer dans une prison où il mourut. Plusieurs des partisans de cet anti-pape furent brûlés vifs. Plus tard, Jean XXII fit aussi déposer et brûler vif Géraud, évêque de Cahors, qu'il accusa d'avoir voulu l'empoisonner et usé de maléfices contre lui. Jean XXII vendit des absolutions et des dispenses, ce qui lui acquit de grands biens. Il mourut à Avignon, en 1334, âgé de plus 90 ans. Il avait écrit plusieurs ouvrages caractéristiques de l'époque. On possède encore le *Thesaurus pauperum*, *Traité des maladies des yeux* ; *Conseils pour conconserver la santé* ; *Elixir des philosophes* ; *Arts transmutatoires des métaux*.

PROMENADE DE VALLON A ENTRAIGUES.

Ceux qui disent de la France qu'elle n'est qu'un tableau médiocre entouré d'un cadre magnifique, n'ont point parcouru le bassin de l'Ardèche.

Je n'étais point étranger aux beautés de la nature, quand je fus appelé dans ce département pour y remplir des fonctions qui m'y ont fixé [1]; je l'avais admirée sur les côtes d'Angleterre, en Auvergne, dans les Pyrénées, tantôt romantique et mystérieuse, tantôt riche et agreste, tantôt paisible ou fière, quelquefois même effrayante; il me restait à la voir dans l'Ardèche unir les formes les plus bizarres et les plus extraordinaires à chacun de ces caractères particuliers. J'essaierai de peindre quelques-unes des impressions que ces contrées pittoresques m'ont fait éprouver, autant du moins que le permettra le peu d'espace qui m'est donné.

Les habitans du nord et du midi qui suivent la grande route de Lyon peuvent pénétrer dans l'Ardèche par deux issues; je ne parle ici que de ceux qui ont visité ces contrées dans le but de satisfaire leur curiosité et de recueillir des observations. En traversant le Rhône à l'ouest de Montélimart, ils se trouveront sur-le-champ, et par une subite transition, en présence des plus grandes curiosités naturelles du Bas-Vivarais; et à Rochemaure où les monts du Coiron viennent s'éteindre dans le Rhône, ils contempleront un vieux château ruiné, suspendu sur une corniche de basalte, des buttes immenses formées comme par les dernières vagues d'une mer de laves, et non loin de là une colonnade de prismes basaltiques de 508 mètres de hauteur au-dessus du niveau de la mer; cette majestueuse chaussée de géans est comparable et pour les dimensions et pour l'aspect imposant, à tout ce que le monde volcanique présente d'analogue. On prévoit d'avance, à la vue d'une nature si tourmentée et si étrange, les beautés que renferment les monts du Coiron qui s'élèvent, devant le spectateur, en amphithéâtre majestueux, formé de différens plateaux et de cônes tronqués d'une égale hauteur. Mais cette route a l'inconvénient de com-

---

1 Je dois cette description à mon frère, qui habite depuis long-temps le département de l'Ardeche.

mencer par un péristyle presqu'aussi admirable que le temple lui-même.

Je prefère l'autre route, moins rebattue, plus ignorée, plus monotone, mais conduisant, par degré, d'un pays de plaine à une contrée montueuse; on la prend à Nîmes, et elle conduit par Uzès, Lussan, St-Jean et Barjac, jusqu'à Vallon. Ici on est sur les bords de l'Ardèche qui promettent au voyageur les sites les plus surprenans.

Lorsqu'il y a assez d'eau sur les sables de l'Ardèche, on fait bien de prendre au moulin, près du bac de Vallon, un bateau pour descendre la rivière : bientôt les eaux se resserrent entre des rochers taillés à pic; la nature, jusqu'ici paisible, devient bientôt menaçante; encore quelques coups de rames, et l'on se trouve devant l'un des plus beaux monumens de la nature, fig. 45. C'est une muraille naturelle de quelques pieds d'épaisseur qui, après avoir formé une arche élégante sur l'Ardèche, s'élève aux yeux du spectateur en forme de paroi élancée. Cette masse imposante, suspendue dans les airs comme par enchantement, a revêtu les couleurs d'un jaune d'or et d'un gris cendré qui épuisent bientôt la palette du peintre. On dépasse ce monument, et l'on se trouve environné de rochers hardiment découpés et couronnés çà et là par d'antiques forêts. C'est une belle sollitude que cette retraite : le silence l'a choisie pour demeure. S'il est parfois interrompu, c'est par le croassement des corneilles ou par le tintement des clochettes des troupeaux, lorsque ceux-ci traversent la côte irrégulière et dangereuse du pont d'Arc. Dans un point de ce passage, le rocher offre une crevasse cachée sous les broussailles, la nécessité rend aussi hardi qu'ingénieux; le berger s'étend sur les troncs d'arbres, et un à un les moutons passent en chancelant sur ce pont vivant. D'autres fois le chef du troupeau glisse et se précipite; ses compagnons le suivent aveuglément, et le désert retentit de cris de désolation......!!

De Vallon à Aubenas, en passant à Ruoms, sur les bords de l'Ardèche, l'œil découvre une multitude de rochers

affectant les formes les plus étranges : ce sont des cubes quelquefois d'une régularité parfaite, des arceaux, des aiguilles. Si les basaltes de Chenevary sont les *pavés des géans*, les rochers de Ruoms ne pourraient-ils pas en être les *joujoux*......? On suit toujours les bords rians de l'Ardèche, quelquefois contrariée par les digues des moulins. On rencontre de vastes tours féodales en ruine. Le château de Vogué fut autrefois très-considérable ; il offre aujourd'hui, avec le village et les rochers qui l'avoisinent, un beau sujet pour la peinture. Vis-à-vis, on voit s'élever un pont en fil de fer. Ce genre de construction se multiplie dans le département. Mais si l'on a pensé aux rivières, il faut avouer qu'on a étrangement négligé les torrens qui ne laissent pas que d'entraver les communications. Entre Vallon et Aubenas, on est arrêté par plus de douze ruisseaux qui coupent les grandes routes dans la saison pluvieuse. Que faire, lorsqu'on voyage à pied....? attendre le passage d'un paysan officieux ; s'abandonner à une mule indocile, ou bien guéer au péril de sa santé. Aujourd'hui que la construction des ponts est devenue si peu dispendieuse, on a lieu d'attendre de l'esprit national qu'il s'occupera activement de ce genre de communication devenu nécessaire pour un pays si peuplé et si riche d'élémens de prospérité.

Aubenas, riche de souvenirs historiques, est encore un des points importans du Vivarais. Cette ville, qui respire un air d'industrie et d'abondance, est située au milieu d'un des plus beaux bassins du monde. Les volcans du Vivarais en forment l'enceinte et l'enrichissent de leurs laves décomposées. De là à Vals, il n'y a qu'une heure de marche sur une route qu'on ne saurait comparer qu'à l'avenue d'un jardin anglais.

A Vals, on quitte l'Ardèche pour une de ses branches appelée *la Volane*. C'est ici que le peintre doit saisir ses pinceaux, et le naturaliste s'apprêter à recueillir de riches productions. On va pénétrer dans le siége des volcans ; on doit s'attendre à ne pas le quitter de long-temps ; on

en découvre les premières traces au pont de *Bridon*, que l'on atteint sur une chaussée de prismes basaltiques. Plus loin, d'élégantes cascades scintillent entre les colonnes du même genre, et dont les couleurs rembrunies contrastent singulièrement avec la blancheur des eaux. Une végétation féconde vient souvent cacher ces formes bizarres, et couronner ces édifices si réguliers, qu'ils semblent être plutôt l'ouvrage de l'homme que l'effet du caprice de la nature. De temps en temps ces coulées volcaniques sont interrompues par des promontoires granitiques; alors la scène prend un caractère plus majestueux encore. A mesure qu'on avance, on s'élève dans des vallées resserrées; le torrent mugit au fond des précipices; d'énormes châtaigniers couvrent les sommités; des chemins hardiment creusés tantôt serpentent contre les flancs de la montagne, tantôt suivent les eaux du torrent, tantôt franchissent l'abîme sur des ponts rustiques. Le village d'Entraigues termine cette belle vallée; là elle se divise en trois vallons de l'aspect le plus riche et le plus majestueux. Entraigues les domine; ses maisons et sa tour pittoresque s'étendent sur un mont élevé, dont les eaux de trois torrens ont profondément miné la base; de tous côtés la vue est bornée par des forêts de châtaigners, surmontées de pics sourcilleux, fig. 47. Çà et là des colonnades de basalte à demi cachées sous le lierre, des cavernes creusées en cintres réguliers dans leurs flancs, des chûtes d'eau tumultueuses, des ponts hardis diversifient cette retraite, triste séjour des neiges pendant l'hiver, mais retraite délicieuse quand elle est animée par la teinte chaude de juillet, et fécondée par sa douce température.

Pour mieux jouir de cet aspect enchanteur il faut s'élever sur les sommités qui le dominent, en se dirigeant du côté de Genestelle. On ajoutera à ce plaisir celui de recueillir de nouvelles observations. La montagne qui sépare ce village d'Entraigues est un ancien volcan. Le cratère en est presque effacé. Sur le foyer de la destruction s'étend aujourd'hui un champ riche de trésors; ici Vulcain

a fait place à Cérès. Mais ce qui distingue ce mont singulier, ce sont ces amas de projectiles qu'il a vomis de son sein durant ses antiques éruptions, et qui ont formé sur ses flancs des fleuves de pierres torréfiées. Aujourd'hui la végétation la plus vigoureuse s'arrête sur leurs bords ; les ardeurs du soleil se concentrent sur leur surface noircie ; leur escarpement est tel qu'une pierre imprudemment jetée sur la masse pourrait l'ébranler tout entière et produire ainsi une avalanche de graviers ; des hommes et des troupeaux ont été quelquefois ensevelis sous leurs décombres. Ces solitudes ont revêtu un aspect de mort : une chaleur intense en rendrait le séjour prolongé presque dangereux. Le silence n'y est guère interrompu que par le bruissement que le blaireau ou le renard occasionent par leur fuite, en se retirant furtivement dans leur demeures souterraines.

En quittant Entraigues, il faut, selon l'expression du pays, *aller en coupe*. La coupe d'Aisac est un volcan très-remarquable par la régularité de son cratère : de là son nom. On l'atteint en escaladant des pentes tantôt herbeuses, tantôt couvertes d'une lave d'un beau rouge. Il est très-vaste et profond. Au fond de ce gouffre on aperçoit une cabane ombragée par de beaux groupes de châtaigners. Du côté du nord, la paroi a fléchi sous le poids des laves ; elle s'est éboulée de manière à offrir une immense brèche par laquelle les matières ignées se répandirent dans la vallée d'Entraigues et y étalèrent un luxe de basaltes qui en font désormais un des lieux les plus remarquables de la contrée. La cime de la coupe, formée par une crête escarpée, offre un observatoire des plus élevés. On y domine tous les monts du midi ; au nord le Mezin, le Gerbier-de-Jonc et les autres monts de la Haute-Loire se perdent dans les nues et promettent au curieux de nouvelles fatigues comme de nouvelles observations ; çà et là il aperçoit des cratères d'anciens volcans, ici convertis en champs fertiles, là encore empreints des teintes et des marques de l'incendie et de la dévas-

tation. A la vue de ces antiques monumens, le spectateur s'abandonne volontiers à ses rêveries. Il se reporte en imagination vers des temps antérieurs à l'histoire des nations : alors la France dans la moitié de sa largeur, depuis le Rhône jusqu'au Limousin, n'était qu'une traînée de feu ; pour ces contrées la nuit n'avait point de ténèbres ; l'hiver point de frimats ; alors la mer inondait nos plaines et mugissait au pied des monts ; alors le crocodile se cachait sous les flots de l'Ardèche, le mammouth et l'hippopotame ruminaient dans la vallée du Pouzin.

LA SALLE.

L'histoire a donné de la célébrité aux Cevennes, mais c'est une triste célébrité. Les chroniqueurs des temps passés attachent à chaque village, à chaque défilé et à chaque caverne, des souvenirs de meurtres, d'incendies et de pendaisons. Ces montagnes furent le dernier mais imprenable boulevard des libertés religieuses ; mais souvent poursuivis dans ses derniers retranchemens, l'homme libre finit, comme le lion traqué, par se jeter sur ses ennemis, cruel et furieux. Ainsi les Cevennes ont eu leurs puritains et leurs martyrs, et la longue histoire de nos désordres civils, offre une suite interminable de destructions et de représailles, fastidieuse comme toutes les guerres de partisans, et, quoique terrible, monotone et languissante. Je m'abstiendrai de reproduire des faits douloureux. Ma tâche est de les faire oublier, à moins qu'ils n'offrent un grand intérêt pour l'histoire générale du peuple Cevenol, ou qu'ils ne nous fournissent une page vraiment nouvelle de ce livre, bien autrement intéressant et que l'on consulte si peu : le cœur humain. Mais c'est surtout sous le rapport physique que nous voulons décrire ces contrées. La nature y est plutôt riante et paisible que fière et grande ; plutôt agreste que terrible ; mais elle n'en est pas moins belle et intéressante. L'homme est

Entraigues

parfois contraint de la dompter, mais partout elle lui cède et s'enrichit des tresors arrachés à son sein a force de labeurs. Les Cevennes acquièrent donc chaque jour un intérêt plus piquant par le mélange des merveilles de l'industrie humaine avec les sites variés de la nature. Nous allons aujourd'hui conduire le lecteur jusques dans le vallon de la Salle, comme un préambule qui doit preceder des courses plus aventureuses et plus longues.

Voici l'itineraire de la route de Sauve :

Au sortir de Nismes, il faut franchir la ligne des garrigues dont nous avons décrit ailleurs le caractère. Vacqueyrol est un ancien domaine dont la possession date de plus de deux siècles. — A la Barraquette, une petite fontaine, premier objet qui récrée la vue, après trois heures de marche ; elle fournirait le sujet d'une petite vignette à la Thompson. — Sur la route, des cailloux de silex, dont plusieurs semblables aux jaspes dits *cailloux égyptiens*.

Plus loin, la vue s'étend. — A droite, sur la colline, le village de Parignargues, *Parinhanicæ*. — Plus loin, à gauche, Montpezat, avec une vieille tour d'une couleur rembrunie, et au fond le Pic St. Loup, vaporeux et bleuâtre. — Plus loin, à gauche, Combas.

Ici la vue devient plus riante. Ce sont les bords ombragés du Vidourle. — Vic-le-Fesq. — La belle campagne de M. Donzel, surmontée de petits moulins à vent qui mettent en mouvement des pompes et élèvent les eaux du Vidourle. C'est une terrible rivière que le Vidourle : point d'eau ou trop d'eau ; la sécheresse ou l'inondation.

Quissac, petite ville de 1400 âmes. Le temple des protestans s'élève sur les bords du Vidourle ; c'est un édifice d'un bon style monumental ; c'est un temple grec avec toute sa noble simplicité. — Au midi, une large montagne, le *Coutach*, creusée par des vallées d'un caractère triste et sévère ; — quelques ruines de tours féodales ; — à la base, l'établissement de Fonsanges. C'est une source minérale, froide et sulfureuse, qui jouit d'une certaine

célébrité et attire annuellement un assez grand nombre d'étrangers. Elle coule d'une manière périodique, deux fois dans vingt-quatre heures, dit-on; mais n'ayant point visité ce lieu, je renvoie à un autre moment de donner de plus amples détails sur cette curiosité du pays.

De temps en temps on jouit de quelques échappées de vue des Cevennes. Le mont, hardiment découpé, qui paraît dominer les autres, s'appelle le *Lirou ;* plus loin, à l'ouest, on découvre la cime émoussée de l'*Espérou ;* sur le devant, deux monts arrondis et placés comme des bastions pour défendre la chaîne entière ; elles dominent le village de Monoblet, et se distinguent sous le nom de *Jumelles* ou *les Deux Sœurs.*

Si l'on pouvait se détourner, en suivant la route d'Anduze, on trouverait, à une lieue environ de Quissac, le château de Florian, où naquit l'auteur d'Estelle.

Sauve est bâtie en amphithéâtre, sur les bords du Vidourle, de hautes maisons suspendues sur ses rives rocheuses forment un groupe pittoresque, surmonté au sommet par un antique château tout démantelé. Le plus ancien monument où il soit fait mention de Sauve, est celui par lequel nous apprenons que Charles-le-Simple fit présent du château à l'archevêque de Narbonne, en 898, pour en employer les revenus à la réparation de l'église cathédrale et des autres églises de Narbonne qui tombaient en ruine. On pense bien que, depuis cette époque si reculée, ces murailles crenellées ont plus d'une fois été détruites et relevées. Aujourd'hui elles servent de repaire aux lézards et aux hiboux. Le territoire de la ville de Sauve est, de toutes parts, singulièrement soulevé ; les blocs d'un calcaire dur et blanchâtre jonchent partout ce sol desséché ; çà et là des groupes d'arbustes d'un vert poudreux s'empare des anfractuosités de la roche, partout où elle peut retenir un peu d'humidité et de terre végétale. Ces tristes arbustes sont cependant un trésor pour la ville de Sauve. Le Micocoulier, *Lotus arbor*, que les habitans du pays appellent *Fanabrègue*,

est un arbre rameux qui croît surtout dans les pays chauds. Il produit de petits fruits noirs dont la chair, sèche et peu abondante, a un goût agréable qui les fait rechercher par les oiseaux et les enfans ; ces derniers, qui en sont très-friands, leur donnent le nom de *Bilicoques*.

Le micocoulier est ici très-peu soigné ; il mériterait cependant une culture mieux entendue. Il peut atteindre les dimensions d'un bel orme, et servir ainsi à orner les avenues des maisons de campagne. Ses branches sont légères, souples et solides, ce qui les rend très-propres à être employées pour faire des palissades, des brancards, des meubles rustiques, des berceaux, des cercles de cuves ; elles paraissent très-propres aux ornemens de sculpture, n'étant point sujettes aux gerçures ; le bois en est rarement attaqué par les insectes Le principal usage auquel elles sont appliquées, et ce genre d'industrie paraît particulier au territoire de Sauve, est le confectionnement des fourches. Cet arbre, qu'on ne laisse atteindre ici que les dimensions d'un arbuste, se divise, à quelque distance de la racine, en trois branches. On coupe la tige ras de terre ; cette tige devient un manche ; un moule s'empare des trois branches supérieures, les écarte, les plie ; le feu fixe pour jamais cette forme nouvelle, et la fourche est achevée. Cet instrument, léger et solide, est singulièrement propre aux travaux de la moisson, dans les pays où le foulage des grains s'opère avec les chevaux, et où les moissonneurs séparent adroitement la paille à demi-hachée de la balle plus légère qu'ils abandonnent au vent. Le produit des fourches de Sauve est très-considérable. Les coutumes du pays exigent que chaque propriétaire dépose sa récolte de fourches dans un magasin public très-vaste, et de là ces instrumens s'exportent jusqu'à une très-grande distance.

De Sauve je me suis rendu à Durfort ; ce nom est celtique et indique une roche percée. Serait-ce que les filons de plomb étaient déjà connus et exploités lors de la fondation de ce village ? Il n'y a pas lieu de le pré-

sumer. Ces travaux ne paraissent pas, en effet, remonter à une haute antiquité, et ils n'ont jamais acquis une grande importance. L'histoire ne fait guère mention que du château de Durfort, qui était une forte citadelle féodale, dès 1294. Il y a une heure et demie de marche de Sauve à Durfort; la course nous parut assez courte, étant récréées par de belles vues de montagnes et par la rencontre d'un grand nombre de villageois qui se rendaient, en habits de fête, à la foire de Sauve. Nous aurions pu nous emparer de Durfort par surprise, car il n'y restait guère que les impotens. Ce fut avec une grande difficulté que nous pûmes trouver une femme qui consentit à nous servir de guide jusqu'aux mines; elle nous conduisit dans un ravin profond, où je ne tardais pas à reconnaître de beaux fragmens de chaux fluatée, verte et violette, de chaux carbonatée métastatique, de plomb et de zinc sulfurés. Les galeries sont pratiquées horizontalement dans le flanc d'une montagne boisée de chênes et de hêtres; nous n'y trouvâmes pas un seul ouvrier. Outre la circonstance particulière qui avait attiré la plupart de ces hommes à la fête du voisinage, il faut dire que les mines de Durfort ne sont point l'objet de travaux bien réguliers, et que les gens du pays ne les poursuivent guère que lorsqu'ils n'ont pas d'occupations plus urgentes. Alors l'essaim bourdonne autour de cette immense ruche, et l'on voit de nombreux ouvriers disparaître ou sortir sur les flancs de ce mont, percé de mille trous. Ces filons ne sont point pour eux une mine de plomb, encore moins d'argent, mais une mine de *vernis* ou d'*archifou* : c'est ainsi qu'ils corrompent le nom d'Alquifoux. En effet, ce n'est guère que pour vitrifier la surface d'une poterie grossière fabriquée dans le pays que l'on exploite ce minerai.

C'est par le lavage qu'on sépare les parties terreuses des parties métalliques, celles-ci subissent encore un decantage qui a pour effet de mettre à part le sulfure de plomb, du sulfure de zinc. C'est le premier qui est

employé comme vernis. Des décombres accumulés annoncent deux exploitations abandonnées qui eurent peut-être une assez grande étendue. C'est au milieu de ces débris que le minéralogiste doit, le marteau à la main et le corps penché, faire ses recherches ; elles ne seront point infructueuses. Outre les substances que nous avons déja annoncées, il remarquera des roches couvertes de petits cristaux blonds et brillans de plomb phosphaté. J'y ai rencontré une fort belle térébratule et une espèce d'huître pétrifiée, que les géologues designent comme particulière aux Cevennes. L'intérieur du fossile est un calcaire compacte, la surface est recouverte d'une croûte épaisse, siliceuse, chalcedonique, occellée, faisant feu au briquet. On retrouve ce singulier fossile dans les environs de Mialet.

En suivant le petit vallon où sont situées les mines, on rejoint la route de St-Felix de Paillères ; mais il faut se faire donner une indication juste ; l'on risquerait de s'y égarer. On traverse le vallon agreste de St-Felix, sans voir le village ; on n'aperçoit guère dans cette solitude que le Temple. Il présente ici, dans son aspect de simplicité nue et presque pauvre, le type des constructions de ce genre, telles qu'on les rencontre fréquemment dans les Cevennes. Un cube de maçonnerie, deux petites fenêtres semi-circulaires sur les côtés, une porte carrée sur le devant, précédée par un perron de six marches, et dominée par un fronton triangulaire.

La Salle, peuplée de 2120 âmes, est une rue d'un quart de lieue de long, qui suit une des rives sinueuses d'un torrent à demi desséché ; ce torrent, qui suinte plutôt qu'il ne coule entre des blocs énormes de granite, porte le nom générique de *Gardon*, qui sert, comme chacun sait, à désigner un grand nombre de petites rivières des Cevennes. Celui-ci se dirige vers le vallon d'Anduze où il va joindre un autre Gardon. Quant à la ville, elle s'étend, ai-je dit, comme une banderolle flottante depuis le pont du chemin de St-Hippolyte jusqu'au *Cap de Ville*,

près du pont de la Nougarède. Dans cette série interminable de maisons, on chercherait en vain une antiquité. Les Cevennes sont désolantes pour les archéologues. Mais à défaut d'édifices gothiques ou romains, on rencontre partout de ces monumens modernes, plâtrés, mesquins, sans art, sacrifiés à l'utile, écourtés par économie, badigeonnés d'ocre, lorsqu'ils ne sont pas noircis par les exhalaisons sulfureuses des usines, en un mot des filatures. Ces épithètes seraient cependant mal appliquées aux ateliers de la Salle, où penchés sur le torrent, soutenus par des voûtes, étançonnés avec de blocs de granite, et partout encadrés dans les branches pendantes de magnifiques châtaigners, ils forment partout des objets rians et pittoresques. La fumée des hautes cheminées vient bien parfois salir le paysage, mais le plus souvent elle forme des fonds vaporeux d'un effet magnifique; et puis, autour de ces édifices où la nature a fait autant de frais que l'art lui-même, on voit fourmiller une population active et bruyante. Bientôt les machines se mettent en mouvement, au bruit assourdissant des métiers viennent se joindre des chants monotones et des refrains mille fois répétés, qui, de loin, s'harmonisent au point de former un son vague qui n'est pas dépourvu de quelque charme.

Je suis entré dans une de ces filatures. L'art mécanique peut y faire encore des progrès importans, mais il y a de l'économie et de la simplicité dans les machines; on me montra d'abord des milliers de cocons jaunes comme or, ou blancs comme neige, entassés proprement dans des corbeilles, puis je les ai vus introduits dans des étuves, où la vapeur doit les faire périr, afin de prévenir leur dernière transformation en phalène, et je me suis demandé jusqu'à quel point les chrysalides se sentent mourir, en passant du sommeil à la mort. Puis, les cocons sont jetés, en nombre déterminé, dans une chaudière bouillante où une fileuse plonge impunément ses doigts, qui ne semblent pas en souffrir autrement qu'à

la surface qui devient blanche comme une peau de gant. Un petit balai de bruyère sert aussi parfois à saisir les fils épars que l'eau bouillante décolle ; le cocon tourne alors et se devide complètement, souvent même sans se casser, tant l'insecte constructeur a mis de suite dans son travail. Douze fils sont ainsi réunis, ils se croisent, se tordent et viennent former sur le rouet une belle nappe soyeuse. Le cocon, dans son état naturel, est entouré d'une bourre grossière ; d'autrefois ses fils sont interrompus par la faute même de l'insecte fileur, ou parce que deux vers ont travaillé de concert ; tous ces résidus sont soigneusement mis à part ; nous les retrouverons dans la Maison Centrale de Nismes occupant les bras de six cens détenus. Quant à la soie pure, nous suivrons encore à Nismes les diverses manipulations qu'elle subit avant de reparaître sous forme d'étoffes et d'ornemens.

L'urbanité des habitans de la Salle ne permet pas long-temps le repos ou la solitude à l'étranger qui visite ce beau vallon, et lui offre bientôt une occasion de visiter tout ce que le pays présente de curieux. On le conduira sur les bords du Gardon recouverts de prairies d'une fraîcheur délicieuse et ombragés de châtaigners séculaires qui étendent au loin leurs longues branches ; des vignes sauvages s'emparent de leurs troncs et pendent çà et là en lianes grâcieuses ou en festons capricieux. Les riches campagnes et les élégantes maisons de plaisance des environs méritent plusieurs excursions. De la terrasse d'*Algue*, on domine tout le vallon avec ses châtaigniers touffus, ses vergers chargés de pommes, ses prairies et ses filatures. De *Cornely*, le coup d'œil s'étend jusques sur les pentes escarpées du *Lirou*, dont les cimes élevées invitent aux excursions alpestres. *Calviac* rappellerait par ses formes un antique château, si le goût moderne n'avait présidé à la restauration de l'édifice et à la disposition des bois que la nature étale partout avec une si admirable profusion. La promenade de la *Bastide*, qui est contiguë à cette magnifique campagne, conduit

le voyageur, par un sentier tortueux et sous un ombrage mystérieux, jusqu'à un rocher de granite d'où le propriétaire peut, à son gré, faire couler une elégante cascade : on montre ici, comme dans plusieurs lieux des environs, une fontaine qui jaillit d'un tronc de châtaigner. La *Nougarède* domine l'entrée d'une vallee d'un caractère plus sauvage, richement boisée, et terminée au loin par le village de Soudorgue et les ruines de la Tour de Peyre.

Le torrent offre aux minéralogistes des échantillons très-variés de granite : le granite porphyritique avec des cristaux de feldspath blancs qui atteignent deux pouces de longueur ; granite avec amphibole qui passe souvent à l'état de stéatite verte, et acquiert, par sa décomposition, la consistance d'une terre grasse ; granite rouge ; granite blanc avec cristaux de tourmaline ; eurite, etc. Le voyageur ne quittera pas La Salle avant d'avoir visité les carrières de pierre à plâtre. Elles sont situées à un quart de lieue de la ville. Il y en a deux principales, creusées à 60 pieds de profondeur environ ; à cette profondeur l'eau vient inquiéter les travailleurs et interrompre l'exploitation. S'il était nécessaire, cette difficulté serait aisément vaincue Le gypse est souvent d'une parfaite pureté et d'une extrême blancheur. Il appartient à la variété saccaroïde, et fournit une bonne qualité de plâtre, mais qui, ne contenant aucun mélange de chaux carbonatée, ne peut être comparée au plâtre de Paris. Les couches plus grossières et plus rapprochées de la surface du sol sont grises ou d'un beau rose. On calcine ces pierres dans des fourneaux construits à peu de distance des carrières. De là le plâtre est dirigé sur des villes environnantes, jusqu'à Nismes et Montpellier.

La Salle réunit, dans sa longue rue tortueuse, une population aisée et presque opulente. En été, les divertissemens, les bals et les parties de campagne se succèdent et s'accumulent, et d'élégantes voitures battent les chemins de la vallée. En hiver, les familles opulentes

Digitized by Google

49

ruine d'un théâtre à Vaison.

50

Pont antique à Vaison.

émigrent pour chercher de nouveaux plaisirs à Montpellier, et tout à la Salle rentre dans la vie paisible et monotone. On se tromperait beaucoup si l'on s'attendait à trouver, au sein de cette colonie, qu'une position aisée met à l'abri des grandes vicissitudes comme d'une grande ambition, l'amour des beaux-arts, la culture de l'esprit et l'étude de la littérature. Il semble que la Salle devait être un petit coin privilégié. Il n'en est point ainsi, et dès qu'un jeune homme a perdu l'espoir d'avoir *une place* en quittant sa ville natale, ou dès qu'il a acquis la certitude que son père lui laissera une fortune de quarante mille francs en pâturages ou en châtaigners, il se constitue en état d'inutilité complète pour le monde et pour lui même. Alors, pendant douze heures du jour, on le voit au commencement, au bout, au milieu ou à tout autre point de sa longue rue, usant sa vie à la porte d'un café, indifférent aux progrès du monde, indifférent presque aux nouvelles du jour. Une seule passion vient parfois troubler sa vie monotone, c'est celle qui naît de la vaniteuse susceptibilité des petites villes. La plus légère infraction aux bienséances sociales a-t-elle été commise par un membre de la communauté, aussitôt celui-ci devient l'objet de la haine de toute une famille ; partout on le fuit ; entre-t-il chez un ami commun, on quitte brusquement le salon où il vient d'être introduit. Le rencontre-t-on dans la longue rue : ici surgit la difficulté, la rue est si étroite qu'on est obligé de se coudoyer, et il y a peu de passages latéraux pour échapper à la rencontre. Eh bien ! on aime mieux rebrousser chemin et faire un quart de lieue pour éviter le coup d'œil odieux. Et cette rancune puérile se perpétue d'années en années et se propage souvent d'une génération à l'autre. C'est presque la vendette corse, moins le poignard cependant.

Ce jugement paraîtra sévère peut-être, mais je me hâte de dire qu'il y a plusieurs exceptions à ce trait caractéristique, exceptions d'autant plus honorables qu'il faut en acheter la précieuse distinction, avec du caractère et du courage.

Je puis assurer que ce tableau de mœurs n'est point tracé par un esprit de critique, que j'exercerai moins contre les habitans de ce vallon que contre toute autre population. Ils m'ont accueilli avec bienveillance, je leur devais la vérité.

La route de la Salle à St-Hippolyte offre de beaux aspects variés qui tous participent au caractère général des vallons des Cevennes où l'industrie humaine et une nature riante et paisible semblent, comme à l'envi, faire des efforts continuels pour charmer les yeux. Le minéralogiste trouvera sur cette route divers objets dignes de son attention. Toutes les transitions de terrein qui séparent le sol primitif des couches tertiaires viennent dans l'espace de deux lieues se ranger successivement à ses yeux. Je connais peu de régions aussi circonscrites qui présentent sous ce rapport autant d'intérêt. Je signalerai aussi à l'attention du naturaliste quelques observations de détail. Le granite décomposé à peu de distance de la Salle — dans ce même terrein, des filons de baryte sulfatée en tables, — plus loin, à une demi-lieue avant d'atteindre St-Hippolyte, une couche assez puissante de dolomie, remplie de coquilles pétrifiées. Ce dernier fait que j'ai signalé à notre géologue M. E. Dumas, lui a paru présenter un grand intérêt pour la science. Dans ce court trajet on observe aussi l'influence du sol sur la végétation; dans les terreins primitifs, le châtaigner, le fayar, des eaux abondantes; dans le calcaire, des torrens desséchés, des pentes arides, çà et là quelques bouquets de buis et de chênes verts.

VAISON ET MALAUCÈNE.

Après le plaisir de s'élever jusqu'à la cime d'une montagne qu'on a long-temps aperçue de loin, et de contempler la vue qui se développe autour du plateau qui la termine, vient le plaisir de faire le tour de ce même mont, et de voir ce qui se trouve de l'autre côté. Alors

le mont majestueux cesse d'être une image de l'infini ; on l'a toisé, tourné, enceint de toutes parts, on le comprend tout entier, on le possède, et il est là désormais comme un jalon connu pour aider dans la découverte de l'univers. Or, je vais conduire le lecteur derrière le Mont-Ventoux, au pied de la pente septentrionale.

Pour y parvenir on traverse le *Plan de Dieu*, qui n'est point un Éden, mais une plaine parfaitement plate et stérile ; ce doit être un triste horizon pour les habitans de la maison que l'on aperçoit à la lisière de cette steppe désolée. On parcourt aussi en long et en large le vaste bassin de *lou Vèze ;* on imagine aisément que lorsque les montagnes de la Drôme, qui dessinent l'horizon, se couvrent de nuages bleus, la grave de lou Vèze doit être envahie par un torrent dévastateur ; mais en temps ordinaire on traverse le fleuve presque sans s'en apercevoir. Au-delà, on longe pendant quelque temps le revers des *dentelles de Gigondas*, dont on a vu les élégantes crénelures se dessiner sur l'horizon d'Avignon. Cette chaîne paraît entrecoupée de riantes vallées, défendues à l'entrée par des villages jetés à la cime des monts, comme des nids d'aigles, et revêtues de la verdure la plus fraîche et la plus abondante.

Nous voici encore sur *lou Vèze*, et bientôt à *Vaison*, l'antique capitale des Voconces. Pomponius Méla, qui vivait du temps de Claude, place cette ville parmi les plus opulentes des Gaules. Pline et Ptolomée en ont fait mention dans leurs écrits. Un rocher menaçant, surmonté de quelques tours féodales, annonce l'ancienne importance de Vaison, aujourd'hui réduit aux dimensions d'un bourg.

J'ai trouvé quelque ressemblance entre la ville des Baux et Vaison ; ici comme là le roc vif qui surgit partout, entre pour beaucoup dans la construction des maisons et l'alignement des rues. Aussi le peintre trouvera-t-il à Vaison des intérieurs très dignes de figurer dans son album. Les maisons de la ville *vaisienne* semblent

chevaucher les unes sur les autres à partir du quai romain jusqu'aux murs gothiques qui terminent ce singulier amphithéâtre. Mais cet amas d'habitations accumulées, obscures et malpropres, ne sont que le Vaison du moyen âge relegué sur une pente menaçante pour résister aux déprédations des compagnies et se groupper sous les forteresses protectrices du Comte de Toulouse. La *villasse* ou la ville romaine, devenue depuis lors une carrière de matériaux à bâtir, était située sur l'autre rive de lou Vèze. Il faut beaucoup chercher pour en retrouver les vestiges. Grâces aux explorations de MM. de Gasparin et de Seynes [1], nous apprenons que les deux arceaux situés au-delà de cette partie de la ville, dans un endroit très-agreste, fig. 49, sont les restes de la façade d'un théâtre. Suivez la colline au sud, elle est excavée en demi-cercle; fouillez avec le bout de votre canne, sous le gazon ou les feuilles desséchées des chênes, voilà les gradins; un peu plus haut, les fondemens de la muraille d'enceinte; vers l'ouest, un corridor souterrain qui conduisait, à l'ombre et par une pente douce, les citoyens de Vaison à leur salle de spectacle. Ce petit théâtre n'avait que deux précinctions, et on peut encore en observer la séparation. D'après quelques calculs assez fondés, on pense que l'enceinte pouvait contenir deux mille spectateurs commodément assis sur la pente de la montagne.

Nous donnons aussi le dessin d'un pont d'une seule arche qui réunit les deux quartiers de Vaison. Cette construction, solide et peu élégante, est néanmoins due aux Romains; elle est d'une solidité remarquable; des inondations très-fortes en ont enlevé les parapets, sans en ébranler la base établie sur le roc. Les crochets qui distinguent la taille de la voûte avaient fait présumer à Séguier que ce pont était de construction grecque, mais depuis on a observé une semblable disposition dans des

---

1 Voir Notice des travaux de l'Académie du Gard, depuis 1812 jusqu'en 1822, 1re partie, pag. 355.

édifices incontestablement romains. Ce pont a environ 9 mètres de large, ce qui est extraordinaire pour un pont antique ; l'arche compte 17 m. 21 c. d'ouverture.

Après avoir visité les restes du théâtre, les quais et le pont, après avoir suivi, autant que le permettent les mouvemens du terrein et les empiétemens de la culture, les fondemens de la muraille d'enceinte, on a vu tout ce que le temps a épargné de la ville romaine, du moins tout ce qui surgit encore au-dessus de la surface de la terre, car on ne sait les trésors qui restent encore cachés dans son sein. On désirerait alors entrer dans un de ces musées où les savans amassent péniblement et à grands frais la poussière des temps antiques. Le château *Maraldi* répond à cette demande du voyageur qui visite Vaison, car le fondateur de cet édifice a eu la singulière idée d'en incruster les murailles de tout ce que le hasard lui faisait tomber entre les mains, de telle sorte que la façade de son château est, à un véritable musée, ce que ces grottes artificielles, parementées de coquillages et de stalactites, sont à une collection de conchiologie ou au cabinet d'un minéralogiste. Je n'ai point visité ce singulier édifice. Voici ce qu'en dit M. de Gasparin : « Le château Maraudy est sur le penchant d'une colline, à un quart de lieue de Vaison. Le style général de cet édifice indique, par son analogie avec d'autres monumens de ce temps, l'époque du séjour des Papes à Avignon. Vers le levant, soutenus sur chaque faces par deux pilastres surmontés d'un fronton, encadrés dans ces pilastres, sont des bas-reliefs antiques, de différens âges. Les plus grands sont du temps de la décadence de l'art ; tels sont un sacrifice, une salamandre dans les flammes, un char traîné par deux pesans chevaux ; on remarque que le timon porte des arcs pour séparer les rênes, comme on en voit aux chariots russes ; les chevaux sont ferrés. Cette sculpture pourrait être intéressante sous le rapport du harnachement. Au-dessus de ce bas relief, on en voit un autre d'un beaucoup meilleur temps, représentant une

course de chars. Une partie de la frise du bâtiment est formée par un bas-relief des travaux d'Hercule, du temps de la décadence. Le dessin en est ridicule et l'exécution mauvaise. Hercule, en jupon, enlevant Antée, ou combattant l'hydre de Lerne, n'est pas supportable. Les pilastres du puits du château sont surmontés de deux figures, l'une d'un roi avec sa couronne, et l'autre d'un *Janus quadrifrons*, dont on trouve souvent la figure dans plusieurs murs autour de Vaison. »

Si je n'ai pas poursuivi ma course jusqu'au château Maraldi, c'est que j'ai perdu beaucoup de temps dans une petite église du moyen âge que l'on rencontre à mi-chemin. Je ne sais à quelle époque remonte sa construction, et je n'ai aucune tradition romantique à rattacher à son existence; j'ai même oublié le nom du saint auquel elle fut dédiée. On peut ignorer tout cela, et passer encore une heure à rêver dans une église isolée et presque en ruine. Ce sanctuaire paraît encore empreint de la noble simplicité du christianisme primitif. Le chrétien de toutes les dénominations peut ici se recueillir et méditer en silence. On remarque dans cette église des tombeaux gothiques d'un âge postérieur. L'autel, qui a la forme d'une table, est entouré de tronçons de colonnes antiques; le pourtour est formé d'arceaux supportés par des colonnes de beau marbre, probablement arrachées aux temples païens, par le zèle des iconoclastes, fig. 50.

De Vaison à *Malaucène*, le chemin est très-agréable. Quand on a dépassé le pont antique, on remarque, à l'autre rive, des rochers calcaires dont les couches offrent une disposition presque verticale, et présentent au géologue un fait intéressant à observer. A droite, on aperçoit çà et là les traces d'un aqueduc romain qui avait pour but, d'après l'opinion la mieux fondée, de conduire les eaux de Malaucène jusqu'à Orange. On suit toujours lou Vèze et puis un ruisseau alimenté par la source de *Gro-*

veau ; enfin une belle avenue de peupliers et de riches prairies annoncent l'approche de Malaucène.

Malaucène, qui est le point le plus rapproché du pied septentrional du Ventoux, comme Bédouin l'est du pied méridional, est un gros bourg de deux mille âmes, susceptible de devenir plus considérable encore. De jolies maisons, propres et de bonne construction, des usines et des filatures entourent la partie la plus ancienne de la ville, qu'il faut s'attendre à trouver, comme partout ailleurs dans le midi, obscure, irrégulière et mal propre. Un rocher cubique qui domine la ville servait sans doute de support à l'antique château dont l'histoire fait mention, aujourd'hui disposé en esplanade ; il porte les tristes insignes d'un calvaire.

Il y a de l'activité, de l'industrie et de la prospérité à Malaucène ; le dirait-on ? On y cultive avec assez de succès les beaux-arts, et dans ce coin relégué on peut réunir assez d'amateurs pour exécuter, avec éclat et précision, les grands morceaux de nos compositeurs célèbres. On y trouve aussi, dans une classe très-inférieure, des hommes réfléchis et sérieux qui se sont adonnés, par conscience et sans aucune influence étrangère, aux études les plus profondes de la religion, qui lisent avec candeur et discernement la parole de Dieu, et y puisent avec un esprit de douceur, à toute épreuve, les principes d'une morale pure et le fondement des plus glorieuses espérances, offrant ainsi un fait moral auquel la plus froide philosophie ne dédaignera pas d'accorder un juste tribut d'intérêt. Malgré ces observations de détail, je ne dois point omettre que, sous le point de vue moral, Malaucène ne jouit point, dans la contrée environnante, d'une réputation bien honorable, et qu'elle est souvent désignée par le triste nom de *ville de Judas*. Quel malheur ou quel crime a pu faire naître un sobriquet de si mauvais augure ; c'est ce qui m'a été impossible de découvrir.

Un joli vallon, diversifié par des rochers sourcilleux,

une riche végétation, des fabriques bruyantes, et des eaux brillantes et pures conduisent à l'antique église dont nous donnons le dessin, fig. 52, et plus loin à un bassin de construction moderne où se rassemblent les eaux de la source de Groseau. Ici l'art est venu dénaturer un site qui aurait été d'ailleurs assez remarquable. Quel est donc l'esprit ennemi du beau qui a pu commander cette voûte massive, qui masque l'issue des eaux que l'on aurait eu tant de plaisir à voir surgir et bouillonner au milieu des rochers. Je ne puis dire combien ce monument mesquin offusque les yeux au milieu de cette solitude triste et sévère où l'on voudrait se trouver seul avec la nature, et loin du replâtrage des architectes.

Je ne dois pas oublier de parler de la face septentrionale du Mont-Ventoux, qui a été le but de cet article. Que le curieux ne s'attende pas à la voir boisée et glaciale; il la verra ici, comme ailleurs, poudreuse et brûlante; les *conservateurs* ont tout détruit.

LA MANTE RELIGIEUSE.

Pendant les mois de chaleur, on observe souvent un insecte ailé, verdâtre, qui flamboie au soleil, son vol est saccadé et tournoyant; il brille un moment dans l'atmosphère poudreuse, puis disparaît dans l'herbe brûlée. Leurré par la curiosité, on l'a suivi dans les airs et l'on court sur les lieux où il a dû poser le pied. Mais vainement on le cherche sur la bruyère ou parmi les graminées; il a disparu, et le jeune naturaliste revient découragé jusqu'à ce qu'il se présente une autre occasion d'exercer sa sagacité ou son adresse. A une seconde épreuve il sera peut-être plus heureux. L'insecte ailé se cachait à la faveur de sa couleur qui est exactement celle de l'herbe tantôt brûlée, tantôt verdoyante et à la faveur de sa forme menue, alongée, brisée comme une paille. Qu'il ne craigne pas de le saisir, quelque formi-

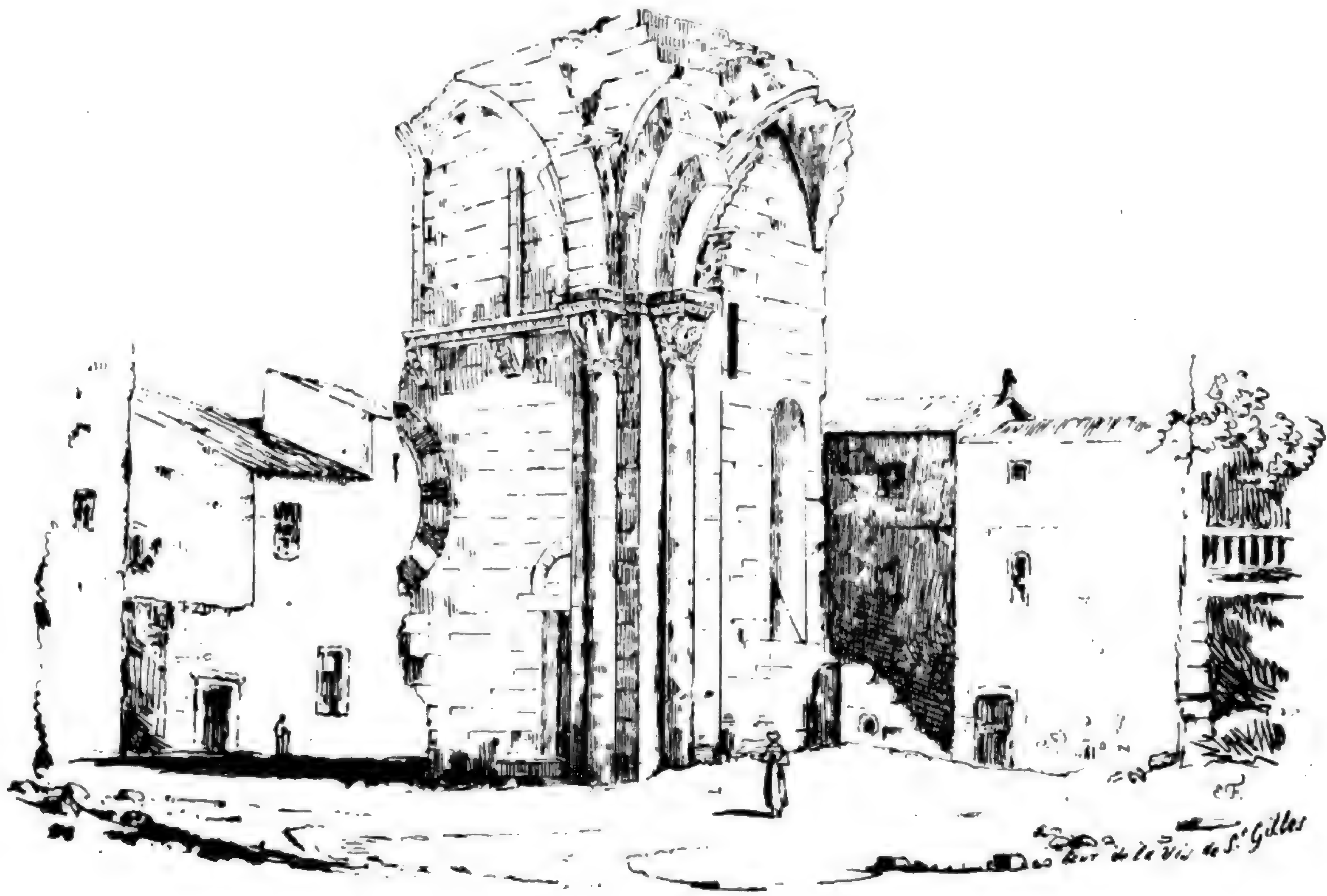
51. Eglise à Vaison

E.G.

Eglise à Malaucène

V.C.S.

IV.


de la Vis de St Gilles

dable qu'il puisse paraître, et il possédera toute vivante une *Mante Religieuse*.

Ce serait une riche capture pour le naturaliste du nord qui n'a vu cet insecte que desséché dans les collections des entomologues ; mais, pour un habitant du midi, c'est une proie commune, elle demande néanmoins une étude particulière de sa part.

S'il interroge la science, elle lui répondra dans son langage sec et presque mathématique :

Genre : MANTE (*Mantis*, *Lin.*, *Geoff.*)

Caractères génériques :

Tête armée de fortes mâchoires et garnies de palpes filiformes. *Antennes* sétacées.

Quatre *ailes* membraneuses roulées, les inférieures pliées.

Pieds antérieurs comprimés, denticulés en dessus, armés d'un ongle solitaire et d'un doigt sétacé, latéral, articulé.

Les quatre *postérieurs* lisses, cheminans.

Corcelet linéaire, allongé, uni.

S'il interroge l'histoire, il apprendra que les Hottentots adorent cet insecte ; que les Chinois, quelque avancés qu'ils soient dans la civilisation, le consultent pour apprendre par le mouvement de ses jambes quel est le meilleur chemin à suivre dans un carrefour, et que les Limousins du dix-neuvième siècle le considèrent comme sacré, et se feraient un cas de conscience d'écraser cette pauvre bête.

La philologie semble s'être donné le mot avec l'histoire, car elle désigne cet insecte singulier par le nom de *Mantis* ou *Mante* qui signifie *devin* ; elle l'appelle aussi *Mante religieuse*, *oratoire*, *suppliante*, *moine*, et enfin en patois, *Prega-Diou.*

J'aimerais mieux que le jeune naturaliste s'assurât soigneusement de sa capture, et l'emportât chez lui, dans une boîte, sans lui faire de mal. Il pourra l'étudier tout à son aise, et lisant librement dans le grand livre de la

nature, il y puisera une leçon qui aura pour moindre avantage de lui faire passer une heure agréable.

La Mante religieuse prend une position droite, élevée sur ses quatre pieds de derrière, elle allonge ses pattes de devant, gesticule comme un prédicateur, les joint comme un pénitent qui prie; de là ses noms, de là peut-être aussi toutes les idees superstitieuses qu'on lui a attribuées.

La tête a une forme ronde applatie; sur les côtés se trouvent deux grands yeux translucides au fond desquels on remarque un point noir qui se meut avec l'observateur; cette tête assez singulière tourne comme sur un pivot formé par le corcelet de l'animal. Cette partie est très-allongée et supporte les deux bras antérieurs. Le reste du corps aussi allongé est caché sous deux paires d'ailes d'un beau vert et supporté par de longues jambes grèles, nues et agiles à la course. Présentez à la Mante une mouche vivante, ou laissez-la échapper sous le bocal de cristal où l'insecte est captif, celui-ci va s'en emparer avec une extrême promptitude, il la serre dans un de ses deux bras, la fixe à son ongle crochu, l'étouffe et la dévore à son aise jusqu'à ce qu'il n'en reste plus que les ailes qu'il abandonne au gré du vent. On ne peut se figurer la voracité de ces animaux. Quelques heures après leur sortie de l'œuf on les voit se provoquer, élever leurs petits bras en signe de défi, et se courir sus avec un acharnement incroyable. Les œufs pondus par la femelle se trouvent rassemblés dans un grand paquet allongé, attachés adroitement à quelque tige d'une plante et couverts d'une espèce d'enveloppe de la consistance d'un parchemin fin. Roësel a observé une Mante femelle dans le temps qu'elle était occupée à pondre; à mesure que les œufs venaient au jour, il sortait en même temps de son corps une matière en forme de bouillie blanche dont ils étaient d'abord couverts, et c'est cette matière qui, en se desséchant, formait l'enveloppe des œufs et comme un ciment à l'aide duquel ils se trou-

vaient réunis en grappe. En voyant d'abord les petits collés ainsi au sommet des branches, on n'a pas manqué d'assurer que ces insectes naissaient effectivement d'un arbre.

Les Mantes passent, comme tous les autres insectes, par trois états différens. Mais chez ces insectes ces états diffèrent peu ; dans les deux premiers ils sont aptères, dans le dernier, ou état *parfait*, ils ont de belles ailes longues et roulées sur le corps. Ils présentent aussi des familles et des variétés très-nombreuses et des formes très-diverses ; les plus curieuses se rencontrent en Asie et en Amérique où elles offrent des imitations singulières de fleurs et de feuilles d'arbres. Nos contrées méridionales en nourrissent aussi d'assez remarquables. Nous signalerons après l'espèce la plus commune, que nous avons représentée, fig. 56, une autre tout à fait semblable, quant à la forme, mais qui en diffère quant à la couleur qui est chamois. La Mante à antennes pectiniformes ; la Mante rossienne ; on a cru long-temps que la première était une espèce exotique particulière à l'Amérique ; la seconde est fort remarquable, quant à la forme, étant sans ailes ni aucun rudiment d'ailes dans tous les états par lesquels elle passe. Les pieds de devant offrent aussi moins de différence avec ceux de derrière, et se trouvant attachés sur le corcelet fort près de la tête. Ces différences sont d'ailleurs si grandes que les naturalistes ont du les constituer en ordre à part, sous le nom de *spectres*.

VIS DE ST-GILLES.

On appelle ainsi un escalier pratiqué dans divers lieux, mais dont le type de construction se trouve dans une tour de St-Gilles, située derrière la superbe abbaye qui illustre cette ville, et appartenant autrefois à une autre église dont elle est le seul vestige.

Voici comment les architectes définissent cette construction :

La Vis de St-Gilles est une espèce de voûte annulaire rampante, disposée pour soutenir les marches d'un escalier tournant autour d'un noyau plein ou évidé. Le tracé de cette voûte passe pour être l'un des plus difficiles de la coupe des pierres, parce que toutes les surfaces des voussoirs sont gauches et les arêtes à doubles courbures.

Il paraît que l'on fait rarement usage de cette construction, et que l'on trouve moyen d'éviter l'extrême difficulté qu'elle présente. Les élèves de l'école polytechnique la connaissent comme un des problèmes qu'on leur propose pendant leurs études.

Il était fort difficile de rendre, par le dessin, l'effet de cette admirable construction ; la fig. 54 est un essai imparfait tracé sur les lieux même ; mais, trop rapproché de l'objet, il a fallu en forcer la perspective Nous prions cependant le lecteur de porter son attention sur la voûte composée de neuf cordons de pierres qui forment à la fois la voûte de l'escalier inférieur et le support des degrés supérieurs, présentant ainsi l'effet de l'intérieur d'un véritable limaçon dont l'ombilic répondrait au noyau évidé de l'escalier.

La tour elle-même, où cet escalier a été pratiqué, est digne de remarque, fig. 58 ; il est évident qu'elle faisait partie d'un édifice plus considérable dont on voit encore les fondemens. Elle appartient à un genre d'architecture postérieur à l'admirable façade de la cathédrale ; cependant elle paraît en conserver encore quelques formes. Si l'ogive gothique s'y rencontre déjà, on observe encore deux chapiteaux bysantins dont l'un est orné de feuilles d'acanthe, et l'autre de l'aigle de Charlemagne, peu grâcieux et trappu comme un hibou, plutôt que fier et élancé comme l'oiseau impérial. On remarquera aussi le reste d'une fenêtre circulaire dont les pierres sont alternativement noires et blanches, comme

on le voit aussi dans d'autres parties de cet édifice. L'histoire de cette tour se rattache trop à celle de l'abbaye elle-même pour que nous ne nous croyions pas forcés de la renvoyer au second volume, où nous nous proposons de parler d'une manière plus détaillée de la ville épiscopale de St-Gilles.

LA BLATTE.

Quand on fait changer de place à un vieux meuble de cuisine ou quand on secoue une caisse qui a servi à contenir des provisions, on est sûr de découvrir des familles nombreuses d'insectes d'une couleur foncée, agiles à la course et dégoûtans à l'excès. Notre peuple leur donne le nom de *Babarots*, les anciens les appelaient *Lucifugæ*, parce qu'ils recherchent les ténèbres. En Amérique ils sont bien connus sous le nom de Kakkerlacs, comme un des plus grand fléau de ce beau pays. Les naturalistes sont convenus de les appeler Blattes. (Blatta, *Lin.*)

La fig. 55 donne une idée de la configuration extérieure de cet insecte à l'état de larve, plus tard il passe à celui de nymphe, et revêt au bas du corcelet des rudimens ou moignons d'ailes, enfin à l'état parfait, l'abdomen se couvre entièrement chez le mâle de grandes ailes vigoureuses; la femelle demeure complètement aptère. La tête de l'insecte, assez petite et armée de deux gros yeux, est cachée sous la partie antérieure du corcelet; les antennes sont très-longues et sétacées; l'abdomen est terminé, dans les deux sexes, par deux appendices mobiles et articulés dont l'usage est inconnu. Les pattes, très-propres à la course, sont terminées par cinq articulations aux tarses; dans quelques espèces cependant on ne compte que quatre articulations aux tarses postérieures. Ce genre est classé parmi les orthoptères.

La femelle pond deux ou trois œufs très-gros, presque de la grosseur de la moitié de l'abdomen; ils sont cylin-

driques, mais arrondis aux deux bouts, et relevés d'un côté en carène. Les Blattes vivent en société, et on voit souvent dans un groupe des individus de tout âge.

Pendant le jour les Blattes sont invisibles, se cachant soigneusement sous les pierres, dans les fentes des meubles, derrière les tapisseries, mais aussitôt que la nuit est venue, ces maraudeurs nocturnes se rassemblent, parcourent les appartemens, répandent partout leur mauvaise odeur, et laissent partout des traces de dévastation et de pillage. Ils fréquentent ainsi les bains, les étuves, les garde-manger, les cuisines et les boulangeries, et dévorent la farine, le pain, surtout les substances sucrées, et quelquefois en temps de disette, le cuir et les racines. Scopoli rapporte que la racine de *Nymphea* ou *Nénuphar*, cuite avec du lait, tue les Blattes, et que la vapeur du charbon de terre les chasse bientôt. L'usage de ce dernier combustible, qui doit doubler la population d'Alais, conserver à nos campagnes leurs arbres de haute futaie, et nous mieux garantir du froid pendant la rigueur de l'hiver, aura donc un avantage de plus que plusieurs personnes ne soupçonnent pas même, celui de nous débarrasser d'un insecte incommode, puant et dévastateur.

Il paraît que l'Amérique nous a fait présent de quelques espèces de Blattes qui on traversé l'Atlantique entre les ais des navires. Mais nous n'avons plus à nous plaindre lorsque nous apprenons que dans ce pays lointain elles deviennent un fléau redoutable. Elles s'introduisent promptement dans toutes les pièces d'un appartement où elles tachent tout par leurs ordures, et n'épargnent ni habits ni linge ; leur voracité n'assigne aucune différence dans les mets ; elles semblent ne goûter rien ; elles dévorent tout ; ainsi les souliers, les viandes fraîches et desséchées, le cuir, les livres, le bois même, et le pain disparaissent en un clin d'œil. Ces animaux courent aussi sur les planches, le long des murs, sur les tables, et se laissent tomber du plafond au milieu des mets qu'ils rendent dégoûtans. Ils grimpent pendant la nuit

sur les lits, sur les mains et le visage de ceux qui dorment, et qu'ils réveillent souvent par la douleur qu'ils leur causent en les pinçant fortement ; mais au moindre mouvement on les voit fuir, en répandant une odeur infecte. Outre la Blatte *des cuisines*, nous en possédons plusieurs autres espèces : la Blatte *américaine*, d'une couleur ferrugineuse, corselet fauve, roussâtre, avec deux grandes taches arrondies, le bord extrêmement pâle ; la Blatte *pâle*, très-petite, jaune pâle, vivant dans les bois ; la Blatte *lapone*, cinq lignes de long, pâle. Linnée, parlant de cette dernière espèce, dit qu'elle envahit souvent les cabanes des Lapons, en si grand nombre, que leur troupe réussit en un seul jour à faire disparaître la provision de poisson amassée pour toute l'année. Chez nous cette espèce est reléguée dans nos bois, où elle ne cause aucun dégât sensible.

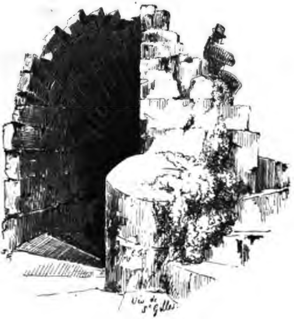
LES ARÈNES DE NISMES.

Les Romains qui avaient vaincu tant de peuples et attaché tant de rois à leurs chars de triomphe, employaient leurs sujets conquis, et réduits à la condition d'esclaves, à élever des monumens assez vastes pour contenir ces peuples eux-mêmes, assez solides pour résister à vingt siècles d'orages et de révolutions, et empreints d'un goût si parfait, que, dans nos temps modernes, ce qu'il y a de mieux à faire c'est de les imiter. C'est ainsi qu'ils nous ont laissé leurs aqueducs, leur forum, leurs voies militaires et leurs théâtres. Ceux-ci étaient de trois sortes qu'il ne faut pas confondre : *les cirques*, d'une forme très-allongée, terminés aux deux extrémités par des demi-cercles, ornés au milieu d'obélisques, d'arcs de triomphe et de statues, et disposés en général pour la course à pied, la course des chevaux, celle des chars, le pugilat, le jeu du disque et autres amusemens gymnastiques. On voit encore les restes d'un monument de

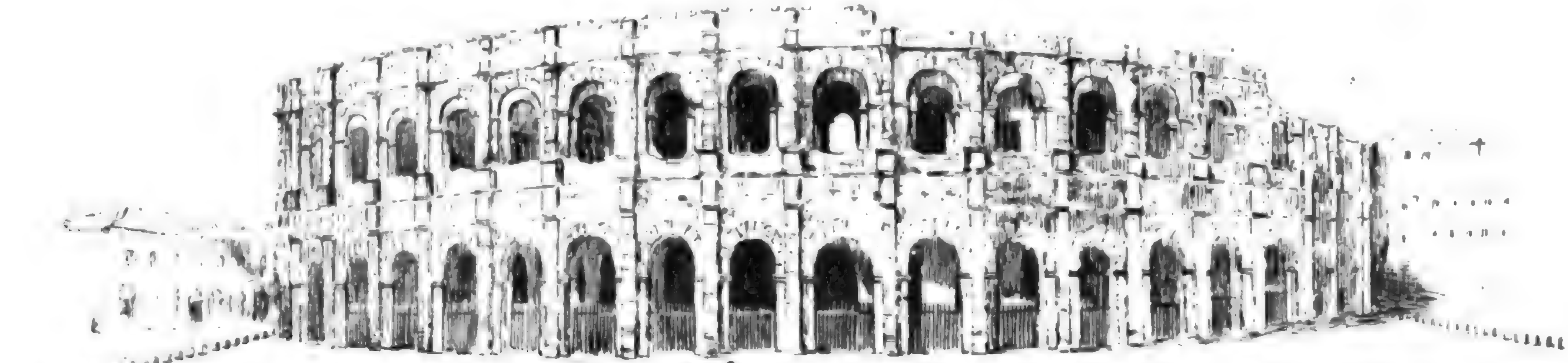
ce genre à Orange ; Arles et peut-être Nismes en ont possédé. Les théâtres sont d'une forme demi-circulaire; les gradins s'étendaient dans le sens de l'arc; la scène formait le diamètre. Ils étaient destinés aux jeux scéniques. Ici, les Romains prodiguaient les ornemens, les marbres, les granites et les statues. Arles et Vaison ont eu leurs théâtres, aujourd'hui presque nivellés avec le sol ou enfouis sous sa superficie; celui d'Orange est le monument connu de ce genre le mieux conservé, et il offre, de nos jours, un édifice étonnant de grandeur, et riche de faits intéressans pour l'antiquaire et l'historien. Mais les édifices que les Romains semblent avoir empreints de leur caractère grand, fier et cruel, les monumens qu'eux seuls ont élevés sont les amphithéâtres (αμφι θεατρον, deux théâtres); ils forment en effet un double théâtre ayant une forme circulaire ou elliptique. Ils étaient destinés aux combats des gladiateurs, luttes, combats d'animaux, naumachies, etc. Les Arènes de Nismes peuvent servir de type à ce genre de construction. Il s'agit ici de les décrire avec détail, profitant de tout ce qui a été dit de vrai sur ce sujet intéressant. Nous allons donc conduire le lecteur depuis le moment où il donne le premier coup de canne contre les barreaux de la grille d'entrée pour avertir le concierge, jusqu'à celui où, en franchissant pour la seconde fois cette même porte, il glisse dans la main du Cicérone la petite étrenne d'usage.

Mais avant faisons le tour de l'édifice à l'extérieur.

La première fois que je le contemplais, je le trouvai petit et écrasé. J'aurais presque honte de l'avouer, si, depuis, je n'avais rencontré plusieurs personnes d'un goût et d'un esprit plus exercé que le mien, qui m'ont déclaré avoir éprouvé une sensation semblable. Serait-ce que la simplicité et la pureté de l'architecture n'offriraient qu'un trop petit nombre de points de comparaison et de mesure; en serait-il de l'immensité comme de l'éternité qui ne se mesure que par les événemens?



Digitized by Google



Arènes de Nismes.

57.

Je serai porté à le croire, depuis que j'ai entendu et lu que les voyageurs trouvent petite, à la première vue, l'immense Basilique de St. Pierre à Rome. On observera aussi que le sol sur lequel l'édifice est construit est beaucoup plus bas que le niveau du spectateur; enfin l'amphithéâtre n'est réellement pas très-élevé, n'ayant, depuis le sol jusqu'à l'attique, que 66 pieds. Il s'étend donc comme un long ruban festonné dans la masse et d'une couleur rembrunie dans la partie supérieure; la partie inférieure, dont les restaurations sont trop visibles, doit sa couleur au sulfate de fer dont elle a été induite, à l'effet de lui donner un air de vétusté. Le procédé est loin d'avoir réussi; mais, dans l'intérieur de l'étage supérieur, on a imaginé de couvrir les pierres neuves de crasse d'huile, ce qui les a mises en harmonie parfaite avec les autres parties de la galerie antique. Pour bien voir la façade extérieure des arènes, il faut donc choisir un beau clair de lune et déboucher subitement par le chemin de Montpellier. L'effet est alors vraiment magique, car l'édifice entier est fondu en une seule teinte chaude et harmonieuse, et chaque détail ressort d'une manière admirable sous un ciel que la nuit nous montre encore d'un bleu très-foncé.

La partie inférieure de l'ampithéâtre est percée de soixante arceaux parfaitement semblables et de dimensions égales, à l'exception de quatre portes, plus grandes et plus saillantes, qui correspondent aux quatre points cardinaux. Ces arceaux communiquent avec un corridor qui règne sur le pourtour de l'édifice entier et y forme un majestueux portique. Cette partie inférieure de l'édifice paraît, en certains endroits, n'avoir pas reçu tout le fini dont elle était susceptible. Ce n'est guère que du côté du couchant que les moulures ont été achevées; ailleurs on les voit encore laissées en chanfrein. Les travaux furent-ils interrompus avant l'entier achèvement des arènes, faute de temps ou d'argent, ou bien les Romains laissèrent-ils imparfaites les parties de l'édifice qui,

par leur position, paraissaient moins à l'œil, étant masquées par d'autres constructions? C'est ce que nous ne pouvons déterminer. Il résulte cependant de ce fait que les ouvriers du temps sculptaient les ornemens lorsque les pierres étaient en place ; ce qui explique l'exactitude parfaite et le fini exquis de leurs travaux.

Au-dessus de cette rangée d'arcades s'en trouve une autre moins élevée, garantie par de larges dalles sous forme de balustrade. Chaque arceau est formé de deux voûtes appliquées l'une à l'autre ; mais elles ne sont point concentriques, ce que l'on observera dans la vue générale que nous donnons ici, fig. 57. Ces arcades communiquent aussi à l'extérieur avec une galerie qui règne, comme le portique, tout autour de l'édifice, et que nous décrirons dans son temps. Les arceaux du portique inférieur sont séparés en dehors par des pilastres, et les arceaux supérieurs par des colonnes, sur l'ordre desquels les antiquaires ne sont point d'accord ; les uns pensant qu'ils appartiennent à un ordre toscan irrégulier, les autres les rangeant, à cause de certains ornemens des chapiteaux, dans l'ordre dorique. La première opinion paraît principalement s'appuyer sur les dimensions des colonnes et des pilastres, ce qui semble en effet un caractère distinctif et important.

L'édifice se termine par une attique, dernier étage, sans arcades, ni pilastres, ni colonnes, ni autres ornemens qu'une suite de pierres saillantes façonnées en consoles et percées d'un grand trou circulaire d'un pied de diamètre. Nous verrons, plus loin, l'usage de ces consoles.

Nous avons parlé de quatre portes principales ; elles sont distribuées à égales distances les unes des autres. Celles de l'orient et de l'occident correspondent au grand axe de l'ellipse ; celle du midi est plus étroite que celle du nord. Celle-ci est la seule qui se distingue par quelques ornemens. Son arcade supérieure est couronnée d'un fronton triangulaire, et au-dessous de ce fron-

ton sortent, à mi-corps, deux figures de taureaux. On remarque aussi sur les jambages de cette arcade, en dedans de l'édifice, une entaille légère qui commence à la hauteur de la ceinture et règne jusqu'au sommet de l'arcade; elle forme, dans cet évasement presque insensible, la figure d'une colonne caractérisée par le chapiteau qui la termine. Ménard pense qu'on y appliquait des colonnes postiches de cuivre ou de bronze. Au-dessus de l'arcade inférieure, et correspondantes aux taureaux, se trouvent deux consoles massives et inachevées dont on ignore l'usage.

Sur la partie nord-est de l'édifice, on remarque deux bas-reliefs, l'un sur une des larges dalles qui forment le garde-fou de l'étage supérieur, représentant deux gladiateurs; l'un déjà à terre et désarmé, l'autre lui portant le poing gauche au visage, et prêt de la main droite à le transpercer de son large cimeterre. Il est à présumer que chaque arceau présentait des ornemens analogues. Non loin des gladiateurs, et sur la façade de l'un des pilastres, on remarque une louve allaitant deux enfans nus; le premier reçoit les caresses de l'animal sauvage, le second s'efforce d'atteindre la mamelle qu'il a déjà saisie de ses mains. Il est inutile de dire que cette sculpture rappelle la fondation de Rome. Je passe sous silence d'autres bas-reliefs dont le temps, qui use tout, a fait disparaître les formes au point de ne les laisser deviner qu'à ceux qui les ont déjà étudiées dans les livres.

Pour recevoir une impression juste et grande, tout à la fois, des difficultés qu'il a fallu vaincre dans la construction de ce vaste édifice, il suffit de remarquer celles qui tiennent à la forme elliptique des arènes, qu'une forme parfaitement circulaire n'aurait jamais présentées. Chaque arcade extérieure, chaque corridor du dehors au dedans, chaque vomitoire de l'intérieur se dirige dans le sens du centre de l'ellipse; il en résulte que la coupe de chaque pierre doit être différente, et présenter d'un côté un angle aigu, de l'autre un angle ob-

tus, dans des proportions sans cesse diverses ; pour s'en convaincre il suffit d'examiner, à l'extérieur, les pilastres et surtout les voûtes de deux arceaux contigus.

Maintenant pénétrons dans l'intérieur. Nous mettrons un certain ordre dans notre visite, ne nous pressons pas, la course est longue. Aucun obstacle ne nous empêche de faire le tour de l'édifice sous le portique, et avant de pénétrer dans la silencieuse solitude des arènes, nous verrons encore de toutes parts, à la faveur des arceaux, la population Nîmoise, active, pressée, bruyante, ici circulant à la hâte sur les boulevards ombragés, là s'engouffrant à l'envi dans des rues étroites et ténébreuses de la cité, ailleurs inquiète et soucieuse, foulant le parvis du Palais de justice ou de la Maison d'arrêt, plus loin oublieuse et oisive, commentant les nouvelles du jour sur la terrasse brûlante de l'Esplanade. C'est une singulière vue que celle de ce panorama vivant, et une singulière idée que celle de renfermer une partie de la population mouvante dans l'encadrement antique d'une arcade romaine. Cette partie de l'édifice est celle qu'on a le moins réparée ; il eût fallu travailler sous une masse immense et tenir en l'air une montagne. Ce long corridor a donc conservé la belle couleur antique, ses dégradations et son air vénérable. Je prie le lecteur de le remarquer, car bientôt il va partout reconnaître les traces de ce vandalisme moderne qui se pare avec un certain orgueil du titre de *restauration*. Eh ! non, Messieurs, laissez les ruines au temps qui les dévore ; ne cherchez pas à ressaisir un passé dont nous ne nous soucions plus. Avec vos millions bâtissez, loin des ruines, de belles choses modernes pour les modernes, mais laissez les ruines aux peintres pour leurs paisibles études ; laissez-les aux historiens comme une date dans la série des siècles ; laissez-les à l'homme pensif, pour qu'il y trouve parfois la solitude ; laissez-les surtout à la multitude insouciante et rieuse pour lui enseigner que le temps nous dévore. Et si vous voulez soutenir la ruine, et, par intérêt pour la multitude qui

circule autour, empêcher que la ruine ne s'écroule subitement et n'ensevelisse la multitude toute vivante, eh bien! soutenez, mais ne réparez rien; épuisez votre science pour trouver des moyens secrets, des forces dissimulées pour coller ces roches amoncelées, que le fer enlace comme d'un immense cerceau ce vaste réceptacle prêt à s'entr'ouvrir de toutes parts, mais ne recouvrez pas de peaux hideuses ce squelette décharné......

Dans cette promenade sous le grand portique, on a dû remarquer des corridors latéraux correspondant aux arceaux extérieurs et se dirigeant dans le sens des rayons de l'ellipse; alternativement on les voit s'élever à l'aide d'un escalier vers l'étage supérieur, et s'abaisser vers un second corridor ténébreux qui enceint immédiatement l'arène. Ce sombre corridor, que je nommerai second portique, recevait, du côté de l'arène, un peu de jour de l'extérieur par des ouvertures qui y étaient pratiquées; il communiquait aussi, dans le sens opposé, aux soupentes des escaliers qui étaient fermées avec soin, et dont on ignore jusqu'ici l'usage. Sous le sol de ce corridor et de ces soupentes, on a découvert des canaux d'écoulement. Ce portique est la partie de l'édifice qui a souffert le plus des réparations Naguère on pouvait y admirer des voûtes ruinées d'un grand effet. Çà et là quelques ouvertures laissent entrevoir l'intérieur du cirque, mais ce n'est pas encore le moment de le contempler.

Revenons sous le grand portique, et retournant sur nos pas, gravissons le rude escalier moderne qui doit nous conduire plus haut. Il offre, vers le milieu, un palier extrêmement incliné, et l'on se demande si cette inclinaison, qui donne le vertige, est une copie exacte de l'antique ou une idée originale de l'architecte moderne. Il paraît, en effet, que cette pente était ainsi ménagée pour l'écoulement des eaux, mais l'architecte moderne en a exagéré l'inclinaison, ayant oublié ou méconnu un degré, que des escaliers nouvellement dé-

blayés ont révélé depuis peu. Je prie le curieux qui visite cette partie de l'édifice d'examiner aussi la construction des murailles latérales, le choix, l'arrangement des matériaux et les longues plates-bandes incorporées dans des paremens de moellons smillés. L'escalier conduit par un retour à la galerie extérieure que nous avons déjà indiquée dans la vue générale de l'édifice. Cette galerie produit, au premier coup d'œil, l'effet d'un monument égyptien, étant extrêmement surbaissée, figure 58. Les architraves des portes latérales qui forment la communication entre les arcades pour en faire une véritable galerie, sont presque partout formées d'une seule pierre de huit pieds de longueur, soutenues par de grands et doubles modillons. La plupart de ces ornemens sont bruts, et il est à remarquer que là où ils ont reçu un certain fini, ils varient de formes et de dimensions, ce qui fait présumer que si une seule pensée a présidé à la construction de l'édifice entier, il n'en a pas été de même de l'achèvement des détails. La plupart des pierres de cette galerie paraissent avoir reçu l'impression d'une violente secousse ; elles sont toutes fendues, et, dans plusieurs endroîts, comme tourmentées. Est-ce l'effet d'un tremblement de terre, est-ce celui de l'incendie allumé par Charles Martel ?.... Vers la partie orientale on trouve deux des arceaux extérieurs, encore masqués par des constructions du moyen âge ; une petite fenêtre est encore ornée d'une colonne torse, une autre porte en chapiteau une feuille d'acanthe du meilleur goût. Un escalier assez rapide conduit, avec un retour, à une galerie supérieure que l'on n'avait pu apercevoir de l'extérieur, parce qu'elle ne prend jour de ce côté là que par des petites lucarnes doubles, étroites, pratiquées à côté des colonnes, et dissimulées par leur épaisseur. Cette dernière galerie n'avait point un palier uni comme celles que nous avons décrite ; mais pour en parcourir toute l'étendue, il fallait monter et redescendre autant de fois cinq marches qu'il y a d'arceaux dans le périmètre de l'édifice, chacun de

ces escaliers montans et descendans étant pratiqués immédiatement au-dessus du cintre des arceaux. La voûte de cette galerie supérieure est aussi digne de remarque, n'étant qu'une demi-voûte et rampante à peu près en quart de cercle, par son profil. Elle n'a d'autre appui que le mur d'enceinte extérieur, et elle porte tout le fardeau de quatre gradins extérieurs. Quelques architectes ont considéré cette construction comme vicieuse, et lui ont même attribué la tendance de l'édifice à s'ouvrir de toutes parts en dehors. Le lecteur comprendra mieux cette singulière structure en consultant le dessin, fig. 59.

Encore un escalier, un escalier unique dans tout ce vaste édifice, on le trouvera vers le nord, il pénètre dans l'épaisseur même de la muraille ; un seul homme peut y passer, encore ne doit-il pas être trop corpulent. Il avait été pratiqué seulement pour quelques hommes agiles, qui couraient lestement sur l'épaisseur de la dernière muraille, suspendu sur l'abîme, mais chargés de veiller au service de la tente. Nous y passerons par cet escalier, et puis, prenez garde au vertige, les arènes sont à vos pieds.......

* * * *

Un majestueux spectacle vient se dérouler aux yeux du spectateur placé au faîte des arènes. C'est un vaste circuit, ruineux, morcelé, crevassé, percé de mille niches circulaires, rubané de gradins bleuâtres, diapré de verdure flétrie, crénelé à la cime, carié à la base, empreint partout de marques de dévastation, de vétusté et d'oubli ; et dans ce cirque, au centre d'une ville, on se trouve seul, plongé dans un morne silence et dans une attristante immobilité. Qui n'aimerait un moment de cette solitude et de ce silence pour rêver sur les temps passés......

Voici quelques dates :

A. D. de 138 à 150. — Un jour Antonin le Pieux, dont les ancêtres étaient nés à Nismes, se rappela la ville de ses pères qui n'avait pas encore de colysée. La répu-

blique némausienne avait déjà épuisé ses ressources pour ses bains et ses palais, Antonin lui prêta ses trésors pour bâtir les arènes [1]. Aussitôt les montagnes retentirent du choc des pics ; des rochers furent sciés et taillés sur place, et l'on transporta pièce à pièce les arènes toutes faites des carrières de Roquemalière et de Barutel.

160. — Marc-Aurèle, qui succéda à Antonin, était philosophe, et il laissa faire la république de Nismes sans l'aider ; c'est pourquoi les arènes demeurèrent ce qu'elles étaient, sans recevoir le dernier poli.

De 150 à 472. — Cependant elles étaient assez solides et assez polies pour l'usage auquel on les destinait ; le peuple inondait les gradins, et tour à tour l'arène était sillonnée par le pied fourchu des buffles et des taureaux, battue par la queue des lions et des panthères, rougie par le sang des gladiateurs et des martyrs, ou envahie par les eaux que l'aqueduc du Pont du Gard y versait à grands flots pour se charger d'une armée de nautes et offrir aux regards du peuple les jeux et les malheurs comiques d'une plaisante naumachie [2].

472. — Le christianisme fit cesser les combats des gladiateurs, et sous la domination des Visigoths on ne voit plus le sang des bêtes féroces rougir le sable de l'arène. C'est alors que l'on voit pénétrer dans l'enceinte romaine de nouveaux architectes ; ils apportent les miettes que

---

1 Opinion de Ménard ; Rulmann en attribue la fondation à Adrien ; M. Arthaud, à Titus. Ce dernier se fonde sur une inscription qu'il a découverte lui-même dans le canal de l'arène ; la voici :

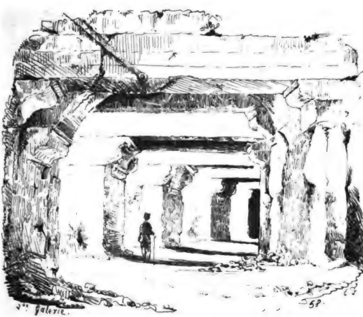
T. C. R. F.

Ω

ainsi traduite :

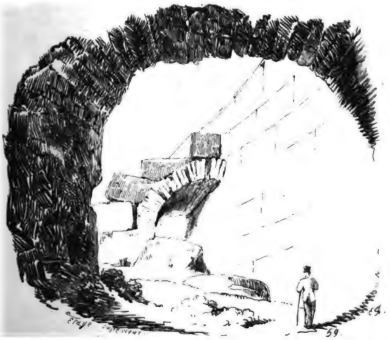
Titus César rudera fecit fundavit.

2 Les opinions des archéologues modernes, au nombre desquels je dois citer MM. Arthaud et A. Pelet s'accordent sur ce point avec celle de Rulmann. Elles s'appuyent sur la disposition et la coupe des dalles qui paremontent le *podium* ou muraille qui enceint immédiatement l'arène, la découverte de certains canaux souterrains, de vannes et d'inscriptions qui font mention des nautes du Rhône, etc.



2e galerie.

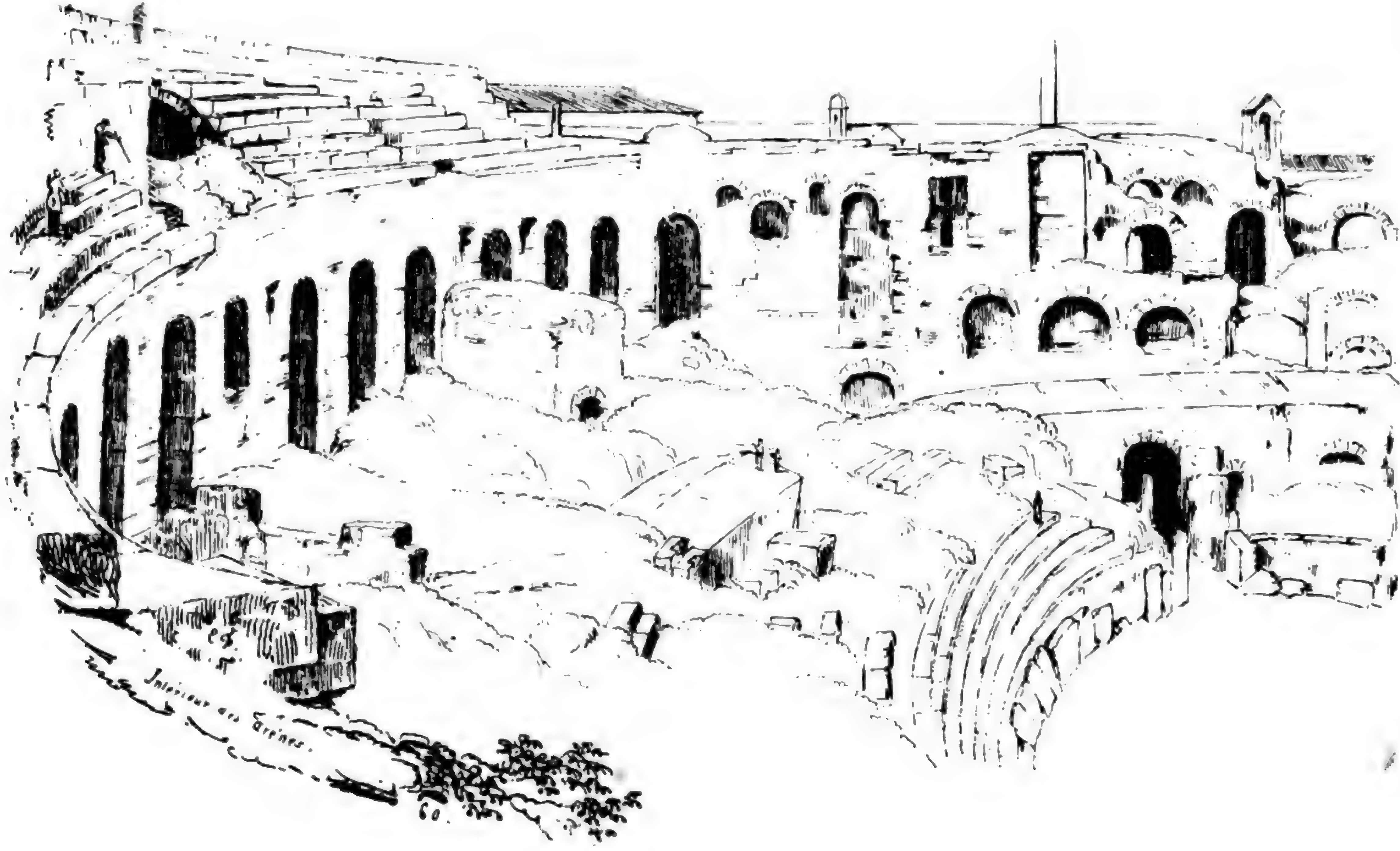
58.



Etage supérieur.

59.

Digitized by Google


Intérieur des Arènes.
60.

les Romains avaient abandonnées à l'entrée de leurs carrières, pour élever sur la partie orientale de l'amphithéâtre deux tours grêles, carrées, armées de machicoulis et de barbacanes. Les arceaux doriques sont blindés, les loges des panthères se changent en casemates, les gradins du cirque se hérissent de lances et de javelots, et un jour l'on entendit les arènes rugir et lancer une nuée de flèches contre les armées de Clovis. Alors les habitans du *Castrum arenarum* portaient des casques, mais en

720. — On en vit d'autres chamarres d'or, bardes d'azur et coiffés du turban de Mahomet.

737. — Les Sarrazins avaient disparu et le maire du palais, le prince des Français, Charles Martel, faisait remplir les galeries des arènes de paille, de fagots et de résine pour hâter la destruction de cet édifice qui avait offert à ses ennemis une retraite si formidable. C'était une singulière idee que celle de mettre le feu à des rochers. Il dut profiter, pour cette opération, d'un terrible vent marin, car la partie méridionale des arènes a conservé sa belle couleur antique, tandis qu'au nord la façade est noircie de fumée, et les pierres toutes écaillées par la chaleur. Il paraît que les Nîmois avaient fait faux bond à Charles Martel, et que le maire du palais n'aimait pas les Nîmois.

XI.ᵉ siècle. — On élève une église dans les arènes, sous l'invocation de St. Martin. Les vicomtes de Nismes y établissent leur cour; ils confient leur redoutable forteresse à des hommes d'élite, *milites castri arenarum*, chevaliers des Arènes. C'est une communauté avec ses lois et ses priviléges, une ville à part avec ses consuls.

XIII.ᵉ siècle. — Les tours des arènes se hérissent de nouveau d'armes de guerre contre les Albigeois.

XIV.ᵉ siècle. — Charles VI fait bâtir un château près de la porte des Carmes. Les arènes, abandonnées de la cour et des chevaliers, deviennent le repaire de la partie la plus pauvre de la population : véritable cour des miracles et fourmillière hideuse de vermine et de mendians.

C'est à François I.er que l'on doit le commencement des travaux dirigés pour le deblaiement et la conservation des arènes. En 1726, elles renfermaient encore, soit dans l'arène propre, soit sous les portiques, soixante-dix-huit maisons offrant un abri à une population de mille individus environ.

* * * *

C'est un spectacle bien mesquin et surtout bien dégoûtant que celui des *ferrades* et des *combats* de taureaux. J'ai vu six princes et quinze mille spectateurs réunis pour voir une pauvre bête, hâletante et interdite, que trois hommes prennent par les cornes et par la queue, et terrassent presque sans résistance. Un homme, vêtu de rouge, apporte un fer chaud, l'applique brûlant sur la cuisse de l'animal, et le peuple de rugir d'aise. Ceci n'est que ridicule, encore passe; mais les *combats* sont ridicules et cruels.

La veille du beau jour, on voit, dès onze heures du soir, le peuple impatient fourmiller autour des arènes. Je parle ici du peuple qui aime à voir les chiens s'entre-déchirer au coin des rues. Il attend les taureaux; ils viennent, écumans et poudreux, des marais de la Camargue; c'est une race petite, méchante et farouche, comme le peuple qui l'attend.

Aussitôt que le piétinement du bétail annonce l'arrivée de la horde, le peuple se rue, et il faut grand' peine pour empêcher que le combat ne commence aussitôt. Patience! il n'est pas permis de se faire tuer aujourd'hui. Le beau jour se lève enfin, les vomitoires dégorgent leurs flots vivans, et en un clin d'œil chaque reste de gradins, chaque arceau saillant, chaque anfractuosité protectrice reçoit son groupe de spectateurs, bruyans et querelleurs. Bientôt les tambourins et les galoubets de Provence font entendre leur son nasard; les six musiciens rustiques qui composent l'orchestre circulent autour de l'arène avec une gravité bouffonne. Un moment après, l'arène se vide, et le taureau

noir de la Camargue bondit dans la poussière ; des hommes agiles, mais souvent craintifs, harcellent la pauvre bête avec de petits tridens ou des dards empennés qu'ils leur lancent dans les flancs ; quelques-uns, plus hardis, s'efforcent d'arracher une cocarde attachée entre les cornes de l'animal farouche ou de le terrasser à force de bras ; mais bientôt le peuple se met de la partie, la lutte se poursuit sans aucune règle ; on fait pleuvoir sur le taureau une grêle de pierres et de bâtons ; quelquefois le combattant lui-même en est couvert ; n'importe, il faut de la douleur et du sang. Il est rare que les assaillans eux-mêmes deviennent victimes de leur témérité, car, on les voit prompts à la fuite et ingénieux en expédiens pour se soustraire à la fureur du taureau ; mais celui-ci court souvent en aveugle contre les spectateurs plus paisibles qui, les jambes pendantes sur le podium, se contentent de gesticuler et de pousser des cris. Alors, malheur ! malheur ! quand l'animal en furie se jette sur la masse vivante ; chaque coup porte une blessure, et à chaque cri de la victime répond un rugissement de la multitude ; c'est ainsi qu'en mai 1833 un jeune homme fut éventré. Pour moi, qui fus témoin oculaire de cette épouvantable catastrophe, mais qui sortis de l'arène avec le remords d'y être jamais entré, je me promis, si un spectacle du même genre était jamais rendu au peuple, de saisir toutes les occasions de flétrir, par la plume ou par la parole, et ceux qui les permettent et ceux qui les goûtent. — Eh ! Messieurs, laissons aux Romains d'ensanglanter des arènes pour un peuple esclave qui ne veut que du pain et des spectacles, mais ne relevez pas ces ruines si c'est pour nourrir chez les français de notre siècle l'amour du sang et des habitudes de cruauté ! Assez d'autres spectacles paisibles pourront y charmer les yeux et civiliser le peuple sans le pervertir. Et si vous n'en avez pas en main, cherchez-en, car c'est là aussi que doivent se diriger votre ingénuité et votre philantropie.

* * * *

Nous devons encore au lecteur beaucoup de détails archéologiques sur les arènes. De la haute situation où nous nous sommes placés, et d'où la vue plane sur la ville entière, les côteaux qui la protègent au nord, la plaine du Vistre et l'horizon bleuâtre de la Provence, nous pouvons apercevoir l'ensemble du vaste monument romain; la partie supérieure paraît la mieux conservée; elle est cependant interrompue à l'est, vers les anciennes constructions des Visigoths; tout le reste est presque intact, et on peut en faire le tour sur la plate-forme qui a plus de quatre pieds dans sa moindre largeur; mais, je le repète, il ne faut point être sujet au vertige. C'est d'ici que l'on pourra étudier cette série de consoles perforées qui orne l'attique et en comprendre la destination. Choisissez-en une bien conservée et examinez attentivement; au trou circulaire qui perce la console de part en part correspond un autre trou de même forme, pratiqué dans la corniche immédiatement au-dessous. Les Romains y introduisaient un pieu droit et ainsi très-solidement fixé. Au bas de la partie intérieure de l'attique, et dans le gradin qui vient s'y accoler, on remarque un autre trou carré qui devait recevoir un autre pieu plus court. Enfin, dans l'espace intermédiaire, la surface de la pierre paraît profondément usée, ce qui indique qu'une poutrelle, ou, mieux encore, une barre de fer unissait les deux pieux, dont celui de dehors, le plus élevé, venait reposer sur un arc-boutant retenu à la base par le pieu intérieur. La figure 61 fera mieux juger de cet arrangement. On voit par là que la poutre extérieure était destinée à résister à une forte traction en dedans. Or, les coutumes des anciens et plusieurs autres indices prouvent que ces cent vingt pieux, répartis à egale distance sur l'attique de l'arène, étaient destinés à soutenir une immense tente ou *velaria*. Elle étendait une ombre protectrice sur les spectateurs qui encombraient les gradins, et laissait un espace vide au

milieu, correspondant à l'arène ; ce vide était quelquefois rempli par une toile elliptique souvent chargée d'ornemens et de peintures. L'escalier unique qui atteint jusqu'à la cime de l'attique, et par lequel nous sommes parvenus jusqu'ici, était destiné aux hommes préposés au service des tentes, comme nous l'avons fait observer ailleurs.

Les énormes dimensions des pierres qui forment les gradins supérieurs seront toujours un objet d'admiration et de surprise pour les étrangers, et ils se demanderont encore pendant long-temps quel moteur les Romains ont pu employer pour les porter à une telle elévation. On ne saurait imaginer les hypothèses plus ou moins absurdes qui ont été mises en avant pour répondre à cette question. Il en est qui ont été jusqu'à soutenir que le terrein, à l'extérieur, avait été exhaussé jusqu'au faîte de l'édifice, et que les matériaux étaient ainsi transportés par une pente douce. D'autres ont prétendu que les Romains possédaient le secret de fondre les pierres, et qu'ainsi on a coulé les gradins sur place. J'invite le curieux à remarquer que chacun de ces énormes blocs est percé au milieu d'un trou plus large en dedans qu'à l'extérieur, et que les Romains ont dû employer pour les soulever un instrument semblable à celui usité de nos jours, qui porte le nom de louvette.

Plusieurs de ces pierres portent des empreintes de sculptures grossières représentant des tranchets, des fers à cheval et autres instrumens ; la plupart portent des dates qui nous annoncent que, depuis plusieurs siècles, les compagnons taillandiers et maréchaux ferrants ont voulu laisser un témoignage de leur visite aux arènes.

Le spectateur intelligent et attentif reconstruira aisément par la pensée l'intérieur des arènes ; la partie du milieu est presque partout affaissée ; il relèvera les voûtes, rétablira les gradins, et s'il ne peut le faire, il ira contempler l'admirable reconstruction que M. A. Pelet en a faite, et qui vaut à elle seule plus que vingt volumes. Ces zones de gradins sont classées en quatre

ordres ou *précinctions*, séparées par des espaces plus larges que ceux des gradins eux-mêmes. Ces précinctions indiquaient la hiérarchie civile des Romains, que les peuples conquis ou colonisés auraient aussi adoptée. Les places les plus rapprochées du podium étaient des loges accordées à des familles qui avaient bien mérité de la patrie, la rampe du podium a conservé le nom de plusieurs de ces familles, et les neuf têtes sculptées et enchassées depuis dans une des parois de l'édifice, étaient peut-être les portraits des membres de l'une d'entre elles. La précinction qui vient immédiatement au-dessus, était affectée aux patriciens, et la troisième aux chevaliers. Il est à remarquer que les gradins qui sont disposés, d'après une juste proportion, pour servir de siége, auraient offert un escalier bien incommode, quelquefois même impraticable pour ceux qui désiraient y monter. Pour éviter cet inconvénient, on avait pratiqué dans l'épaisseur de chaque gradin, de distance en distance, des doubles marches qui formaient ainsi un escalier doux et commode. Cette attention avait été négligée pour la précinction supérieure, destinée aux plébeïens ; « le peuple peut lever la jambe, » disait-on ; mais en revanche on lui avait accordé l'insultante distinction de lui marquer ses places, et une coche, gravée à distance égale sur les pierres, devait faire loi pour un peuple grossier et querelleur. Trente ouvertures, dix pour chacun des espaces qui séparaient les précinctions, donnaient accès aux gradins. On les désignait par le nom de *Vomitoires*. C'est par ces ouvertures que dix-sept mille [1], et selon d'autres auteurs vingt-trois mille spectateurs pouvaient, dans l'espace de cinq minutes, inonder ou vider entièrement le cirque romain. Les corridors les mettaient à l'abri ; les soixante portes les dégorgeaient sur la ville. Et comme un quart seulement de la population était admise à contempler les

---

1 A raison de vingt pouces par place, selon Ménard.

jeux publics, l'amphithéâtre avait été construit pour une population de soixante-huit mille, et peut-être quatre-vingt-douze mille âmes.

Voici maintenant les dimensions des arènes de Nismes, nous les donnons ici dans le même ordre que celles de l'amphithéâtre d'Arles, pag. 55, afin de rendre la comparaison plus facile :

	Mètres.	Cent.
Longueur du grand axe.	133,	38
Longueur du petit axe.	101,	40
Nombre des gradins.	32	
Nombre présumé des spectateurs.	17 à 23,000	
Nombre des arcades à chaque étage, de la circonférence extérieure.	60	
Hauteur de l'édifice à l'extérieur.	21,	32
Circonférence extérieure de l'édifice entier.	358	
Abaissement de l'arène sur le sol actuel de la place extérieure.	2	36

Pour se faire une idée de l'effet produit par le colysée de Rome, il faudrait placer les arènes d'Arles sur le faîte de celles de Nismes, et donner à cette immense ceinture un développement de 200 mètres dans le grand axe, et 166 dans le petit.

LES QUAKERS DE CONGÉNIÈS.

Dans la partie occidentale de la Vaunage se trouve un bourg de mille âmes environ. Rien ne le distingue des autres amas de modestes habitations répandues dans la plaine, si ce n'est peut-être un énorme cyprès que l'avant-dernier hiver a desséché, et qui se tient encore là debout, immobile, comme une triste relique de ce qui fut vie et verdure. L'artiste peut donc traverser Congéniès sans presque s'en apercevoir, sans regretter que la diligence ne daigne pas même y changer de chevaux.

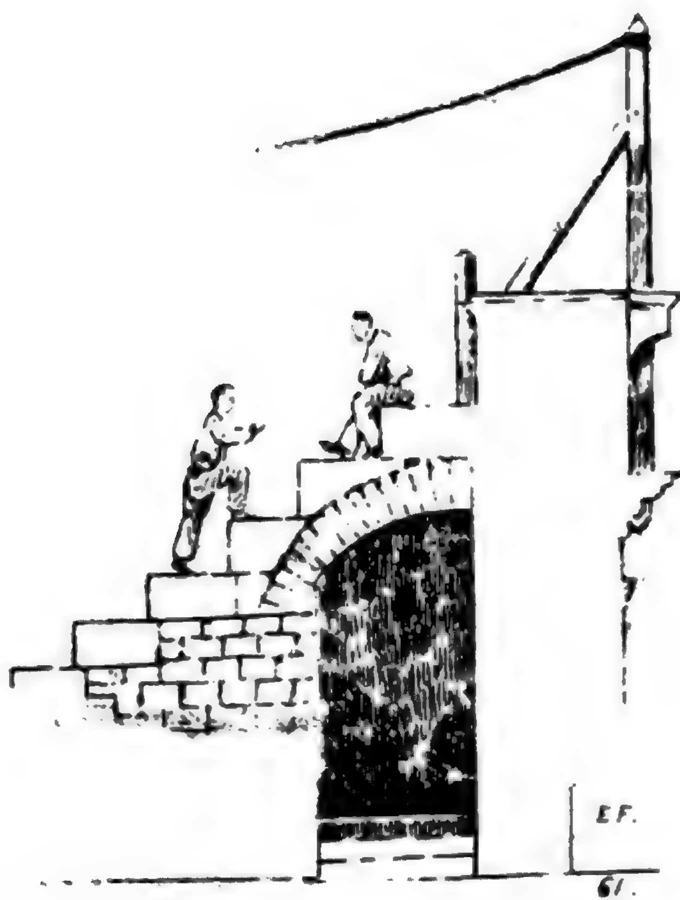
Mais que celui qui aime l'homme plus que les montagnes et les ruines, ne traverse pas si brusquement le petit bourg oublié, car s'il n'a rien pour charmer les yeux, il a de quoi exciter une légitime curiosité, et il offre à l'homme réfléchi un fait moral qu'il ne retrouvera dans aucune autre partie de la France. Qu'il sache donc que ce petit coin ignoré renferme quatre sectes religieuses qui vivent l'une à côté de l'autre en parfaite harmonie, jouissant d'une entière liberté de droit et de fait, et prospérant chacune selon les élémens qui leur sont propres. L'église catholique, le temple des réformés, celui des quakers, et bientôt une chapelle méthodiste, se touchent sans froissement, sans envie et sans rancune.

Ils l'ont donc comprise cette religion d'amour et de tolérance ces paisibles habitans de la plaine, sachons la comprendre aussi, car, serait-ce sans intention que la Providence aurait placé un tel spectacle aux portes de Nismes, si long-temps le foyer des dissensions intestines et des haines de parti?

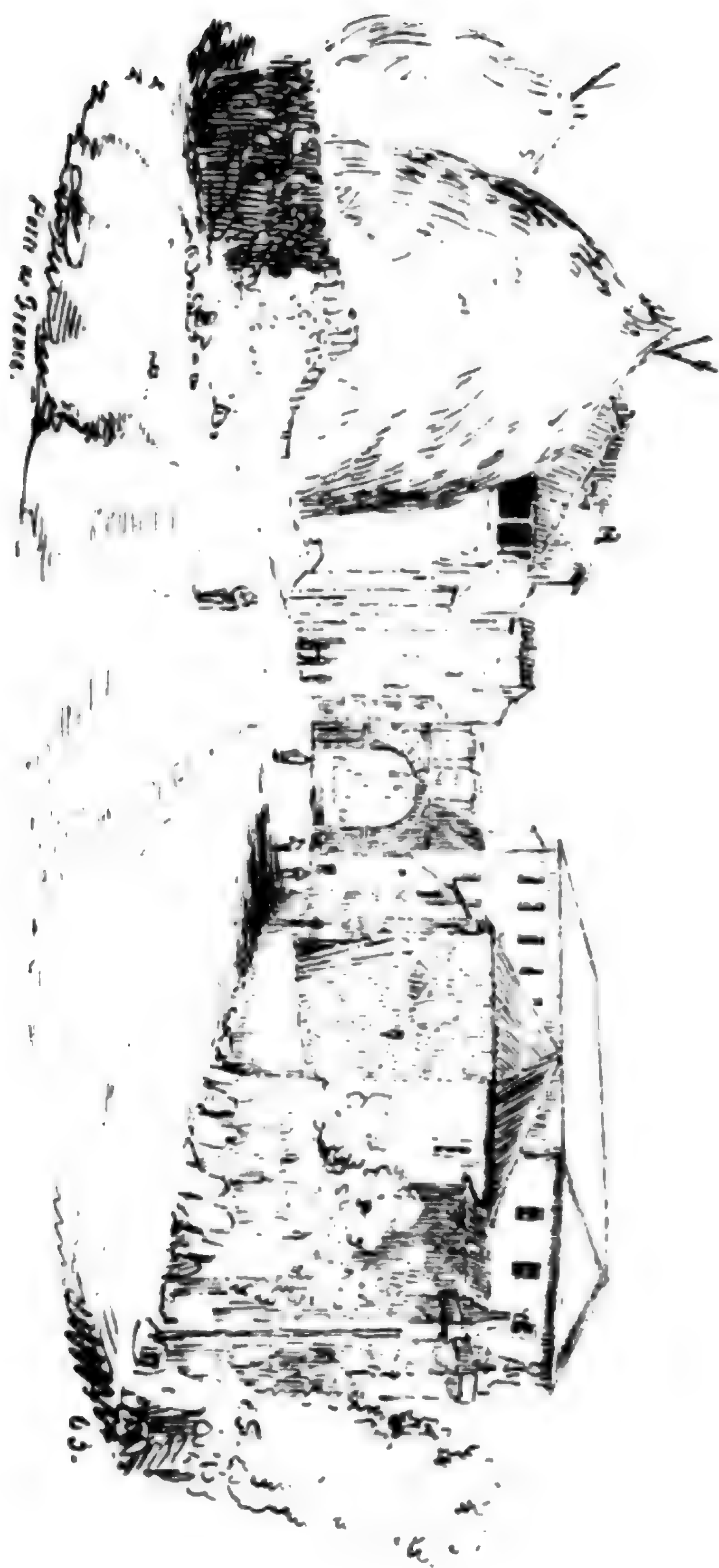
Après cette première impression si douce, et qui pourrait devenir si salutaire, vient naturellement un sentiment de curiosité, et l'on se demande quelle coïncidence de volontés ou de revers a réuni, dans cette retraite, tant d'élémens divers. C'est surtout l'existence d'une communauté de quakers, leur origine, leurs coutumes, leur position au milieu de notre société moderne qui soulèvent autant de questions d'un vif intérêt. Mon tableau est moral aussi bien que pittoresque. Il entre donc dans le cadre que je me suis imposé, de répondre à ces questions autant du moins que les traditions du pays me le permettront. Tout le monde sait que les protestans réfugiés dans les Cévennes, et armés pour leur défense, prétendaient à l'inspiration et professaient hautement ne recevoir leurs ordres que du ciel même. C'est ce dont les auteurs du temps font foi [1]. « Tout ce que nous

---

[1] Court, Histoire des Camisards, tom. 1, pag. 131 et suivantes.



62



faisions « dit Durand Fage » soit pour le général, soit pour notre conduite particulière, c'était toujours par ordre de l'Esprit. Les plus simples, les enfans même étaient nos oracles, surtout quand ils insistaient dans l'extase avec redoublement de paroles et d'agitations, et que plusieurs disaient une même chose. Etait-il des occasions de grande importance, nous nous jetions tous à genoux; on faisait une prière générale, et chacun demandait à Dieu qu'il lui plût de nous diriger dans l'affaire dont il s'agissait; et voilà incontinent qu'en divers endroits, on apercevait quelqu'un saisi de l'Esprit, et que tous les autres couraient pour entendre ce qui serait prononcé, etc. »

Les femmes n'étaient point exemptes de ces transes religieuses, et plusieurs se faisaient écouter avec intérêt par la foule des Camisards; mais parmi elles aucune ne captivait l'attention, aucune n'excitait l'enthousiasme comme Lucrèce ***. L'influence morale qu'elle exerçait était si puissante, qu'elle fit naître quelques inquiétudes chez les chefs de la communauté religieuse à laquelle elle appartenait. Et comme elle insistait, l'ordre positif lui fut intimé de s'abstenir de prendre la parole dans les assemblées publiques. A l'ouïe de cette inhibition, Lucrèce se lève, et d'un ton d'inspirée, s'écrie : *Qui m'aime, me suive !* .. et la multitude de courir sur ses pas et d'encombrer sa maison, devenue depuis lors un lieu de réunions religieuses. Ici les traditions laissent une lacune et gardent le silence sur les formes admises ou rejetées par cette petite communauté; elles nous la représentent seulement comme agissant d'une manière isolée et indépendante, oubliée dans la masse du peuple camisard, partageant leurs revers, sans suivre peut-être toutes leurs pratiques. Elles nous parlent d'une manière plus détaillée d'un homme nommé Paul Codognan, qui, à la fin du dernier siècle, conçut le projet de formuler les croyances et les coutumes de la petite communauté. Il rédigea sur ce sujet un ouvrage qui se ressentait,

dit-on, du manque d'éducation et de l'isolément dans lequel avait toujours vécu l'auteur. Celui-ci remplaçait le savoir par la persévérance, et comme l'impression des ouvrages religieux éprouvait encore quelque gêne en France, Paul Codognan partit, à pied, pour la Hollande. Ce fut là qu'il entendit, pour la première fois, parler des quakers de l'Angleterre et de l'Amérique; cette découverte et peut-être quelques justes critiques sur son ouvrage, le dissuadèrent de le publier, et plus tard il se rendit en Angleterre où il se mit en relation avec John Eliott, homme distingué de la société des amis. Dès lors la petite communauté de Congeniès devint un objet de vif intérêt pour les quakers d'Angleterre, on en vit plusieurs accourir pour leur tendre la main d'association, leur donner des livres, bâtir un temple et ouvrir une excellente école.

Le nom de *Quaker* a cessé depuis long-temps d'être pris en ridicule. Il vient de l'anglais *quake*, qui signifie l'action d'un homme qui tremble, et de là l'expression de *trembleurs*, qui indiquait chez les premiers hommes qui formèrent cette communauté, tantôt les gestes irréguliers d'une personne peu accoutumée à prendre la parole en public, tantôt les transes de l'enthousiasme ou de l'exaltation. Les quakers ont accepté de bonne grâce le nom qu'on leur a donné, mais celui qu'ils se donnent eux-mêmes est celui d'*Amis*, et leur association porte le titre de *Société des amis*. Ils se distinguent par une grande douceur et des mœurs essentiellement paisibles, et c'est pour conserver et perpétuer ces qualités précieuses qu'ils ont pris un nom qui les engage, aux yeux du monde, à une constante et inviolable fraternité. Comme tous les autres chrétiens réformés, ils suivent pour règle de foi la Bible seule, accompagnée des secours de l'esprit de Dieu; mais ils prennent, la plupart, des ordonnances qui y sont prescrites dans leur sens spirituel. Leurs pasteurs, choisis parmi les hommes d'une piété reconnue et d'une expérience consommée, ne reçoivent aucun salaire, et

peuvent vaquer à des travaux étrangers à leur ministère, pour subvenir aux besoins de leur famille. Comme ils ont tout spiritualisé, on ne célèbre chez eux aucune cérémonie extérieure ; c'est ainsi qu'ils s'abstiennent du baptême et de la communion. Dans leurs assemblees qui se tiennent le dimanche et souvent aussi le mercredi, ils gardent un profond silence, chacun est plongé dans ses propres méditations ; elles ne sont interrompues que par les prières ou les exhortations des ministres, qui ne prennent la parole qu'autant qu'ils s'y trouvent disposés par une conviction intime. Les femmes reçoivent aussi le titre de ministre, et peuvent parler en public. L'éducation religieuse de famille est chez eux très soignée, et en général ils reçoivent une bonne education. En Angleterre ils se distinguent par leurs connaissances dans les sciences ; les Allen, les Dalton et les Philips appartiennent à leur secte, et quoique leurs principes favorisent peu la culture des beaux-arts, et quelquefois même tendent à la détruire, on compte dans leurs rangs le poëte Barton et le peintre West. Ils s'éloignent scrupuleusement des plaisirs du monde, et les femmes profitent du temps qu'elles perdraient ailleurs, à la toilette ou à l'étude des arts frivoles, pour étudier les sciences, les langues et la littérature. Le qnaker se reconnaît à son habit, qui a la même forme, dit-il, que celui de ses ancêtres ; il se reconnaît aussi au tutoiement et à une extrême sobriété, quant aux manifestations extérieures d'une politesse maniérée ; on le distingue aussi à ses habitudes de franchise et de véracité ; il refuse obstinément de prêter serment, parce que son *oui* est toujours *oui*, et qu'il sait qu'il ne faut pas plus badiner avec le mensonge qu'avec le feu. La loi française comme la loi anglaise, devant les Cours de justice, affranchit du serment le disciple de Willam Penn, qui, dit-on, fit jadis avec les sauvages d'Amérique un traité qui ne fut ni écrit, ni juré, ni violé. Les quakers se distinguent aussi par leur horreur pour la guerre, et ils ne se contentent point de

déclamer et d'écrire contre les abominations qui en sont les causes ou les conséquences, mais ils résistent depuis deux siècles aux lois qui exigent leur enrôlement dans l'armée ; plutôt que de servir, on les voit se soumettre aux rigueurs de l'emprisonnement, et ils ont, dans le sein de leur congrégation, une commission permanente dont les travaux se dirigent uniquement vers le soulagement de ceux qui souffrent, à cause de cette résistance dictée par leur conscience. Et lorsqu'on veut les convaincre de l'inutilité de leurs efforts, ils répondent qu'ils n'en espèrent rien pour le présent, mais qu'ils travaillent pour un avenir dont d'autres profiteront un jour. Nulle part les quakers ne sont étrangers aux institutions de bienfaisance qui honorent et soulagent l'humanité ; dans plusieurs lieux ils sont à la tête des sociétés qui ont pour but l'amélioration des hôpitaux, des prisons et des écoles. C'est un quaker, un Français, Antoine Benézet qui eut le premier l'idée aux Etats-Unis, de donner la liberté à ses esclaves nègres, et de s'élever contre l'abominable trafic des Africains.

On pense bien que j'ai plutôt dépeint ici les mœurs des quakers de la Grande-Bretagne, que ceux de Congéniès ; mais ceux-ci appartiennent à la même famille, et quoiqu'ils ne suivent pas leurs principes jusques dans leurs conséquences les plus rigoureuses, on peut étudier chez eux les mœurs qui caractérisent leur communauté. Trop peu nombreux, il va sans dire que leur congrégation, considérée comme corps, doit présenter moins de consistance, mais les visites fréquentes de leurs amis ont beaucoup contribué à stimuler leur zèle et à répandre chez eux l'instruction.

Nous ne serons ni les apologistes d'une communion à laquelle nous n'appartenons point, ni les juges et les critiques d'hommes si tolérans et si honorables ; mais nous aurions cru oublier une page intéressante dans notre recueil, en négligeant de faire mention des membres de la société des amis qui habitent nos contrées méridionales, et surtout en résistant au plaisir de transcrire ici

quelques paroles qui terminent l'intéressant mémoire de M. G. de Labaume, sur l'agriculture de Congéniès :

« [1] L'industrie des habitans de Congéniès, adoptée partout où elle pourrait l'être, influerait donc puissamment sur la fortune publique ; rien ne peut être, je crois, plus utile à notre prospérité que l'exemple de leur agriculture, si ce n'est pourtant celui de leur tolérance. C'est dans ce bourg du département du Gard, à trois lieues de Nismes, sous le même soleil, que toutes les opinions, tous les cultes, toutes les formes diverses d'adorer la divinité semblent s'être donné un pacifique rendez-vous. L'église, le temple, la maison des quakers s'y touchent presque et n'ont pas encore frémi d'un pareil voisinage ; heureux le village où l'honnête homme, quelle que soit sa couleur, peut venir, à la table hospitalière de l'adjoint catholique, trinquer de bonne amitié avec le maire protestant, le greffier quaker, le ministre de l'église réformée et un missionnaire méthodiste ! Ami des champs, je recommande l'agriculture de Congéniès, vrai moyen de fortune, source de richesse honorable ; ami des hommes, je prêche sa tolérance, vrai moyen de repos, de tranquillité publique sans laquelle aucun bonheur n'est possible. Assez de maux *inévitables* ne viennent ils pas nous assaillir dans notre court passage, faut-il encore que l'homme en démence ajoute des malheurs aux malheurs qui l'accablent ? Les fléaux physiques, les calamités de la nature ont rendu l'état de société nécessaire ; faudra-t-il donc reconnaître que la société a augmenté encore les malheurs de la nature, et que les hommes en se réunissant n'ont fait qu'aggraver leur misère ?

» Faisons une trève à nos sentimens haineux, à nos inimitiés sans cesse renaissantes, ne fût-ce que pour essayer si les douceurs d'un commerce affectueux ne valent pas mieux pour alléger les peines de la vie, que les rugissemens de la haine ou les fureurs de la vengeance. »

---

1 Ce Mémoire n'a point été publié, mais seulement imprimé à un petit nombre d'exemplaires que M. de Labaume a bien voulu réserver à ses amis.

TABLEAU STATISTIQUE.

La statistique se compose principalement de chiffres, et le lecteur en trouvera ici trois pages qui ont pour but de lui donner quelques renseignemens exacts sur les quatre départemens compris dans le cercle que nous avons tracé autour de Nismes. Nous les avons empruntés à l'Annuaire de France, année 1833. Ces pages n'offriront point d'intérêt à la lecture, je le sais, mais on me saura gré peut-être d'avoir consigné des documens utiles à consulter pour certains calculs, et propres à rendre très-aisées certaines appréciations.

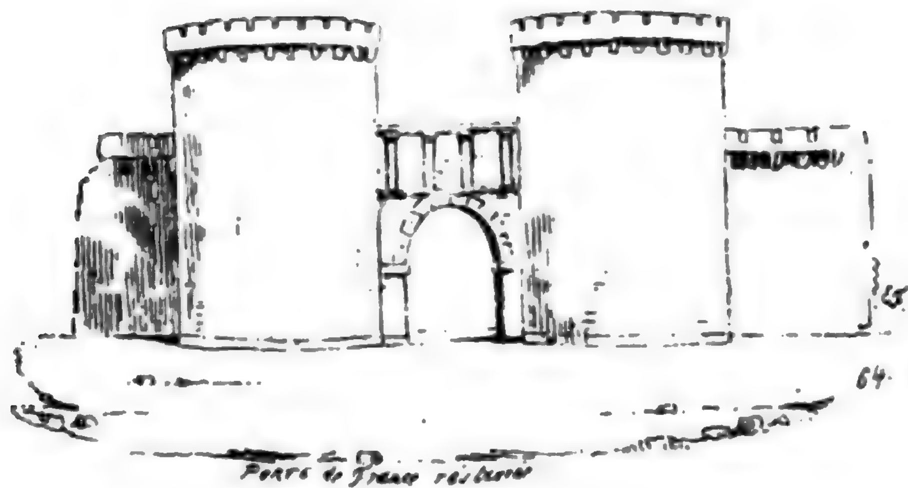
	ARDÈCHE.	GARD.	HÉRAULT.	VAUCLUSE.
Anciennes provinces.	Languedoc.	Languedoc.	Languedoc.	Comtat Venaissin
Chefs-lieux.	*Privas.*	*Nismes.*	*Montpellier.*	*Avignon.*
Arrondissemens.	3	4	4	4
Cantons.	31	38	36	22
Communes.	328	344	334	150
Superficie en hectares carrées.	550004	599723	630935	336963
Population au 1.er janv. 1832.	340734	357283	346207	239113
Mariages.	2657	2682	2875	1887
Naissances.	11355	11864	10616	8341

Décès.	8843	8363	9320	7619
Gardes nationaux.	65537	66756	44956	43242
Contingent militaire.	909	937	1135	601
Jurés.	804	1552	2286	820
Électeurs.	404	1233	1867	503
Nombre de Députés,	4	5	6	4
Revenu territorial net.	13210000 f. 00 c.	20636000 f. 00 c.	21586000 f. 00 c.	13614000 f. 00 c.
Contributions en 1832.				
Foncière.	1212095 f. 17 c.	2440212 f. 49 c.	3110008 f. 23 c.	1223030 f. 51 c.
Personnelle et Mobilière.	292632	524847	611157	348391
Portes et Fenêtres.	121968	262207	282535	242484
Bois en hectares.	39616	126355	52867	51164
Vignes en hectares.	14929	51198	91941	22038
Landes en hectares.	137501	131939	201899	60635
Vin, hectolitres.	224322	1041651	1713600	362208
Bierre, hectolitres.	»	1495	2350	»

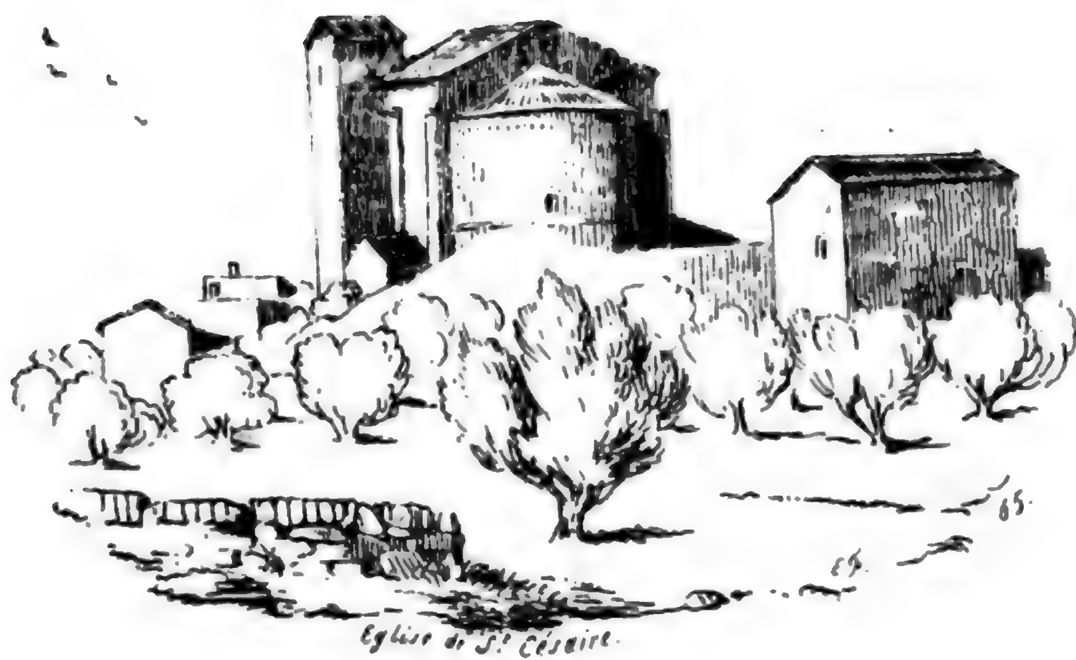
Académie de Nismes, comprenant l'Ardèche, le Gard, la Lozère et Vaucluse, en 1832.

	ARDÈCHE.	GARD.	HÉRAULT.	VAUCLUSE.
Population.		1077577		
Écoles.		1028		
Ecoles normales primaires.		3		
Écoles d'enseignement mutuel.		54		
Élèves.		39402		
Rapport des élèves aux naissances.		35557		
Indigens.	11494	24328	23542	9787
Accusés mariés ou veufs avec enfans.	28	36	41	25
Célibatair. ou veufs sans enfans.	43	47	41	37
Femmes.	1	5	1	4
Crimes contre les propriétés.	25	21	15	18
Contre les personnes.	13	14	5	6
Délits correction. et forestiers.	669	987	1110	653

FIN DU PREMIER VOLUME.

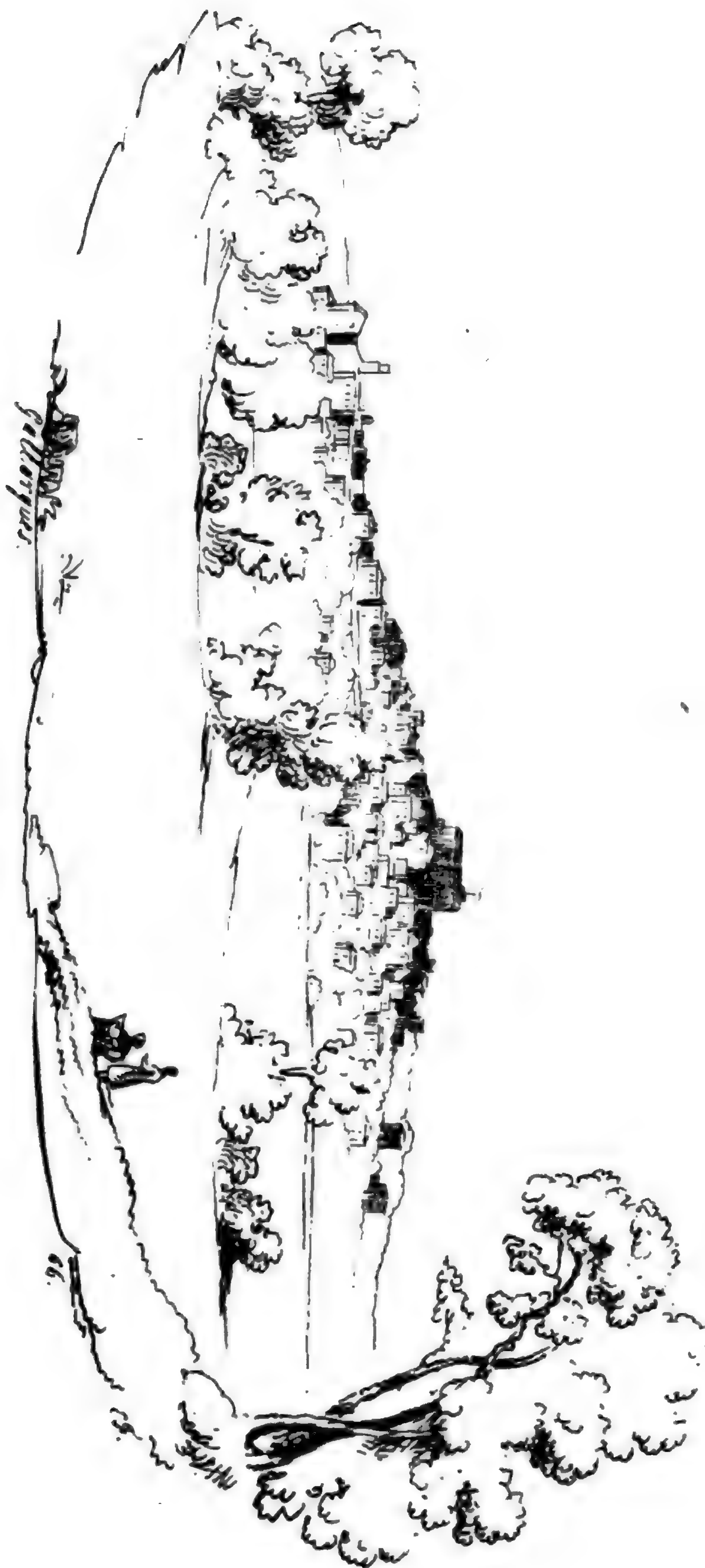


Porte de France restaurée



Eglise de St Césaire.

VIII.



LI

ITINÉRAIRE DE NISMES A MONTPELLIER.

Il est des gens qui, en se mettant en voyage, ne voient que l'embarras du départ et le plaisir de l'arrivée : tout l'espace de temps intermediaire n'est qu'une lacune dans leur vie, un moment de vide où l'existence est comme suspendue. Aussi les voit-on soigneux de rendre ce temps aussi inutile que possible, de le tuer, c'est le mot. Ils s'emparent d'un coin de la diligence, où bientôt le sommeil vient les delivrer de l'ennui de la route, ou, si le sommeil les fuit, on les entend, fâcheux, mecontens, se récrier contre la lenteur des chevaux, la négligence des postillons et le mauvais état de la route. Ils sont vraiment bien malheureux, et je les plains sincèrement. Pour moi je me range volontiers avec ceux qui pensent que la vie est toujours d'un grand prix, et comme l'ennui est une faute aussi bien qu'un malheur, il faut le chasser en route comme ailleurs. On est renfermé dans une caisse roulante d'un cube de cinq pieds de côté, avec autant d'étrangers, mais n'a-t-on pas, dans ce moment fugitif, quelqu'idée à communiquer à ces hommes que l'on rencontre fortuitement sur la scène du monde, n'a-t-on pas à en recevoir quelqu'idée nouvelle et utile ? J'estime que la compagnie la moins polie et la moins instruite peut encore offrir à l'homme qui pense des renseignemens utiles sur le pays qu'il parcourt, ou du moins un objet intéressant d'observations générales ; j'estime aussi que la route la plus uniforme n'est jamais sans intérêt pour celui qui regarde avec attention se dérouler, comme un ruban devant la portière de sa voiture, ici, les collines et les villages qui font toujours un accident dans le paysage ; là, les paysans joyeux ; ailleurs, la culture et l'industrie de l'homme qui varient tant dans l'espace de quelques toises J'ai connu des voyageurs qui faisaient de la botanique et de la minéralogie du

haut de leur diligence, en fixant leurs regards sur les lisières des chemins qui déroulaient à leurs yeux la Flore commune du pays et les échantillons de ses roches constituantes. Je ne connais pas de chemin aussi dénué d'objets d'observation que celui de Nismes à Montpellier, et par conséquent aussi propre à ajourner la proposition que je me permets de faire au voyageur de ne pas s'ennuyer en route. Cependant, comme il entre dans le plan de cet ouvrage de faire connaître chacun des dix rayons qui divergent de Nismes aux extrémités du département, aussi bien que les ravins, les rochers et les bois intermédiaires, je vais accompagner le voyageur jusqu'à l'octroi de Montpellier. Heureux si je réussis à le dérober, pendant quelques instans à l'oisiveté et à l'ennui.

En quittant Nismes, avant d'atteindre le bureau d'octroi, on parcourt dans toute sa longueur le faubourg dit Chemin de Montpellier, sillonné en tous sens par les gens de la Vaunage et le roulage du Haut-Languedoc. On passe devant un bel édifice moderne, d'un style noble et sévère, mais placé d'une manière peu avantageuse, l'hôpital civil et militaire, auquel nous réservons dans nos feuilles un article à part. A côté, et dans l'enfoncement, le voyageur aperçoit une porte, une miniature d'antiquité romaine.

Ce reste antique a reçu, je ne sais pourquoi, le nom de *Porte de France*. Il est formé d'un seul arceau à plein cintre de 6 m. 58 c. de hauteur, sous clef, et de 4 m. 12 c. de largeur. Les pieds-droits et l'architrave sont en pierres de taille, et les espaces intermédiaires en moellons smillés. Cet arceau, dénué de toute espèce d'ornemens, est surmonté d'un attique entièrement construit en pierres de taille et orné de quatre petits pilastres d'un ordre très-simple ; cette partie paraît mince et délabrée. La Porte de France était flanquée de deux tours demi-circulaires qui lui servaient de défense, et dont on voit un reste à gauche ; elles avaient 9 m. 70 c. de diamètre, c'est-à-dire plus de largeur que

le massif entier de la porte elle-même. C'est à ces tours que venaient se rattacher les murailles d'enceinte qui entouraient la ville de Nismes, et dont cette porte était une issue. On remarque, dans le milieu de l'épaisseur des pieds-droits, une rainure qui servait probablement à la manœuvre d'une herse ; mais il est difficile de déterminer si cette rainure est un ouvrage du temps des Romains ou du moyen âge. Il n'est pas à présumer que cette issue fût celle de la grande *voie Domitienne* dont nous parlerons plus loin et qui était digne d'un plus beau monument, mais plutôt une des nombreuses ouvertures pratiquées dans les murs d'enceinte.

Au sortir de la ville, on traverse, sans s'en douter, le cadereau qui vient finir là dans un creux, et l'on se trouve dans la plaine, à gauche, chargée d'épis et de pâturages jusqu'aux collines de grès [1] de Beauvoisin ; à droite, s'élevant en collines parées d'un manteau velouté d'oliviers et de vignes. En automne, les vignes prennent ici des teintes d'une richesse désolante pour le peintre qui ne peut dépasser l'éclat de sa palette ; en hiver, c'est le tour des oliviers dont la teinte, en tout autre temps blafarde, mais alors douce et harmonieuse, récrée singulièrement la vue ; le printemps est pour la plaine sur laquelle il jette une teinte du plus beau vert ; en été, tout est poussière et désolation.

On passe en dessous du Puech-d'Autel surmonté de son télégraphe et de sa calotte de calcaire d'eau douce. Nous ferons, plus tard, de cette petite sommité l'objet de quelques observations particulières. A un quart de lieue de distance, on laisse St-Césaire sur la droite, au milieu de ses vignes et de ses olivettes.

L'histoire de ce hameau, qui porte le nom d'un des plus éloquens Pères de la primitive église, se confond avec celle de Nismes, au territoire duquel il appartient.

---

1 On appelle ainsi le terrein de galets qui s'étend de Nismes à la mer.

Il n'offre aucun autre monument que le temple qui ressemble à tous les temples du pays, et l'église qui offre, comme toutes les églises de nos villages, un cube de maçonnerie terminé, à l'orient, par un chœur semi-circulaire et surmonté par une tour carrée, fig. 65.

On a fait à St-Césaire un essai de puits artésien qui n'a pas mieux réussi que sur les autres points du département. Un puits très-vaste, de 60 pieds de profondeur, servait depuis long-temps à alimenter le moulin à huile de M. Huguet. Le fond de cette vaste cavité a servi de point de départ. On est parvenu à une très-grande profondeur, mais sans jamais rencontrer cette couche d'argile qui annonce et retient les sources vives et jaillissantes; partout on a travaillé dans un calcaire très-dur, dans la pâte duquel plusieurs fois les instrumens se sont brisés ou sont demeurés enchassés.

Milhau, connu anciennement sous le nom d'*Amiglaoum*, jouit d'une assez grande prospérité qu'il doit à une agriculture bien entendue et à la fabrication des vins et des eaux-de vie. Population : 1,630 âmes. A une lieue de là on traverse Uchau dont l'ancien nom était *Hochaoum*, ainsi traduit : *Ad octavum lapidem*, à la huitième pierre. On a trouvé, en effet, une pierre milliaire portant le chiffre VIII et une inscription du temps d'Antonin le Pieux. Dans les anciens titres, Uchau porte le nom de *Villa S. Pauli de* OCTAVO. En patois languedocien, le mot *Uchau* sert à désigner la huitième partie d'une once ou un gros. Il est à remarquer que l'on a trouvé dans cette direction un grand nombre de monumens semblables qui se rattachent à la grande voie Domitienne. Cette voie importante établissait une communication entre Marseille et l'Espagne par Nismes, Ambrussum, Sextantion et Narbonne. Elle existait probablement avant la fondation de la colonie Nîmoise, mais peu étendue et dégradée. Polibe, qui écrivait vers l'an 600 de Rome, en fait mention. Le général Cn. Domitius Œnobarbus la refit entièrement et y attacha son nom, à juste titre, l'an

de Rome 633 Les nombreuses pierres milliaires portent les noms d'Auguste, Tibère, Claude et Antonin le Pieux. Les inscriptions, sous les trois derniers empereurs, portent constamment ces mots : *refecit et restituit*, avec des chiffres. Après Antonin le Pieux, cette voie fut négligée. Avant Tibère, on n'inscrivait pas le numéro des pierres milliaires. Auguste, par l'absence du mot *restituit*, semble vouloir se faire honneur de la fondation de cette voie.

Plus loin on aperçoit à gauche le bourg de Bernis, population : 1,215 âmes. Ancien nom *Bernicium* ou *Bernugum*. On y voyait autrefois un château qui fut acheté d'une dame par Alphonse comte de Toulouse, en 1138, pour la somme de onze cent cinquante sols, monnaie de St-Gilles. Pendant les guerres des Albigeois, ce château fut assiégé par Simon de Montfort qui s'en empara en 1217, et fit pendre la plupart des habitans. Aujourd'hui un grand nombre de familles opulentes de Nismes viennent passer l'été à Bernis ou dans ses environs immédiats, peuplés de leurs maisons de plaisance.

Au-delà de Bernis on observe, à gauche de la route, un vieux château d'un aspect pittoresque Il appartient à deux frères ; et l'on raconte comment l'une des deux portions, ruinée par la volonté du propriétaire, menace d'entraîner à une ruine prochaine la portion jusqu'ici intacte.

A Codognan, *Condonhanum*, on trouve des boues minérales, peu abondantes, mais, dit-on, assez efficaces. Les villages que l'on a observé sur la hauteur, à droite, sont Vergèze et Mus ; on y exploite des carrières de calcaire moellon marin. Celle de Mus est taillée en forme de dalles qui reçoivent le nom de *Bard de Mus* et qui servent à paver nos salles où elles reçoivent un assez beau poli sous le pieds de nos Savoyards On en exportait autrefois jusqu'en Canada, par le port d'Aiguesmortes. C'est dans cette molasse que l'on rencontre des milliers de coquillages pétrifiés, presque entièrement semblables à ceux qui peuplent encore nos mers, des huîtres, des

peignes, des glands de mer, des oursins, des coraux, et quelquefois des dents de squales ou requins, comme nous l'avons fait remarquer ailleurs, pag. 7. J'en possède une d'une dimension remarquable; j'en donne ici le dessin, fig. 69, de grandeur naturelle. On trouve aussi sur ces hauteurs, mais dans le calcaire crayeux tertiaire, des nautiles et des ammonites de très-grandes dimensions; j'en ai trouvé qui atteignent jusqu'à un pied et demi de diamètre.

Au-delà de Mus, on aperçoit, dans une situation très-élevée, le bourg de Grand-Gallargues, dominé par l'ancien château qui est devenu un temple et un télégraphe, fig. 60. On laisse à gauche la campagne de St-Rémi, cachée derrière deux énormes aubes, et auprès de laquelle a été trouvé un vase antique de 9 pieds de hauteur; il est parfaitement conservé et ne présente aucune autre ouverture que l'orifice supérieur. La forme en est parfaitement belle et simple. Un jour nous reproduirons le dessin de cette cuve vinaire qui mérite de figurer parmi les curiosités du pays.

Ici la route s'élève sur le sol couvert de riches vignobles, et des digues artistement jetées annoncent l'approche d'un de ces petits fleuves dont le pays a plus souvent à redouter la fureur qu'à vanter les bienfaits. Celui-ci nous est déjà connu; c'est le Vidourle qu'on traverse sur un pont bâti de pierres tirées des carrières de Gallargues. On observera auprès de ce pont un cabaret de peu d'apparence. Les amis du philosophe de Genève doivent s'y arrêter, car, en 1741, il en disait: « Ce cabaret, le plus estimé de l'Europe, méritait de l'être; » il est vrai qu'un peu plus loin il ajoute: « mais à force d'user sa réputation, il l'a perdue tout à fait. »

Il faudrait se détourner de la route et remonter le Vidourle pendant une demi-heure pour atteindre les ruines du pont d'*Ambrussum*, fig. 68. Ce reste d'antiquité romaine mérite une course à part. Ambrussum ou *Ambrusium*, situé dans le pays des Volces arécomiques, était du nombre

des vingt-quatre villes et bourgs qui dépendaient de la ville de Nismes. Il était, comme nous l'avons dejà dit, placé sur la grande voie Domitienne. Ce bourg, dont on ne voit plus aucun vestige, donna son nom au pont qui fut construit sur ce point pour passer la rivière. César en fait mention dans ses Commentaires, et lui donne le nom de Pons Ambrussi ; il n'en reste que des débris ; savoir : deux voûtes formées de quatre arcs doubleaux en pierres de taille, et deux culées sur les bords du fleuve. La voie en était très-large et assez usée par le passage des charrettes pour laisser voir le jour à travers. Ce monument est placé dans une belle solitude ; les eaux ici sont limpides, et la verdure s'y reflète d'une manière agréable ; c'est encore ici un de ces exemples rares et précieux d'une ruine abandonnée au temps et à la nature ; rien ne distrait la rêverie du peintre, rien ne trompe le coup d'œil de l'antiquaire.

Lunel est une ville de 6,200 âmes, située dans un pays bas et souvent inondé. On y trouve en hiver de l'eau ; dès le printemps, de la poussière ; en été, des moucherons, et en automne, des fièvres. Lunel doit la grande prospérite dont il jouit à son canal et à sa grande fabrication de vin, d'eaux-de-vie et de futailles. Quand on traverse les rues tortueuses de cette petite ville, on respire partout dans une atmosphère alchoolique et énivrante. Lunel possède un fort joli jardin public. A une demi-lieue au nord de Lunel-Vieil se trouve, sur la hauteur, la propriété de M. Gauthier, où l'on a découvert une grotte à ossemens. Ce réceptacle a été bientôt épuisé par les fouilles des savans. On y a trouvé des débris de tous les animaux carnivores qui fréquentaient autrefois ce genre de cavités. Nous réunirons ces faits avec tous ceux qui ont été recueillis par MM. E. Dumas, Marcel de Serres et Teissier, dans les cavernes de Mialet, de Pondres et de Meyrucis. A Lunel, les ossemens sont engagés dans un terreau rougeâtre qui émet, même longtemps après son extraction, une très-forte odeur d'iode.

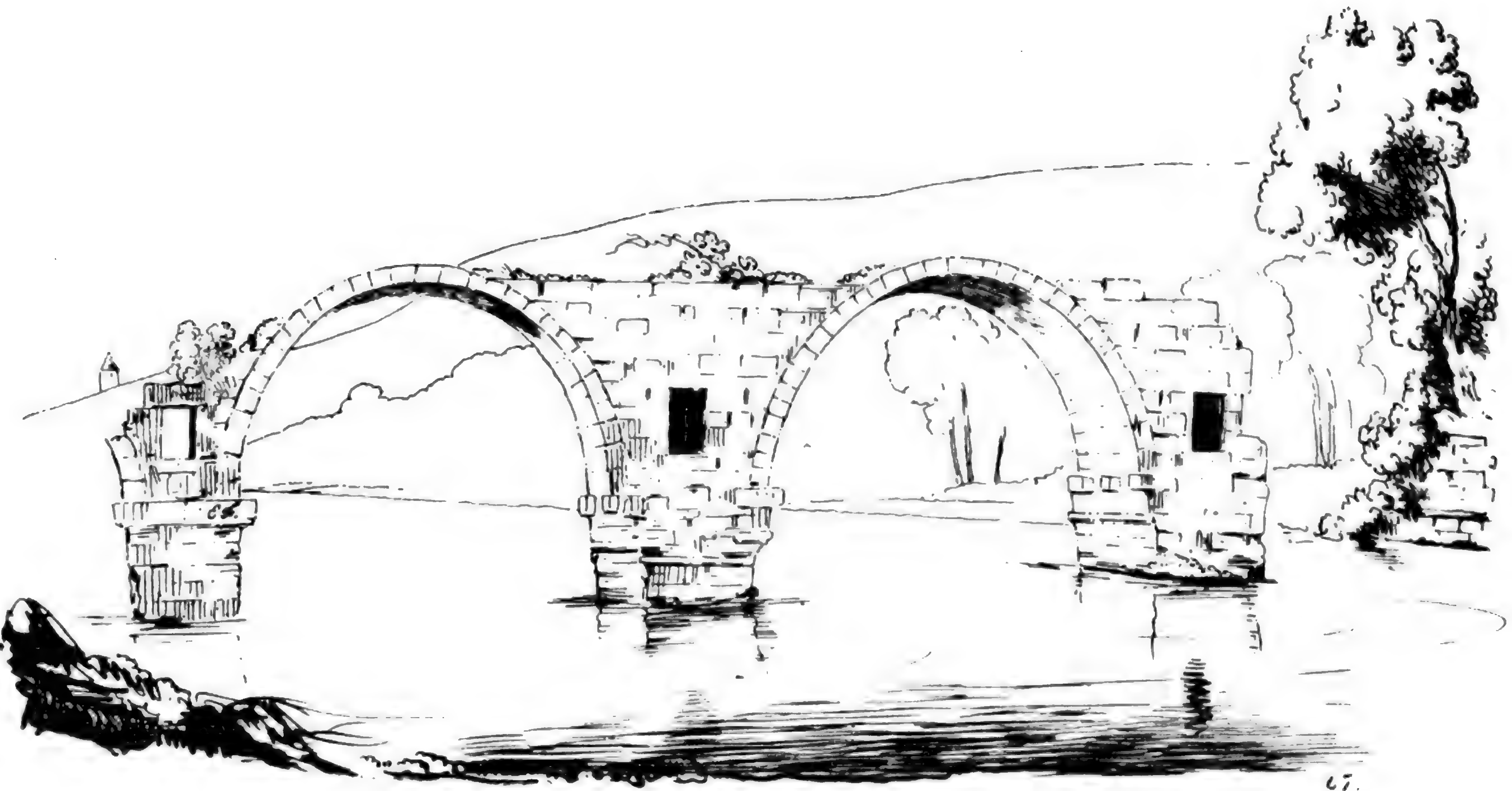
La grotte est une cavité où l'art est venu aider la nature, et dont l'issue offrira au peintre un tableau assez remarquable.

La route offre peu d'objets dignes de remarque de Lunel à Montpellier. Le voyageur verra cependant avec plaisir, au nord, se dérouler l'immense aqueduc de Castries qui unit les antiques tours de ce château avec une colline elevée ; dans un fond vaporeux, le Pic de St-Loup termine parfaitement ce paysage vraiment méridional.

Castelnau, qui est situé dans un vallon pittoresque, à peu de distance de Montpellier, était un lieu important du temps des Romains. Quelques auteurs même le confondent avec Sextantio ou Substantion où la voie Domitienne venait joindre la grande route de Narbonne, mais dont on voit les restes près de Lattes, dans le voisinage de l'étang de Maguelonne On a découvert aussi à Castelnau plusieurs pierres milliaires qui fournissent aux savans des sujets de discussions, mais qui laissent surtout aux voyageurs le regret d'être obligés d'envier aux Romains ces monumens qui leur indiquaient les distances et dont nos routes, par une inconcevable insouciance, sont presque partout dépourvues. On est forcé d'avouer que, sous ce rapport et sous bien d'autres, nos routes sont singulièrement négligées, et j'en appelle, pour soutenir mon jugement, à celui du voyageur qui vient de parcourir, avec moi, la route de Nismes à Montpellier.

ASTRUC.

Jean Astruc naquit à Sauve, le 19 mars 1684. Sa famille, alliée à la plus ancienne noblesse de cette province, y tenait un rang distingué. Son père était ministre du saint Evangile ; il joignait à une connaissance profonde des langues savantes, celle de la litterature et de



ASTRUC.

l'archéologie. Quoique son fils eût été baptisé dans le temple de Sauve, il le fit élever, après la révocation de l'Edit de Nantes, dans le catholicisme

Jean Astruc fit sa philosophie à Montpellier où il prit le grade de maître ès-arts, en 1700 Son inclination le porta à étudier la médecine : les succès justifièrent son choix. Dès l'âge de dix-huit ans il publiait déjà une dissertation sur la fermentation, qu'il attribue en partie, selon les idées du temps, aux tourbillons cartésiens, à l'explosion de la matière subtile, etc. Pour juger cet ouvrage, il faut se transporter au temps dans lequel il fut composé ; il faut voir le point d'où l'auteur est parti, et mesurer l'intervalle qui se trouve entre ce point et l'état actuel de nos connaissances. La chimie était alors encore à son aurore ; sa lumière, trop faible, ne répandait qu'un demi-jour sur la physiologie, et puis, c'est l'ouvrage d'un jeune homme. Mais ses erreurs avaient quelque chose de grand qui annonçaient ce qu'il devait être un jour. En 1703, Astruc fut admis au doctorat ; il accepta ce grade comme un engagement à se livrer au travail avec plus d'ardeur. La route qu'il prit dans sa méthode d'étudier était toute différente de celle que l'on suivait alors Des hypothèses mises à la place des faits ne pouvaient satisfaire un esprit aussi juste que le sien : c'était dans les hôpitaux, au lit des malades, qu'il allait interroger la nature et lui demander la solution des problèmes qu'il trouvait dans les livres. De retour dans son cabinet, il écrivait ce qu'il avait observé, comparaît ses observations avec celles des anciens, analysait leurs ouvrages, remarquait en quel état ils ont laissé la médecine, ce que chacun des modernes a ajouté, ce qu'ils ont fait pour reculer les bornes de l'art. Nous ne donnerons point ici le catalogue des ouvrages nombreux et très-remarquables composés par Astruc. Malgré les progrès de la science, plusieurs de ses traités sont encore bons à lire ; nous pouvons en citer un qui a un intérêt plus général que ses ouvrages de médecine, c'est son

Histoire naturelle du Languedoc où l'on trouve des faits et des observations curieuses sur les fontaines intermittentes du pays, les fourches de Sauve, etc., ainsi qu'une dissertation interessante sur les voies romaines et le retrait de la mer sur la côte d'Aiguesmortes. Un médecin, nommé Lamotte, voulut profiter de la réputation de ses ouvrages pour se faire un nom : il publia, comme de lui, un Traité de thérapeutique que ce celèbre professeur avait dicté a Montpellier. Malgré tout ce qu'il fit pour le défigurer et l'alterer, il n'etait pas encore assez mauvais pour que le public pût être trompé : quelques traits de génie semés dans l'ouvrage firent découvrir la fraude ; on se hâta de le restituer à son auteur véritable qui le désavoua. En 1717, Astruc enseignait la medecine à Montpellier ; sa manière était claire, précise et juste ; il etait doué d'une éloquence mâle et vigoureuse ; on croyait, en l'entendant parler, que le talent d'enseigner etait le seul qu'il possédait. Le roi lui accorda une pension, et il fut nommé inspecteur des eaux minérales du Languedoc. La peste de 1721 fut pour Astruc une nouvelle occasion de faire connaître sa profonde érudition et l'étendue de ses connaissances. Alors, comme depuis, les medecins étaient divisés en *contagionistes* et *non-contagionistes*. Les derniers opinaient pour la destruction des lazarets. Astruc s'était rangé dans la première opinion qui prévalut. Le roi de Pologne, électeur de Saxe, l'appela auprès de sa personne ; mais Astruc n'était pas né pour être courtisan : également incapable de feindre et de dissimuler, il ne concevait pas qu'un homme, né libre et indépendant, pût avoir des sentimens qui n'étaient pas les siens : aussi l'ennui le gagna-t-il bientôt à la Cour. Des affaires qui lui survinrent fournirent un prétexte pour se retirer, sans manquer a un prince dont il n'avait jamais reçu que des marques de bonté. Il partit comblé d'éloges, et revint à Paris où il avait résolu de fixer son sejour.

Les dignités l'attendaient dans cette Capitale. La ville

de Toulouse n'avait pas oublié que les premières leçons d'Astruc avaient fait revivre l'anatomie dans ses écoles. L'amphithéâtre lui devait son rétablissement et sa splendeur ; de très-beaux vers latins, gravés sur le frontispice, en perpétuaient la mémoire. La province voulut lui témoigner sa reconnaissance d'une manière aussi durable en le nommant *Capitoul* [1]. Cette même année il fut nommé médecin du roi, et l'année suivante le vit succéder à Geoffroi dans la place de professeur.

Les connaissances d'Astruc étaient extrêmement variées. Un homme d'esprit disait de lui : *Cet homme-là sait tout, même la médecine*. Les étrangers le connurent mieux que ses compatriotes. Un grand roi mandait à un philosophe de ses amis : *Je suis tranquille sur votre sort, vous avez Astruc pour médecin.*

On connaît peu de détails sur la vie privée de ce savant. L'education qu'il donna à son fils en absorba tous les momens. Il mourut à l'âge de 82 ans, le 5 mai 1768.

La faculté de médecine de Paris a fait placer son buste dans l'amphithéâtre [2].

LE SCORPION.

J'écris cette page pour les habitans du nord, car le scorpion est bien connu ici, et il y inspire bien moins de crainte qu'à ceux qui ne l'ont jamais vu. C'est cependant un insecte bien dégoûtant ; il a la marche oblique du crabe, les pinces de l'écrevisse, les pattes de l'araignée et son corps hideux est défendu par une queue qui se recourbe en tous sens, et présente de toutes parts un dard recourbé en alêne, acéré comme une épine et muni à la racine d'une fiole de poison. Il faut cependant vaincre

1 On nommait ainsi les échevins de Toulouse qui distribuaient, aux Jeux floraux, les fleurs léguées par Clémence Isaure. Le capitole où ils s'assemblent encore est un magnifique édifice qui orne la principale place de Toulouse.

2 La plupart de ces détails biographiques ont été empruntés à un ouvrage intitulé *Galerie française*, par une Société de gens de lettres, 1722.

notre répugnance, et, éclairé par les Rédi, les Leuwenhoek et les Maupertuis, donner à ce monstre l'attention qu'il mérite.

Le scorpion (*scorpio*) est un insecte aptère, c'est-à-dire totalement dépourvu d'ailes ou de rudimens d'ailes dans toutes les phases de son existence. Sa couleur varie extrêmement entre le blanc sale et la teinte foncée de la suie. La tête de l'insecte est fort grande, large et saillante; elle a été long-temps confondue avec le corcelet qui n'apparaît en réalité que comme un segment de l'abdomen. Cette tête plate est armée, sur le devant, de deux énormes mandibules, vulgairement appelées pattes, et qui ne servent point à marcher, mais à saisir les objets; outre ces mandibules, l'insecte a en dessous deux mâchoires larges, vigoureuses et tranchantes, qui sont les organes de la mastication. Deux yeux luisans, très-rapprochés, très-petits, visibles plutôt à la loupe qu'à l'œil nu, brillent sur la tête. Quatre paires de jambes, pliées en biais, d'une apparence cornée, sont placées de chaque côté et se rattachent au thorax. L'abdomen, composé de six segmens, se termine par une queue de la longueur du corps, composée de six articulations qui vont en s'allongeant et se terminent par l'instrument fatal qui fera toujours du scorpion un objet de juste appréhension.

Comme il arrive chez tous les insectes, la femelle est plus grande que le mâle; on a vu un de ces insectes donner en une seule fois la vie à trente-huit petits, bien conformes et d'un blanc de lait. Les petits naissent vivans et s'attachent au corps de leur mère. Les scorpions fréquentent les lieux chauds, humides et ténébreux, ils sont très-communs dans notre département, on les rencontre sous les pierres, le long des murs, dans les appartemens même. Le premier que j'ai observé était caché dans un pli de mes rideaux. On les rencontre, mais rarement en famille, composées d'individus de tout âge. Tout le monde parle du danger d'être piqué par un scorpion,

je pense que cette crainte est exagérée. Le scorpion est craintif et il fuit à la vue de l'homme, il est rare de le voir brandir sa queue et agiter son dard ; j'ajouterai que je n'ai jamais entendu citer une personne qui ait eté piquée ; je ne pretends pas que le fait n'ait jamais eu lieu, mais je le crois extrêmement rare. On recommande d'écraser le scorpion sur la blessure qu'il a faite, ce remède a pour principale efficacité d'inspirer de la confiance et de soutenir le moral du patient. Une goutte d'ammoniaque liquide produirait un effet plus réel ; on sait que cet alcali est aussi un remède efficace pour la morsure des vipères et la piqûre des guêpes. Maupertuis a fait de nombreuses expériences sur le scorpion de Souvignargues, village situé dans les environs de Sommières, où ces insectes se trouvent, dit-il, en si grand nombre, que les habitans en font un petit commerce. Ils les cherchent sous les pierres et les vont vendre aux apothicaires des villes voisines, qui les croient utiles pour quelques compositions contre la piqûre du scorpion lui-même.

« La première de ses expériences fut de faire piquer un chien, qui reçut trois ou quatre coups d'aiguillons d'un scorpion irrité, à la partie du ventre qui est sans poils. Une heure après il devint très-enflé et chancelant ; il rendit tout ce qu'il avait dans l'estomac et dans les intestins, et continua pendant trois heures à vomir de temps en temps une espèce de bave visqueuse : son ventre qui était fort tendu, diminuait après chaque vomissement ; cependant il recommençait bientôt à s'enfler, et quand il l'était à un certain point, l'animal revomissait encore. Ces alternatives d'enflure et de vomissement durèrent environ trois heures ; ensuite les convulsions le prirent ; il mordit la terre, se traina sur les pattes de devant, et enfin mourut cinq heures après avoir été piqué. Il n'avait aucune enflure à la partie piquée, comme en ont les animaux atteints par les abeilles et par les guêpes ; l'enflure était générale, et l'on voyait seulement à l'endroit de chaque piqûre un petit point rouge, qui n'était que le trou qu'avait fait

l'aiguillon, rempli de sang extravasé. Notre auteur a observé la même chose sur tous les animaux qu'il a fait piquer, et il n'a jamais vu que cette blessure fît élever la peau.

» Quelques jours après, M. de Maupertuis fit piquer un autre chien, cinq ou six fois au même endroit, sans qu'il parût malade. Il fit réitérer les piqûres, et en plus grand nombre, et dans la crainte que les premiers scorpions n'eussent épuisé leur venin, il en fit faire d'autres par de nouveaux, tant mâles que femelles. On fit piquer sept chiens du voisinage, qui, parce qu'ils étaient mieux nourris chez lui que chez leurs maîtres, venaient volontiers s'offrir à de nouvelles expériences; mais ils ne se ressentirent en aucune manière du venin, ni des piqûres; ils mangèrent à leur ordinaire. Enfin, on répéta l'expérience sur trois poulets qu'on fit piquer sous l'aile et sous la poitrine, mais aucun de ces oiseaux ne donna le moindre signe de maladie.

» De toutes ces expériences, on doit conclure que, quoique la piqûre du scorpion soit quelquefois mortelle, elle ne l'est cependant que rarement : elle a apparemment besoin pour cela du concours de certaines circonstances qu'il serait difficile de déterminer. La qualité des vaisseaux que rencontre le poignard ou aiguillon, les alimens que peut avoir mangé le scorpion, une trop grande diète qu'il aura soufferte, peuvent contribuer ou s'opposer aux effets de la piqûre : peut-être la liqueur empoisonnée ne coule-t-elle pas toutes les fois que le scorpion pique; mais il suffit d'avoir des exemples funestes pour s'en méfier. Au reste, ce peut être le peu de malignité des scorpions qui aura mis en crédit certains contre-poisons dont on se sert en Languedoc. »

On parle des scorpions blancs de la montagne de Cette, comme extrêmement dangereux.

« M. de Maupertuis a aussi reconnu que les mœurs de ces animaux sont féroces; ils sont aussi cruels, à l'égard de leurs petits, que les araignées. Une mère qu'il avait renfermée dans une bouteille, les dévorait à mesure

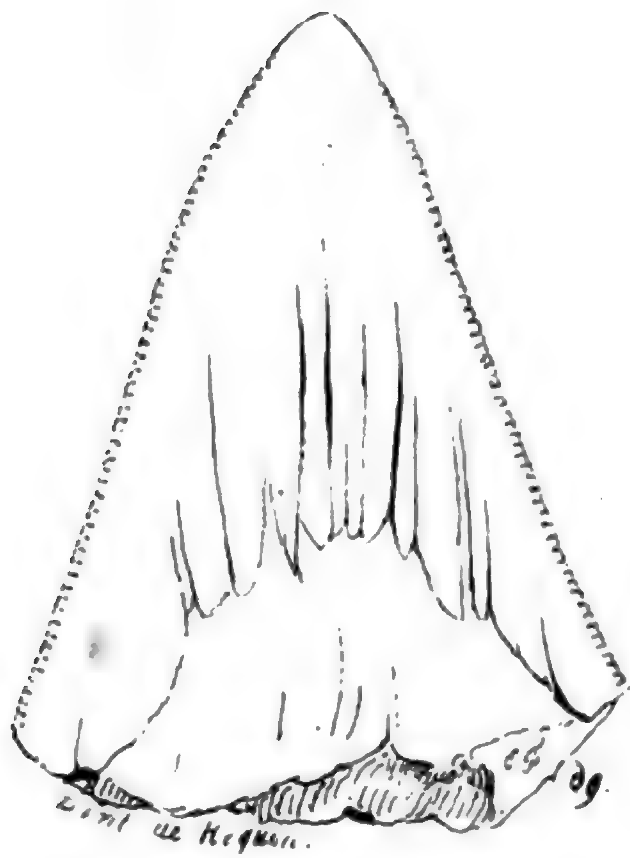
qu'ils naissaient. Ces insectes n'écoutent pas mieux les lois de la société entre eux que les sentimens de la nature pour leurs petits. Cent scorpions que notre académicien mit ensemble se mangèrent presque tous : c'était un massacre continuel, sans aucun egard ni pour l'âge, ni pour le sexe : en peu de jours il n'en resta, de ce grand nombre, que quatorze qui avaient dévoré tous les autres. On pourrait croire qu'ils ne se mangeaient ainsi les uns les autres que faute d'autre nourriture; mais après avoir connu les alimens qui étaient de leur goût, leur ayant présenté des mouches, ils en mangèrent, sans cependant oublier tout-à-fait leur férocité, car de temps en temps ils recommençaient à se dévorer. Ils mangèrent aussi des cloportes, et surtout une grosse araignée qui fut pour eux un mets exquis : trois ou quatre scorpions l'attaquèrent à la fois, et chacun y demeura long-temps attaché.

» Les scorpions font voir beaucoup de force et de courage contre les araignées : souvent un très-petit scorpion attaque et tue une araignée beaucoup plus grosse que lui. Il commence d'abord par la saisir avec l'une ou l'autre de ses grandes serres, quelquefois avec les deux en même temps : si l'araignée est trop forte pour lui, il la blesse de son aiguillon qu'il retrousse pardessus sa tête et la tue; après quoi les deux grandes serres la transmettent à deux beaucoup plus petites qu'il a au-devant de la tête, et qui sont ses dents, avec lesquelles il la mâche, et ne la quitte plus qu'il ne l'ait toute mangée. Quelquefois, dit Wolckamer le jeune, l'araignée vigoureuse fait tous ses efforts pour embarrasser et envelopper le scorpion de ses fils; mais celui-ci, indépendamment du coup mortel qu'il lui porte avec son dard, lui coupe toutes les pattes avec ses pinces; et ramenant vers sa bouche le tronc mutilé, il en suce toutes les parties molles, et n'en laisse que la carcasse. »

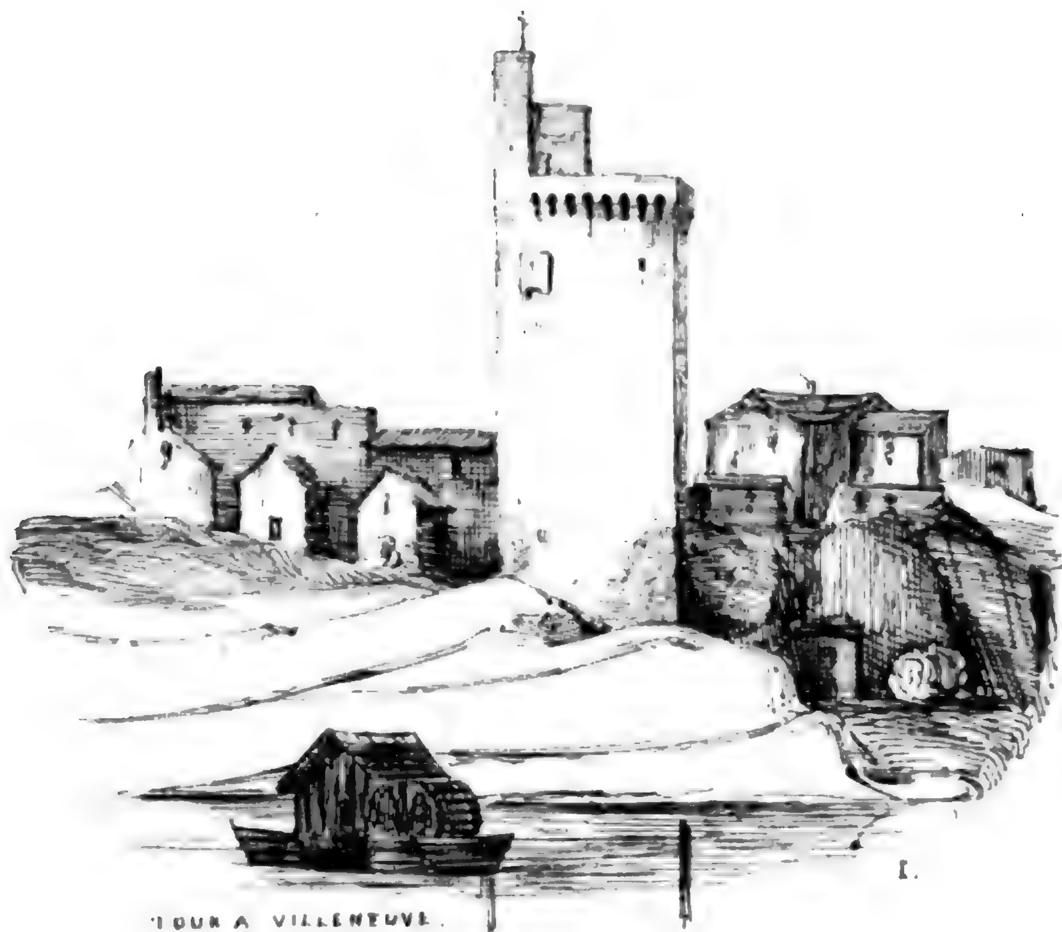
Nous ne voulons pas terminer cet article sans rapporter une opinion singulière qui a gagné et conservé, comme tant

d'autres préjugés, quelque crédit chez le peuple ; on assure qu'un scorpion placé entre deux plats entoures de charbons ardents, tourne pendant long-temps pour chercher une issue, mais que lassé de ces recherches infructueuses, désespérant de sa liberté, dégoûté de la vie, irrite jusqu'au désespoir, on le voit relever sa queue, isinuer son aiguillon entre les segmens de son corps, et se donner lui-même la mort. On comprend que pour constater un fait qui se trouverait en contradiction manifeste avec la loi générale de la nature, qui veut toujours conserver son œuvre par le sentiment même du prix de cette conservation, il ne faut pas se contenter d'un simple ouï-dire. Que l'on répète l'expérience, et l'on verra que le scorpion relève alors sa queue comme il le fait habituellement, et surtout alors pour éviter de la brûler au contact du foyer dont il est entouré, et qu'il finit par mourir, parce qu'enfin il faut bien mourir quand on est jeté au milieu d'une fournaise ardente.

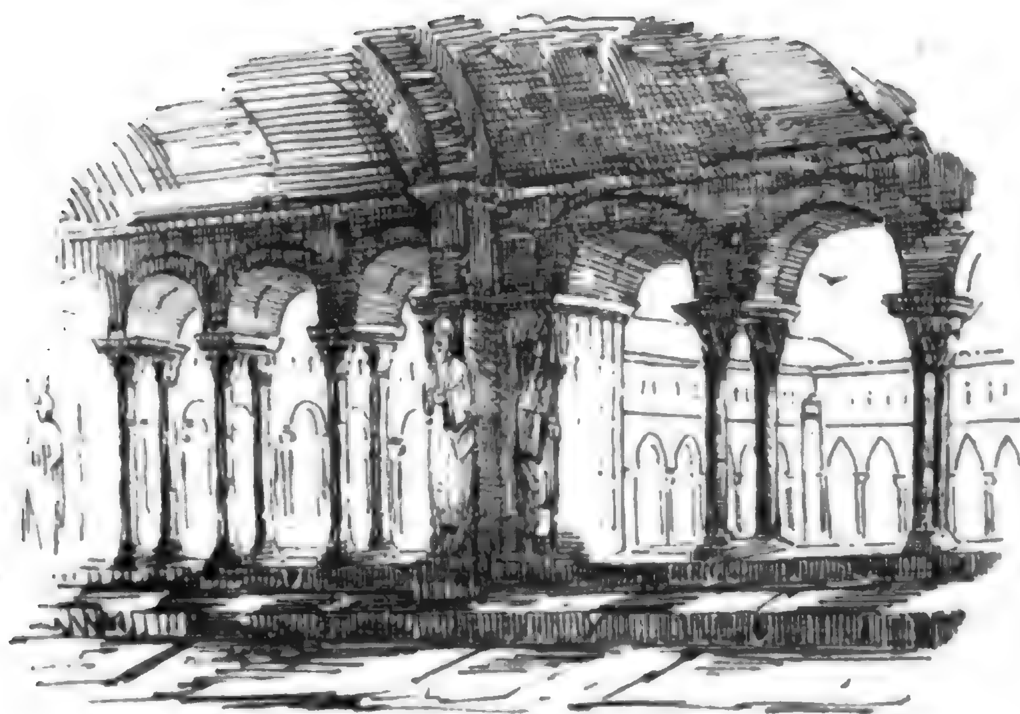
FIN DU PREMIER VOLUME.


Dent de Requin.
69.

Scorpion
70.



TOUR A VILLENEUVE. 1.



CLOITRE S.t TROPHIME. 2.

TABLEAU

PITTORESQUE,

SCIENTIFIQUE ET MORAL

DE NISMES ET DE SES ENVIRONS.

SUPPLÉMENT.

MARSILLARGUES.

MARSILLARGUES est le type des jolies petites villes dans un pays vignicole du Bas-Languedoc. Ses rues sont propres, bien percées, assez bien alignées, aboutissant à des boulevards agréables, rafraîchies et embellies par des pompes; on songe même à les éclairer : tout cela est sur une petite échelle, comme on doit l'attendre dans une ville de 3,078 habitans; mais on peut s'en consoler en pensant qu'elle ne serait qu'un misérable bourg, sans communications, sans agrémens, comme tant d'autres lieux voisins, si elle ne possédait une population aisée et une excellente administration.

Ici point d'antiquités, quoique le nom du lieu annonce une origine romaine, point de souvenirs historiques, point de sites pittoresques, dans cette contrée plate et envahie par la culture de la vigne et du blé. On ne se détourne de sa route pour visiter Marsillargues, que lorsqu'il s'agit du commerce des vins et de la fabrication du 3/6, ou bien

encore lorsque l'urbanité des habitans offre à l'étranger un toit hospitalier et un accueil bienveillant. Il reste donc des études de mœurs à faire. Elles offriraient ici quelque intérêt, car il s'agit d'une population heureuse et isolée. Les observations que nous avons pu y faire nous-même ont été trop superficielles pour nous permettre de les consigner dans notre tableau. Cependant nous ne saurions taire ici le regret que nous avons éprouvé en apprenant que, malgré les progrès sensibles du siècle vers des mœurs douces et polies qui se font ressentir au milieu de cette population, la coutume, je dirai plus, le goût et la rage des combats de taureaux s'y sont conservés dans toute leur puissance.

Le besoin d'émotions fortes et tumultueuses, un goût prononcé pour le drame dans la rue et en plein soleil, sont évidemment un trait particulier aux Bas-Languedociens. Ce trait survit à tout. Ce peuple a tour à tour passé par toutes les formes de gouvernemens et par toutes les croyances religieuses; tour à tour il fut soumis à l'autorité des Druides, aux cérémonies pompeuses du paganisme, au joug des Sarrasins, aux dévastations des Bourguignons et des compagnies; tour à tour on l'a vu papiste et huguenot, mais toujours il lui a fallu courir le taureau-camargue dans les carrefours et sur les places publiques. A l'ouie du hautbois, la population se précipite en foule vers la route des marais: le troupeau arrive, et le peuple de rugir de cette joie féroce qui semble à la fois exhaler toutes les passions de l'âme; on a peine à contenir l'impatience de la multitude, et souvent la course commence à l'instant même dans la ville, où le vil bétail se rue sur des troupes de femmes et d'enfans. J'ai décrit ailleurs ces jeux sanguinaires, qui malheureusement ne sont pas restreints à la localité que nous visitons aujourd'hui.

Après ces momens de délire, qui correspondent aux folies du carnaval dans d'autres pays, tout rentre dans le calme de la vie laborieuse, dont on ne connaît, nulle part, les charmes et les avantages mieux qu'à Marsillargues. La culture des vignobles, la fabrication des vins, et les distilleries d'alcohol, sont les grands objets d'occupation et de préoccupation dans le pays. C'est chose curieuse à remarquer que ces appareils, nommés *Derosne perfectionnés*,

à l'aide desquels des flots de vin, et quelquefois même des masses de marc, se transforment en un filet toujours coulant d'esprit parfaitement limpide, incolore et d'une grande force. Soumis à une bonne distillation, 100 muids de marc doivent produire 620 litres de 3/6. Le résidu sert à engraisser la volaille ; on l'a appliqué avec succès à la nourriture des moutons. Il est bon d'ajouter, pour l'intelligence du procédé, qu'il suffit de 8 muids de vin pur pour produire la quantité de 3/6 produite par 100 muids de marc.

Les curiosités de Marsillargues sont la digue qui encaisse le Vidourle, le temple, le clocher de l'horloge et le château.

Ce dernier édifice, de 1623, appartient à M. de Calvisson. Il est assez vaste et orné d'une façade dans le goût de la renaissance. On y remarque des emblèmes de Diane de Poitiers. Les ornemens sont assez finis, mais d'un goût suranné. Dans l'intérieur on voit encore des meubles antiques et des portraits de famille, parmi lesquels on fait remarquer ce fameux Guillaume de Nogaret, ennobli par Philippe-le-Bel pour avoir défendu si vivement les intérêts de ce roi contre les prétentions de la cour de Rome, et qui osa lever la main, dit l'histoire, contre le souverain pontife lui-même.

VILLENEUVE-LEZ-AVIGNON.

Villeneuve était jadis une enclave du territoire papal dans le Languedoc, et communiquait avec Avignon qui en était la métropole, à l'aide du Pont-St-Benezet, dont nous avons vu ailleurs la mystérieuse fondation. Assise au pied d'un rocher dont le plateau menaçant est hérissé de tours féodales, cette petite ville offre des antiquités assez remarquables du moyen-âge, une bibliothèque publique, deux ou trois bons tableaux que les Musées de la capitale pourraient envier, et des environs assez pittoresques pour y retenir quelques jours l'artiste jaloux d'enrichir son album de souvenirs caractéristiques de la France méridionale. La nature est réellement belle autour de Villeneuve; mais elle échappe à toute description à cause de ses nuances délicates et de ses aspects fugitifs, dont un ciel étincelant de lumière, les

larges contours du Rhône, la riche végétation de ses méandres, des tours gothiques, des roches menaçantes, font tour à tour les frais.

Les monumens du moyen-âge qui ornaient jadis Villeneuve, ont beaucoup souffert du vandalisme des destructeurs, mais ils ont le rare mérite d'avoir échappé jusqu'à ce jour au vandalisme des réparateurs. Ici les ronces et le figuier sauvage croissent en toute sécurité, entrelaçant à l'envi les fûts de colonnes gothiques, et mariant leurs teintes rembrunies avec cette couleur jaune d'or si particulière aux ruines du midi, qu'un auteur moderne s'est plu à appeler une croûte de soleil.

Je me suis singulièrement plu à errer sous les ogives délabrées d'une Chartreuse, qui, fondée en 1362 par Innocent VI, fut jadis magnifique, s'il est permis d'en juger par les restes de l'église et par le tombeau du pontife, dont naguères on foulait aux pieds les ruines, et que nous verrons plus tard réparé et mis à l'effet dans la chapelle de l'hôpital. Mais ce n'est pas chose aisée que de visiter tout l'emplacement de cette Chartreuse. A l'époque de la révolution, elle fut vendue par parcelles, et une foule d'habitations ignobles et aussi dégradées que ses murs gothiques en ont envahi tous les compartimens. On y retrouve quelques dates inscrites aux murailles; j'y ai lu : 1649, 1633; ces millésimes indiquent évidemment des réparations d'une époque bien postérieure à la fondation de l'établissement.

On voit d'autres ruines à Villeneuve, mais elles sont trop délabrées pour offrir le moindre intérêt aux artistes, et nous ne nous proposons point de suivre les archéologues dans les recherches minutieuses et arides que pourraient leur suggérer ces restes de la puissance monacale. Je ne dois cependant pas oublier de faire mention des vestiges pittoresques d'une croix couverte, comme on en retrouve plusieurs en Provence, mais d'une forme plus svelte que la plupart des édifices du même genre. Celle-ci porte plusieurs inscriptions et deux écussons, dont l'un offre pour insignes un cheval sellé, et l'autre trois clefs.

L'église de Villeneuve présente des formes massives qui annoncent des temps de troubles et de dangers. L'ogive évasée du XIV.^me^ siècle y domine. L'intérieur est orné de

plusieurs tableaux très-médiocres : on remarque cependant une descente de croix perdue dans l'obscurité d'une chapelle, dont les lignes et le coloris annoncent la main d'un grand maître : on l'attribue au Bellin, maître du Giorgione.

Le tombeau d'Innocent VI, qui a été translaté, réparé et badigeoné, dans la chapelle de l'hôpital, est le plus beau monument de ce genre que j'aie vu dans le Languedoc; l'analogie me ferait présumer qu'il est l'ouvrage des artistes qui ont enrichi le Nord de ses immenses et majestueuses cathédrales gothiques. Le magnifique dais de pierre que possède l'hôpital de Villeneuve, est un des plus beaux exemples de la sculpture architecturale du XIV.me siècle. La réparation de cet admirable mausolée a été habilement faite : on ne saurait trop louer l'adresse et la consciencieuse patience de celui qui a été chargé de la diriger. La statue du pape, couchée sous le dais, comme celle de Jean XXII, dont elle nous rappelle le magnifique tombeau, est en beau marbre blanc et sculptée avec goût; de petites statuettes ornaient jadis le soubassement, dont un propriétaire ignorant avait fait une armoire; cette dégradation majeure a été parfaitement masquée.

On a soin de montrer à l'étranger, dans ce même hôpital, un tableau très-remarquable, que la tradition vulgaire attribue au roi René. Je copie la description qu'en fait M. Mérimée [1] : « Il représente le jugement dernier. Le Père et le Fils, en longues robes de pourpre, occupent le haut de la composition. Leurs têtes sont de la plus grande beauté. On ne pouvait choisir un meilleur modèle pour rendre la bonté unie à la majesté. Entre eux le Saint Esprit plane, les ailes étendues, dont les extrémités, effleurant les bouches du Père et du Fils, forment ainsi une espèce de trait d'union qui m'a rappelé l'amour du tableau de Pygmalion, par Girodet. Au dessous est la Vierge, drapée de bleu, et à moitié enveloppée dans les robes des deux personnages principaux de la Trinité. Cette tête est moins belle que

---

1 Note d'un *Voyage dans le Midi de la France*, pag. 163.

les deux autres ; elle est grosse et carrée ; c'était le type à la mode vers 1500, car il y a des modes pour les figures comme il y en a pour les habits. Autour de la Trinité se groupent une foule de Saints et de Prophètes, sans parler d'une armée d'Anges et de Chérubins rouges, verts, bleus, etc. C'est une ancienne idée empruntée, je crois, au Paradis de Mahomet, que cette variété de couleurs pour les habitans du Ciel. — On dit que le peintre a donné à plusieurs de ses Saints les traits d'amis du roi Réné, de ceux qui lui restèrent fidèles dans sa mauvaise fortune. En revanche, il a placé dans le bas du tableau, parmi les damnés que les diables emportent, les ennemis de ce pauvre roi, et les seigneurs qui le vendirent à beaux deniers comptant. Je rapporte cette tradition telle qu'on me l'a contée, sans y attacher plus d'importance qu'elle n'en mérite. On attribue le tableau au roi Réné lui-même, parce qu'il « *n'en coûte rien pour appeler les choses par noms honorables* » ; mais il est impossible que jamais roi, régnât-il plus mal que Réné, ait pu exécuter un semblable ouvrage. Quoique très-sec, le dessin en est admirable, et toutes les têtes, même les plus petites, sont étudiées avec une étonnante perfection. Les couleurs ont peu changé, et les laques même n'ont rien perdu de leur éclat. La proportion des figures principales est un peu plus grande que demi-nature ; elles sont peintes sur un panneau très-lisse, à gouache, à ce qu'il m'a semblé ; puis, les couleurs ont été fixées au moyen d'un vernis. »

Un autre tableau orne le modeste parloir de l'hôpital ; celui-ci, de Mignard, représente une femme belle, très-belle, qui cache à demi ses traits sous un habit de pénitente, et tient des roses dans son tablier, comme pour donner un emblème de sa vie, triste mélange de quelques jours de joie avec de longues années de douleurs. C'est M.me de Ganges, marquise de Rossan, née à Avignon en 1636. Elle épousa, dès l'âge de treize ans, le marquis de Castellane, et fut présentée à la cour de Louis XIV, où sa beauté et ses grâces lui firent décerner le surnom de la *belle Provençale*. Son mari étant mort, elle épousa le jeune marquis de Ganges, et revint avec lui à Avignon Ici commencent ses malheurs ; elle les dut à la criminelle passion

qu'elle inspira, à son insu, aux deux frères de son époux, l'abbé et le chevalier de Ganges. N'ayant pu vaincre les résistances de cette femme vertueuse, ces deux monstres résolurent sa mort. « Il faut mourir, lui dirent-ils, en lui présentant à la fois un pistolet, un breuvage empoisonné, et une épée nue : choisissez..... » Elle prend le breuvage : les deux frères se retirent. La marquise réussit à rejeter le poison, et se précipite par la fenêtre : mais, poursuivie par ses assassins, elle tombe percée de sept coups d'épée que lui porte le chevalier. Celui-ci et son frère furent condamnés par le parlement à être rompus vifs. On trouve dans les *Causes célèbres* le récit de cette affreuse aventure.

..... Allons respirer l'air au fort St-André.....

DES LOCUTIONS LANGUEDOCIENNES.

Je ne suis point puriste, mes écrits en font foi, et j'aurais tort d'être sévère pour les autres ; aussi, en consignant ici quelques locutions languedociennes, dont plusieurs sont vicieuses et d'autres étranges, je n'ai point voulu jouer le rôle de critique, mais simplement signaler un fait de linguistique, qui peut avoir quelque intérêt pour ceux qui étudient le mélange des peuples, à l'aide du mélange des langues. J'ai employé la forme du dialogue comme plus significative et moins aride que celle d'une simple nomenclature.

Le Bas-Languedocien et son Valet de ferme.

LE BAS-LANGUEDOCIEN.

Eh ! Jean, tu te lèveras *tant* matin que tu pourras, tu donneras à tous les ouvriers *son* déjeûner, et tu iras avec eux à l'olivette pour *cueillir* les olives, et tu iras au peuplier *ramasser* la feuille qui est encore sur l'arbre, car les brebis n'aiment pas celle qui est tombée à terre.

LE VALET DE FERME.

Monsieur, je ne puis pas.

LE MAITRE.

Et *la raison pourquoi ?* Pourquoi *tu n'y veux* pas aller ?

LE VALET.

Puique vous le voulez savoir, voici la raison pourquoi : C'est que, voyez-vous, ces hommes *iz* me font *languir* toute la journée, et puis encore, c'est que mon fils, en grimpant sur vos peupliers l'autre jour, *s'est* tombé et s'est *coupé* la jambe, et, le même jour, ma pauvre femme, qui *avait* beaucoup fatigué, *s'est* accouchée.

LE MAITRE.

Allons, je vois bien que vous voulez *me badiner*, et que vous craignez d'avoir *force* travail.

LE VALET.

Pardonnerez, Monsieur, *tant plus* vous me donnerez du travail, *tant plus* j'en ferai.

LE MAITRE.

Peut-être que ta paresse vient de *languitude*, tu *languis* dans notre pays.

LE VALET.

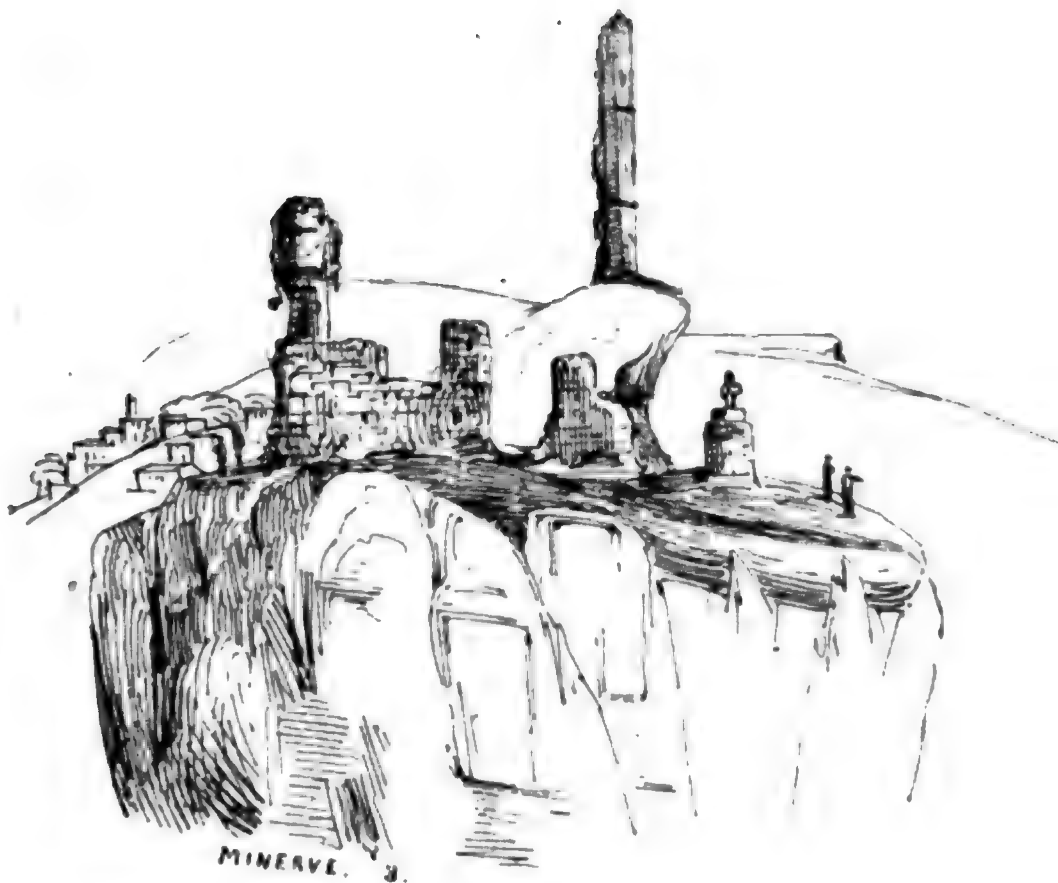
Quoique je vienne du pays bas [1], je ne languis pas ici, croyez-moi, *Boudiou* ! je crois bien ! la seule chose, c'est que je *languis de voir* mon petit enfant nouveau-né ; on dit que cette nuit les moucherons l'ont tout *mordu*, il en est dévoré.

LE MAITRE.

Il vaut encore mieux être *mordu* par les moucherons, que *piqué* par les serpens ; allons, lève ton chapeau, *quitte* ton habit, et viens m'aider à *lever* de là cette jarre d'huile : prends-la par *la anse*, et prends bien garde de ne pas *mener* du bruit ; quand nous serons arrivés à l'endroit qu'il faut, je te le *saurai à dire*. Nous y voici : allons, *zou*! encore un coup de collier, là...... Ahi, l'huile *s'est* toute tombée, *lève*-la avec ce torchon. Je *la plains* bien cette huile qui s'est répandue : encore*!* et *donc* tu n'y fais pas attention ; si nous

---

1 La Vaunage.



ENT

y avions mis un plat pour la recevoir, nous *l'aurions profitée* pour la lampe; *tâche moyen*, une autre fois, d'être plus adroit.

LE VALET.

Monsieur, *c'est pas ça*, il fallait mettre la jarre *dessus* la table, *malgré que* je fasse, je m'abîme tout quand je veux puiser de l'huile dans ce recoin; toujours, quand j'en reviens, mon habit est tout *cassé*, et *des fois* mon bras est tout *gonfle*. Mais, tenez, voilà votre chapeau à terre!

LE MAITRE.

Il n'est pas *mien*, c'est le chapeau à Jean, cours-lui *après*, et après cela tu commenceras *pour* aller à la cuisine où tu *éclaireras* le feu.

LE VALET.

Cela *est* suffi......

LE MAS CHARLOT.

Si le Mas Charlot trouve place dans ce Recueil, ce n'est point qu'il se recommande par aucune curiosité naturelle qui lui soit propre, ni par aucun souvenir que l'histoire ait eu soin de recueillir, ni par aucun aspect capable de charmer et de retenir les artistes. Cependant, si le curieux, guidé par nos indications, a trouvé quelque intérêt à visiter les riantes retraites des *Buissières*, ou les antres profonds de l'*Espéluque* de Dions (pag. 47), nous lui conseillons d'y revenir un autre jour de bon matin, et de suivre les bords du Gardon jusqu'au Pont-St-Nicolas; alors il saura pourquoi nous l'invitons à se souvenir du Mas Charlot, délicieuse Oasis au milieu du désert le plus affreux.

C'est donc le désert qui est l'objet intéressant: l'Oasis, partout ailleurs, serait peu digne d'attention, mais elle en mérite ici, à juste titre, à cause du contraste qu'elle offre avec la nature sauvage qui l'entoure, et surtout à cause de l'hospitalité que le voyageur fatigué s'estimera heureux d'y rencontrer.

Pour parcourir le désert, il faut choisir son temps et

s'armer de patience ; je veux dire, prendre la saison de l'extrême sécheresse, et se résigner à la chaleur et à la soif. Alors on peut longer le Gardon pendant l'espace de deux lieues sans rencontrer une seule goutte d'eau, ce qui offre au moins la facilité de suivre sans obstacle la route resserrée que le torrent s'est frayée dans ses jours de fureur.

Au delà de Russan, dont le terroir est le dernier habité et habitable, on entre dans une gorge extrêmement étroite, formée par des roches perpendiculaires et crénelées à la manière des ruines gothiques ; çà et là, les flancs des collines, qui offrent parfois l'aspect menaçant des hautes montagnes, sont creusés de grottes, dont plusieurs, inaccessibles à l'homme, servent d'aire aux vautours et aux aigles qui font retentir le vallon de leurs cris sauvages. Le lit du torrent est jonché de galets schisteux et de sables étincelans de mica jaune ; parfois les bords du torrent sont ombragés de mûriers et de cerisiers ; mais bientôt le terrain manque à cette végétation rabougrie, et l'on se trouve comme perdu dans un défilé d'un aspect lugubre et en apparence sans issue. Il serait pourtant cruel de mourir de soif sur le lit d'un torrent ; depuis Dions, il a disparu entièrement, il ne reparaîtra qu'au delà de Charlot ; qu'on se hâte donc d'atteindre cette modeste retraite, qui servira de première halte, et où le voyageur fera bien de prendre langue et de recueillir les indications nécessaires pour arriver sans trop de retard au but de l'excursion.

De ce petit vallon ombragé de chênes et de mûriers, jusqu'au Pont-St-Nicolas, il reste encore un désert à traverser, et une assez longue course à faire ; mais celle-ci offre des aspects variés et des objets d'observation qui font aisément oublier la longueur de la route.

Pourquoi donc la plupart des cartographes, même les plus modernes, s'obstinent-ils à graver en gros caractères, sur le bord du Gardon, le nom de Ste-Anastasie ? Je me figure un voyageur étranger, un de ces amateurs pédestres qui voyagent la carte à la main, et qui, d'avance, traçant un itinéraire, se disent : là le repos, ici la couchée. Je me le figure donc ce voyageur, ami de notre pays, comptant passer une bonne nuit à Ste-Anastasie, et découvrant, à la

fin de sa journée de fatigues, au lieu d'un gros bourg muni de bonnes auberges, ou tout au moins un village hospitalier.... quoi ?.... un vieux pan de murailles se perdant dans les nues, sur la cime désolée d'un rocher qui menace le torrent à cinq cents pieds d'élévation.

Au pied de ce rocher se trouvent les ruines d'un moulin à eau, qui présente plutôt les apparences d'une tour de défense, que d'une paisible et modeste usine. Or, les siècles de la féodalité offrent assez de bizarreries, surtout dans nos contrées méridionales, pour qu'il soit permis de se demander si, dans ce lieu sauvage, le moulin fut construit pour alimenter les habitans du château de Ste-Anastasie, ou si le château s'éleva pour défendre le moulin. J'abandonne ce petit problème aux amateurs de moyen-âge.

Au détour de ces roches, se trouvent d'autres monts, d'autres roches menaçantes et d'autres tristes solitudes. Mais, au milieu de ce tableau uniforme, un objet des plus singuliers vient arrêter le regard et l'attention du curieux. C'est une masse du sable le plus blanc et le plus fin, qui s'élève rapidement des bords du Gardon jusqu'à la cime de la montagne, qu'elle surpasse en quelques points sous la forme de dôme régulier. Je ne saurais trop comparer cet amoncellement extraordinaire, qu'à ces amas de neige qui tapissent les flancs des Pyrénées et des Alpes, et qui semblent s'écouler de leurs cimes en nappes éblouissantes. Le sable est en grande partie calcaire, d'une finesse et d'une mobilité extrême. Sous l'influence du vent du sud-est, et peut-être de trois vents différens auxquels les deux issues de la vallée et un vallon intermédiaire laissent un libre accès, le sable s'élève et s'étend ; il envahit le terrain, détruit la végétation rare et maladive qui l'entoure, et servirait peut-être, par sa marche régulière, à donner l'époque des dernières révolutions du globe ou la dernière formation de la vallée : notre savant M. Valz, qui m'a fourni cette idée, ne croit pas le problème insoluble.

Au delà de ces dunes méditerranéennes et fluviatiles, on retrouve quelques flaques d'eau qui annoncent la renaissance du Gardon ; mais il est à remarquer qu'elles ne sont pas toujours situées dans des terrains inférieurs à ceux que l'on a trouvés complètement secs, étant alimentés par des

sources latérales qui sortent des roches calcaires environnantes. Lorsque je visitai ces lieux, les paysans avaient retiré tout le menu poisson qui vit dans ces flaques, en l'empoisonnant à l'aide du suc d'euphorbes-tithymales qui croissent en abondance sur leurs bords. Après avoir franchi de nouvelles solitudes, dont l'aspect morne et désolé jetterait de la mélancolie dans l'âme, si le soleil du Midi n'avait la puissance de réjouir même l'aspect du désert le plus affreux, on arrive enfin à la renaissance du Gardon ; il suinte au milieu des sables ; il semble, plus loin, dormir sur des gouffres ; enfin, il envahit tout le défilé, au point de jeter le voyageur dans le plus cruel embarras, dont il ne peut se tirer qu'en escaladant les collines à droite. Celui-ci franchit sans obstacle un petit bois de chênes verts, et, après avoir donné un dernier regard sur le vallon sauvage dont il domine les contours, il atteint la route tortueuse qui, au nord, le ramènerait sur les bords du Gardon et au Pont-St-Nicolas, et, au midi, le conduit jusqu'à Nismes par de tristes et solitaires garrigues.

SAINT-GILLES.

Voici comment on raconte la fondation de cette ville. St. Gilles, en latin *Ægidius*, pieux cénobite, né à Athènes dans le VI.me siècle, avait de bonne heure quitté sa patrie pour venir en France. Après s'être attaché quelque temps à St. Césaire, évêque d'Arles, il passa trois années dans une solitude non loin du petit Rhône. Les officiers de Théodoric, étant à la chasse dans ce canton, poursuivirent une biche qui se réfugia dans la grotte de l'ermite. Ces officiers admirèrent la vie pénitente de St. Gilles, et en informèrent le roi des Ostrogoths, qui, quoique Arien, et n'ayant pas encore à choisir, comme il l'eut plus tard, entre le rôle de persécuté et celui de persécuteur, fut tellement touché des vertus du saint, qu'il lui accorda la propriété du lieu qu'il avait choisi, et défendit qu'on troublât désormais sa solitude. Cependant elle fut cruellement troublée deux siècles après, lorsqu'une riche abbaye s'élevant sur la modeste retraite de St. Gilles, et ses successeurs

opulens étant entourés de disciples dévoués et visités par de nombreux pèlerins, l'évêque de Nismes, tourmenté d'une humeur ambitieuse et tyrannique, s'empara du monastère, et en chassa l'abbé et ses moines, sans autre motif que son avidité. Dans les XI.me et XII.me siècles, les comtes de Toulouse se firent honneur de porter le titre de comtes de St-Gilles. Leur protection favorisa la construction d'une ville que quelques auteurs disent, je ne sais sur quelle autorité, avoir été bâtie sur les ruines d'une ville romaine nommée *Héraclée*.

Ce fut à St-Gilles, que l'infortuné Raymond VI, comte de Toulouse, prince souverain d'une grande partie de la France, accusé d'avoir favorisé quelques-uns de ses sujets qui ne pensaient pas tout à fait comme les autres, connus sous le nom d'*Albigeois*, et d'avoir commis quelques crimes dont on ne l'avait point convaincu, reçut l'absolution la plus ignominieuse ; ce prince fut traité par un prêtre, comme pourrait l'être par son magister un écolier indocile.

Milon, légat du pape, accompagné d'une douzaine de prélats de France, conduisit Raymond sous le vestibule de l'église de l'abbaye, où l'on avait dressé un autel, sur lequel étaient placés le Saint-Sacrement et les reliques des saints. Ce prince était nu jusqu'à la ceinture, et, en cet état humiliant, on lui fit faire, devant toute l'assemblée, un serment dont voici quelques expressions : « L'an 12 du pontificat du seigneur pape Innocent III, le 18 de juin 1209, Je, Raymond, duc de Narbonne, jure sur les Saints Evangiles, en présence des saintes reliques, de l'Eucharistie et du bois de la vraie croix, que j'obéirai à tous les ordres du pape et aux vôtres, *Maitre Milon*, notaire du seigneur pape.... Sur ce que les autres ayant fait serment d'observer la paix, *on dit* que j'ai refusé de la signer ; en ce qu'*on dit* que je n'ai pas gardé les sermens que j'ai faits pour l'expulsion des hérétiques et de leurs fauteurs ; sur ce qu'*on dit* que j'ai toujours favorisé les hérétiques ; sur ce qu'*on me regarde* comme suspect dans la foi......... ; sur ce qu'*on dit* que je n'ai pas voulu rendre justice à mes ennemis, lorsqu'ils m'offraient la paix ; pour avoir confié à des juifs les offices publics..... ; en ce que j'ai fortifié les

églises, et que je m'en sers comme des forteresses, etc... Si j'enfreins ces articles et les autres qu'on pourra me prescrire, je consens que sept de mes châteaux (qu'il indique) soient confisqués au profit de l'église romaine, et qu'elle rentre dans le droit que j'ai sur le comté de Melgeuil. Je veux et j'accorde de plus, en cas que je sois excommunié, qu'on jette l'interdit sur tous mes domaines, etc. »

Le légat *Milon*, en vertu de ce serment, lui commanda d'exécuter, dans la suite, une infinité d'articles que l'intérêt du pape et des ecclésiastiques, ses ennemis, exigeait. Le comte, pénitent, promit d'obéir à tout; et, pour expier ses prétendus crimes qui n'étaient prouvés que par des *on dit*, le légat mit au cou du prince nu une étole dont il prit les deux bouts, et le fouettant avec une poignée de verges, il l'introduisit dans l'église. Après cette honteuse cérémonie, faite aux yeux d'une foule immense, le prêtre *Milon* lui donna l'absolution.

St-Gilles contenait anciennement le premier prieuré des anciens hospitaliers de l'ordre de St-Jean-de-Jérusalem. Il y avait dans cette ville, avant l'érection du grand prieuré, un hôpital pour la réception des pèlerins qui s'y embarquaient pour aller en Terre-Sainte.

Le prieuré, comme l'abbaye, devait essuyer toutes les humiliations.

Pendant que le pape et Philippe-le-Bel, excité par les prélats de son royaume, s'acharnaient à détruire l'ordre des *Templiers*, *Bernard de Salgues*, chevalier et commandeur de St-Gilles, se trouva en proie au fanatisme aveugle et cruel de deux chanoines, de deux Cordeliers et de deux Dominicains; ce commandeur fut même le premier de l'ordre exposé à la torture. L'excès de la douleur lui fit dire tout ce que ces bourreaux encapuchonnés exigeaient qu'il avouât; ainsi, il dit qu'il avait assisté plusieurs fois aux chapitres tenus à Montpellier; que, dans une de ces assemblées nocturnes, on exposa *un chef* ou *une tête*, et qu'aussitôt le *diable* apparut sous la figure d'un *chat*; que cette tête parlait aux uns et aux autres, et qu'elle avait promis aux assistans des richesses considérables; qu'il avait adoré cette tête avec tous les autres Templiers; il ajouta

ensuite, que cette tête répondait à toutes les questions du maître de l'ordre, qui était présent, etc.

On s'empara de tous leurs biens. La plupart furent brûlés, et déclarèrent, en mourant, qu'ils étaient innocens; que la violence de la torture leur avait arraché l'aveu des crimes dont ils n'étaient point coupables; mais c'était moins leur innocence que leurs richesses que l'on recherchait.

St-Gilles donna naissance à Guy Foulquez, qui, après avoir été successivement militaire, jurisconsulte, secrétaire de Louis IX, marié et père de famille, devenu veuf, embrassa l'état ecclésiastique, passa par les dignités de chanoine, archidiacre, évêque, cardinal, et reçut, enfin, avec la tiare le nom de Clément IV. Son élévation, dit-on, ne changea rien à la simplicité de ses mœurs, et n'altéra point la reconnaissance qu'il avait vouée à Louis IX. Il chercha à retenir ce monarque sur le sol français, tout en même temps qu'il lui conseillait une nouvelle croisade.

D'où vient à la ville dont nous rapportons les fastes historiques, le triste nom de *St-Gilles-les-Boucheries*? Serait-ce que les nations du Nord et du Midi, les Goths, les Bourguignons, les Sarrazins, les compagnies qui se sont ruées sur ce sol, l'auraient ensanglantée de leurs épouvantables boucheries? Seraient-ce les guerres dites *de religion*, qui lui auraient laissé ce surnom de mauvais augure? Je l'ignore. Toutefois est-il bien vrai que le sol de St-Gilles a souvent été abreuvé de sang humain. Quant aux derniers troubles, ils ont imprimé sur la magnifique abbaye de St-Gilles des traces qui attestent leur caractère d'acharnement, et qui laissent de profonds regrets aux amis de l'art. Il restait, en effet, peu de monumens de la même époque, qui déployassent une aussi grande magnificence et des dimensions aussi considérables. L'archéologue et le simple curieux s'arrêteront encore volontiers devant ce chef-d'œuvre de l'art bysantin. Pour le premier, l'archéologue, nous avons une inscription précieuse : c'est la date même du monument. Elle peut être lue ainsi que suit :

ANNO DOMINI 1116, HOC TEMPLVM
EGIDIÆ ÆDIFICARE CEPIT
MENSE APRILI FERIA 2.^{da} IN OCTABA PASCHÆ.

Raymond IV en avait projeté la construction ; mais, la guerre l'empêchant de réaliser ce projet, son fils Alphonse, surnommé *Jourdain*, parce qu'il fut baptisé dans ce fleuve, le mit à exécution en l'année 1116, ainsi que nous l'apprend l'inscription ci-dessus, que l'on trouve dans la cour du cloître.

Les guerres civiles du XVI.[me] siècle, et les destructions de 93, n'ont laissé de l'ancienne église que la façade, dont les statues furent l'objet d'ignobles mutilations. On s'aperçoit aisément que la nef et une portion considérable des tours sont d'une époque toute moderne Il est à remarquer aussi que le monument entier présente trois parties aujourd'huï bien distinctes : la partie antérieure, qui, avec l'église souterraine ou la crypte, est évidemment la plus ancienne et la plus remarquable, et la partie postérieure, dont on ne voit guère plus que les fondemens, et qui date du XV.[me] siècle. La tour où l'on observe la célèbre vis de St-Gilles, décrite pag. 115, se trouve enclavée dans cette enceinte, et appartient à une époque beaucoup plus ancienne.

Voilà tout ce que nous pouvons fournir à l'amateur de dates. Le simple curieux pourrait désirer une description pittoresque de l'édifice, mais, comme son mérite particulier se trouve surtout dans les détails infinis que les artistes des temps anciens ont sculptés sur sa façade décrépite et noircie par les siècles, nous devons reconnaître d'avance l'impossibilité d'accomplir convenablement cette tâche. Nous nous contenterons d'indiquer quelques grands traits propres à guider l'observateur, et à fixer son attention.

Un escalier large, demi-circulaire et fort élevé, conduit à l'entrée de l'église. Sa façade offre trois arceaux ; celui du milieu, le plus considérable, est percé d'une double porte ; les deux autres n'ont jamais été percés. Les archivoltes de ces arceaux sont encadrés d'un arc extérieur, orné d'oves, de denticules et autres ornemens d'un meilleur goût. Le tympan placé au dessus de la grande porte, offre une image du Créateur, dont la tête était environnée d'une auréole flamboyante. Les symboles des quatre évangélistes complètent le tableau. Les portes de droite et de gauche ont chacune quatre colonnes. De ces quatre colonnes, deux qui se trouvent dans l'alignement de celles qui or-

nent la porte du milieu, supportaient un entablement, une frise et une corniche, décorés avec goût, et un arc couvert d'ornemens architecturaux : le tout ensemble devait produire un effet élégant et grandiose, riche et majestueux. Il ne reste, de cette partie remarquable de l'édifice, que la base des colonnes, ornée de bas reliefs, représentant d'un côté David gardant ses troupeaux, et averti par un ange, de l'autre le berger de Bethléem, vainqueur de Goliath. Deux montans chargés de sculpture du meilleur goût règnent au delà de ces bases, auxquelles ils se raccordaient, et sont soutenues par des lions énormes qui figurent souvent dans les monumens de l'époque. C'est entre ces sculptures bizarres que l'abbé siégeait pour rendre la justice ; de là la formule qui commence plusieurs chartes : *Domino N. N. sedente inter leones, etc.* Les chapiteaux des colonnes offrent une libre imitation du corinthien. Des anges et des aigles sortent des rameaux d'acanthe, et ajoutent encore à la richesse de ce que l'architecture des Grecs offre de plus gracieux. Le tympan du portail de droite représente la Sainte Vierge, assise sur un trône, et tenant le divin enfant. D'un côté on voit l'annonce aux bergers, de l'autre l'adoration des Mages. Le tympan de la seconde porte renferme la représentation de Christ en croix. Toutes les frises offrent une image de la vie de Jésus-Christ et des diverses phases de sa passion douloureuse. Les indiquer ici, serait dépasser les bornes de cet article, et surtout celles de l'attention du lecteur, peu touché, je pense, de ces arides nomenclatures d'ouvrages, qu'il faut voir et étudier sur place. Nous devons toutefois indiquer à celui qui désirerait recueillir des détails plus précis, l'excellent mémoire de M. du Mège, adressé à l'académie de Toulouse, imprimé dans ses Mémoires de 1837, dans lesquéls nous nous sommes permis quelques emprunts.

La crypte ou église souterraine mérite une visite et une attention toute particulière de la part du curieux. Ces sortes d'édifices, obscurs et mystérieux, étaient construits en souvenir des catacombes et des cavernes où les premiers chrétiens se réunissaient pour le culte, et avec l'arrière pensée peut-être de les faire servir au même usage, si des temps fâcheux en imposaient à l'Eglise la cruelle né-

cessité. La crypte de St-Gilles est encore dans un état de conservation, tel qu'il est permis de croire, à la première vue, que les ouvriers viennent de l'achever, tandis que, depuis plus de sept cents années, ils sont couchés dans la paix du sépulcre. Cette visite souterraine offrira à l'artiste des sujets remarquables d'intérieur, et à l'homme pensif des impressions qu'il trouverait difficilement ailleurs. Une aile de cette église sépulcrale conduit au cloître délabré dont nous avons déjà parlé, et, non loin de l'inscription d'Ægidius, se trouve un monument romain qui, avec d'autres déposés ailleurs, ajoute quelque probabilité à l'opinion qui donne à St-Gilles une origine antérieure aux âges du christianisme.

Il faut encore voir, non loin de l'abbaye, une maison fort remarquable, reste d'un monument civil de l'art bysantin, dont on retrouve si rarement ailleurs les précieux vestiges. J'ignore la destination de celui-ci. Les portes de la ville, quoique plus décrépites que l'église et les autres monumens, datent d'une époque bien postérieure. Quand on a visité le canal, qui s'étend en droite ligne à l'est jusqu'à Bellegarde et de là à Beaucaire, à l'ouest jusqu'à Aiguesmortes et de là à la mer, il ne reste plus rien à voir à St-Gilles.

SUBLEYRAS.

Uzès, patrie de Sigalon, avait vu naître avant lui Pierre Subleyras. Cet artiste distingué obtint le grand prix décerné par l'académie en 1726. Il fut un des plus habiles artistes de son temps ; mais on doit dire aussi qu'il parut à une époque de décadence. Le musée du Louvre possède de lui plusieurs tableaux, parmi lesquels il faut remarquer : *le Serpent d'airain*, qui lui valut le prix ; *Jésus à table chez Simon le pharisien*, et une esquisse de Théodose recevant la bénédiction de St. Ambroise.

LA VAUNAGE.

On appelle ainsi un bassin qui s'étend depuis Nages, qui le domine, et qui lui a donné le nom qu'il porte, jusqu'au cours du Vidourle, dans la direction du sud-ouest, et entre

Caveirac et les collines de Mus, dans un autre sens. Ce territoire, extrêmement productif, est habité par une population nombreuse, riche, heureuse, et qui le serait encore bien plus si elle était toujours reconnaissante pour tous les bienfaits dont la Providence l'a comblée avec tant de profusion. On raconte, sur les produits des vignobles de La Vaunage, des prodiges que nous ne consignerons point ici, de peur d'être taxé d'exagération, et qui permettraient au moins de les comparer à ceux de la terre de promission. Ce qu'il y a de moins douteux, c'est que ces produits sont excellens, et que les clairettes de Calvisson, les muscats du même terroir, les vins rouges de Langlade, quoique désignés par des noms assez humbles, figurent avec honneur sur les tables des gourmets languedociens, et mériteraient de franchir les limites de leur province, pour soutenir avec honneur la concurrence des vins étrangers.

L'observateur attentif trouverait ici à faire d'intéressantes études de mœurs, au milieu de ce peuple agriculteur, riche, affranchi d'un travail trop difficile et trop ingrat, exempt de ces vicissitudes qui trempent l'âme, aisément ému par les passions politiques, turbulent dans ses plaisirs, parcimonieux dans ses dépenses, peu soucieux de l'instruction, délaissant avec une coupable indifférence le culte public, parlant sans cesse de progrès, sans trop participer à ceux qui illustrent notre époque et font concevoir de si hautes espérances pour l'avenir de l'humanité. Il serait assez piquant de comparer ce peuple opulent et oisif, avec le peuple agriculteur des Cevennes, pauvre, humble, sans jamais rien perdre de sa dignité, laborieux à l'excès, persévérant, courageux en présence des obstacles que lui oppose sans cesse une nature, sobre et avare pour lui-même, généreux et prodigue pour l'étranger qui accepte chez lui l'hospitalité, pieux par tradition, amateur d'un certain degré d'instruction, et très-capable de le dépasser de beaucoup. Il faudrait, enfin, rapprocher ces deux peuples en ce qu'ils ont de commun, toutes les fois que, sous un régime d'oppression, ils furent appelés à agir en masse, comme peuple, et qu'ils surent toujours donner l'exemple de l'admirable et constante union du courage personnel, de la modération et de la magnanimité.

La Vaunage est trop habilement cultivée, pour offrir des aspects bien attrayans à l'artiste amateur du pittoresque. Il se contentera de jeter un regard sur cette nature châtiée, qui serait tout à fait insignifiante, comme les pays agricoles du premier ordre, si elle n'était réjouie par un beau soleil qui dore les moissons, et couvre les vignes des teintes automnales les plus riches et les plus diverses.

Chacun des nombreux villages qui surgissent çà et là sur ce magnifique tapis, offre cependant quelques particularités qui lui donnent quelque intérêt local.

Nages présente des aspects assez agrestes, quelques restes de travaux romains autour d'une fontaine qu'on voit jaillir au pied de la montagne, et, sur cette montagne elle-même, des minéraux intéressans pour le naturaliste, au nombre desquels mon jeune ami, M. Charles Dombres, a rencontré de beaux échantillons de fer oxidé, rouge et jaune, de strontiane sulfatée, des bélemnites applaties, etc.

Caveirac offrait naguères un parc planté par Le Nôtre, que des industriels étrangers ont exploité et détruit. Le château habité long-temps par l'abbé de Caveirac, était orné de bustes et de cheminées du marbre le plus beau, qui lui avaient été envoyés par le Pape, pour lui témoigner de la satisfaction qu'il avait éprouvée à la publication de *l'Apologie de la St-Barthélemi*. Les marbres ont été donnés, il y a quelques années, pour construire une chaire et une table de communion dans le temple des protestans, situé dans le château même.

Clarensac, d'une forme presque circulaire, et orné d'une élégante fontaine, séjour que les Romains n'avaient eu garde de dédaigner, comme le prouve la découverte de plusieurs monumens, au milieu desquels figure avec éclat la magnifique pierre tumulaire de Marcus Attius, qui orne aujourd'hui l'entrée de la Maison-Carrée à Nismes.

Calvisson, petite ville dont le nom retentit souvent dans les troubles du dix-septième siècle, dominée par une colline qui s'avance comme un promontoire, et qui, par sa situation toute particulière, permet au spectateur placé à la cime de découvrir un horizon extrêmement vaste.

Boissières, qui fut la patrie et le séjour du vertueux et modeste Boissier, qui, après avoir donné un temple à son

village, fonda à Nismes la maison des orphelines protestantes du Gard, et laissa à tous ceux qui l'ont connu l'exemple d'une vie utile et pure, humble et pieuse. Boissières est dominé par un vieux château flanqué de quatre tours. Les habitans du pays exercèrent, dit-on, sur l'un des seigneurs qui jadis l'habitaient, une prompte et terrible justice, qui découragea ses successeurs et les seigneurs des environs, dans les actes d'oppression dont ils se rendaient si gratuitement coupables envers leurs vassaux.

Aubaix, enfin, avec les ruines de son château, pour ne pas dire de son magnifique palais, où le Cicérone campagnard montre encore les restes d'un magnifique escalier, et les salles qui contenaient une des plus riches bibliothèques du Midi. Au bas de la colline où s'élèvent ces ruines d'une fortune déchue, on voit serpenter le Vidourle. Ici, ce torrent capricieux et dévastateur est resserré entre deux rochers creusés d'une manière si régulière, qu'on se demande si ce défilé est bien l'ouvrage de la nature, ou celui des hommes dans les temps passés.

Nous avons à peu près suivi le tour de La Vaunage. Si quelques-uns des lieux intéressans de cette contrée nous avaient échappé, c'est qu'il fallait nous restreindre dans un ouvrage où déjà nous avons dû faire tant de sacrifices du même genre.

ASCENSION DU PIC SAINT-LOUP.

—

Cette montagne, détachée de la chaîne des Cevennes, dont elle est le dernier contrefort du côté de la Méditerranée, offre un aspect si singulier, que tous ceux qui l'aperçoivent de loin, doivent, ce me semble, éprouver le désir d'en faire le tour, et d'en escalader, s'il est possible, les pentes les moins escarpées, pour sonder ensuite de l'œil l'épouvantable précipice qu'elle offre sur le versant septentrional.

On peut atteindre ce pic par trois routes différentes. Par *St-Martin-de-Londres*, situé sur la route de Montpellier à Ganges; il reste peu d'espace à parcourir, et l'aspect du mont, vu dans cette direction, est extrêmement remar-

quable, offrant une suite de rochers menaçans et revêtus d'une belle teinte rembrunie; par Sommières, il faut s'engager dans un pays peu intéressant, et parcourir un espace assez long pour atteindre l'extrémité de la vallée, qui expire, ou plutôt qui naît entre le Mont-Ventoux et un autre mont au nord, qui, à la première inspection, semblerait en avoir fait partie essentielle, jusqu'au jour où d'épouvantables cataclysmes les auraient séparés. La troisième route, qui est sans contredit la plus commode, et celle que je recommande de préférence au curieux qui est réduit à compter ses heures, est celle de Montpellier; nous l'avons nous-même suivie, et nous l'allons décrire.

Le premier, et nous dirons presque le seul objet d'observation qui se présente sur cette route, est le village de *Montferrier*, situé d'une manière assez pittoresque sur une colline volcanique, et orné d'une église et d'un château. Ce terrain volcanique est d'autant plus remarquable, qu'il est isolé au milieu du calcaire, et que, pour en retrouver un semblable ou analogue, il faut aller dans la direction de l'ouest, à une lieue de distance, où l'on en observe un lambeau à *Valmahargues*, et aux environs d'Agde, sur le littoral de la Méditerranée, à la distance de huit lieues. Ici, le basalte se montre en prismes d'un mètre et demi environ de hauteur; il sert à la construction des maisons. Le curieux, qui désirerait s'en procurer des échantillons sans monter au village, en trouvera sur la route même au pied de la colline. Le château, qui n'offre rien de remarquable d'ailleurs, est cité dans des actes de 1100. Il va sans dire qu'il ne reste pas une pierre de l'édifice primitif. Il est entouré de beaux arbres qui donnent quelques charmes à ce séjour. On traverse le Lez sur un beau pont, et pendant une heure on suit une route assez ombragée, et parfois bordée de rochers escarpés; plus loin, le pays est plus découvert; plus loin encore, il est dépouillé, et bientôt après on se trouve sur de tristes croupes revêtues d'une herbe rare et de plantes aromatiques, dont le vent apporte les parfums à chaque bouffée. On suit toujours la route de St-Hippolyte jusqu'à la hauteur de *St-Jean-de-Concoules*, que l'on atteint par un détour dans la direction de l'ouest, à une demi-lieue environ de la grand'route.

C'est ici qu'il faut remiser le cabriolet, seul équipage qui puisse pénétrer jusqu'à ce triste village. Le reste doit s'achever à pied. Le voyageur doit se reposer avant de se remettre en route pour accomplir cette dernière partie de son excursion. *St-Jean* n'offre rien d'intéressant : la vue de ce misérable lieu arrache une réflexion qui vient trop naturellement à l'esprit du citadin qui s'écarte un peu trop des routes battues. « Se peut-il que, dans la France du dixneuvième siècle, il existe encore sur notre sol des agglomérations d'hommes si arriérés, et des villages d'une si chétive apparence !.... »

Il est nécessaire de prendre ici un guide, et le meilleur est, sans contredit, le garde champêtre. Il est ici, d'ailleurs, comme le riche possesseur et le distributeur généreux de toutes les anecdotes du pays, et de toute la science locale propre à intéresser et à instruire l'étranger; d'ailleurs, le garde champêtre n'est pas une mince autorité dans un pays où il faut franchir les vignobles, les bois, les fondrières, et trouver un sentier praticable sur une croupe entrecoupée de rochers et de précipices. La route, néanmoins, n'offre aucun danger; les dames peuvent la suivre jusqu'au terme sans autre inconvénient qu'un peu de fatigue; les pèlerins, qui, le jour de St. Joseph, visitent par milliers la chapelle qui termine la cime du Pic St-Loup, s'y rendent, dit-on, pieds nus; les botanistes l'ont choisi pour le lieu privilégié de leurs fréquentes explorations; il est donc permis à chacun de s'envoler vers cette cime, sur l'aile de la curiosité. Pour nous, nous rampâmes sur les flancs de la montagne pendant trois heures, oublieux du temps, heureux de respirer un air pur, de cueillir des fleurs alpines, et de voir, à chaque pas, se dérouler un horizon magnifique, infini..... Arrivé au point culminant, on donne un moment au repos. Il faut vraiment se recueillir avant de contempler ces tableaux magiques qui ont pour caractère commun de nous laisser planer, au physique comme au moral, sur les pompes d'une terre que nous sommes condamnés chaque jour à voir de trop près.

C'est ici qu'il est vraiment permis de dire, que l'on embrasse d'un seul coup-d'œil les Alpes, les Pyrénées et la mer. Les Alpes, avec leurs cimes élancées et blanches de

frimats ; les Pyrénées, dominées par le Mont-Canigou, et qui vont perdre leurs dentelures dans l'horizon de l'Espagne et les vapeurs de la Méditerranée ; la montagne noire avec son manteau aux sombres couleurs ; le Cevennes, arrondies par la main industrieuse des montagnards ; les monts de la Lozère, qui s'étendent en croupes indéfinies ; les monts de l'Ardèche, déchirés par les feux volcaniques ; puis une vaste contrée saupoudrée de villes et de villages, étincelans comme des paillettes sur un manteau de velours ; de petits fleuves qui serpentent et se perdent dans les étangs ; deux vastes départemens qui s'étendent en demi-cercle, et embrassent dans leurs contours les flots azurés du golfe de Lyon ; ce golfe lui-même, ici d'un bleu glauque, passant quelquefois aux teintes les plus foncées, là noyé dans un océan de lumières, et confondant son azur avec l'azur céleste, et partout sillonné par des navires, depuis la frégate de guerre aux allures sombres et sevères, jusqu'aux légères barques du pêcheur Génois, qui, de loin, apparaissent comme de blanches mouettes endormies sur les vagues de l'Océan. Tel l'horizon.

Mais le mont lui-même mérite toute l'attention du curieux, à cause des plantes qui réjouissent ses vallons, les animaux qui le peuplent, les roches qui le constituent. Celles-ci, d'une nature calcaire secondaire, offrent un redressement des plus remarquables, et c'est à ce redressement qu'est due évidemment la configuration générale de la montagne, qui, dans son profil, présente la forme d'un triangle rectangle. Nous en donnons plus loin (tom. II, plan. III, 112) deux figures qui le présentent sous les deux aspects principaux.

Placé au faîte de la montagne, qui forme une crête ondulée dans le sens de l'est à l'ouest, on se trouve donc au bord d'un précipice, dont la pente est littéralement perpendiculaire, dans quelques endroits surplombant la base de douze cents pieds au moins dans sa plus grande profondeur. S'il était possible d'entasser les trois pyramides d'Egypte les unes sur les autres, on n'atteindrait pas encore à la cime de cet énorme rocher, et le Panthéon de Paris, placé à sa base, se perdrait pour l'observateur au milieu des ravins qui sillonnent sa large base. Il ne faut

pas trop regarder au fond de cet abîme, où l'on verrait bientôt tournoyer et les villages et la terre, comme dans un cauchemar; et, si le voyageur est prudent, il fera bien de se coucher à plat ventre sur le bord de l'abîme, pour le contempler plus à l'aise et sans danger. On pourrait faire, je pense, en prenant les précautions convenables, d'intéressantes observations sur la gravitation des corps et leur attraction mutuelle, dont une hauteur perpendiculaire aussi considérable ferait aisément connaître les phénomènes sur une assez grande échelle. La cime du pic de St-Loup a servi de *sommet* pour la triangulation opérée par Cassini : on remarque encore les ruines de son observatoire.

Une montagne assez escarpée, dépendante du St-Loup, offre les ruines pittoresques du château de *Montferrant*, qui appartenait jadis aux évêques de Montpellier, et soutint un siége pendant les troubles du XVI.e siècle. Ces ruines assez vastes méritent d'être visitées; mais la course est encore assez longue, et l'on perd beaucoup de temps sur le pic St-Loup.

JEAN FABRE [1].

JEAN Fabre naquit à Nismes le 18 août 1727. Sa famille était une des plus distinguées du commerce de cette ville, et professait la religion protestante. La révocation de l'édit de Nantes interdisait aux réformés l'exercice de leur culte, et punissait des galères les contrevenans. Fabre, son père, et beaucoup de leurs co-religionnaires, se rassemblaient néanmoins quelquefois dans un lieu secret pour entendre les instructions de leurs ministres. Un jour, le 1.er janvier 1756, ils furent surpris par un détachement de soldats, et, parmi les malheureux arrêtés, se trouvait le père de Fabre. Le jeune homme, au désespoir, se jette aux genoux du chef de la troupe, le supplie de rendre la liberté à l'au-

---

1 Extrait de la *Biographie du Gard*, par une Société de gens de lettres.

teur de ses jours, et s'offre à subir pour lui les terribles conséquences de sa faute. Ce dévouement héroïque donna lieu à la scène la plus touchante entre ces deux êtres intéressans. Enfin, Fabre triompha de la résistance de son père, et fut emmené. Il sut ajouter encore à l'admiration qu'il inspirait, en refusant la liberté qu'on lui offrait, à condition que le ministre Rabaut sortirait de France. Conduit au bagne de Toulon, il y demeura six ans exposé aux plus horribles souffrances, et fut enfin délivré par le duc de Choiseul. Rentré dans sa famille, il vit son père mourir de joie dans ses bras. Son histoire fut mise en scène par Fenouillot de Falbaire, dans le drame intitulé : *l'Honnête Criminel*. Fabre mourut à Cette le 31 mai 1797.

SECONDE VISITE A ARLES.

Nous avions promis de revenir à Arles : cette ville intéressante mérite bien une seconde visite. Cette fois-ci nous ferons remarquer au voyageur les diverses particularités de la route. Elle traverse d'abord le riche territoire arrosé par le Vistre, puis la zône de collines couvertes de galets qui s'étend de l'est à l'ouest au midi de Nismes. Ce terrain, que l'on désigne dans le pays sous la dénomination impropre de *grès*, est presque exclusivement cultivé en vignes ; on laisse à gauche le village de Bouillargues, et plus loin, à droite, le bois et les fermes de Broussan. Parmi ces bâtisses on distingue encore quelques constructions dues aux Templiers, comme celle d'Estagel et autres métairies des environs. A mesure qu'on approche de Bellegarde, le pays change d'aspect ; de beaux arbres y répandent la fraîcheur ; un aqueduc souterrain amène au loin les eaux des sources ; on en voit jaillir une dans le village par les tuyaux d'une élégante fontaine. On voit une ruine qui domine le pays ; elle est connue sous le nom de *Sémaphore* romain : je serais disposé à considérer cette tour quadrangulaire à demi-ruinée comme d'une origine postérieure à l'occupation romaine. Au delà de Bellegarde, on traverse le canal de Beaucaire, et l'on descend dans une plaine marécageuse,

où l'agriculteur couvre ses terres de roseaux afin d'enlever l'excès de sel qui rendrait le terrain absolument impropre à la culture. Le pays est entrecoupé de tranchées, à l'aide desquelles il a été desséché. Des haies de tamaris diversifient le paysage : cet arbuste prend ici la hauteur et les allures des arbres de haute futaie. C'est plaisir que de le voir abandonner au mistral les ondes de sa gracieuse chevelure.

La ville d'Arles s'aperçoit d'assez loin ; elle se déroule à l'horizon, surmontée de ses dômes et de ses clochers, avec assez de magnificence. Les villes du Languedoc, vues de loin, ont, en général, peu de physionomie. Arles et Avignon appartiennent à une autre région, et font exception.

Fourques est situé sur la rive droite du petit Rhône ; ce village était défendu jadis par un château flanqué de quatre tours, qui subsiste encore : on traverse le petit Rhône sur un pont en fil de fer, et on atteint l'île de la Camargue, dont on ne parcourt qu'une très-petite largeur, presque au sommet du delta, par une avenue des plus beaux trembles du pays. Le faubourg de Trinquetaille fait partie de ce territoire. De l'autre côté du grand Rhône, qu'on traverse sur un mauvais pont de bateaux, s'étendent les quais d'Arles, bordés de petits bâtimens de commerce amarrés à des fûts de colonnes antiques, sculptées dans le granite et le marbre.

A cette seconde visite on court de nouveau aux arènes, à la place royale ; on s'assied encore devant la façade byzantine de l'église cathédrale ; pénétrez au delà de ce chef-d'œuvre du moyen-âge, et venez méditer à l'aise sous les voûtes du cloître de St-Trophime.

Nous emprunterons la plume féconde et le style brillant d'un habitant d'Arles, M. Jacquemin, pour en faire connaître les particularités.

« Formé d'une galerie quadrangulaire enfermant dans son milieu un préau ou espace découvert qui servait autrefois de cimetière, notre cloître se compose de parties qui ne peuvent appartenir qu'à des époques très-éloignées entre elles. Celles du nord et du levant sont bien certainement les plus anciennes ; Hugues Béroard les fit, dit-on, construire en 1221, époque où il faisait également travailler

au portail de son église ; et cependant, quand on vient à les examiner de près et avec soin, il arrive qu'on est tout surpris de retrouver dans la construction de ces deux parties attenantes, des différences assez notables pour qu'on ne puisse pas les rapporter au même temps : évidemment la galerie du nord a été élevée la première, et alors c'est pour nous une nécessité de la faire remonter plus haut que l'épiscopat de Béroard. Outre qu'elle est mieux bâtie et plus habilement exécutée, les murs extérieurs de cette partie du nord sont faits avec un plus grand soin, les pierres en sont plus régulières dans leur coupe et mieux appareillées, les claveaux des cintres plus épais et mieux liés ensemble.

« C'est le style byzantin, encore grave et noble, avec ses colonnes courtes et trapues, ses chapiteaux romains, sa sobriété de figures grotesques, et son cintre toujours parfait.

« La galerie du levant, la seule qui fut probablement bâtie par Hugues Béroard, porte avec elle un caractère qui marque sa véritable époque : j'y vois un des derniers épisodes de la moderne architecture grecque, qui expire pour faire place à celle du moyen-âge qui s'avance ; c'est une des dernières lueurs, un des derniers efforts de l'art byzantin, disparaissant devant l'ogive, qui s'établit partout en souveraine. Aussi les cintres, du double plus ouverts, portés sur des colonnettes plus grêles, présentent peu l'idée de la solidité : les claveaux, faits de petites pierres d'inégales dimensions, sont sans liaison entre eux, et les piliers butans de l'intérieur de la cour, qui, dans la partie du nord, s'élèvent sous la forme de colonnes carrées chargées de cannelures, avec des chapiteaux corinthiens, sont entachés ici de style gothique, et représentent des colonnes fuselées réunies, couronnées de chapiteaux ornés de feuilles très-légères.

« Au reste, cette différence dans l'âge de ces deux constructions, qui est au plus d'un siècle entier, ne saurait être bien appréciable à la distance où nous en sommes ; et, par ce que j'ai avancé plus haut, que cette moitié du cloître, ou tout au moins le côté du levant, fut fait en même temps que le portail, ceci est une chose qu'on ne saurait nier, surtout si on en vient à comparer les deux

ouvrages : leur architecture est la même, ils sont en tout semblables, ils se tiennent par la main ; il y a dans chacun d'eux une ressemblance, une parenté de forme et de style qui atteste la contemporanéité la plus certaine, une manière qui n'est que d'une époque, des pensées qui ne peuvent avoir appartenu qu'à un seul architecte.

« Dans ces deux galeries, les petites colonnes sur lesquelles viennent s'appuyer les retombées des cintres, sont très irrégulières dans leur forme. Elles ne sont point exécutées dans de bons principes ; on voudrait leur voir de meilleures proportions et plus d'accord dans tout l'ensemble. Quoique faites dans la manière antique, c'est-à-dire sans renflement, et diminuant de la base à leur sommet, elles sont la plupart grossièrement galbées : les unes sont rondes, quelques autres sont à pans, rangées sans symétrie entre elles ; sur l'une d'elles j'ai trouvé des marques de cannelures commencées. Les bases, ordinairement mal profilées, sont ici polygones, ailleurs carrées ou arrondies. Les colonnes diffèrent aussi par la matière : la plupart sont de marbre blanc, mais il y en a quelques-unes de cipolin et quelques autres qui sont de marbre rouge. Il est probable que, quand on fit le cloître, on y employa les marbres abondamment répandus aux coins de nos rues, et les colonnes furent taillées dans des fûts brisés, retirés des monumens antiques, sans égard à la différence de qualité et de couleur. Quelques-uns des chapiteaux de la plus ancienne galerie sont ornés de reliefs représentant des personnages et des sujets empruntés aux livres saints ; mais la plupart sont corinthiens, à feuillage d'acanthe orné de caulicoles et de volutes. Ordinairement le travail de ces chapiteaux est pur et bon, et les détails en sont presque toujours fouillés avec une élégance et une hardiesse de ciseau fort remarquables pour l'époque.

« Les deux côtés du midi et du couchant sont de beaucoup postérieurs aux autres : ils ne datent que de la fin du XIV.e siècle, et l'archevêque François de Conzie les fit bâtir en 1389. C'est ici le gothique fleuri : l'ogive a remplacé le cintre : les colonnes plus effilées s'élancent davantage, et les chapiteaux, ornés quelquefois de pampres d'une délicatesse infinie, sont presque tous chargés de bas-

reliefs fort curieux. Les voûtes, faites en arc de cloître, sont partagées dans l'intervalle des arcs doubleaux par des nervures à filets qui se croisent au sommet, et viennent s'appuyer de chaque côté des galeries sur des piliers formés par la réunion de plusieurs colonnettes ramassées en gerbe. Dans la galerie du midi, les piliers correspondant aux arcs doubleaux des voûtes sont décorés de niches richement travaillées, découvertes par des dais à jour et à taillades chargés de magnifiques découpures. Ces niches ou tabernacles, disposés par trois réunis ensemble, étaient autrefois remplis par des statues de saints qui ne s'y trouvent plus ; on peut conjecturer que cette figure d'évêque ou de saint tout mutilé, qui est scellé contre le mur dans une des autres galeries, a dû occuper une de ces niches : pourquoi ne le remet-on pas à sa première place ?

« Des statues de saints, des figures d'apôtres et d'évêques, sont placées dans les entre-colonnemens, et les grands panneaux des pilastres, placés aux angles de l'édifice, représentent divers sujets très-composés, comme la résurrection du Christ, la cène, le lavement des pieds, le baiser de Judas, Jésus tenté dans le désert, les trois Marie, les disciples d'Emmaüs et la lapidation de St. Etienne : tout cela avec une variété d'idées et de style qui donne à chacun de ces personnages une physionomie particulière et un caractère qui ne ressemble jamais à celui qu'on vient de voir.

« Quoique la construction d'un édifice aussi riche de détails et d'ornemens exigeât toujours un temps et des dépenses considérables, et qu'il eût pu d'ailleurs être interrompu par les malheurs de l'époque ou par d'autres causes qui ne nous sont point connues, il est toutefois difficile de croire que le cloître St-Trophime fût resté ainsi inachevé pendant trois siècles au moins ; et il semble plus raisonnable de penser que les deux galeries du midi et du couchant, tombant de vétusté ou ayant éprouvé quelque accident qui faisait craindre qu'elles ne fussent bientôt réduites en ruines, furent remplacées, sous l'épiscopat de François de Conzie, par les deux que nous voyons. Au reste, ce travail était à peine commencé, lorsque Mgr. de Conzie, nommé en 1390 à l'archevêché de Toulouse, céda le siége

d'Arles à Jean de Rochechouart, qui mit la dernière main à cette restauration.

« Ainsi donc, avec ses époques bien distinctes représentées par le cintre encore pur, par le cintre dégénéré, l'arc aigu commençant et l'ogive parfaite, notre cloître est une œuvre précieuse, résumant dans son ensemble le travail de plusieurs architectures, et dans laquelle se trouve écrite toute une histoire sainte, traduite et racontée en marbre, embrassée et expliquée dans les traits principaux qui sont de son domaine. »

On sort du cloître par une porte au midi, suivie d'une petite cour dont l'architecture porte, malgré son irrégularité due à diverses surconstructions, un caractère pittoresque et sévère; de là, après quelques détours, on se trouve sur une partie plus élevée de la ville, et en présence des ruines d'un théâtre antique. Des mains soigneuses fouillent aujourd'hui un sol que la main du temps et celle des Vandales avaient jonché de débris. C'est là que jadis, vers ce sol précieux, on trouva ce qu'il reste de la fameuse *Vénus d'Arles*, cette magnifique tête de *Diane* décrite à la pag. 54 du présent volume, et les deux *Danseuses* dont les robes flottantes feront à jamais l'admiration des artistes. La reprise des fouilles promet de nouvelles découvertes; déjà on vient de retirer de terre un charmant sarcophage orné de cygnes, et des fragmens sans nombre, dont les formes sont aussi pures que les matériaux en sont précieux.

Aujourd'hui, et grâces aux travaux ordonnés par une administration éclairée, le théâtre sort de la fange, et le curieux peut aisément en saisir l'ensemble d'un seul coup d'œil. On n'a point fait de restauration, et l'on n'en fera jamais; il aura donc toujours pour l'artiste le mérite d'être une ruine. Deux colonnes de marbre africain, s'élevant avec grâce, et portant à une hauteur de trente pieds un reste d'entablement, et se détachant en gris sur des masures à demi cachées sous le lierre, produisent un effet très-pittoresque. Au devant de ces colonnes on voit les fondemens de l'avant-scène : on a remarqué dans cette partie de l'édifice des constructions anomales qui exercent encore la sagacité des antiquaires; quelques-uns pensent

que les vides ménagés dans ces bases avaient pour but de cacher la toile, qui s'y engloutissait, au lieu de se lever comme de nos temps; d'autres y placent des pieux pour soutenir les décorations, etc. Quelques-uns des gradins, dont plusieurs sont creusés dans le roc, d'autres soutenus par des voûtes, sont encore parfaitement visibles. L'extérieur de l'édifice était orné d'une façade demi-circulaire, embellie d'arcades et de frises sculptées, dont on voit un fragment d'une mauvaise construction vers le nord, et des restes plus considérables et de meilleur goût au midi, dans la façade d'une maison que l'on désigne par le nom bizarre de *Tour de Rolland*.

Une petite plate-forme, peu éloignée de ces ruines, offre une vue assez remarquable; c'est la campagne d'Arles fécondée par le canal de Crapone, parcourue dans toute sa longueur par celui de Bouc, et parsemée de maisons de campagne et de ruines ecclésiastiques du moyen-âge. Parmi ces dernières constructions, l'église de Notre-Dame-de-Grâce se distingue par un charmant clocher octogone, et cette belle couleur méridionale qui donne tant de charmes aux ruines de ce pays. Ces ruines méritent une visite, et, s'il nous est permis de choisir notre heure, nous prendrons celle qui précède la chute d'un beau jour d'automne.

A peu de distance on rencontre un arceau isolé sur la route; il annonce, par ses ornemens et le plein cintre qui le distingue, une construction romaine; il est adossé à une chapelle que distinguaient les tombeaux des *Porcelets*; leur emblème héraldique est blasonné contre la chapelle, et, plus loin encore, sur un petit monument du même genre. Ce petit portail produit un effet pittoresque charmant, surtout lorsque le paysage est animé par des groupes de joyeuses provençales, ou des pâtres qui chassent devant eux des bœufs à demi-sauvages.

En franchissant ce portique, il faut se recueillir· on pénètre dans un cimetière auquel les habitans du pays donnèrent le nom sonore et gracieux d'Elyscamp (Champs Elysées). Ici es générations se sont succédées depuis vingt siècles. D'abord les Romains : les familles patriciennes se faisaient sculpter à grands frais de magnifiques sarcophages en marbre ou

en pierres de choix. Puis vint la domination chrétienne : la sainte guerre contre l'idolâtrie s'acharna contre la poussière des morts, comme sur les théâtres et les statues ; les urnes funéraires furent brisées, les cendres jetées au vent, et les sarcophages demeurèrent vides au soleil ou dans la boue. Quelques siècles après on secoua leur poussière, et on les releva de la boue pour imiter leurs formes antiques, pour les employer au besoin, en appropriant leurs sculptures aux croyances du temps. Ainsi on gratta leurs inscriptions païennes pour leur substituer des sentences chrétiennes ; on sculpta la croix à la place de leurs insignes idolâtriques. On en construisit un grand nombre à leur instar ; les rois d'Arles voulurent être ensevelis dans la pierre ; les évêques, les chevaliers, les nobles, tous demandèrent des sarcophages pour leurs parens et pour eux-mêmes ; alors l'Elyscamp se peupla de tombeaux sculptés, ciselés, travaillés sous toutes les formes, ornés de colonnes, de saints, de martyrs, comme les Romains les ornaient de chasses, de travaux agricoles, de danses et de concerts. Aujourd'hui le sol de l'Elyscamp a été soulevé en tout sens ; les sarcophages sculptés font l'ornement des musées et des églises ; des tombes de formes plus modestes jonchent la terre, mutilées, foulées aux pieds, servant, là, de pont pour traverser des fossés ; ici, d'auges pour un vil bétail. Quelques-unes, sur un endroit plus élevé, semblent n'avoir jamais changé de place. Un tombeau pyramidal, d'une forme comparativement très-moderne, a été élevé à la mémoire des évêques d'Arles qui se distinguèrent par leur dévouement pendant l'invasion de la peste, qui souvent décima la population provençale. C'est le seul qui soit encore debout, et il est à remarquer que ce monument est celui de la reconnaissance !

L'église de N. D. de Grâce est fort remarquable, et comme objet pittoresque et comme construction du moyen-âge. Elle appartient évidemment à plusieurs âges. La porte principale, à plein cintre avec une archivolte ornée de chevrons, n'est pas postérieure au commencement du XII.e siècle. Les parties basses de l'église indiquent l'époque de transition ; mais l'intérieur, sauf la crypte et les gros murs, appartient presque entièrement au XIV.e siècle. Dans l'intérieur, on remarque d'énormes piliers que quelques obser-

vateurs considèrent comme une enveloppe disposée autour de piliers beaucoup plus grèles, que l'on ne jugea pas assez solides pour soutenir l'édifice.

Arles offre encore un grand nombre de curiosités : l'espace nous manque pour les décrire en détail. Nous les citerons cependant dans l'intérêt des étrangers.

L'église connue sous le nom de *Tombeau de St. Césaire*, qui date peut-être du VIII.e siècle, est la plus ancienne d'Arles ; elle sert aujourd'hui de magasin.

La *Majeure*, autre église fort ancienne, a disparu sous les restaurations subséquentes. Un édifice antique fort considérable occupait probablement l'emplacement sur lequel elle fut bâtie. Plusieurs tronçons de colonnes d'une grande dimension ont été récemment enlevés au sol qu'elle occupe.

Sur la place des Hommes, une portion de façade, composée de deux colonnes de granit et une partie de la frise, ajustées maladroitement, porte le nom pompeux de *Palais de Constantin*. Un industriel a établi sa boutique sous ce respectable monument, avec cette enseigne : MARIUS, PERRUQUIER !

Sous le massif de maison contre lequel ces ruines ont été plaquées, se trouvent des caves antiques, aujourd'hui encombrées de mille squelettes humains, ténébreuse hypogée, peuplée jadis par les pestes qui tant de fois ont ravagé la ville d'Arles, et plusieurs autres qui peuplent les bords du Rhône.

Je ne sais à quelle date ni à quelle destination on peut assigner une construction hétérogène et grossière, désignée sous le nom de *Tour de la Trouille*, que l'on retrouve dans une mauvaise rue tortueuse qui se dirige parallèlement au cours du Rhône.

MINERVE.

SITUÉE dans les montagnes de l'Hérault, sur la lisière du département de l'Aude, Minerve offre le site le plus étrange que le voyageur puisse s'attendre à rencontrer dans un pays qui d'ailleurs n'est pas plus accentué que les autres parties

du Bas-Languedoc. Je ne l'ai point visité ; aussi, pour m'écarter le moins possible de la loi que je me suis imposée de ne décrire que ce que j'ai vu moi-même, je vais emprunter la plume d'un frère chéri qui a bien voulu m'adresser la note suivante, avec le dessin qui l'accompagne.

« J'ai vu Minerve !

« Pour bien faire comprendre la position du vieux fort qui porte ce nom, je suis obligé de remonter à la source de la Cèse, petite rivière, aux corrosions de laquelle on doit probablement le ravin qui entoure le bloc de rocher au faîte duquel ces ruines sont assises.

« Elle prend naissance près de Ferrols-les-Montagnes, village du département de l'Hérault ; son cours, depuis son point de départ jusqu'à celui où elle se jette dans l'Aude, offre l'image d'une vie tumultueuse, heurtée, pleine d'écueils et d'orages ; avant de gagner la plaine et d'écouler ses eaux sans murmures, elle a eu à lutter contre des obstacles sans nombre ; à l'aide des siècles, elle s'est ouvert un lit tortueux entre deux murailles de rochers qui n'ont pas moins de deux à trois cents pieds d'élévation ; elle a dévoré, atome par atome, des masses de pierres incalculables, et, lorsqu'elle n'a pu vaincre leur résistance, elle s'est ouvert un passage dans leurs flancs.

« Au sortir de deux excavations immenses, situées à peu de distance l'une de l'autre, et dont la plus grande hauteur n'est pas moins de cent vingt pieds sur une largeur de cinquante à soixante pieds, la Cèse unit ses ondes à celles du Bréau, contourne, embrasse étroitement une île de rochers à pic, et continue sa course paisible au milieu des montagnes qui la couvrent de leurs ombres épaisses.

« Cette île, ce rocher escarpé, ces ruines qui en couronnent la cime, ce village, pauvre et silencieux, qui se cache dans la vapeur des cieux, c'est Minerve !

» On raconte qu'un guerrier du moyen-âge, entraîné par l'ardeur de la chasse, arriva un jour au bord de ce ravin sauvage ; il vit au delà le roc jaunâtre surgir comme un géant du fond de l'abîme ; il entendit la Cèse bouillonner à ses pieds ; il franchit le torrent, gravit le rocher, et s'écria, plein d'orgueil : Maintenant je n'ai plus d'ennemis à craindre, de ce trône de pierre je dicterai des lois : à

moi, mes hommes d'armes, voici les clefs de la province!

« Peu de temps après, un château formidable s'éleva dans les airs; quelques habitations vinrent humblement se grouper sur la croupe de la montagne, à l'ombre des murailles protectrices, et le cri de guerre fit retentir les échos muets de ce site sauvage.

« Minerve soutint plusieurs siéges mémorables. Simon de Montfort, d'exécrable mémoire, s'en empara, et y fit périr dans les supplices les plus affreux de nombreuses victimes accusées d'hérésie : on y montre encore le lieu où leurs corps déchirés étaient livrés aux flammes.

« Aujourd'hui le temps a détruit le château, quelques vestiges seuls en marquent la position; le village, qui contient quatre ou cinq cents habitans, est pauvre, sale, triste et silencieux.

« Je ne puis mieux comparer Minerve qu'à un nid d'aigle suspendu sur un abîme, ou encore à la demeure d'une fée malfaisante. Les montagnes, les rochers, le lit pierreux de la Cèse, les maisons, les habitans, ont la même teinte blafarde, les mêmes formes, le même air de souffrance et d'angoisse. Le cœur du voyageur se resserre à cet aspect étrange; à mesure qu'il avance il se sent dominé par un sentiment d'effroi; le moindre bruit le fait tressaillir comme s'il était menacé d'une apparition hideuse; et, lorsqu'à son retour il redescend vers la belle plaine de Narbonne, son âme s'épanouit comme s'il sortait d'un cauchemar affreux.

« J'ai passé deux heures dans ce repaire, deux heures d'une vie à part, étrange, terrible; elles ont bouleversé mon âme; elles lui ont demandé ce qu'elle n'avait jamais rêvé; elles lui ont imposé des souvenirs qui ne s'éteindront jamais. »

LA FONTAINE DE NISMES.

Les étrangers qui visitent pour la première fois sont tous singulièrement surpris et enchantés de trouver tant de fraîcheur sur un sol si désespéremment brûlé par le soleil, et noyé

Digitized by Google

dans la poussière, enchantés de rencontrer en un seul lieu des objets d'observations si variés et si nombreux. Il y a un siècle et demi qu'on n'en aurait pas dit ni pensé autant : les eaux, jaillissant du sein d'un gouffre, allaient, à tout hasard, se perdre dans les prairies ou s'engouffrer dans les roues d'ignobles moulins. La belle construction romaine, connue sous le nom de *Temple de Diane*, n'était qu'un cloaque inabordable, et le Mont-Cavallier, aujourd'hui si frais et si délicieux, apparaissait sous l'aspect d'un croupe aride et sans caractère, lieu favorable aux blanchisseuses qui y étendaient leur linge au grand soleil. Aujourd'hui, quand on franchit la grille de ce lieu privilégié, on croirait pénétrer dans une dépendance de Versailles ou de St-Cloud ; quelques pas de plus, et il ne reste plus rien à envier à ces demeures royales; car, ce que le jardin de la fontaine perd en dimensions et en caractère grandiose, il le gagne certainement en variété dans les sites, en richesses dans la végétation, en pittoresque dans les aspects, en soleil et en parfums. Je parle de ce lieu en ami prévenu et reconnaissant.

Ce qui motive l'appellation assez impropre par laquelle on désigne cet endroit délicieux, c'est une source extrêmement abondante et limpide qui s'élève paisiblement du sein d'une cavité dont les eaux cachent entièrement les mystérieuses profondeurs. Les Romains recueillaient soigneusement ces eaux, et, dès leur sortie, ils les distribuaient, par des canaux ou des cascades, en bains ou en moyens d'irrigation, dont le but et l'utilité ne nous sont connus qu'imparfaitement. Il serait bien difficile, en effet, après les dévastations des vandales de tous les siècles, et surtout après les reconstructions absurdes que l'on confia, dit-on, à un architecte directeur des fortifications, sous le règne de Louis XV, de retrouver les constructions, les salles de bains, les jeux et les cirques, et mille dépendances créées par le sentiment de l'utile ou par l'amour du beau, qui caractérisaient partout, mais peut-être ici plus qu'ailleurs, les bains construits par les Romains.

Pour les retrouver et les comprendre, je ne connais plus qu'un moyen, c'est d'étudier ces monumens dans les découvertes qui ont été faites depuis trois siècles, et que M. A. Pelet a conservées et traduites en liége ; ou-

vrage immense qui demandait toute la patience de l'érudit, et toute la conscience de l'ami de la verité ; travail d'artiste autant que de savant, qu'il faut examiner avec suite et avec intelligence pour en reconnaître tout le mérite ; qu'il faut examiner aussi sans trop tourner la tête ni à droite, ni à gauche ; car, dans le musée de M. Pelet, il y a beaucoup de sujets d'étude, et l'on s'arrache à regret d'un lieu où le talent et la science ont réuni tous les monumens du midi de la France, reproduits avec une vérité irréprochable et un talent qui avance décidément la science archéologique. Il ne suffit pas cependant de voir les bains romains reproduits par M. Pelet, il faut entendre le savant antiquaire ; mais il ne nous appartient pas de faire part ici au public de découvertes dont je ne dois la connaissance qu'à l'amitié, et que l'auteur fera mieux connaître lui-même lorsque le temps sera venu.

Au milieu des constructions modernes de mauvais goût qui encombrent la source et le cours de la fontaine, il est juste de dire ce qui a été conservé ou reproduit des constructions antiques. L'enceinte de la source, dite le *Creux de la Fontaine*, a conservé sa forme ; les hémicycles avec leurs escaliers et la forme irrégulière de l'ensemble, sont construits sur les fondemens antiques. Le pont par où les eaux s'écoulent dans le second bassin, avait trois arches anciennement, aujourd'hui il n'en possède que deux ; ici un barrage a été établi, ce qui diminue considérablement le produit de la fontaine : on verra plus loin comment l'on compte remédier à ce grave inconvénient. Le second bassin, désigné sous le nom de *Nymphée*, a peu changé dans la disposition fondamentale ; on voit encore, sous un entablement avancé et soutenu par de petites colonnes, les enfoncemens semi-circulaires où l'on plaçait les baignoires ; alors il va sans dire que les eaux n'étaient pas si élevées, et qu'elles ne coulaient que dans les petites rigoles dont on voit encore sur place l'exacte reproduction. Le grand stylobate offre dans sa partie inférieure, et surtout dans la frise qui en décore le pourtour, une exacte copie de l'antique ; quant à la partie supérieure, il faut enlever par la pensée les statues ignobles qui la dégradent, et élever, au lieu des quatre vases qui écrasent les quatre angles,

des colonnes sveltes, élégantes, telles qu'on en voit encore une dans l'enceinte de la Maison-Carrée, chef-d'œuvre de l'art antique, qui fera toujours l'admiration des connaisseurs. Ces colonnes, d'ordre corinthien, qui, par une rare et élégante exception, sortent de feuilles d'acanthes entourées de cordes tressées, étaient, à ce qu'il paraît, destinées à supporter des bustes ou des statues conformes à la destination du lieu. On ignore complètement l'ornementation qui s'élevait au milieu du quadrilatère.

Le troisième bassin existait du temps des Romains; l'on est sûr de l'emplacement, mais non de l'exacte reproduction de l'entourage; plus loin, on remarquait des piliers d'une forme carrée, destinés peut-être à soutenir des échafaudages d'où les baigneurs se précipitaient dans le fleuve. Tout ceci est conjectural, revenons aux réalités.

Les Romains, qui se plaisaient à porter chez les peuples conquis les merveilles de leur civilisation et les douceurs de leur belle patrie, s'attachaient surtout à accumuler autour de leurs thermes les édifices les plus élégans, les jeux, les lieux de dissipation et les temples sacrés. Il ne manquait aucun de ces accessoires divers aux bains de la fontaine de Nismes. On voit encore les restes d'une mosaïque non loin de la source, à droite de l'escalier principal qui conduit aux allées du Mont-Cavailler. Quelques insignes, tels que des poissons et autres objets de consommation, font présumer que ce pavé appartenait à une salle à manger, peut-être un restaurant du temps. Un autre fragment du même genre était encore visible, il y a quelques années, dans l'une des allées circulaires du jardin; aujourd'hui il est caché sous le gravier que les jardiniers ont pris soin d'y répandre. Dans une partie inférieure du Mont-Cavailler, à droite, on remarque un vaste réservoir quadrangulaire taillé dans le roc; les décombres que les siècles y ont accumulés en ont comblé et en cachent aujourd'hui la profondeur, et la nuit des temps a fait perdre le souvenir de l'usage auquel il était destiné.

Non loin de ce bassin quadrangulaire, on observera des gradins taillés dans le roc, qui vont perdre leur contour dans le sol, orné d'un quinconce d'érables qui y prospèrent au soleil. Ces vestiges d'antiquité annoncent

l'existence d'un théâtre ou d'un cirque, qui s'étendait jadis vers la plaine, mais dont les derniers restes ont été entièrement effacés.

On verra dans un article subséquent (tom. II, pag. 14) que l'aqueduc du Pont-du-Gard aboutissait, par une galerie souterraine, jusque dans les flancs du rocher de la Fontaine; ainsi le produit de cette source n'était point suffisant pour l'usage des Romains, qui faisaient venir de sept lieues les eaux des fontaines d'Eure et d'Airan dans le territoire d'Uzés. Le passage souterrain était connu depuis long-temps; on en découvrit, il y a cinq ans, une portion fort remarquable non loin du monument dit le *Temple de Diane*, avec lequel ce conduit aboutissait par la partie supérieure.

Le Temple de Diane est sans contredit l'édifice le plus remarquable de ce lieu distingué jadis par tant de monumens empreints de grâce et de magnificence. Les avis sont extrêmement partagés sur la destination de cet édifice; les uns y voient un Panthéon, d'autres un sanctuaire dédié à une seule divinité; d'autres, enfin, tout simplement une magnifique salle de bains où l'eau ruisselait en courans et en cascades, et y entretenait pendant l'été la plus délicieuse fraîcheur. La façade de l'édifice est défigurée, soit par la construction moderne que l'on a élevée à gauche dans un but de conservation, soit par la destruction d'un pérystile dont on a découvert depuis peu les bases en place. Des constructions semi-circulaires, et d'autres parties revêtues de plaques très-minces de marbre blanc, font partie de ce pérystile, et abandonnent de nouveaux problèmes à la pénétration des antiquaires. Un tombeau a été creusé dans le socle même de l'édifice, sous l'arceau de droite. L'intérieur est à demi découvert par l'affaissement de la voûte; il paraît qu'il ne recevait de jour que par la porte et par une fenêtre qui la surmonte. Des niches couronnées, les unes de frontons triangulaires, les autres de semblables ornemens à arcs surbaissés, régnaient sur les deux parois latérales. Il est probable que ces réceptacles étaient ornés de statues. Au fond, on remarque trois enfoncemens précédés de colonnes et de pilastres de belles proportions, et ornés avec une extrême recherche; au fond de chacun de ces enfoncemens, on

observe des puits semi-circulaires dont l'usage se rattachait au système hydraulique de l'ensemble. Le Cicérone officieux a soin d'annoncer que ces puits étaient destinés à recéler des prêtres imposteurs qui faisaient parler les oracles à leur gré. Cette partie de l'édifice était plafonnée avec beaucoup d'art ; des fragmens de ces plafonds, dont un est encore en place, ont été souvent reproduits dans les ouvrages d'architecture antique, et il est à remarquer que la plupart l'ont été avec la plus étonnante inexactitude ; Palladio lui-même en fournit l'exemple le plus inexplicable.

Deux corridors régnaient sur les parties latérales de l'édifice, perpendiculairement à la façade. Un seul de ces passages subsiste presque intact. Il paraît cependant y avoir eu un escalier dont on ne voit plus que les traces contre la muraille ; on y remarque aussi deux arceaux murés, dont la destination est aussi inconnue que celle de tout ce qui se rapporte à ce mystérieux édifice. Ici les pierres ont pris des teintes qui varient entre le rose le plus délicat et le vert le plus frais, ce qui donne à ce corridor un aspect extrêmement singulier.

La cour du Temple de Diane, qui fut jadis un musée en plein air, renferme encore des fragmens d'antiques dignes d'attention. On remarquera sans doute une corniche du travail le plus riche ; les restes de l'inscription arrachée à la porte d'Auguste, et conservée même au milieu du vandalisme révolutionnaire, en faveur du mot RESPUBLICA assez lisible et d'un sens assez intelligible pour la multitude ; des fragmens de toute espèce offrant, sous les formes les plus variées, autant de témoignages des progrès d'un art où la grâce se combine toujours avec les proportions rigoureusement dessinées et coordonnées selon des règles immuables.

On quitte à regret ces belles ruines, que plusieurs artistes déclarent être les plus belles de l'antique Nemausus. Cependant il y aurait de l'injustice à se laisser préoccuper par ces restes des temps anciens au préjudice des productions des modernes. Quelquefois mesquines dans leurs dimensions, et peu gracieuses dans leurs formes, elles ne laissent pas que d'avoir leur beauté à elles, et, à défaut de beauté, elles possèdent en général un caractère d'utilité matérielle

et d'influence morale qui leur fera trouver grâce pour le reste. Si les aqueducs des anciens sont ruinés et engloutis, il nous reste des modernes un magnifique conduit d'eau qui est construit sous une voûte de six pieds de haut, d'abord le long du canal, puis tout autour de la ville, pour réunir à l'extrémité orientale ses deux branches, qui vont se perdre au dessous de l'*Agau*. Des écoles de natation, et parfois de ridicules naumachies vivifient la monotone tranquillité des grands bassins. Le Mont-Cavallier offre aux oisifs une délicieuse promenade, et aux malades une température si douce, qu'elle ouvre, dès le mois de janvier, les boutons des roses et les ailes des papillons d'été. Un jardin botanique, fondé par souscription, promet des espérances aux horticulteurs du pays, et des objets d'observations à ceux qui aiment les plantes rares, au nombre desquelles on ne manquera pas de distinguer une magnifique collection de *cactus* aux feuilles grasses, d'où l'on voit parfois éclater, à jour et heures fixes, des corolles embaumés.

Nous avons dit plus haut que les modernes ont établi, à l'issue de la Fontaine, un barrage qui lui fait perdre une partie de ses eaux. On a eu l'idée d'établir une machine à vapeur, qui, donnant un mouvement à deux corps de pompe, doit aller chercher les produits de la source à une plus grande profondeur; alors on saura ce qu'il se perd journellement de ces eaux précieuses par les infiltrations latérales; on saura s'il faut détruire le barrage qui en décime le tribut; on saura s'il est possible de faire un canal à Aiguesmortes, et si Nismes sera un port de mer; on verra aussi dans ces cavités, que nul œil n'a sondées, et où les barbares ont jeté pêle-mêle les colonnes, les statues, les mosaïques, les médailles, les trésors des bains d'Auguste; on y verra donc, suspendus et hors d'haleine, à côté de l'ingénieur et du conseiller municipal délégué, le géologue, marteau en main, l'antiquaire attentif au déplacement de la plus petite pierre, et l'homme, ami de son pays, qui se réjouit de toutes les innovations propres à contribuer au perfectionnement de l'humanité et à l'augmentation de sa prospérité.

Il nous reste à parler du muséum d'histoire naturelle, nous consacrons un article entier à cette intéressante collection.

THÉATRE D'ORANGE.

Quand on approche d'Orange, cette petite ville paraît comme écrasée par un édifice colossal et adossé contre une colline dont la croupe arrondie se termine par des ruines, comme les anciens représentaient le front de Cybèle. L'édifice encore debout, de toute sa hauteur, est un théâtre où les Romains jouaient des comédies et des tragédies, il y a seize siècles, et ces ruines sont les tristes restes d'une puissante citadelle élevée par les princes d'Orange, et démantelée, il y a cent ans, par les ordres de Louis XIV. Ainsi les siècles se confondent dans le passé, et il n'en reste qu'un souvenir, pour l'intelligence duquel il nous faut avoir recours aux savans, au risque de confondre la ruine d'hier avec la ruine d'il y a seize siècles.

Les ruines d'hier, je veux dire celles de la citadelle, qui datent d'une époque si récente, en comparaison des ruines romaines, inspirent un véritable intérêt ; en les visitant, on croirait assister encore à cette œuvre de destruction où l'on s'imaginait de combattre les idées en s'acharnant contre des murailles. *Jacques Pinneton*, ministre protestant, assista à cette démolition et à la prise de possession de la principauté d'Orange par Louis XIV. *Pinneton*, l'un des conducteurs du peuple réformé, qui trouva souvent un asile auprès des princes d'Orange, fut aussi l'un des plus illustres martyrs : malade, exposé aux plus cruels traitemens, privé du sommeil par le plus étrange rafinement de barbarie, la douleur lui arracha une parole, une seule parole, à peine articulée, qui fut aussitôt interprétée comme une rétractation ; il donna le reste de sa vie aux regrets, et consigna ses douleurs dans un petit écrit assez remarquable comme pièce justificative de l'histoire du temps, sous le titre modeste de *Larmes de Jacques Pinneton*.

De la citadelle on descend au théâtre, la ruine d'il y a seize siècles. C'est peut-être, de tous les monumens du même genre connus en Europe, celui qui ait le mieux résisté aux temps ou aux hommes. Pour se faire une idée

des dimensions gigantesques de la façade, je dirai aux habitans de Nismes qu'elle égale l'Hôpital-Général en longueur et la Tourmagne en hauteur. Or, cette façade n'offre en certains points qu'une épaisseur de quelques pouces seulement, par suite des altérations que lui ont fait subir les habitans des nombreuses maisons gisant à sa base ou collées contre ses parois.

Cette immense surface se distingue par une grande sobriété d'ornemens; les Romains réservaient leurs ressources pour l'intérieur; et cette circonstance, ainsi que la forme générale, distingue essentiellement les théâtres d'avec les amphithéâtres destinés aux combats d'animaux et aux naumachies; d'ailleurs, la façade du théâtre d'Orange, comme on en voit encore de nombreux indices, était, en grande partie, masquée par des tentes et des hangars. Une rangée d'arceaux, qui règne à une grande hauteur et dans toute la longueur de l'édifice, paraît avoir été destinée à plaire à l'œil; il est à remarquer pour l'histoire de l'art que cette ornementation a été sculptée sur place, après l'érection de la muraille.

La face la plus intéressante de la ruine est à l'intérieur. Là on observe deux corps de logis très-vastes et très-élevés; ils offraient aux acteurs et aux machinistes des salles et des logemens; on parvenait aux étages supérieurs par des escaliers remarquables en ce que, généralement, deux marches sont formées d'une seule pierre. Une toile immense, tendue à la partie supérieure, abritait les spectateurs de la pluie ou du soleil. Le peuple était assis sur le penchant d'une colline taillée en gradins; ils dirigeaient leurs regards vers la scène, dont le mur principal était décoré de trois rangs de colonnes, l'une au-dessus de l'autre, la plupart de granit poli, plusieurs de marbre blanc. A en juger par la poussière de ces ruines, on avait employé à leur décoration les matériaux les plus précieux. Cette poussière est mêlée de cendres, ce qui, joint à la couleur rouge des blocs employés à la construction du théâtre, a fait présumer que cet édifice, dont une partie considérable était composée de charpentes, avait été la proie des flammes. Il ne faut point s'étonner de ce que cet édifice, qui servit, comme tant d'autres, de place de défense dans des siecles

de troubles, ait subi parfois les vicissitudes de la guerre. Pour bien juger de l'ensemble de ce magnifique vestige de la grandeur romaine et de l'art antique, après l'avoir visité en détail, il faut le contempler dans son ensemble du haut de la colline contre laquelle il est adossé.

On s'arrête volontiers sur cette crète élevée dont les hommes d'autrefois surent creuser les flancs pour s'asseoir à l'aise aux tragédies de Sénèque ou aux comédies de Plaute et de Térence. On aime à repeupler par l'imagination ces gradins et ces portiques; et, lorsque le vent souffle entre ces ruines délabrées, on croit entendre la voix du grand peuple qui approuve ou qui murmure; et, lorsque, fatigué de ces souvenirs, on détourne les yeux de ce tableau d'une grandeur déchue, la vue se repose encore sur une scène magnifique qui a pour devant la riche plaine d'Orange, et pour fond le Mont-Ventoux et les collines de Gigondas, enchaînement si gracieux dans ses formes, si vaporeux dans ses teintes, qu'il semble avoir été élevé pour le seul plaisir des yeux.

Le théâtre était contigu à un *cirque* ou hippodrome dont on voit les traces dans le roc taillé à pic et en demi-cercle, et revêtu d'un parement à petit appareil, que les architectes romains ont jugé à propos de doubler pour obtenir plus de solidité; le cirque s'étendait au loin dans la plaine pour les courses d'hommes, de chevaux et de chars. Un portique le liait au monument déjà décrit, et dans cet intervalle se trouvait un corps de logis, dont les restes sont enclavés dans deux ou trois vieilles maisons. On ignore la destination de ce petit édifice. Peut-être offrait-il une loge particulière pour les juges ou quelques personnes de distinction. On a trouvé ailleurs les vestiges d'un amphithéâtre entièrement invisible aujourd'hui; il complétait l'ensemble des lieux de récréations propres à la ville d'*Aurentia*, plus que suffisans aux besoins d'une population que les calculs les plus exagérés ne portent qu'à 40,000 âmes.

DU PAYSAGE DANS LE MIDI.

Si le charme du paysage consistait uniquement dans la combinaison des lignes de l'horizon et des divers plans qui le séparent de l'observateur, nos contrées méridionales n'offriraient pas de caractère bien particulier pour les distinguer des autres parties du globe. Là et ici, comme partout ailleurs, on doit s'attendre à rencontrer des chaînes de montagnes et des forêts, des villes et des plaines indéfinies. Mais l'influence de l'atmosphère, les vapeurs qui la chargent, les rayons de lumière qu'elle transmet ou qu'elle intercepte, la végétation qu'elle nourrit ou qu'elle dessèche, sont autant de circonstances qui donnent à chaque région un aspect divers, selon le climat auquel elle appartient. Et puis le paysage n'est pas pour le peintre seulement, il appartient aussi au poète et à l'homme de goût; aussi se compose-t-il, non-seulement de tout ce qui constitue un tableau, en lignes, coloris, perspective aérienne, mais encore des souvenirs qui s'y rattachent, des peuples qui l'habitent, des sons qui y résonnent pour attrister l'âme ou la réjouir, de l'air qu'on y respire et qui vient donner au voyageur une nouvelle énergie ou l'enivrer de ses parfums.

Sous ces rapports divers, la différence entre une région et une autre région devient plus saisissable; cependant elle est encore assez difficile à caractériser, et nous prions le lecteur de ne point s'attendre à voir formuler ici en aphorismes une opinion absolue sur un sujet qui tient aux sensations les plus délicates. D'ailleurs il faudrait, pour apprécier ce que cette différence a de plus tranché, passer subitement des scènes que nous offre la nature dans le Nord aux tableaux des contrées méridionales, par l'effet magique d'un enlèvement qui ne laisserait ni la possibilité physique ni le temps de contempler les pays intermédiaires dont la vue a l'inconvénient d'amener le changement par des transitions insensibles. Et comme ce voyage instantané est impossible, comme il ne s'agit pas non plus de rapprocher les contrastes les plus frappans, les glaces du Spitzberg et les vallées des Cordillières, les forêts du Canada et

les steppes de la Tartarie, comme nous ne voulons point sortir d'une portion de notre Europe civilisée, il faut bien se résigner à peindre par des touches légères les nuances délicates qui échappent souvent aux regards de plusieurs, mais qui captivent singulièrement l'attention des artistes et des amateurs de la belle nature.

Quelques expressions de ce préambule ont dû faire entrevoir que le caractère du paysage en général tient à des causes physiques et à des causes morales : les conditions météorologiques et géologiques, et les conditions politiques et religieuses, la nature brute et l'homme.

L'état de l'atmosphère et les lois de la lumière jouent le plus grand rôle dans les premières causes, et ces deux circonstances réunies apportent dans le paysage une multitude de modifications qui n'échapperont jamais à l'œil exercé de l'artiste.

Ainsi, tous les observateurs ont remarqué que le paysage du Midi est essentiellement *positif*, ce qu'il doit à une grande pureté dans l'atmosphère et à une intensité remarquable dans la lumière directe. Aussi l'œil embrasse-t-il à la fois tous les détails du tableau : les objets les plus éloignés se confondent presque avec ceux que l'on touche; les points de l'horizon sont lumineux et étincelans comme ceux des premiers plans ; le ciel revêt l'apparence d'une tenture d'un bleu parfaitement pur, et les arbres et les ruines s'y dessinent comme des découpures à arêtes vives et à teintes éclatantes : aussi l'artiste qui veut reproduire ces divers objets s'épuise-t-il en vains efforts pour les séparer, et ; selon l'expression reçue, pour *mettre de l'air* dans ses imitations de la nature.

Par suite d'une disposition toute différente de l'atmosphère, dans le Nord le paysage est plus *romantique ;* les pluies plus abondantes et les orages plus fréquens, les vapeurs s'élevant de la terre plus condensées, l'intersection de la contrée par une végétation plus vigoureuse, sacrifient ou estompent presque toujours un coin du tableau pour faire ressortir le reste, et multiplient les divers plans en les graduant depuis les détails les plus arrêtés du devant jusqu'aux teintes indéfinies de l'horizon. Le paysage du Nord est donc plus vague, plus mystérieux et plus propre à faire

naitre dans l'âme de l'observateur ou du peintre le sentiment de l'infini.

Sous ce premier rapport, le paysage du Midi est donc plus favorable à l'observation, celui du Nord à la poésie; le premier prête à l'esquisse, le second à l'aqua-tinta; le premier brille dans les grandes vues, où l'on demande que chaque objet apparaisse dans tous ses détails, et que chaque pic se dessine hardiment sur un horizon reculé de quarante lieues; le second donne un charme indicible aux vues même les plus restreintes: le premier donne tout à la fois, le second a plusieurs scènes en réserve, et il permet d'en attendre toujours de nouvelles.

Je n'oublierai jamais une petite navigation que je fis sur l'Y en Hollande. Je m'embarquai à Amsterdam dans l'intention de grossir la foule des curieux qui visitent la cabane où Pierre-le-Grand s'exerça au métier de calfat. Le ciel était parfaitement pur, le petit bras de mer était tout étincelant des premiers feux de l'aurore, et je pouvais compter, à une lieue de distance au midi, tous les clochers d'Amsterdam, et au nord des milliers de moulins à vent qui peuplent la plage de Saardam. Bientôt le soleil levant souleva d'épaisses vapeurs, et la nuit s'empara soudain de toute la contrée. Mais cette gaze légère, qui nous dérobait tout l'horizon et plongea notre barque pour un moment dans un espace désert où l'on ne voyait plus pour sol que les vagues verdâtres de l'Océan, et pour dais, le vide incolore; cette gaze légère nous réservait une multitude de vues de détail dont elle-même formait le fond et le vaste encadrement. A mesure que la barque avançait, de nouveaux objets apparaissaient soudain dans notre champ visuel: d'abord je vis approcher et grandir la vaste carène d'un vaisseau, fouettée par les clapotemens d'une vague amortie; plus loin une langue de terre couverte d'un bosquet de saules et ornée d'une villa aux formes chinoises; ailleurs le vide et le néant; puis des bateaux chargés de paysans de la Nort-Hollande, vètus comme du temps de Rembrandt et du Téniers; après un autre intervalle de vide, un gros pieux noir et vermoulu, et dessus une mouette aux longues ailes blanches se balançant gauchement sur l'abîme; enfin le vent fraîchit, et la nuée se déchirant laissa apercevoir entre

ses lambeaux le quai de Saardam et la multitude vivante qui l'encombre à toute heure. Depuis ce voyage j'ai bien compris et j'ai observé plusieurs fois à quel point une atmosphère vaporeuse peut diversifier le paysage, et tour-à-tour le produire dans tous ses détails ou donner à l'ensemble tout le magique de la perspective aérienne, dont nos sites méridionaux sont d'ordinaire si complètement dépouillés.

En indiquant les effets de la vapeur dans l'aspect de la nature, je n'ai pas entendu parler des nuages qui jouent un grand rôle dans les paysages du Nord, comme dans les poëmes de ses bardes galliques : on les voit fréquemment dessiner sur l'horizon des plaines leurs formes fantastiques, et développer dans le ciel leurs dimensions gigantesques ; souvent ils projettent sur les croupes arides des monts, ou sur la surface des bruyères, leurs vastes ombres ; ils entourent comme d'un cortége de gloire le soleil près de se cacher derrière l'horizon, et reflètent le doux éclat de la lune sur leurs flocons onduleux. Chez nous rarement le ciel se ride : quelques orages subits, terribles, qui laissent à peine au voyageur le temps de chercher un abri, et puis, l'instant d'après, un ciel pur et imperturbable comme auparavant ; et, si parfois quelques vapeurs se détachent du sol échauffé, c'est pour s'élever aussitôt à la voûte comme un lambeau de crêpe blanc à midi, et une tache de pourpre au soir, léger accident qui n'a d'autre effet que de rehausser la limpidité parfaite de l'éther et l'action puissante des rayons du soleil.

Mais, si les sites méridionaux manquent de perspective aérienne et de caractère romantique quand on les compare aux paysages du Nord, il faut avouer qu'ils sont plus *colorés ;* et, ce que l'horizon perd à être trop défini et trop éclairé, les premiers plans le gagnent en chaleur et en variété de ton. Pour reproduire l'effet de nos ruines et de nos terrains brûlés, le peintre épuise toutes les ressources de sa palette, et, là où l'artiste du Nord passe l'éponge, l'artiste du Midi jette de la poudre d'or, ou d'émeraude, ou d'azur : c'est ce qui explique l'usage des tons entiers que les peintres de l'école italienne et le Poussin n'ont pas craint d'employer dans leurs compositions ; c'est ce qui explique aussi le jugement que les artistes du Nord

prononcent inévitablement sur les compositions des écoles du Midi, en les accusant d'exagération et de crudité.

L'obliquité des rayons solaires est encore un des phénomènes naturels qui peut influer puissamment sur l'aspect général de la nature. Au Nord les teintes calmes de la soirée et les lueurs fantastiques du crépuscule se prolongent long-temps après l'heure où nos contrées sont plongées dans une nuit profonde; les ombres y sont aussi plus alongées, et la lumière glisse plus incertaine sur la surface des objets qu'elle éclaire; au Midi elle les frappe en plein, elle les inonde, et, en les surplombant, elle leur laisse pour leur donner du saillant une ombre peu étendue, il est vrai, et presque sans clair-obscur, mais hardiment dessinée, définie avec vigueur et d'un noir mat.

Partout où les phénomènes naturels que nous venons d'indiquer sont constans, partout le paysage prendra un caractère à lui, et reproduira le type septentrional ou le type méridional; mais on conçoit aisément que les différences ne sont pas partout si tranchées, et que chaque région reçoit du sol même, des végétaux qui le peuplent et des rivières qui l'arrosent, une physionomie propre qui l'éloigne ou le rapproche du type original. A cet égard, le Midi offre peut-être plus de variété que le Nord. En Hollande la nature est paisible, elle est riche en Belgique; elle est singulièrement verdoyante, propre et animée, en Angleterre; en Écosse elle est mélancolique et pleine de poésie; les plaines de la Picardie sont monotones, mais les villes y sont pleines d'intérêt historique et stratégique; l'Alsace a ses Alpes, ses châteaux, le Rhin et ses nuages.

Au Midi, nos régions sont plus distinctes, et celles qui offrent de l'intérêt sont séparées par de monotones et interminables plaines, qui en rehaussent les beautés par l'ennui mortel que leur trajet cause au voyageur.

Le pays *gascon* offre les bords d'un fleuve qui reflète les rayons du soleil couchant dans toute sa longueur, et qui engraisse une terre regorgeant de fruits, soulevée çà et là par des collines peu accentuées, mais toutes chamarrées de pampres et de fleurs, et vivifiées par des villages populeux qui s'étendent au loin sur les contours de ses méandres.

Le pays *albigeois* offre partout des plateaux arides, il est

vrai, mais entrecoupés de vallons, où la nature semble avoir réuni ses trésors pour former des sites si délicieux qu'aisément l'on voudrait y fixer pour jamais sa demeure.

Dans *l'Ardèche*, la nature devient plus âpre et prend, sans cesser d'être grande, un aspect souvent bizarre : ce sont les feux volcaniques qui en ont soulevé le terrain ; les forêts peuplent le fond des cratères, et les cascades jaillissent au milieu des colonnades basaltiques.

Le site *provençal* revêt un aspect tout méridional ; c'est un ciel d'airain, des rochers gris à l'ombre, dorés au soleil, des plaines avec l'olivier rabougri, des nuages de poussière d'or ; et des vallons avec la culture de Chanaan.

Le paysage *pyrénéen* termine notre série, parce qu'après l'avoir admiré, l'artiste peut briser ses pinceaux. En vain tenterait-il d'explorer les autres régions de la France méridionale, après avoir parcouru ces vallées où l'on voit réunis tout le luxe et la végétation du Nord sous le ciel de l'Espagne, les pics sourcilleux, les plaines inacessibles, l'air tiède du Midi, une transparence parfaite dans l'atmosphère, et toute la magie d'un ciel nébuleux : lieu privilégié où le poète demeure dans une silencieuse contemplation, où le peintre désespère de son art, où l'homme adore Dieu.

J'ai dit l'influence que l'atmosphère exerce sur l'aspect de la nature dans le Nord et dans le Midi. Dans les pays civilisés, cette cause, la plus puissante sans doute, n'est cependant pas la seule qui soit capable d'imprimer au paysage un caractère particulier et distinctif ; il faut y ajouter encore la civilisation elle-même, ses envahissemens, ses inventions, son luxe, son économie, ses exigences, ses phases diverses, ses époques de progrès et de décroissance. Cette action de l'homme sur son domicile et son domaine est lente, sans doute, restreinte et fugitive, mais elle n'en est pas moins réelle, et ne saurait mieux échapper au regard du peintre qu'à celui de l'économiste. Ainsi, l'homme qui reçut de son créateur l'empire de la terre, a su, dans quelques-unes de ses régions, y laisser des marques de son intelligence et de son activité, et s'en montrer le propriétaire en y imprimant le cachet de son autorité et de son génie.

En comparant le Nord et le Midi sous ce nouvel aspect, ces différences sont assez tranchées pour offrir quelque intérêt à celui qui voudrait les étudier avec soin ; cependant, pour la plupart des observateurs, le contraste n'est pas assez frappant, les nuances sont trop délicates pour lui permettre d'établir une préférence. En nous contentant de peindre ces différences avec les touches les plus légères, nous laisserons donc à chacun le droit imprescriptible de s'en tenir à son propre goût.

La civilisation peut être considérée sous les divers aspects de son étendue, de son ancienneté, de sa tendance politique et religieuse, et, dans chacune de ces influences, elle a dû exercer sur la nature physique une puissance particulière.

Chacun reconnait que, dans le Nord, elle est plus étendue et plus envahissante que dans le Midi. Là elle a défriché les landes incultes, éclairci les forêts, posé le niveau sur les collines et les vallées ; des rivières artificielles, sans courant comme sans méandres, fuyent au loin en lignes droites, indéfinies, et sillonnent le flanc des montagnes en lignes régulièrement brisées ; la mer elle-même est ceinte de digues élevées par la main des hommes, et, impatientes, ses vagues viennent amortir leur rage contre des colonnades de pilotis ; ça et là des phares d'un aspect sévère apparaissent comme autant de sentinelles commises à la garde de la côte, sentinelles qui ne dorment jamais ; chaque anfractuosité de rocher, dans l'intérieur des continens, devient une carrière ; chaque précipice tend à s'applanir ; chaque rivière doit un jour porter sa flotille, fallût-il, pour couvrir ses sables ou niveler ses barrages, y verser le tribut d'un autre fleuve. L'agriculture s'est emparée de chaque pouce d'humus que les eaux ont déposé sur la terre ; une végétation uniforme et serrée étend sur les plaines et sur le penchant des collines une vaste mosaïque bigarrée de diverses nuances, depuis le brun de l'ocre jusqu'au vert des prairies, et ce riche tapis envahit la terre partout où elle n'a pas opposé une résistance trop invincible ; et ça et là de riches habitations, des villages populeux viennent animer ce riche assemblage des profusions de la nature et des produits de l'art humain.

On ne saurait se dissimuler que l'empire de la civilisation, qui embellit la nature en lui demandant ses plus riches produits, répand sur son domaine une sorte d'uniformité et dans les formes et dans les couleurs ; et c'est aux envahissemens de l'industrie et de l'agriculture, que le voyageur qui parcourt les provinces du Nord, doit de les trouver, pendant la première journée de voyage, admirablement belles ; pendant la seconde, uniformément belles ; et dès la troisième, ennuyeusement belles.

Le Midi, qui a reçu une civilisation moins avancée et moins compacte, offre, à cet égard, un contraste assez frappant. Ici l'on voit le désordre à côté des premiers efforts de l'industrie, et la nature vierge encore auprès des sillons que l'homme a tracés sur son sein. Non loin des ports abrités mugissent encore des cataractes indomptées, et le désert souvent touche l'oasis. L'indolence de l'homme laisse encore sur son domaine de vastes étangs cachés sous les roseaux, d'interminables bruyères entrecoupées de ravins, les croupes des monts nues et décharnées, et de vastes forêts de sapins noirs et immobiles. Aussi, faut-il souvent faire beaucoup de chemin pour atteindre une région digne d'intérêt. Mais on la trouve enfin, et elle se présente à l'œil de l'artiste avec une variété d'accidens, une exubérance de végétation, un désordre et une profusion de beautés diverses qui annoncent une nature primitive sur laquelle l'homme industrieux a exercé peu d'empire, et dans laquelle l'homme de goût trouvera toujours un charme indicible.

Ajoutez, pour l'encouragement de l'artiste et comme pour le dédommager des difficultés qui l'attendent dans le Midi, qu'il y trouvera la civilisation plus commode et plus complaisante. Qu'il se repose au bord des torrens, sans craindre qu'un propriétaire inquiet ne le soupçonne d'empoisonner l'espoir de ses pêches réservées ; il peut franchir la muraille dégradée pour dessiner à loisir les ruines du manoir féodal, sans avoir à redouter de se voir pourchasser par l'insolente valetaille d'un orgueilleux seigneur ; il peut retracer dans son album les fortifications démantelées d'une ville du moyen-âge, sans crainte d'être livré à un conseil de guerre ; il peut pénétrer dans les antres profonds, sans craindre que

le portier mercenaire de celui qui a affermé à bail les entrailles de la terre, ne tende la main pour réclamer le prix d'entrée.

Ce n'est pas sans arrière-pensée que j'écris cette dernière phrase ; qu'on me permette ici une courte digression.

J'ai encore un souvenir bien distinct d'une excursion que je fis, en 1818, dans le comté de Derby, en Angleterre. C'était mon premier voyage pittoresque, et je l'avais entrepris avec deux joyeux étudians de mon âge. Par économie autant que par plaisir, nous voyagions à pied ; nous parcourûmes ainsi les riantes vallées de Matlock, les gorges plus sévères de Buxton, et nous parvînmes enfin au centre de la petite chaîne du Peak, dont Walter Scott devait depuis populariser le nom jusque parmi nous. La Grotte du Peak ou *Caverne du Diable*, que la nature a creusée dans les flancs de l'une des collines principales de la chaîne, passe, dans le pays, pour l'une des merveilles de la Grande-Bretagne, et nous nous empressâmes de la visiter. La voûte, de 60 pieds d'élévation, qui en forme l'entrée, produit un effet des plus majestueux ; ici le grandiose prête une puissance de plus au mystérieux, et long-temps on suivrait en silence les bords du petit torrent qui s'échappe des cavités les plus reculées de la caverne, si l'on n'était singulièrement préoccupé par la présence de tout un peuple de cordiers, qui ont établi dans cet immense receptacle et leur demeure et leur métier. De nombreuses familles se sont succédées dans cette singulière habitation; une petite maison y a été construite, et plusieurs ouvriers y ont reçu sinon le jour, du moins la vie. Bientôt on quitte les bruyantes tribus de ces troglodytes, pour s'enfoncer plus avant dans les cavités les plus étroites et les plus ténébreuses, jusqu'à ce qu'il devienne nécessaire de s'aider de la lumière des flambeaux dont se munit le guide officieux. Plus loin, il fallut courber la tête sous une voûte sonbaissée qui nous conduisit à une petite porte fermée soigneusement. Le guide, qui seul en possédait la clef, nous introduisit enfin dans les entrailles de la terre. On sait les formes variées qu'affectent ces passages souterrains, auxquels diverses causes que nous nous abstiendrons d'indiquer ont donné naissance. Tantôt il fallait ramper contre terre, tantôt se glisser sur une cor-

niche étroite, au bord d'un précipice dont l'obscurité exagerait singulièrement la profondeur, souvent nous pouvions respirer à l'aise dans des salles magnifiques, ornées de stalactites calcaires et étincelantes de cristaux de chaux fluatée; enfin, nous arrivâmes au bord d'un lac qu'aisément nous pouvions imaginer d'une étendue indéfinie, puisque l'obscurité la plus impénétrable nous en dérobait tous les bords, et, comme nous nous regardions étonnés, le guide poussait une barque très-plate sur laquelle il fallut se coucher à plat-ventre pour être ainsi lancé au loin sur la surface paisible du lac souterrain. Un roc la surplombe en voûte, et permet tout juste à un homme de moyenne corpulence de pénétrer dans de nouvelles cavités, but et terme de l'aventureux pèlerinage. Réunis à l'autre bord sous une voûte immense, nous commencions à nous féliciter d'être parvenus si loin sans accident, lorsque soudain l'intérieur de l'abîme parut illuminé de mille feux; nos regards se portèrent vers la partie supérieure de la caverne, où la nature avait pratiqué d'autres ouvertures, et où des femmes et des enfans vêtus de blanc venaient mêler les clartés de leurs torches aux lueurs incertaines de la lumière du jour. Bientôt des chants demi-sauvages, demi-solennels, se font entendre: ce sont des chœurs empruntés à la Tempête de Shakespeare.... Quelques minutes après, les chants avaient cessé, et tout était rentré dans le silence et les ténèbres; nos pâles flambeaux nous aidèrent à franchir de nouveau le lac ténébreux, la voûte menaçante, les salles majestueuses et les couloirs retrécis, et nous parvinmes enfin, sans accident, jusqu'à la petite porte fermée à clef. Ici le guide nous arrêta. Nous avions déjà payé largement sa course et ses flambeaux... C'est 12 fr. de plus pour le fermier de la grotte, nous dit-il, voyez plutôt le tarif......

Tels sont les envahissemens de la civilisation. N'est-il pas permis à l'artiste de se plaindre un peu de ses exigences.

La civilisation laisse encore un autre vestige de son passage dans les temps anciens et de son empire d'aujourd'hui, vestige qui, pour être moins vaste que l'envahissement de l'agriculture et de l'industrie, a quelque chose de plus caractéristique, et, si l'on peut dire ainsi, de plus *humain*. Ce sont les édifices et les habitations des hommes. Les pein-

Digitized by Google

tres auront à les reproduire souvent dans leurs tableaux, et ils ont de plus que l'intérêt des lignes et des couleurs, celui des souvenirs historiques qui ne laissent pas que de fasciner aussi l'imagination du véritable artiste.

Sous ce rapport, le Nord peut être envisagé sous les aspects de diverses régions. Nous y trouverons le pays *breton* avec ses tombelles, ses dolmens, ses roches druidiques, vestiges d'un paganisme grossier, primitif, enfant, dont les rites échappent à nos souvenirs, et que, dans notre ignorance, nous allions volontiers à un solennel effroi. Le sol *germanique*, long-temps foulé par la guerre, apparaît de toutes parts hérissé de citadelles et de remparts, et les villes ont comme disparu sous le niveau des Coehorn et des Vauban; chaque colline est désormais une position stratégique, et chaque ondulation de terrain est pour jamais illustrée par nos fastes militaires. Le pays *manufacturier* présente aussi son architecture qui lui est propre, formes tantôt hybrides, tantôt monstrueuses, tantôt écourtées, économiques et mesquines, auxquelles on ne peut plus rien souhaiter que d'être toutes noircies par la suie des verreries, ou dérobées à l'œil par la fumée des machines à vapeur. Le pays *normand* proclame l'influence de la civilisation chrétienne dans le Nord; il fut, en Europe, le berceau de l'architecture gothique, et, soit qu'on l'étudie sur le sol natal, soit qu'on suive ses irruptions dans la Grande-Bretagne et en Allemagne, où il porta et ses conquêtes et ses arts élégans, partout il se montre digne de l'intérêt de l'artiste aussi bien que de l'archéologue.

Ce que j'aime dans le paysage du Nord, c'est la simple et modeste église d'un village anglais. On la trouve non loin des habitations des laboureurs, cachée derrière un groupe d'ormeaux ou de chênes séculaires, et à demi-voilée sous un riche manteau de lierre. Ses formes, quelque peu étranges pour celui qui n'admire que les chefs-d'œuvres réguliers de la sévère antiquité, répondent cependant au problème de l'art : irrégularité et harmonie. Son petit clocher s'élève mystérieux et aérien; sa grande fenêtre à l'orient laisse encore apercevoir, entre les ogives entrelacées, des lambeaux de vitrages colorés par les artistes des temps passés; les freux et les corneilles tour-

billonnent sur la berge de sa nef élevée, et au pied de ses murailles décrépites se groupent les tombes de ceux qui finirent leurs jours dans cette solitude délicieuse. Un cimetière de campagne en Angleterre n'est point l'enclos lugubre et désolé que nous appelons de ce nom dans nos contrées méridionales. Là tout inspire une mélancolie douce et pieuse. Chaque fois qu'on se rend à l'église pour prier Dieu, il faut traverser le champ du repos où il appelle tour à tour chacun de ses enfans; on traverse le cimetière pour le baptême; on le traverse pour le mariage, et, si l'on s'arrête un instant pour lire sur l'inscription la dernière pensée des vivans pour leurs morts, il n'est pas une de ces phrases touchantes qui ne proclame des idées d'immortalité et de céleste béatitude.

L'architecture présente des beautés d'un autre genre dans le Midi. De pesantes citadelles dominent ses villes et ses villages, et semblent les protéger et les écraser encore; des murailles délabrées en masquent l'antique enceinte, et des portes armées de herses en défendent l'entrée. Pénétrez dans ces villes anciennes, des rues tortueuses, étroites, obscures, conduisent, sous des arceaux grotesques, au devant des édifices auxquels chaque siècle semble avoir apporté une colonne ou une corniche. Ici la pensée païenne paraît encore régner partout; les édifices consacrés au culte chrétien eux-mêmes revêtent des formes simples et sévères, car il y a loin encore de nos églises romanes et byzantines aux basiliques gothiques de la Normandie; et puis, auprès de ces restes du moyen-âge dominent encore les restes de la puissance et du génie des Romains : partout on foule une terre classique, et l'on ne saurait soulever un arpent de terre sans déranger un fût de colonne ou un sarcophage antique. Qu'on ne s'attende pas cependant à ce que cette profusion des restes de la belle antiquité donne au paysage du Midi un caractère ni bien distinctif, ni bien beau. L'artiste n'y trouvera pas toujours le charme qu'il se plaisait à en attendre; souvent il regrettera de les voir un peu trop abandonnés aux mains de la nature et aux envahissemens de la végétation, ou trop livrés à ceux des réparateurs, qui sont toujours là, la truelle en main, prêts à badigeoner les ruines et à masquer les ravages du temps.

Ce que j'aime dans le Midi, c'est la tour sarrasine sur les bords du Rhône; le soleil lui a imprimé, à la face occidentale, la teinte indélébile de ses derniers rayons, et on la voit de loin se détacher comme une découpure brillante sur une tenture du plus beau bleu. Les petites vagues du fleuve viennent clapoter au pied du puissant rocher qui lui sert de piédestal; et de là elle s'élève svelte, percée de mâchicoulis, bravant les injures du temps et aussi pure de lignes que lorsqu'un puissant seigneur la construisit au retour des croisades; cependant la balle du camisard l'a souvent marquée au front, et souvent le village qu'elle était chargée de défendre fut livré à l'incendie. Aujourd'hui on ne sait à qui elle appartient; les Bohémiens y établissent parfois leur foyer; un troupeau amaigri y broute quelques ronces, et le cyprès lugubre s'élève comme un spectre immobile au milieu de ses ruines désolées.

Il nous resterait à indiquer un dernier trait de l'influence de l'homme sur le paysage, c'est l'apparition de l'homme lui-même. Mais qui ne sait qu'en nivelant les conditions, la civilisation moderne tend à détruire les distinctions des costumes, et qu'il faut voyager bien loin pour échapper à la vue des vêtemens mal gracieux et étriqués des habitans des villes, et pour retrouver ces formes pittoresques, ces couleurs tranchantes ou bigarrées qui s'harmonisent toujours si bien avec un paysage fantastique.

Nous avons promis de ne rien conclure de nos comparaisons. Nous ne nous permettrons qu'un vœu, c'est que l'homme, en étendant son règne sur la nature, en dirigeant ses efforts vers l'acquisition du bien et de l'utile, n'oublie pas que le *beau* fut aussi un des élémens de la création, et que celui qui sait le respecter, aura aussi compris la pensée du Créateur, qui en est la source éternelle.

Digitized by Google

Nous ne croyons pouvoir mieux terminer ce volume qu'en y consignant les vers de M. Reboul, dans lesquels on ne sait trop ce qu'il faut le plus admirer, ou du sublime dans l'expression, ou de la vérité dans les tableaux.

NISMES.

A M. DE LAMARTINE.

Mars 1832.

I.

Poète au regard d'aigle, Herschell harmonieux,
Qui mets d'autres soleils aux poétiques cieux,
Qui, ravisseur d'un rythme enfermé dans la nue,
Fais vibrer sur la lyre une corde inconnue,
Fixes dans notre esprit cet hymne sans pareil,
Qu'on entendait en rêve et cherchait au réveil,
Cet hymne qu'à travers la nuit et le mystère
Les anges rarement confiaient à la terre,
Est-il vrai que ta lettre a daigné m'envoyer
Que tu viendrais t'asseoir à mon humble foyer,
Et visiter nos champs, notre ville embellie,
Ce fragment détaché des bords de l'Italie,
Où le ciel, se peignant d'un éternel azur,
Est presque monotone à force d'être pur;
Où toute intelligence, on ne vit que par l'âme,
Où sous des cheveux noirs brillent des yeux de flamme,
Où la misère sobre et portant la fierté
Que donne à ses enfans le Dieu de vérité,
Dédaignant le nectar qui pend à nos collines,
Convive de la foi s'enivre de doctrines,
N'arme jamais son bras pour demander du pain :
Ce n'est que de l'esprit qu'elle ressent la faim.

Peut-être on t'aura dit que, dans sa frénésie,
L'émeute ayant chez nous le droit de bourgeoisie,
Hurle en nos boulevards, comme en un cirque ardent
Un taureau furieux qu'a frappé le trident.
  Mais, dans nos tristes jours, quel ciel est sans orages?
Quelle mer de ses flots n'ébranle ses rivages?
Quel sol ne retentit des plaintes du tombeau?
Quel fleuve de remords n'entend gémir son eau?
Ah! viens pour adoucir nos âmes indomptables,
Comme ces vents du nord qui soulèvent nos sables;
Ta lyre, célébrant la concorde pour nous,
Grand homme, nous verrait tomber à tes genoux.
Viens, ici tout t'attend pour t'offrir une fête:
Les lauriers de nos champs pour ombrager ta tête;
La muse, qui jadis eut un temple en ce lieu,
Pour prodiguer l'encens en retrouvant son Dieu;
Tous ces demi-soleils, enfans de ton système,
Pour te voir de plus près dans ta splendeur suprême,
Et les restes pompeux de l'antique cité,
Pour s'offrir à tes yeux sous leur plus grand côté.

II.

Nous n'avons pas ici de hautes cathédrales,
Ni de vieux monastère aux sombres corridors,
Où l'on dit qu'à midi se soulèvent les dalles
    Couvertes des blasons des morts;

Ni découpés à jour des clochers dont les pointes
Dans les cieux envahis montent avec orgueil;
Ni chevaliers de pierre à genoux, les mains jointes,
    Au pied d'un gothique cercueil.

Ni madones des bois où jamais châtelaine
Pour un époux absent vainement ne pria,
Où le pâtre en passant ôte un bonnet de laine
    Et dit un *Ave, Maria*;

Ni château crénelé dont la verte muraille
Se hérisse de tours et de mâchicoulis,
Que la vague des mers incessamment assaille
    De ses monotones roulis.

Mais la Rome païenne ici vit tout entière ;
Ici son aigle au vol dispensateur des fers
A laissé plus avant l'empreinte de sa serre
Qu'en aucun lieu de l'univers.

Tu verras des palais, des cirques et des temples,
Jusque dans la poussière un noble souvenir,
Et le passé partout exhalant des exemples
A terrifié l'avenir.

Là les fronts abaissés des portes triomphales,
Aux sommités du jour promettant même sort ;
Ici des dieux mêlés aux urnes sépulcrales,
Tristes alliés de la mort ;

L'arène où s'égorgeaient le Gaulois et le Thrace,
Contens d'être applaudis avant que de mourir,
Devant ce peuple-roi qui voulait qu'avec grâce
On rendît le dernier soupir ;

Les gradins qu'inondait la robe orientale
Des chevaliers couverts de suaves parfums,
Et qui venaient, mêlés à la beauté vénale,
Charmer leurs ennuis importuns ;

Brillans efféminés, qu'on ne pouvait distraire,
Tant l'abus du plaisir avait blasé leur cœur,
Que par l'émotion d'un drame sanguinaire
Où la mort seule était acteur ;

Et puis la basilique à la frise élégante,
Semblable au dieu bruni des feux de l'encensoir ;
Des chapiteaux à jour, dont les feuilles d'acanthe
Semblent trembler au vent du soir ;

Et le temple croulant de la triple déesse,
Dans un bosquet riant étalant ses douleurs,
Et qui s'offre couvert d'une ombre enchanteresse,
Comme un front ridé sous des fleurs ;

Ruines où le soir vient rêver le poète,
Débris qui sert d'asile à de moindres débris,
Comme un prince exilé donne encor la retraite
A de misérables proscrits.

Diane, poursuivant son nocturne voyage,
Semble y chercher encor d'un rayon désolé,
Sur son autel fendu par le figuier sauvage,
Un encens qui s'est envolé.

Et la tour qui s'élance aux célestes campagnes,
Dont le hardi sommet est voisin des éclairs,
L'aqueduc qui nivelle et qui joint deux montagnes,
Et porte l'onde dans les airs.

Et près de ses débris que le temps fait dissoudre,
La nouvelle cité brillante de splendeur,
Comme à côté d'un tronc consumé par la foudre
Un rejeton plein de verdeur.

III.

Dans le quartier brillant que peuple le dimanche,
Le théâtre étalant sa colonnade blanche;
D'opulens ateliers, de larges boulevards,
Où sans peine de front pourraient voler vingt chars;
De vastes hôpitaux où le secours abonde,
Où le ciel a mis l'ange au service du monde,
Où de l'isolement adoucissant l'horreur,
L'orphelin dit encore ou ma mère ou ma sœur;
Des ondes circulant en un jardin splendide,
Enfant miraculeux de la verge d'Armide;
Des balustres d'albâtre entourant des bassins,
Un parterre en volute égarant ses dessins,
Et de hauts marroniers aux branches colossales,
Où, parmi les bouquets de fleurs pyramidales,
Du rossignol craintif le chant est exhalé
Comme l'encens d'un vase à nos regards voilé,
Le marbre découpé par une main savante
Se dresse en déité, se déroule en acanthe,
En vase s'arrondit, s'assouplit en roseaux
Qu'affaissent des Tritons, divinités des eaux,
Et Diane et Vénus, et Pan et le Satyre:
Tous ces dieux dont les noms ont fatigué la lyre,
Et dont le ciel brillant à la fin a pâli

Sous les tristes vapeurs que soulève l'oubli ;
Pléiade que la muse a cessé de conduire,
La muse qui disait anathème au martyre,
Qui sur un lit de fleurs endormait le remord,
Et mettait un sourire aux lèvres de la mort,
Et dont les doigts brillans de rose et de lumière,
Prodiguaient vie et grâce à l'informe matière.

IV.

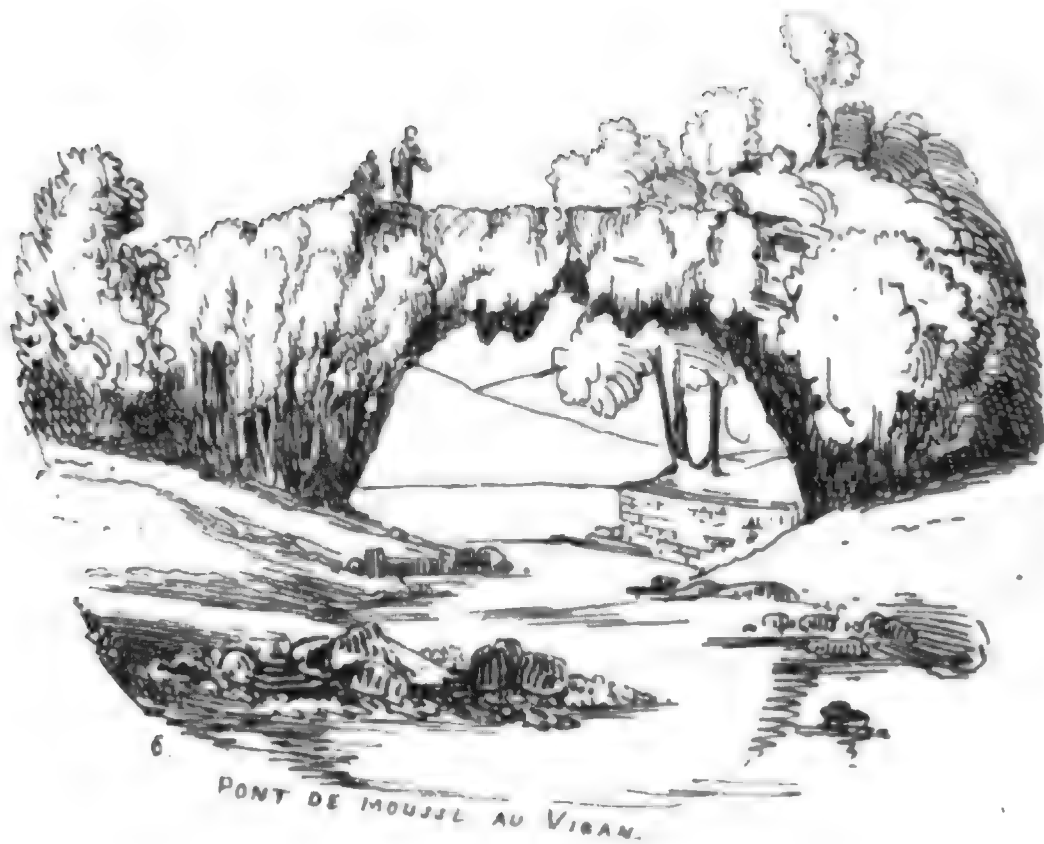
Et puis nous irons voir (car décadence et deuil
Viennent toujours après la puissance et l'orgueil),
Nous irons voir au bord d'une eau stationnaire,
Aigue-Morte aux vingt tours, la cité poitrinaire,
Qui meurt comme un hibou dans le creux de son nid,
Comme dans son armure un chevalier jauni,
Comme au soleil d'été, qu'il croit être propice,
Un mendiant fiévreux dans la cour d'un hospice.
Et puis son port bordé de huttes de roseaux,
Où viennent s'amarrer quelques rares vaisseaux,
Où le triste pêcheur que le besoin harcèle,
Rapièce d'un vieux bois quelque vieille nacelle.
Et cependant ces lieux de misère haletans
Comptent des anneaux d'or dans la chaîne des temps.
Ces murs, encore intacts dans leur vieille attitude,
Dont le triste gazon verdit la solitude,
Étaient de l'Orient l'opulent magasin,
Et voyaient affluer le turban sarrasin.
Un pèlerin royal, dans ses saintes colères,
Voila deux fois ces mers de ses mille galères,
Alors que, plein d'ardeur dans ses pieux desseins,
Il voulait du Croissant nettoyer les lieux saints.
De hauts barons couverts de leurs cottes de mailles,
Dont Venise avait joint et poli les écailles,
Faisaient flotter ici sur leur casque luisant
La plume de l'autruche ou celle du faisan,
Et surtout la bannière aux annales célèbres
Qu'exhumait Saint-Denis du fond de ses ténèbres,
Lorsque la France, ayant un danger à courir,

Commandait à ses fils de vaincre ou de mourir.
Deux peuples dans leurs rois ici se rencontrèrent ;
Et, long-temps ennemis, sur le front se baisèrent.
L'or, la pourpre, l'azur, se drapaient pour des jeux,
Et luttaient de splendeur avec un ciel pompeux ;
Les airs portaient au loin la fanfare guerrière,
Les chevaux des tournois soulevaient la poussière ;
Et les dames, du haut des balcons élégans,
Sur le front du vainqueur faisaient voler leurs gants....
Et voilà que tout dort, et que de tant de fêtes
Il ne nous reste plus que ces plages muettes ;
Que l'oiseau qui se plaint dans ses marais taris,
Et dont le vol pesant heurte les tamaris ;
L'onde qui sur ces bords se berce solennelle,
Comme le balancier d'une horloge éternelle.

Alors, ô Lamartine ! à ces retours du sort
De celui qui prétend tonner après sa mort,
Et qui vient en ce lieu demander des images
Pour jeter plus avant sa gloire dans les âges,
Le front triste se penche, et l'orgueil se détruit
De voir tant de silence où régnait tant de bruit.

5.

MONUMENT A S^t REMI.


6.

PONT DE MOUSSE AU VIGAN.

S

APPENDIX AU SUPPLÉMENT.

EXCURSION A LA CHARTREUSE DE VALBONNE.

Situé à l'extrémité septentrionale du département du Gard, et dans un lieu sauvage et extrêmement isolé, ce monument, destiné à offrir une retraite à des hommes qui, dégoûtés du monde, croient lui échapper par la fuite, présente un objet d'observations des plus intéressant. Je vais y conduire mes lecteurs, sans leur faire grâce des particularités de la route. Je donnerai toutefois à l'itinéraire une forme nouvelle qui pourrait, sauf amélioration, devenir un modèle assez commode pour ceux qui se plaisent à consigner par écrit quelques souvenirs des observations qu'ils ont recueillies chemin faisant.

Nismes [1].

Marguerittes.

St-Gervasy.

Besouce.

Lédenon.

St-Bonnet.

Lafoux.

Remoulins [2].

Château avec tours carrées, admirablement badigeonné, et destiné d'ailleurs à servir d'entrepôt de charbon de terre.

---

1 Dans cet itinéraire figuratif, tous les lieux placés à la droite de la colonne du milieu sont à la droite du voyageur ; ceux de la gauche sont à sa gauche. Il traverse ceux qui interrompent la colonne.

2 Toute cette première partie du chemin est décrite ailleurs. (*Voy.* tom II, pag 10.)

St-Hilaire-d'Auzillon.

St-Hilaire-le-Vieux. Ruine.

Vue éloignée du *Pont-du-Gard.* On aperçoit la continuation de l'aqueduc du côté d'Uzés.

Castillon-du-Gard. Sur un promontoire de molasse calcaire marine ; de loin les vieilles constructions se confondent avec le roc.

Combes de Valliguières. Vallées sauvages creusées en zigzag, entre de petites montagnes de calcaire crétacé. Les pentes sont couvertes de plantes aromatiques, et les petits ruisseaux qu'on rencontre sur la route abondamment remplis de serpens. Autrefois ces tristes passages étaient infestés de brigands.

Valliguières, dominé par un vieux château qui a joué un grand rôle dans les guerres du XVII.e siècle. Il n'offre d'ailleurs rien de remarquable. — Jolie fontaine. — Au delà de ce village on entre dans de nouvelles *combes* d'un caractère pour le moins aussi sauvage que les premières.

Pouzilhac. On y remarque de gros blocs de poudingue. Ce lieu est très-intéressant pour les géologues, qui y trouvent des fossiles abondans, et des terrains dignes de remarque. Il fournit aussi de précieux matériaux pour la fabrication de la poterie.

St-Privat-le-Cimetière. On y voit une chapelle ruinée qui présente des formes romanes; elle est bâtie avec un grès rouge foncé, très-dur, passant au jaspe.

On laisse bien loin *St-Laurent-des-Arbres*, remarquable par les fossiles qui abondent dans les environs. On y a trouvé

des ossemens de rhinocéros, des bois pétrifiés, etc.

Belle vue du Mont-Ventoux.

Gaujac. Château rouge. Montagnes boisées, d'une nature de sol différente des terrains précédens, schisteux peut-être.

Tresque.

Bord, château ruiné.

Le pays devient plus riant ; partout des vignobles jusqu'aux bords du Rhône. On atteint

BAGNOLS. Il est fait mention de ce lieu dès 1226. A cette époque il possédait un monastère de femmes considérable ; un hôpital y fut bientôt élevé ; plus tard, un collége, qui acquit quelque réputation dans le pays. Aujourd'hui une bonne école d'enseignement mutuel distribue l'instruction aux classes pauvres. On remarque dans ce lieu, peuplé de cinq mille âmes, quelques maisons qui, par leur apparence extérieure et les moulures gothiques dont elles sont revêtues, annoncent une antique opulence que la suite des événemens a pu déplacer ou compromettre. L'église, soigneusement badigeonée, n'offre rien de remarquable ; j'y ai observé des paysans pieusement agenouillés devant des autels qu'ils avaient eu soin d'orner de cocons de vers-à-soie. C'était la saison de leur récolte. — Une source abondante et pure, qui jaillit au centre de la ville, abreuve ses habitans et devient un objet important pour le lavage des laines et autres usines. On y pêche, dit-on, d'énormes anguilles. Une promenade agréable, ombragée de beaux arbres, complète les curiosités du lieu.

C'est ici qu'il faut prendre langue pour procéder sûrement et agréablement à la visite de la Chartreuse de Valbonne Deux routes y conduisent ; l'une par St-Michel-d'Euzet, l'autre par le Pont-St-Esprit.

Je recommande la première à ceux qui aiment à étudier la nature dans ce qu'elle a de plus sauvage, même aux dépens d'un peu de fatigue. Non loin de St-Michel ils

devront se détourner de la route battue, et se feront conduire aux bords de la Cèse. Ils verront ce torrent se perdre au milieu des rochers, et suinter en mille petits filets au milieu de masses calcaires, qu'un retrait ou tout autre phénomène a séparées par des crevasses ou des fentes qui varient à l'infini en longueur et en largeur. Elles sont en général assez étroites pour permettre au voyageur de franchir le torrent ; de là le nom naïf de *Sautadet* que l'on a donné à ce lieu remarquable. M. Dombres-Firmas, dont nous citons ailleurs les mesures barométriques, a signalé la présence de beaux échantillons d'hypurites et de sphérulites parmi les fossiles qui abondent dans les rochers de *Sautadet*. N'ayant point visité cette curiosité naturelle, je m'abstiens de tout autre détail.

L'autre route, celle du Pont-St-Esprit, est plus longue, plus facile, et partant préférée par la foule des curieux. Ici nous reprenons nos indications.

Plaine de Bagnols, richement cultivée ; on passe la Cèse sur un beau pont, dont les arceaux servent fréquemment de domicile à des familles de bohémiens. A quelque distance on saisit mieux l'ensemble des montagnes calcaires des environs de Bagnols ; elles se présentent coniques et terminées au sommet par de grandes tables rocheuses d'une grande régularité.

St-Nazaire.

PONT-ST-ESPRIT, déjà décrit (tom. I, p. 1). Avant de l'atteindre on jouit d'une vue admirable. C'est un site méridional dans toute sa splendeur et tout son luxe d'eau, de verdure, de montagnes, de fabriques brûlées au soleil, et de lumière éblouissante. On passe devant de vastes casernes et la citadelle. La route se dirige vers l'ouest ; on suit les bords de l'Ardèche, sur laquelle est un pont à demi ruiné qu'elle abattit dans un moment de mauvaise humeur. Dans ses jours ordinaires, cette petite rivière est réduite à un filet d'eau du plus beau bleu, qui serpente sur une plage. Alors le vent, qui descend le Rhône, tournoie sur ses bords et y accumule des dunes du sable le plus fin.

St Paulet, hameau. Ici on commence à monter, et l'on trouve divers terrains intéressans pour le

géologue : grès, calcaire à gryphites, calcaire d'eau douce, sables colorés, argiles plastiques, calcaire jurassique. On traverse de beaux bois ; le pays prend un aspect sauvage. Le sentier serpente sur les flancs d'une colline ombragée. Au détour on aperçoit par une trouée, au milieu des chênes et des frênes, les édifices de la Chartreuse. Les yeux se reposent avec plaisir sur cette habitation, quoiqu'elle ne soit qu'un vaste tombeau. Elle a cependant l'apparence d'une ville forte, opulente et populeuse. Approchons, et visitons ces ruines.

L'histoire de Valbonne sera bientôt contée. Elle commence par une fondation de l'évêque d'Uzés Vénéjan, en 1204, dans un siècle où la piété des fidèles ne savait pas s'épancher autrement qu'en offrant un asile à ceux que le crime ou le dégoût du monde, ou la misantropie, ou la paresse, ou la pauvreté, ou l'humilité, éloignaient des devoirs et des douceurs de la société. Depuis sa première érection, il va sans dire que la Chartreuse subit dans ses parties matérielles plusieurs reconstructions successives et hétérogènes ; aussi n'existe-t-il que quelques traces de l'édifice original dans un petit cloître de forme romane, très-modeste, et dans une torse de statue portant l'habit de l'ordre, qui représente, dit-on, un St. Hugues, depuis évêque de Lincoln en Angleterre. Tout le reste appartient aux deux derniers siècles. Une fois ceint de murailles et hermétiquement fermé, le cloître n'offrit plus qu'une vie d'intérieur mystérieuse et cachée, dont le souverain juge seul connait les vicissitudes et les douceurs, les vertus et les vices, la valeur et le néant. Après ce long silence, la Chartreuse s'ouvrit, et laissa des regards profanes pénétrer jusque dans le sanctuaire ; alors la grande voix des révolutions du dernier siècle retentit jusque dans ces paisibles vallées. On frappa à la porte des cellules, et Valbonne se dépeupla ; mais ses édifices immenses furent respectés ; ce ne fut que long-temps après, sous l'Empire, qu'un préfet de Nismes fit enlever à l'église les tableaux du Bardin et les boiseries qui ornent maintenant la cathédrale de Nismes. Aujourd'hui, la Chartreuse, rachetée par ses anciens possesseurs, se repeuple lentement et comme par l'effet d'une réaction lente, timide, indécise et toute

honteuse, en présence des progrès d'un siècle de lumière, de philantropie et d'activité.

Il fallait jadis franchir des fossés profonds pour pénétrer dans la Chartreuse ; on passe encore sous une tour armée de machicoulis, et capable d'offrir une résistance efficace aux agressions d'un ennemi, telles du moins qu'elles étaient pratiquées dans les siècles de la féodalité. Ce premier portail conduit dans une vaste cour, dont la construction plus élégante annonce une certaine recherche. La façade de l'église, ornée de statues, présente un aspect convenable. Une fontaine, à droite, fournit une eau délicieuse. Un large escalier conduit à des salles assez vastes, où l'on permet aux étrangers de se reposer et de se rafraîchir au besoin. On demande et on obtient facilement la permission de visiter la partie de l'édifice qui n'est pas encore habitée, c'est-à-dire, la presque totalité de l'ancienne Chartreuse ; car trois cellules seulement ont reçu leurs religieux captifs. On nous a permis d'examiner en détail une quatrième cellule reconstruite à neuf et prête à recevoir un chartreux. C'est une maison entière composée de quatre pièces. Un petit jardin attenant, et muni d'un puits, offre au reclus une vue admirable donnant sur les montagnes et les bois, et un petit terrain qui l'excite au travail et lui procure des légumes et des fruits. Tout le monde connaît l'origine de l'ordre des chartreux, et la règle sévère qui les gouverne. Il n'entre dans notre plan ni de les décrire, ni de les juger. Il nous suffira de dire que l'établissement de Valbonne est encore loin d'en donner une idée aussi exacte que la Grande-Chartreuse de Grenoble, où la vie ascétique, dans toute son effrayante rigueur, se reproduit au milieu de la nature la plus sauvage et la plus terrible. Ici les chartreux peuvent vaquer encore à leurs affaires au dehors, et ils attendent pour se cloîtrer définitivement l'arrivée du frère-général. Celui qui le remplace provisoirement voulut bien nous servir de guide ; il nous donna d'amples renseignemens, avec une extrême complaisance, sur la vie de ses frères. Ah ! s'il est vrai que ces âmes soient embrasées d'amour pour Dieu et de zèle pour son règne de charité, n'est-il pas permis de regretter qu'elles ne dépensent pas cette ferveur d'une manière plus utile au monde, qu'il ne faut

pas se contenter de mépriser, mais qu'il nous est ordonné de corriger, et, s'il se peut, de consoler et de bénir.

* * *

MUSÉUM-CRESPON.

En décrivant la Fontaine de Nismes, j'ai annoncé que je dirais un mot du Muséum de M. Crespon. C'est, en effet, je crois, un service à rendre au curieux, que de le guider dans les objets d'observations, toujours trop nombreux, que l'on rencontre dans un muséum. On y entre d'ordinaire avec une curiosité avide, et l'on en sort avec des idées confuses, et la tête grosse.... et vide. Même dans les limites de la collection de M. Crespon, un guide n'est pas sans quelque utilité, je m'offre à remplir cette honorable fonction.

Le muséum se compose de collections de mammifères, d'oiseaux, de poissons, de reptiles et d'insectes, et de quelques individus vivans. On peut encore envisager ces collections diverses sous deux aspects : les animaux exotiques et les animaux indigènes. Ceux-ci me paraissent seuls rentrer dans le cadre de cette publication ; ils formeront le sujet de la présente notice, les considérant d'ailleurs comme la partie la plus intéressante du muséum, puisqu'il est si rare de les rencontrer aussi complets dans d'autres collections, tandis que les animaux étrangers ont cessé de l'être à mes yeux par le soin que prend chaque collecteur de s'en pourvoir abondamment.

L'ordre des mammifères est peu abondant en espèces, et celles que l'on rencontre dans nos départemens diffèrent peu de celles qui se trouvent sur les autres points de la France ; néanmoins on ne verra pas sans intérêt le loup, le castor, la genette, la martre, le chat sauvage et le dauphin.

L'ordre des oiseaux est, au contraire, très-riche et très-varié en espèces. Voici la nomenclature de celles qui doivent plus particulièrement attirer l'attention des curieux.

Les vautours arrian et griffon ; le catharte alimoche ; le faucon pèlerin ; les aigles botté, balbuzard, pygargue, bonelli ; le milan royal ; le grand-duc ; la corneille mantelée ; le choucas ; le pyrocorax coracias ; le rollier vulgaire ; le loriot ; le martin roselin ; la pie grièche méridionale ; le merle blanc, bleu, de roche, d'eau ; les becs-fins des roseaux, verderolle, moustache noire, cisticole, cetti ; gorge bleue à miroir rouge ; le traquet-rieur ; l'accenteur-mouchet ; l'alouette hausse-col noir ; toute la famille des mésanges, parmi lesquelles la penduline, à moustache, à longue queue ; le bruant des marais ; le gros-bec ; le bec croisé ; le pic épièche, noir ; le torcol ; la sitelle torchepot ; le tichodrome échelette ; le guépier vulgaire ; l'hirondelle rousseline ; l'engoulevent ; le tétras-gelinotte ; le ganga-cata ; la bartavelle ; le glaréole à collier ; les outardes barbue, canepetière, boubara ; le cour-vite isabelle ; l'échasse manteau noir ; l'hultrier-pie ; la grue cendrée ; les cigognes blanche, noire ; toute la famille des hérons, et entre autres le pourpré, l'aigrette, le blongios, etc. ; le flamant rouge ; l'avocette ; la spatule blanche ; l'ibis falcinelle ; le courlis à bec grêle ; le combattant ; le chevalier stagnatile ; le talève porphyrion ; le grèbe huppé ; le jougris, etc. ; l'hirondelle de mer, moustac, leucoptère ; la famille des oies et des canards, et, parmi ces derniers, le siffleur huppé ; le cormoran ; les plongeons, etc.

Parmi les reptiles on remarque la vipère ; le ceps ; la tortue terrestre et aquatique ; les lézards gentil, grand occellé, trois raies, etc.

M. Crespon ne possède pas une collection complète de poissons, ce qu'il faut expliquer par l'extrême difficulté de conserver ce genre d'animaux.

Les insectes sont extrêmement abondans, et, par ceux que M. Crespon a réunis, le naturaliste jugera des trésors qu'il peut amasser dans nos contrées méridionales, où le soleil semble faire éclore et embellir des myriades de coléoptères et de papillons.

ARC DE TRIOMPHE D'ORANGE.

Pour achever le tableau des splendeurs qui distinguaient la ville d'Orange, il nous reste à parler de l'arc de triomphe. Plusieurs savans en placent l'érection immédiatement après les victoires de Marc-Aurèle en Germanie, qu'elle aurait eu pour but de commémorer. Le nom de Mario, inscrit sur un bouclier, qui a occasionné l'opinion vulgaire, que ce monument triomphal avait été dédié à Marius, n'est qu'une circonstance de détail très-insignifiante, puisque les trophées d'armes sculptés aux diverses faces portent d'autres noms jadis aussi lisibles que celui que nous venons de mentionner. L'arc d'Orange appartient à une époque où le goût, en devenant prétentieux, dégénérait visiblement; et, si l'on est forcé d'admirer les détails de cet édifice, on ne doit point l'offrir comme un modèle de l'art antique, propre à être imité ou à faire autorité dans le jugement ou l'application. Le monument forme dans son ensemble un quadrilatère parfait. L'arceau principal s'élève à la moitié de la hauteur générale; deux autres, plus petits, sont placés régulièrement de chaque côté. Des bas-reliefs représentant des batailles, des victoires, des armures, des trophées de guerre, des instrumens de marine, etc., ornent les quatre faces de l'édifice avec une riche profusion. Ces détails méritent une étude à part, que les bornes de cet ouvrage ne nous permettent pas de faire ici, et que nous abandonnons à ceux qui aiment à lire l'histoire des hommes traduite sur la pierre, et transmise ainsi de générations en générations sur un livre ouvert à tous, et lisible en plein soleil depuis dix-sept siècles.

Les princes d'Orange, qui faisaient de l'arc de triomphe leur château de résidence, avaient établi leur salle de réception sous l'un des arceaux, dont le plafond était, comme les autres, orné de caissons du meilleur goût. Mais les princes d'Orange n'aimaient pas l'art romain;

aussi firent-ils disparaître l'ornementation, afin d'y substituer plus commodément une belle couche de blanc de chaux. Cet acte de vandalisme, à peine croyable, rehausse le mérite des savantes et modestes réparations dirigées par MM. Renaux et Caxistie, à l'aide desquelles ces savans architectes ont conservé à la France un de ses plus glorieux monumens.

ROUTE D'ARLES A ST-REMI.

Il y a deux routes d'Arles à St-Remi. L'une, la plus courte, difficile, compliquée, est si étrange, que, lorsque je cherche à me rappeler les sites extraordinaires qu'elle présente, il me semble que je sors d'un rêve incohérent; c'est la route des Baux, dont nous avons cherché à donner une idée au commencement de cet ouvrage. L'autre a l'avantage, pour les curieux qui craignent la fatigue, d'être, dans presque toute son étendue, une route royale passablement entretenue. C'est la voie de St-Gabriel et Tarascon. Je conseille cependant de faire un petit détour pour visiter *Mont-Majour*.

Cet ancien couvent se montre de fort loin, couronnant un rocher, entre l'étang de Cordes et Arles. On peut l'atteindre de cette dernière ville après trois quarts d'heure de marche. La route n'offre rien de particulier que le misérable état dans lequel les paysans insoucians la laissent encore malgré le danger que les fondrières et les ornières profondes leur font courir journellement. D'ici Mont-Majour est caché par la pente dont il revêt le côté septentrional; on suit un sentier embaumé par le jasmin sauvage; on pénètre dans un petit bois dont la hache diminue chaque jour l'étendue; on s'arrête devant une petite croix de marbre blanc; on se trouve, enfin, sous une ruine immense, dont les restes attestent une magnificence presque royale.

Le monastère de Mont-Majour appartient à des époques très-distinctes. La partie la plus ancienne date du X.e siècle : on travaillait encore aux parties les plus modernes au XVIII.e siècle. C'est celle-ci qu'il faut d'abord visiter. Elle est extrêmement ruinée ; chaque jour elle s'en va pierre à pierre sous l'influence de la pluie qui délaye le plâtre, de la gelée qui fend les pierres, du soleil qui les brûle, et de l'homme qui les exploite comme une carrière. On parcourt de vastes appartemens ornés naguères avec un luxe très-recherché, aujourd'hui battus par le vent et inondés par la pluie ; là était le réfectoire ; là des cellules ; ailleurs la bibliothèque ; plus loin le parloir ; partout l'abondance, les merveilles de l'art, la moelle et la graisse du pays. Louis XIV en fut jaloux, et il défendit l'extension d'un palais qu'il ne voulait pas voir plus beau que Versailles. Un vaste et magnifique escalier conduit sous une magnifique voûte et à l'entrée de l'église. On pénètre dans ce dernier édifice par une porte cintrée, surmontée d'une grande fenêtre en ogive. Elle est très-pauvre d'ornemens : on y observe cependant une jolie chapelle gothique du XIV.e siècle. Le Cicérone du lieu, une vieille femme que l'on prendrait pour la sorcière de cette triste ruine, conduit le voyageur par un bel escalier, dans une vaste crypte qui règne sous presque toute l'étendue de l'église supérieure, et dont l'aspect, empreint d'une simplicité toute primitive, et l'admirable construction, frappent singulièrement le regard. Il nous est impossible d'en donner ici une description satisfaisante. Cependant nous ne devons point omettre de signaler à l'attention du curieux la construction du chœur dans cet étrange et magnifique édifice : un autel en occupe le centre ; un mur, demi-circulaire, épais, et d'une construction parfaitement régulière, entoure cet autel qu'il laisse apercevoir de cinq chapelles environnantes, par l'ouverture de cinq fenêtres en arcades, qui ont été pratiquées tout autour.

Le cloître perd beaucoup de charmes pour le curieux qui a déjà visité celui d'Arles. Nous signalerons cependant à son attention deux statues mutilées, dont les restes attestent une grande perfection dans l'art gothique.

L'église de Ste-Croix, sous de petites dimensions et avec

Digitized by Google

des formes très-simples et originales, offre un monument de l'art ecclésiastique au XI.ᵉ siècle. C'est toujours une réminiscence des temps antiques, et une anticipation des temps illustrés par l'architecture gothique. Une charte annonce la dédicace de Ste-Croix par Pons de Marignan, évêque d'Arles en 1019. Il ne faut donc point croire une inscription qui attribue cette construction à Charlemagne, en mémoire d'une bataille gagnée sur les Sarrazins, fraude monacale qui avait pour intention de jeter un grand lustre sur cette modeste chapelle. Le sol tout autour de Ste-Croix, et qui repose immédiatement sur le roc, est creusé de tombeaux, tous vides et ouverts au soleil. On en montre un où l'on invite les voyageurs à se coucher quand ils se récrient sur la petitesse de ces monumens. L'homme appelé à opérer de si grandes choses dans la vie, occupe peu de place dans le champ du repos ; qui peut jamais en douter ?...

A côté des monumens ecclésiastiques se trouvait toujours autrefois un château de défense. On en voit ici les traces dans une magnifique tour défendue par des machicoulis et autres appareils militaires. Mont-Majour, autrefois entouré d'eau de toutes parts, communiquait avec Arles par un pont ou une chaussée dont la tour défendait probablement l'accès. L'intérieur n'offre rien qui soit digne de remarque.

Non loin, et dans le flanc méridional de la colline, on observe une autre église souterraine. Les formes en sont extrêmement grossières, et tellement primitives, que M. Mérimé en fait remonter l'origine au V.ᵉ ou VI.ᵉ siècle. Une petite chambre, taillée, comme plusieurs, dans le roc, est presque entièrement occupée par un siége en pierre, et éclairée par une lucarne : on donne à cette curieuse cellule le nom de *confessional de St. Trophime*. Le monument en entier mériterait une étude toute particulière.

On rejoint la route de Tarascon en traversant de belles prairies qui ont remplacé de tristes marais. On longe pendant quelque temps les derniers contreforts des Alpines, et on s'arrête un moment auprès de l'église St-Gabriel, dont la piété de nos ancêtres a placé l'élégant édifice contre ces croupes décharnées.

Ce lieu s'annonce de loin par une tour carrée, précé-

dée de deux monumens de même apparence, mais plus petits et d'une forme proportionnellement plus allongée. On y a trouvé une inscription hébraïque portant la date de 908. Doit-on considérer ces constructions comme un moyen de défense contemporain du monument religieux, ou comme un sémaphore antique analogue à ceux que nous avons indiqués ailleurs, et avec lesquels il ne serait pas difficile de tracer quelques communications? Je laisse à d'autres de le décider.

Ce lieu fut jadis une station romaine connue sous le nom d'*Enaginum*, et le sol, qui recèle peut-être encore des trésors, a déjà donné des tombes, des urnes, des phioles lacrymatoires, et d'autres restes de l'art antique.

L'église est formée d'une nef, terminée, comme tant d'autres dans nos contrées méridionales, par un apside exagonal. La façade en est ornée d'une manière remarquable. Les événemens qui se sont succédés depuis sept siècles ne lui ont pas imprimé la moindre marque de dégradation, et les rayons du soleil semblent lui avoir imprimé leur teinte dorée. La porte cintrée est ornée d'un linteau qui la traverse, soutenue par colonnes cannelées et imitées du corinthien, et surmontée d'un fronton triangulaire avec corniche rampante. Des sujets historiques qui en couvrent le tympan, et qui représentent l'Annonciation, portent en légende le nom de chaque personnage. Au dessus du fronton, on remarque une grande architrave et une corniche très-saillante, et puis un œil-de-bœuf finement orné et entouré de quatre animaux symboliques.

Le hameau, qui s'étend au pied de l'église et de la colline, est entouré d'eau et d'ombrages frais.

Ici la route fait un coude, et conduit directement à St-Remi.

On voit à St-Remi une jolie église moderne, où le clocher gothique demeure enté sur la nef grecque, et un établissement pour les aliénés, où M. Mercurin, son fondateur, déploie depuis long-temps son génie philantropique. Ce dernier établissement, qui se recommande à l'artiste comme site pittoresque et comme monument remarquable du moyen-âge, devient surtout intéressant pour l'ami de l'humanité, qui, en le visitant attentivement, comprendra

sans peine comment un grand nombre de malheureux insensés qui lui ont été confiés, ont obtenu une entière guérison sous l'influence d'un traitement où l'on a introduit tout ce qui peut rendre la vie douce et récréer l'esprit, sans dédaigner même les jeux, la musique et la vue d'un site magnifique.

L'antique *Glanum*, dont les vestiges attirent les artistes et les antiquaires, est située non loin de l'hospice des aliénés, et sur un plateau qui offre à l'œil le double spectacle d'une vue immense qui a pour limites le Rhône, Avignon et les montagnes du Luberon, au nord, et un tableau de détail, sauvage, bizarre et agreste, dans une rangée de pics et de crêtes qui semblent former la charpente des Alpines, au midi.

Les antiquités de Glanum consistent en un pan de muraille et des fondemens peu déterminés, que l'on trouve à l'issue d'une petite vallée des Alpines, et, sur le plateau, un mausolée et un arc de triomphe. Ces deux monumens, de petites dimensions, et assez remarquables par les sculptures dont ils sont revêtus, quoique assez rapprochés, sont placés sans alignement respectif, ce qui a fait présumer qu'ils avaient été construits à des époques différentes, ou bien encore, avec plus d'apparence, qu'étant enclavés dans une ville, et par conséquent dans des rues ou sur des places, ils pouvaient, en effet, avoir été coordonnés à d'autres ensembles d'édifices, sans l'être entre eux le moins du monde, étant d'ailleurs séparés par des murailles ou autres objets qui ôtaient la possibilité de les voir d'un seul coup d'œil, comme on le fait aujourd'hui. Pour moi, ce qui me paraît le plus surprenant, c'est la double circonstance de leur parfaite conservation et de l'enlèvement ou de l'anéantissement complet de tout ce qui avait été élevé à l'entour, soit en maisons, soit en toute autre construction, dont on ne retrouverait pas aujourd'hui la moindre parcelle.

M. Malosse donne le 1.er siècle pour date du mausolée, et les conquêtes de Jules César dans les Gaules pour sujet des bas-reliefs qui le decorent. M. Mérimé, qui lui donne une date postérieure, voit dans la sculpture du midi tout simplement une chasse ; dans celui du levant le combat

des Amazones ; dans celui du couchant la mort de Patrocle : il n'explique pas le quatrième.

Le monument porte une inscription :

SEX L M IVLIEI C F PARENTIBVS SVEIS..

Ce qui a été traduit ainsi :

Sextus Lucius Marcus de la race des Jules, ont fait élever ces monumens à la gloire de leurs parens.

Un bas-relief, orné de guirlandes soutenues par des génies, entoure l'édifice ; au second étage, on remarque des groupes de monstres marins. Deux petites statues, placées dans une coupole qui termine l'édifice, ont été dépouillées de leur tête par un Anglais, qui commit nuitamment ce larcin : on a restauré cette dégradation, la seule qui ait été commise sur ce monument respecté d'ailleurs par tous les peuples qui se sont succédés depuis dix-sept siècles, et qui ont circulé autour de sa base, discrets et respectueux.

L'arc de triomphe a été cruellement endommagé : la partie supérieure n'existe plus ; on aperçoit dans la partie inférieure des captifs enchaînés et des femmes qui partagent leur sort ; à l'archivolte, une guirlande de feuilles et de fruits sculptés avec une extrême délicatesse, et sous la voûte, des caissons peu remarquables. On donne le II.e siècle pour date à cet édifice, auquel les hommes de goût préfèrent l'arc de Carpentras, qui lui parait meilleur sous le rapport des formes générales. Il est convenu, parmi presque tous les savans, que les monumens de l'antique Glanum le cèdent à plusieurs autres de notre terre classique, sous le rapport du goût qui préside à leur construction ; j'avoue qu'ils ont eu pour moi le double charme de n'avoir pas reçu trop d'atteintes de la part des conservateurs, et d'être placés dans un site admirable, où ils n'ont d'autre entourage que des montagnes décharnées, une plaine incommensurable et un ciel d'azur et de feu.

SOMMIÈRES.

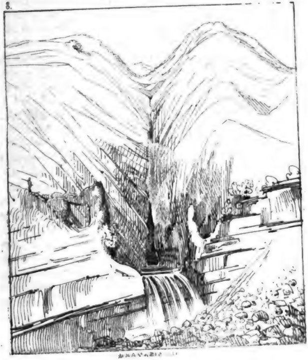
Il faut chercher l'origine de Sommières à Villevieille, triste village qui couronne le plateau dominant, et qui lui-même est né d'un lieu voisin que les Romains, et peut-être les Gaulois avant eux, avaient choisi pour un lieu de résidence. M. Emilien Dumas, dont le nom se rattache à des travaux géologiques de la plus haute importance pour le département, et qui ne dédaigne pas l'étude de l'archéologie, a découvert et a eu la bonté de me montrer les traces des murs d'enceinte, d'égoûts, de puits, d'habitations, et d'édifices plus importans encore, qui appartiennent évidemment à l'époque de la domination romaine, ainsi que des constructions brutes et d'un caractère cyclopéen que l'on pourrait attribuer au séjour des Gaulois avant la conquête. Il a aussi relevé avec soin le plan d'un temple ou d'un mausolée peut-être, dont la charrue a depuis quelques jours nivelé complètement les fondemens; c'était un édifice rectangulaire, précédé d'un péristyle orné de colonnes et de pilastres; derrière ce sanctuaire était un massif carré et isolé; le sol dans cet endroit était jonché d'ossemens, la plupart ayant appartenu à des ruminans et en partie dévorés par le feu. De toutes parts le terrain des environs est couvert de fragmens de poteries antiques, des restes d'amphores et de vases énormes, qui, selon toute apparence, étaient employés à titre de silos, et enfouis dans la terre pour la conservation du grain. On remarque aussi, au milieu de ces ruines, des fragmens de pierres meulières, faites, les unes en laves de l'Ardèche, d'autres en laves dont les analogues ne se trouvent que dans les environs de Rome, des marbres blancs d'Italie et des Pyrénées, etc. M. Dumas y a recueilli une tête de Mercure, des doigts, et des moulures d'un galbe parfait.

Villevieille n'offre par elle-même d'autre intérêt que la belle vue dont on jouit du haut du plateau où elle est assise, et le château d'une construction d'ailleurs comparativement moderne, appartenant à M. de Préville.

9.

BRAMABIAU.

8.



BRAMABI[illegible]

Digitized by Google

Une rampe rapide , et quelque peu dangereuse par ses tournans trop brusques , conduit à Sommières. Il est probable que ce lieu , aujourd'hui habité par une population de 3,600 âmes , riche et industrieuse , se réduisait autrefois à un pont construit par les Romains , dont on voit les restes sous les arches et les piliers du pont moderne , ainsi que sous les arceaux du Marché. Aussi les habitans n'ont-ils pas manqué de prendre pour armoiries de leur ville un pont terminé par deux tours et avec une croix au milieu. Sommières est souvent visité par le Vidourle, qui parcourt ses rues et ses places publiques , où il n'est pas rare de circuler en bateau. Alors il va sans dire que les habitans détalent au plus tôt des étages inférieurs pour transporter leurs meubles au premier ou au second, et demeurent patiemment sans aucune communication pendant toute la durée de l'inondation.

On visite à Sommières le pont romain , le château et la manufacture de laines ; ce dernier établissement , où l'on a adopté avec les machines à vapeur toutes les innovations utiles du siècle , offre pour principal intérêt la série complète des travaux qui convertissent la laine en une étoffe utile , depuis l'état primitif du suint jusqu'à l'état ouvré d'une magnifique couverture parfaitement blanche. Le jardin attenant à la manufacture offre une promenade délicieuse et de beaux aspects. Le curieux doit y observer la molasse calcaire formant la base du mont qui domine Sommières , roche très-abondante en fossiles , où l'on trouve entre autres des peignes et autres coquillages , des dents de squales dont plusieurs atteignent de très-grandes dimensions, enfin , des dents de dorades, noires comme le jayet.

Le château est assis sur une pente extrêmement escarpée , d'où l'on voit s'élever des tours d'une structure hardie ; dans plusieurs endroits les constructions se confondent avec le rocher. L'histoire de ces ruines se voit écrite à leur surface meurtrie par le canon des Camisards. On trouve encore plusieurs boulets épars , d'autres enfouis profondément dans la pierre , que les assiégés , réduits à la dernière extrémité , laissaient rouler le long des escaliers tournans de leur citadelle , pour briser les membres de ceux qui se hasardaient d'y pénétrer. Ce lieu remarquable

a peu changé d'aspect depuis le lendemain des derniers assauts. De cet observatoire élevé on domine la vallée du Vidourle, les ruines de Montredon, les prairies de Salinelles, et, derrière une rangée de collines, à l'ouest, la cime pittoresque du pic St-Loup, qui prend ici une teinte vaporeuse et des allures alpestres.

Pour quiconque aime les sciences naturelles, la belle collection minéralogique et géologique de M. E. Dumas est un monument extrêmement intéressant : outre les curiosités d'un intérêt général, on y remarque les élémens de la magnifique carte géologique du département, que M. E. Dumas prépare depuis plusieurs années, avec une suite, une intelligence et un dévouement qu'il n'appartient qu'à quelques-uns de comprendre et d'apprécier. On y verra des séries de roches appartenant au calcaire d'eau douce, dont notre savant géologue a fait une étude d'affection, et les découvertes des fossiles antédiluviens qu'il a arrachés aux cavernes de Mialet, de Lunel et de Pondres. Dans cette dernière surtout, qui est sa découverte, il a rencontré avec les déb.is des hyènes toutes les preuves visibles de leur séjour dans cette retraite, par des amas d'ossemens à demi-rongés, portant les empreintes de la dent acérée de l'animal carnivore, et jusqu'à ses excrémens, qui conservent encore les formes qui leur sont propres immédiatement après leur éjection.

Il y a quelques jolies promenades à faire autour de Sommières ; dans le nombre, j'indiquerai une visite à Salinelles. Pour s'y rendre, on suit pendant quelque temps les bords ombragés du Vidourle, puis les belles propriétés de M. d'Espinassous ; on se rafraîchit au bord d une fontaine qui s'écoule, limpide et délicieuse, sous un petit caveau rustique ; au bas du village on observe des strates que la main de l'homme a fouillées profondément ; c'est la carrière de pierres dites *de Salinelles*, carbonate de magnésie que l'on emploie dans le pays et ailleurs, mais toujours dans un rayon assez restreint, comme pierre à détacher ; elle est connue par les paysans sous le nom de *pierre de tache*. On en exporte annuellement à Marseille environ deux cents quintaux, au prix de 5 fr. le quintal rendu à destination. Nous n'avons pu découvrir l'usage auquel cette sub-

stance était destinée. Elle pourrait être utilement employée à la fabrication du sulfate de magnésie (sel d'Epsom), et récompenser largement celui qui s'occuperait de cette industrie avec suite et intelligence. Au dessus de ces couches et sur plusieurs points de la route de Sommières, on observe le calcaire d'eau douce, tout rempli d'hélices et autres coquillages dont le test a encore conservé tout son éclat nacré. On revient à Sommières par la grande route, laissant à droite deux jolies petites églises romanes et les ruines du château de Montredon, et traversant le Vidourle sur le pont romain.

LE VIGAN, MEYRUEIS ET L'ESPÉROU.

Nous avons déjà décrit une partie de la route qui conduit de Nismes au Vigan (tom. I, pag. 97); nous la reprendrons à un quart de lieue de Sauve, traversant une zône de rochers d'une aridité effrayante, et auprès d'un gouffre qu'on appelle le *Frère*, d'une forme tellement régulière, qu'il serait difficile de croire que la main de l'homme n'ait eu aucune part dans l'aplomb presque parfait de ses parois. On se glisse entre les rocs amoncelés, pour jeter un coup d'œil furtif sur cet abime, dont il ne faut pas trop sonder la profondeur, au risque de s'y laisser entraîner par l'effet d'un vertige. Le pays environnant offre l'image de la désolation; je me figure ainsi les déserts de l'Arabie Pétrée. Ici le sol est soulevé de toutes parts; les rochers sont fracturés, contournés, déchiquetés dans tous les sens; ils semblent comme pétris par la main des hommes. On y remarque des empreintes de doigts, caractère commun à la plupart des rochers de calcaire jurassique, et ces empreintes, qui se ressemblent partout pour la forme, diffèrent beaucoup pour les dimensions, depuis les traces de la main d'un enfant jusqu'à celles du géant le plus colossal. Je me figure un voyageur anuité dans cet horrible lieu, n'osant faire un pas en avant de peur de se briser les jambes dans les crevasses, ou de se perdre dans les gouffres, et réduit à se tapir sous les arceaux naturels des rochers, et à disputer cette retraite aux loups et aux bohémiens.

On retrouve la route vers un pont jeté hardiment sur une rivière sans eau, comme on en trouve tant dans les basses Cevennes. Il n'y a plus qu'une petite promenade jusqu'à St-Hippolyte.

St-Hippolyte, jolie petite ville de 5,200 âmes, a commencé par un château féodal hardiment jeté à la cime d'un pic sourcilleux, que l'on connait aujourd'hui sous le nom de *St-Hippolyte-le-Vieux*. Plus tard, lorsque des temps meilleurs permirent aux seigneurs de s'établir dans la plaine, on construisit *St-Hippolyte-la-Planquette*, parce qu'on y traversait le Vidourle sur une modeste planche. Le nom de *St-Hippolyte-le-Fort* lui vient d'une citadelle bâtie à la même époque que celles de Montpellier et de Nismes, et dans le même but d'oppression. En suivant les mêmes erremens, pourquoi ne l'appellerait-on pas *St-Hippolyte-le-Temple*, puisque les mêmes pierres qui jadis avaient été enlevées à la maison du Seigneur pour bâtir la citadelle, ont été de nouveau rendues à leur primitive destination, et forment aujourd'hui un des plus majestueux édifices consacrés au culte réformé.

St-Hippolyte est orné de jolies fontaines et de promenades ombragées ; les environs offrent quelques belles campagnes, dont la vue est bornée par des remparts de rochers calcaires d'un aspect assez aride ; il faut gagner le terrain de transition, ou, mieux encore, les vallées primitives, pour rencontrer plus de fraicheur. Pour y atteindre, il faut encore parcourir de tristes contrées brûlées par le soleil, traverser *Ganges*, jolie petite ville de 4.000 habitans, qui devrait appartenir au département du Gard, et mériterait d'être chef-lieu d'arrondissement ; il faut encore saluer de loin la *Meuse*, décrite au tom. 1, pag. 72 de ce recueil ; jeter un regard sur Toumayrol et un joli hameau, au dessus duquel on voit briller une construction gothique parfaitement restaurée, enfin, gagner le pont de *Roquedu*, sur lequel tombe une élégante cascade, toutes les fois que le propriétaire d'*Aiguefolle* consent à laisser s'échapper ainsi le superflu de ses irrigations. Après ce point, que nous devons citer comme assez remarquable pour l'artiste, la route fait un coude, et l'on entre dans le terrain schisteux. La transition est subite ;

le sol perd cet éclat éblouissant et poudreux qui fatigue tant la vue sur les terrains crétacés, et revêt une teinte sombre. Une belle végétation marie ses douces couleurs avec le brun foncé des rochers ; de belles eaux coulent des montagnes, et, ménagées habilement par des cultivateurs économes, arrosent des prairies du vert le plus brillant ; le châtaigner et le hètre étalent à l'envi leurs branches vigoureuses ; les murs de soutenement s'élèvent en gradins jusqu'à la cime des monts chargés de mûriers et de vignes ; partout l'influence fécondante du soleil et de l'eau ; partout la puissance productive de l'industrie et du travail.... Nous sommes dans les Cevennes.

Salut, terre jadis arrosée par le sang des martyrs, aujourd'hui enrichie par les labeurs journaliers d'un peuple industrieux et paisible ! Salut, vallées que j'appris à considérer dans les rêves de mon enfance comme le sol classique de la liberté ! chacun de vos antres fut un lieu de refuge ; chacun de vos ravins fut un temple ; chacun de vos pics une citadelle inexpugnable ; chacun de vos sentiers conduisit une armée ; chacun de ces échos répéta des cris de victoire ou des chants sacrés ! Je ne redirai pas vos accens depuis long-temps muets, il n'est ni dans mes devoirs, ni dans mon cœur, de raviver des plaies que la charité veut dérober aux regards, et que le règne de l'Evangile doit cicatriser et guérir.....

Avant d'atteindre le Vigan, on passe sous un aqueduc qui conduit des eaux d'irrigation, et dont l'aspect, en se groupant avec les montagnes du fond, plaît infiniment plus au dessinateur qu'à l'architecte.

Le Vigan est situé sur la petite rivière d'Arre, que l'on passe sur un vieux pont gothique, dont l'arche du milieu est très-élancée. Chef-lieu de sous-préfecture, et peuplée de 4,900 âmes, cette petite ville attire un grand nombre de Cevenols et d'habitans des montagnes du Rouergue et de la Lozère, par ses marchés et ses foires. Deux belles rues la traversent ; l'une d'elles, qui a l'apparence d'une promenade, est ornée de beaux arbres. L'église et le temple n'offrent aucun intérêt architectural, et l'on ne compte aucun autre monument remarquable que celui qui fut élevé à la mémoire du chevalier d'Assas, dont le Vigan fut la

patrie. Chacun sait que Nicholas d'Assas, capitaine au régiment d'Auvergne, au service de France, périt victime d'un dévouement sublime, dans la nuit du 15 au 16 octobre 1760, à Clostercamp, près de Gueldre. En allant faire une reconnaissance il tomba sur une colonne ennemie qui s'avançait en silence pour surprendre les Français ; on le menace de l'égorger s'il dit un mot. Il y allait du salut de l'armée. D'Assas n'hésite pas : « A moi, Auvergne ! s'écria-t-il, ce sont les ennemis ! » et il meurt percé de coups. En mémoire de cette action héroïque, Louis XVI créa une pension de 1,000 fr. reversible aux aînés de la famille d'Assas.

Le Vigan attire, chaque année, un grand concours d'étrangers par la fraîcheur de l'air qu'on y respire, et les sites enchanteurs qui l'entourent.

Les curieux aimeront à saisir d'un seul coup d'œil l'ensemble de cette délicieuse vallée, en montant jusqu'au *Château Marane* ; ils visiteront avec intérêt une belle filature de coton située dans un vallon très-retiré. Ils retourneront à l'aqueduc déjà mentionné ; ils suivront les bords de l'Arre jusqu'à Avèze, jeté comme un nid de fauvettes au pied des collines, et orné d'un joli château couvert d'ardoises ; ils reviendront par un sentier ombragé qui conduit au *Pont de Mousse*, ancienne construction tellement recouverte d'incrustations et de mousses, qu'il apparaît désormais comme l'œuvre de la nature plutôt que le résultat des travaux de l'homme. Il faudra aussi consacrer toute une journée à parcourir *Aulas* et la vallée entière jusqu'à *Arphi*. Cette petite course offre de jolis ponts pittoresques, des cascades qui, pour être petites, n'en sont pas moins élégantes, des ombrages délicieux et d'intéressantes observations sur les roches. Outre le granit et le schiste qui y abondent, j'ai observé des pierres avec couches tortillées, telles que jadis j'en avais rencontrées dans les Pyrénées, des masses considérables de chlorite engagées dans le quartz, diverses variétés de granites dont la plupart, en se décomposant, passent, quelques-uns à l'état arenacé, d'autres à l'état d'eurite. Si l'on prolongeait sa course dans le sens de cette vallée, on atteindrait les premières pentes du Mont-Espérou, que nous comptons atta-

quer d'un côté entièrement opposé. Je recommande, enfin au curieux une visite aux mines. Situées entre le lit de deux torrens, et pratiquées à une grande profondeur, elles étaient constamment envahies par les eaux de filtration. Un mécanicien anglais très-ingénieux, M. Hammond, fit construire d'excellentes machines à vapeur par les ouvriers du pays, qu'il dressa à tous les arts, et dont les produits sont vraiment merveilleux. Il épuisa ses moyens à commencer l'œuvre du desséchement et de l'exploitation des mines, que d'autres devaient mieux faire après lui. Aujourd'hui les exploitations ont repris leur activité, et donnent déjà des produits satisfaisans.

Ici se bornent à peu près les courses que l'on peut faire dans les environs immédiats du Vigan; aller plus loin serait entreprendre un vrai voyage; celui que nous proposons nous permettra d'escalader l'Espérou par sa face septentrionale. Pour y parvenir, il faut faire un grand détour; n'importe, nous avons six jours devant nous, un beau soleil, et un pays remarquable à parcourir : en route !...

Première journée.

On suit le cours de l'Arre jusqu'à ses sources; le chemin parcourt une vallée assez riante; on laisse à gauche, et au fond d'un précipice, un hameau entouré d'une verdure admirable; à droite, le village de Bez; plus loin, celui d'Arre. Ici on peut choisir entre l'ancien chemin tournoyant et difficile, et une magnifique route tracée tout nouvellement à mi-côte d'une montagne schisteuse, et supportée çà et là par des chaussées et des ponts d'un bon travail. Le minéralogiste ramassera sur ces collines de beaux échantillons de schistes tout percillés de cristaux de fer sulfuré dans un état complet de composition, mais conservant parfaitement leurs formes cubiques. Le point culminant qu'on atteint avant d'arriver à Alzon a cela de particulier, qu'il sert de point de partage entre les eaux de la Méditerranée et celles de l'Océan. On y remarque des grès.

Alzon, chef-lieu de canton, n'offre rien de particulier. On parle de grottes curieuses dans les environs; je ne les ai pas visitées. Ici le pays change d'aspect; les collines,

recouvertes de champs de blé offrent un aspect plus monotone. Plus loin, la route monte; on voit à droite un pic élevé, aigu, c'est le *St-Guiral*, où les paysans des environs vont demander de la pluie pendant les sécheresses. Sauclières est un triste village. A quelque distance au delà on atteint un plateau d'où la vue s'étend sur les montagnes et les plaines du Rouergue; sur le devant s'étendent de belles pentes revêtues de vieux châtaigners; on ne quitte leur délicieux ombrage que dans les rues de *St-Jean-du-Bruel*.

St-Jean-du-Bruel est situé dans le département de l'Aveyron et sur les bords de la Dourbie. Ce village, habité par plusieurs familles opulentes, paraît jouir d'une assez grande prospérité. L'agriculture, le soin des troupeaux, la confection des cuirs, la poterie, occupent la population et lui procurent une honnête aisance. Un vieux pont jeté hardiment sur la Dourbie offre un tableau pittoresque au pinceau de l'artiste; les environs sont rians et variés, moins cependant, dit-on, que ceux de Nant, qui paraît être le lieu privilégié du canton.

Seconde journée.

Au sortir de St-Jean on s'élève rapidement, par un chemin qui tournoie dans une forêt de châtaigners; on jette un dernier coup d'œil sur la vallée agreste de St-Jean et les ruines du château d'Algue qui la domine, et bientôt on se trouve sur une élévation d'où l'on découvre de nouvelles vallées et des monts plus fiers et plus élancés; c'est encore le St-Guiral sillonné par des torrens et revêtu d'un riche manteau de verdure. On retrouve ici avec plaisir cette teinte azurée des monts alpestres, et ces formes hardies qui caractérisent les hautes chaînes, et dont les Cevennes offrent trop rarement l'exemple.

La descente sur Trèves est longue et assez fatigante. On foule aux pieds de beaux échantillons d'ammonites et des bélemnites de toutes les dimensions et de toutes les variétés, propres au calcaire jurassique, qui constitue ces monts. A mesure qu'on approche de Trèves, la nature prend un caractère plus sévère; des roches perpendiculaires d'un

aspect ruineux ceignent le front des collines, et leur donnent l'aspect de vastes citadelles. Trèves est resserré dans une gorge étroite qui abonde, dit-on, en curiosités naturelles. Je signale ce lieu à l'attention des voyageurs qui auraient un ou deux jours de plus à leur disposition. La vallée que sillonne le Trevezel les payerait amplement de ce petit retard. Mais il faudrait se résigner à passer une ou deux nuits dans le village de Trèves, qui, pour être un chef-lieu de canton dans le département du Gard, n'en est pas moins un misérable lieu, dont les habitans sont réduits aux ressources d'une demi-civilisation propre aux siècles les plus reculés de la vie pastorale.

Au sortir de Trèves, on suit un sentier qui conduit rapidement jusqu'au sommet d'un plateau où l'on traverse un pays extrêmement triste. Ce sont des croupes d'une aridité et d'une monotonie vraiment attristante Ici plus de verdure pour récréer les yeux, plus de cimes hardiment découpées pour attirer l'attention ; pas une goutte d'eau pour désaltérer le voyageur ; pas une habitation pour lui offrir un refuge dans le cas où l'orage viendrait le surprendre. C'est un désert, mais un désert sans poésie et sans mystère.

On ne retrouve un peu de verdure et les marques du séjour de l'homme qu'à *Lanuéjols*, petit village ombragé par des ormes séculaires, et groupé autour d'une vieille église dont l'aspect rustique retiendra un instant l'artiste voyageur. Plus loin le pays change d'aspect, ce sont de beaux bois de pins, où le sifflement du vent produit un son semblable à celui de la mer ; ce sont des vallées et des monts plus fortement accentués, et au loin des crêtes de roches qui annoncent de nouvelles curiosités. Encore une petite heure, et l'on descend rapidement sur les bords de la Jonte, et dans la petite ville de Meyrueis, dont cette rivière longe la jolie promenade, et dont elle divise les faubourgs.

Troisième journée.

Meyrueis, aujourd'hui chef-lieu de canton et peuplé de 2,000 âmes, s'appelait autrefois *Mayrueis*. On en trouve la fondation et les priviléges dans le *Thalamus* recueilli

de 1619 à 1632 par messire Jean de Géli, docteur ès droit et conseiller du roi. Ce document rappelle l'opinion généralement adoptée dans le pays, que Marius lui-même envoya ses troupeaux dans ces vallons pour y chercher les gras pâturages qui y prospèrent sous l'influence d'un soleil tempéré. Il serait difficile, je pense, de constater cette opinion. L'histoire civile de Meyrueis depuis sa fondation, soit romaine, soit gauloise, n'offre rien d'assez remarquable pour être consigné ici. On n'y remarque pas d'édifices qui annoncent une date reculée. Les armoiries de la ville, accordées par lettres-patentes du 13 septembre 1697, représentent un écusson, champ d'azur, une M, style roman, en argent, un lion grimpant, en or.

Tout dans Meyrueis annonce un air de prospérité. Pourquoi s'en étonner, sous l'administration bienveillante et éclairée de M. Vincent, qui a si bien compris les intérêts de la cité et les dispositions générales de ses commettans. Je ne suis ici que l'interprète de la voix publique qui lui rend en ceci une éclatante justice.

L'église satisfait complètement aux besoins de la population catholique; on élève un temple élégant et convenable pour le culte réformé. Une belle promenade, ombragée par des ormeaux d'une grandeur démesurée, sert de rendez-vous journaliers aux chefs de famille après les heures de travail; une jolie fontaine, ornée d'un obélisque, embellit ce lieu de réunion. On vient de mettre à exécution un projet qui m'a frappé par sa convenance et son originalité; on a enlevé de la fontaine publique l'obélisque qui la faisait ressembler à toutes les fontaines insignifiantes du monde, et on lui a substitué une magnifique stalagmite, arrachée à grand'peine de la grotte du Gueyran; c'est un bloc du plus beau marbre, en partie blanc comme l'albâtre, et en partie jaune comme l'ambre; il a 7 pieds 1/2 de hauteur sur 3 environ de diamètre. On observe à sa surface ces formes régulièrement frangées et cannelées qui sont propres aux productions de ce genre. On a eu soin de faire forer ce bloc magnifique, afin que l'eau, s'épanchant de la cime sur les côtés, leur conserve l'éclat et les couleurs qui leur sont propres. Des tuyaux pratiqués latéralement font jaillir l'eau pour l'usage du public. J'avoue que cette idée, d'im-

primer à la face d'un monument public un caractère tout à fait local, me plaît infiniment, surtout dans un temps où toutes les villes, même les plus petites, tendent à se former sur un modèle commun de régularité et de formes mesquines qui doit leur enlever bientôt tout germe d'originalité.

Il faut visiter, dans les environs de Meyrueis, le rocher qui domine la ville, et qui, par lui-même, est un objet assez remarquable; les grottes à fromages qui ont été pratiquées à sa base, ou plutôt utilisées depuis leur découverte. Il faut aussi consacrer une heure à visiter le château de *Roquedols*, jadis le monument d'une douleur dont les guerres des Croisades furent la cause générale, mais dont les détails sont demeurés mystérieux et inconnus, aujourd'hui une charmante habitation où l'on a introduit tous les agrémens de la vie moderne, et où l'on ne rencontre plus rien d'antique, si ce n'est quelques vieilles tours et le millésime 1535, évidemment de beaucoup postérieur à la construction primitive de ce manoir. Un ruisseau vivifie les prairies qui l'entourent; un superbe bois de pins projette sur cette charmante habitation ses grandes ombres immobiles. Au milieu de ces bois, un petit monument, à la fois simple et élégant, fixe l'attention et réclame l'intérêt du voyageur: c'est une tombe, la tombe d'un jeune homme; encore une douleur qui justifierait le nom du lieu, si ce nom pouvait s'attacher à un seul lieu d'une terre dont aucun séjour ne fut tout à fait exempt d'épreuves et de larmes.

En revenant de Roquedols, on suit un sentier charman bordé de groseillers sauvages; la vue se repose sur de vastes prairies et des monts richement boisés. On me fit apercevoir, au fond d'une vallée, des cimes dont la teinte éthérée annonçait sûrement la grande élévation; c'était le sommet de l'Aigoual, la région la plus sauvage et la plus froide dans ce pays; les réformés l'avaient choisie de préférence à toute autre, parce que là, du moins, leur culte ne portait envie à personne. Mais les temps ne furent pas toujours aussi cruels, le vent de la persécution faiblit; et, un peu plus bas, on montre sur les hauteurs de Rafégue, moins sauvages, plus rapprochées du séjour de l'homme,

le lieu que les réformés, plus rassurés et plus hardis, choisirent plus tard dans des jours meilleurs. Cependant un avenir plus favorable encore devait luire pour eux : la persécution, qui s'était adoucie au point de n'être plus que de l'oppression, fit place à la tolérance, et là, au bas de la montagne, au fond de la vallée, à un quart de lieue de la ville, on montre encore une maison, *Pradines*, où les réformés se groupaient naguères autour de leur vénérable pasteur. Aujourd'hui la tolérance est devenue protection, et un temple modeste, comme le culte auquel il sera consacré, s'élève dans l'enceinte de la ville.

Ainsi l'humanité marche vers le progrès, c'est-à-dire, vers la tolérance et l'amour.

Quatrième journée.

Si la cime de l'Aigoual n'est pas trop rembrunie, si l'*aouro neigre* n'amoncelle pas les nuages du Rouergue dans les hautes vallées, je conseille au voyageur curieux d'employer sa quatrième journée à visiter la grotte à ossemens. Cette curiosité naturelle n'a été explorée que depuis quelque temps, et déjà elle a offert aux naturalistes de riches produits. Avant de donner les détails de cette intéressante excursion, il est convenable de présenter un aperçu général sur ce que l'on appelle *Caverne à ossemens*.

Celles qu'on a étudiées sont de deux sortes : les cavernes à hyènes ont une ouverture étroite, d'un accès difficile ; en fouillant dans l'humus qui en recouvre le sol, on y rencontre des ossemens de bœufs, de cerfs, de chevaux, de carnassiers, d'autres petits quadrupèdes, et ces débris sont mêlés, fracturés, rongés dans les parties les plus proches de la moelle, portant encore les empreintes de dents acérées, et offrant dans leur réunion tout l'aspect d'un triste charnier. Au milieu de ces ossuaires se trouvent les vestiges non-seulement de la présence, mais encore du séjour habituel des *hyènes* qui y portaient leur proie. Elles y ont laissé leurs squelettes, leur piste même, comme un témoignage de leur existence, sous une latitude et un climat où aujourd'hui on en chercherait en vain un seul individu. Telles les grottes de Pondres et celle de Lunel-Vieil. Les autres

sont les *Grottes à ours*, habitées autrefois par des ours de taille gigantesque (*ursus spelœa*) qui y naissaient, vivaient et mouraient de générations en générations; aussi y trouve-t-on leurs restes dans un état parfait de conservation, sans fracture, quelquefois peut-être à la place même où se coucha l'animal expirant. On rencontre rarement d'autres restes organiques mêlés à ceux des ours, car ces animaux vivaient de végétaux, et les vestiges de l'art humain, qui ont été signalés comme ayant été découverts dans ces antres, témoignent simplement que, depuis la disparition des ours, leur demeure a été plus d'une fois usurpée par les hommes, sous des circonstances qu'il importe peu de déterminer. Ces cavernes sont d'ordinaire situées dans des lieux extrêmement sauvages, et l'entrée en est généralement très-vaste. Nous citerons comme exemples, la caverne de Mialet près d'Anduze, et celle que nous allons visiter.

Pour parvenir à cette dernière, il faut suivre les bords de la Jonte dans la vallée du Gueyran. Je conseille au voyageur de suivre un sentier qui s'élève sur le flanc des rochers de droite, désignés sous le nom de *Cos Méjean*, et de revenir, en longeant les bords du torrent, au fond même du vallon. Pendant ces deux courses, il rencontrera à chaque pas des sites d'un grandiose qu'il trouverait difficilement ailleurs. C'est une nature tantôt capricieuse et tourmentée, tantôt gigantesque et fière, partout la plus affreuse solitude. Des nuées de choucards aux pieds rouges voltigent en folâtrant autour des pitons rocheux qu'on voit s'élever comme les pinacles des cathédrales du moyen-âge; ailleurs, des aigles qui font retentir leur cri sauvage sous des masses de rochers dont l'œil ose à peine mesurer les pentes menaçantes. Le voyageur passe sous des ponts naturels, des défilés à demi cachés par les lierres et les ronces, sur des corniches étroites, au bord de précipices effrayans à voir. On dit que les mêmes sites se continuent jusqu'au *Rosier*, hameau situé sur la jonction de la Jonte avec le Tarn. La grotte est située vers le milieu de cette gorge affreuse, et sur le penchant d'un plateau qui la domine; elle est en partie cachée par une muraille que le propriétaire a fait construire pour y parquer ses bœufs. La voûte d'entrée est extrêmement surbaissée. On ne peut aller bien

loin sans se munir de bougies. Les stalactites n'y sont ni abondantes ni belles. Des circonstances favorables ont donné lieu à la formation de la belle stalagmite qu'on a transportée d'ici à Meyrueis, comme nous l'avons dit ailleurs. Il en reste une autre à peu près semblable, mais de dimensions beaucoup moins considérables. Les ossemens sont engagés dans le sol, au milieu d'une grande quantité de pierres. En faisant usage d'une pioche, on s'en procure aisément. Pour donner une idée des dimensions de ces débris et des animaux auxquels ils appartenaient, je dois citer une molaire dont la couronne a $0^{m},052$ dans le grand axe, des crochets ou défenses de $0^{m},132$ de longueur, et un fémur de $0^{m},485$ de longueur. Cet os a été trouvé par M. Jules Vincent, qui a été l'un des premiers explorateurs de cette caverne.

Avant de quitter ce triste séjour, je me suis assis dans un creux de rocher, et, me cachant la tête entre les mains, je me suis reporté par la pensée à ces siècles de jadis, où chaque jour des processions d'ours, grands et petits, défilaient lentement dans ces corridors sombres, spectacle mystérieux et effrayant, qu'il ne fut donné à aucun homme de contempler, et qui ne doit plus apparaître dans ce vaste et lugubre ossuaire.

Cinquième journée.

Cette dernière journée est extrêmement pénible ; le voyageur devra sonder ses forces avant de l'entreprendre. Il s'agit de retourner au Vigan par l'Espérou. Il faut un temps calme et sec, au risque d'être privé de la vue admirable dont le voyageur est appelé à jouir des hauteurs du *Singladou* ; au risque aussi d'etre renversé par le vent ou glacé par la neige, tandis que le soleil exerce encore toute sa puissance sur les plaines et les vallées inférieures.

Il faut donc partir de très-grand matin. Le chemin le plus court traverse les propriétés de Roquedols, puis on suit de petits torrens ; on gravit des pentes couvertes de fayards ; on atteint une maison, la *Croix de fer*, isolée dans une région froide et désolée ; d'ici la vue s'étend

jusqu'aux monts de la Lozère et la chaîne de la Margueride. A une demi-heure de marche, après la Croix de fer, on atteint *Bramabiaou*.

Ici les termes vont me manquer, car il s'agit de décrire une nature étrange, terrible et mystérieuse.

Sur un plateau aride et désert, on observe un petit ruisseau qui serpente paisiblement ; après quelques détours, il entre dans une immense caverne formée sous des couches calcaires d'une parfaite régularité ; des strates entières, tombées de la voûte, forment sur le sol de la caverne des blocs énormes amoncelés avec une effrayante confusion ; le ruisseau poursuit son cours au milieu de ses débris, et le voyageur le suit de l'œil jusque vers le milieu de l'antre, où il disparaît soudain dans des cavités inconnues et insondables. Quand on dépasse ce gouffre, on retrouve à l'autre extrémité le jour qui y pénètre par une large ouverture circulaire, et l'entrée d'une autre caverne de même forme, où le torrent s'engouffre lorsque les eaux sont trop abondantes pour se perdre entièrement dans la première cavité. Je ne connais rien de plus triste que ces réceptacles où l'œil ne peut se reposer que sur une scène de désolation rendue plus lugubre encore par les carcasses ensanglantées des bœufs et des moutons que les épizooties forcent les pâtres à y jeter, comme dans une commune voirie. Le sol est tout jonché de leurs tristes lambeaux.

Mais, ce n'est encore là que le premier tableau de Bramabiaou. Pour contempler le second, il faut sortir de ces effrayantes cavités, et parcourir encore une assez grande distance sur le plateau. Un sentier conduit vers un vallon qui s'ouvre dans la direction de l'ouest ; on descend sur une pente rapide et rocailleuse ; on atteint le fond d'un précipice, et l'on se trouve engagé dans un défilé qui s'annonce par deux rochers en forme de gigantesques bastions. Le fond du défilé est formé par d'autres rochers perpendiculaires d'une teinte rougeâtre, d'une forme monumentale ; une fente énorme les sépare du haut en bas, et laisse échapper en brillantes cascades le petit torrent qu'on avait vu plus haut s'engouffrer dans les antres de Bramabiaou.

Le voyageur s'arrêterait volontiers dans cette retraite, à

la fois extraordinaire et enchantée, mais la course est encore longue, s'il veut franchir la Luzette et le Sigladou, et atteindre le Vigan avant la chute du jour. Plusieurs, qui ne se sentent point la force d'achever cette course en un seul jour, vont chercher un gîte à la baraque de Michel, auberge isolée, où l'on est heureux de partager le repas des joyeux gardiens des forêts royales de l'Espérou.

S^T-AMBROIX.

On se rend à St-Ambroix par Alais ; la route suit pendant quelque temps les vertes prairies de *St-Jean*, laisse à gauche les mines de couperose décrites ailleurs (tom. II, pag. 162), et passe sous les rochers et les ruines menaçantes du château de Rousson. Ici la nature prend un aspect plus agreste ; la route est décorée de beaux blocs de calcaire grenu ; on traverse le hameau de St-Jean ; les mines de Bessège, qui n'en sont pas fort éloignées, mériteraient une visite spéciale. Le curieux y verrait de fort belles exploitations et des fonderies qui promettent de devenir un jour fort importantes. Les mines de houille offrent une multitude d'empreintes de végétaux inconnus aujourd'hui à nos climats, des palmiers dont plusieurs atteignent jusqu'à 20 ou 30 pieds de longueur, des pins, des prêles gigantesques, des fougères, et autres plantes dont les parties les plus délicates, les fibres les plus tendres, sont encore dans un état parfait de conservation.

St-Ambroix est agréablement situé sur les bords de la Cèse, qui en ravage souvent les faubourgs. Une belle rue le traverse, un vieux château le domine ; on y compte 3,000 habitans. L'industrie du pays est dirigée presque exclusivement vers la production de la soie. Parmi les nombreuses filatures du pays, onze sont chauffées à la vapeur ; plusieurs machines à vapeur ont été introduites pour les mettre en mouvement. Les rochers des environs

de St-Ambroix prennent des formes assez bizarres, et sont composées de brèches grossières qui ont reçu dans le pays le nom assez expressif d'*Amenlas* (amigdaloïde).

Je recommande au voyageur de donner quelque attention aux vieilles constructions du château, où l'on remarque le puits de *Courdon*, taillé dans le roc à 67 pieds de profondeur, et des cavités pratiquées dans le rocher à une époque de beaucoup antérieure à la construction du château même.

Il y aurait des courses intéressantes à faire dans les environs de St-Ambroix. Nous indiquerons ici l'emplacement de l'ancien *Camp de Jalès*, dont le nom seul réveille encore de justes terreurs; le village de St-Jean-de-Maruéjols, situé dans un délicieux vallon, et qui conserve encore les souvenirs du passage des Sarrazins, et quelques antiquités romaines et gauloises; Barjac, où l'on conserve encore dans le vieux château les armes entières des preux d'autrefois; les montagnes du Bouquet, où la nature a creusé des grottes intéressantes.

NISMES MODERNE.

J'AIME beaucoup les monumens romains et les ruines gothiques; cependant j'aime encore mieux les choses modernes. Ici l'homme du progrès et de l'avenir prend le dessus, et l'artiste sacrifie ses prédilections. Je veux donc énumérer les choses modernes qui se voient dans la ville de Nismes; elles honorent ses habitans, et préparent leur avenir.

Les lieux affectés au culte public sont en général d'une grande simplicité. La cathédrale, qui est le seul que l'on ne puisse pas désigner sous l'épithète de *moderne*, a été dégradée dans les guerres civiles, au point d'avoir perdu tout caractère distinctif; l'archéologue y reconnaîtra des traces de l'art romain, byzantin, roman, gothique et

moderne ; il est à remarquer que le dernier est évidemment le moins supportable. Ce monument renferme un beau tableau, le Baptême du Sauveur, par Sigalon. On doit élever une église dans le style byzantin, d'après le plan de M. Questel, sur la place de la Magdeleine, et sous l'invocation de St. Paul. L'église du collége, construction des jésuites, appartient au style maniéré de Palladio. La façade de l'église de St-Baudile n'est pas dénuée de majesté ; celle de St-Charles est beaucoup trop nue. Le Grand-Temple rappelle ces formes sévères que les architectes d'autrefois donnaient aux églises qu'ils se croyaient obligés d'élever toutes les fois qu'ils construisaient des fortifications ou une citadelle.

Après les églises, il faut dire les hôpitaux et les lieux de refuge. A Nismes, les malades et les infirmes sont logés dans des palais. L'*Hôtel-Dieu*, fondé en 1813 par Raymond Ruffi, a été presque reconstruit en entier en 1830. C'est aujourd'hui un des plus beaux et des meilleurs établissemens du genre en France. L'*Hospice général*, qui offre une magnifique façade sur le boulevard, reçoit les infirmes, les vieillards, les enfans trouvés et les aliénés. Cet établissement date de 1686, et fut fondé par le P. Pichard. Les orphelines catholiques sont reçues à la *Providence* ; les orphelines protestantes, dans l'établissement de la maison Paul Rabaut. Les malades reçoivent des soins journaliers auprès des Sœurs-Grises, du bureau de bienfaisance, et du dispensaire consistorial. Une maison de refuge vient d'être créée pour recueillir les filles égarées qui désirent rentrer dans la voie du repentir et de l'amendement.

La justice prononce ses arrêts dans un édifice trop exigu, mais dont la façade élégante rappelle les formes classiques du temple de Thésée à Athènes ; elle exécute ses jugemens dans la maison d'arrêt qui y est attenante, et qui fut bâtie en 1826, en partie sur les ruines du temple de Plotine, et en partie sur un petit édifice byzantin qui inspirait quelque intérêt aux artistes. Nous parlons ailleurs avec assez de détail de la Maison centrale de détention (tom. II, pag. 129).

Les exigences de l'instruction, qui, chaque jour, augmentent, ont été aussi écoutées. L'église possède un vaste

séminaire. Les Frères dits *de la doctrine chrétienne*, ont plusieurs édifices qui leur sont affectés, et où ils répandent avec zèle et beaucoup de succès les élémens de l'instruction primaire. Les protestans possèdent un édifice dans la rue Pavée, qui réunit une salle d'asile pour les petits enfans, une école pour les garçons, une école supérieure pour un enseignement plus élevé, enfin une école d'adultes. C'est l'enseignement populaire adressé à tous les âges. Le théâtre renferme des écoles de dessin pittoresque et de sculpture. Une maison, place de la Calade, présente une école *des Frères*, une salle d'asile, des écoles de chant, de dessin linéaire et de tissage pour la fabrique. Les jeunes filles sont reçues et instruites dans de nombreux établissemens. Des pensionnats et le collége royal offrent aux jeunes gens appartenant aux familles aisées un degré d'instruction supérieure. D'autres moyens d'instruction sont fournis gratuitement au peuple dans les cours de chimie et de physique, et l'usage d'une bibliothèque publique. La bibliothèque populaire protestante offre l'usage d'excellens ouvrages, moyennant une rétribution de 50 cent. par trimestre.

A part ces établissemens, qui ont leurs édifices visibles à tous les yeux, il existe une multitude d'associations philantropiques et religieuses qui opèrent, avec modestie et lenteur, la grande œuvre de l'amélioration et du soulagement de l'humanité : les associations des dames charitables chez les catholiques, les diacres parmi les protestans, dans l'intérêt du soulagement matériel des pauvres, et, dans leur intérêt spirituel : les sociétés bibliques, des traités religieux, des missions étrangères, d'amélioration morale et de bienfaisance, des associations de dames pour distribuer des vêtemens aux petits enfans, des layettes aux familles pauvres, des Psaumes et autres livres de piété, les écoles du dimanche, les visites aux malades, ventes au profit des pauvres, et une foule d'œuvres constituées régulièrement, ayant déjà leur histoire de plusieurs années, leur avenir de succès, et partout des soutiens zélés et persévérans. Pour compléter ces vues bienfaisantes, il se publie à Nismes plusieurs journaux ou écrits périodiques, au nombre desquels nous devons citer les *rapports* des diverses sociétés déjà nom-

mées, le *Journal des écoles primaires*, le *Journal des frères de l'unité*, l'*Ami de la famille*, la *Revue de Nismes*, *etc*.

Le plaisir et la dissipation ont aussi leurs temples. Nous donnons plus loin leurs chiffres effrayans (tom. II, pag. 86). Parmi ces lieux de réunions, le plus remarquable est sans doute le théâtre, construit sur le plan de Meunier, dans un style assez simple pour former un contraste heureux avec l'élégante et riche construction de la Maison-Carrée, à laquelle il fait face.

Nismes, autrefois si lugubre dans son aspect antique, si cruellement déchirée par les partis politiques et religieux, si fréquemment entravée dans son industrie par les revers, Nismes aujourd'hui prend un aspect riant et un caractère nouveau, et le jour n'est pas loin où elle brillera dans l'histoire comme un exemple célèbre de ce que peuvent l'instruction, le travail, la bonne économie, et la religion pure de l'Evangile, pour civiliser et corriger les peuples. Oh ! vienne bientôt ce temps-là !....

ROQUEMAURE.

Allons respirer l'air au fort St-André !....

C'était autrefois une puissante citadelle qui dominait la plaine du Rhône, et pouvait échanger quelques boulets avec le palais des papes à Avignon. Aujourd'hui c'est encore un reste presque intact des âges de la féodalité, mais inutile et dépeuplé. Quelques chevriers en guenilles ont fait leur demeure derrière ces magnifiques tours, et parquent le vil bétail sous les arceaux gothiques. Le peintre s'arrêtera volontiers auprès de ces masures dorées par le soleil, et revêtues de formes majestueuses et sévères. Du haut de cet observatoire, il verra se dérouler un horizon magnifique, et la ville d'Avignon étendue à ses pieds avec ses tours et ses clochers, ses murailles et son fleuve majestueux. A l'ouest, toute la contrée est nue comme nos garrigues,

dont elle est le dernier lambeau, et, au dessous, des maisons de Villeneuve entassées et d'un aspect, ici ruineux, là propre et régulier ; l'œil ne se repose plus sur aucun objet intéressant, si ce n'est cependant les ruines d'une croix couverte, qui mériterait d'être examinée de plus près et avec le coup d'œil de l'archéologue et de l'artiste. Au nord, le Rhône s'étend indéfiniment ; il tourne autour de vastes îles, se cache sous des rideaux de trembles et de saules, reparaît plus loin scintillant et limpide ; ailleurs il mine à la base des roches menaçantes ; ailleurs encore il réflète les ruines d'une tour gothique Le curieux ne peut contempler cette belle vue sans éprouver un vif désir de suivre les méandres de ce fleuve majestueux ; je lui conseille une promenade de deux heures jusqu'à Roquemaure. Pour atteindre ce bourg, il faut longer de belles roches disposées en cirques successifs, et traverser dans l'intervalle de belles prairies, auxquelles la culture du palma-christi, qui se pratique ici sur une échelle assez vaste, donne une physionomie indienne.

Roquemaure s'annonce de loin par une tour singulièrement balancée en équilibre sur une roche, à laquelle les ouvriers carriers ont laissé une forme très-oblique ; elle surplombe ainsi les eaux paisibles d'une petite branche du Rhône. Cette tour, avec quelques autres constructions cachées dans la cour d'un fabricant de vin, sont les seuls restes d'un ancien château qui faisait partie des sept domaines que le comte de Toulouse mit à la disposition de l'Eglise de Rome, lorsqu'il fit à St-Gilles sa honteuse rétractation.

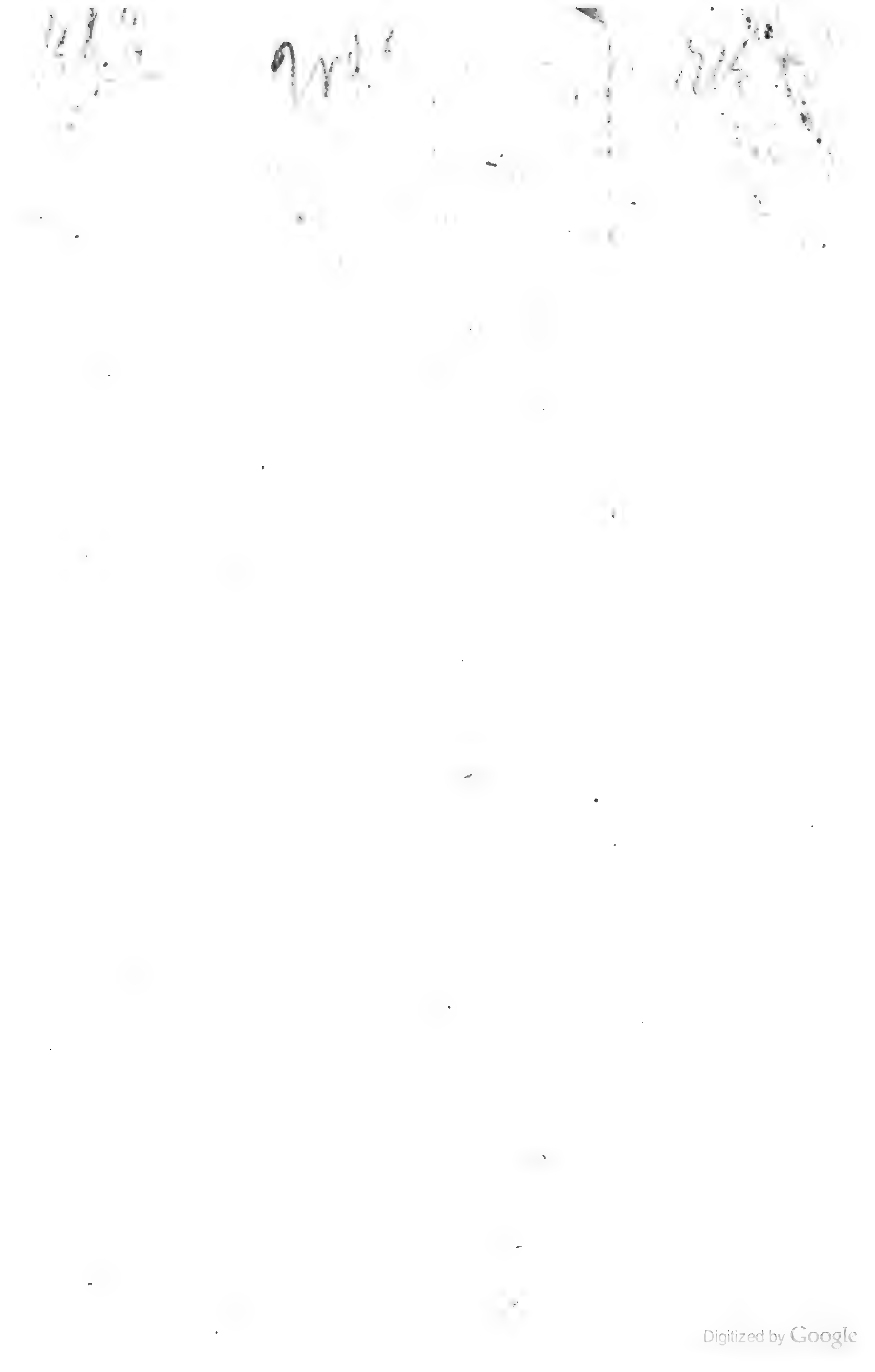
On peut revenir par la rive immédiate du Rhône, à l'ombre des roseaux élevés qui y forment des remparts de verdure prolongés jusque vis-à-vis l'île de Barthelasse, que le curieux visitera avec intérêt. La pointe de cette magnifique propriété conduit au milieu même du pont d'Avignon. Il faudra bien se résoudre à le traverser encore, pour visiter une fois de plus cette curieuse ville d'Avignon, où l'on trouve toujours de nouveaux objets d'observations, où j'aimerais une seconde fois me reposer sous les ormes séculaires du jardin des invalides, auprès du tombeau de

M.lle de Sombreuil, ou à côté d'un vieux soldat de Napoléon, causant du glorieux passé, causant aussi de l'administration bienveillante et éclairée du brave général Lenoir, qui a su donner à l'établissement qu'il gouverne une direction si efficace pour le repos et le bonheur des invalides, en charmant leurs loisirs par des études vraiment utiles, et en veillant à leurs intérêts avec une sollicitude toute paternelle.

FIN DU SUPPLÉMENT ET DE L'APPENDIX.

TABLE ANALYTIQUE.

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE.



ON TROUVE CHEZ LE MÊME LIBRAIRE :

Accord entre le récit de Moïse sur l'âge du genre humain et les phénomènes géologiques, par Émilien Frossard. Prix : 1 fr. 00 c.

(Par le même.)

Tableau des diverses religions professées de nos jours.	» fr.	40 c.
Le bon Pasteur et le jeune Chrétien.	»	10
Catéchisme biblique.	»	50
Événemens de Nismes, depuis le 27 juillet jusqu'au 2 septembre 1830.	»	50
Readings in prose and poetry, from various authors (Choix de morceaux choisis emprunlés à la littérature anglaise, à l'usage des commençans).	3	00
La Prédication chrétienne proclamée par le choléra.	»	50
De l'Influence des femmes dans l'œuvre de la diffusion de la foi chrétienne.	»	50

Vues prises dans les Pyrénées françaises, par Émilien Frossard et J. Jourdan, 6 livraisons ornées de 26 planches, in-folio, lithographiées, sur papier blanc. 36 fr.

Le même, sur papier de Chine. 60 fr.

Imp. de C. D

Digitized by Google

Gallargues. = Alais. = Vaucluse.

TABLEAU

PITTORESQUE,

SCIENTIFIQUE ET MORAL,

DE NISMES

ET DE SES ENVIRONS,

A VINGT LIEUES A LA RONDE ;

PAR ÉMILIEN FROSSARD, PASTEUR.

TOME II.

PRIX : { 10 FR. EN NOIR.
20 FR. COLORIÉ.

A NISMES,
CHEZ BIANQUIS-GIGNOUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

Ganges. = Nismes. = Avignon. = Beaucaire. = Saint-Gilles. = La Salle.

Uzès. = Vallon. = Montpellier. = Vaison. = Maguelonne.

…x. = Aiguesmortes. = Arles.

Digitized by Google

Nîmes
&
Ses Environs
à Vingt Lieues à la ronde.
Par E. B. D. Frossard, P.r.
Tome Second
1835

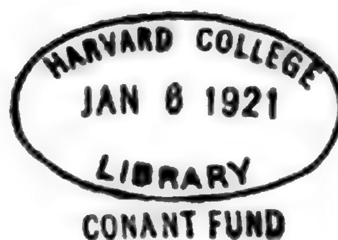
TABLEAU
PITTORESQUE,
SCIENTIFIQUE ET MORAL,
DE NISMES
ET DE SES ENVIRONS,
A VINGT LIEUES A LA RONDE;

PAR E. B. D. FROSSARD, PASTEUR.

TOME DEUXIÈME.

NISMES,
CHEZ BIANQUIS-GIGNOUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1835.



NISMES, IMPRIMERIE DE C. DURAND-BELLE.

DES VOYAGEURS ET DE LEURS ÉCRITS.

Après le plaisir de voyager vient celui de raconter ses voyages. C'est le travail et le charme du coin du feu ; c'est une douce et honnête occupation ; car il ne faut pas la confondre avec cette vanterie vaniteuse qui voudrait faire passer le narrateur pour l'homme le plus aventureux, l'explorateur le plus intrépide, l'observateur le plus patient, et le pays qu'il a parcouru comme le coin de la terre le plus admirable, duquel il faudrait dire, comme de Naples, le voir et puis mourir. Ces auteurs font de leurs voyages des Mémoires biographiques ; c'est une page de leur vie où le moi domine et se montre à chaque mot, et dont la lecture fait constamment oublier la nature et ses beautés, pour admirer l'heureux mortel qui a su contempler ses plus grandes merveilles ou sonder ses mystères les plus cachés. Le vrai narrateur de voyages est un homme sensible aux beautés de la création, ami des sciences et de l'étude de la vie humaine ; c'est un homme pour qui jouir seul n'est jouir qu'à demi, et qui, arrivé au terme de son pélerinage, dépose sa gourde et son bâton, s'entoure de ses amis, et, avec un langage toujours vrai et un profond sentiment de discrétion et de modestie, étale devant eux les richesses qu'il a apportées des pays lointains, et leur partage ses trésors

de souvenirs et d'observations. Faire passer dans leur esprit les sensations qu'il a éprouvées, dépeindre à leur imagination le tumulte des cités, la majesté de leurs temples, les trésors de leurs musées, le caractère demi-risible, demi-sentimental de leurs scènes populaires; la vaste mer et ses aspects toujours variés; les montagnes et leurs vallées; les fleuves et leurs cataractes; l'histoire des peuples souvent empreinte sur leurs monumens; et représenter tout cela de manière à charmer l'imagination, satisfaire l'esprit et laisser une empreinte à la fois douce et utile. — La tâche n'est pas aisée.

Le voyageur dont je vais parler n'est point celui dont l'itinéraire a été fixé d'avance par le chef d'une riche maison de commerce, qui lui confie les intérêts de son négoce, et qui ne se soucie guère que son représentant porte ses observations ailleurs que sur le placement le plus avantageux du produit de ses manufactures. Celui-ci peut avoir aussi, au retour, une histoire à raconter; mais le cercle de ses observations est d'autant plus restreint qu'il aura rempli plus fidèlement la tâche qui lui avait été confiée. Je n'appelle pas voyageur celui que la défense de l'état appelle au delà de la frontière, et expédie par ordre télégraphique de Cadix à Moscou. Sa course est trop rapide, sa vie trop aventureuse, son récit trop personnel; il a toujours suivi l'armée française; il n'a pas quitté la France. Je donnerais encore moins volontiers le nom de voyageur à celui qui s'enfonce entre les stores à demi-fermés d'une berline, et parcourt l'Europe en poste, la montre à la main, soucieux d'abréger l'ennui de la route, jurant contre la lenteur des chevaux et le mauvais état des chemins: autant vaudrait voyager comme l'exilé conduit de brigade en brigade, dans une voiture fermée dont le passage rapide offre aux peuples des villes un spectacle mystérieux et inquiétant. Le vrai voyageur, celui que j'aime à écouter, est celui qui s'est mis en route dans un but de recherches et d'observations. Que le champ qu'il s'est ouvert soit le vaste plateau des Andes ou l'un de nos départemens voisins, la cime de l'Hymalaya ou la croupe

de nos modestes collines, n'importe; partout la nature est grande dans son ensemble, touchante dans ses détails, mais il faut que le voyageur se mette à la hauteur de sa tâche, étudie la nature, interroge ses mystères, savoure ses beautés; voilà sa passion dominante, voilà son fil conducteur.

Un voyage d'observations demande quelques préparatifs. Quand le voyageur a convenablement disposé dans l'espace le plus exigu sa boîte d'aquarelles, s'il est peintre; sa boîte botanique, s'il chérit les plantes; ses cases et ses filets, s'il est entomologiste, et ses réactifs, s'il s'occupe de minéralogie; quand il s'est muni d'un passeport en règle et de quelques bonnes lettres de crédit, qu'il se garde bien de croire qu'il a pris toutes ses précautions. Le désir de s'instruire ne lui suffit pas; il faut qu'il parte instruit pour revenir savant. Qu'il étudie donc soigneusement d'avance le pays qu'il va parcourir, non-seulement sur la carte, non surtout dans ces ouvrages pleins d'exagération et d'emphase, ces descriptions romantiques et fausses, qui ont pour moindre inconvénient de blaser l'imagination, et de préparer des mécomptes, mais dans des ouvrages riches de faits, où la science et l'histoire ont réuni des idées positives et vraies. Alors l'observateur pourra prendre pour point de départ tout ce que l'on a appris avant lui, et ses travaux pourront se diriger vers de nouvelles sources d'étude et de jouissances.

Après ces préparatifs, vient le choix du véhicule. Ce peut être un vaisseau sur l'Océan, un long bateau sur les canaux de la Hollande, une lourde diligence sur nos interminables routes royales, une machine à vapeur en Angleterre, un cheval, une mule, un chameau ou un éléphant, en Europe, en Afrique, en Amérique ou en Asie. Mais chacun de ces véhicules, qui retient le voyageur captif ou entrave et gêne plus ou moins ses mouvemens et ses projets, conduit finalement au voyage à pied. Ici, il ne reste plus au voyageur qu'un seul souci, l'arrangement de son havre-sac, soit quant à sa disposition sur ses épaules, pour qu'il ne gêne point sa marche, soit quant à la place et la dimension de chacun des objets qui doivent en remplir la capacité;

car, dans cet espace étroit, il faut introduire le carton de dessins, l'attirail du peintre, le marteau du géologue, le thermomètre de l'observateur, quelques hardes et des provisions. C'est ici qu'il faut plus que du génie, de l'expérience ; mais, une fois ce soin rempli, que le voyageur se mette en route, l'univers s'ouvre devant lui.

Laissons-le à ses paisibles travaux; gardons-nous de lui imposer aucune règle ; qu'il n'en demande lui-même qu'à la tournure particulière de son esprit et au genre de recherches qui captivent surtout ses affections. Il est libre, qu'il jouisse de cette liberté, qu'il erre à loisir dans les riantes vallées, qu'il s'arrête long-temps dans ces lieux privilégiés où l'on voudrait pour toujours élever sa tente, si l'on n'avait ni devoirs ni patrie; qu'il précipite sa course dans ces landes incultes et ces plaines sans physionomie qui ressemblent aux jours monotones de la vie ; que le temps lui sourie, que les forces ne lui manquent pas, les jours de son pélerinage seront délicieux, et le souvenir de ses courses viendra plus tard charmer ses loisirs. Laissons-le savourer avec délices le pain noir du montagnard, étancher sa soif ardente dans l'eau du torrent; laissons-le dormir au soleil, s'énivrer des parfums du désert, et partager le lit rustique du contrebandier; laissons-le jouir du voyage ; n'attendez pas de lui une correspondance ni bien exacte ni bien nourrie, et qu'il soit le bienvenu à l'heure du retour.

Le retour ne trouvera pas le voyageur au dépourvu ; il s'y est préparé à l'avance ; l'expérience lui a appris combien sont fugitives les impressions de voyage ; elles ne lui apparaîtront bientôt plus que semblables à un rêve incohérent qu'on se rappelle avoir été délicieux, mais dont il est impossible de saisir les détails. Le voyageur qui sait cela aura pris soin de faire exactement, chaque jour, son *journal*.

Le journal d'un voyageur est un cahier de papier blanc, auquel chacun donne la forme qui lui paraît la plus commode. Ce cahier, qui doit s'adapter à la poche de manière à en sortir sans effort, s'ouvre à chaque instant et reçoit à la marge une date, et dans la page des phrases incohérentes, inachevées,

hiéroglyphiques parfois, qui rappellent cependant, d'une manière satisfaisante pour celui qui les a écrites, ce qu'il a observé, vu ou entendu. C'est une simple indication, sans autre ponctuation que des traits qui séparent les idées ; sans développement. Gardez-vous des développemens : ils dessèchent l'imagination. Le journal n'est que pour la mémoire ; l'imagination n'a pas encore commencé son œuvre ; c'est plus tard qu'elle doit rassembler ces matériaux épars, les coordonner, en faire une image ; gardez-vous de dévancer son essor. — J'ai dit que ce recueil doit rappeler tout ce que vous éprouvez, et peindre tout ce que vous avez vu. Que rien ne vous paraisse indigne de figurer sur ces pages ; vous ne sauriez croire quelle importance le moindre trait de crayon doit acquérir au retour. En voyage, vous n'êtes pas juge de ce qui doit vous intéresser au coin du feu. Le journal est un des devoirs impérieux du voyageur ; je lui demanderais avec moins d'instance de rédiger ce journal chaque soir. C'est une de ces résolutions que l'on prend au jour du départ, que l'on accomplit rarement. La fin de la journée est un moment de lassitude ; nous permettrons tout au plus au voyageur d'employer sa dernière heure à numéroter les feuilles de son album, et à étiqueter ses minéraux ; et nous lui conseillons de chercher au plus tôt dans le repos les nouvelles forces que lui demandent les travaux du lendemain.

Nous avons dit que le journal du voyageur est composé de phrases incohérentes ; cela n'exclut pas de temps en temps quelques développemens. Je m'explique. De la même manière que l'artiste, charmé de la teinte et de l'effet d'un paysage dont les lignes, d'ailleurs, peuvent être assez insignifiantes, mécontent de son esquisse, jette au plus tôt quelques teintes de couleurs sur son dessin pour en caractériser l'effet, de même le voyageur, en présence d'une nature grande et variée, peut et doit *écrire d'après nature* ; c'est surtout lorsqu'il s'agit d'un tableau caractéristique du pays, dont les détails plaisent plus que l'ensemble. Le peintre ne peut toujours empêcher le vent de soulever son album et de jeter de la poussière sur les teintes humides et fraîches du ciel qu'il

vient d'achever ; sa main, mal assise, trace en tremblant, et d'une manière peu régulière, les lignes de la ruine superbe dont il veut tracer l'image ; et l'écrivain, qui dépeint à grands traits une scène pour lui toute nouvelle, et qui appelle à son secours les richesses d'un style qui n'est docile à ses ordres que dans le silence du cabinet le plus reculé, peut être tenté vingt fois de déchirer la page qu'il vient d'achever.... Mais n'importe, l'un et l'autre de ces tableaux, n'en doutons point, demeurent empreints d'un caractère qui leur est propre, et qu'un travail plus réfléchi leur aurait ravi ; l'un et l'autre conservent, pour l'homme de goût, un charme d'originalité et un coloris local que les plus habiles ne peuvent feindre qu'avec difficulté.

Voilà l'œuvre hâtée, incomplète du voyageur. — Mais le voyageur est de retour ; et pour lui commence une œuvre littéraire. Il s'agit de faire passer dans l'esprit de ceux qui liront son ouvrage ou entendront ses récits, les sensations que lui-même a éprouvées ; il s'agit ici, comme en toute œuvre littéraire, d'instruire et de charmer.

Pour y parvenir, il faut, je pense, adopter un style simple et aisé parfois, mais rarement riche et pompeux ; encore ne doit-il atteindre cette élévation qu'à l'aide de gradations habilement ménagées. L'écrivain doit, avant tout, ne jamais sortir du vrai : qu'il se pénètre bien de cette idée, qu'il lui appartient aussi de refaire la réputation des voyageurs, et de déjouer le proverbe : *à beau mentir qui vient de loin.* Qu'il soit scrupuleusement vrai dans les faits ; qu'il soit vrai dans les expressions ; qu'il ne charge pas trop sa palette ; qu'il n'ait pas la prétention de faire croire que la montagne qu'il a explorée est la plus inaccessible de la terre ; sa grotte la plus profonde et la plus merveilleuse ; sa cascade la plus effrayante ; sa cathédrale la plus hardie, ni le peuple qui lui a donné ou refusé un asile, le plus doux ou le plus féroce. Que le narrateur entre dans beaucoup de détails, surtout de ceux qui sont particuliers aux localités ; ce sont les détails qui plaisent ; ils donnent au récit un grand caractère de vérité ; ils lui donnent aussi de la variété et du trait.

Que l'Alhambra soit bien un palais mauresque, et le Mont-Perdu un mont pyrénéen. Le voyageur a parcouru le monde en maître ; qu'il nous en rapporte toutes les richesses. La plupart de ses lecteurs ne se sont affectionnés à aucune étude spéciale ; qu'il passe donc, selon les progrès de sa course, d'un sujet d'observation à un autre sujet ; qu'il prenne tantôt le ton du récit, tantôt celui de la conversation et de la description ; qu'il nous parle quelquefois de lui et des hommes qu'il rencontre : il faut des personnages dans un tableau ; qu'il fasse passer successivement sous nos yeux des scènes historiques, des anecdotes populaires, les traditions superstitieuses, les progrès des nations, les établissemens d'utilité publique, les rites religieux des peuples, leurs vertus et leurs vices, leurs coutumes, leurs préjugés, leur avenir, leur industrie, l'architecture des temps passés, celle des temps modernes, les richesses du sol, les améliorations agricoles, l'histoire des animaux les plus remarquables. Que le voyageur recueille beaucoup de faits, mais qu'il ne s'applique pas toujours à les expliquer ; qu'il laisse ce soin à ses lecteurs dont il n'a pas le droit de suspecter le bon sens ou même la science ; qu'il leur adresse même quelquefois des questions ; cette attention est de nature à les flatter et à lui gagner leur bienveillance ; que ses tableaux soient, parfois, assaisonnés de réflexions morales. Mais il faut ici éviter soigneusement de retomber dans les lieux communs et dans les réflexions trop fréquentes ou trop développées. Les ruines ne donnent pas toujours à penser sur la vanité des choses humaines, ni la vue de la mer sur la petitesse de l'homme, ni la chute du torrent sur la fuite du temps. Enfin, et cette réflexion s'adresse plutôt à l'honnête homme qu'à l'homme d'esprit, que le voyageur qui nous dépeint les pays lointains et les peuples étrangers, ait surtout en vue l'augmentation de la prospérité nationale dans son propre pays, et l'amélioration morale du peuple auquel il appartient, oui, nous dirons du voyageur ce qu'un auteur moderne a dit du poète : *Lui aussi a charge d'âme.*

Le genre de littérature dont nous nous occupons, est

goûté par toutes les classes de lecteurs. Dans nos bibliothèques populaires, les voyages obtiennent déjà une préférence marquée sur tout autre genre d'ouvrages. Peut-être sont-ils destinés à remplacer, pour les esprits qui ne sont pas totalement corrompus, la lecture des romans. Ils en ont tout l'intérêt ; ils n'en présentent aucun des dangers. Que ceux des littérateurs de nos jours, qui croient aussi avoir reçu la mission d'améliorer l'état moral des peuples, tendent à cet heureux résultat, ce pourrait être le triomphe de la vérité sur la déception ; ce serait ramener bien des hommes d'un monde imaginaire où ils ne sont pas appelés à vivre, à un monde admirable sans doute, mais bien réel, qu'ils sont appelés à posséder. Les voyages, considérés sous le point de vue littéraire, sont décidément en progrès. Autrefois les peuples lisaient avec avidité les récits de Marc Paul, de Tavernier et des Missionnaires, écrits indigestes, mal rédigés, mal imprimés et accompagnés de planches ignobles. Plus tard, parurent les grands voyages de Bougainville, Cook, Lapeyrouse, etc., qui révélèrent à l'Europe des mondes nouveaux, et qui racontèrent leurs expéditions hasardeuses avec une noble simplicité. Depuis, écrire des voyages est devenu un art. Tout le monde n'avait pas une grande histoire à raconter comme Cook et Lapeyrouse ; il fallut des nuances délicates pour reproduire des teintes qui n'avaient rien de bien tranché. Ici chacun suivit sa route, parce que, sans doute, il serait aussi absurde d'imposer au voyageur un genre de récit, que de fixer d'avance son itinéraire.

Denon dessine à la lueur des bivouacs, et le langage stratégique se mêle au style du savant archéologue. — Ramond interrompt la monographie des roches pyrénéennes pour laisser tomber quelques passages de rêveries qui rappellent les plus belles pages de Rousseau. — Le Vaillant, en décrivant ses chasses aux éléphans, aurait gagné à l'Afrique une armée d'explorateurs, si son style n'eût fait soupçonner sa véracité, et si le monde littéraire lui eût rendu autant de justice que le monde savant. — Dupaty parle d'une manière sentencieuse ; il a formulé en aphorisme son admiration pour les tableaux

et les sites de l'Italie ; son ouvrage serait parfait dans son genre, si le genre lui-même n'était si fatigant pour l'esprit. — Sterne est un causeur éternel, qui avance dans ses Voyages, comme dans son Histoire de Tristram Shandy, où le héros ne naît qu'au second volume. — M.^{me} de Staël ne nous a fait voir de l'Allemagne que ses villes, de ses villes que les Allemands, et des Allemands que les penseurs. C'est une belle page de l'histoire des peuples. — Châteaubriant nous entraîne à un pieux pélerinage ; sa voix est noble, douce et religieuse ; il nous ramènerait chrétien, s'il ne nous arrêtait si long-temps devant les ruines d'Athènes la païenne. — Puis viennent les grands ouvrages des Peron, des Humbolt, des Freycinet, ouvrages qu'on voit de loin avec respect, dont les pages in-folio sont trop grandes pour être lues, et les planches trop belles pour être touchées. — Monumens durables du génie de l'homme. C'est toute une encyclopédie : chaque science a son ouvrage séparé, et chaque ouvrage a son atlas où s'est épuisé le génie comme la patience de tous les meilleurs graveurs modernes. — Après avoir lu les titres de ces grands ouvrages, il faut encore revenir au modeste in-douze, à justification étroite, à marge immense, orné d'une lithographie dessinée avec esprit et hardiesse, en forme de frontispice. Ici, l'auteur, d'un ton mi-badin, mi-sentimental, effleure tout, littérature, science, morale ; c'est un tableau rapide, piquant et plein de charmes, qui ne nous cause aucun souci pour le voyageur, car il court peu de dangers des montagnes de l'Ecosse aux Alpes de la Suisse ; lectures charmantes que nous devons à la plume spirituelle des Washington Irving, Charles Nodier, Alexandre Dumas, Roux, Nisard, etc. Après ces noms il reste de la place.....

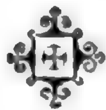


TABLE DES MATIÈRES.

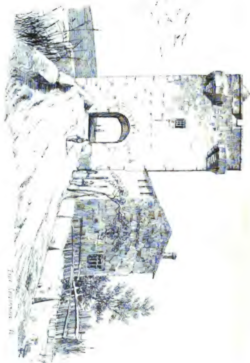


TABLEAU
PITTORESQUE,
SCIENTIFIQUE ET MORAL,
DE NISMES
ET DE SES ENVIRONS.

PSALMODI.

A une lieue environ d'Aiguesmortes, sur la route de St-Laurent-d'Aigouze, et un peu avant de passer sous l'arceau de la Tour Carbonnière, le voyageur remarquera une métairie sur la gauche. S'il se détourne de son chemin pour y chercher pendant un moment un abri contre les rayons du soleil, reflétés de tout côté par une plage marécageuse, il remarquera aisément que cet édifice, quoique d'une architecture assez mesquine, appartient à plusieurs siècles qui y ont successivement déposé et leur couleur antique et les formes de l'architecture qui leur est propre. Les traditions qui ont conservé à ce lieu le nom de *Psalmodi* nous apprennent que vers le commencement du VIII.me siècle les Benédictins avaient établi une abbaye sur cette petite éminence, et y faisaient entendre une psalmodie continuelle, *psalterium perpetuum*, qui valut à leur couvent le nom que porte encore l'emplacement où il s'élevait jadis. Quelques années après, les Sarrazins, qui inondaient la France méridionale et en infestaient

les côtes, avaient cerné l'île de Psalmodi [1], réduit la garnison et rasé l'abbaye. Ici l'histoire de cette communauté religieuse se confond avec celle d'une nouvelle population qui se construisit plus tard une ville et se creusa un port. On ne sait si la tour de *Matafère*, bâtie par Charlemagne, s'éleva sur l'emplacement de Psalmodi ou sur la plaine qui apparaît aujourd'hui crénelée, comme le front de Cybèle, par les murs gothiques d'Aiguesmortes. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette dernière ville, comme plusieurs autres, doit son origine à des moines ; que ceux-ci, protégés par Louis-le-Débonnaire, enrichis par les largesses d'une foule de seigneurs, jouirent long-temps d'une grande prospérité, et qu'ils furent du nombre des communautés qui, dans une assemblée tenue à Aix-la-Chapelle pour la réforme du clergé, furent dispensées d'envoyer des présens ou de fournir des soldats à l'empereur, et soumises simplement à faire des prières. Elle comptait alors cent quarante religieux.

La Tour Carbonnière, dont nous donnons ici le dessin, et qui s'élève au milieu des marais de Psalmodi, date d'une époque beaucoup moins reculée. Bâtie dans le même style que les remparts d'Aiguesmortes, elle se rattache au système de défense qui y préside, et ferme la clef de la chaussée qui y conduit. C'est de ce point qu'il faut contempler le pays environnant, dont la physionomie prend un caractère différent des régions septentrionales du département. L'horizon très-éloigné, qui se ferme en cercle parfait, offre pour couronnement ici les dentelures des Cevennes, au devant desquelles le Pic de St. Loup apparaît comme un formidable contre-fort ; là, les forêts noires et immobiles de Sylvéréal ; ailleurs, des marais sans bornes ; plus près, l'antique cité dont la vue transporte le voyageur aux rives de la Basse-Égypte. Mais écoutons un auteur moderne [2] qui

1. Les personnes qui ont parcouru ce pays comprendront comment, avant le dessèchement des marais, le plus léger soulevement des eaux stagnantes pouvait faire de Psalmodi une véritable ile, et s'expliqueront ainsi très-aisément les expressions employées dans les chartes de cette époque reculée où l'abbaye de Psalmodi est toujours désignée comme une ile.

2. J. Em. di Pietro, à qui l'on doit une *Notice sur la ville d'Aiguesmortes.*

laisse peu à dire sur cette ville intéressante, et dont les travaux doivent servir de modèle à tous ceux qui entreprendront d'écrire sur la statistique de leur pays.

« Cerné de tout côté par les eaux, et comme isolé du reste de la France, le territoire d'Aiguesmortes présente un aspect particulier qui reporte l'imagination vers des temps reculés ou des pays lointains. L'immense tour qui domine la ville, les remparts élevés qui l'entourent, leurs portes en ogive, leurs créneaux, leurs mâchicoulis, tout ce vieux système de fortification rappelle les siècles tant vantés de la chevalerie. Quand on parcourt les environs de la ville, en dirigeant ses pas vers les bords du Rhône ou le rivage de la mer, on se croirait transporté dans ces champs du Nouveau-Monde ou de l'Afrique, que la main de l'homme n'a pas encore essayé de féconder. A peine a-t-on passé quelques terrains en culture, où la nature ingrate répond mal aux soins qu'on lui donne, que l'œil ne découvre plus qu'une vaste étendue où s'élèvent quelques bois de pins et qu'entre-coupent des marais, des étangs, des lisières de sable et des landes humides, où croissent en toute liberté les ronces, les tamaris, les joncs et les roseaux. Là, comme dans les plages désertes dont ce pays offre l'image, le sol est infesté de reptiles vénimeux; des nuées d'insectes, altérés de sang, tourbillonnent dans les airs; des taureaux indomptés, parcourant ces fangeux pâturages, s'arrêtent à l'aspect du voyageur et lui présentent en mugissant leurs cornes menaçantes; des cohortes de chevaux blancs, errant sans conducteur, paissent tranquillement l'herbe salée des marécages. Parmi les milliers d'oiseaux aquatiques dont les étangs sont couverts, souvent on aperçoit, rangés en file au milieu des eaux, des flammans navigateurs, qui naquirent sous les feux du Tropique, et qui, prenant leur vol au moindre bruit, déploient aux rayons du soleil leurs ailes flamboyantes. Mais l'accident de ce pays qui re-

---

Cet excellent ouvrage, un des meilleurs qui ait jamais paru sur nos villes de France, est devenu très-rare, et nous croirons rendre un vrai service à nos lecteurs, en en reproduisant les morceaux les plus saillans, et en nous aidant des lumieres qu'il a jeté sur l'histoire d'Aiguesmortes, quand nous en viendrons à traiter ce sujet d'une manière détaillée.

trace le mieux une nature étrangère, est celui qui frappe les regards, lorsqu'on pénètre, pendant les chaleurs de l'été, dans l'une de ces plaines sablonneuses. Après quelques instans de marche, on se voit tout-à-coup environné d'une eau limpide dans laquelle se réfléchissent, renversés, les arbres qui bornent l'horizon. On poursuit sa route en hésitant : à mesure qu'on avance l'inondation s'éloigne, et l'on reconnaît alors le mirage, ce phénomène qui trompa si cruellement la soif de nos soldats dans les déserts brûlans de l'Égypte.

» Rien ne montrerait en ces lieux écartés les traces de l'industrie humaine, si ce n'était les salines de Peccais, que l'on rencontre dans la partie du sud, à deux lieues environ de la ville. C'est dans l'exploitation de ces salines que la plupart des habitans d'Aiguesmortes puisent leurs principaux moyens d'existence, et qu'ils trouvent ainsi le courage de lutter contre l'insalubrité de l'air, occasionée par les eaux stagnantes qui empoisonnent cette contrée de leurs exhalaisons méphitiques. »

LE COUSIN.

Le cousin est, pour nos contrées, un terrible fléau. Il fut la quatrième des plaies qui affligea l'Égypte endurcie. Les Phéniciens, sous l'influence de la superstition, ce délire qui fait craindre ce qu'il faut aimer, et adorer ce qu'il faut craindre, oubliant le vrai Dieu, élevèrent des autels à Beelzebul, le *prince des moucherons*, qu'ils représentaient sous la forme de ce redoutable insecte; long-temps des myriades de *maringouins* arrêtèrent en Amérique les progrès de la civilisation et la marche des Européens dans les forêts vierges du Nouveau-Monde; et nos contrées du Languedoc et de la Provence en sont infestées au point que les peuples qui habitent ces régions sont forcés de mettre des bornes aux expressions de leur enthousiasme patriotique, en assurant que leur pays serait un paradis, si n'était le vent mistral et les moucherons.

Cette plaie nous prend en mai et nous poursuit jusqu'en novembre ; elle ne nous laisse de relâche dans l'intervalle que sous l'influence momentanée du vent du nord. Dès l'aurore, les moucherons tourbillonnent dans les airs et enveloppent, de leurs cohortes serrées, celui qui cherchait la fraîcheur du matin dans les champs. A midi, ils bourdonnent dans l'ombre et en chassent impudemment le voyageur qui y trouvait un abri contre les rayons verticaux du soleil. Le soir, c'est l'heure de leurs ébats ; on les voit infester les promenades d'où ils chassent les élégans ; ils envahissent les carrefours d'où on les éloigne à grand'peine à l'aide de feux qui font ressembler nos villes à des bivouacs, au risque de les réduire en cendres. Parfois ils apparaissent à la cime des arbres ou sur la berge des toits, serrés en colonnes de vingt pieds de long, formant des guirlandes fantastiques ou des piliers immobiles que le vent fait à peine onduler, et que l'œil aperçoit à une très-grande distance comme une trombe vivante. Ce cruel insecte, qui nous pourchasse pendant le soir, ne nous laisse aucun repos pendant la nuit. Malheur à l'étranger qui n'a pas été inoculé pendant plusieurs années à cette peste insupportable. Malheur à celui qui, imprudemment, laisse, le soir, sa fenêtre entr'ouverte pour aérer sa chambre à coucher. La nuit, pendant ces nuits d'août qui n'ont ni rosée ni fraîcheur, il faut s'enfermer soigneusement sous une tente de gaze et de mousseline qui concentre autour de vous une atmosphère étouffée. Mais encore, malheur à vous si le plus petit interstice laisse accès à l'insecte persécuteur. Il suffit d'un seul moucheron pour chasser le sommeil et appeler autour de vous toutes les angoisses de la fièvre. C'en est fait du repos, le faible insecte a vaincu la force du lion.

Un avorton de mouche en cent lieux le harcelle :
Tantôt pique l'échine et tantôt le museau ;
Tantôt entre au fond du naseau.
La rage alors se trouve à son faîte montée :
L'invincible ennemi triomphe, et rit de voir
Qu'il n'est griffe ni dent en la bête irritée,

Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.
Le malheureux lion se déchire lui-même,
Fait résonner sa queue à l'entour de ses flancs,
Bat l'air qui n'en peut mais, et sa fureur extrême
Le fatigue, l'abat; le voilà sur les dents.
L'insecte du combat se retire avec gloire:
Comme il sonna la charge il sonne la victoire,
Va partout l'annoncer.........

LAFONTAINE.

Ce n'est qu'aujourd'hui, au quinze novembre, sous l'influence d'une bise glaciale du nord, que l'on peut penser de sang froid à ce terrible fléau, et se mettre philosophiquement à étudier l'histoire naturelle du cousin.

Cette page du grand livre de la nature est loin d'être dénuée d'intérêt, aussi nous conseillons au jeune naturaliste de pousser sa promenade jusqu'à la terrasse supérieure du Mont-Cavalier, et penché sur le bord d'un bassin souvent rempli par les eaux pluviales, il pourra presque en toutes saisons observer toutes les phases de la vie des cousins.

Les cousins (culex, *Lin.*) appartiennent à l'ordre des *diptères* ou insectes à deux ailes, et à la famille des *némocères* ou diptères à antennes articulées; ils ont le corps et les pieds fort allongés, les antennes très-garnies de poils et formant un panache chez les mâles, les yeux très-grands, les palpes avancés, filiformes et vélus, la trompe produisant l'effet d'un aiguillon, et les ailes couchées horizontalement l'une sur l'autre, au-dessus du corps.

Ces insectes abondent surtout dans les lieux aquatiques et chauds. Avides de notre sang, il nous poursuivent partout, s'annonçant par un bourdonnement aigu, et percent notre peau que nos vêtemens ne peuvent souvent garantir, avec des soies très-fines, dentelées au bout, et formant à la fois un aiguillon et un suçoir; ils distillent dans la plaie une liqueur vénéneuse, et telle est la cause de l'irritation et de l'enflure que cette partie éprouve. On a observé que nous ne sommes tourmentés que par les femelles.

L'aiguillon des cousins est placé sous la gorge de l'insecte

et offre un assemblage formidable de dards barbelés et d'instrumens tranchans ; la figure 72 offre cet appareil vu au microscope. Si l'insecte se sert de cet appareil pour pénétrer dans la chair, il l'y enfonce en entier ; mais s'il ne veut se nourrir que de fruits, il n'y fait pénétrer qu'un petit tube au moyen duquel il en aspire les sucs.

Nous ne connaissons guère que la vie aérienne du cousin, sa vie aquatique est cependant bien autrement intéressante. C'est sur ou dans l'eau que le cousin est à l'état d'œuf, de larves et de nymphes, c'est-à-dire presque toute la durée de son existence et d'une existence qui n'incommode nullement les hommes.

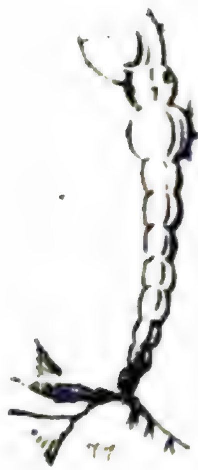
Les œufs de cet insecte ont la forme allongée d'une olive, leur propre poids suffirait pour les faire tomber au fond de l'eau, mais réunis au nombre de 250 à 300, et collés ensemble par une glue naturelle en forme de bateau, ils naviguent sur la surface de l'eau jusqu'à ce que les larves en sortent. La partie de cette agglomération qui touche l'eau est convexe, la surface supérieure concave, et cette nacelle est si bien balancée, que la tempête la plus furieuse ne parviendrait pas à la faire chavirer. Le savant Kirby en fit lui-même l'expérience en plaçant une douzaine de ces petits bateaux dans un verre à demi-plein d'eau ; il troubla ensuite violemment la surface de cette eau en y faisant tomber en cascade l'eau d'une cruche, sans pouvoir jamais parvenir à couler à fond les petits bateaux, dont aucun ne contenait une seule goutte d'eau à la fin de l'expérience.

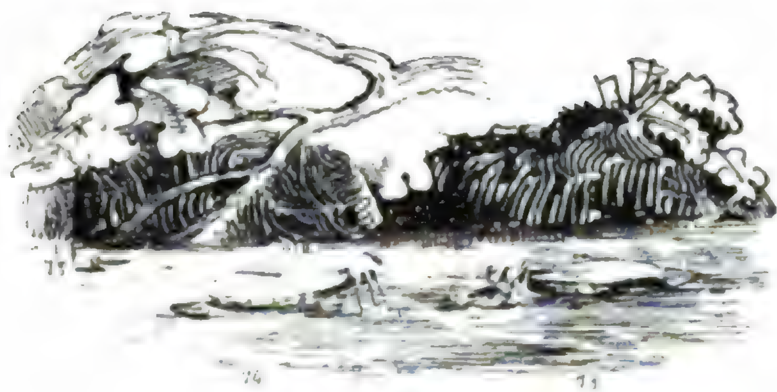
La manière dont le cousin construit cet appareil flottant, est très-remarquable. Cet insecte, comme chacun sait, est muni de six jambes ; il place ses quatre jambes de devant sur une feuille morte, une branche d'arbre ou tout autre corps flottant ; son corps se trouve ainsi horizontal avec la surface de l'eau, à l'exception du dernier segment de son abdomen, qu'il tient un peu plus relevé ; après cela il étend ses deux longues pattes de derrière et les croise à la façon d'un X, et forme ainsi un support pour les premiers œufs qu'il doit pondre. Chaque œuf, à sa sortie, est enduit d'une espèce

de colle, la femelle le soutient dans une position verticale jusqu'à la sortie du second œuf qui vient se ranger et se coller au premier, un troisième achève le triangle, ainsi de suite ; lorsque le bateau est achevé, le cousin l'abandonne à la surface des eaux, et s'envole pour aller terminer bientôt une existence dont il vient d'accomplir la tâche la plus importante.

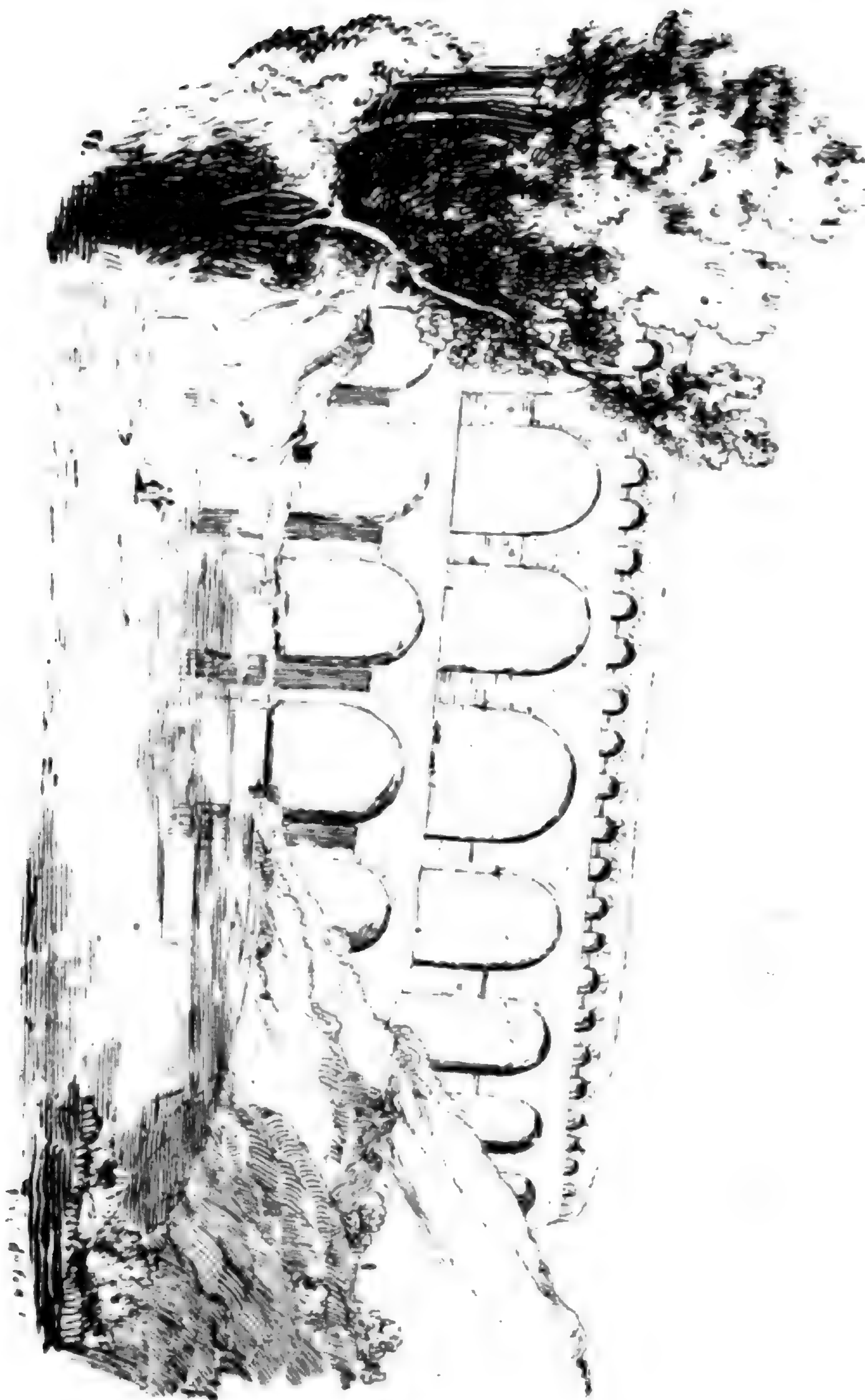
La planche ci-jointe montre, fig. 73, le cousin en position de pondre ; fig. 74, le bateau commencé ; fig. 75, le bateau achevé ; fig. 76, le même, grossi au microscope.

La fig. 77 représente la larve des cousins vue au microscope, la partie inférieure montre l'organe respiratoire. Ces larves ou vers qui éclosent des œufs, fourmillent dans les eaux croupissantes des marais et des étangs, surtout au printemps, époque de la ponte des femelles qui est survenue. Elles se pendent à la surface de l'eau, la tête en bas, pour respirer. Elles ont une tête distincte, arrondie, pourvue de deux espèces d'antennes et d'organes ciliés qui leur servent, par le mouvement qu'elles leur impriment, à attirer les matières alimentaires, un corselet avec des aigrettes de poils, un abdomen presque cylindrique, divisé en dix anneaux, dont l'avant pénultième porte sur le dos l'organe respiratoire, et dont le dernier est terminé par des soies et des pièces disposées en rayons. Ces larves sont très-vives, nagent avec beaucoup de célérité, s'enfoncent de temps à autre, mais pour revenir bientôt à la surface de l'eau ; après avoir subi quelques mues, elles s'y transforment en une nymphe qui continue de se mouvoir par le moyen de sa queue et des deux nageoires de son extrémité. Elle se tient aussi à la surface de l'eau, mais dans une situation différente de celle de la larve, ses organes respiratoires étant placés sur le corcelet. C'est aussi à la surface de l'eau que l'insecte parfait se développe. Sa dépouille de nymphe devient pour lui une espèce de planche et d'appui qui le préserve de la submersion. Toutes ces générations se font dans l'espace de trois à quatre semaines. Aussi ces insectes produisent-ils plusieurs générations dans la même année. C'est ce qui nous explique la multiplication presque effrayante de ces insectes incommodes, et l'inutilité des moyens usités pour les extirper par leur destruction individuelle.





Histoire naturelle du Cousin. (Voir page 4.)



LE PONT DU GARD.

Tous les hommes de goût, qui ont parcouru le midi de l'Europe, s'accordent à considérer l'aqueduc romain, auquel on donne, depuis des siècles, le nom mesquin et peu exact de *Pont du Gard*, comme un des monumens les plus admirables de l'antiquité. Il égale en effet, par ses vastes dimensions, les immenses constructions du Colysée; la vallée sauvage qu'il franchit rappelle les belles solitudes de Catane ou de Pœstum; les formes hardies et élégantes qui le caractérisent signalent une époque de raffinement et de goût où il était de règle de ne rien faire d'utile qui ne fût en même temps parfaitement beau, et où il était entendu que l'on devait cacher sous des dehors légers et gracieux les matériaux d'une structure gigantesque, faite pour survivre aux siècles. Serait-il vrai qu'un grand nombre d'hommes nés dans notre ville, par insouciance ou par dédain, n'ont pas encore franchi la courte distance qui sépare Nismes de Lafoux pour aller contempler le monument qui, plus qu'aucun autre, illustre pour jamais leur pays et en fait un sol classique, souvent foulé par le pied du savant étranger? Serait-il vrai qu'après avoir pâli pendant de longues années sur des livres latins, de jeunes étudians foulent, sans y prendre garde, une terre romaine, passent sans lever les yeux devant les ruines d'une splendeur dont dix-huit siècles n'ont pu parvenir à ternir tout-à-fait l'éclat, et se contentent d'attacher leurs pensées à des souvenirs vagues et fastidieux, négligeant les réalités qui subsistent encore, et qui leur parlent si éloquemment des temps qui ne sont plus? J'ai eu long-temps de la peine à le croire; mais puisqu'enfin il faut admettre ce fait si peu honorable pour notre population, puissent les pages suivantes donner à quelques-uns de ceux qui les liront le désir de contempler de leurs propres yeux l'admirable monument qu'elles ont pour but de décrire! Puissent-elles les engager à rapporter de leurs ex-

cursions quelques-uns de ces grands souvenirs d'un peuple géant dont le temps a éclipsé les conquêtes, et quelques-unes de ces leçons graves et précieuses qu'un esprit réfléchi ne reçoit jamais en vain du spectacle des siècles écoulés et des pages solennelles de l'histoire!

Je commence par l'itinéraire. — De Nismes au Pont du Gard, six lieues de poste. On sort par le faubourg du chemin d'Avignon, laissant à gauche le champ de Mars; à gauche, un vaste cimetière affecté récemment au culte catholique. On suit parallèlement la pente que suivaient, il y a dix-huit siècles, les eaux du Pont du Gard, qui, après avoir alimenté l'antique Nemausus, revenaient brusquement, en sens inverse de leur cours primitif, pour épancher leurs dernières gouttes dans les villas de Margarita (la Perle), aujourd'hui connue sous le nom de Marguerittes. Ce hameau, qui ne conserve plus une pierre romaine, devint, pendant les guerres de religion, un poste important à cause de sa proximité de Nismes et de sa situation près d'une grande route. Aussi essuya-t-il plusieurs sièges mémorables. Les princes de Navarre et de Condé et l'amiral Coligny étant entrés en Languedoc en 1569, à la tête de quatre mille chevaux et cinq mille fantassins, s'avancèrent vers Nismes, et emportèrent d'emblée Marguerittes le 11 avril. En 1588, les ligueurs s'en emparèrent; mais Châtillon et Turenne le reprirent et le firent raser.

Au-delà de St-Gervasy, on traverse un petit ruisseau; c'est le véritable Vistre qui va plus loin se grossir des eaux de la Fontaine, arroser la riche plaine à laquelle il donne son nom, et se perdre enfin dans un canal, au sud de Vauvert. Ce très-petit fleuve prend sa source à Cabrières, hameau situé au nord de la route et au milieu des garrigues. On trouve deux fontaines hors de ce dernier village; c'est la plus éloignée, celle de Roquecourbe, qui donne naissance au Vistre. Un grand nombre d'inscriptions, de médailles, d'urnes lacrymatoires ou sépulcrales et autres antiques de ce genre permettent d'assigner à ce lieu une haute antiquité. L'aqueduc du Pont du Gard passait tout auprès. Un prieur

nommé Charles Trimmon, qui y résida pendant près de quarante ans, donna, dit-on, une grande célébrité à ce village, vers le milieu du dix-septième siècle. Voici ce qu'en dit Dionis, démonstrateur au jardin du roi : « Le prieur de Cabrières était un homme fort charitable qui distribuait beaucoup de remèdes dans sa province ; il n'était point intéressé ni charlatan, quoiqu'il fût fort mystérieux et qu'il fît secret de tout. La grande réputation qu'il s'était acquise dans sa province fit souhaiter de le voir à la cour. Il y arriva environ l'année 1680. Il eut quelques conférences avec le roi, à qui il déclara son secret, priant instamment sa majesté de ne le rendre public qu'après sa mort.

» Sa majesté lui tint parole, quoiqu'elle fût fâchée de voir le public frustré de ce secours. Mais sans manquer à ce qu'elle avait promis au prieur, elle trouva moyen de soulager les malades. Elle voulut, par une bonté singulière, se donner la peine de composer elle-même ce remède, et d'en faire distribuer charitablement à tous ceux qui lui en faisaient demander.

» Le roi, continue Dionis (et il faut se rappeler que ce roi était Louis XIV), le roi commandait qu'on lui apportât dans son cabinet quatre ou cinq sortes de drogues qu'il spécifiait à ses apothicaires ; et comme ce remède ne consistait que dans le mélange d'esprit de sel avec du vin, sa majesté ne se servant que de l'esprit de sel, faisait jeter secrètement les autres drogues, dans la vue de tenir religieusement la promesse qu'elle avait faite à ce prieur. Pour obtenir ce précieux spécifique, on s'adressait au premier valet de chambre du roi en quartier ; on lui donnait un petit billet indiquant l'âge de celui ou de celle qui avait besoin du remède. Quelques jours après on retournait quérir un petit panier d'osier dans lequel il y avait trois bouteilles. La distribution de ce remède, ajoute notre auteur, s'est faite pendant quatre ou cinq années ; c'est-à-dire tout autant de temps que le prieur de Cabrières a survécu à la déclaration qu'il avait faite à sa majesté. » Serait-ce le souvenir de ce prieur-médecin, que M.[me] de Maintenon appelait

gaîment le *médecin malgré lui*, qui aurait donné depuis à la croix de St-Gervasy une réputation si étendue de puissance miraculeuse, ou bien la tradition superstitieuse aurait-elle donné au prieur l'idée de faire un bien plus réel par l'essai de quelques remèdes d'une application facile ? C'est ce qui mériterait d'être reconnu.

Une lieue plus loin, on laisse à gauche le village de Ledenon, dominé par les ruines d'un vieux château féodal et entouré de vignobles dont le produit jouit dans le pays d'une réputation assez méritée. Ici, le paysage prend un caractère plus agreste. Bientôt on aperçoit le village de St-Bonnet, situé au pied d'une colline arrondie et entourée d'un groupe de peupliers qui ombragent une jolie fontaine. On doit le plan des bassins qui rassemblent ces eaux limpides, à l'ingénieur Durand. Plus loin, on longe une crète de rochers peu élevés, mais d'une belle teinte rembrunie, et, après un détour très-brusque, on se trouve à Lafoux, sur les bords du Gardon qui traîne ses eaux rares sur une grève caillouteuse, en vue d'un beau pont dont les fils de fer se rattachent, comme une toile d'araignée, aux chapiteaux de quatre colonnes dans le goût égyptien, et vis-à-vis le beau village de Remoulins qui semble ranger avec orgueil chacune de ses maisons blanches, sur la rive septentrionale dn torrent.

Le chemin paraît long de Lafoux au Pont du Gard ; on se traîne sur du sable, par un chemin tournoyant, et les yeux cherchent avec impatience les avenues de l'aqueduc sur la pente de la montagne qui le cache encore long-temps ; enfin, au détour d'un rocher, le monument romain se développe tout d'un coup, et ses arches élégantes s'élèvent aux yeux du spectateur comme un édifice aérien et fantastique, plutôt l'effet d'un pouvoir magique, que le produit de l'industrie des hommes.

C'est un lieu singulièrement beau que celui que les Romains ont choisi pour y jeter leur aqueduc gigantesque : on y voit de belles pelouses de gazon vert, des ombrages frais, des eaux limpides d'une teinte de saphyr ; les roches

se recourbent en grottes artistement arquées dont les géologues n'ont pas encore bouleversé le sol ; des hêtres, des aubes, des chênes verts forment des groupes de belles formes, des monts élèvent leurs pentes douces et pittoresquement coordonnées, couvertes d'un tapis de bruyères et de genêts, et puis l'œil se reporte sans cesse vers ce rideau magique qui couronne ce beau site et qui semble suspendu par une puissance inconnue : de loin grâcieux, de près immense et effrayant. Les heures passent rapidement dans cet endroit délicieux, on le quitte avec regret, on le revoit avec un nouveau plaisir ; et après avoir contemplé les rayons du soleil enveloppant ce grand monument, comme d'un nuage d'or et de poussière, on voudrait le contempler reflettant les lueurs plus douces de la lune et projettant sa grande ombre sur les sables du Gardon et sur les flancs des collines.

Il est des gens qui, à la vue d'un beau site, se contentent d'une impresaion vague et d'autant plus délicieuse qu'elle n'a rien d'arrêté et de complet ; mais la plupart des observateurs veulent courir aux détails, et ceux-là ne seraient point satisfaits si nous ne donnions ici quelques détails sur les dimensions de cet édifice et la nature de ses différentes parties.

Le Pont du Gard n'est réellement devenu un *Pont* que depuis le commencement du dix-septième siècle ; avant cette époque, c'était un véritable aqueduc qui avait pour effet de conduire jusqu'à Nismes les eaux de deux fontaines, celle d'Airan, située près de St-Quentin, et celle d'Ure, à une demi-lieue d'Uzès. Dans plusieurs endroits, ce courant d'eau était conduit sur des arcades comme on en voit au nord du Pont du Gard (fig. 79) ; ailleurs, il traversait les collines dans des passages souterrains, comme l'on voit au sud de ce monument ; ailleurs encore, il suivait les détours des collines dans un lit creusé sur leur penchant. Il passait par le village de St-Maximin, près d'Uzès, au-dessus de celui de Vers, sur le Pont du Gard, dans le village de St-Bonnet, près de celui de Sernhac, à Cabrières, sur les collines au pied desquelles fut bâti depuis

le monastère de St. Bauzile, détruit de nos jours ; il traversait ensuite, par un canal souterrain, la colline de la Tour-Magne, s'épanchait dans les thermes du temple de Diane, et dans un bassin carré creusé dans le roc, au-dessous du mazet de M. le pasteur Tachard ; ce bassin a été comblé depuis une quinzaine d'années. De là le courant passait encore sous terre, se rendait aux arènes pour servir aux naumachies, et ce qu'il restait de ses eaux allait, comme nous l'avons dit, dans la direction de Marguerittes, où l'on en perd tout-à-fait les traces.

L'édifice, vu dans son ensemble, est composé de trois rangées d'arceaux d'inégales dimensions. Le rang inférieur en compte six, le second rang, onze, et le dernier n'en conserve plus que trente-cinq ; la partie du nord ayant été dégradée à son extrémité. Pour bien comprendre la symétrie de ce monument, il faut se rappeler que le milieu architectural du pont n'est point son milieu réel, mais qu'il se trouve placé en conséquence du cours du Gardon vers la seconde arche septentrionale du pont inférieur. Cette arche est en effet beaucoup plus grande que les autres ; il en est de même de l'arceau qui se trouve au-dessus, par rapport à tous les arceaux de la seconde assise, cet arceau lui-même supporte quatre des petits arceaux du troisième pont, tandis que les autres n'en soutiennent que trois. Tous les arceaux du pont sont d'inégale grandeur, à les voir l'un à côté de l'autre, mais en portant son attention sur le milieu architectural que nous avons indiqué, on remarquera qu'ils sont symétriques. Ainsi, à partir du nord, le quatrième arceau, qui est au-delà du grand arceau, est égal au sixième qui est en-deçà ; le troisième est égal au septième, le second au huitième, ainsi de suite. C'est ce qui explique la différente hauteur des impostes dans chaque arceau.

Ce pont est tout bâti en pierres de taille, posées à sec, sans mortier ni ciment ; l'édifice est parementé de moellons smillés ; les arceaux sont construits avec des dalles de grandes dimensions ; les impostes des arceaux du second rang, se

terminant en forme de cymaises, sont formés seulement de deux pierres, qui ont près de neuf pieds de long, et dépassent toute la largeur du pont. Les matériaux qui ont servi à la construction de cet édifice ont été retirés d'une carrière située dans les environs, en descendant la rivière, à gauche. On remarque, sur l'une et l'autre parois du pont, plusieurs pierres en saillies qui ont servi sans doute à supporter les échafaudages, soit pour la construction, soit pour la réparation de l'édifice. L'architecture de l'édifice entier est d'ordre toscan.

Nous avons déjà dit que l'unique destination de cet édifice était le transport des eaux; c'est ce qui explique sa légéreté et l'absence de tout chemin de passage, si ce n'est à la cime même du monument qui se trouve encore de nos jours recouverte de larges dalles, sans garde-fous. Ce passage était probablement réservé uniquement aux personnes préposées à la conservation de l'aqueduc. Le canal de conduite se trouve dans cette partie supérieure du monument; c'est un passage rendu très-étroit par l'accumulation du carbonate de chaux que les eaux y ont déposé par couches assez épaisses pour en obstruer l'issue. Quand on détache cette substance stalagmitique, on remarque un ciment artificiel de trois pouces d'épaisseur enduit d'une couche d'ochre rouge, dont les murs latéraux avaient été mastiqués pour empêcher la filtration des eaux.

Voici maintenant les dimensions de cet édifice :

	mèt.	*déc.*
Hauteur du premier pont, depuis la surface de l'eau jusqu'au haut de la cymaise. . . .	20	1
Longueur.	161	8
Nombre des arches.	6	
Largeur de l'arche sous laquelle coule le Gardon.	25	3
Largeur des piles.	5	8
Epaisseur.	3	9
Hauteur du second pont	19	4
Longueur.	257	9
Nombre des arches.	11	

L'arche de ce pont, qui correspond à celle du pont inférieur, sous laquelle coulent les eaux du Gardon, est la plus grande. Les dimensions de son ouverture correspondent à peu près à celles de la Maison-Carrée de Nismes.

	mèt.	*déc.*
Hauteur du troisième pont	7	7
Longueur.	266	
Nombre des arches.	35	
Ouverture des arches	4	5
Largeur des piles.	3	8
Epaisseur.	4	5
Elévation entière de l'édifice depuis l'eau jusqu'à la cime du troisième pont.	57	7

Cette élévation est de 24 mètres de plus que celle de la Tour-Magne, et 36 de plus que celle des Arènes de Nismes.

Le Pont du Gard est d'une grande simplicité ; les ornemens sont rares et d'un style sévère : on y a retrouvé peu de sculptures ; elles se bornent, je crois, à des représentations symboliques que nous ne nous permettrons ni de dessiner, ni de décrire, dans un ouvrage qui n'est point destiné aux savans. On est peu d'accord sur l'époque de la construction de cet admirable édifice. L'historien Ménard l'attribue à M. Agrippa, gendre d'Auguste, qui l'aurait fait construire l'année 19 avant J. C., lorsqu'il fut chargé de régler les affaires et d'appaiser les mouvemens des Gaules. Il embellit ces contrées des quatre grandes voies qui les traversaient, et y ajouta sans doute des aqueducs qui lui acquirent, dans Rome, le titre de *Curator perpetuus aquarum.*

Si l'observateur se place sur le premier pont, entre les arceaux, et qu'il porte son attention sur l'épaisseur des piliers qui les soutiennent, il observera sans peine une échancrure assez profonde remplie par des pierres dont la teinte moins rembrunie annonce une construction plus moderne. Ces échancrures avaient été pratiquées dès le commencement du dix-septième siècle, à l'effet de laisser un pas-

St Privat.

80.

sage aux voyageurs et aux charrettes ; des encorbeillemens garnis de garde-fous élargissaient encore cette voie. On ne tarda pas à remarquer que ces entailles, faites sans discernement, menaçaient l'édifice d'une ruine subite ; déjà plusieurs pierres d'assise étaient fendues dans toute leur largeur, il fallut donc rétablir ces bases dans leur état primitif, et plus tard, en 1743, les états-généraux se décidèrent à bâtir un pont de passage accolé à l'ancien, sur le même plan et construit de manière à ne nuire ni au coup d'œil, ni à la solidité. Ce double but a été parfaitement atteint, et grâces aux intempéries de l'air, les constructions modernes sont aujourd'hui, pour l'œil du peintre, presque en harmonie de ton avec les pierres antiques. La face occidentale du monument a acquis, par des causes météorologiques jusqu'ici inconnues, une teinte beaucoup plus chaude que la paroi orientale ; mais ce qui fait le désespoir des artistes, ce sont les taches de chaux du plus mauvais effet que l'on doit aux réparateurs de nos monumens antiques. Il eût été cependant si aisé de salir ce placage à l'aide d'une poignée d'herbe et de poussière.

Si le vertige n'a pas pris le voyageur huché sur les dernières dalles de l'aqueduc, et si, couché au soleil, il a eu le courage de contempler à loisir le bel horizon qui l'entoure de la plate-forme de cet observatoire élevé, il aura sans doute jeté un coup d'œil d'intérêt sur la vallée sauvage qui s'ouvre à ses pieds et dans la direction de l'occident. Le Gardon en suit les contours ; des rochers d'une belle teinte la dominent, et des bois épais y promettent un ombrage propice. Elle offre une promenade délicieuse à celui qui peut disposer d'une heure de plus ; elle le conduit au château de St-Privat, ancien manoir gothique, dont les tours mauresques s'élèvent au-dessus de belles touffes de verdure. C'est une solitude charmante ; les eaux y sont limpides, l'horizon suave, les ombrages frais et l'air embaumé. Le fracas d'un moulin ôte à cette solitude ce qu'elle pourrait avoir de trop mélancolique, et l'on retrouve sous un toit rustique un abri et une franche hospitalité. On

visite aussi le château, rarement habité par ses possesseurs. On y voit encore une belle salle de réception, entourée de boiseries, des jardins dans le goût coquet de nos ancêtres, une chapelle solitaire et des fosses aux ours. Lorsque les maîtres du château viennent l'habiter, alors le vieux manoir se transforme souvent en un atelier où l'on cultive les arts avec goût et avec succès ; dans toute autre saison le petit vallon de St-Privat ne résonne plus que des cris des oiseaux de proie et du fracas du moulin.

Au retour de St-Privat on marche lentement, et l'on quitte à regret cette paisible retraite ; on cueille les fleurs de la garrigue, on ramasse des poignées de sable pour y chercher les trésors qui laissent mourir de faim les orpailleurs ; on contemple encore une fois le majestueux aqueduc, on se retourne vingt fois pour le saluer encore, et si l'on veut achever la revue des merveilles du lieu, on franchit les collines qui ferment la vallée à droite, et, après avoir parcouru deux petits vallons sauvages, on arrive à la grotte de *Sartanette*. Le guide a pris soin de se munir de bougies : on entre ventre à terre dans un trou de renard, et l'on pénètre dans des salles ornées de stalactites qui prennent tour à tour les formes de colonnes élancées et d'élégantes draperies.

PORTE D'AUGUSTE.

La première vue de ce monument frappe très-peu le voyageur. Il faut, pour y trouver quelque chose du grandiose des ouvrages des Romains, le reconstruire par l'imagination. Il était autrefois plus élevé par le haut et moins englouti par la base, et de plus, comme toutes les portes romaines, flanqué de deux énormes tours ; le rétablissement que nous en donnons, planche 81, en fournira une idée approximative.

Il paraît que cette porte fut découverte en 1693, en démolissant le château situé sur la place des Carmes. Une

inscription, qui appartenait à la frise de cette porte, donne la date certaine de la construction des fortifications romaines de Nismes :

IMP. CAESAR. DIVI F. AVGUSTUS COS XI. TRIBU.

POTEST. VIII. PORTAS. MUROS. COL. DAT.

Il est donc certain que nos murailles et nos portes s'élevèrent lorsque Auguste exerçait pour la huitième fois la puissance tribunitienne, l'an de Rome 786, et 16 ans avant J. C.

On remarque dans cet édifice quatre portes; deux, d'égale grandeur, devaient servir au passage des chevaux et des chars; les deux autres, plus petites, donnaient passage aux piétons. Les deux cintres du grand portique sont surmontés d'une tête de taureau en demi-relief, sur laquelle s'appuie la saillie de l'entablement; au-dessus des deux autres est une niche qui recevait probablement une statue. Les quatre pilastres sont d'ordre corinthien; ceux du milieu sont séparés par une petite colonne ionique appuyée sur une console, mais dépourvue de piédestal. Cette colonne a beaucoup occupé les antiquaires; plusieurs opinions ont été émises, celle de M. Pellet est sans doute la plus remarquable. Nous allons la reproduire ici dans ses propres termes.

» L'harmonie qu'on remarque dans ce monument, et cette sobriété de détail qui produit l'élévation du style en rappelant l'époque de sa construction, offre cependant une bizarrerie qui contraste si fort avec le bon goût qui régnait alors, qu'on serait tenté d'assigner une époque plus récente à la construction de cet édifice, si l'inscription qui nous a été si heureusement conservée ne la fixait d'une manière précise. Nous voulons parler de cette petite colonne d'ordre ionique qui repose sur une console établie au niveau de la naissance des grands arcs, sur le milieu du pied-droit qui les sépare.

« Cette colonne, disent MM. Grangent et Durand, placée » d'une manière un peu bizarre, au milieu de cette belle

» ordonnance générale, en dépare l'harmonie et l'imposant
» effet : on ne peut même concevoir quel motif a pu dé-
» terminer l'architecte dans une pareille composition. »

» La justesse de cette observation est incontestable ; elle a été faite par tous les artistes qui ont étudié nos monumens, et l'on est forcé de convenir que, *si les ornemens doivent appartenir à un édifice comme une branche appartient à sa tige*, la petite colonne dont nous parlons n'atteint nullement ce résultat si nous supposons que l'architecte a voulu la considérer comme une simple décoration.

» Cependant ce monument appartient au siècle d'Auguste, si loin encore de ces temps de corruption où les artistes se condamnaient à faire moins bien que les maîtres, pour avoir l'honneur de faire autrement. Son architecture simple et pure, cette sage économie dans les ornemens qui le décorent, caractérisent bien, comme nous l'avons déjà dit, une construction de cette belle époque.

» D'après cela n'est-il pas plus raisonnable de supposer que l'architecte, en plaçant d'une manière si bizarre une petite colonne ionique au milieu d'un édifice décoré de pilastres d'ordre corinthien le plus pur, n'a pas eu l'intention de placer cette colonne comme un simple ornement, mais qu'elle avait aussi un but particulier ; et que le motif de la critique dont il est aujourd'hui l'objet n'est peut-être réellement fondé que sur notre ignorance ?

» L'analogie devant nous servir de guide, nous avons compulsé les auteurs anciens dans tout ce qui pouvait avoir quelques rapports aux portes de ville, et cette recherche nous a conduit à résoudre, de deux manières, la question qui en était l'objet.

» Une cérémonie religieusement observée par toutes les
» colonies romaines avant de jeter les fondemens des murs
» d'une ville, consistait à en tracer l'enceinte avec un soc
» d'airain qu'on mettait à une charrue attelée à un taureau
» blanc et à une génisse de la même couleur. Dans l'endroit
» où on voulait faire les portes, on suspendait la charrue,
» et on la portait sans continuer le sillon ; à mesure qu'on

» le traçait on y jettait des fleurs et ensuite de la terre dont » on le couvrait. Toute la cérémonie se terminait par un » sacrifice où le taureau et la génisse étaient immolés, et ce » lieu était marqué par une pierre qu'on y élevait et qu'on » appelait cippe [1]. »

» Il est probable qu'à Nismes cette cérémonie doit avoir eu lieu à la porte principale de la ville, et que dans le principe, on a dû considérer comme telle la porte qui faisait face à la route de Rome. Dans ce cas, la petite colonne qui se trouve au milieu de cette porte serait le cippe qu'on érigeait en mémoire de la cérémonie, et les deux têtes de taureaux qui se trouvent à droite et à gauche de ce cippe rappelleraient le sacrifice qui la terminait. Quelque spécieuse que paraisse cette explication, elle n'est peut-être pas la plus probable, et nous hasarderons une seconde conjecture qui nous paraît offrir quelques degrés de plus de probabilité, et qui peut, au reste, avoir co-existé avec notre première supposition.

» Nous pensons que cette petite colonne ionique, qui nous paraît si bizarre, considérée comme simple décoration, était le *milliare passum primum* de Nismes, c'est-à-dire la pierre de laquelle on partait pour compter les milles, qui s'appelait aussi *lapis milliaris*, et qui, dans ce cas était le milliaire zéro et sans numéro [2]. Voici les motifs sur lesquels cette opinion est fondée.

» Caïus Gracchus fut le premier qui établit les colonnes milliaires sur les voies militaires de l'empire romain. Rome fut considérée comme le point de départ, et le premier milliaire numéroté I fut placé sur chacune des portes qui se trouvaient sur ces voies. Nous voyons dans Plutarque [3], qu'environ cent ans après, Auguste fit dresser au milieu du *forum* le milliaire doré, *milliarium aureum*, afin, dit un auteur, que toutes les voies d'Italie y vinssent aboutir. Nous

---

1 De la religion des Gaulois, pag. 250 et 255.

2 Danville, Notice de la Gaule, pag. 92.

3 Plutarque, in galba, pag. 1064.

ne pensons pas que ce fût là seulement le but de l'empereur ; mais qu'il voulut aussi rectifier par là une erreur qui était le résultat de la manière dont Caïus Gracchus avait fait numéroter les colonnes milliaires ; car alors le chiffre que portaient ces colonnes n'était point l'expression de leur distance à la ville, mais celle du nombre de milles moins un dont elles en étaient éloignées ; c'est sans doute pour corriger cette irrégularité, sans changer le numéro de chacune des colonnes déjà plantées par Caïus Gracchus, qu'Auguste fit placer le milliaire zéro au milieu du forum, d'où furent dès lors sensés partir tous les milles, et le chiffre des colonnes qui, dans le principe, avait indiqué le nombre de milles commencé, désigna alors, comme cela devait être, le nombre de milles révolu.

» Nous savons de Danville « que les colonies avaient le » droit d'établir des milliaires jusqu'à leur dépendance, et » que les milles se comptaient à partir de leur capitale. » Celle de Nismes, en usant de ce droit, a dû se conformer au réglement de l'empereur en établissant le milliaire n.° I, à un mille de la ville, au lieu de le placer sur les portes, comme l'avait fait Caïus Gracchus à Rome ; c'est ce qui a eu lieu, en effet ; six colonnes milliaires qui sont encore en place sur les voies romaines de Nismes à Ugernum (Beaucaire), et à Arelata (Arles), ne permettent pas de douter que, *sur ces deux routes*, *les milles ne fussent comptés à partir de Nismes.* Il est également certain que le milliaire portant le n.° I était à un mille des murs de la ville, ou, ce qui revient au même, à un mille de la Porte d'Auguste, et que, par conséquent, de ce côté, le *milliare passum primum* était placé à cette porte. Ce fait est prouvé par la distance du milliaire quarré de l'empereur Tibère qui existe encore sur le bord du chemin, à main gauche, et qui porte le n.° IIII, ce qui, à ce qu'on croit, a fait donner le nom au *Pont de Car* [1], comme pour dire pont *de quarto lapide.*

1 Pont qui est précisément situé à 3016 toises de la Porte d'Auguste, distance du quatrième mille.

» On pourra nous objecter que ce n'est point encore là une preuve certaine que le *lapis milliaris* fût dans cet emplacement, attendu que l'enceinte de la ville pouvait être considérée comme le point de départ, et que, dans ce cas, ce que nous disions relativement à la porte d'Auguste était applicable à toutes les autres portes situées sur une voie milliaire.

» En raisonnant par analogie, nous pourrions dire : il existait à Rome un *milliarium aureum* d'où l'on commençait à compter tous les milles. L'auteur de la Statistique des Bouches-du-Rhône nous apprend qu'il y avait à Arles une colonne milliaire, appelée *passum primum*, qui était le point de départ. N'est-on pas en droit de supposer qu'il en était de même à Narbonne et à Nismes, d'où l'on commençait à compter les milles ? Et puisque nous avons démontré que le milliaire n.° I était à un mille de la porte d'Auguste pour les routes d'Ugernum et d'Arelata, n'est-il pas plus que probable que c'était à cette même porte que se trouvait placé le milliaire zéro, et que notre colonne n'est autre chose que le *lapis milliaris* de Nismes ?

» Parmi les monumens romains échappés aux ravages du temps, des convulsions naturelles ou politiques, il en est deux à Nismes qui sont d'une grande importance pour éclairer la question qui nous occupe. D'abord, la porte de France, située sur la voie romaine de Nismes à Narbonne, et ensuite le milliaire désigné par Astruc, comme portant le n.° I, et qui se trouve encore à la place qu'il occupait sur cette voie. Il ne pouvait plus y avoir de doute sur le point d'où l'on partait pour compter les milles sur la route de Nismes à Narbonne, puisque, d'après Astruc, Maffey et Bergier, le milliaire n.° I existait encore en place sur cette route, et qu'il devait nécessairement se trouver à 754 ou 756 toises de ce point de départ ; il ne s'agissait donc que de mesurer.

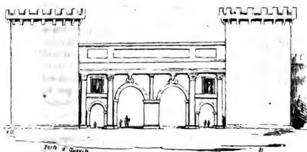
» On peut se faire une idée de notre étonnement lorsqu'après avoir pris fort exactement, à la chaîne, la distance de ce milliaire à la porte de France, en suivant

toujours l'ancienne voie *munita* qui, dans cet intervalle, est presque en ligne droite, nous avons eu 1932 mètres pour l'expression de cette distance, ce qui équivaut à 992 toises 1 pied 6 pouces, nombre qui dépasse de 217 toises environ la longeur assignée au mille par les savans que nous venons de citer.

» La direction des anciens murs de la ville ne permettant pas de supposer qu'il existât une porte de ville plus rapprochée de ce milliaire, notre première idée fut qu'il avait été déplacé, et que la position où il se trouvait maintenant n'était point celle qu'il avait primitivement occupée.

» Un nouvel examen nous convainquit cependant du contraire; ce milliaire, situé sur l'ancienne voie romaine, se trouve sur le bord à gauche, l'inscription tournée du côté du point de départ, conformément à ceux qui existent encore sur la voie de Nismes à Ugernum. Un ouvrier qui travaillait dans la vigne voisine nous a de plus assuré que cette pierre était plantée dans un ciment aussi dur que le roc, ce qui doit faire présumer qu'elle n'a point été déplacée; mais dans ce cas il fallait supposer aussi que le point d'où l'on commençait à compter les milles sur la route de Narbonne était situé hors de l'enceinte de la ville, ce qui était contraire à l'usage de tous les temps et de tous les lieux chez les Romains, et ne pouvait raisonnablement être admis.

» L'idée que ce milliaire pouvait bien ne pas être le premier, vint jeter un nouveau jour sur nos conjectures, et un examen plus exact de l'inscription qui le rapporte à Antonin le Pieux, nous convainquit que le chiffre I, qui se trouve au-dessous du cadre à moulure qui l'entoure, est gravé un peu à droite du milieu de ce cadre, et que la pierre à gauche de ce chiffre est détruite, mais pas assez cependant pour ne pas laisser apercevoir un commencement de trace d'un autre chiffre I qui l'aurait précédé; de sorte que ce milliaire, désigné comme le premier, n'aurait été effectivement que le second sur cette route, mais, dans ce cas aussi, sa distance de 1932 mètres, à la porte de


Porte d'Auguste. 81.

Porte d'Auguste. en 1835 82

France, qui avait été trop considérable en le supposant le premier, n'était plus suffisante pour exprimer l'éloignement du second milliaire.

» Mesurant alors l'intervalle qui sépare la porte de France de la porte d'Auguste, nous trouvâmes qu'il était de 1007 mètres; ce qui porte à 2939 mètres la distance qui sépare la porte d'Auguste du milliaire indiqué par Astruc comme étant le premier sur la route de Narbonne. Ce nombre équivaut à 1508 toises, expression rigoureusement exacte de la longueur de deux milles romains : cette exactitude ne paraîtra pas étonnante si l'on considère que l'espace mesuré est entièrement sur l'ancienne voie romaine et presque en ligne droite.

» N'est-il pas évident, d'après cela, que le *lapis milliaris* était situé à la porte d'Auguste, et si cette conviction n'est pas une preuve que la petite colonne qui s'y trouve placée soit ce milliaire, on sera forcé de convenir au moins qu'il y a une probabilité qui se rapproche beaucoup de la certitude? Nous ferons observer aussi que les milliaires d'Auguste étaient en forme de colonne. La situation de celle-ci nous paraît motivée par la nécessité de mettre ce point essentiel à l'abri de toute destruction, ce qui peut avoir déterminé l'architecte à la placer sur une console à la hauteur de l'imposte des grands arcs [1]. »

NISMES. — LE JARDIN DES RÉCOLETS.
1704.

Le 16 mai 1704, à voir la population de Nismes préoccupée et impatiente, on n'aurait pu distinguer si elle se préparait à un jour de fête ou à de nouveaux combats. Cependant on avait proclamé une trève : et si l'on apercevait çà et là quelques volontaires occupés à fourbir leurs armes,

[1] Voir, pour plus de détails, Mémoires de l'Académie du Gard, 1832, pag. 241 et suivantes.

c'était pour des aggressions et des défenses que l'avenir, toujours sombre, semblait leur préparer encore. Cependant ce jour-là toute occupation était suspendue, et un mélange de curiosité et de terreur occupait les esprits ; aussi le peuple mi-paré, mi-armé, se portait en foule sur le dehors de la ville, et on le voyait s'écouler, par flots tumultueux, par les portes de Posquières, de Pertus, du Champ-de-Mars, des Garrigues, de la Magdelaine et de la Bocaria, vers le chemin poudreux qui conduit à St-Césaire. On entendait au milieu de la foule d'étranges propos : — Peut-être ne viendra-t-il pas aujourd'hui. — Peut-être a-t-il eu peur, le traître. — Il n'osait se présenter à Lalande, dans sa conférence d'Avènes, que suivi de quatre-vingts bonnes lances, dit-on. — On vous a trompé ; il est venu parler au général, délégué de ses ennemis, seul et désarmé. — Sa tête dépasse la cime de l'olivier. — Il a du poison dans le regard. — Il a un pied bot. — Ce n'est, après tout, que le petit berger du fermier Lacombe. — Il a été garçon boulanger à Genève. — Ces paroles étaient prononcées à haute voix ; elles se mêlaient pour former un murmure confus. Mais d'autres paroles étaient échangées à voix basse, chuchotées avec précaution par quelques femmes attirées au milieu de la foule par un sentiment plus profond que celui de la curiosité. — Cavalier aurait-t-il accepté une conférence avec le maréchal de Villars pour nous trahir ? — Est-il vrai qu'il veuille nous vendre pour un régiment d'Espagne ? — N'en faites rien et rangez-vous ici, nous pourrons baiser le bas de son habit.

On attendit long-temps ; le peuple donna le change à son impatience en s'avançant au loin sur la route ; mais à mesure qu'il avançait, ses rangs s'éclaircissaient, et il marcha jusqu'au moment où, trop affaibli par la défection des traînards, il jugea que, dans ces temps malheureux où chaque buisson pouvait cacher une embuscade, il était plus prudent de se replier vers la ville. — Pendant ce temps-là Cavalier partait de Tornac, et il ne devait entrer que le lendemain à Nismes ; car le peuple, dans son impatience de voir le chef redouté des Camisards, s'était trompé d'un jour. Ca-

valier était à la tête de son infanterie et de cinquante chevaux, accompagné de son jeune frère, de d'Aigaliers et de Lacombe ; il vint coucher à Langlade ; le lendemain il partit avec la même suite. Entre Caveirac et St-Césaire, il trouva Lalande qui venait au-devant de lui, et qui lui remit pour otages la Duretière, capitaine de dragons de Firmacon, un capitaine d'infanterie, quelques autres officiers et quelques dragons que Cavalier laissa à St-Césaire, sous la garde de son infanterie que commandait Ravanel.

On voit que le petit berger de Ribaute allait traiter avec les délégués du roi, comme de puissance à puissance.

Une partie de la cavalerie des Camisards s'avança jusques à portée de mousquet de Nismes, et campa sur les hauteurs du Puech-d'Autel. Cavalier posta des sentinelles en vedettes dans tous les endroits par où l'on pouvait aller à sa troupe ; il en mit jusques à la fontaine de Diane et au Jeu de Mail.

Après ces dispositions, il marcha vers la ville.

Cette fois-ci, comme il arrive souvent, le peuple qui était parti trop tôt la veille, se mit trop tard en mouvement le jour de l'arrivée ; ce ne fut guère que lorsque le cortège avait atteint les bords du Cadereau, que la population de Nismes s'avisa que le lion des Cevennes allait entrer dans ses murs ; elle se porta en masse, tumultueuse, haletante et effarée, sur une place assez vaste, devant le grand portail du couvent des Récolets, et au milieu d'une masse de poussière ; on ne put distinguer ni le chef camisard, ni son petit frère, ni d'Aigaliers que les Camisards regardaient comme un rénégat, et qui était leur véritable ami, ni de Lacombe le fermier, ni Daniel Gui son favori, mais seulement ses dix-huit hommes d'armes qui écartaient la foule le sabre en main, commandés par Catinat.

Cavalier jeta un regard méfiant sur la porte du couvent et sur les fenêtres garnies de religieux, et sur des murailles élevées qui cachaient les arbres du jardin, et sur une haute tour percée de barbacanes, qui faisait ressembler le couvent

à un château fort, et sur la garde du maréchal, rangée en armes sur une ligne d'un des côtés de la porte. A la vue de cette dernière disposition, il ordonna à ses soldats de s'acculer contre l'autre paroi du corridor, et il marcha d'un pas ferme vers le maréchal, qui l'attendait dans le jardin avec l'intendant Baville et Sandricourt. Ils arrêtèrent tous les trois leurs regards sur le chef camisard, surpris de sa jeunesse et de sa petite figure, et ce ne fut qu'après un long moment de silence que le maréchal s'approchant de Cavalier avec un sourire gracieux, lui dit : Vous voici, M. Cavalier, j'ai reçu vos lettres, je vous attendais, mais, certes, en vous voyant, je ne puis m'empêcher de croire que vous comptez plus de victoires que d'années.

CAVALIER.

M. le Maréchal, je ne connais pas le langage des cours, et votre langage me confond, et sans prétendre y répondre d'une manière convenable, je dirai que j'ai toujours pensé que vous étiez aussi loyal que brave, et me voici à votre discrétion.

L'INTENDANT BAVILLE.

Brisez là-dessus, Monsieur, écoutez en silence nos ordres, car il faut que le roi, mon maître, soit bien bon pour vouloir traiter avec un rebelle.

CAVALIER.

M. l'Intendant, ce n'est point avec vous que je me suis engagé à conférer, si c'est là tout ce que j'ai à entendre céans, permettez que je me retire. — Rebelles.... C'est vous qui, par votre tyrannie et vos cruautés, avez aliéné les enfans du roi ; et sans vous, eussions-nous jamais.....

LE MARÉCHAL.

Calmez-vous, Messieurs, je ne suis point venu r'ouvrir des plaies trop récentes, mais les cicatriser pour jamais ; délégué d'un monarque clément, je viens vous annoncer qu'il

vent épargner le sang de ses sujets et suivre avec eux les voies de la douceur. Quelles sont, M. Cavalier, quelles sont vos prétentions ?

CAVALIER.

Je les ai déjà données par écrit, je vais les répéter et vous prouver que, pour être sorties de la tête d'un jeune homme, elles n'en sont pas moins justes et inébranlables. M. le Maréchal, les enfans du roi souffrent et succombent injustement. Nos temples dévastés, votre tour de Constance retentissant des plaintes de nos épouses et de nos filles, nos jeunes hommes traqués comme des bêtes fauves dans les montagnes, nos vieillards étouffés dans les antres par la fumée de vos bûchers, nos chants de louanges et nos prières d'actions de grâces partout profanées et défendues ; voilà nos malheurs et vos crimes ; c'est vous dire mes prétentions....

Il allait continuer, lorsque, pour la seconde fois, Baville l'interrompit par des paroles impérieuses et brutales. — De nouveau le maréchal le rappelle à la modération convenable à son rang et à l'importante négociation dont ils avaient été chargés.

Il s'en suivit une conférence qui dura deux heures. On ne peut dire ce qui s'y passa, Cavalier n'en dit pas un mot à ses soldats ; il y a peu de fond à faire sur ce qu'il en écrivit plus tard. Ce qu'il y a de certain, c'est que Cavalier fut nommé colonel au service du roi, en Espagne ; sa troupe de Camisards l'abandonna comme un traitre, et ses frères continuèrent à gémir ou dans les prisons ou au milieu des malheurs de la guerre....

Et le peuple attendait devant la porte du couvent des Récolets, et comme il n'y avait plus de poussière, tout le monde put contempler Cavalier, auquel le maréchal disait encore avec un sourire grâcieux : *Adieu, seigneur Cavalier.* Et cet homme qui avait fait peur à tout le monde, était un petit homme, avec des traits fins, il montait un petit cheval gris, il tenait son chapeau à la main, avec lequel il saluait le peuple, il était vêtu d'un habit couleur de café, uni, il portait une cravate de mousseline, fort ample. Il

resta à causer avec plusieurs personnes qui l'abordèrent ; il portait au doigt une fort belle émeraude ; il faisait voir souvent une montre d'or, sous prétexte de regarder les heures ; il sortait aussi très souvent de sa poche une tabatière fort riche, comme pour offrir du tabac à ceux qui étaient auprès de lui. Avec un air ferme et grâcieux, et toujours le chapeau à la main, il traversa la foule de peuple qui environnait le jardin des Récolets ; il alla faire collation au logis de la Poste, de là il traversa l'Esplanade pour rendre visite à Gui Billard, jardinier. Pendant cette course, deux Camisards, le sabre à la main, faisaient faire place ; on lui présenta plusieurs dames qui s'estimaient très heureuses de pouvoir toucher le bout de son juste-au-corps ; après avoir traversé de nouveau l'Esplanade, lui et sa suite commencèrent à chanter les psaumes auprès du Petit Couvent, et continuèrent ainsi jusqu'à St-Césaire, d'où il renvoya les ôtages.

Avant de quitter Nismes, Cavalier avait dit à plusieurs personnes qu'il n'avait jamais eu dessein de se révolter contre le roi, qu'il était prêt à verser jusqu'à la dernière goutte de son sang pour son service, pourvu qu'on voulut accorder la liberté de conscience à ses co-religionnaires ; et Cavalier fut nommé colonel sans obtenir la délivrance de ses frères.

Fut-il traître, ou fut-il trahi ?.....

Aujourd'hui l'édifice des Récollets n'a plus de grand portail, ni de murailles élevées, ni de tour percée de barbacanes, le jardin, ombragé d'arbres, nés peut-être des graines de ceux qui le couvraient en 1704, ne retentit plus ni du chant des moines, ni du cliquetis des armes, ni de la voix gracieuse et polie du maréchal de Villars, ni de la voix presque enfantine de Cavalier, ni de la voix brusque de l'intendant Baville ; c'est une solitude dont le silence n'est réjoui que depuis quelques mois par les jeux d'une troupe de jeunes élèves d'un pensionnat naissant.

La guerre des Camisards forme, dans l'histoire de nos contrées méridionales, une longue et triste légende. Nous ne nous proposons point de dérouler ce lugubre tableau dont

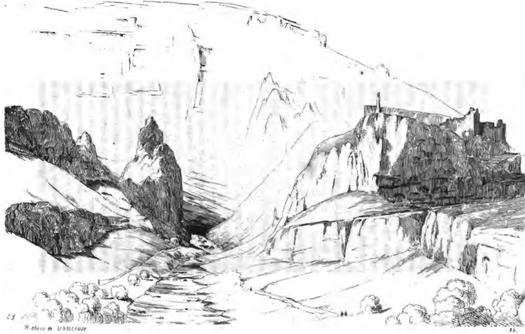
le souvenir est encore trop vivant dans l'esprit de notre peuple, et ranime trop souvent des sentimens de haine entre deux portions de la société, faite pour se mieux connaître et pour s'aimer. L'épisode que nous venons d'emprunter à cette histoire est, de sa nature, si peu hostile à aucune conviction religieuse, et en même temps si empreint du caractère du temps, que nous n'avons pu résister à la tentation de le rappeler dans notre publication. En nous efforçant de reproduire cette scène sous une forme plus animée que celle dont elle est revêtue dans les histoires du temps, nous nous sommes imposés la loi de suivre ces histoires jusque dans les détails les plus minutieux, sacrifiant, lorsqu'il le fallait, l'élégance du style à la simple vérité. Ceux qui désireraient de plus amples détails sur cette entrevue, peuvent consulter le livre X, de l'ouvrage de Court, sur les guerres des Camisards.

DES NOMS GÉOGRAPHIQUES DU PAYS QUI SE TERMINENT EN ARGUES.

Dans un rayon de six à huit lieues autour de Nismes, on remarque, en jetant les yeux sur une carte de géographie, un très grand nombre de villages dont le nom se termine en *argues*. La plupart des auteurs font dériver la première partie de ces mots du nom d'un propriétaire, et la finale, du mot *ager* qui signifie champ, faisant ainsi remonter la fondation de ces lieux divers à l'époque de l'occupation romaine. Ainsi, Gallargues aurait été le champ ou la propriété d'un Q. Statius Gallus, qu'une ancienne inscription nous apprend avoir été duumvir à Nismes, et ensuite tribun militaire. Domessargues, *Domitii Ager*, aurait fait partie du patrimoine de ce Domitius Afer, dont il est fait mention au commencement de cet ouvrage. Marsillargues, aurait été le champ de M. Acilius, ce qui est prouvé jusqu'à l'évidence, par une inscription trouvée par Spon et Moze, qui indique à la fois l'origine et la vraie orthographe de deux

villages, la Caylar et Marsillargues, que l'on écrit souvent mal à propos le Cayla et Massillargues. Cette inscription portait C. Larus Acilius, M. Acilius Lib., etc. Cependant il est à remarquer, qu'à l'exception peut-être de ces trois exemples, on ne rencontre plus dans les noms des villages qui se terminent en Argues, aucun nom propre qui corresponde à celui de quelque personne qui ait figuré dans l'Histoire de Nismes, tandis que ces noms appartiennent aux plus grandes illustrations du peuple romain. Voici comment s'explique ce fait. Il paraît que les noms des familles de Rome passaient souvent à des personnes qui n'étaient point issues de ces familles. Cette adoption de nom se faisait de deux manières. Premièrement, par reconnaissance : les cliens prenaient volontiers le nom de la famille romaine qui leur avait fait obtenir les honneurs et les droits de citoyen romain dans les provinces. Secondement, par voie d'affranchissement. Les affranchis ajoutaient à leur propre nom celui de la famille de leur maître, et le transmettaient ainsi à leur postérité. Pour pousser plus loin cet éclaircissement, il faut observer que la plupart de ces affranchis allaient s'établir dans les provinces, et que soutenus par la faveur de leurs patrons, ils y acquéraient de grandes richesses, ils y régissaient les fermes publiques, et y exerçaient le commerce.

Voici le nom de ces lieux qui subsistent encore, et sur lesquels la sagacité des dénicheurs d'étymologie peut s'exercer : Aimargues, Aujargues, Bouillargues, Bragassargues, Caissargues, Dassargues, Gallargues, Mérignargues, Marissargues, Marsillargues, Olozargues, Parignargues, Sauteirargues, Savignargues, Sauvignargues, Vendargues, Arpaillargues, Aubussargues, Bassargues, Cavillargues, Domessargues, Estézargues, Fabrejargues, Foussargues, Foussignargues, Goudargues, Montignargues, Martignargues, Maurissargues, Olérargues, Seirargues, Teirargues, Valérargues, Générargues, Aguzargues, Baillargues, Barbeirargues, Busargues, Busignargues, Candillargues, Lansargues, Meirargues, Saturargues, Sinistrargues, Suzargues, Teissargues, Veirargues.



Rochers de Vaucluse

83.

VAUCLUSE.

Fior, frondi, erbe, ombre, antri, onde, aure soavi,
Valli chiuse, alti colli, e piagge apriche;
Porto dell' amorose mie fatiche,
Delle fortune mie tante, e sì gravi.

PETRARCA, Sonetto 262.

Aimer la nature, l'étudier avec ardeur, mais s'attendre à la rencontrer quelquefois au-dessous des rêves de notre imagination, et la trouver encore belle dans les détails, alors que l'ensemble n'a pas entièrement répondu à notre attente, telle est la disposition d'esprit qu'il faut apporter avec soi en voyage. Si elle accompagne notre lecteur à Vaucluse, elle lui préparera, j'en suis sûr, une journée des plus délicieuse. Mais qu'il soit bien entendu qu'il se placera sagement entre l'enthousiasme de ceux qui, fascinés par leurs réminiscences littéraires, ne retrouvent rien au monde qui égale la beauté de la fontaine à laquelle Pétrarque a attaché un souvenir tendre et poétique, et le dédain quelque peu cynique de ceux qui ont couché tout au long leur jugement dans l'Album de M. Tassy, et y attestent chaque jour une préférence décidée pour les truites apprêtées par l'aubergiste, au préjudice des beaux sites et des aux limpides et tumultueuses de la Sorgue.

Avant d'entreprendre le petit voyage de Vaucluse, ou après l'avoir achevé, il serait bon de jeter un coup d'œil sur la contrée environnante en se plaçant au bel observatoire qu'offre le dernier plateau du rocher d'Avignon. Les monts de Vaucluse qui sont séparés des Alpines par le Luberon, et du Luberon par une profonde vallée creusée par la Durance, semblent se rattacher immédiatement au Mont-Ventoux, dont ils sont comme une arête prolongée de cette haute épine dorsale, et l'on comprend tout d'un coup ce qui a pu donner à quelques physiciens l'idée que la source de la Sorgue était un des canaux d'épanchement des eaux pluviales que

le Mont-Ventoux recueille sur sa large croupe, et qu'il absorbe dans sa masse de calcaire caverneux. Du haut du magnifique observatoire où j'ai placé le voyageur, on aperçoit aussi très distinctement, lorsque le soleil darde ses derniers rayons, la vaste cavité de Vaucluse, ou *vallée close*, qui recèle la ville et la source de même nom. D'ici elle paraît comme un accident de terrein assez insignifiant, une légère brèche sur un vaste mont ; mais les détails que la position du spectateur lui permet d'apercevoir sont si distincts, l'air en intercepte si peu les teintes et les ombres, qu'on croirait l'atteindre après quelques minutes de marche, tandis qu'on en est encore séparé par un espace de cinq lieues.

Ce chemin est long, parce que souvent il va en ligne droite, et prive le voyageur du plaisir des surprises ; parce qu'il mène à Vaucluse, et que pendant toute la route on ne pense qu'à Vaucluse ; enfin parce qu'il offre par lui-même peu d'objets d'observation.

On sort d'Avignon par la porte St-Lazare. Une avenue de saules couchés vers le midi par l'effet de la tourmente du nord, remplacée plus loin par des rangées de peupliers effilés et de grenadiers verdoyans, conduit au village de Morières. Avant d'atteindre ce lieu assez insignifiant, on laisse, à gauche, plusieurs jolies maisons de plaisance précédées chacune d'une allée de platanes, ornement obligé de tous les villas des environs d'Avignon ; à droite, on aperçoit au milieu des arbres la *Tour d'Espagne*, ruine d'un ancien couvent, et l'église de Montfavet bâtie sur le plan d'une des plus belles églises d'Avignon, et surmontée d'un télégraphe, appendice peu gracieux qui dépare un grand nombre de nos édifices du midi. Çà et là on observe la culture de la garance dans des champs arrosés par les eaux bourbeuses de la Durance ; plus loin, on traverse le canal de Crillon qui en est le principal conduit. Au-delà de Morières on gravit une côte d'où l'on jette un dernier coup d'œil sur les édifices d'Avignon, et l'on entre dans un pays monotone qui a peut-être pour seul avantage de préparer le voyageur à mieux apprécier les beautés naturelles

qu'il attend au terme de son voyage. Châteauneuf est un petit village jeté sur le revers du ressaut calcaire qu'on vient de franchir, il ne présente guère que de vieilles masures enfumées. A une lieue de distance on traverse le *Thor*. Ce village renferme un monument remarquable; c'est une église construite dans le style que les archéologues désignent sous les épithètes de byzantin, saxon ou roman : époque de transition placée entre les constructions des Romains et le genre gothique. Les arceaux sont en plein cintre; l'ogive ne se reproduit nulle part; les fûts des colonnes et les chapiteaux reçoivent des ornemens de détails qui s'éloignent évidemment de la pureté et de la simplicité primitive. Tout annonce qu'à cette époque on cherchait autre chose que ce qui existait déjà, sans avoir le courage de l'abandonner tout à fait. C'est l'époque de Charlemagne et de ses preux. Les aigles impériales semblent planer sur les feuilles d'acanthe. Les églises de St-Gilles et d'Arles offrent de magnifiques modèles de ce style remarquable, dont les restes diminuent chaque jour et deviennent d'autant plus précieux. On parlait de faire abattre les portails de l'église du Thor pour les remplacer par des portes modernes. Les amateurs de gothicités et les hommes de goût frémirent. L'autorité locale a renoncé pour le moment à ce projet; et comme pour tempérer son refus et concilier tous les goûts, elle a fait passer une couche éclatante de lait de chaux sur le cintre de la porte méridionale.

A Lisle, la nature devient plus riante. La Sorgue se divise en plusieurs canaux dans l'enceinte de la ville et la partage en autant d'îles : de là son nom. Les eaux scintillent de toutes parts au soleil et entretiennent partout une verdure agréable, et, avec la verdure, la fraîcheur et les aspects pittoresques. Des roues à godets, dans le genre de la meuse de Ganges, que nous avons décrite ailleurs, alimentent des usines, des fabriques de garance et des papeteries, et répandent la fertilité dans les jardins. C'est un joli aspect qu'il faut bientôt quitter pour rentrer dans la plaine, et dans une plaine sans mouvement de terrein, d'une lieue de large et qui semble ne jamais devoir finir. Cependant rien n'inter-

cepte ici la vue des monts de Vaucluse. On aperçoit sur leur flanc un ancien château, celui de Massane, auquel le peuple attache des souvenirs traditionnels d'actes de cruauté et d'oppression qui faisaient jadis de cette demeure féodale un objet d'épouvante et de terreur. On touche à la vallée de Vaucluse, et l'on se demande encore où elle peut être, jusqu'à ce qu'au détour d'une petite colline qui en cachait l'ouverture elle se développe dans toute sa majesté....

De toutes parts les rochers se redressent en murailles gigantesques, en aiguilles menaçantes ; à leur base, on voit un antre obscur d'où jaillissent des eaux éblouissantes d'écume partout où elles rencontrent quelqu'obstacle dans leurs cours ; ailleurs, bleuâtres, vertes, passant au noir mat, selon qu'elles reflettent l'azur du ciel, la verdure des lierres ou la teinte rembrunie des rochers. Au pied de cet édifice majestueux, et comme pour en former la pittoresque avenue, le village de Vaucluse se groupe suspendu sur les eaux de la Sorgue. Les maisons qui le composent forment, par elles-mêmes, un objet digne de l'étude du peintre ; il y remarquera des fabriques éclairées par le reflet des eaux, voilées de lianes et de mousses brûlées, ou élevant leurs formes italiennes au-dessus de belles touffes de verdure. La teinte de ces vieux pans de murs est chaude et variée ; et sur le second plan de ce tableau s'élève un château délabré aux formes fantastiques et menaçantes. Cet ensemble d'objets, grands et empreints de grâce, produit un effet presque magique sur ceux qui l'observent pour la première fois, et qui les charme encore lorsqu'ils viennent le visiter de nouveau ; et ce mélange de grandiose et de mystérieux laisse une impression qu'on chérit long-temps et qu'on se plairait à renouveler. Cependant tous les voyageurs n'en jugeraient pas ainsi, et plusieurs rangeront notre description parmi les exagérations des conteurs et les tableaux achevés au coin du feu. Il est vrai qu'un très-grand nombre de personnes accourent à la fontaine de Vaucluse, jettent à la hâte un coup d'œil demi-dédaigneux, demi-prévenu, et retournent chez eux fort peu satisfaits de leur excursion. Pour nous, qui

voulons épargner à nos lecteurs un sentiment si désagréable et un jugement si injuste, nous les invitons à marcher plus lentement et s'arrêter avec nous aux détails. Avant d'entreprendre notre course, nous leur laisserons cependant le temps de se reposer un moment chez M. Tassy, l'un des meilleurs cuisiniers de France, et d'écrire leurs noms et leurs pensées dans son Album, tout en déplorant qu'un livre de cette sorte, qui devrait recueillir les idées qui viennent spontanément à tant d'hommes de climats et de langages divers, réunis dans un sentiment commun, l'amour de la belle nature, soit en réalité si pauvre de pensées originales et si peu digne d'intérêt. N'arrive-t-il pas souvent qu'à force de craindre l'exagération et l'affectation du sentiment, on finit par tuer le sentiment lui-même?

Après le spectacle d'ensemble que présente l'enchaînement des rochers de Vaucluse, le premier objet qui frappe l'attention du voyageur, est une colonne qui s'élève à l'entrée du village. Le nom de Pétrarque lui rappelle un hommage rendu à la mémoire du poëte italien dont le nom s'est allié pour jamais à celui de Vaucluse. Croira-t-on que ce monument avait été placé, dans l'origine, à l'issue même de la fontaine, au milieu des rochers tellement gigantesques, que la modeste colonne de Pétrarque était à peine visible au milieu de leur poussière. Ceux qui avaient eu une telle idée vont naturellement de pair avec ceux qui badigeonnent en blanc ou en ochre jaune nos monumens gothiques.

Un pont de pierre, dont le temps fera bientôt justice pour le plaisir des peintres, a remplacé sur la Sorgue un pont de bois qui figurait admirablement bien dans la vue de Vaucluse. Il conduit au village dont les rues tortueuses et escarpées méritent la visite de l'étranger. Il y remarquera une voûte singulière, en partie creusée dans le roc et en partie construite en maçonnerie antique. C'est le vestige d'un aqueduc romain dont on retrouve des traces, au-dessus, plus près de la source, et au-dessous, à St-Nicolas, dans les quartiers de Fours et de la Couronne à Lisle, à St-Gervais, et de là dans la direction de St-Remy. S'il faut ajou-

ter foi aux traditions populaires, cet aqueduc aurait conduit les eaux de Vaucluse jusqu'à Arles; il conserve encore de nos jours le nom de *canal d'Arles*. Quelques autres monumens romains attestent la haute antiquité de Vaucluse.

Un sentier assez roide conduit aux ruines du château. On fait remarquer à l'étranger des blocs de rochers entassés de manière à laisser une étroite ouverture et un passage à quiconque voudrait s'y glisser à plat-ventre. On prétend que cette ouverture servait d'issue en temps de guerre, et l'on attribue le poli luisant des parois de ce couloir au frottement des armures des hommes de guerre. Le château n'offre plus rien de remarquable; les uns le désignent sous le nom de château de Pétrarque, les autres lui donnent le nom de Laure. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne fut jamais la demeure de l'un ni de l'autre. L'histoire fait foi qu'il appartenait aux évêques de Cavaillon, seigneurs de Vaucluse. Il faut chercher l'emplacement de la maison de Pétrarque entre le village et le château; il n'en reste plus la moindre trace; les habitans de Vaucluse en ont emporté toutes les pierres; c'était d'abord une simple maison de paysan qu'il fit rebâtir quelque temps après pour la rendre plus logeable. « En 1331, le jour de Noël, une bande de voleurs, qui ravageait depuis quelque temps les environs de Vaucluse, mit le feu à la maison de Pétrarque après l'avoir pillée ; une voûte arrêta l'incendie. Heureusement le concierge avait porté au château quelques livres que Pétrarque y avait laissés. On voit dans un jardin quelques lauriers qui, d'après le témoignage des vieillards du pays, ont succédé à des arbres plus anciens encore que le poëte y avait peut-être plantés. Ce lieu pittoresque est connu des habitans de Vaucluse sous le nom de *Jardin de Pétrarque*. La tradition populaire se trouve confirmée par la description que nous en fait Pétrarque lui-même [1] : » « Ici mon jardin est terminé par une ri-
» vière profonde; là, par une montagne taillée à pic, op-
» posée aux chaleurs du midi, et qui ne cesse jamais de

1 Description de la fontaine de Vaucluse, par J. Guérin, pag. 70.

» donner de l'ombre au milieu du jour; le doux zéphyr » peut pénétrer sans obstacles. Dans l'éloignement, un mur » agreste rend cet asile inaccessible aux hommes et aux animaux [1]. J'ai deux jardins, dit-il ailleurs, rien dans le » monde ne leur ressemble; je leur ai donné le nom de Parnasse transalpin. L'un est ombragé, propre à l'étude, consacré à Apollon; il est en pente, à la naissance de la Sorgue, » terminé par des rochers inaccessibles; l'autre est plus près » de ma demeure, moins sauvage, agréable à Bacchus, au » milieu d'un fleuve rapide, séparé par un petit pont, d'une » grotte voûtée, impénétrable aux rayons du soleil. Je crois » bien que cette grotte ressemble à cette pièce où Cicéron » allait quelquefois déclamer; elle invite à l'étude; je m'y » tiens au milieu du jour. Je me promène le matin dans » les collines, le soir dans les prairies, et quelquefois dans » le petit jardin près de la fontaine, où l'art surpasse la » nature; il est situé sous un rocher au milieu des eaux; » mais s'il est étroit, l'âme s'y agrandit et s'y élève. »

L'accès de la source, du côté du château, offre quelque difficulté : les pentes sont glissantes et les rochers escarpés. Il faut aussi franchir quelques murailles délabrées; peut-être celles du jardin consacré à Apollon. La route qui longe la route opposée est parfaitement commode, mais celle-ci offre de plus beaux aspects : la nature y paraît plus bouleversée; l'œil y perd plutôt la trace de l'industrie humaine. On se glisse à l'ombre de rochers gigantesques, creusés de vastes et nombreuses cavernes, et l'on arrive bientôt au pied d'une colonne naturelle de l'effet le plus bizarre; elle se détache comme un grand fantôme blanc sur le rideau grisâtre du fond; elle apparaît presque comme un monument d'art, au milieu des bouleversemens de la nature. (Fig. 85.) Il faut faire encore quelques pas pour atteindre le réceptacle de la source, et pour en bien comprendre la disposition.

Qu'on se figure une immense caverne dont la voûte se recourbe en cintre parfait, et dont la ténébreuse profondeur

---

1 Pet., lib. III, epist. III.

se dérobe au regard à l'aide de la nuit éternelle qui y a fixé sa demeure. Une surface immobile, parfaitement transparente et d'une couleur de saphir pur, s'étend dans les profondeurs de cette enceinte souterraine. Pendant la sécheresse, cette surface descend, abandonne successivement une partie des bords du bassin qui l'enceint pour se réduire à la circonférence du gouffre incommensurable d'où elle surgit. C'est sur ces bords encore glissans que le voyageur peut, s'il en a le courage, s'aventurer pour contempler de plus près ces abîmes. Après les pluies, la surface s'élève d'abord limpide, puis tumultueuse, tourmentée; elle bouillonne; elle atteint à 150 pieds de hauteur la racine d'un figuier, mais ces eaux n'en pourront jamais mouiller la tige, car, parvenues à cette hauteur, elles ont déjà dépassé celle d'un ressaut qui qui les contenait jusqu'alors dans leur lit. On les voit alors bondir de chûte en chûte, couvrir d'écume de noirs rochers, et offrir, de toutes parts, une scène de tumulte et de désordre. Dans tout autre temps, la source s'infiltre dans les roches qui lui servent de barrière, et va sortir, plus bas, en mille filets insignifians. Alors les rochers de la cascade apparaissent comme un amas d'une teinte noirâtre et d'un aspect ruineux; et lorsqu'on lève les yeux vers la cime du mont qui se redresse perpendiculaire au-dessus de l'observateur, on aperçoit, à sept cents pieds de hauteur, des roches menaçantes qui semblent prêtes à augmenter, par leur chûte, les détours et les cataractes de la Sorgue.

Mais c'est surtout pendant une belle nuit d'été qu'il faut contempler ce site admirable, alors que la lune frappe d'un rayon oblique la grande roche et que les aiguilles élancées réfléchissent leur ombre fantastique sur la croupe des monts; alors tout est silencieux dans la plaine; l'air est tiède et énivrant de parfums, et si l'on revient au bord du gouffre pour prêter l'oreille à ses mystères, il répond par des sons étranges et incompréhensibles.

J'ai long-temps désiré savoir ce qu'il y a derrière le rocher de Vaucluse, ainsi qu'à la surface de son plateau. Dans une de mes excursions, ayant deux heures de plus à ma disposi-

tion, j'ai escaladé l'éboulement qui se présente à droite du gouffre. La montée est assez roide, et cette vue d'un gouffre placé tout juste au-dessous de l'observateur est un peu gênante; mais l'air était frais, la compagnie agréable, et personne ne voulait avouer sa peur. Nous arrivâmes donc au sommet de la montagne, ou pour mieux parler, au pied d'une autre montagne et à l'entrée d'une autre vallée. Celle-ci a un aspect des plus tristes, tout y est sécheresse et désolation; on monte encore, et l'on atteint le plateau de la grande roche; on y voit au milieu des pierres soulevées par les bouleversemens de la nature, d'autres pierres arrangées d'abord par la main des hommes, et dérangées depuis par les orages. Ce sont les ruines d'une chapelle que St-Véran avait érigée à St-Victor.

Et puis, on avance de quelque pas, on se trouve sur la corniche de la grande roche, au bord d'un précipice de sept cents pieds de profondeur perpendiculaire. De là le gouffre apparaît comme une légère tache noirâtre, et le torrent comme un filet d'argent délié; les aiguilles des rochers présentent leurs pointes acérées, les autres monts offrent de toutes parts ou leurs tranchans étroits ou leurs plateaux arides; des oiseaux de proie planent sur cet abîme, et se balancent indécis de la direction de leur vol..... C'est un spectacle magique et indéfinissable; mais je ne conseille à personne d'y regarder trop longtemps.

Pour redescendre de ce promontoire élevé, il faut reprendre la triste et stérile vallée qu'on avait déjà parcourue dans toute sa longueur, mais de temps en temps des échappées de vues d'horizon viennent récréer la vue; on ramasse quelques fossiles; on observe quelques plantes rares; et l'on s'arrête, plus bas, devant des masures dont la construction annonce une haute antiquité; une demi-heure après, on atteint le torrent de la Sorgue par un sentier plus aisé.

L'œil se plaît à suivre ces belles eaux, on les voit se répandre en mille filets, d'autrefois se réunir en masse d'une limpidité parfaite, mais presque partout tumultueuses et rapides, elles remplissent l'air de fraîcheur, et interrompent,

par leur bruissement, le silence de ce lieu retiré. Les physiciens ont fait une singulière observation que nous ne pouvons nous résoudre à passer sous silence, quoique nous n'aimions guère à entretenir nos lecteurs de calculs et de chiffres.

Le volume d'eau que fournit la Sorgue a été mesuré avec exactitude; elle donne, au-dessous du village, dans un lieu où tous ses canaux sont réunis, une toise cube par seconde, lorsque la fontaine est basse, et plus de trois toises cubes lorsqu'elle approche du maximum de sa hauteur; dans son état moyen, elle en fournit deux. Or, il tombe annuellement dans les environs, de 20 à 26 pouces d'eau, et un peu plus dans les montagnes. Supposons qu'il en tombe 24 sur les 30 ou 40 lieues carrées situées derrière Vaucluse, par un calcul, dont nous épargnons ici le détail, il est prouvé qu'il faudra réunir toutes les eaux qui tombent annuellement sur une surface de 30 lieues carrées, pour fournir une masse de 13 millions 600 mille pieds cubes que dépense la fontaine dans une année. Mais si l'on se rappelle que la terre retient une portion des eaux qui tombent à sa surface, qu'il s'en perd une grande quantité par l'évaporation, la végétation et l'écoulement d'autres torrens, on peut aisément présumer qu'il n'y a que la moitié des eaux pluviales qui pénètrent dans la terre et alimentent notre fontaine; il faudra donc supposer une étendue de 60 lieues carrées pour réunir toutes les eaux pluviales qui s'échappent par l'embouchure de la caverne de Vaucluse. L'auteur auquel nous avons emprunté ces calculs, en conclut que la Durance communique avec la Sorgue, par quelque canal souterrain. Il est à présumer que ce phénomène tient plutôt à ceux qui servent de base à la théorie générale des puits artésiens.

Avant de quitter Vaucluse, il faut donner un moment d'attention à la structure des roches qui l'entourent; elles offrent une réunion intéressante de coquilles pétrifiées, dont plusieurs passent à l'état complet de silex. Ailleurs ce sont des corps organisés qui appartiennent peut-être au règne animal et à la classe des zoophytes, peut-être au règne végétal

et à la famille des roseaux. On peut observer un bloc de ce genre à la tête même du pont de Vaucluse.

On peut revenir à Avignon par un chemin différent de celui que l'on avait pris le matin. Cette nouvelle route conduit directement vers la Durance ; on passe devant la chartreuse de Bon-Pas, bâtie en partie sur un banc de grès, et en partie dans l'intérieur de ses couches. Lorsque les infidèles, dit Nougier, dans son *Histoire de l'église d'Avignon*, imprimée en 1659, voulurent entrer dans les terres de Provence, du côté d'Avignon, la noblesse de la ville et le peuple tâchèrent de s'opposer à leur passage ; ils furent accablés par le nombre des Sarrazins, ce qui fit donner à ce lieu le nom de *Mau-Pas*. Mais la ville, délivrée de la tyrannie de ces barbares, fit élever, en mémoire de la mort glorieuse de ses concitoyens, une chapelle au lieu où reposaient les os de ces illustres champions de la foi. Cette chapelle fut donnée aux Templiers, et depuis aux religieux de St-Bruno, par Jean XXII. On y a bâti ensuite une église, et on a changé le nom de *Mau-Pas* en celui de *Bon-Pas*.

C'est ici que l'on peut traverser la Durance sur un pont remarquable par sa longueur, mais qui a perdu beaucoup de son intérêt depuis l'élévation d'un pont suspendu que l'on rencontre à une lieue de distance, vers l'embouchure de la rivière.

Il est difficile d'être de retour à Avignon avant que deux fils de la nombreuse famille des Jacquemart aient frappé dix heures. Le lendemain, si l'on veut régler sa montre, on va encore interroger les fils de Jacquemart, à l'hôtel-de-ville, et on les trouve sous l'arceau gothique d'une tour élevée, fig. 88 ; c'est ce qui reste, avec une façade moins ornée, du palais Colonne, bâti dans le XIV.e siècle. Le clocher se fait remarquer par ses voûtes intérieures, et la salle de la mairie, comme celle du conseil, par leurs peintures et leurs anciennes décorations.

MESURES BAROMÉTRIQUES DES LIEUX LES PLUS REMARQUABLES DU PAYS.

La planche 85 est un tableau synoptique et figuratif de la hauteur des villes et des sommités les plus remarquables du pays, situé dans le cercle que nous avons tracé autour de Nismes, pour servir de limites à nos descriptions. On sait l'influence de l'élévation des lieux sur la végétation, le climat, et même sur les mœurs et les coutumes des habitans. Si j'avais omis ces faits de détails, j'aurais laissé dans mon travail une lacune importante. Pour rendre ce tableau aussi frappant qu'exact, j'ai choisi une forme figurative, qui parle beaucoup plus promptement et plus clairement aux yeux qu'une suite de chiffres qui demandent toujours, de la part du lecteur, un travail de calcul et d'abstraction, d'ordinaire peu agréable; mais comme il fallait ici que le chiffre fût exact en même temps que je voulais le rendre pittoresque, j'ai placé de chaque côté du tableau une échelle divisée en centaines de mètres, de sorte qu'en suivant du doigt, on verra à laquelle de ces divisions appartient le point dont on veut connaître l'élévation au-dessus du niveau de la mer, et on ajoutera au chiffre des centaines celui des dizaines et des unités indiqué à côté de la sommité elle-même. Soit, par exemple, Villefort, marqué 7, 6, à côté du nom, et élevé au-dessus de la division 6 de l'échelle latérale, donne une hauteur de 607 ^{m} 6 ^{c}.

Nous n'avons point indiqué la limite inférieure des neiges éternelles, parcequ'il ne se trouve, dans la circonscription du terrein que je me suis tracé, aucune sommité qui atteigne cette ligne. Les taches de neige qui résistent quelquefois aux chaleurs de l'été, sur la cime du Mont-Ventoux, ne sont garanties de la fusion que par des circonstances toutes particulières auxquelles l'art de l'homme n'est pas entièrement étranger. Cette limite se trouve dans les Pyrénées à 2,679

Aigues mortes 1.50

Beaucaire 0.75.

Sommières 23.5

Coutach 95

Villevieille 96

col. S^t Pierre

Mende 43

Pompidou 64

Langogne 94

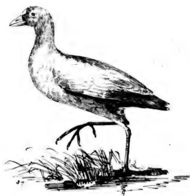
Pradelles 41.

Niveau de la Mer

20 19 18 17 16 15 14 13 12 11 10 9 8 7 6 5 4 3 2 1

plate

Sauveur



hotel de Ville à Avignon

mètres, et dans les Alpes à 2,670 mètres. Enfin, si l'on veut se faire une juste idée de la hauteur comparative des montagnes qui nous environnent, qu'on les mette, par la pensée, à côté des autres sommités les plus remarquables du globe : la Maladetta, dans les Pyrénées, 3,583 mètres, le Mont-Blanc, dans les Alpes 4,797 mètres, le Chimboraço, dans les Andes, 6,512 mètres, et le pic le plus élevé de l'Himalaya, dans le Thibet 8,748 mètres.

Les hauteurs des divers lieux des départemens du Gard et de la Lozère, ont été empruntées aux observations de M. d'Hombres (Firmas), imprimées dans les Mémoires de l'Académie du Gard, 1832. Nous devons les chiffres qui concernent le département de l'Ardèche, à l'ingénieur Lefranc, et ceux qui appartiennent à Vaucluse, ont été extraits d'un ouvrage très-détaillé, publié par M. Guérin, d'Avignon.

Peut-être ne serait-il pas déplacé d'indiquer ici pour quelques-uns de nos lecteurs, la manière dont les physiciens procèdent à la mesure de la hauteur d'une montagne ou d'un lieu quelconque, à l'aide des baromètres. Nous n'avons point la prétention d'écrire pour les savans, et nous ne nous faisons point scrupule de répéter ici ce qu'ils connaissent déjà si bien.

Tout le monde sait qu'un baromètre est un instrument qui a pour effet de donner la mesure de la pesanteur de l'atmosphère, de sorte que la colonne de mercure, qui s'élève dans une de ses branches, équivaut en poids à une colonne d'air qui aurait pour dimension le diamètre même du baromètre et la hauteur de l'atmosphère au-dessus de l'instrument. La théorie de cet appareil conduit donc tout naturellement à conclure que plus on s'élèvera dans l'air, et moins il pesera sur le baromètre, et plus la colonne de mercure tendra à descendre. Chacun conçoit cela ; cependant, jadis il a fallu tout le génie de Pascal pour le deviner et pour faire oublier aux savans le singulier précepte à l'aide duquel ils répondaient à toutes les questions d'aérostatique : *la nature a horreur du vide.* Pascal fit l'application de sa découverte

à la mesure de la hauteur du Puy-de-Dôme, et depuis cette mémorable expérience, tous les physiciens calculent les hauteurs à l'aide d'un baromètre. A cet effet ils établissent deux stations, l'une au pied, l'autre à la cime de la montagne, l'une et l'autre munies d'un baromètre, et simultanément les deux instrumens sont observés. Si toutes les couches de l'atmosphère étaient d'égales densité, on conçoit que le calcul serait aisément achevé à l'aide de la différence des deux observations. Mais les densités des couches atmosphériques décroissent à mesure qu'on s'élève en progression géométrique, et les hauteurs de l'atmosphère sur chacune d'elles, forment une progression arithmétique, ce qui fait que pour calculer la valeur de cette différence, il faut avoir recours à une table de logarithmes. De plus, on a observé que la température décroît en raison de l'élévation, et que ce décroissement de température tend à augmenter la densité de l'air, et à contracter le mercure dans les tubes; il résulte de cette coïncidence de phénomènes, et d'autres qu'il serait trop long d'énumérer ici, que les observateurs ont recours à diverses formules dont la plus simple est indiquée ci-dessous [1].

Après avoir comparé les divers lieux notés sur le tableau, sous le rapport de l'élévation, on désirera naturellement les comparer sous le rapport de la température moyenne qui doit y régner. On sait que la température est singulièrement modifiée par l'exposition, la réverbération, le défrichement des forêts, l'influence des vents. A part ces causes d'irrégularité,

---

1 Soit T la température de l'air, et H la hauteur du barometre à la station inférieure, soit t la température, et h la hauteur barométrique à la station la plus élevée, soit ψ la latitude du lieu d'observation, soit X la hauteur demandée, on a :

$$X = 18393(1 + 0,002837 . \mathrm{Cos}.2\psi \left(1 + \frac{T' + t}{1000}\right)$$

$$\left\{ \mathrm{Log}.H - \mathrm{Log}.h \left(1 + \frac{T' + t'}{5412}\right) \right\}$$

on a observé dans nos contrées, et particulièrement sur le Mont-Ventoux, qui par sa forme conique et sa position isolée semble très-favorable aux observations, que la température décroît d'un dégré centigrade par 100 toises d'élévation en hiver, et d'un dégré par 80 toises en été.

C'est ainsi que l'observateur Guérin a constaté que pendant que le thermomètre de Réaumur marquait −0,2 à Avignon, était à −0,5 à Carpentras, — 6 au Jas ou bâtiment situé à 800 toises, et — 8,6 sur le sommet à 1000 toises.

Quant à la température de l'intérieur de la terre, on sait qu'elle se rapproche beaucoup de la température moyenne de l'air ambiant, pourvu que la profondeur ne soit pas bien considérable. On reconnaît ce fait en observant les sources jaillissantes ou les puits ; cependant une foule d'anomalies viennent contrarier cette régle, elles dépendent de la direction des vallées, de la forme des montagnes et de l'abondance des neiges, etc. Le tableau suivant en fait preuve :

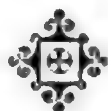
	Température.
Fontaine de Nismes. . . , ...	+ 14,9 R.
Puits de Nismes.	14,6
Fontaine des Angles, près Avignon. . .	16,0
Fontaine de Bagnols (Gard)	15,0
Puits de Montfaucon (Gard)	15,0
Puits de la campagne de M. de Montlaur, près Roquemaure (Gard).	15,0
Puits profond, à Graveson (Vaucluse).	14,8
Puits de Montpellier.	14,6
Source de Montaga, à Flassans (Vaucluse)	13,0
Puits de 18 toises de profondeur, à la Bastide-St-Laurent, près Uzès.	13,6
Puits d'Avignon.	13,0
Fontaine de Vaucluse.	12,9
Moyenne des puits d'Apt.	11,5
Source de Groseau, près Malaucène . .	11,2
Source de Savollians (Vaucluse) . . .	10,5

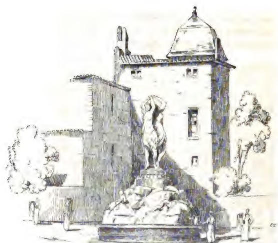
Une autre du même lieu, plus élevée. .	9,6
Fontaine d'Angel, sur le Mont-Ventoux.	9,0
Fontaine Filiole, près du sommet du Mont-Ventoux.	5,5

LA POULE SULTANE (*Fulica porphyrio, Lin.*)

L'OISEAU dont nous donnons ici le dessin, fig. 87, est plus remarquable encore par sa rareté que par la beauté de son plumage et la singularité de sa forme. Il y a peu de temps que les naturalistes nous envoyaient encore sur la côte de Barbarie et de Guinée, pour rencontrer la Poule Sultane. Cuvier annonce qu'elle se trouve quelquefois sur notre littoral méditerranéen, et l'individu qui a servi de modèle à notre dessin, et que nos lecteurs peuvent voir dans le cabinet de M. Crespon, a été tué dans les marais de St-Gilles.

La Poule Sultane appartient à une famille placée entre celle des râles et celle des foulques. Elle tient à la première par ses doigts extrêmement longs et dénués de rebord, et à la seconde par une callosité nue, large, arrondie, placée sur le devant du front, à la racine même du bec. Cet oiseau est d'un caractère farouche et difficile à apprivoiser, il fréquente ordinairement les bords des rivières; il vit de poisson; on a remarqué qu'il mord l'eau quand il boit; on le voit aussi tremper de temps en temps sa nourriture dans l'eau, et la porter à son bec avec l'une de ses pattes.





Fontaine à Montpellier.

Tombeau de Narcisse

St-ROMAN.

Il faut encore se résoudre, quand on se rend à Beaucaire, à parcourir quatre mortelles lieues dans un pays aussi dénué d'intérêt et de physionomie que les autres rayons du vaste cercle dont la ville de Nismes se trouve le centre. Ici il y a de plus que dans les garrigues, l'ennui d'un chemin parfaitement droit qu'il faut frayer sur une voie sablonneuse, à travers un nuage épais de poussière. Une partie de ce chemin a reçu une amélioration sensible par un revêtement de pierres concassées, imitant un peu, mais très-imparfaitement, les chemins anglais ferrés d'après le système de Mac Adam.

A une lieue de Nismes on traverse le Vistre sur le pont de Quart ou Cart. Ce petit pont reçut son nom du village de Quart qui subsistait vers le commencement du X.e siècle, avec une église dédiée à St Martin, mais qui depuis fut entièrement détruite. C'est à ce village que se trouvait la quatrième pierre milliaire, à compter de la Porte d'Auguste, sur la voie romaine. Nous avons fait connaître plus haut l'étymologie du nom que porte encore ce lieu.

De Nismes à la montée de St-Roman, le voyageur parcourt presque sans aucune déviation l'ancienne voie Domitienne; elle entrait dans la province Narbonnaise par un pont bâti sur le Rhône, vis-à-vis le château de Beaucaire, que l'on nommait *Pons Ærarius*. Ici elle s'écartait de la route moderne dans l'endroit qu'on appelle les *cinq coins*. De là, après avoir dépassé à gauche *Roque-Partide*, et traversé la plaine de St-Roman et la montagne où aboutit cette plaine, elle continue dans le même alignement jusqu'à la première baraque de Curboussot. Ici elle se joint au grand chemin moderne et ne le quitte jusqu'à Nismes que dans les bas fonds, mais peu sensiblement.

On remarque aussi les traces de deux voies secondaires, latérales, l'une à droite et l'autre à gauche de la grande voie Domitienne; la première, qui allait du côté du village

de Manduel, conduisait à Arles, la seconde, qui venait du côté du village de St-Vincent, aboutissait à un pont de pierre bâti sur le Gardon dont on voit encore quelques ruines vis-à-vis le village de Remoulins.

Il reste des vestiges de la grande voie Domitienne, dit Ménard[1], dans la partie qui conduisait de *Pons Ærarius* à Nismes. On les trouve en assez bon état sur la montagne où se terminait la plaine de St-Roman. Ces vestiges, qui sont principalement conservés vis-à-vis le village de St-Vincent, font juger que cette voie militaire avait quatre toises de largeur; que la forme en était comme bombée ou en dos d'âne, et qu'elle était accompagnée de fossés. D'autres vestiges qu'on trouve au commencement de la même plaine font juger de plus de l'extrême solidité avec laquelle le chemin était construit. En creusant à cinq ou six pieds de profondeur on le trouve soutenu par plusieurs couches parallèles de différens empierremens. Le marbre n'est pas plus dur que ces sortes d'empierremens. C'est un massif de cailloux de la grosseur d'un œuf, noyés dans du ciment, qui forme un corps si solide et si bien lié qu'il résiste encore au marteau, après avoir souffert les injures du temps pendant plus de dix-sept siècles.

Les milliaires de la voie romaine de Nismes étaient toujours placés, comme partout ailleurs, sur la gauche du chemin en sortant de la ville, d'où l'on commençait à compter. Ils étaient souvent de différentes figures; ce qui provient de l'usage pratiqué par différens empereurs romains qui avaient fait réparer ces chemins. Nous n'en avons ici que de quatre empereurs qui sont Auguste, Tibère, Claude et Antonin-le-Pieux, et ils ont tous une forme différente. Ceux d'Auguste sont des colonnes ou pierres cylindriques dans toute leur longueur. L'inscription y est gravée autour et sans cadre, et en grands et beaux caractères. Ceux de Tibère sont carrés et en forme de pilastres; l'inscription est renfermée dans un cadre. Le bas des pilastres va en s'élar-

1 Ménard, Histoire de Nismes, VII, pag. 433.

gissant dans la terre. Ceux de Claude sont cylindriques dans toute leur longueur, comme ceux d'Auguste, mais les lettres y sont gravées dans un cadre creusé dans la colonne avec un quart de rond autour. Enfin ceux d'Antonin-le-Pieux sont de même forme, et l'inscription est contenue dans un cadre entouré d'un rebord ; le bas de la colonne est large, carré et brut.

Après cette digression que nous avons cru convenable de faire, parce qu'elle explique l'existence d'un grand nombre de petits monumens épars que chacun peut rencontrer dans le pays, reprenons notre voyage.

Avant d'arriver à Beaucaire, on gravit une colline escarpée ; je conseillerais au voyageur qui ne craint pas la fatigue d'une heure de marche, et qui desire bien voir le pays, de laisser ici la diligence et de se rendre à Beaucaire par St-Roman. Ce détour lui fournira l'occasion d'examiner une antiquité du moyen âge qui mérite son attention. A cet effet il faut prendre, au pied même de la montée, un petit sentier à gauche qui mène, en montant, d'abord au-dessus d'un étang de forme circulaire et à demi-desséché, puis dans un petit vallon, où il ramassera, s'il s'occupe de géologie, des grès rubannés d'une singulière structure. En traversant quelques vignobles disposés en terrasses, on peut atteindre un premier mamelon couronné d'une ruine d'une forme peu arrêtée, et qui paraît menacée d'une totale et subite destruction. C'est une roche de la nature de la pierre connue sous le nom de *pierre de Beaucaire* ; cette pierre résiste singulièrement aux intempéries de l'air, conservant en certains points sa blancheur éclatante et ses arêtes vives ; ailleurs elle se décompose, se carie et se revêt de formes singulières ; ici le bloc énorme qui se recourbe en voûte au-dessus de l'observateur, a pris une figure à laquelle la main de l'homme ne fut point étrangère ; était-ce une tour, une habitation, une église ? Les ravages du temps ne permettent pas de le déterminer. Ici l'observateur s'arrêterait volontiers, pour donner à ses conjectures une plus grande consistance ; mais il se trouve en présence d'un objet qui mérite mieux son attention, c'est une seconde colline surmontée d'un énorme rocher, fig. 89,

en forme de pâté, dont les flancs paraissent creusés et présentent de loin des lignes architecturales confuses et bizarres. Un vallon boisé de chênes verts et de hêtres sépare le voyageur de ce singulier édifice auquel nous n'osons pas donner le nom de construction, puisque les hommes n'y ont rien élevé, mais se sont contentés d'excaver un bloc immense que la nature leur avait fourni, et de dégrossir ses formes brutes et ses dimensions gigantesques. Hâtons-nous d'atteindre ce pays de troglodytes.

Les habitans en ont disparu et laissent désormais aux renards et aux oiseaux de proie la paisible jouissance de leur antique domaine. Ce château ou ce couvent, car St-Roman a été tour-à-tour l'un et l'autre, à diverses reprises, est donc un édifice cyclopéen d'une seule pièce, comme coulé d'un seul jet; il a réalisé pour moi les descriptions de quelques-uns des monumens de la ville antique et désolée de Pétra. Ici on parcourt une vaste église où l'on aperçoit encore des ogives ruinées, des sculptures frustes et des chapiteaux gothiques; là, des salles de réception; ailleurs, un cloître meublé de sarcophages fouillés depuis peu par des mains rapaces qui n'y ont trouvé que des cendres et des ossemens désormais épars et blanchis au soleil; on voit aussi çà et là des fenêtres qui conduisent à des retraites dont on ne peut découvrir l'issue, et dont la destination demeure ainsi, pour le voyageur, inconnue et mystérieuse. Des escaliers délabrés conduisent au faîte de l'édifice; il est plat, recouvert, dans certains endroits, de briques vernissées et de conduits propres à l'écoulement des eaux pluviales dans de vastes citernes. Sans cette ressource, moines ou soldats auraient été entièrement privés d'eau. De ce lieu élevé on peut contempler une vue ravissante. On se trouve tout juste au point culminant qui sépare les eaux du Rhône de celles du Vistre, et à peu de distance on aperçoit la vallée du Gardon, dont on domine l'embouchure dans le bassin du Rhône. Je m'abstiens de décrire cette belle carte de géographie, et je prie l'observateur de l'étudier lui-même avec soin sur les lieux, afin d'acquérir une juste connaissance de la configuration du pays environnant.

On trouve peu de documens historiques concernant le château de St-Roman. Les cinq énormes volumes de la grande histoire du Languedoc et les sept volumes indigestes de l'Histoire de Nismes, par Ménard, nous font connaître seulement que l'abbaye de *S. Romanus de Aquilia* ou *Aculeia*, fut unie à celle de Psalmodi en 1102; depuis elle devint un prieuré conventuel séculaire, en 1538, cédée plus tard par les religieux de Psalmodi à un seigneur qui en fit un château. Deux fois les propriétaires en firent hommage au roi de France, en 1588 et en 1612. Nicholas de St-Roman n'ayant pas réussi à forcer les soldats qui, pendant les guerres de religion, le gardaient lui et sa famille, après leur avoir donné la liberté de séjourner paisiblement dans leur habitation, se jeta par une fenêtre dans un des fossés de son château, où il se tua. En parcourant ce lieu désolé on a de la peine à croire que ce rocher ait été vendu cent mille francs environ, au commencement du siècle dernier.

MONTPELLIER.

Nous avons conduit nos lecteurs jusqu'aux portes de Montpellier, il est temps de le faire pénétrer au-delà des faubourgs, et de leur faire parcourir cette ville qui, si elle avait plus d'industrie et moins de science, serait naturellement la ville rivale de celle que nous avons choisie pour centre de nos excursions.

On a longuement discuté sur l'origine de Montpellier. Les uns attachant au nom que porte cette ville une grande importance, y ont vu quelque ressemblance avec les mots latins *Mons Puellarum* (montagne des jeunes filles), et en infèrent que ce nom est dû à la beauté des jeunes filles du pays. Les anciennes chartes ne faisant jamais mention d'un pareil nom, nous sommes forcés de renoncer à cette grâcieuse et galante étymologie. D'autres auteurs, suivant une marche plus logique, ont remonté à l'histoire des temps, et attribuent

le nom de cette ville à quelque particularité de sa fondation. Nous nous contenterons de citer cette opinion sans prétendre la justifier. Le chanoine Gariel, l'un des historiens de Montpellier, raconte que la ville de Sextantio ou Substantion, jouissait d'une grande prospérité, et renfermait dans son enceinte une population riche et nombreuse. Le mont sur lequel les fondemens de Montpellier furent jetés plus tard, n'était encore qu'un de ces lieux incultes et sauvages désignés dans le pays par le nom de *Garrigues*, couvert de broussailles et de plantes aromatiques. Ce lieu offrait d'excellens pâturages aux troupeaux de Substantion; aussi les habitans de cette ville l'avaient-ils enceinte d'une muraille ou de palissades pour en interdire l'accès au bétail étranger. Une porte, fermée avec un gros verrou, était la seule issue qui permît d'y entrer; plus tard, les propriétaires du terrein y élevèrent un village ou peut-être deux hameaux, Montpellier et Montpelliéret (en latin Monspessulus, *Mont-Verrou*, et en patois, Montpeylat, *Mont fermé à clef*). Le même savant pense que cette première population fut accrue par une émigration d'Espagnols qui, fuyant la tyrannie des Maures, vint se réfugier dans le midi de la France, sous le règne de Louis-le-Débonnaire.

Les Maures jouent, comme on le sait, un grand rôle dans l'histoire de nos villes méridionales; ils contribuèrent encore indirectement, à une autre époque, à augmenter la population de Montpellier. Les habitans de Maguelonne ayant trop facilement ouvert leurs portes à ces forbans, encoururent le ressentiment de Charles Martel qui les chassa de leur ville. L'évêque et son clergé furent reçus à Substantion où le siége épiscopal fut maintenu pendant trois siècles. Mais les vilains, après avoir erré long-temps dans les campagnes, vinrent se fixer sur un monticule couvert de bois; c'est là, qu'ils fondèrent, dit-on, la ville de Montpellier. On chercherait en vain à décider quel peuple fut le premier occupant, ou les réfugiés de Maguelonne ou les pâtres de Substantion.

Le nom de Montpellier rappelle toujours des idées riantes aux habitans du nord; Montpellier, c'est une école

savante, c'est une serre chaude et pour le palmier et pour les constitutions délicates; c'est la patrie des troubadours au doux parler languedocien; mais tout cela, vu de près, perd beaucoup de son prestige, comme les Alpes et les Pyrénées vues de l'esplanade du Peyrou.

Les rues de cette ville sont sinueuses, ascendantes et souvent rapides, étroites et sales, et formées, pour la plupart, de maisons qui, placées plus avantageusement, apparaîtraient comme autant de superbes hôtels, mais qui perdent tout leur effet par leur entourage mesquin et resserré. De belles fontaines ornent les contours triangulaires des rues que l'on décore du nom un peu trop prétentieux de places. Celle de la place de la Comédie, fig. 90, forme un groupe de grâces d'un assez bon goût. Les femmes qui viennent y puiser de l'eau sont munies de cruches d'une forme antique qu'elles portent sur la hanche en s'aidant du bras droit qu'elles passent pardessus les anses élevées après avoir eu soin de draper un linge qui pend derrière l'ustensile; à les voir de loin on croirait voir autant de figures grecques ou égyptiennes. La fontaine *des licornes*, située près de la halle, consacre la mémoire du combat de Clostercamp célèbre par la mort du chevalier d'Assas, et où le marquis de Castries, en l'honneur de qui cette fontaine fut élevée, commandait les troupes françaises et associa ainsi son nom au souvenir d'un des plus grands actes de dévouement qui illustrent les annales de l'histoire moderne.

J'aime beaucoup le Jardin des plantes de Montpellier; la nature y a fait plus de frais que l'art, et a fini par en voiler l'uniformité et la raideur. Par-dessus les serres chaudes, les sapins, les mélèses et les cyprès, on y voit des clochers gothiques et une tour Sarrazine surmontée de quelques petits pins horizontaux dont les graines furent apportées par des oiseaux, et qui ne doivent périr, dit-on, que lors de la destruction de Montpellier. J'aime ce jardin parce qu'on y est comme transporté sous une autre latitude; l'air y est embaumé des parfums du tropique, et l'on voit les papillons

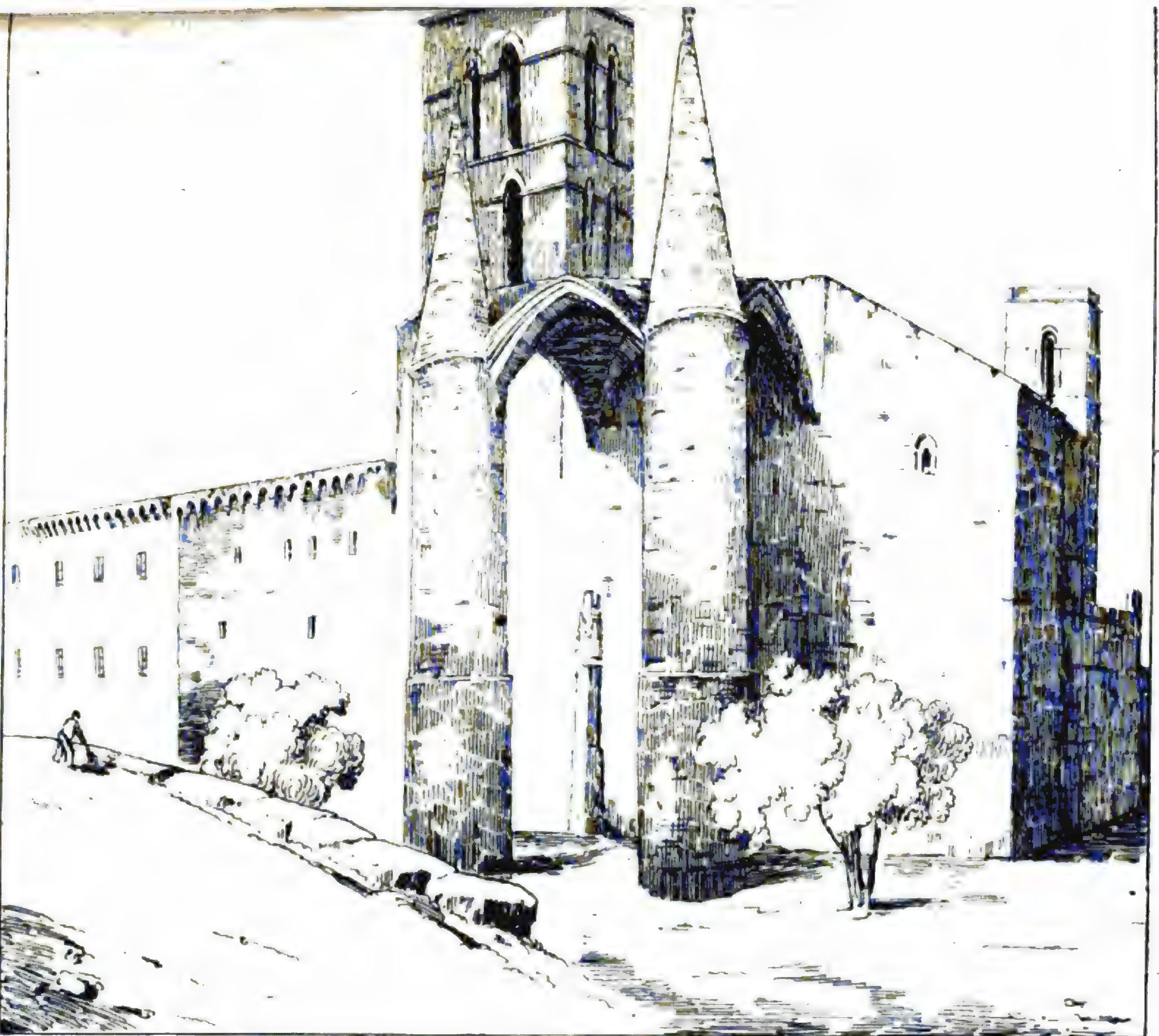
et les insectes bourdonner autour du bananier, de la canne à sucre et du mangolia aux larges corolles.

L'étudiant s'arrête à chaque pas dans ce sanctuaire de la science botanique. Nous ne le suivrons pas dans ses recherches profondes; les trésors qu'il découvre dans le Jardin des plantes demeureront pour nous enfouis. Pour la plupart des hommes, les plantes n'ont de prix qu'en proportion du parfum qu'elles exhalent ou de la variété et de l'élégance des couleurs qui ornent leurs brillantes corolles. Je pense qu'il suffira de dire, pour la plupart de mes lecteurs, que le Jardin de Montpellier est convenablement disposé pour la culture des plantes qui habitent des régions très-diverses. De vastes serres chaudes renferment les produits des tropiques; des monticules ombragés et exposés à la fraîcheur du nord, sont couverts de plantes alpestres; des bassins nourrissent les plantes aquatiques, et des blocs de tuf soutiennent les mousses et les lichens. Il est à regretter que l'on n'ait rien fait dans ce bel établissement pour la zoologie; à l'aide de nos relations avec la côte de Barbarie, on pourrait aisément le peupler d'animaux africains qui donneraient de la vie à cette nature qui, dans certaine saisons, ne laisse pas que de paraître un peu morne [1].

Ce jardin, le premier de ce genre dont la France ait été dotée, fut fondé par Pierre Richier de Belleval; il y professa la botanique; il y consacra aussi toute sa fortune. Aussi écrivait-il à Henri IV: « *L'achapt, bastiment et peuplement de votre jardin, l'entretenement ordinaire de six*

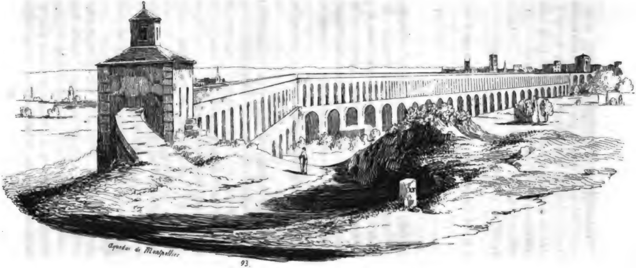
---

1 Depuis quelques années il s'est établi dans le nord de l'Europe, et principalement en Angleterre, des sociétés zoologiques qui, à l'aide de souscription, ont acquis de vastes et beaux jardins peuplés par leurs soins de quadrupedes et d'oiseaux de tous les climats; on en voit plusieurs errer librement dans les allées, d'autres renfermés dans des enclos ou dans des cages, vivent néanmoins en plein air. Londres possede deux établissemens de ce genre qui rivalisent de beauté, on en voit à Manchester et à Liverpool et ailleurs, qui ne le cedent en rien à ceux de la capitale. Il va sans dire que l'on exige une légère rétribution à l'entrée de ces jardins. Cette rétribution suffit pour payer les intérêts des actionnaires; elle éloigne les personnes plus accoutumées à dégrader qu'à admirer les merveilles de l'art et de la nature, et elle assure à la population et aux étrangers un aliment de curiosité, un moyen de douces jouissances et un objet d'études dignes d'intérêt.



Cathédrale de Montpellier.

12.



93.

Digitized by Google

hommes et bestes chevalines, pour le transport des plantes, les recherches loingtaines et voyages ont tellement épuisé mes petits moyens, que je ne suis demeuré que chargé de grosses dettes et d'une nombreuse famille.»

Dans un des sentiers du Jardin des plantes, ombragé d'antiques cyprès et de mélèses, le voyageur s'arrête devant une excavation en forme de grotte artificielle; un treillage en défend l'entrée, mais en soulevant les lianes qui le recouvrent, on aperçoit au fond de ce réceptacle obscur, une tablette de marbre blanc. C'est un tombeau. Non celui d'un savant, mais le tombeau d'une jeune fille qui fut belle peut-être, heureuse sans doute, car l'histoire dit qu'elle allait épouser celui qu'elle aimait. Son père adoptif, ministre anglican, la conduit à Montpellier pour y respirer un air tiède, propice à sa santé. Elle meurt; mais comme elle meurt sous le régime de la révocation de l'Édit de Nantes, le peuple fanatique,

En lui donnant ses pleurs, lui refuse une tombe!

La fille du pasteur étranger sera-t-elle privée de la sépulture? doit-elle être traînée sur la claie? Cette idée révolte le malheureux père. Aidé d'un fidèle serviteur, il profite de l'obscurité de la nuit, et furtivement, il emporte son mort et l'ensevelit en secret..... Le pasteur était le poëte Young; et la tombe modeste du Jardin des plantes révèle le nom de sa fille:

PLACANDIS NARCISSÆ MANIBUS.

Écoutons les douleurs du père et les plaintes du poëte:

« Enlevée avant son midi, et à l'heure nuptiale! et lorsque la fortune propice souriait sur toi, ainsi que ton amant; lorsque tes premières joies avaient le parfum le plus doux, et lorsque l'homme aveugle disait ton bonheur complet! — Sur un rivage étranger, où des étrangers pleuraient; étrangers à toi, et, chose surprenante, étrangers à la bonté, et ils pleuraient; leurs yeux laissaient couler des pleurs inhumains,

pleurs étranges qui coulaient de cœurs de pierres, tendresse endurcie; tendresse qui rehaussait leur sévérité; tendresse armée d'acier contre les doux penchans de la nature. Tandis que la nature fondait leur cœur, la superstition les jetait dans le délire : ceux qui pleuraient sa mort lui refusèrent un tombeau.

» L'esprit d'une aveugle dévotion a pétrifié leur cœur, et ils ont refusé à un corps de terre le don d'un peu de terre, faveur qu'ils accordent à leurs chiens. — Que pouvais-je faire? A qui demander du secours? Quelle ressource? Pieux et sacrilége, je dérobais une tombe; avec une piété impie je profanais un tombeau. Je fus prompt à remplir ce devoir : craintif dans ma douleur, je semblais être plutôt son meurtrier que son ami. Entouré des ténèbres de la nuit, je soupirais à voix basse ce que j'aurais dû faire résonner jusqu'aux extrémités de leur empire, et je ne gravais pas le nom de celle dont la tombe devrait s'élever jusqu'aux nues. Crainte insensée! Pourquoi craindre ses ennemis tandis que j'obéissais aux lois les plus impérieuses de la nature? Pardonne à la nécessité, ombre bénie! J'exhale à l'envi mon chagrin et mon indignation; une demi-malédiction se mêle à ma prière; je m'irrite contre l'homme, tandis que j'adore Dieu. La terre barbare a été mendiée sur sa cendre sacrée, et j'ai frappé du pied cette terre maudite, et avec un sentiment d'humanité qu'ils refusèrent à Narcisse, je leur ai souhaité à tous un tombeau [1]! »

---

1 Snatch'd ere thy prime! and in thy bridal hour!
And when kind fortune, with thy lover, smil'd!
And when high-flavour'd thy fresh op'ning joys!
And when blind man pronounced thy bliss complete!
And on a foreign shore, where strangers wept!
Strangers to thee, and, more surprising still,
Strangers to kindness, wept. Their eyes let fall
Inhuman tears! strange tears! that trickled down
From marble hearts! obdurate tenderness!
A tenderness that call'd them more severe,
In spite of nature's soft persuasion steel'd:
While nature melted, superstition rav'd;
That mourn'd the dead, and this denied a grave.
The sainted spirit petrified the breast,
Denied the charity of dust to spread

Après avoir parcouru le jardin botanique, le cicérone ne manque pas de vous conduire, par des rues tortueuses et escarpées, à l'Ecole de médecine. Ce n'est pas sans une certaine vénération que l'on contemple l'antique façade de ce monument, surmonté, à la corniche supérieure, de machicoulis mauresques. On franchit un pont comme pour entrer dans un château, et bientôt, dans le vestibule, un concierge officieux vient s'offrir pour vous montrer l'intérieur de ce sanctuaire de la science. Il ne contient cependant rien de bien intéressant ni de bien grâcieux pour la plupart des voyageurs. On parcourt les divers auditoires où les étudians viennent recevoir ici leurs leçons de pathologie, d'anatomie, de physiologie, de chirurgie, de botanique, de chimie, etc.; là des leçons que l'on prend et que l'on donne sur les membres saignans d'un cadavre; plus loin on traverse une salle circulaire où les bustes des hommes qui ont illustré la science reposent comme les statues des héros et des dieux qui s'élevaient dans leurs niches au fronton des temples antiques; ailleurs, on s'arrête dans une bibliothèque dont on se contente de parcourir rapidement, des yeux, les rayons garnis de 35,000 volumes et de manuscrits dont tous les trésors ne sont pas encore connus, et au milieu desquels on peut remarquer des écrits de la reine Christine, et le

---

O'er dust! a charity their dogs enjoy.
What could I do? what succour? what resource?
With pious sacrilege a grave I stole;
With impious piety that grave I wrong'd:
Short in my duty, coward in my grief!
More like her murderer than friend, I crept
With soft suspended step, and muffled deep
In midnight darkness, whisper'd my last sigh.
I whisper'd what should echo through their realms;
Nor writ her name, whose tomb should pierce the skies.
Presumptuous fear! how durst I dread her foes,
While nature's loudest dictates I obey'd?
Pardon necessity, blest shade! of grief
And indignation rival bursts I pour'd?
Half execration mingled with my prayer:
Kindled at man, while I his god adored:
Sore grudged the savage land her sacred dust;
Stamp'd the cursed soil; and with humanity
(Denied Narcissa) wish'd them all a grave.

NIGHT. III.

plan de la Jérusalem délivrée du Tasse, transcrit de sa propre main.

Mais ce qui caractérise, d'une manière toute spéciale, la Faculté de médecine, c'est le conservatoire anatomique. Ici l'art est venu reproduire tous les secrets et toutes les difformités de la nature. Tout ce qu'il a été impossible de conserver des lambeaux du corps humain a été imité avec une vérité effrayante, à l'aide de moulures en cire. De tous côtés, les regards se promènent sur des cadavres livides et des membres épars. Une fois le premier mouvement de répugnance et de terreur dissipé, on peut lire ici à loisir, et avec profit, une grande leçon dans une des pages les plus intéressantes du livre de la création. C'est une histoire qui nous touche de bien près, et il est permis de s'étonner que si peu de personnes se soucient de l'étudier, et de connaître de ce monde, au moins l'intérieur du palais qu'elles habitent. La plupart des pièces anatomiques en cire viennent d'Italie; mais ce qui est intéressant pour l'histoire de l'art, c'est que les plus belles pièces ont été confectionnées à Montpellier même, ainsi que toutes les autres préparations. On s'arrêtera volontiers un moment devant les représentations fidèles de quelques-unes des plus belles opérations de Delpuech, illustré par une vie si utile à la science et une fin si tragique. On trouve aussi dans ce muséum quelques pièces d'anatomie comparée, mais cette partie est loin d'être complète.

En sortant du conservatoire, on rencontre quelquefois, dans les corridors de l'école, une longue procession au port grave et à l'aspect sévère : c'est un licencié que l'on va soumettre aux dernières épreuves du doctorat. Il passe au milieu de la foule revêtu d'une robe en lambeaux; cette robe est un monument historique. Rabelais la porta le jour de sa réception; depuis, les nombreuses pièces qui y ont été ajoutées ont pris en entier la place du lambeau primitif. C'est cependant toujours la robe de Rabelais. Un personnage presque allégorique termine ou précède le cortège; à sa marche grave et cadencée, on croirait reconnaître un des massiers

de Molière ; c'est un appariteur revêtu de la robe d'uniforme ; il soutient sur son épaule droite une énorme massue, autour de laquelle s'enlacent les replis du serpent d'Épidaure.

On ignore l'origine de l'école de médecine de Montpellier ; on sait cependant, par un fragment d'une lettre de St Bernard, que les médecins de cette ville étaient célèbres dès le XII.me siècle. Il y dit, en parlant d'un archevêque de Lyon, que ce prélat étant tombé malade en allant à Rome, se détourna de sa route pour venir à Montpellier, et qu'il y dépensa, auprès des médecins, *tout ce qu'il avait et ce qu'il n'avait pas*. Il paraît cependant que ce ne fut qu'en 1220 que l'école reçut une organisation définitive ; elle en fut redevable au cardinal Conrad, qu'Honoré III envoya comme légat à cette époque.

On sort de l'école avec une certaine empreinte de tristesse, et l'on sent le besoin d'aller respirer l'air embaumé du Peyrou.

Avant de se rendre à cette promenade célèbre, on s'arrête un moment devant la cathédrale St Pierre. Nous en avons reproduit le trait, fig. 92, et c'est le prolongement de cet édifice, à gauche, qui forme la façade de la Faculté de médecine. Le porche de la cathédrale est très-remarquable ; il est en forme de dais colossal, supporté par deux énormes piliers et surmonté de deux pinnacles coniques. L'effet de cet appendice a vraiment un caractère de grandiose ; mais le reste de l'église, soit à l'extérieur, soit à l'intérieur, est généralement nu et irrégulier. On parle d'un beau tableau qui orne le fond du sanctuaire ; il représente un miracle attribué, par quelques légendes, à St Pierre et à St Paul. On prétend que Simon le Mage voulant montrer qu'il pouvait égaler les prodiges opérés par les apôtres, s'était élevé et soutenu dans les airs à l'aide des démons, en présence de Néron à Rome ; mais qu'enfin les prières des apôtres avaient causé sa chûte. Ce tableau est de Bourdon. Ce peintre naquit à Montpellier en 1616 ; Christine de Suède le nomma son premier peintre. Le musée du Louvre possède deux tableaux de lui d'un grand mérite, malgré l'incorrection

du dessin. Un peintre de Montpellier ayant fait imprimer une amère et injuste critique du grand tableau qu'il avait fait pour la cathédrale de sa ville natale, Bourdon s'en vengea en représentant l'artiste jaloux sous les traits de l'envie, dans les peintures dont il décora la maison de M. de Robin, conseiller en la cour des comptes, que celui-ci faisait réparer pour le passage de Louis XIV qui y logea en effet en 1660.

On passe de la ville à la promenade du Peyrou, sous un arc de triomphe et sur un pont. Ce premier monument, assez massif, a été élevé d'après les dessins de Dorbay et sous la direction de l'architecte Daviler qui exécuta les autres travaux de la promenade. Cette porte triomphale, dédiée à Louis-le-Grand, est ornée de divers bas-reliefs de Philippe Bertrand. Ceux qui font face à la ville représentent la révocation de l'Edit de Nantes et la jonction de l'Océan et de la Méditerrannée, par le canal de Languedoc; un bienfait et une malédiction. Les sculptures qui font face à la promenade sont des emblêmes des conquêtes du grand roi.

Le mot de Peyrou désigne, en languedocien, un lieu pierreux. L'emplacement où est maintenant située cette place n'était en effet, autrefois, qu'une élévation pierreuse, et il paraît que, dans les premiers temps, ce lieu servait de marché. On trouve les mots suivans : *Forum seu mercatum Montispessulani del Peyrou*, dans un acte de l'année 1156.

L'esplanade du Peyrou s'avance comme un promontoire, sur une riche vallée qu'elle domine, et dont un immense aqueduc franchit tout l'espace à l'aide d'une multitude d'arches aux formes aériennes. On a beaucoup critiqué ce beau monument d'Henri Pitot, qui reçut la vie à Aramon, et que la France compte au nombre de ses bons mécaniciens. Peut-être ce monument a-t-il le tort de ne pas appartenir aux temps antiques et de ne pas avoir subsisté pendant vingt siècles de révolutions et d'orages. En attendant il rend un service éminent à la ville de Montpellier, en apportant à une grande élévation un volume considérable d'eau que lui fournit la

fontaine de St Clément, située à une lieue et demie dans le voisinage de Montferrier. Ces belles eaux se réunissent dans un château d'eau d'une construction élégante qui rappelle quelque chose du grandiose et de l'afféterie des ornemens de Versailles.

L'aqueduc a 13,904 mètres, dont 4,252 hors du sol. 880 mètres depuis le réservoir dit des arcades jusqu'au Peyrou sont supportés par 53 arceaux de 8 mètres d'ouverture, surmontés de 183 arceaux plus petits.

Le dessin que nous donnons de cet aqueduc a été pris de l'extrémité occidentale faisant face à la ville; le château d'eau ne se voit donc que de fort loin et se confond avec les maisons de Montpellier.

La promenade du Peyrou est vraiment un site méridional. Ce qui en fait la beauté est presque indéfinissable, car elle tient à la pureté et à la chaleur du ciel. C'est le soir, au coucher du soleil, qu'il faut admirer ce site, car, avant cette heure, l'horizon est si nettement tracé, ses détails si positifs, qu'il se confond d'une manière peu pittoresque avec les premiers plans; mais, à la chûte du jour, ces grandes lignes sont noyées, ici, dans un océan de vapeurs, là, dans un nuage d'or. Mais, je le répète, dans cette vue unique, le ciel est le tableau, et la terre n'est guère que l'encadrement.

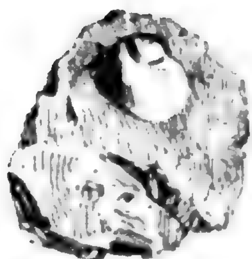
Le voyageur aura consacré une journée aux divers objets que nous avons indiqués dans cette description; il nous reste un grand nombre d'autres curiosités à lui faire voir; mais nous le laisserons prendre du repos, et il nous permettra de renvoyer de nouvelles indications à un autre chapitre [1].

---

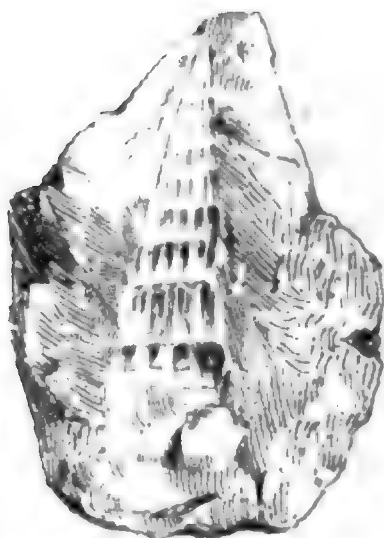
1 Nous avons emprunté plusieurs documens à la *Notice de Montpellier* de M. Charles de Belleval. 1826.

LE PUECH D'AUTEL.

Il y a peu de promenades agréables dans le voisinage immédiat de Nismes ; ce qui pourrait contribuer à expliquer, sans toutefois la justifier, la coutume que les habitans de cette ville ont de se promener très-peú ou de s'engouffrer, pour chercher l'air, avec la foule, dans les allées de la Fontaine, ou sur les trottoirs des boulevards extérieurs, à l'heure où un peuple turbulent en inonde les avenues. Il est certain qu'il faut aller bien loin pour trouver la campagne. Dirige-t-on sa course du côté de la plaine ? Il faut long-temps se résoudre à être enfermé dans un sentier bas, clos de tristes murailles qu'il faut se hâter de dépasser, car on y est presque constamment assaillis par des nuées de moucherons et par les exhalaisons des engrais dont les jardiniers enrichissent leur sol productif. Veut-on respirer l'air des garrigues ? Il faut long-temps gravir des sentiers rocailleux et escarpés ; si l'on se dirige vers l'est, gare aux nuées de pierres que les enfans font pleuvoir de toutes parts, car depuis long-temps ils ont pris possession des monticules et des moulins à vent, dont ils font la scène d'une hostilité permanente. Veut-on franchir les collines à l'ouest, gare aux boules des joueurs de mail, qui bondissent de toutes parts au péril des paisibles promeneurs. Il faut donc choisir entre ces dangers et ces désagrémens, à moins de se résoudre aux ennuis du blocus. Aujourd'hui je confierai mes lecteurs à la loyauté des joueurs de mail, et je proposerai une promenade géologique au Puech d'Autel. Il faut traverser le Cours Neuf, franchir le lit desséché du Cadereau, à côté ou sur un pont qu'il a fallu relever deux fois après les dévastations causées par l'accumulation et le deversement subit des eaux pluviales. On laisse à gauche l'Abattoir, connu sous le nom peu grâcieux d'*Escorcheoir*. C'est un bel établissement à la restauration duquel nous devons de ne plus voir dans les rues de Nismes, le hideux spectacle d'une tuerie de porcs et de veaux. On prend,


LYMNÉE. 95

PLANORBE. 94.

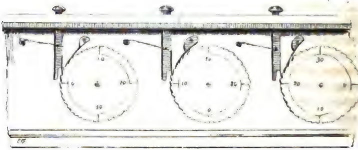

Empreinte de Potamide. 96.

POTAMIDE. 97.

CYCLADE. 98.

FOSSILES du PUECH D'AUTEL.

OBSERVATOIRE · VALZ .



Compteur de Salze. 100.

Digitized by Google

à mi-chemin d'une petite route qui conduit à celle de Montpellier, un sentier à droite, escarpé et étroit qui se dirige vers l'ouest et mène à la cîme d'une colline que chacun reconnaît au télégraphe qui en domine la sommité : c'est le *Puech*, ou pic, *d'Autel*. (prononcez Pieud'autel).

Cette promenade promet une heure d'exercice salutaire, un air pur et une belle vue. Mais l'ami de la science et celui qui sans lui avoir consacré beaucoup de temps, se plait dans la contemplation des merveilles de la création, trouvera ici un phénomène géologique digne d'un moment d'attention. Qu'il sache donc qu'en escaladant le dernier plateau de ce petit mont, il foule aux pieds un terrein qui n'est point dû aux dépôts successifs de la mer, comme tous les monticules et les plaines qui l'entourent, mais à un amas d'eau douce. C'est le dernier lambeau de ce terrein qui se rencontre dans d'autres parties septentrionales du département, que M. E. Dumas et plusieurs autres géologues étudient depuis long-temps avec un soin tout particulier.

J'invite le jeune naturaliste à chercher attentivement, dans les déchirures de ce monticule, surtout dans celles qui servent de piédestal au dernier plateau sur lequel on a élevé la tour du télégraphe ; il y trouvera sans peine, dans un calcaire tantôt mou, tantôt assez durci pour offrir une cassure concoïde, des coquillages pétrifiés qui appartiennent évidemment aux eaux douces, et dont les analogues vivans sont assez connus. Voici leurs noms : Planorbes, fig. 94 ; Lymnées, fig. 95 ; Potamides, fig. 96 ; Cyclades, fig. 98, etc. Quelques recherches suivies augmenteraient sans doute cette monographie.

Au-delà du télégraphe se trouve un accident de rocher assez connu des habitans du pays ; c'est une petite grotte formée par la jonction brusque des terreins des formations marines et d'eau douce. Au fond de ce petit réduit, les eaux d'infiltration se sont accumulées comme dans une citerne : cette source jouissait autrefois de quelque réputation médicinale. On prétend que, pour augmenter le nombre des personnes qui venaient y puiser moyennant une légère ré-

tribution, les gardes champêtres avaient soin d'y jeter des drogues; mais depuis que la source est à peu près abandonnée, les eaux ne souffrent plus aucune altération artificielle, et l'on peut y reconnaître une légère quantité de sulfate de fer, due sans doute à la décomposition de quelques veines de pyrites que récèlent les fissures du calcaire marin.

OBSERVATOIRE-VALZ.

Ce devait être un singulier spectacle que celui d'un observatoire du moyen âge; sanctuaire mystérieux et redouté d'où sortaient de temps en temps d'obscures prédictions, aussi bien que de savantes découvertes, et où, aux élaborations de l'astrologie et de l'alchimie, se trouvaient allié, dans l'esprit du peuple, l'accomplissement des charmes cabalistiques de la divination et d'un commerce sacrilége avec les esprits malfaisans. Ces réduits, quelquefois assez vastes et souvent pratiqués dans l'épaisseur de tours massives dont on ne connaissait point l'issue, étaient généralement inaccessibles au vulgaire, et ce n'était qu'à force d'adresse et de riches présens que quelques personnages privilégiés, des souverains et de grandes dames, y pénétraient furtivement pour interroger l'avenir, conjurer la mort d'un ennemi, ou chercher des remèdes à des maux physiques ou moraux qui avaient jusqu'alors résisté aux efforts des médecins et des casuistes. Alors l'œil des mortels apercevait, à la faveur d'une lampe sépulcrale, un homme pâle, au front chauve, au regard sévère, usé par l'inquiétude et l'émaciation, affublé souvent d'un costume symbolique dont l'ample étoffe paraissait mouchetée de caractères hiéroglyphiques; et cette figure, dont le Teniers et Rembrandt ont si admirablement reproduit les traits au milieu du voile magique de leur clair-obscur, apparaissait comme enfouie au milieu d'un monceau de manuscrits, de chartes, de télescopes, d'astrolabes, d'alambics, de cornues et de lézards empaillés. Cette auréole

de science imprimait au savant tantôt un caractère presque sacerdotal, tantôt la souillure d'un excommunié; aussi voyait-on l'astrologue, ici, sucer la substance d'un peuple crédule; ailleurs, devenir l'objet de son exécration et de sa terreur; et si d'ordinaire le peuple n'approchait de l'observatoire qu'à une distance respectueuse et en se signant religieusement, d'autrefois on le vit, tumultueux, en fureur, violer le sanctuaire du paisible savant pour en arracher un Ramus, le traîner dans les rues, le lapider comme un martyr, ou livrer un Galilée au bras de l'inquisition pour lui extorquer l'aveu formel qu'il ne s'aviserait plus de croire que la terre tourne autour du soleil.

Aujourd'hui tout est bien changé; l'astrologie a fait place à l'astronomie, c'est-à-dire que de roman elle est devenue histoire, science d'observation, calcul rigoureux, application des plus hautes mathématiques, science sublime sur les bases de laquelle les savans sont d'accord, et qui ne permet aucun doute à ceux qui ne sont pas savans, comme elle ne leur demande aucun acte de crédulité. L'astronome est un homme habillé et fait comme un autre, qui descend souvent des demeures éthérées, dans la contemplation desquelles il fait ses délices, pour retrouver sur notre basse terre les devoirs du citoyen, et les délices de la famille et les charmes de l'amitié, (je parle de M. Valz), accessible à tout le monde, même aux profanes, surtout aux jeunes gens qui aiment l'étude, indulgent, sensible, bon, affectueux, malgré la rigoureuse rigidité des mathématiques.

Quant à l'observatoire, il semble s'être simplifié à mesure que la science a fait plus de progrès. Il faut encore gravir, il est vrai, surtout dans le sein d'une ville, un grand nombre d'escaliers tournoyans pour atteindre la plate-forme, dont la première condition rigoureuse est de dominer un horizon étendu et de n'être offusqué par aucun obstacle; mais un petit nombre d'instrumens de forme simple, d'une exactitude parfaite, d'un maniement aisé, en compose tout l'appareil. L'édifice même d'un observatoire se réduit aussi presque partout aux formes mesquines d'un cube de maçonnerie, et il a fallu

l'accident particulier qu'y ajoute le cours bourbeux de l'Agau pour nous engager à donner ici le dessin pittoresque de l'Observatoire-Valz, dans l'intérieur duquel nous comptons faire une incursion.

Avant la fondation de cet Observatoire, nous n'en retrouvons, dans un cercle de pays très-étendu, qu'un seul, celui de Montpellier, établi dans la tour Babotte, qui a subsisté autant que les savantes recherches de MM. Poitevin, Ratte, Plantade, et qui, depuis leur mort, a dû céder la place à un télégraphe. Espérons que le cours que M. Valz va faire dans la cité savante préparera de jeunes astronomes, dont les études rendraient le rétablissement de cet observatoire plus urgent encore. Ajoutons qu'avant M. Valz, nous comptons, dans les fastes scientifiques de Nismes, peu d'observateurs dignes de remarque. Séguier, protecteur de l'académie de Nismes, et compagnon-élève de l'antiquaire Maffei, fit l'observation du passage de Vénus sur le soleil. On doit aussi la découverte d'une comète, en 1729, au père Sarrabat qui observait à Nismes, lieu de sa résidence. Ces noms pourraient être aisément oubliés par les astronomes, mais celui de M. Valz vient naturellement à la mémoire toutes les fois qu'il s'agit d'astronomie dans la France méridionale.

Notre savant et modeste astronome ayant bien voulu me donner accès dans son observatoire, et m'en expliquer les divers appareils, je pense que quelques-uns de mes lecteurs me sauront gré de leur répéter cette intéressante leçon, dont j'ai pu recueillir quelques miettes pour les faire figurer dans un ouvrage où j'ai promis de consigner tout ce que le pays offre de remarquable sous le point de vue scientifique, aussi bien que sous le rapport pittoresque et moral.

Le premier objet qui attire l'attention du curieux, dans l'Observatoire-Valz, ce sont les appareils à l'aide desquels ce savant fait ses observations météorologiques. La météorologie, comme on le sait, est une science d'observation par laquelle on constate l'état exact de l'atmosphère sous le rapport de sa pesanteur, sa température, ses agitations, son humidité et ses aspects variés. Cette science est encore dans

l'enfance, parce que long-temps les savans ont voulu bâtir des hypothèses avant de réunir des faits ; depuis quelques années les météorologues suivent une marche beaucoup plus rationnelle, se contentant, pour le présent, de faire de bonnes observations qu'ils doivent un jour léguer à leurs enfans qui en déduiront les bases de la science. A neuf heures du matin, à midi et à trois heures après midi, qui sont les époques critiques de la journée, vous verriez l'observateur, la loupe à la main, courbé sur son baromètre pour apprécier, avec une exactitude qui va jusqu'à 1/100 de millimètres la colonne de mercure équivalente à celle de l'air atmosphérique. Le baromètre de M. Valz est celui de Fortin, à niveau constant. La sensibilité de cet instrument est telle que l'on peut rendre sensible la différence de quelques pieds de hauteur, celle d'une table ordinaire par exemple. Cet instrument, exposé au nord, est soigneusement suspendu à côté d'un fil à plomb qui en constate la perpendicularité. L'observateur veut-il le déplacer, le transporter au sommet d'une montagne, un appareil parfaitement simple, un étui de bois s'empare de l'instrument, bientôt, muni d'un fourreau de cuir, le voyageur le suspend en bandouillère sans craindre qu'aucune secousse ne compromette la colonne de mercure qu'il a eu soin de pencher en sens inverse de l'état ordinaire. Un second baromètre que possède M. Valz, le baromètre à siphon de Bunten, paraît cependant plus commode pour les voyages.

Du baromètre, l'observateur passe au thermomètre. C'est ici que la science moderne s'est montrée ingénieuse. Je prie le lecteur qui ne connaît pas les thermomètres à maxima et à minima, de vouloir bien suivre avec quelqu'attention ce que je vais dire. Un tube de verre, muni d'une boule comme un thermomètre ordinaire, est placé horizontalement, il contient, au lieu de mercure, de l'esprit de vin rouge, et une petite tige d'émail qui repose dans le liquide. Quand la température baisse, l'esprit de vin, en se contractant, emmène par *succion*, si je puis ainsi dire, la petite tige d'émail qu'il dépose dans la partie du tube la

plus rapprochée de la boule qu'il ait atteint dans le courant de la nuit. L'observateur peut dormir tranquille, la tige d'émail reste fixe au degré de la plus basse température, dans l'intervalle de ses observations. C'est le thermomètre à *minima*. Le thermomètre à *maxima*, ou celui qui indiquera la plus haute température, est construit sur un autre principe. Ici, le mercure vient remplacer l'esprit de vin, et une tige d'acier est substituée à la tige d'émail. Le mercure, loin de *sucer* la tige d'acier, la pousse sans y adhérer, elle la dépose donc dans l'endroit du tube le plus éloigné de la boule qu'elle ait atteint dans la journée ; elle marque le plus grand allongement de la colonne de mercure, savoir la plus haute température.

Le météorologue prend aussi note de la direction et de la force du vent, à l'aide d'une girouette qui répond à un cadran dans l'intérieur de l'observatoire, pour indiquer la direction, et à une petite balance à ressort pour marquer la force. Cet appareil constitue l'*anémomètre* [1]. Il paraît que les vents du nord et du midi sont ceux qui soufflent le plus généralement dans nos contrées, et ils atteignent en vîtesse jusqu'à 35 $^{m.}$ par seconde ou 25 lieues par heure. Les ouragans des Antilles atteignent jusqu'à 32 lieues.

L'*udomètre* sert à mesurer la quantité d'eau qui tombe sur la surface de la terre. Il consiste en un entonnoir d'une grandeur déterminée qui correspond à un tube dont l'orifice est le dixième de celui de l'entonnoir ; des degrés sont marqués sur un tube de verre attenant au tube métallique. Cet instrument a fait reconnaître qu'il tombe, année commune, $0^{m},65^{c}$ d'eau à Nismes ; dans une seule journée il en est tombé jusqu'à $0^{m},15^{c}$. A Paris, la quantité d'eau pluviale est moindre d'un quart, quoique le climat soit infiniment plus humide.

On mesure l'humidité de l'air à l'aide de l'*hygromètre* qui est basé sur le fait bien connu, des dames surtout, que

---

1 Le nom de diplanéomètre que M. Valz a donné à cet instrument, parce qu'il donne deux genres d'indication, a été adopté.

l'humidité a la propriété de détendre et d'allonger les cheveux. Un cheveu communique à une aiguille qui en indique les expensions ou les contractions sur un cadran numéroté d'après une convention reçue par tous les savans de l'Europe.

La planche 101 indique les oscillations du baromètre et du thermomètre, à Nismes, pendant l'année 1834, mois par mois. La moindre attention suffit pour comprendre l'usage de ce tableau qui a beaucoup de rapport avec celui que nous avons donné pour la hauteur des lieux les plus remarquables du pays.

Le docteur Baux, qui a laissé des souvenirs si honorables dans le pays, et qui a terminé une suite de quatre générations d'habiles médecins, a légué à la science des observations météorologiques de quarante-quatre années. Son petit-fils, M. Valz, les poursuit avec une assiduité et une précision admirables, depuis treize ans environ,

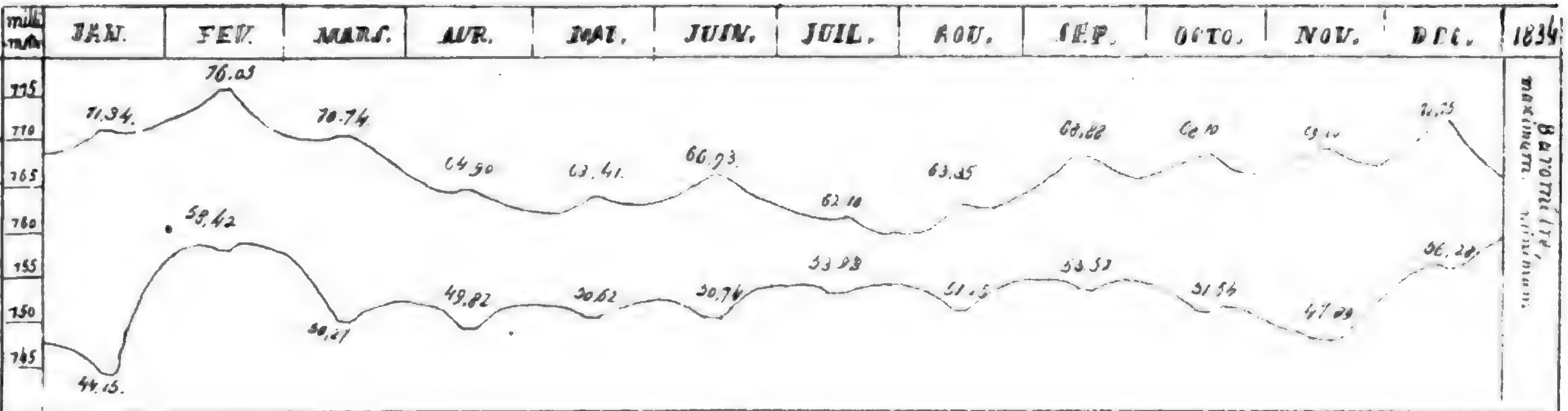
Un travail du même genre se poursuit simultanément sur divers points du globe, et depuis Calcutta jusqu'à Londres, du Cap de Bonne-Espérance jusqu'à Philadelphie, à heures fixes, les observateurs consignent depuis plusieurs années, avec une exactitude scrupuleuse, toutes les vicissitudes de notre atmosphère. A l'aide de tant de recherches et d'une persévérance si soutenue, n'est-on pas en droit, sans être accusé d'avoir des idées trop retrécies, de s'adresser la question du *cui bono*, quel a été le résultat de ces efforts, quel bien en espère-t-on pour l'avenir ? Il est évident que tous ces matériaux épars doivent servir un jour à élever un édifice complet. Il semble que les savans de nos jours, en donnant à leurs recherches une importance qui paraît, au premier abord, dépasser celles du résultat qu'ils espèrent obtenir, élèvent, pour ainsi dire, autant de pierres d'attente pour une science plus vaste et des découvertes d'un intérêt immense. Alors peut-être reconnaîtra-t-on les lois qui régissent l'état de l'atmosphère; alors l'agriculture deviendra une science exacte, et les chances d'un voyage sur mer seront calculées d'avance; on saura, d'une manière positive, l'influence de la lune sur les marées atmosphériques,

et la cause des vents et les caprices de leurs déviations, et peut-être l'homme, délégué de Dieu pour dominer la terre, étendra-t-il son domaine, au gré de son intelligence, jusqu'aux régions aériennes qui, jusqu'à présent, ont échappé à ses investigations et à son empire! Peut-être aussi, car cette idée toute opposée est aussi admissible, peut-être le résultat de toutes ces recherches aura-t-il pour effet de convaincre l'homme d'ignorance et de faiblesse, de lui montrer les limites de sa science et de lui annoncer un pouvoir intelligent qui plane au-dessus du monde qu'il habite et qui fait mouvoir les causes secondes par un effet immédiat de sa puissante et bienveillante volonté.

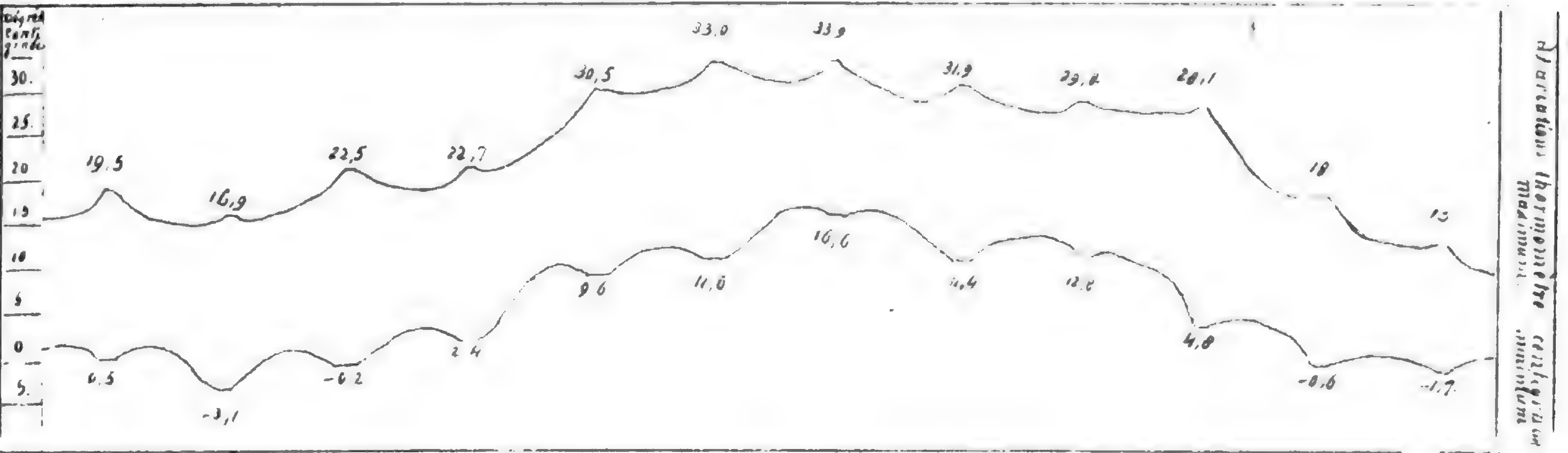
Des appareils et des travaux des météorologues passons au véritable observatoire de l'astronome.

Je pense que le curieux ne pourra se défendre d'un mouvement de surprise, quand il reconnaîtra que l'observatoire d'un astronome moderne se réduit à peu près à deux instrumens : la lunette méridienne et le télescope équatorial.

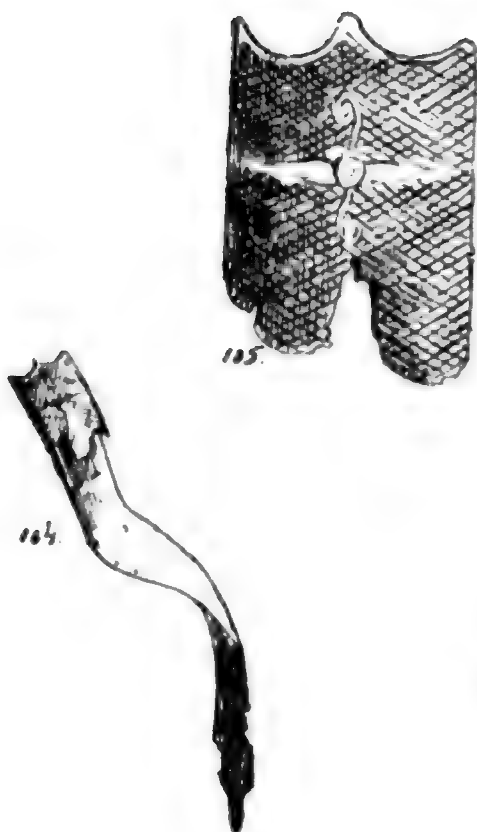
Le premier instrument est un télescope très-soigneusement construit, soutenu sur deux pivots dont l'un, creux. Il est si bien balancé, que l'instrument, quoique d'un poids qui excède cent livres, peut se mouvoir à la plus légère impression du doigt, et néanmoins demeurer fixe dans la position où l'impulsion de la main l'a laissé. Ce télescope est constamment disposé de manière à se mouvoir uniquement de haut en bas, dans la direction du méridien de l'observateur. Nous n'entrerons point dans le détail minutieux des procédés au moyen desquels on le place dans cette position avec une exactitude rigoureuse, ni dans l'exposition du système de lentilles qui constitue le télescope lui-même, qu'il suffise de savoir que cet instrument a pour effet de permettre à l'observateur de suivre tous les astres qui passent successivement au méridien par l'effet de la rotation de la terre. Des fils de platine qui s'entre-croisent déterminent encore le passage de l'étoile dans le champ de la lunette. Ils sont très-visibles pendant le jour; une lampe, dont les rayons sont dirigés dans le corps de l'instrument



1834
JAN.
FEV.
MARS.
AVR.
MAI.
JUIN.
JUIL.
AOU.
SEP.
OCTO.
NOV.
DEC.
Baromètre,
maximum.
minimum.
milli mètr.
775
770
765
760
755
750
745
71.34.
76.03
70.74
64.90
63.41.
66.93.
62.10
63.35
68.88
44.15.
59,42
50,21
49.82
50.62
50.76
53.93
53.53
51.56
47.09
56.28
101



Variations thermomètre centigrade
Maximum.
minimum
degrés centigrades
30.
25.
20
15
10
5
0
5.
19.5
16,9
22,5
22,7
30,5
33.0
33.9
31.9
29.8
28.1
18
13
0.5
-3,1
-0.2
2.4
9.6
11.0
16,6
4,8
-0.6
-1.7
102



armes antiques trouvées dans les environs
du Grand-Gallargues

Fer concrétionné de Ganges 107.

par un conduit pratiqué dans l'un des supports même de la lunette, les éclairent pendant la nuit. L'astre parcourt avec rapidité les intervalles que laissent entr'eux les fils ; l'observateur, attentif aux phases de cette course silencieuse, en suit la direction, en compte les instans. Ici se présente une difficulté : pendant que l'œil suit cette marche mystérieuse, et que l'esprit est comme absorbé par ce spectacle solennel, il faut que la main écrive et consigne dans le livre terrestre les fastes du firmament. Un ouvrier du département, un ébéniste du Vigan, a rendu un service à la science par l'invention d'un petit instrument commode, un *Compteur*, dont nos lecteurs nous sauront gré de leur donner la figure et la description, surtout quand ils reconnaîtront qu'il pourrait s'appliquer à d'autres appréciations que celles de l'astronomie.

Le compteur de Salze, consiste en un disque de bois, armé, à la circonférence, de 40 dents qui correspondent à de semblables divisions sur une des faces latérales ; à l'aide d'un ressort placé verticalement, la plus légère impression du doigt peut opérer un mouvement de rotation de la part du disque, mais un second ressort, placé obliquement, arrête cette rotation à chaque cran, et demande une seconde impulsion du doigt pour opérer un nouveau mouvement. L'observateur, attentif au passage de l'astre dans la lunette, tient donc l'index de sa main droite appliqué au compteur, et à chaque seconde, dont le tic-tac de la pendule marque la chûte, il imprime un mouvement au disque. Le compteur étant muni d'un nombre plus ou moins considérable de disques, l'observateur passe de l'un à l'autre quand il change d'objet d'observation. Une fois l'opération achevée, l'astronome peut, à loisir, consulter son compteur, sur la graduation duquel le point d'arrêt du disque indique le nombre de secondes écoulées, et cela pour plusieurs observations dont il eût été impossible de retenir à l'aide de la simple mémoire les divers élémens. Ainsi, dans la fig. 100 qui représente cet instrument, le premier disque marque 1″, le second 12″, et le troisième 21″.

L'ébéniste Salze, homme intelligent et adroit, était employé

par M. d'Assas-Montdardier, soit pour la construction de divers instrumens, soit pour l'observation même des phénomènes célestes. M. d'Assas-Montdardier, descendant du chevalier d'Assas, aimait beaucoup les sciences astronomiques, mais l'état de sa santé ne lui permettait pas de braver les rigueurs des nuits ou les fatigues de l'observatoire. Il avait fait construire de nombreuses stations sur le flanc de la montagne de la Tude, ainsi que des triangles de fer, à l'aide desquels il faisait étudier le mouvement propre des étoiles. Salze était son œil, et souvent cet homme infatigable racontait que, pendant ses visites nocturnes aux triangles de la Tude, il était fréquemment escorté par des troupes de loups aux yeux étincellans et à la gueule béante, dont il ne pouvait se défendre qu'à l'aide de torches enflammées.

La *lunette équatoriale* ou *instrument parallactique*, qui constitue le second appareil indispensable d'un observatoire, agit dans le sens inverse de la lunette méridienne. On peut lui faire parcourir, à l'aide d'un double mouvement, tous les points du ciel et lui infliger un mouvement de rotation dans le plan de l'équateur. Cet instrument est un de ceux qui conviennent le mieux pour les observations où l'on doit suivre long-temps un objet avec le télescope, parce que celui-ci, une fois pointé, le sera pendant toute la durée de l'observation, pourvu qu'on imprime à l'appareil un simple mouvement de rotation autour de l'axe polaire. Il est surtout indispensable aux *dénicheurs* de comètes ; c'est aussi à l'aide de la lunette équatoriale que plusieurs astronomes ont donné des cartes célestes ; dans la plupart desquelles on compte environ six mille étoiles ; celles de Lalande en indiquent cinquante mille ; des cartes publiées en Allemagne en donnent plus de cent mille.

L'aspect du ciel, à part le spectacle général d'immensité et de splendeur qu'il présente à tous ceux qui lèvent quelquefois les yeux vers les voûtes éthérées, offre peu d'intérêt à ceux qui n'ont pas fait de l'astronomie une étude spéciale. Quand ils en parcourent les plaines immenses à l'aide du télescope ; quand ils ont contemplé Jupiter et ses zônes,

Vénus et ses phases, Saturne et son anneau, le soleil et ses taches, la Voie lactée et ses millions de soleils, les étoiles doubles et les astres diversement colorés, les comètes et leurs appendices lumineux, il ne leur reste plus à voir que la lune; et il faut le dire, pour nous, profanes, la lune est bien l'objet le plus merveilleux; serait-ce parce que ce satellite est notre voisin le plus constant? Serait-ce que notre terre ne peut échapper entièrement à son influence d'attraction? J'en doute; et je présume que cet intérêt provient de ce que le télescope, qui ne fait que diminuer le diamètre apparent des étoiles, grossit à nos yeux celui de la lune, au point de nous laisser apercevoir les détails de son disque blafard. C'est un singulier et mystérieux spectacle que celui du disque de ce monde glacé et décrépit! Je ne sais trop à quoi comparer cette surface crevassée, boursoufflée et immobile. Ici, des plaines immenses à l'aspect desquelles le changement des saisons ne paraît apporter aucune teinte nouvelle; là, des pics sourcilleux qui projettent au loin leur ombre sans reflet; ailleurs, presque partout, des creux circulaires, à bords élevés, semblables aux cratères de nos volcans, dont la plupart ont dix lieues de diamètre, tandis que le plus vaste, que les habitans de notre terre aient observé à sa surface, celui de l'île Sandwich, n'en compte qu'une. J'avais dessiné soigneusement un de ces immenses réceptacles, et je me serais laissé entraîner à la tentation d'en reproduire ici le trait, si je n'avais craint d'être accusé de faire une déviation un peu trop grande du cercle que nous nous sommes tracé autour de Nismes pour servir de limites à nos descriptions.

GRAND-GALLARGUES [1].

Quand on se rend de Lunel à Grand-Gallargues, on longe pendant dix minutes le Vidourle; ses eaux, rares et limpides, sont encaissées dans des chaussées élevées pour em-

1 Je dois la notice qui suit à M. Hugues, pasteur au Grand-Gallargues.

pêcher les inondations. Mais ici on retrouve une de ces nombreuses contradictions dont l'esprit humain se rend coupable. Tandis qu'on élève à grands frais ces digues énormes pour se mettre à l'abri des débordemens, on pratique, dans leurs flancs, des brèches nombreuses par où les eaux, s'échappant avec furie, inondent la plaine en un instant. Combien de fois, à la veille des vendanges, les brèches n'ont-elles pas vomi des flots impétueux qui, dans leur course rapide, ont détruit ces grappes si belles qui excitaient l'admiration des étrangers et qui faisaient la gloire et l'espoir des agriculteurs. Après avoir quitté le Vidourle, la route traverse une plaine très-bien cultivée, couverte de jeunes vignes, ombragée par des cerisiers au feuillage étendu, par des pêchers dont les fruits sont plus nombreux que les feuilles, par des oliviers autrefois bien soignés, mais négligés aujourd'hui à cause de la modicité de leurs produits et des accidens auxquels ils sont exposés.

Après une demi-heure de marche sur la gauche du chemin, à vingt pas dans les vignes, on voit un reste de muraille que, dans le pays l'on nomme *la Paret des Sarrasins*. Au premier abord cette construction n'offre rien de bien frappant ; mais, en l'examinant avec plus d'attention, la curiosité augmente, et pour en deviner la destination primitive, l'esprit se jette dans mille conjectures plus ou moins vraisemblables. Cette muraille a 80 mètres de longueur, 4 mètres de largeur et 2 mètres de hauteur ; elle est fortifiée par des éperons éloignés des uns des autres de 4 mètres environ. Aurait-elle servi à la défense d'un camp romain ? On peut admettre cette supposition, car le camp supposé aurait été défendu dans les autres parties et par le Vidourle et par une petite rivière voisine. Serait-ce une ancienne digue ? Cette explication est bien admissible, car, avant la construction des chaussées actuelles, le lit de la rivière aurait bien pu se trouver dans la direction de *la paret*. Aurait-elle été un ouvrage avancé pour défendre ou attaquer Gallargues ? Cette explication est fortifiée par la tradition qui rapporte qu'autrefois c'était une redoute d'où l'on

se battait du temps des Sarrasins, et son nom confirme cette tradition, car le mot *paret* vient nécessairement du mot latin *paries* qui signifie *muraille*, *fortification*. Quoi qu'il en soit, cette muraille offre beaucoup d'analogie, sous le rapport de la construction, avec la Tour-Magne de Nismes; même ciment, même taille et même disposition des matériaux, même apparence d'éternelle durée.

On entre dans Gallargues par un chemin sinueux, triste et raboteux; de là, le voyageur n'apercevant que le derrière de quelques maisons, n'entendant aucun bruit, se demande s'il se trouve vraiment sur l'avenue d'un bourg de 2,200 âmes; mais bientôt il débouche dans une rue large, bien alignée, bordée de jolies maisons. C'est dans cette rue qu'est située la fabrique de toiles peintes établie depuis cinq ans par la maison Espion-Puech et qui occupe déjà plus de cent ouvriers. Bientôt on se trouve vis-à-vis les remparts qui entouraient la ville. Ces remparts ne sont conservés que dans leur portion occidentale et méridionale; encore de ce côté-là ne sont-ils pas dans toute leur intégrité, car tous les jours on les perce pour y pratiquer des portes, ou bien on les démolit pour construire des maisons sur leur emplacement. L'antiquaire blâme ces démolitions continuelles; il craint qu'un jour on ignore quelle était l'étendue de nos cités et les mœurs de nos devanciers. Mais le philantrope s'en réjouit, car il ne voit dans les remparts que des moyens de destruction et des obstacles à la civilisation. Quant à moi, craignant que les impitoyables maçons ne détruisissent entièrement ces précieux restes, je me suis hâté d'en mesurer toutes les dimensions et d'étudier la nature des fortifications. Les anciens murs décrivaient un carré irrégulier, terminé au sommet de la colline par un château-fort; ils étaient flanqués, de distance en distance, par de fortes tours carrées; au-dessus des remparts étaient des terrasses semblables à celles qu'on voit à Aiguesmortes; deux portes en ogive s'ouvraient sur la campagne. Ces murs, épais d'un mètre 6 décimètres; avaient 600 mètres de circuit et renfermaient au moins 200 maisons. Il est impossible

d'en constater la hauteur primitive. La position et la solidité de ces fortifications devaient faire de Gallargues une place très-forte pour l'époque. Cela nous explique l'importance que, dans le moyen âge, les rois de France attachaient à la possession de ce village ; et surtout cela nous fait comprendre les combats sanglans que dans les guerres des camisards on se livrait pour s'en emparer.

Quand on a dépassé les remparts, les rues deviennent plus étroites, plus irrégulières ; on arrive bientôt sur une terrasse située devant le temple protestant. Cet édifice a été bâti, depuis vingt ans, sur l'emplacement du château qui fut brûlé en 89, et qui appartenait à M. de Rochemaure. Ce temple n'a pas une forme monumentale, parce qu'on a voulu profiter des restes des murs du château ; c'est un carré long de 31 mètres, large de 17 mètres. Le plafond repose sur des colonnes ; ces colonnes sont posées sur les piles qui soutiennent les tribunes. Des marches du perron du temple, le voyageur contemple avec étonnement cette vaste plaine qui commence au pied de Gallargues et qui va finir à la mer. Au midi, on voit une vaste plaine tachetée de vert, de jaune, de bleu, de violet, semblable à la palette d'un peintre où les couleurs sont jetées sans ordre et avec profusion. Au milieu de ces couleurs si nuancées apparait Marsillargues avec son clocher aigu et ses allées touffues ; Aimargues aux rues alignées et étroites ; St-Laurent entouré de meules de blé ; Vauvert jeté sur une colline comme un immense tas de pierre ; Beauvoisin avec le château qui le domine ; le Caylar avec ses immenses prairies ; Mus avec ses carrières si renommées, Codognan s'étendant vers la grande route comme un serpent qui se déroule aux rayons d'un soleil brûlant ; la tour Carbonnière avec sa porte béante ; Aiguesmortes qui se cache derrière la tour de Constance, comme si cette tour faisait sa honte et sa gloire ; le phare du Grau qui, dans les nuits obscures, effraie le voyageur par les reflets périodiques de son immense foyer ; derrière, et au loin, s'étendent les étangs avec leurs molles vapeurs ; enfin la mer qui, en se perdant dans

la nue, semble rappeler que tout cela vient de Dieu et attire les regards vers le ciel. Ici l'on doit contempler le ciel, car il est magnifique par sa transparence, par son azur et par les vapeurs légères qui l'unissent à la terre. On a dit que les plaines sont sans intérêt à cause de leur ennuyeuse monotonie : ce jugement, vrai en quelques circonstances, ne l'est pas pour la plaine qui se déroule au midi de Gallargues ; du haut de l'observatoire où nous avons placé le voyageur, c'est surtout la variété qui la distingue. A côté d'un sol d'une fécondité incomparable, s'étendent des steppes stériles et incultes ; des routes bien entretenues se croisent avec des canaux longs et réguliers ; au milieu des cités ouvertes et sans défense s'élèvent des fortifications imprenables ; au pied des tours immenses sortent à peine du sol de chétives cabanes de pêcheurs ; des animaux sauvages et farouches paissent sous la conduite de quelques enfans ; les terres cultivées sont baignées par la mer, et sur les étangs vaporeux et malsains brille un ciel pur et serein.

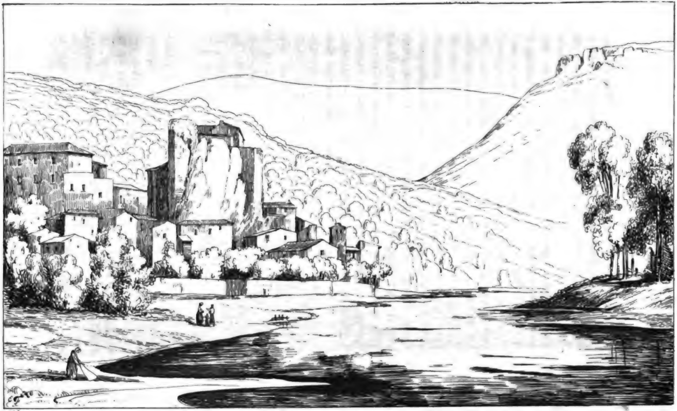
Un tableau d'un autre genre et non moins remarquable se présente du côté du nord. Le contraste est complet : ce sont les teintes grisâtres des garrigues, les couleurs foncées des Cevennes, les contours du Vidourle, les moulins à vent de Calvisson, le Pic de St-Loup avec sa crête aigue et menaçante, enfin les montagnes de la Lozère, blanches de frimats ou dorées par un soleil brûlant.

Voilà ce que j'apercevais à l'œil nu ; mais quand l'obligeance de l'employé du télégraphe qui couronne la tour du château eut braqué sa lunette de six pieds de long, alors un monde nouveau vint se ranger autour de moi. A gauche, c'était la Tour-Magne de Nismes et même le château de Beaucaire ; vis-à-vis, les vaisseaux qui voguaient en pleine mer ; à droite, je reconnaissais des villages situés derrière Montpellier ; au nord-est, je croyais apercevoir les bastides du Vigan.

La tour, sur laquelle est situé le télégraphe, est carrée ; elle est haute de 13 mètres 7 décimètres ; les murailles ont 1 mètre

7 décim. d'épaisseur ; toutes les pierres sont bosselées dans leur face antérieure. Malgré l'absence complète de documens relatifs à cette tour, je crois qu'on peut lui assigner une double destination : c'était le cachot et la terrasse fortifiée d'un château comme on en rencontre dans tous les manoirs du moyen âge. L'édifice renferme un étage séparé de la partie inférieure par une voûte très-épaisse, dans laquelle on avait pratiqué une ouverture ; cette ouverture était la seule communication qui existât entre ces deux parties de la tour. On montait à l'étage supérieur par un escalier menagé dans le mur et sans communication avec le bas de l'édifice. Je pense qu'au moyen de l'ouverture faite dans la voûte on faisait descendre les objets nécessaires aux prisonniers enfermés dans ce vaste cachot ; prison que je ne puis mieux comparer qu'aux oubliettes de la tour de Constance. Il n'y avait aucun escalier pour monter au sommet de l'édifice ; on devait donc s'y rendre par les terrasses attenantes. Les habitans se rappellent encore que la partie inférieure servait de prison, et que le seigneur du village faisait nicher des pigeons dans la partie supérieure. Après l'incendie du château, la tour fut vendue à un maçon qui l'acheta avec l'intention de la démolir et d'en revendre les pierres ; heureusement le ciment trop dur résista aux efforts du levier ; heureusement encore le gouvernement en a fait l'acquisition, et les Gallarguois n'ont plus à craindre qu'une spéculation mal étendue les prive d'un édifice si intéressant et par son antiquité, et par sa destination primitive, et par son incomparable position.

A l'entrée de Gallargues, sur des haies nous avions aperçu des morceaux de toile grossière teints d'une couleur bleuâtre, d'où s'exhalait une odeur désagréable, nous retrouvâmes, en descendant de la tour, des chiffons de la même espèce étendus au soleil au-devant de la porte du temple ; c'était le produit de la préparation du tournesol ; industrie singulière dont les Gallarguois ont le secret et le monopole. Ma curiosité étant vivement excitée, je pris la



108.

LA ROQUE DE GANGES.

Digitized by Google

Gorges de S^t Vouzile. 109.

Digitized by Google

liberté d'interroger un vieillard chargé de veiller sur ces chiffons, et voici les détails qu'il me donna :

Nous nommons cette plante *maurelle*, mais le médecin de l'endroit m'a dit que les savans l'appellent *Croton tinctorium. L.* Il faut aller bien loin pour la cueillir. Les uns vont dans la Provence, d'autres dans la Gardonnenque et les basses Cevennes ; quelques-uns dans le Roussillon. L'année dernière, l'on pénétra en Espagne ; il y en eut un qui fut même en Corse. Quand nous ne voulons pas aller si loin, nous battons les environs de Gallargues dans un rayon de dix lieues, et nous rapportons nos *trousses* aux moulins situés dans le village. Ceux qui vont en Provence ou ailleurs, s'absentent ordinairement pour trois mois. Ils amènent leurs femmes et leurs enfans. Arrivés à leur déstination, ils afferment un moulin, s'y établissent avec toute leur famille, et là tous les soirs, semblables à des abeilles chargées, ils vont porter les plantes qu'ils ont trouvées. Si vous saviez combien l'on est occupé pendant le mois qui précède notre départ ; il faut lever la récolte de blé en toute hâte, s'associer avec un ami ou un parent, louer un moulin, acheter une bête de somme, et surtout se procurer de l'argent, et ceci est le plus important, parce que l'on en dépense beaucoup, lorsque, pendant trois mois, on est en famille hors de sa maison : ce n'est pas que nous menions une joyeuse vie, et que nous prodiguions notre argent, tant s'en faut : nous nous contentons des alimens les moins chers ; nous couchons à la belle étoile sur les bords d'une rive où nous avons attaché notre monture, ou dans les granges, quand on veut nous y donner asile ; nous faisons douze ou quatorze lieues par jour, à travers les champs, brûlés par un soleil ardent, et très-souvent, après avoir bien cherché, nous ne rencontrons pas une seule plante de maurelle. Malgré ces difficultés, nous attendons avec impatience le moment de nous mettre en route. Nous partons très-souvent avant que la plante puisse être coupée. Autrefois c'était au commencement d'avril, aujourd'hui c'est à la mi-juillet que *les maurelliers* se mettent en course. C'est avec orgueil et la

tête haute que nous traversons Gallargues quand nous portons notre première *trousse ;* mais quand nous n'avons rien trouvé, c'est dans la nuit que, silencieux, nous allons cacher dans nos maisons notre mauvaise humeur. Les terres les plus propres à produire la maurelle sont les terreins caillouteux, légers, sablonneux, et surtout ceux qui ont été nouvellement défrichés. Nous cachons avec soin la direction que nous devons prendre ; c'est ordinairement de nuit que nous partons avec nos associés ; chacun est armé d'un fouet qui nous sert de signal, car nous ne marchons jamais ensemble. Voulons-nous faire connaître que nous avons trouvé de la maurelle, nous faisons claquer le fouet ; voulons-nous annoncer que nous sommes arrivés à l'endroit que nous avions fixé, c'est encore le fouet qui l'apprend au camarade.

Ici, le vieux maurelier nous quitta pour aller retourner ses chiffons. Son opération finie, il revint près de moi, et me dit : si les chiffons ne se séchaient pas rapidement, le suc découlerait, et notre marchandise serait mise au rebut. Voici la seconde fois que ces chiffons ont été exposés au soleil, et il faudra encore les y rapporter une troisième fois. — Et pourquoi répéter à trois reprises une telle opération, repris-je tout étonné ? — Pour qu'une plus grande quantité de suc s'attache aux chiffons. Voici comment nous procédons : quand nos femmes les ont trempés une première fois dans le suc, nous les faisons sécher, après quoi nous les étendons entre deux couches de fumier de cheval, c'est ce que nous appelons *l'aluminadou ;* nous les laissons là pendant une heure, jusqu'à ce que la couleur soit montée, c'est-à-dire jusqu'à ce que la teinte noir-pâle se soit changée en un bleu foncé. Les savans prétendent que ce changement s'opère par l'extinction du principe alcalin. Sortis de l'aluminadou, les chiffons sont humides et moites ; nous les faisons sécher au soleil, ensuite nous les retrempons de nouveau dans le suc, et pour la troisième fois, qui est la dernière, nous les portons à l'étendage. Alors la fabrication est terminée ; mais nous la recommençons tant que nous avons de l'herbe, c'est-à-dire jusqu'à la mi-septembre,

pourvu que dans le mois d'août il n'ait pas tombé de la pluie, car alors la plante périt. La pluie est préjudiciable à la maurelle pendant le mois d'août; elle lui est favorable en mai, et s'il ne pleut pas au mois de mai ou de juin, les maureliers doivent s'attendre à une très-mauvaise campagne. Mon vieillard allait poursuivre, mais il fut interrompu par l'arrivée d'un enfant qui lui apportait des chiffons. Je vous aurais raconté, nous dit-il alors, de quelle manière nous obtenons le suc de la maurelle, mais suivez cet enfant au moulin, et vous verrez le procédé de vos propres yeux.

Nous nous rendîmes à l'endroit indiqué; c'était un moulin à huile. Un grand nombre de personnes y étaient occupées; des femmes brisaient les plantes, d'autres apportaient de l'urine qui sert de mordant. En même temps la meule broyait les herbes et les réduisait en pâte; cette pâte était placée dans des *cabas* sous le pressoir; alors deux hommes vigoureux faisaient jouer le pressoir et faisaient sortir des cabas un suc verdâtre qui était reçu dans un baquet : on mêlait à ce suc un dixième d'urine humaine, et puis, dans ce mélange, on trempait, à plusieurs reprises, les chiffons dont nous avons parlé; on y les agitait long-temps afin qu'ils en fussent parfaitement empreignés.

Quand la campagne est finie, on s'occupe aussitôt de la récolte du vin. Pendant ce temps, les négocians écrivent en Hollande pour y faire connaître la quantité de tournesol qui s'est fabriquée; car c'est en Hollande que cette marchandise s'emploie. Long-temps on en a ignoré l'usage, mais on sait aujourd'hui qu'elle sert à préserver des vers les fromages que l'on trempe à cet effet dans le suc détaché des chiffons. Il s'en expédie environ 400 quintaux par an. Les prix varient depuis 40 francs jusqu'à 180 fr. Ce n'est pas avec les Gallargois que correspondent les négocians d'Amsterdam, mais bien avec des négocians de Montpellier; ceux-ci confient l'achat à des commissionnaires de Gallargues qui, pour obtenir la confiance et des vendeurs et des acheteurs, jouent alternativement à la hausse et à la baisse. Alors tout le village est en émoi.

Autrefois l'on n'employait que la maurelle trouvée au loin dans les champs ; on la sème aujourd'hui. C'est dans la Provence que les premiers essais ont été tentés ; et comme ils ont parfaitement réussi, ces semis ont été introduits dans Gallargues.

On choisit à cet effet les terreins les plus légers ; il faut les bien fossoyer ; au mois de mai, on trace des sillons à un pied de distance, et dans ces sillons on dépose des graines qu'on a le soin d'éloigner les unes des autres environ d'un pied ; on les recouvre d'une couche légère de terre. Si la pluie tombe au mois de juin, on peut s'attendre à une récolte abondante. La maurelle, parvenue à son état de maturité, jette autour d'elle une grande quantité de graines qui perpétuent la récolte au moins pendant trois ans. Je fus conduit dans un champ qui en était couvert et qui ressemblait à un pré touffu. La culture de la maurelle, telle qu'on la pratique aujourd'hui, doit nécessairement introduire des changemens dans cette industrie. Les Gallargois en perdront peut-être le monopole ; des rabais considérables s'opéreront dans les prix, parce que la quantité augmentera prodigieusement. Aussi les vieillards maudissent-ils ceux qui ont eu la première idée de semer cette plante ; mais les jeunes gens, et surtout les gens sensés, s'en réjouissent, parce que la fabrication sera bien moins pénible et les profits plus productifs.

La *via monetæ* ou *munita*, que les habitans du pays appellent de nos jours *lou cami de la mouneda*, conduit de Gallargues au pont d'Ambrusium. Nous avons déjà fait mention de ce monument romain. Non loin de là se trouvent d'immenses amas de décombres, tristes vestiges du village d'Ambrusium, où jadis les soldats romains prenaient leur repas quand ils se rendaient de Nismes à Sextantio ; c'était une des vingt-quatre villes dépendantes de Nismes. Aujourd'hui les débris immenses de ce hameau servent à alimenter les fours à chaux. On y rencontre des tuiles romaines, des restes d'amphores et d'urnes funéraires, des médailles parmi lesquelles une de Néron, en fin or. On a recueilli un fer de lance,

fig. 103, une épée entière d'un mètre de longeur, fig. 104, revêtue d'un reste de fourreau en acier, fig. 105, une boucle de baudrier en cuivre, fig. 106, etc. Quelques fouilles au milieu de ces ruines récompenseraient abondamment le curieux, par les monumens historiques que le sol peut encore cacher dans son sein, à une médiocre profondeur.

QUELQUES CHIFFRES CONCERNANT L'ÉTAT MORAL DE NISMES.

Nous plaçons ci-dessous quelques chiffres qui nous viennent d'une source certaine et respectable. Ils peuvent servir comme de base à un tableau moral de Nîmes. Nous nous réservons, plus tard, d'y ajouter quelques observations lorsque nous aurons pu en compléter la liste. En attendant nous les abandonnons aux reflexions de nos lecteurs, comme un document propre à en faire naître de sérieuses.

Population, chiffre légal.	44,240
Catholiques	32,000
Eglises.	5
Chapelles.	8
Clergé composé d'un Évêque, 2 Grands-Vicaires, 8 Chanoines, 5 Curés, assistés par 14 Vicaires.	
Réformés.	12,500
Temples	2
Chapelles.	3
5 Pasteurs titulaires, 2 Pasteurs nommés par l'église.	
Juifs	600
Une Synagogue, point de Rabbin.	
Enfans reçus dans les Écoles primaires . .	2,151
Latinistes.	346
Écoles dirigées d'après divers systèmes, savoir :	
Enseignement mutuel.	9

Enseignement simultané	15
Enseignement individuel	11
Écoles du dimanche	2
Salles d'asile	3
Pensionnats pour jeunes gens	10
Imprimeries	5
Lithographies	2
Librairies	4
Exemplaires des livres saints distribués par la Société biblique depuis sa fondation jusqu'à ce jour	17,834
Distribution de la Bibliothèque protestante pendant les quatre dernières années	8,286 vol.
Engagemens au Mont de Piété, pour l'année 1834	11,000 fr.
Représentant un capital de	250,000 fr.
Placemens à la caisse d'épargnes en 1834	39,995 fr.
Articles des déposans	934
Recettes de l'année au Théâtre, environ	110,000
Nombre d'abonnés	400
Produit de la loterie depuis le commencement de l'année 1834 jusqu'au 4 décembre de la même année	27,640 fr.
Nombre des enfans trouvés et illégitimes, en 1834	94
Auberges	16
Cabarets	21
Revendeurs de vin	57
Cafés	25
Revendeurs de café	83
Revendeurs de liqueurs	4
Total des lieux de dissipation, comprenant les lieux ci-dessus dénommés, et *autres*	238

Crimes et délits pour l'arrondissement :

En 1830	495
1831	428
1832	388

1833.	328
On compte dans ce dernier chiffre, pour coups et blessures	37
Vols.	32
Outrages envers les fonctionnaires publics. .	19
Individus soumis à la surveillance de la police dans Nismes.	46
Individus détenus à la maison centrale, environ	1,200

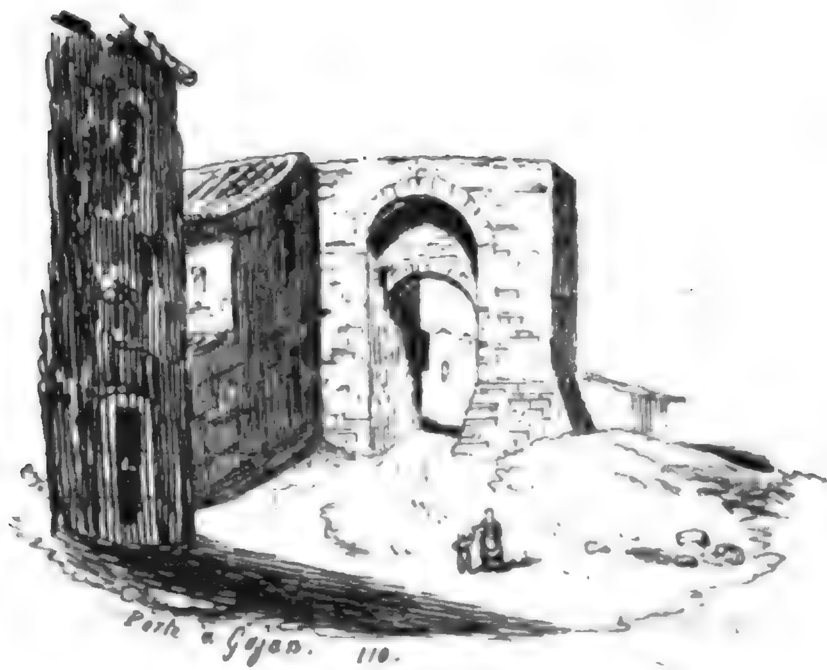
ITINÉRAIRE DE GANGES A MONTPELLIER.

Le chemin qui conduit de Ganges à Montpellier longe les bords riants de l'Hérault jusqu'à St-Bauzile, et offre dans cet espace des aspects très-pittoresques qui atteignent, en certains points, les dernières limites du grandiose. Mais, avant de s'enfoncer dans les gorges de St-Bauzile, le voyageur ne pourra s'empêcher de payer un nouveau tribut d'admiration à l'industrie des Cévénols. C'est, en effet, une belle exploitation que celle de ces collines que la nature semblait vouer à l'aridité, et que l'homme a couvert de produits. L'œil suit avec plaisir ces pentes échelonnées de terrassemens et toutes verdoyantes de vignes et de vergers. Le mûrier semble être ici l'objet des soins les plus assidus et presque de la tendresse du montagnard. Le mûrier-enfant est mis pour ainsi dire au maillot ; des joncs et des tiges d'osier, artistement tressés, s'emparent de sa jeune tige et l'entourent comme d'un panier cylindrique à mailles serrées, régulières et propres à le garantir des atteintes des bestiaux et de toute autre cause de destruction ; mais c'est surtout pour le mûrier parvenu à l'âge mûr que l'agriculteur épuise les ressources de son talent ; des amendemens éclairés par une savante théorie engraissent le terrein ; à l'aide d'une coupe adroite, les branches occupent le moins d'espace et

produisent le plus de feuilles possible. Le mûrier-vieillard obtient encore les soins de la reconnaissance, et le paysan en soutient les branches raides et vermoulues à l'aide de soliveaux, quelquefois même au moyen de petits ouvrages de maçonnerie.

L'Hérault serpente entre deux rives ombragées de saules dont les bosquets reçoivent ici, comme dans les autres lieux du pays, le nom générique de *vigères*. Plus loin, il embrasse de son large contour un village très-pittoresque, la Roque de Ganges, avant de se perdre dans le détroit de St-Bauzile. — Je m'abstiens de décrire ce site pittoresque, nous en donnons un trait, fig. 108. Plus loin, on entre dans un défilé qui m'a rappelé les plus beaux passages des Pyrénées. Les rochers, d'une hauteur prodigieuse, menacent le torrent ; une végétation toute méridionale en couvre la base minée par les siècles ; des grottes fantastiques se cachent dans leurs flancs. La base en est jonchée d'énormes débris, tristes monumens de quelque épouvantable catastrophe. Leurs cimes offrent des plateaux étendus d'un aspect très-aride ; c'est là que l'on trouve de nombreux échantillons du fer oxidé rouge, concrétionné, dont nous avons reproduit les formes singulières, fig. 107. Ce minerai est de bonne qualité et serait susceptible de donner une proportion assez abondante de fer ; mais je n'ai aucune donnée sur l'étendue des filons qui le recèlent ; les échantillons que j'ai ramassés se trouvent à fleur de terre ou engagés dans un calcaire compact.

Ces contrées recèlent quelques grottes qui ont acquis de la célébrité par les descriptions assez chargées que nous en ont donné quelques écrivains. Tout le monde a entendu parler de la Grotte des Demoiselles ; Marsolier l'a décrite en détail ; écoutons le récit qu'il fait d'une incursion, en 1780, dans une autre caverne qui se trouve sur le chemin de St-Bauzile à Ganges : cette description donnera, je pense, à nos lecteurs, une idée de la variété des formes réelles que prennent les stalactites calcaires et des formes fantastiques que l'imagination leur prête si aisément.


Porte de Gajan. 110.

Pic St Loup. 111.

Pic St Loup. 112.

117.

Chateau de Tornac

Digitized by Google

« .... Le Pas-du-Diable se présenta ; c'était l'endroit où nous avions été arrêtés, et que nous avions ainsi nommé à cause du danger qu'il offre ; en effet, malgré tout le travail qu'on y avait pu faire, ce passage n'avait que la place du pied. Un rocher qui avance gêne les genoux pour enjamber ; un précipice est derrière ; il faut marcher de côté sur ce plan incliné, les pieds tout à fait en dehors. Nous n'y avons jamais vu passer les autres sans effroi.

» Cette difficulté surmontée, on admirait un pilier transparent, de vingt-cinq pieds de haut, blanc comme l'albâtre, tout formé de choux-fleurs, posés les uns sur les autres, en diminuant toujours et formant pyramide : là, un nouvel obstacle nous attendait, il fallait descendre ; le plan était incliné, l'échelle ne pouvait servir ; un précipice était en bas, le terrein était glissant ; il s'agissait de tomber très-droit, sans cela on risquait de se perdre dans un trou profond, ou de se briser contre des rochers..... On fit couler en bas une pièce de bois pour allonger le terrein, et c'était sur ce seul appui qu'il fallait se laisser glisser directement, en se tenant par la main gauche à une corde à laquelle on s'accrochait de son mieux.... Arrivé sur cette pièce de bois, une stalactite brisée, d'un pied de diamètre, est l'endroit sur lequel on peut commencer à se croire en sûreté.....

» De ce pilier, on descend enfin sur une place solide où l'on peut marcher, sinon avec aisance, du moins avec sûreté ; chaque pas attirait un nouvel éloge.

» Un autel, blanc comme la plus belle porcelaine, haut de trois pieds, d'un ovale parfait, avec des marches régulières, fut le premier objet qui nous frappa. La table de cet autel est d'un émail éblouissant, en feuilles les unes posées sur les autres comme des feuilles d'artichaut.

» Plus loin, sont quatre colonnes torses, jaunâtres, mais transparentes en plusieurs endroits, malgré leur grosseur ; quatre hommes ne peuvent les embrasser. Leur hauteur ne peut s'apprécier ; nous avons supposé qu'elles touchaient la voûte....

» La salle est grande comme la moitié de Ganges. Nos

yeux ne pouvaient en mesurer l'élévation ni la profondeur; nous apercevions des cavités où l'industrie humaine ne pouvait nous faire pénétrer. Assis sur cet autel, nous étions entourés d'une quantité si prodigieuse d'objets, qu'elle nous plongeait dans une admiration muette et stupide; entr'autres, un obélisque aussi haut qu'un clocher, terminé en aiguille, parfaitement rond, de couleur roussâtre, ciselé dans toute son élévation et dans les proportions les plus exactes; des masses aussi grosses que des églises, tantôt en forme de cascades, tantôt imitant des nuages; des piliers brisés en toutes directions et couverts d'un émail en ramification; des choux-fleurs, des dragées, enfin tout ce que le hasard peut offrir de combinaisons bizarres et variées, fig. 113.

» Une des merveilles de cette grotte est une statue colossale posée sur un piédestal, représentant une femme qui tient deux enfans. Ce morceau serait digne du plus grand souverain de l'Europe, si, hors de la place où il est, il conservait la forme que nous lui avons trouvée très-distinctement et sans nous faire la moindre illusion.

» Partout des franges, des rideaux, des enduits d'émail et de cristal, des dentelles, des rubans si délicatement travaillés, qu'il faut savoir que l'homme n'a jamais pénétré dans ces régions pour croire que ce n'est pas un ouvrage de l'artiste le plus habile.

» Cette salle est ronde; on pourrait la comparer à une basilique entourée de chapelles plus ou moins élevées. Le milieu est un dôme dont on ne peut déterminer l'élévation, et nous avons évalué, par ce que nous avions descendu, qu'elle était d'environ cinquante toises.

» De toutes parts nous apercevions l'échelle de cordes; et descendus au plus bas, ce qui ne se fit encore qu'avec des cordes passées sous les bras, et avec beaucoup de peine, nous n'osions regarder l'endroit par où il fallait remonter, tant la distance nous paraissait énorme et la hauteur effrayante.

» Les flambeaux qui finissaient nous avertirent de partir; ce fut à regret. Qu'on ne croie pas ceci le langage de l'enthousiasme, nous osons l'assurer : on peut passer ici un jour

entier sans avoir le temps de tout voir. La description de la grotte d'Antiparos, qu'on a crue fabuleuse dans M. de Tournefort, et qui n'est qu'exagérée, d'après les voyages intéressans de M. le comte de Gouffier, est une faible image de la grotte de Ganges [1]. »

Voici en peu de mots, pour l'instruction de quelques-uns de nos jeunes lecteurs, l'exposé de la formation des masses plus ou moins considérables de stalactites qui tapissent d'ordinaire les grottes des terreins calcaires.

Les grottes que l'on remarque dans la croute terrestre sont dues soit aux bouleversemens opérés par soulèvement ou par mouvement de bascule que cette croûte a éprouvés lorsqu'elle était froide et solidifiée, soit aux émanations gazeuses qui ont laissé des vides dans sa substance lorsqu'elle était encore chaude, humide et molle. C'est surtout dans les terreins secondaires, formés de chaux carbonatée, que se trouvent ces cavités. Or, on a observé que l'eau chargée d'une petite portion d'acide carbonique était susceptible de dissoudre une certaine quantité de chaux carbonatée. Les eaux pluviales, en traversant l'atmosphère, absorbent l'acide carbonique de l'air, et, en traversant par infiltration la masse des montagnes, se chargent d'une certaine proportion de la matière calcaire qui en constitue le sol, et pénètrent ainsi jusqu'à la voûte des cavernes. Ici, mises en contact avec l'air atmosphérique, elles s'évaporent en partie, perdent leur acide carbonique et déposent aussitôt une portion de la chaux carbo-

---

1 Il existe plusieurs autres descriptions de ces magnifiques cavernes, parmi lesquelles on peut citer celle qui se trouve dans le Guide du voyageur dans le département de l'Hérault, par Amelin. Si nous avons reproduit ici une description qui laisse beaucoup à désirer sous le rapport du style, et déjà fort ancienne, c'est par un sentiment de justice que nos lecteurs sauront apprécier, quand ils apprendront que Marsollier est un des premiers qui eurent le courage de pénétrer dans ces dangereuses cavités que le voyageur n'explore de nos jours qu'en tremblant, malgré les précautions et les mesures que les guides prennent maintenant pour en faciliter l'accès. Peu de personnes tentent cette expédition ; et M. Amelin raconte que la bouteille placée à l'extrémité du souterrain, et qui contient les noms des visiteurs, n'en renfermait qu'une quinzaine en 1827.

natée qu'elles tenaient en dissolution. Tantôt ce dépôt se fait sur les parois même du rocher dont il altère les formes et qu'il recouvre d'un enduit cristallisé ; d'autres fois les gouttes, se succédant avec rapidité, tombent à terre et y forment un sol soulevé en plusieurs points, parsemé comme de tronçons de colonnes auxquelles on est convenu de donner le nom de *stalagmites* ; d'autres fois la goutte d'eau, arrivant avec lenteur à la voûte de la caverne, s'évapore à la surface, se renferme ainsi elle-même dans un tube pierreux que la moindre agitation de l'air suffirait pour détruire, tant cette première pellicule est tenue ; une seconde goutte succède à la première et augmente le premier dépôt d'une seconde épaisseur, ainsi de suite ; et après plusieurs années, plusieurs siècles peut-être, on voit pendre de la voûte ces aiguilles acérées, ces draperies grâcieuses et ces festons fantastiques qui font l'admiration de tous les voyageurs. Cette colonne pendante prend le nom de *stalactite*, elle vient quelquefois se joindre à la stalagmite que le superflu de l'eau minérale forme immédiatement au-dessous, et présente ainsi aux yeux de l'observateur le spectacle admirable d'une colonne du plus beau marbre. On comprend aisément comment les plus légers accidens peuvent modifier à l'infini la première direction des eaux et imprimer aux moulures les formes les plus variées. L'évaporation continuelle de l'acide carbonique dans les grottes où les stalactites sont encore en formation, vicie l'air qu'on y respire et le rend mortel dans plusieurs circonstances. C'est surtout en été qu'il faut y prendre garde. L'extinction des lumières est un signe certain de la présence d'un excès d'acide carbonique, et le voyageur doit être attentif à ce phénomène qui lui indique impérieusement la présence d'un véritable danger.

Au détour des rochers de Thaurac, fig, 109, on atteint St-Bauzile-de-Putois, bourg de quinze cents âmes, situé à trois lieues de Ganges. Les habitans de ce triste village se livraient jadis aux travaux des orpailleurs. Dans le 15.[e] siècle il leur était permis de tamiser le sable de l'Hérault, sans aucune charge ni condition, sans préjudice

du droit des seigneurs à qui appartenait la rivière. M. de Gensanne avait proposé, dans le siècle dernier, de creuser un puits dans la vigne qui est en face du village, sur la rive droite de l'Hérault, annonçant la rencontre d'un filon d'or. En attendant l'exploitation de ce trésor, les habitans de St. Bauzile s'adonnent à la culture des mûriers et aux doubles soins de la production et de la fabrication de la soie.

De St-Bauzile à St-Martin-de-Londres on ne rencontre aucun lieu remarquable; le chemin traverse des plateaux peu cultivés; on se retourne vers le nord pour jeter un dernier coup d'œil sur la vallée pittoresque de l'Hérault. On voit aussi s'élever au-delà de ses rives une belle chaîne de montagnes que l'on désigne sous le nom de Serrane.

St-Martin-de-Londres peut servir de lieu de rendez-vous aux peintres et aux botanistes. Pour ces derniers, le bois de Valène et les croupes des Capouladous, les environs de Viols, le mas de Londres sont des lieux consacrés. Pour les peintres, il y a abondance de rochers, d'églises et de châteaux; parmi ces derniers on cite ceux de Peigarolles, de Viols-en-Laval, la Roquette; ce dernier, peu distant de St-Martin-de-Londres, forme le premier plan d'un tableau admirable qui présente pour horizon la face verticale, ruineuse et menaçante du pic de St-Loup. Cette montagne mérite une visite détaillée; elle trouvera place, j'espère, dans une des pages de ce recueil. Nous ne voulons point anticiper ici sur des descriptions que nous ne pourrions aujourd'hui donner d'une manière assez complète. Nous aurons soin, plus tard, de ramener l'attention de nos lecteurs sur les traits que nous donnons ci-après de cette montagne remarquable, l'un dessiné de Montagnac, sur la route de Nismes à Anduze, fig. 112, l'autre des bois de Signan, sur la route de Nismes à St-Gilles, fig. 111.

St-Martin-de-Londres mérite quelqu'attention de la part du voyageur. Ce village, peuplé aujourd'hui de mille âmes environ, existait dès le 12.^me^ siècle; une tour et des ruines de murailles annoncent une retraite féodale. On trouve dans

quelques maisons des boiseries, des moulures et des tableaux : lambeaux d'une opulence qui rappelle des temps plus heureux pour quelques-uns et une répartition de bien-être moins égale. C'est singulier comme l'imagination s'attache à un temps qui n'est plus et dont on ne doit pas souhaiter le retour.

Au-delà de St-Martin, la route descend vers la plaine ; on y retrouve les olivettes, les vignes, les murs de pierres sèches, les mazets et la poussière ; ce n'est plus l'air vif des montagnes, les horizons bleuâtres et hardiment découpés et les pelouses odorantes. Le voyageur fatigué s'endort dans le coin de la diligence, jusqu'au moment où un mouvement plus rapide annonce le voisinage de Montpellier ; alors il revoit avec plaisir la longue traînée des arceaux de l'aqueduc et les édifices de la ville savante qui s'élèvent en amphithéâtre jusqu'au sommet de la colline.

CHATEAU DE TORNAC.

Cette ruine pittoresque est située dans les environs d'Anduze, dont il domine le vallon. Avant de la décrire et de rappeler les événemens qui se rattachent à son histoire, donnons un moment d'attention aux divers objets que le voyageur a rencontrés depuis son départ de Nismes.

On sort de Nismes par la route de Sauve que l'on ne quitte que dans les environs de Vaqueiroles. Ici, une route neuve communique par un plateau à l'ancien chemin d'Anduze, près Vallongue. On jouit d'une belle vue des Cevennes avant d'atteindre cette dernière métairie. L'horizon se développe de toutes parts sans obstacles, et laisse au voyageur l'occasion précieuse de reconnaître distinctement chacun des monts qui forment cette chaîne intéressante. Chaque vallon indique le gisement d'un bourg ou d'une ville ; cha-

que dépression des collines annonce une riche culture, et chaque anfractuosité de la roche, la source d'un *Gardon*. Cette belle vue m'a toujours rappelé quelques-uns des sites des frontières de l'Ecosse ; il faudrait cependant en retrancher le mûrier verdoyant, l'olivier poudreux et le thym embaumé, et y ajouter le costume pittoresque de l'homme du nord et les nuages d'Ossian ; à cela près, c'est bien le même caractère de lignes et même de couleurs.

Gajan, qu'on laisse à gauche, présente quelques restes de murailles et une porte dont la construction paraît remonter à une haute antiquité ; l'arceau est à plein cintre et la masse formée de beaux matériaux parfaitement taillés. On n'y remarque aucun ornement, mais seulement, à l'intérieur, une coulisse pour faire descendre une herse, fig. 110.

Ici s'ouvre une belle vallée remarquable par la culture des mûriers ; la vue s'étend sur les territoires de Fons, Montignargues, la Rouvière et la Calmette. Après avoir dépassé ce riche bassin, il faut rentrer de nouveau dans la triste région des garrigues, où, après la tour rembrunie d'Aigremont, il n'y a plus rien à voir que des murailles grises et une végétation rare et écourtée. C'est cependant sur ce sol ingrat que les troupeaux trouvent encore ces herbes odorantes qui donnent une saveur si remarquable à leur chair et à leur lait ; c'est là que fourmillent les plantes qui fournissent à nos laboratoires leurs essences, et à nos pharmacies leurs médicamens les plus précieux ; et puis, en foulant aux pieds ces broussailles, le voyageur est loin de se douter qu'il fait plier sous son poids des forêts, oui, des forêts de chênes ; le chêne nain, le joli chêne kermès dont nous donnons ci-après la figure presque de grandeur naturelle, fig. 116.

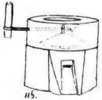
Les paysans l'appellent *Avaou*, et les savans *Quercus coccifera*. Toutes les collines incultes du pays sont couvertes de ce joli arbrisseau sur lequel vit un insecte, le kermès, *Coccus ilicis*, dont le principe colorant donne un rouge plus brillant et plus durable que la cochenille. La récolte

de cet insecte était autrefois, pour le département, une véritable industrie qu'il ne serait pas inutile de rétablir. Voici comme elle a été décrite par un naturaliste du siècle dernier [1].

« Les femelles du kermès sont plus aisées à trouver que les mâles : elles ressemblent dans leur jeunesse à de petits cloportes : elles pompent leur nourriture en enfonçant profondément leur trompe dans l'écorce de l'arbre ; alors elles courent avec agilité ; mais quand l'insecte a acquis toute sa croissance, il paraît comme une petite coque sphérique membraneuse attachée contre l'arbrisseau ; c'est là qu'il doit se nourrir, muer, pondre, et terminer ensuite sa vie. Les habitans du pays, qui ne font la récolte du kermès que dans la saison convenable, considèrent cet animal dans trois états différens d'accroissemens : 1.° vers le commencement du mois de mars, en langage provençal on appelle le *kermès*, *vermeou*, et on dit que dans ce temps *lou vermeou groue*, c'est-à-dire que le ver couve : alors il est moins gros qu'un grain de millet ; 2.° dans le mois d'avril, les gens du pays disent que *lou vermeou espelis*, c'est-à-dire qu'il commence à éclore (M. *Emeric* remarque que, par *ver éclos*, il faut entendre le *ver* qui a pris tout son accroissement) ; 3.° vers la fin de mai, on trouve sous le ventre de l'insecte mille huit cents ou deux mille petits grains ronds qu'on appelle *freisset* : ce sont des œufs qui, venant ensuite à éclore, donnent autant d'animaux semblables à celui dont ils sont sortis. Ces œufs sont plus petits que la graine de pavot ; ils sont remplis d'une liqueur d'un rouge pâle ; vus au microscope, ils semblent parsemés d'une infinité de points brillans couleur d'or ; il y en a de blanchâtres et de rouges. les petits qui sortent des œufs blancs sont d'un blanc sale, leur dos est plus écrasé que celui des autres : les points qui brillent sur leur corps sont de couleur d'argent. Ils se dispersent sur l'*ilex*, jusqu'à ce qu'au printemps suivant ils se fixent dans les divisions du tronc et des rameaux pour y

1 Dictionnaire d'histoire naturelle, de Valmont de Bomare.

Stalagmites des grottes de Ganges. 113.



115.

114.

moulin à sel de Montagnac.

Digitized by Google

Digitized by Google

Branche de ine-kermès de grandeur naturelle 116.

Kermès espolis . 118.

Kermès éclos . 119.

faire leurs petits. On doit observer que, quand le kermès acquiert une grosseur convenable, la partie inférieure du ventre s'élève et se retire vers le dos en formant une cavité, et de cette manière il devient semblable à un cloporte à demi-roulé. C'est dans cet espace vide qu'il dépose ses œufs, après quoi il meurt et se dessèche. Ce cadavre informe ne conserve point, comme la cochenille, l'extérieur d'un animal : ses traits s'effacent, disparaissent; on ne voit plus qu'une espèce de galle, triste berceau des petits œufs qui doivent éclore. A peine les œufs sont-ils éclos que les petits animaux veulent sortir de dessous le cadavre de leur mère pour chercher leur nourriture sur les feuilles de l'ilex, non en les rongeant comme les chenilles, mais en les suçant avec leur trompe. »

Les naturalistes modernes rangent le kermès parmi les *hémiptères*, ordre *gallinsectes*, genre *cochenilles*, (Coccus, Lin). Dans le premier âge, la forme du mâle est exactement semblable à celle de la femelle; mais il arrive une époque où tous ces individus éprouvent de singuliers changemens. On a vu ci-dessus ceux qui caractérisent la femelle, et comment sa propre dépouille sert de nid et même en partie de nourriture à ses petits; espèce de sac membraneux, la femelle se fixe pour jamais à l'écorce du chêne. Quant aux mâles, après avoir passé par l'état de nymphe, ils acquièrent des ailes, sortent du sein desséché de leur mère, à reculons, et se mettent aussitôt à voltiger autour des arbrisseaux.

Les femelles seules étaient autrefois recherchées comme contenant un principe résineux colorant et comme possédant des vertus médecinales dont s'enrichissait l'ancienne pharmacopée. On observait alors que la récolte du kermès était plus ou moins abondante selon que l'hiver avait été plus ou moins doux; on remarquait aussi que la nature du sol contribuait à la grosseur et à la vivacité du kermès. Les femmes arrachaient cet insecte avec leurs ongles, avant le lever du soleil; après en avoir ôté la pulpe ou poudre rouge, elles avaient soin de laver ces graines dans du vin et de les faire sécher au soleil : on les livrait ensuite au commerce, après les avoir renfermées dans des sachets. Aujourd'hui on

se procure difficilement des kermès. M. Fontanès m'a remis l'insecte arrivé à sa maturité, dont nous donnons ici la figure 119. J'ai rencontré moi-même, sur les tiges de l'ilex, l'insecte plus jeune dont on voit la représentation, fig. 118. Il m'a été impossible de me procurer le mâle qui offre d'ailleurs peu d'intérêt dans l'histoire commerciale ou industrielle de cet insecte.

Nous ne devons pas omettre que, non loin de Montagnac, se trouvent les carrières de Lens d'où l'on extrait la pierre la plus fine du pays; c'est avec ce calcaire à pâte compacte, tendre, fine et durable, que la Maison-Carrée a été construite. On peut juger de l'excellence de cette roche par la netteté des arêtes que présentent les détails de cet admirable édifice, après avoir été exposé aux vicissitudes de dix-huit siècles. C'est aussi dans les environs de Montagnac que l'on rencontre des couches de terrein calcaire d'eau douce dont le prolongement que nous avons décrit, pag. 65, est une dépendance. Dans plusieurs points ce calcaire prend une texture oolithique, c'est-à-dire qu'il semble composé de petits globules sphériques semblables à de petites graines parfaitement rondes et réunies par un ciment en apparence de même nature. C'est avec cette roche que l'on fabrique les petits moulins à sel dont nous avons donné la représentation fig. 114 et 115. Les habitans du pays reconnaîtront l'instrument qui se retrouve dans leurs cuisines, mais qui ne laisse pas que de piquer la curiosité des étrangers, charmés de voir la facilité et la promptitude avec laquelle on obtient une sallière pleine de sel bien pilé en la présentant d'une main au petit déversoir inférieur, tandis que la main droite s'empare de la manivelle et donne à la meule supérieure un tour de rotation.

Lédignan et Lézan n'offrent rien de remarquable. Au-delà du dernier village, la vue s'étend, à l'est, sur une belle vallée bien boisée et mouchetée de nombreux villages, c'est *Beau-rivage*, Cardet, la presqu'île de Ners, Massane, la patrie d'Estelle et les lieux rendus classiques par Florian. Après avoir traversé les garrigues, les yeux se plaisent à se reposer sur cette belle verdure et ce petit torrent du Gardon qui

serpente en longs détours dans ce lieu privilégié. Un mot sur les descriptions. Florian a dépeint Beau-rivage ; le lecteur qui parcourt ces bosquets se trouve souvent déçu dans son attente. Qui a tort, la nature ou le peintre ? Ni l'un ni l'autre ; c'est le juge qui a tort ; il n'a pas compris la nature, il ne l'a pas aimée comme Florian.

Le chemin fait un coude ; on se trouve entre le Gardon et un monticule dominé par une ruine, c'est le château de Tornac qui ferme le vallon d'Anduze, la clef des Cevennes. Cette forteresse féodale offre de nos jours un aspect désolé, triste souvenir des siècles d'oppression et de troubles. On conçoit aisément que ce lieu a été, pendant les guerres dites *de religion*, l'objet de fréquens combats et de cruelles représailles. Mais, avant d'être hérissé de tourelles, Tornac n'était qu'un paisible monastère connu, dans le temps, sous le nom de *Celles*, ou cellules ; il appartenait alors à Chrétien, évêque de Nismes. En 808, Charlemagne le prenait sous sa protection spéciale, ainsi que celui de St. Pierre, situé dans la vallée Flavienne, que l'on présume être St-Gilles. Louis-le-Débonnaire continua cette protection en faveur de Tornac et il en donna pour témoignage un diplôme signé à Aix-la-Chapelle, dès la première année de son règne. Voilà les plus anciens monumens qui concernent cette ruine, qui, après ces dates, appartient plus aux peintres qu'aux archéologues.

LE PÈRE BRIDAINE.

Le petit village de Chusclan vit naître, en 1701, un homme extraordinaire que l'on peut ranger parmi les plus grandes illustrations du pays ; ses traits, que nous reproduisons ici, annoncent une âme énergique dont la rudesse fut adoucie par les inspirations d'un cœur brûlant. Le père Bridaine

apparaît dans l'histoire comme une grande et mystérieuse figure. C'est un homme austère, prêchant le jeûne et la repentance, avec le langage de la conviction, au milieu d'un siècle de luxe et de corruption. Voici comment le cardinal Maury le fait parler en présence de la haute société, réunie dans une des principales églises de Paris :

« A la vue d'un auditoire si nouveau pour moi, il semble, mes frères, que je ne devrais ouvrir la bouche que pour vous demander grâce en faveur d'un pauvre missionnaire dépourvu de tous les talens que vous exigez quand on vient vous parler de votre salut. J'éprouve cependant aujourd'hui un sentiment différent, et, si je suis humilié, gardez-vous de croire que je m'abaisse aux misérables inquiétudes de la vanité. A Dieu ne plaise qu'un ministre du ciel pût jamais avoir besoin d'excuse auprès de vous ! car, qui que vous soyez, vous n'êtes, comme moi, que des pécheurs. C'est devant votre Dieu et le mien que je me sens pressé dans ce moment de frapper ma poitrine.

» Jusqu'à présent j'ai publié les justices du Très-Haut dans des temples couverts de chaume ; j'ai prêché les rigueurs de la pénitence à des infortunés qui manquaient de pain ; j'ai annoncé aux bons habitans des campagnes les vérités les plus effrayantes de ma religion. Qu'ai-je fait ? malheureux ! j'ai contristé les pauvres, les meilleurs amis de mon Dieu ; j'ai porté l'épouvante et la douleur dans ces âmes simples et fidèles que j'aurais dû plaindre et consoler.

» C'est ici où mes regards ne tombent que sur des grands, sur des riches, sur des oppresseurs de l'humanité souffrante, ou des pécheurs audacieux et endurcis ; ah ! c'est ici seulement qu'il fallait faire retentir la parole sainte dans toute la force de son tonnerre, et placer avec moi dans cette chaire, d'un côté, la mort qui nous menace, et de l'autre, mon grand Dieu qui vient vous juger. Je tiens aujourd'hui votre sentence à la main ; tremblez donc devant moi, hommes superbes et dédaigneux qui m'écoutez ! La nécessité du salut, la certitude de la mort, l'incertitude de cette heure si effroyable pour vous, l'impénitence finale, le jugement der-

nier, le petit nombre des élus, l'enfer, et par-dessus tout l'éternité, l'éternité! voilà les sujets dont je viens vous entretenir et que j'aurais dû sans doute réserver pour vous seuls.

» Et qu'ai-je besoin de vos suffrages qui me damneraient peut-être sans vous sauver? Dieu va vous émouvoir, tandis que son indigne ministre vous parlera; car j'ai acquis une expérience de ses miséricordes. Alors, pénétrés d'horreur pour vos iniquités passées, vous viendrez vous jeter entre mes bras en versant des larmes de componction et de repentir, et, à force de remords, vous me trouverez assez éloquent. »

Voilà les paroles qui sont sorties ou qui pourraient être sorties de la bouche de Bridaine, car il n'est pas décidé si elles sont de lui ou de son apologiste. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à peine revêtu des ordres, il fut inopinément envoyé à Aiguesmortes pour y prêcher le carême[1]. Il paraît que les habitans de cette ville étaient prévenus contre lui, aussi le mercredi des cendres, après avoir vainement attendu les auditeurs à la porte de l'église, il en sort, couvert d'un surplis, en agitant une sonnette qu'il fait retentir de carrefour en carrefour. A ce spectacle chacun s'arrête, la foule grossit à la suite du missionnaire, et curieuse de voir où doit aboutir cette singulière scène, se précipite sur ses pas dans le temple. Bridaine alors monte en chaire, entonne un cantique sur la mort, et pour toute réponse aux éclats de rire qu'il excite, paraphrase ce triste sujet avec une véhémence qui fit bientôt succéder à une bruyante dérision le silence, l'attention et l'effroi. On assure qu'il employa des moyens encore plus extraordinaires pour attirer le peuple à ses exercices. Sa voix, si forte et si sonore, qu'elle pouvait être entendue de dix mille personnes, ajoutait beaucoup à la puissance de ses discours; il ne manquait pas, pour en augmenter l'impression, de la rattacher à celle que produit toujours sur la multitude le matériel du culte, la solennité

---

1 Tous les détails qui suivent ont été empruntés à la Biographie universelle, 1833.

des fêtes, la pompe des cérémonies. Il fit, avec le même éclat et le même succès, 265 missions dans le cours de sa vie; et, quelques provinces du nord exceptées, il n'y a pas en France, pour ainsi dire, une ville, un bourg, un village où il n'ait porté le soin de son apostolat. Le pape Benoît XIV lui conféra le pouvoir de faire la mission dans toute l'étendue de la chrétienté. Cette marque insigne de confiance redoubla la ferveur de son zèle. Il venait encore d'en donner de nouvelles preuves dans une mission à Villeneuve-lez-Avignon, quand la mort le frappa à Roquemaure, en 1767. Ses cantiques spirituels ont passé par 47 éditions. On trouve dans sa *Vie*, publiée par l'abbé Carron, sous le titre de *Manuel des Prêtres*, plusieurs extraits de ses sermons écrits.

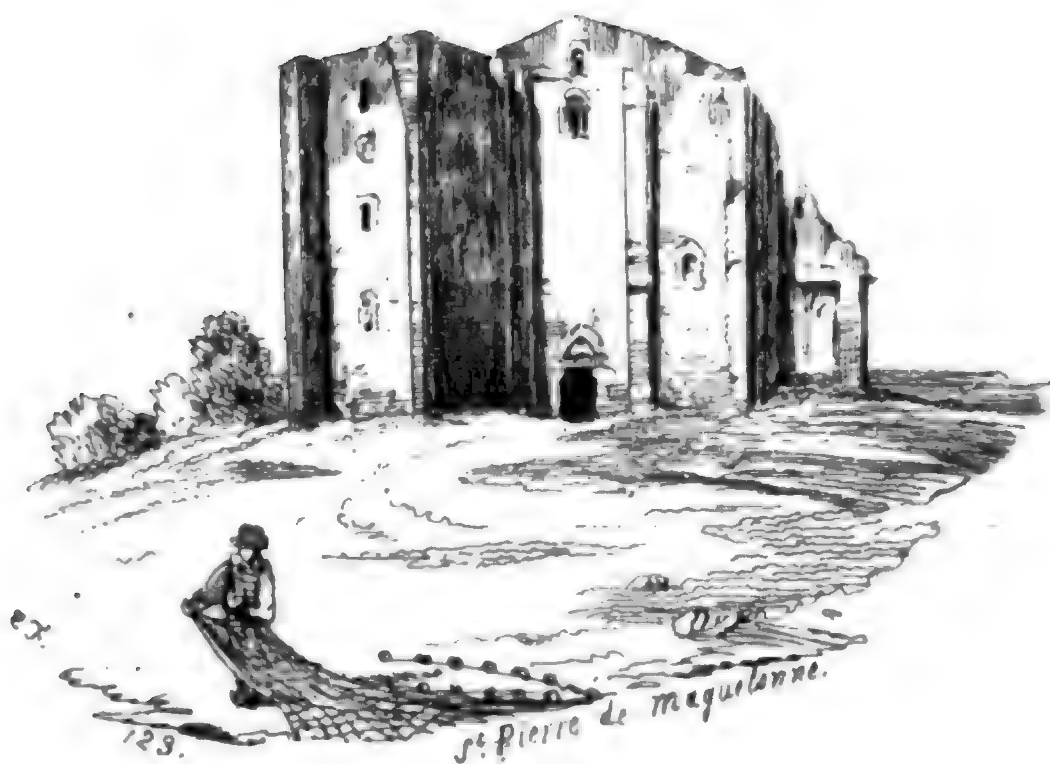
MAGUELONNE.

Je conseillerai au voyageur qui préfère l'ennui d'un compagnon ou trop silencieux, ou trop causeur, à l'ennui de s'égarer à chaque pas et de doubler la distance qu'il doit parcourir en revenant souvent au point où, par mégarde, il avait suivi l'embranchement qu'il fallait laisser à gauche ou à droite, je lui conseillerais de prendre un guide s'il veut franchir rapidement les deux lieues qui séparent Montpellier de l'île de Maguelonne. Comment se fait-il donc qu'aux portes même d'une grande ville, d'une ville qui a la prétention d'être civilisée aussi bien que d'être savante, on ait aussi peu pensé aux voyageurs qui, partant à quatre heures du matin, ne trouvent sur leur route personne pour leur en débrouiller le labyrinthe, ou n'y trouvent que des paysans qui se doutent si peu de la perplexité où peut tomber un voyageur pédestre et étranger, se contentent de lui dire : *Vous ne pouvez vous tromper, allez tout droit !* Et le moyen d'aller tout droit dans une plaine boisée et entrecoupée de mille sentiers plus

mauvais les uns que les autres, et dont les déviations perfides vous ramènent dans les faubourgs de la ville savante. Cependant, à force de s'obstiner, on atteindra, au bout d'une heure de marche, le bord d'un beau canal, ou plutôt d'une petite rivière, le Lez, creusée en canal, entrecoupé de ponts hardiment jetés, réfléchissant de beaux arbres et des fabriques pittoresques. On suit pendant quelque temps le cours de ces eaux, et l'on atteint, au bout d'une avenue de saules centenaires, le hameau de Lattes. Ici la nature est riche; elle étale un grand luxe de verdure et de fleurs sauvages; la petite église romane de Lattes et ses murailles démantelées se cachent sous de beaux arbres; des ruisseaux entourent de toutes parts des prairies artificielles et se couvrent de nénuphars et d'iris jaunes. Les botanistes ont souvent exploré cette belle retraite; le voyageur s'y repose avec plaisir et se livre aux délices de l'ombre à une heure où le soleil, quoique peu élevé, fait déjà sentir ses rayons brûlans. Lattes n'était qu'un marais en 1121, en 1139, Guillaume, fils d'Ermengarde, y bâtit une grange et une tour en 1141. Ce hameau fut jadis un port et fit un grand commerce; aujourd'hui, quelques masures couvertes de lierres sont les seuls restes de son antique destination. Vers l'extrémité du village, du côté des étangs, se trouvent les restes informes d'une porte, et près de là, à gauche, une cour dans laquelle on remarque quelques constructions gothiques. L'ancien port, appelé aujourd'hui *la Roubine*, est caché sous une abondante verdure. Au-delà du hameau, et de la manière la plus inattendue, la scène s'ouvre comme par enchantement; on débouche subitement d'un bois obscur sur une plaine couverte de plantes marines et sillonnée par les dernières flaques d'eau que les étangs y laissent dans leur retraite; d'innombrables hordes de chevaux et de bœufs couvrent cette savanne et en réjouissent un peu la triste solitude; çà et là on aperçoit de chétives cabanes construites en roseaux, cônes évasés qui rappellent les huttes indiennes telles qu'on les voit figurer dans les atlas des explorateurs des îles de la Mer du Sud. C'est ici que la perplexité

du voyageur va redoubler, car le terrein qu'il foule aux pieds n'est plus étang, sans être entièrement devenu terre. Rien ne borne la vue autour de lui, et cependant, à chaque pas, il risque de s'égarer. Il voit à peu de distance l'île de Maguelonne surmontée de son église en ruine; il croit l'atteindre après quelques minutes de marche, mais avant d'arriver à ce but de son voyage, que de détours il lui reste à faire pour éviter les lagunes, les sables vifs et les touffes de soudes et de varecs! Qui lui donnera un fil conducteur au milieu de ce labyrinthe que quelques pas vont lui montrer inextricable? Malheur à l'étranger imprudent qui tenterait de franchir ces parages pendant l'obscurité de la nuit ou au milieu de la brume du matin! Il a besoin ici de toute la clarté du soleil et de toutes les directions des pâtres que le hasard ou sa bonne fortune lui fera rencontrer dès le commencement de sa course. S'il ne craint pas de sacrifier un peu de temps à la prudence, il fera mieux de rejoindre directement, à l'ouest, le canal de Grave et d'en suivre la rive gauche, elle le conduira *aux Cabanes*, groupes de huttes du genre de celle dont nous donnons le trait, fig. 121, dont quelques-unes sont habitées par des pêcheurs, et les autres appartiennent à des bourgeois de Montpellier, qui viennent ici le dimanche manger en famille le court-bouillon et les matelottes. On jouit ici d'une belle vue de montagnes, ce sont les Cevennes dont le Pic de St-Loup forme le premier échelon. Ici, le voyageur fera volontiers une halte pour étudier ce beau rideau bleuâtre qui borne l'horizon au nord, et pour réparer ses forces en prenant quelque nourriture que la brise de mer ne manquera pas de lui faire trouver délicieuse. On trouve un bateau au confluent du canal de Grave avec celui du Languedoc pour se rendre sur la chaussée opposée. Ici, on est frappé d'admiration à la vue de ce beau canal qui traverse les étangs de Lattes, Maugio et Maguelonne, dans une étendue de quatre lieues, formé par deux jetées de quelques mètres de largeur et entourées d'eau de toutes parts. Des revêtemens de pierres garantissent ces chaussées des envahissemens des étangs avec

le Père Bridaine.
120


123.
St Pierre de maguelonne.

124.

lesquels on a eu soin de laisser çà et là quelques communications. On conçoit que de pareilles jetées formées de boue, de débris de coquillages et de plantes marines, demandent des réparations journalières. Le canal lui-même tend continuellement à se combler, soit par l'accumulation du sable que le vent amoncèle sur ses bords, soit par les éboulemens des bords mêmes. Aussi voit-on çà et là d'énormes barques à dragues avec leurs lourds appareils de godets, de crocs et de roues, qui ont encore un aspect assez pittoresque pour n'avoir pas été oubliées par les peintres. Aussi en voit-on souvent figurer de semblables sur les premiers plans des tableaux hollandais. Ce n'est pas le seul point de ressemblance entre nos étangs et les bords de la mer de Haarlem ; on pourrait s'y méprendre surtout quand la brume s'est emparée de la contrée, car, dès que le soleil perce la nue, le paysage, d'abord si morne, revêt un aspect de chaleur et de gaîté tout particulier ; l'horizon se dessine en une belle chaîne de montagnes bleuâtres ; les ruines et les villages sont comme dorés par les reflets de l'atmosphère, et la vaste mer apparaît à l'œil comme un lac paisible, coloré du plus bel azur.

Remarquez les bornes placées à distance sur la digue du canal, elles sont formées des laves volcaniques d'Agde, dernière boursoufflure de nos terreins volcaniques de France.

Ici, rien ne cache la vue de Maguelonne. Les tristes restes de cette antique cité s'élèvent sur un monticule couvert d'une riche verdure : ce monticule, situé entre la digue méridionale du canal et la plage, est entouré d'eau de toutes parts. On s'y rend par un petit pont qui traverse l'étang dans sa partie la plus resserrée ; l'œil cherche en vain au fond de l'eau les ruines d'un pont qui joignait anciennement Maguelonne à Villeneuve et qui devait avoir environ une lieue de long.

L'aspect général de Maguelonne est triste. Il faut tout l'éclat d'un beau jour de mai pour l'égayer ; mais lorsque ce beau jour ne brille plus, lorsque le vent et la tourmente se sont emparés de ces parages désolés, alors le laboureur,

qu'on voyait sarcler ses bleds au bord de la mer, rentre dans les ruines de l'antique cité, et abandonne la plage aux pêcheurs et aux goïlands qui, avec une égale avidité, épient les vagues furieuses de la grande mer jetant à foison une riche capture dans les basses eaux des étangs.

L'église de Maguelonne a perdu à l'extérieur ses formes architecturales; elle s'élève désormais comme un monceau cubique de pierres brûlées au soleil ou fouettées par la tempête. On y entre par des portes basses et massives. L'intérieur est en partie rempli de foin; on y voit des chevaux piaffer sur les sépulcres des évêques. Le hennissement retentit mal dans un lieu consacré si long-temps au culte et à la prière; on éprouve un serrement de cœur en voyant le bétail s'abreuver dans un sarcophage de marbre blanc, et piétiner sur les mains jointes et les étoles des diacres du moyen âge.

L'intérieur de la nef est d'une grande simplicité; elle offre partout des formes primitives empreintes de grandiose et de pureté; l'effet des ombres y est magique; toutes les ouvertures ont été dépouillées de leur vitrage colorié, si favorable au mystère, et cependant à peine la lumière y peut-elle entrer pour y jeter sur quelques piliers les effets admirables du clair-obscur. Les fenêtres étroites offrent partout le plein cintre primitif et les colonnettes à chapiteaux diversement ornés. On remarque un espèce de jubé. Il sépare la partie romane de l'église d'une partie beaucoup plus ruinée, mais dont la construction remonte cependant à une époque plus récente, puisque l'ogive gothique en constitue le caractère principal. En soulevant, avec mon bâton de voyageur, le foin qui couvre le seuil du sanctuaire, j'ai vu des tombeaux de marbre des 15.^me^ et 16.^me^ siècles; il en est plusieurs autres qui appartiennent à des siècles plus reculés; mais les légendes qui entourent de leurs replis les figures gothiques, sont devenues indéchiffrables.

On remarquera des mausolées qui s'élèvent avec leurs ciselures gothiques contre les murailles des chapelles latérales; il en est une à la construction de laquelle on a employé la plus belle craie blanche, et qui, malgré la nature friable de

cette roche, présente tous ses détails de sculpture dans un état de parfaite conservation. On observe, sur la face occidentale de l'église, une petite porte qui mérite l'attention des curieux, fig. 124; elle est construite en blocs de marbre diversement colorés. Une petite frise d'un goût excellent en forme l'architrave. L'ogive supérieure est très-évasée; elle offre, dans le petit triangle curviligne dont elle orne le portail, la figure d'un vieillard représentant l'Eternel entouré des trois animaux et de l'ange, compagnons symboliques des quatre évangélistes. Cette sculpture est de très-mauvais goût. Il en est de même de deux figures placées immédiatement au-dessous de l'imposte, dont l'une représente St. Pierre et de l'autre St. Paul. L'ensemble de cette porte offre un aspect d'art primitif qui n'est pas dénué d'un certain charme.

Au nord de l'édifice se trouve un escalier qui conduit au faîte. Cet escalier présente, comme le reste de l'édifice, des formes d'une simplicité presque sévère qui rappelle quelques-unes des constructions des Arènes de Nismes, abstraction faite des dimensions. Le faîte de l'église est couvert de larges dalles de pierres. On sait la manie de la plupart des voyageurs d'inscrire leurs noms sur chacun des monumens qu'ils visitent; les dalles de ce toit sont couvertes de pareilles inscriptions; quelques-unes annoncent la visite de curieux qui vinrent, il a trois siècles, pour voir cette église, alors déjà ruinée comme aujourd'hui.

Asseyons-nous sur cette plate-forme; jouissons du beau soleil, de la brise de mer, et rappelons les temps passés.

Autrefois, il y a treize cents ans, la cathédrale St. Pierre de Maguelonne existait déjà, et une multitude d'édifices et de maisons se groupaient à l'entour jusqu'à la circonférence de la petite île presque parfaitement ronde, où des murailles crénelées les protégeaient contre les envahissemens de la mer et les attaques des barbares [1]. Cent ans après, Gumildus,

---

1 Maguelonne existait bien avant cette époque. L'itinéraire d'Antonin et la Notice de l'empire lui donnent le nom de *Cité*. L'arabe Edrisi la met au quatrième rang des villes de la Gaule-Narbonnaise.

évêque de Maguelonne, appelait les fidèles à la révolte, et déposant les habits épiscopaux, revêtait le casque et la cuirasse. On le vit, à l'aide de sa bonne garnison, repousser quelque temps les attaques de Wamba, roi des Visigoths. La résistance ne fut pas de longue durée, et par une faiblesse ou un revers qui furent comme un sort pour la malheureuse cité de Maguelonne, les habitans s'enfuirent sans se réserver les ressources d'une honorable capitulation. Ils se rendirent ou fuirent encore, un siècle après, devant une escadre de Sarrazins. Charles-Martel exerça sur eux une terrible vengeance. Entre les hordes des infidèles qui infestaient les côtes et le Prince des Français chargé de les défendre, on ne sait qui fut le plus redoutable aux Languedociens; ce qu'il y a de certain, c'est que Charles-Martel a laissé partout sur son passage les tristes monumens de son esprit de vengeance et de destruction. Par ses ordres, le siége de l'évêché fut transféré à Substantium, et la ville démolie de fond en comble. La petite île montra, pendant trois siècles, un monceau de ruines, refuge des mouettes et des corsaires; mais toujours on vit surgir la petite cathédrale sur la croupe du monticule désolé de Maguelonne. En 1037, l'évêque Arnaud releva les murs de cette ville désolée. Il fit creuser un port du côté de la terre; voyez-le à vos pieds du côté de l'Occident; jetta un pont jusqu'à Villeneuve; voyez le chemin qu'il y avait à pratiquer au milieu des eaux; rétablit la chaussée ou *Peyrade* pour les voitures, et appela de nouveau, à Maguelonne, son chapitre et ses vilains.

Il paraît que ce chapitre charmait volontiers les ennuis du cloître par les douceurs de la table, car on découvrit, cinq cents ans plus tard, le manuscrit d'Apicius sur l'art culinaire, sous les ruines de la cuisine du monastère. On a conservé quelques détails curieux sur l'ordinaire des chanoines de Maguelonne.

[1] Les jours d'extraordinaire, très-fréquens du reste, le

---

1 Voyages dans le Languedoc, par R. de Vilback, pag. 346.

comoivium generale était composé de pain de touzelle, de bon vin clairet, de purée avec du petit-salé, de bonnes pièces de bœuf avec la sauce au poivre, de lapins en civet, de beignets en abondance, de fromage et de *crespets* avec de l'hypocras [1]. Au souper, se trouvait en abondance, pour tous, des côtelettes de porc salé, du fromage, des pommes, des dattes, des figues, des noix, des avelanes [2] et de l'hypocras.

L'intendant de la maison recevait 40 sous pour les jours maigres, et devait fournir, avec cette somme, trois sortes de poissons pour chacun, des langues de bœuf, des foulques ou macreuses. Ceux qui ne voulaient pas d'un plat pouvaient l'échanger contre cinq œufs. Depuis la St-Michel jusqu'à Pâques, on donnait la sauce au poivre, et depuis Pâques jusqu'à la St-Michel, le verjus. La règle prescrivait formellement de diversifier les plats.

Enfin, le jour de la Miséricorde ou l'anniversaire, la consommation s'élevait à six moutons, six chevreaux et deux jambons d'au moins six livres chacun. On pense bien que ce n'était pas pour les seuls chanoines réguliers. L'hospitalité était en effet largement exercée à Maguelonne. Tous les étrangers étaient reçus sans acception de patrie ou de religion ; les Juifs et les Sarrazins n'en étaient pas exclus. Le *célérier* était chargé de la table des hôtes. Il devait, au moment du repas, voir s'il trouvait quelqu'étranger dans la cour, l'inviter à entrer dans la salle, lui tenir compagnie à table, et, par son entretien et ses bonnes manières, le convaincre de la joie qu'on avait de le recevoir. L'aumônier recevait les pauvres ; et l'on distribuait aux lépreux, au bout du pont, une grosse livre de pain et une mesure de vin *liorale*.

En 1096, Urbain II prêchait la croisade à Maguelonne ; il bénit ensuite solennellement la petite île, assisté de deux archevêques et de quatre évêques.

---

1 Breuvage fait avec du vin, du sucre et de la canelle.

2 De grosses noisettes.

En 1162, c'était un Pape fugitif qui mettait toute l'île en émoi. Alexandre III, après avoir excommunié Victor, chassé à son tour, apparaissait sur la plage, monté sur une haquenée blanche et revêtu de ses habits pontificaux. De là il se rendit à Montpellier; et ce devait être un beau spectacle que le défilé du cortège ecclésiastique se déroulant sur le pont de Villeneuve, au milieu des étangs. On vit, dit-on près de Montpellier, un prince sarrazin baiser les pieds du Pape et le haranguer en arabe, au nom du calife, son maître.

Au commencement du 16.^{me} siècle, Maguelonne avait entièrement perdu l'aspect d'une ville pour reprendre celle d'une retraite monastique; le siége épiscopal avait été définitivement transféré à Montpellier. Enfin Louis XIII, qui a détruit tant d'autres choses, ordonna la démolition complète de la vieille cité, à l'exception de la cathédrale, d'une ferme et d'une petite chapelle qui subsistent encore aujourd'hui. On chercherait en vain une *seule* pierre de Maguelonne en dehors des édifices que je viens de nommer; elles ont été transportées une à une, et servent désormais à à garantir les deux digues du canal contre les envahissemens des étangs et de la mer,

Le voyageur couché au soleil, sur le faîte de l'église de Maguelonne, s'abandonnerait aisément à la rêverie s'il évoquait le souvenir de chacun de ces tableaux historiques, jalons placés çà et là dans une histoire monotone pour en mesurer la durée. Mais ce qui ne manquera pas de produire sur lui un charme irrésistible, c'est cette vue toujours si frappante de la vaste étendue qui l'entoure. J'ai toujours aimé cette belle Méditerranée, même bien long-temps avant de l'avoir contemplée; je ne sais quoi de riant et de méridional se rattache à ce nom, quoique peut-être trop géographique. On sait que l'absence du phénomène de la marée lui donne une physionomie particulière; ses petites vagues viennent mouiller doucement le perron des cités et le pied des montagnes, on voit cingler sur sa surface les felouques turques ou les tartanes génoises; des peuples au costume bigarré fréquentent ses pa-

rages ; franchissez ce beau lac, et vous voilà transporté au pays des dattes ou à la terre mythologique de la Grèce ; abandonnez votre barque au balancement de ses eaux, et vous vous reveillerez aux ruines de Carthage ou devant le tombeau de St-Jean l'Apocalyptique. Elle a aussi ses momens de caprice et de perfidie, cette belle mer, mais attendez, son courroux est prompt et ses beaux jours sont nombreux. Il me faut toujours un effort d'abstraction pour me rappeler, en présence de la Méditerranée, que c'est une mer. La mer, pour moi, celle que j'ai vu dans mon enfance, c'est l'Océan, qui, humide, brumeux, pendant six heures se gonfle, s'élève, mugit, envahit tout, furieux et désordonné, et puis pendant six heures se retire, abandonne les ports, dépose dans la vase ses navires puissans, et laisse sa bave sur la grave boueuse.

OLIVIER DE SERRES.

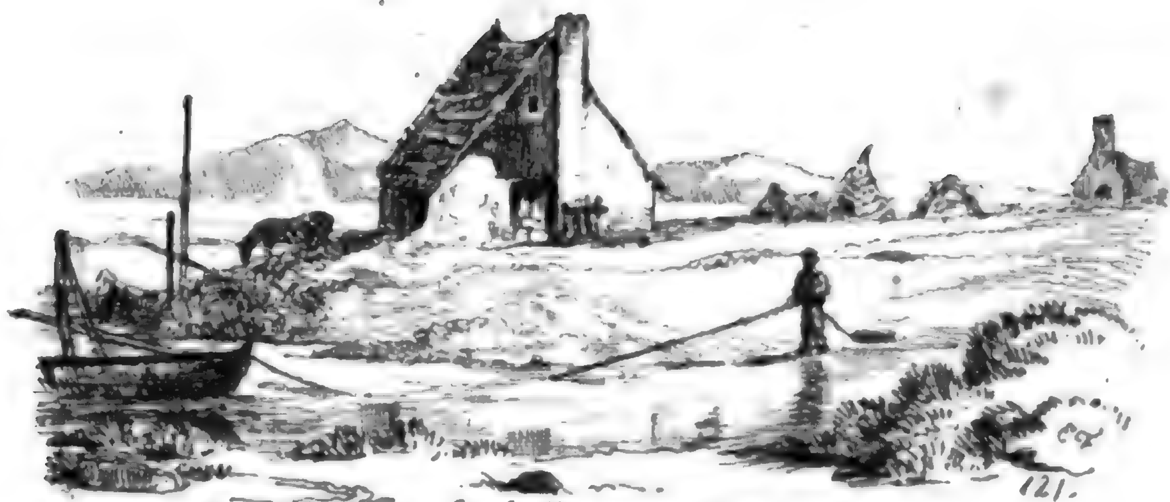
Au milieu de la place de Villeneuve-de-Berg, situé sur la croupe volcanique du Coiron, à moitié chemin entre Privas et Vallon, se trouve un monument de formes sévères, élevé par les soins de M. Caffarelli, alors préfet de l'Ardèche, c'est un obélisque sur le piédestal duquel on lit :

QUELQUE CHEMIN
QU'ON VIENNE EN CE MONDE,
ON VIENT FINALEMENT
A L'AGRICULTURE,
LA PLUS COMMUNE OCCUPATION
D'ENTRE LES HOMMES,
LA PLUS SAINTE ET LA PLUS NATURELLE,
COMME AYANT ÉTÉ COMMANDÉE
DE LA BOUCHE DE DIEU
A NOS PREMIERS PÈRES.

Et sur l'une des faces de l'obélisque :

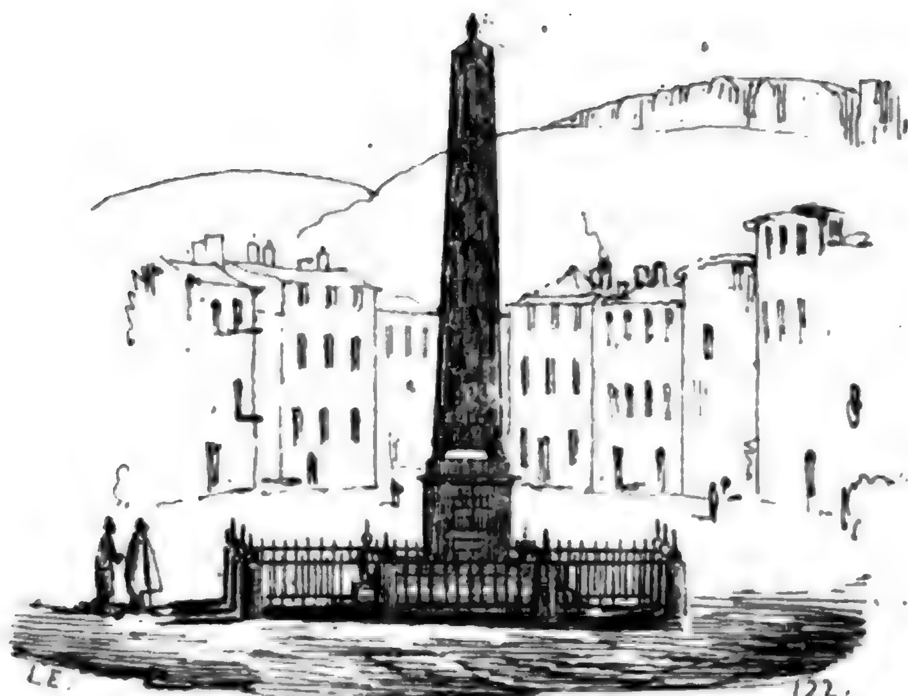
A
LA MEMOIRE
D'OLIVIER DE SERRES.

Olivier de Serres, seigneur de Pradel, célèbre agronome, né à Villeneuve-de-Berg, en 1539, a mérité le surnom de *père de l'agriculture française*, par la publication de son Théâtre d'Agriculture, ouvrage qui lui mérita l'estime particulière de Henri IV, et qui eut plus de vingt éditions. On ne connaît rien de particulier sur la vie d'Olivier de Serres; on sait seulement que les habitans de son canton l'avaient chargé d'aller à Genève, en 1561, demander à Calvin un ministre de l'Evangile. La France doit à Olivier de Serres l'introduction de la soie; ce fut lui qui indiqua les moyens de nourrir les vers à soie. Qui s'en doute parmi nous? A son instigation, Henri IV, protecteur éclairé de toutes les industries et de tous les talens qui pouvaient contribuer au bonheur de son peuple, fit porter à Paris, en 1601, plus de quinze mille plants de mûriers qui furent plantés dans divers lieux, et notamment dans le jardin des Tuileries, où ils réussirent parfaitement. Plusieurs écrivains ont puisé, sans en rien dire, dans le Théâtre d'Agriculture de Serres, ce qui, avec le jugement du public, en atteste le mérite réel. Jean de Serres, frère cadet d'Olivier, se livra particulièrement à l'étude de l'histoire et de la théologie, et entra dans la carrière ecclésiastique. Les massacres de la St-Barthélemy l'obligèrent à se réfugier en pays étranger; il se retira à Lausanne, puis à Nismes, où il exerçait, en 1579, les fonctions du St-Ministère et celles de Professeur en théologie; plus tard il fut député auprès de divers synodes, et reçu de Henri IV le titre d'Historiographe de France. On possède de lui un grand nombre d'ouvrages de théologie et d'histoire.



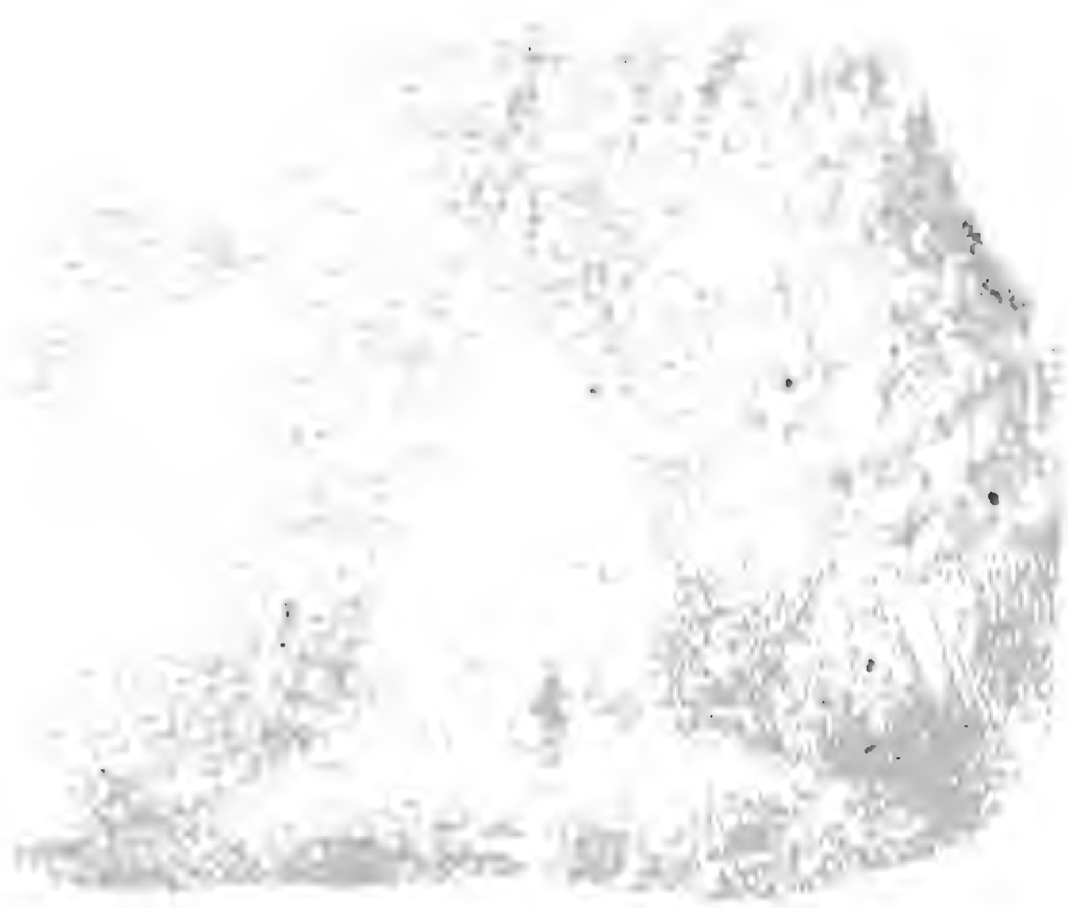
121.

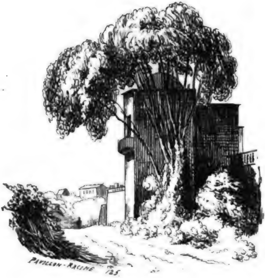
Les cabannes près Latte.



LE. 122.

A LA MEMOIRE D'OLIVIER DE SERRES.





PAVILLON-RACINE 125.

TEMPLE DRUIDIQUE A UZES. 126.

Digitized by Google

UZÈS.

La route sinueuse qui sépare Nismes d'Uzès, et sur laquelle on compte douze pierres élevées en 1780 et marquées de mille toises chacune, offre peu d'objets dignes de remarque. La zône de garrigues que nous avons vu s'étendre au nord de Nismes, reproduit ici ses pentes rocailleuses, ses bruyères odorantes et quelques échappées de vue assez étendues pour permettre à l'observateur d'embrasser l'horizon d'Aigues-mortes, d'Arles, le Mont-Ventoux et le prolongement des Cevennes. A St-Nicolas de Campagnac on traverse le Gardon sur un beau pont ancien, à la tête duquel s'élèvent encore les édifices d'un couvent avec sa chapelle et des murailles disposées jadis pour la défense de ses paisibles habitans, dans des temps de trouble et de dissentions intestines.

Ici, le peintre fera volontiers une halte. Je connais peu de sites aussi délicieux ; les eaux sont belles, la végétation vigoureuse et variée ; les ruines, d'une teinte admirable, et plus loin les rochers menaçans, gris de lichens et étincellans de soleil. Au pied de ces rochers on voit les eaux du torrent circuler tumultueuses autour de quelques ruines informes, restes d'un moulin dont la construction remonte à une époque très-reculée. Serait-ce le moulin que Louis XI possédait entre Uzès et Nismes, et d'où, huit mois avant sa mort, afin d'en reculer le terme fatal par une nourriture choisie, il fit venir, à l'aide de quatorze mulets superbement harnachés, quatorze salmées de blé moulu ?....

Au-delà de St-Nicolas, on laisse Blauzac à gauche et Sagriers à droite ; on traverse une plaine, ici, complantée de mûriers, là, recouverte de blé ; et après avoir franchi une assise de calcaire marin, analogue à celui des environs de Beaucaire, mais infiniment plus grossier et mélangé d'argile, on entre dans la ville d'Uzès. Elle offre de ce côté, ainsi

qu'à l'intérieur, un aspect assez triste. Mais que le voyageur ne la juge pas sur cette première impression, et qu'il nous permette de le guider dans la troisième ville du département.

Uzès, *Ucecia*, population, 6,160 habitans, était anciennement le chef-lieu d'un pays nommé l'*Uségeois*, et posséda au moins pendant 900 ans un siége épiscopal. On conjecture que cette ville est la même que Vindomagus [1] que l'on représente comme située au milieu des Volces Arécomiques dont Nismes était la capitale et Vindomagus la seconde cité. Cette ville n'est cependant connue que par les anciennes notices qui lui donnent le nom d'*Uceciensa*, ou mieux encore, *Castrum Uceciense*. Sous les Romains, elle possédait un collége de Sevirs-Augustaux ou prêtres consacrés au culte d'Auguste. On sait que la ville de Narbonne avait élevé des autels à cet empereur, trois ans avant sa mort. Nismes, Beziers et Uzès s'empressèrent de suivre cet exemple. Uzès possède un grand nombre d'inscriptions; outre celles qui constatent l'existence du collége dont nous venons de parler, il en est qui concernent les soldats enrôlés dans les légions romaines; plusieurs appartiennent à des Romains d'une naissance distinguée; d'autres à des patrons et à des affranchis, quelques-unes à des particuliers de divers états; preuves évidentes de l'existence d'une ville considérable dans les temps les plus anciens. Mais quand même ces divers monumens seraient devenus la proie des Barbares ou du ravage des temps, il existe au Musée de Nismes un petit piédestal carré qui offre une page des plus intéressantes sur la géographie de nos environs, et une preuve évidente de l'antique origine de la ville d'Uzès. Ce petit monument de marbre blanc, dont on trouvera ci-après la figure, a 7 pouces 8 lignes de hauteur; il paraissait destiné à supporter une petite statue ou une colonne, ce qu'indique un creux

---

1 D'autres auteurs placent Vindomagus sur les bords de l'Hérault, au midi de Ganges, près du mas de Londres.

à la partie supérieure. Les caractères de l'inscription, qu'on ne remarque que sur une des faces, sont beaux et appartiennent au bon temps. Ce marbre fut trouvé, dit Ménard, vers l'an 1747, dans un champ situé au chemin de Sauve, près de la Fontaine de Nismes. Le même auteur donne une traduction des divers noms géographiques contenus dans cette inscription [1]. Sans adopter cette traduction en entier, il est impossible de méconnaître le nom d'Uzès dans l'avant-dernière ligne.

Le christianisme fut introduit de bonne heure à Uzès. Constance, l'un de ses premiers évêques, assistait au concile d'Arles vers l'an 455, et Probatius à celui d'Agde, en 506. Cette ville était alors sous la domination des Visigoths; mais l'année suivante Clovis en fit la conquête; cependant elle reconnut toujours Narbonne pour sa métropole, quoique cette ville restât au pouvoir des Visigoths jusqu'au renversement total de leur monarchie. Nous ne dirons pas l'histoire d'une longue suite d'évêques qui remplissent de leurs noms les fastes assez exigus de la ville d'Uzès.

La réformation fit de rapides progrès dans Uzès Un ministre de Genève la prêcha pour la première fois le 10 septembre 1560. Presque toute la ville suivit le mouvement à la tête duquel était l'évêque et tout son chapitre. En 1611, et au milieu des troubles civils, la cathédrale fut détruite, il n'a resté que la tour magnifique qui subsiste encore de nos jours et qui mérite toute l'attention des curieux. C'est probablement à cette époque qu'il faut assigner celle de la destruction du bourg de St-Firmin, peuplé de catholiques. Enfin Louis XIII fit rentrer le pays sous l'autorité royale à l'aide d'une forteresse et d'une nombreuse garnison, après

---

1 Voici cette interprétation que nous citons sans prétendre l'adopter ni la combattre : *Andusia*, Anduze; *Brugetia*, la Bruguière; *Tedusia*; Théziers; *Vatrute*, Cruviers; *Sextant*, Sextantion ou Substantion; *Brigin*, Brignon; *Statuma*, Scate; *Virinn*, Vézénobre; *Seguston*, Soustelle; deux camps militaires Ugernt, pour *Castrum Ugernt*, Beaucaire; Ucetiæ, pour *Castrum Ucetiæ*, Uzès.

avoir fait démolir la plus grande partie des fortifications. Il s'y rendit lui-même le 10 juillet 1629.

En 1632 la ville d'Uzès, à l'instigation de son évêque P. A. Perraud, embrassa la rebellion du duc de Montmorenci. La mort tragique de cet illustre seigneur ayant changé la face des affaires, les habitans d'Uzès s'empressèrent de se placer de nouveau sous l'autorité royale. L'évêque fut obligé de quitter la ville pour se réfugier au château de Beaucaire, d'où les troupes du roi lui permirent, plus tard, de sortir avec ses équipages.

Après avoir étudié Uzès dans les livres, il convient de l'étudier dans ses rues et dans ses édifices publics; une promenade de quelques heures suffit pour voir ce qu'il y a de remarquable dans la ville et dans ses environs immédiats.

L'Hôtel-de-Ville est une grande maison d'un style lourd et maniéré; la cour intérieure serait assez belle si elle n'était pas si déserte et surtout si ignoble de mal propreté. On conserve, dans une des salles de cet édifice, l'armure complète des ducs d'Uzès et de leur coursier.

Les restes du château ducal, que l'on appelle dans le pays le *Duché*, offrent encore une masse imposante que l'on a comparé à celle de l'ancienne Bastille. Des tours carrées s'élèvent encore entières et massives; une façade, dans le goût de la régence, vient s'adapter aux constructions du moyen âge. On remarque une jolie chapelle gothique, dans l'intérieur de laquelle on peut voir des vitraux coloriés de divers âges, et les tombeaux des ducs d'Uzès dont le plus ancien est de 1660. On sait que la vicomté d'Uzès avait été érigée en duché en 1565, et en pairie en 1572, en faveur de la famille de Crussol qui, ayant cédé au roi de France la baronnie de Lévis, attenante à Versailles, en obtint en échange des domaines aux environs d'Uzès, tellement étendus qu'ils couvraient presque tout le diocèse. Depuis cet échange le duc d'Uzès était devenu le premier pair de France. On fait voir, dans une des cours, quelques pierres tumulaires d'origine romaine. Une partie du château est occupée par le collége communal; un des dortoirs est placé dans une vaste

salle dont la voûte, en ogive, est supportée par des arceaux qui semblent détachés du plafond lui-même ; ce plafond est percé de trous circulaires placés à distance. Il faut ouvrir une fenêtre de cette salle, et l'on verra la ville féodale, rétrécie, noire, enfumée, se groupant autour des tours massives, ancien repaire de la peste et de la servitude ; et plus loin, la ville industrielle, pleine de vie et de prospérité.... Dans ces deux lignes, j'ai décrit la plupart de nos villes méridionales. En sortant de l'antique château ducal, dont on ne peut visiter tous les nombreux et obscurs compartimens, on remarquera de belles colonnes de granite qui proviennent des exploitations des Alpes françaises et que l'on vit long-temps gisantes dans les rues d'Uzès, où elles servaient de bancs aux oisifs.

Du château ducal nous passerons à l'église St. Etienne dont l'architecture rappelle la plupart des édifices qui ont appartenus aux Jésuites ; l'intérieur de ce monument est, comme toutes les églises modernes, trop éclairé pour les mystères du culte catholique, auquel le style gothique, les nefs élevées et les fenêtres étroites, à vitrages coloriés conviennent particulièrement. On parle d'une très-belle sculpture représentant le martyre du premier diacre chrétien qui ornait la porte principale de l'église ; cette sculpture a été enlevée pendant la révolution. Dans l'intérieur, on remarquera une belle cloche qui gît depuis long-temps près du porche, et dans le fond du sanctuaire un beau tableau du supplice de St. Etienne.

Les églises des Cevennes ont peu d'intérêt : exposées aux terribles représailles des camisards iconoclastes elles sont en général dépouillées de ce qui leur donne quelqu'intérêt aux yeux des artistes, à moins que, tout à fait ruinées, elles soient désormais envahies par les lierres grimpans ou les festons des lianes. Malgré cette remarque générale, le voyageur verra avec intérêt ce qui reste de l'antique cathédrale d'Uzès : c'est une tour circulaire qui offre six étages d'une conservation parfaite et d'un bon style roman. Les gens du peuple s'accordent à dire que cet édifice était surmonté de

deux autres étages qui auraient été détruits il y a un siècle. L'intérieur de l'église est tout moderne et d'un mauvais goût, soit sous le rapport de l'architecture, soit sous celui des ornemens. On remarque, parmi les tableaux qui tapissent les murailles, le portrait du cardinal Pacca. Cette église fut dédiée à St. Thierry. Avant la construction de cette antique église, il paraît que les premiers chrétiens s'assemblaient en secret dans une crypte qui existe encore. Ce souterrain est peu spacieux ; on remarque au fond une sculpture grossière représentant le Christ, habillé et couronné, portant les stigmates aux pieds et aux mains, semblable aux premières images qui furent introduites dans la chrétienté.

L'édifice assez vaste qu'on voit attenant à la cathedrale est l'évêché; et sur la face septentrionale de la place on remarquera un hôtel qui fait reconnaître, dans celui qui en a dirigé la construction, le même architecte qui a élevé le château de Castille, situé près d'Argilliers, à deux lieues d'Uzès. Dans le premier édifice, les colonnes se font remarquer par leur longueur ; dans le palais d'Argilliers, elles étonnent par leur nombre que personne dans le pays n'a su me dire bien exactement : cet ornement a été prodigué avec tant de profusion qu'il serait difficile de remarquer un espace qui n'en soit pas encombré. L'architecte, dit-on, a poussé l'amour des colonnes au point d'en placer au milieu des fenêtres et des portes. Cette forêt de piliers forme un singulier spectacle, de loin presque imposant, de près fatigant et risible. On rirait en effet si l'on n'apprenait que le propriétaire de ce palais a été le bienfaiteur du peuple qui entourait son domaine ; les moissons avaient-elles manqué, l'hiver avait-il été plus rigoureux que de coutume, le peuple souffrant manquait-il de travail, le baron de C.... faisait ouvrir des carrières, il fallait en extraire des colonnes d'une seule pièce, exécuter à cet effet d'immenses travaux, et il restait au peuple du pain, et à M. de C.... le souvenir d'une bonne action et l'embarras de placer ses colonnes.

Au-dessous du palais épiscopal, qui est devenu la sous-

préfecture et le palais de justice, se trouve un superbe plateau ombragé de beaux arbres et commandant une vue magnifique. Suivez ces allées fraîches, arrêtez-vous devant un petit pavillon caché à moitié derrière les branches d'un énorme alisier; c'est le pavillon-Racine; l'auteur d'Athalie l'a habité pendant quelques mois de sa jeunesse. Il était venu à Uzès pour étudier la théologie auprès de son oncle, chanoine du chapitre, qui désirait lui léguer son bénéfice. Racine écrivait déjà des vers, composait sa Thébaïde, et envoyait à ses amis des lettres dont la prose n'est pas toujours irréprochable. Le lecteur me saura gré, je pense, de consigner ici les fragmens de cette correspondance qui ont rapport au pays que nous avons entrepris de décrire.

Uzès, 11 nov. 1661.

A M. de la Fontaine.

« . . . . . . Nous fûmes deux jours sur le Rhône et nous couchâmes à Vienne et à Valence. J'avais commencé, dès Lyon, de ne plus guère entendre le langage du pays et à n'être plus intelligible moi-même. Mais c'est encore bien pis dans ce pays. Je vous jure que j'ai autant besoin d'un interprète, qu'un Moscovite en aurait besoin dans Paris. Néanmoins je commence à m'apercevoir que c'est un langage mêlé d'espagnol et d'italien; et comme j'entends assez bien ces deux langues, j'y ai quelquefois recours pour entendre les autres et pour me faire entendre. Mais il arrive souvent que je perds toutes mes mesures, comme il arriva hier, qu'ayant besoin de petits clous à broquettes [1] pour ajuster ma chambre, j'envoyais le valet de mon oncle en ville, et lui dis de m'acheter deux ou trois cents de broquettes, il m'apporte incontinent trois bottes d'allumettes. Jugez s'il y a sujet d'enrager en de semblables mal entendus; cela irait à l'infini, si je voulais dire tous les inconvéniens qui arrivent aux nouveaux venus en ce pays, comme moi.

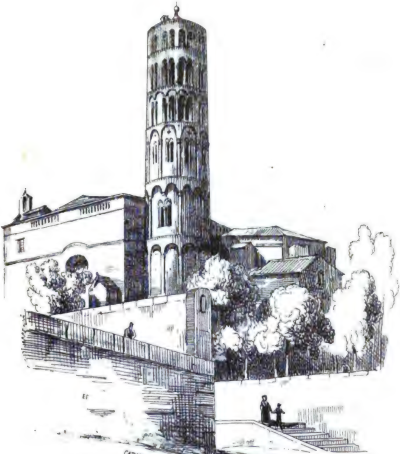
1 Petits clous propres à clouer des chaises, à tendre des rideaux ou de la tapisserie.

» Au reste, pour la situation d'Uzès, vous saurez qu'elle est sur une montagne fort haute, et cette montagne n'est qu'un rocher continuel, si bien qu'en quelque temps qu'il fasse on peut aller à pied sec tout autour de la ville. Les campagnes qui l'entourent sont toutes couvertes d'oliviers qui portent les plus belles olives du monde, mais bien trompeuses pourtant, car j'y ai été attrapé moi-même. Je voulus en cueillir quelques-unes au premier olivier que je rencontrai, et je les mis dans ma bouche avec le plus grand appétit qu'on puisse avoir ; mais Dieu me préserve de sentir jamais une amertume pareille à celle que je sentis ! j'en eus la bouche toute perdue pendant plus de quatre heures durant ; et l'on m'a appris depuis qu'il fallait bien des lessives et des cérémonies pour rendre les olives douces comme on les mange. L'huile qu'on en tire sert ici de beurre, et j'appréhendais bien ce changement ; mais j'en ai goûté aujourd'hui dans les sauces, et, sans mentir, il n'y a rien de meilleur. On sent bien moins l'huile qu'on ne sentirait le meilleur beurre de France. Mais c'est assez vous parler d'huile, et vous pourriez me reprocher, plus justement qu'on ne faisait à un ancien orateur, que mes ouvrages sentent trop l'huile...... »

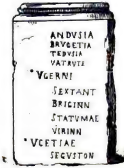
Uzès, 15 nov. 1661.

A M. Vitart.

« . . . . On me fait ici force carresses à cause de mon oncle ; il n'y a pas curé ni maître d'école qui ne m'ait fait le compliment gaillard, auquel je ne saurais répondre que par des révérences, car je n'entends pas le français de ce pays-ci, et on n'y entend pas le mien ; ainsi, je tire le pied fort humblement, et je dis, quand tout est fait, *adiousias*. Je suis marri pourtant de ne les point entendre ; car, si je continue à ne leur point répondre, j'aurai bientôt la réputation d'un incivil ou d'un homme non lettré. Je suis perdu si cela est, car, en ce pays, les civilités sont encore plus en usage qu'en Italie. Je suis épou-



CATHEDRALE D'UZES 127.

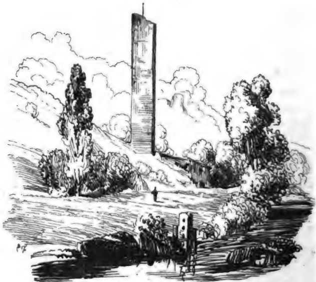


128.

Digitized by Google

N.B. la figure du Sage paraîtra dans la liv. 12.

TEMPLE DHI DIDUE A UZÈS. 129



TOUR DE FOURNIAL. près UZÈS. 130.

Digitized by Google

vanté de voir tous les jours des villageois, pieds nus, en sabots, qui font des révérences comme s'ils avaient appris à danser toute leur vie; outre cela ils causent des mieux; et j'espère que l'air du pays me va raffiner de moitié, car je vous assure qu'on y est fin et délié.... »

13 juin 1662.

« .... On fait ici la moisson; on voit un tas de moissonneurs, rôtis du soleil, qui travaillent comme des démons; et quand ils sont hors d'haleine, ils se jettent à terre au soleil même, dorment un moment et se relèvent aussitôt. Je ne vois cela que de ma fenêtre; je ne pourrais être un moment dehors sans mourir; l'air est aussi chaud que dans un four allumé. Pour m'achever, je suis tout le jour étourdi d'une infinité de cigales qui ne font que chanter de tous côtés, mais d'un chant le plus perçant et le plus importun du monde. Si j'avais autant d'autorité sur elles qu'en avait le bon St. François, je ne leur dirais pas comme lui : *Chantez, ma sœur la cigale*, mais je les prierais bien fort de s'en aller faire un tour jusqu'à la Ferté-Milon, si vous y êtes encore, pour vous faire part d'une si belle harmonie.... »

« .... M. le Prince de Conti est à trois lieues de cette ville, et se fait furieusement craindre dans la province; il fait rechercher les vieux crimes, qui sont en fort grand nombre; il a fait emprisonner plusieurs gentilshommes et en a écarté beaucoup d'autres. Une troupe de comédiens s'était venue établir dans une petite ville proche d'ici, il les a chassés, et ils ont repassé le Rhône. Les gens du Languedoc ne sont pas accoutumés à pareille réforme; il faut pourtant plier... »

La terrasse du Pavillon-Racine offre une vue des plus ravissantes; les yeux se promènent à plaisir sur un vallon délicieux : c'est celui de Gisfort, qui va se joindre au nord avec celui de Font-d'Eure. Je conseille au voyageur de terminer ses courses par une promenade dans ce vallon privilégié auquel les rayons obliques du soleil ajoutent toujours un nouveau charme. On descend d'abord par un sentier très-

raide d'où l'on aperçoit une autre portion de la ville, dominée par l'hôpital; on atteint, au bas de ce sentier, une corniche dont le torrent de Gisfort a miné la base. Cette corniche, qui règne sur une étendue très-considérable, est formée d'un seul bloc de pierre calcaire, couche unie dont le plan, parfaitement régulier, est légèrement incliné vers l'ouest et se relève du côté du torrent; elle offre sur certains points des veines de silex, et sur d'autres une cristallisation confuse et des couleurs variées qui en font passer la substance à l'état de véritable marbre. Quelques grottes peu connues dominent cette singulière strate. Plus bas on rencontre des assises de molasse marine, décrite ailleurs; c'est dans une roche de ce genre appartenant à M. de Cabeiron, qu'il faut visiter un singulier monument, connu dans le pays sous le nom de *Temple des Druides*. C'est une excavation de forme irrégulière, en partie l'ouvrage de l'homme, en partie formée par le vide qu'une masse énorme, roulée des parties supérieures de la montagne, a laissée entr'elle et le roc. On pénètre dans ce réceptacle par une ouverture à demi-cachée sous les lierres et les vignes sauvages; on remarque au fond une autre ouverture à la partie supérieure, et plus bas des vestiges d'escaliers interrompus à la partie inférieure; à droite, une vaste excavation carrée a été pratiquée dans la masse du rocher, et l'on remarque au fond une fente allongée qui sert de fenêtre, à la manière des meurtrières des châteaux du moyen âge. Le sol de cette excavation est marqué de rainures profondes et de trous circulaires, que l'on dit avoir été ménagés pour l'écoulement du sang des victimes. On fait aussi remarquer des trous pratiqués dans la roche en forme de pitons pour recevoir des cordes ou des anneaux. La grotte entière est formée par une molasse marine assez dure, et le sol est pavé de dalles siliceuses. Je crois qu'il est difficile de se rendre compte de l'origine et de la destination de ce singulier monument dont la seule portion, qui offre un caractere vraiment druidique, la seule aussi vers laquelle la plupart des observateurs négligent de porter leur attention, est un bloc en forme de table, couché à plat sur le faîte même

du rocher, et qui rappelle assez les *dolmens* de nos ancêtres.

Après avoir examiné ces ruines que dévorent chaque jour les ronces de l'été et la gêlée de l'hiver, il faut traverser le ruisseau sur un pont rustique, et revenant dans la direction du nord, suivre les sinuosités de la vallée. C'est ici que les sites les plus délicieux se multiplient à l'infini. On ne conçoit pas comment si près des chemins poudreux et des rues obscures d'Uzès on puisse être si subitement transporté dans une retraite aussi fraîche et aussi verdoyante. Le peintre s'arrêtera à chaque pas devant les petites cataractes du torrent, auprès des fabriques élevées avec goût sur les ruines de l'aquéduc romain, au pied de la haute et mystérieuse tour de Tournal, et partout l'artiste pourra reproduire sur les devants de ses tableaux, des eaux tumultueuses et scintillantes; et sur les derniers plans, des rochers aux formes âpres, des pentes herbeuses, des collines masquées par les plus beaux arbres, et surmontées de la tour pittoresque d'Uzès qui apparaît, de toutes parts, avec les formes aériennes d'une campanille d'Italie.

La fontaine d'Eure, en patois *Fondeure*, sort en bouillonnant de quelques fissures situées au pied d'un rocher remarquable par ses échancrures, se détachant de tous les autres comme une sentinelle avancée. L'industrialisme n'a pas manqué de s'emparer de cette source et de l'entourer de ses digues et de ses moulins criards. Mais l'artiste pardonnera aisément à l'aimable propriétaire de la fontaine d'Eure, soit à cause de l'obligeant accueil qu'il reçoit chez lui, soit parce qu'il faut bien que les choses utiles servent à quelque chose : et l'exemple des Romains est là pour tous les siècles futurs; soit enfin parce que la belle filature de soie que ces eaux si fraîches mettent en jeu, enrichie de tous les perfectionnemens de l'art moderne, ne laisse pas que d'offrir à l'artiste un sujet de tableau qui n'est dénué ni d'intérêt ni de beauté.

Notre promenade se terminera par le parc de l'évêché qui doit nous ramener aux portes d'Uzès. Le parc est un autre

coin de ce tableau ravissant qui se deroule depuis deux heures sous nos yeux ; ici l'art disparaît devant la nature qui, dans sa profusion, envahit tout. Des arbres séculaires tapissent une belle pente interrompue ça et là par des grottes ; des masses de rochers arrondis par les eaux ou acérés comme des aiguilles, s'élèvent partout recouverts de mousses, de lierres ou d'acanthes aux feuilles corinthiennes. On se reposera un moment à l'hermitage pour jeter un dernier coup d'œil sur cette délicieuse verdure, et après l'avoir contemplée le soir, mystérieuse et suave, on se promettra bien de la revoir le matin toute diamentée de gouttes de rosée, toute énivrante de parfums. Alors le voyageur viendra de nouveau s'asseoir à côté de la fontaine d'Eure, et après son modeste repas, que l'air frais et la fraîcheur des eaux rendent délicieux, il se prendra à rêver en présence d'une nature toujours riante, que le bouillonnement des eaux, les causeries des laveuses, le chant du rossignol et le tumulte des filatures remplissent d'un son vague, empreint de mystère et d'harmonie.

CLOTILDE DE SURVILLE.

Nous avons déjà conduit le lecteur à Vallon, sur les bords de l'Ardèche, en présence d'un rocher caverneux et menaçant, le pont d'Arc avec son faîte crénelé, son arceau gigantesque et son désert retentissant des cris du choucard, et embaumé des parfums du thym et des touffes de buis. Un sujet d'un autre genre nous ramène aux ruines du château de Vallon, c'est une figure gràcieuse, empreinte de douceur et de poésie, une figure que l'on s'imagine aisément avoir été belle, parce qu'elle a caché une âme tendre et malheureuse ; c'est la dame Clotilde de Vallon-Chalis : elle naquit dans ces lieux en 1405 ; elle cultiva la poésie dans un siècle où elle était encore abandonnée aux Trouvères de Provence. La vie fut pour elle une longue élégie ; épouse à seize ans du jeune Béranger de Surville, elle était

veuve après sept ans de la plus heureuse union. Elle survécut aussi à son fils unique et à tous ses autres parens, et supporta le poids de la vie jusqu'à l'age de quatre-vingt-dix ans.

Les poésies de Clotilde de Surville ne sont pas sans mérite, mais leur authenticité a été contestée ; il est certain qu'elles ont été au moins retouchées dans un âge de beaucoup postérieur à celui où elle écrivait. On sait qu'un marquis J. E. de Surville confia à sa femme, avant de monter sur l'échafaud en 93, les manuscrits de Clotilde, l'une de ses aïeules. On trouve plusieurs de ces fragmens de poésie dans l'intéressant ouvrage de Raynouard, sur les poëtes languedociens.

LE SEPS [1].

Un fait bien propre à nous pénétrer d'admiration pour l'œuvre du Créateur, et qui déjoue toutes nos classifications artificielles, c'est la transition que l'on observe dans l'échelle des êtres vivans, et qui fait passer presqu'insensiblement l'observateur d'une classe de ces êtres à une autre classe, depuis l'homme au front élevé jusqu'au lichen qui s'attache au roc dont il semble faire partie. Nous avons devant les yeux le chaînon qui unit la famille des crocodiles à celle du serpent boa, le lézard de nos plaines avec la couleuvre de nos marais. Le seps n'est plus un lézard, et n'est pas encore un serpent. Son corps allongé lui donne, à la première vue, une ressemblance frappante avec un orvet ; mais quand on l'examine de près, on découvre avec étonnement deux paires de pattes tellement courtes qu'elles ne peuvent

---

1 Ce mot, qui vient de σήπειν, *corrompre*, servait chez les anciens à désigner un animal que les uns représentent comme un lézard et les autres comme un serpent.

toucher à terre. Cet animal appartient à la famille des scincoïdiens qui se distinguent tous par l'extrême petitesse de leurs membres, et dont quelques espèces présentent des particularités très-remarquables. On observe chez quelques seps des pieds armés d'un seul doigt; les *bipèdes* ne possèdent qu'une paire de pattes située à la partie postérieure du corps; les pieds antérieurs sont les seuls visibles chez les *bimanes*.

L'espèce dont nous mettons ici la figure sous les yeux du lecteur, est la seule qui habite nos contrées méridionales, encore y est-elle assez rare : elle est entièrement inconnue dans le nord. En Italie, où elle se trouve plus communément, elle porte le nom de Cecella ou Cicigna; elle a les écailles du ventre séparées de celles du dos par trois sillons. Ce reptile n'est point dangereux; la nature ne lui a point donné de venin, et s'il en avait été doué, l'ouverture de sa bouche est trop petite pour qu'il pût mordre l'homme ou tout autre animal de grande dimension.

On sait que toutes les fois que l'homme accuse l'œuvre de Dieu de présenter des objets incomplets ou inutiles, l'expérience et la science ont prouvé tôt ou tard que c'est l'homme qui avait tort. Nous serons sages, je pense, en appliquant ce fait important à la question d'utilité que soulève l'exiguité des pattes du reptile dont nous donnons ici la description. Il est clair que les pattes du seps ne lui servent pas plus à marcher que les aîles du Pingoin ne lui servent à fendre les airs. Mais dans l'un ou l'autre cas, dira-t-on que ces membres sont superflus parce qu'ils ne remplissent pas le but auquel nous les croyons invariablement destinés [1]. Est-ce le Créateur qui a manqué son œuvre, est-ce l'homme qui a mal jugé le but de cette œuvre? J'attends avec confiance que tout homme de bon sens justifie ici l'œuvre de l'Éternel.

---

1 Ne pourrait-on pas imaginer, par exemple, que les petites pattes du seps l'aident à se retourner lorsque quelque accident l'a placé sur le dos, ou l'empêchent, en temps ordinaire, de prendre cette gênante position.

VILLENEUVE-LEZ-MAGUELONNE.

On peut revenir de Maguelonne à Montpellier par Villeneuve, dont on voit les murailles se refleter au loin dans les eaux de l'étang. Mais pour atteindre ce village, il faut profiter du retour de quelques pêcheurs et traverser une petite portion de l'étang au risque de sombrer maintes fois dans sa vase noirâtre, car, avec l'aspect d'un bras de mer et le reflet azuré d'un lac profond, l'étang n'est en plusieurs points qu'une légère couche d'eau qui recouvre un terrein mouvant et vaseux dans lequel les rames du léger esquif auquel on s'est confié viennent souvent s'embourber. Il est permis de regreter pendant cette petite navigation de ne la point faire dans la saison de la chasse aux macreuses[1]; on verrait alors de nombreux bateaux se ranger en cercle dès la pointe du jour; le cercle se retrécit; les macreuses resserrent leurs rangs, et bientôt on les voit s'élever au-dessus de l'eau comme une nuée obscure; tous les fusils sont dirigés vers cette trombe vivante, et bientôt il se fait un massacre tel que l'on compte les morts par milliers. Les étangs sont affermés pour la chasse comme pour la pêche; mais moyennant une légère rétribution, les citadins de Montpellier, de Nismes même, se procurent le plaisir d'avoir part à cette boucherie.

L'origine de Villeneuve date d'une assez haute antiquité; ce bourg existait dès le VIII.^{me} siècle; c'était alors un marché d'approvisionnement pour Maguelonne, avec laquelle il communiquait par un pont. On remarque ici de vieilles constructions et des fortifications ruinées. La tour de l'Horloge offrira un objet pittoresque jusqu'au moment où l'esprit réparateur du siècle nivelle ces irrégularités et dispose l'entrée

---

1 La Foulque ou Morelle, *Fulica atra*.

du bourg dans la manière la plus régulière, comme la plus insignifiante et la plus mesquine, à l'aide de deux maisons cubiques, badigeonnées en jaune. Le terroir de Villeneuve est assez bien cultivé depuis quelque temps ; on y soigne les prairies artificielles, le blé et le vin blanc. Le rapport des naissances aux morts est de 42 à 45. Le pays tend donc à se dépeupler, ce qu'il est permis d'attribuer à l'influence des fièvres endémiques qui règnent surtout pendant les mois d'août et de septembre.

Ce village a vu naître Arnaud de Villeneuve, alchimiste et médecin, qui florissait dans le XIII.me siècle. C'est à lui qu'on doit le funeste présent ou la funeste importation de l'eau-de-vie et des liqueurs spiritueuses. Il était médecin des rois d'Aragon et de Sicile, et du Pape lui-même ; quelques-uns de ses écrits furent condamnés par l'inquisition de Tarragone, quatre ans après sa mort.

C'est à tort que l'on a donné Villeneuve pour patrie à Bernard de Treviers, l'auteur du conte bleu de Pierre de Provence et la belle Maguelonne ; ce chanoine est né de l'autre côté du pont, dans l'île de Maguelonne même.

On trouve dans les environs de Villeneuve quelques marais salans, et, à la Jonquasse, deux sources d'eau minérale, chargées d'acide carbonique, et un gouffre singulier nommé *Aïgua perida* (eau perdue). Non loin de là, on visite avec intérêt la grotte de la Madeleine qui offre sous ses voûtes majestueuses un amas considérable d'eau dont l'étendue est jusqu'ici inconnue.

Le chemin de Villeneuve rejoint celui de Cette. Avant d'arriver à l'embranchement, on traverse un beau pont construit par les Etats-généraux ; plus loin on remarque, à gauche, le vieux château gothique de *la Lauze*, qui appartenait jadis aux souverains de Montpellier ; et en entrant dans les faubourgs de cette dernière ville, la belle fabrique de produits chimiques de M. Bérard.

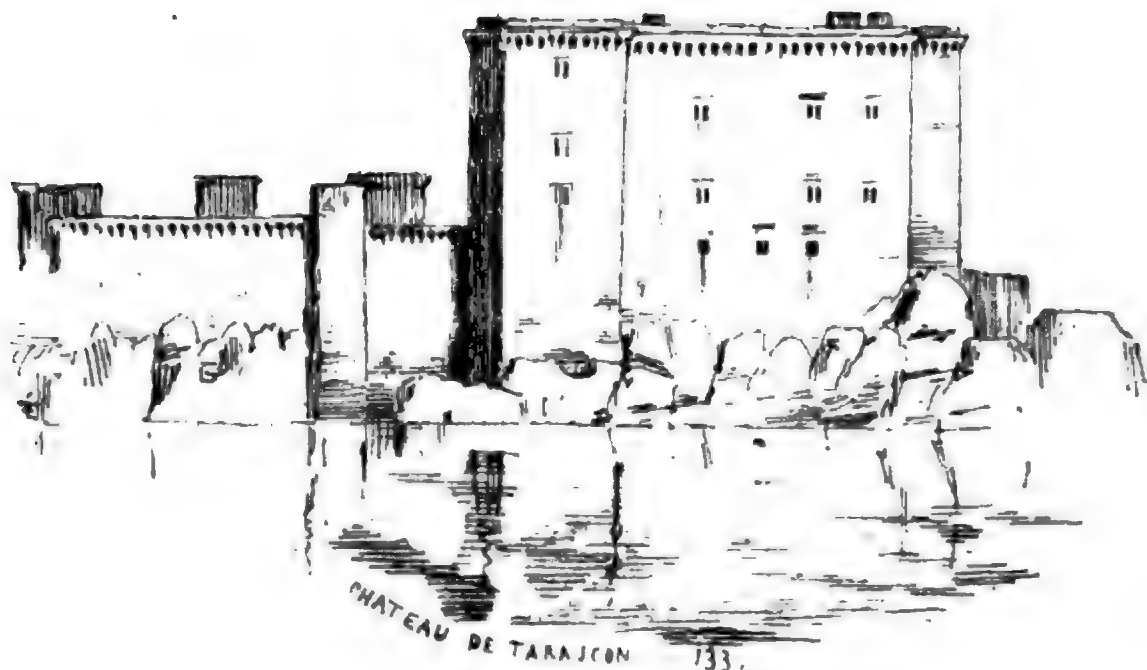
Porte et horloge de Villeneuve

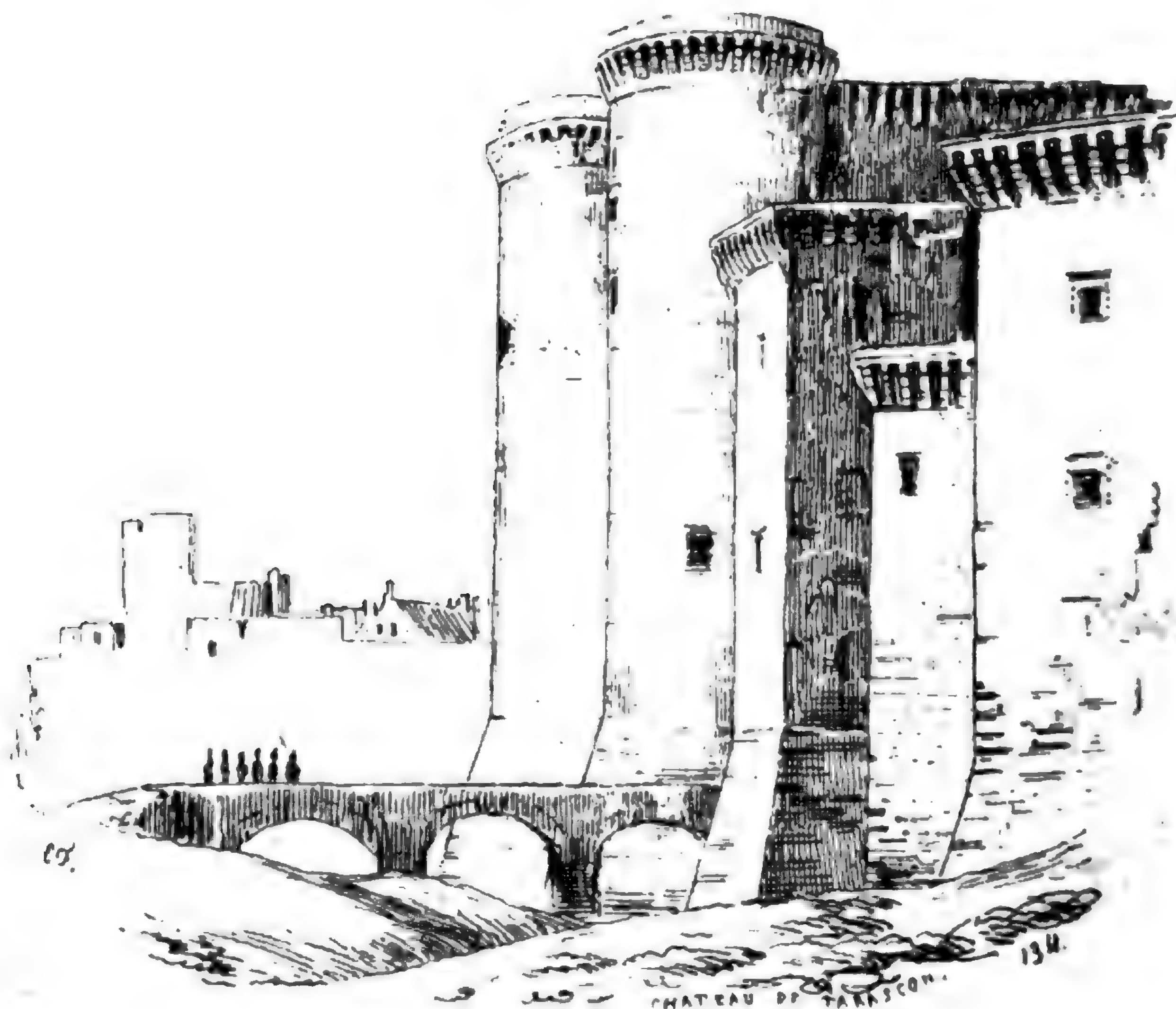
131

MAISON CENTRALE DE DETENTION.

132.

Digitized by Google


CHATEAU DE TARASCON
133.


CHATEAU DE TARASCON.
134.

MAISON CENTRALE DE DÉTENTION.

(NISMES.)

Lorsqu'on parcourt le plateau sur lequel la Tour-Magne est située, on remarque, au levant, une masse considérable d'édifices dont les détails, pris séparément, rappellent les constructions économiques et uniformes des manufactures, et dont le vaste ensemble revêt la forme sévère et mathématique d'une citadelle menaçante et les tristes allures d'une prison. Ces aspects divers ne trompent point; car ce village, circonscrit dans un polygone, a reçu successivement les diverses destinations que ses formes extérieures font deviner. La couleur rembrunie et les larges assises des pierres qu'on remarque à la base de la partie antérieure ou méridionale annoncent le but primitif de son érection. Ménard va nous instruire en détail de ce but [1]. « Quoique les missionnaires, dit-il, eussent extrêmement affermi le grand ouvrage de la conversion générale, la cour n'en demeura pas là. Elle craignait les menées et les mouvemens des religionnaires de cette ville. On ne doute pas qu'après un coup aussi terrible que celui qui venait d'être porté à leur religion, ils ne fissent les plus violens efforts pour la faire revivre. De sorte que pour prévenir le mal dans sa source, et contenir ceux qui pourraient avoir de dangereuses intentions, le roi ordonna la construction d'une citadelle pour commander à la ville et la tenir en bride. C'est dans le même temps et pour les mêmes motifs qu'on bâtit la citadelle d'Alais et celle de St-Hippolyte, deux principales villes du diocèse de Nismes. » L'endroit qu'on choisit pour l'emplacement de cet édifice était situé hors des murailles de Nismes, au quartier appelé

1 Histoire de Nismes, tom. VI, pag. 299.

Crémal, qui forme un côteau placé au N. N. O. de la ville. On commença par en abattre les arbres le 9 mai 1687. On conserve encore un devis très-détaillé de cette construction. L'adjudication fut faite par l'intendant de Bâville à Jean Papo, architecte du Roi. On commença à creuser les fondemens le 11 mai; on en posa la première pierre le 15, et la citadelle fut presque achevée au bout d'un an. Les entrepreneurs, suivant les ordres qu'ils avaient reçus, y mirent une promptitude incroyable. Ils y employèrent des régimens entiers; et tous ceux, femmes ou enfans, qui apportaient des moellons aux ouvriers, avaient un denier pour chaque pierre. La citadelle fut disposée avec quatre bastions et une place d'arme carrée au centre entourée de casernes pour les soldats et de logemens pour les officiers. Plus tard on fit entrer ce fort, par de nouvelles constructions, dans le système de défense déjà établi par les anciennes murailles.

C'est une longue et triste histoire que celle d'un fort converti, au besoin, en prison d'état. Nous ne dirons pas toute celle de la citadelle de Nismes. Qu'il suffise de savoir que, sous l'Empire, elle fut transformée en dépôt de mendicité, et sous la Restauration, en maison centrale de détention. Maintenant suivons l'homme coupable et malheureux depuis le moment où, haletant et désespéré, escorté de deux gendarmes au regard sinistre, il voit la grille se refermer sur lui, jusqu'à l'heure de joie délirante où il repasse cette porte fatale pour être rendu à la société; pénétrons nous-même au-delà de ces grilles et de ces murailles, nous devons y dérouler une page de notre tableau moral, sinon grâcieuse et divertissante, du moins digne d'intéresser quiconque salue l'homme du nom de frère et de semblable.

Qui ne s'est arrêté, triste et pensif, à la vue de ces lugubres convois qui circulent trop souvent sur nos grandes routes et autour des boulevards de notre ville; convois ouverts et terminés par un gendarme, et composé d'hommes contrits, pâles, exténués, à barbe longue et revêtus d'un costume emprunté à divers ordres de la société, déguenillé et pou-

dreux. Ce convoi prend d'ordinaire la route de la maison centrale. Ce sont des hommes atteints et convaincus de vol, de meurtres sans préméditation et avec circonstances atténuantes, de viol, d'escroquerie, de faux, d'actes de violence et d'infidélité : malheureux que la société n'a pas jugés assez coupables pour les envoyer aux galères ou à l'échafaud, et trop dangereux pour les rendre à la liberté après quelques mois d'arrêts dans nos prisons départementales.

Le triste convoi a atteint le haut de la montée du Fort, et puis...... le prisonnier peut jeter un regard en arrière. Laissez-le respirer, car le voyage a été long et douloureux ; laissez-le prolonger son regard ; il ne verra plus de deux ans, trois ans, dix ans, jamais peut-être la campagne verdoyante, les montagnes bleuâtres, la ville animée ; une grille de fer et des murailles opaques vont le séparer long-temps du monde et de la nature.

Il n'y a cependant rien qui porte un aspect bien triste au-delà de cette grille ; le soleil brille encore sur cette vaste et bruyante manufacture ; mais du dedans de la grille au dehors il y a toute la différence de la liberté à la captivité.

Dès son arrivée le captif est *écroué*. Ce mot sinistre signifie simplement que le fait de son entrée est enregistré. On prend note de l'extrait du jugement qui annonce l'étendue de la peine et la nature du délit, et, à côté de ce délit, il faut que le captif décline lui-même un nom, celui de sa famille qu'il couvre de déshonneur et qu'il plonge dans le désespoir. On prend note aussi du culte dans lequel il a reçu ses premières impressions religieuses [1]. Puis il passe au vestiaire où il revêt l'uniforme de la maison : bonnet, habit et pantalon d'une étoffe grossière de laine, pour l'hiver, et d'une étoffe plus légère, rayée de blanc et de vert, pour l'été ; ses propres vêtemens sont désinfectés, étiquetés et

---

1 Cette mesure, qui n'est en vigueur que depuis le 24 octobre 1833, a donné jusqu'au 15 juillet, jour de la rédaction de cette notice, sur 1,460 détenus, 1,381 catholiques romains, 71 réformés, dont plusieurs viennent de Suisse et d'Allemagne, 6 Israélites et 2 Mahométans.

mis en dépôt jusqu'à sa sortie, si sa détention est moindre de deux ans; si elle doit se prolonger au-delà, il lui est loisible de les livrer à vil prix aux revendeurs de hardes.

Dès lors le captif devient *détenu*; le voilà lancé dans un monde populeux, coupable, pauvre et malheureux. Faisons connaître cette société par quelques chiffres [1].

Elle était composée, au 1.er juillet 1835, de 1,253 hommes, dont

27 au-dessous de 16 ans.
1,226 au-dessus de 16 ans.
1,138 occupés aux travaux de la maison, ou censés tels;
115 non occupés, savoir :
28 pour cause de vieillesse.
14 infirmité.
9 au cachot.
64 malades à l'infirmerie.

Situation détaillée des ateliers.

114 bretelleurs.
143 taffetassiers.
14 devideurs de soie.
36 devideurs de coton.
22 tordeurs.
458 cardeurs.
76 fileurs.
96 cordonniers.
28 tailleurs à façon.
26 tailleurs à la lingerie.
125 employés à divers services; cuisiniers, boulangers, hommes de peine, surveillans, infirmiers, etc.
913 condamnés pour la première fois.

1 Tous les chiffres que nous donnons dans cette notice sont officiels; je les dois à l'obligeance de M. Durand, greffier, qui me les a remis avec beaucoup de complaisance et une intelligence parfaite de la statistique intérieure des maisons centrales.

340 récidives ; savoir :
287 constatés comme tels par jugement.
53 reconnus comme tels dans la maison.
461 condamnés à la réclusion par jugement criminel.

N. B. Au 1.er avril ce nombre était de 408, dont

8 condamnés à perpétuité.
327 condamnés pour moins de 5 ans.
73 condamnés pour plus de 5 ans.
791 condamnés en police correctionnelle.

N. B. Ce nombre, au 1.er avril, était de 829, savoir :

187 condamnés de 1 à 2 ans exclusivement.
547 condamnés de 2 à 5 ans exclusivement.
95 condamnés de 5 ans et au-delà.

Sur les 1,253 détenus au 1.er juillet il s'en trouve :

26	du départem.t de l'Aveyron, sur une population de	359,000
56	Pyrénées-Orientales.	157,000
58	Aude	270,100
59	Lozère.	140,347.
63	divers départemens.	
69	Haute-Loire.	292,000
78	Ardèche.	340,700
89	Corse.	195,400
89	Tarn.	335,800
97	Loire.	391,200
108	Hérault.	346,200
132	Gard.	357,300
154	Bouches-du-Rhône.	357,300
177	Afrique.	

On a compté

63 décès en 1832.
106 en 1833.
86 en 1834.

Il m'a été impossible de constater le degré d'instruction

que les détenus apportent à leur entrée dans la maison [1].

Le premier soin des détenus en entrant dans cette population active, c'est de prendre un métier. Ici le travail doit être un ordre et un bienfait. Un ordre, parce que la loi a le droit de commander tout ce qu'elle croit utile à la guérison morale du détenu ; un bienfait, parce que l'oisiveté est un malheur et l'ennui un péché. Il y a plus ici, la loi, dans sa mansuétude, accorde au détenu une portion du prix de son travail. Voici la répartition de ce produit : — Soit, ce produit, 1 fr. ;

L'entreprise en prélève d'abord 1/5,	20 c.
Puis 1/3 du restant,	26 c. 1/2
La moitié du restant est remis au détenu chaque lundi,	26 c. 1/2
L'autre moitié forme une masse remise au détenu à sa sortie,	26 c. 1/2

Le choix de ce travail doit être déterminé par les habitudes antérieures du détenu, son intelligence, sa force physique, la durée de sa captivité et les genres divers d'industrie en usage dans l'établissement. Nous avons dit plus haut quels étaient ces genres d'industrie ; il serait à désirer qu'ils fussent plus variés, soit dans l'intérêt de l'avenir des détenus, soit pour la prospérité de la ville peuplée d'hommes libres qui ont aussi besoin de leur travail pour vivre. C'est le choix du travail et le numéro de l'atelier qui décide de la société que va fréquenter le détenu pendant toute la durée de sa peine ; car, dans cette population nombreuse, chacun a son petit monde où il donne et reçoit tour à tour une influence morale qui peut être bienfaisante ou funeste. C'est là qu'est renfermé tout l'avenir du détenu ; c'est ce choix du travail, dont on rend presque toujours le hasard

---

1 Dans le nombre des détenus qui fréquentent le temple protestant, cette proportion est environ de 1 sachant lire sur 2 illitérés.

responsable, qui fera que la prison sera pour le détenu une maison de *correction* ou une maison de *corruption*.

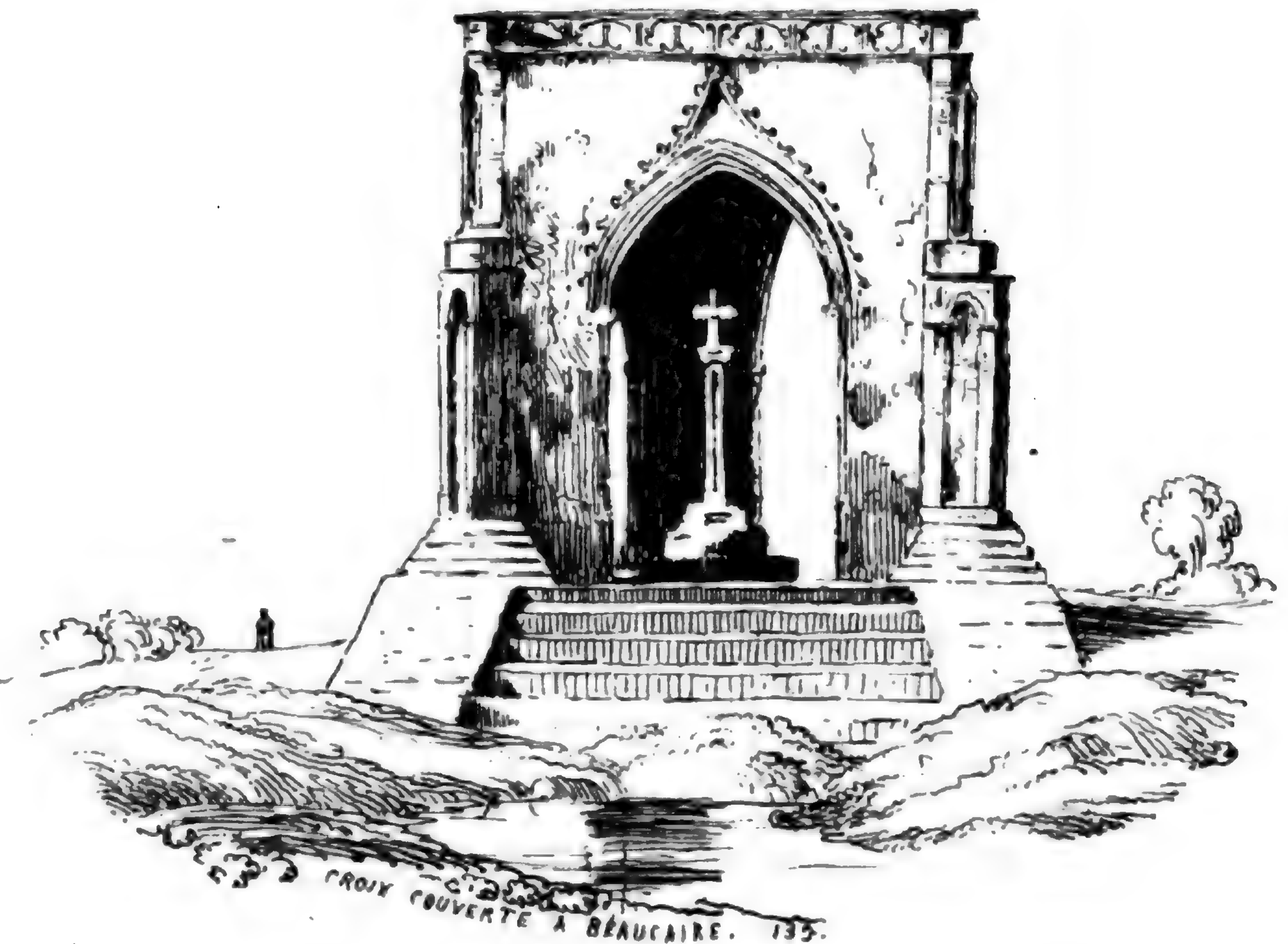
Dans notre maison centrale, à part la séparation opérée depuis peu entre les enfans au-dessous de seize ans et les adultes, il n'existe point de classification, c'est-à-dire que les détenus de tout âge, et quel que soit leur délit, sont mêlés indistinctement pendant le travail, le repos, les récréations et la nuit.

C'est une grande question que celle d'une classification. Avant d'avoir acquis quelqu'expérience de la vie, et avant de connaître les hommes et surtout les détenus, cette question me paraissait fort aisée à résoudre. Aujourd'hui, je ne sais plus qu'en dire. Classera-t-on les détenus selon la nature de leur délit, ou, en d'autres termes, mettra-t-on les voleurs avec les voleurs, les escrocs avec les escrocs, les assassins avec leurs pareils; c'est-à-dire aura-t-on des écoles d'enseignement mutuel de vol, d'escroquerie, etc.? Ou bien mettra-t-on les voleurs avec les meurtiers; c'est-à-dire offrira-t-on au voleur la chance d'apprendre comment on tue, ou à un assassin celle d'apprendre comment on vole? Ou bien encore, mettra-t-on ensemble ceux qui sont condamnés à un an, à deux, et ainsi de suite, selon la durée de la peine; c'est-à-dire après les avoir réunis en prison leur offrira-t-on la chance de rentrer ensemble dans la société et d'y entretenir encore des relations qui ne peuvent qu'être funestes à leur moralité? Mettra-t-on les méchans avec les bons, afin de les ramener par l'influence d'un bon exemple, au risque de gâter les bons par cette imprudente introduction des méchants dans leur société?.... Vraiment je m'y perds.... Cependant l'état actuel n'est pas tolérable. J'aimerais mieux le système de classification adopté dans l'un des établissemens de Paris, qui se résume et se fait comprendre par ces trois mots:

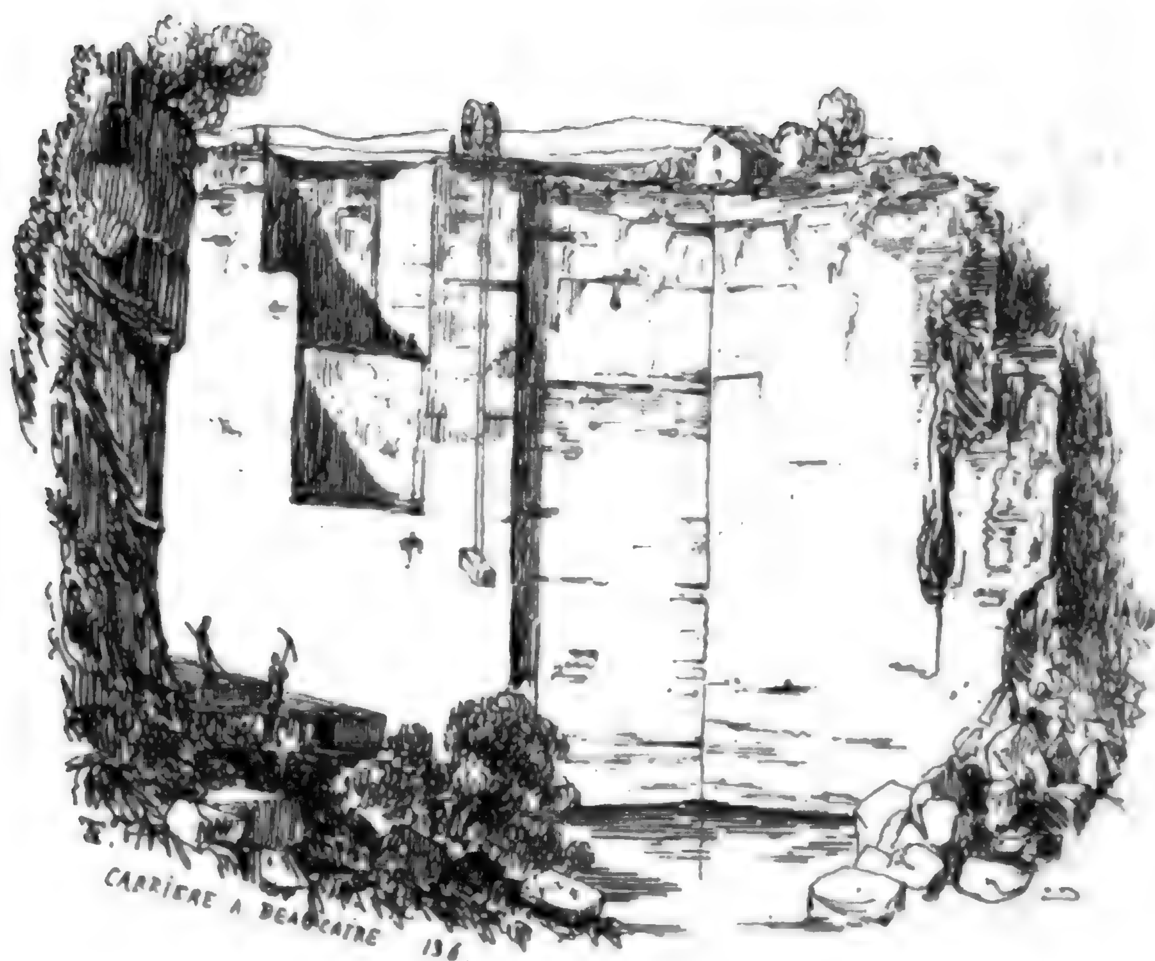
PUNITION, ÉPREUVE, RÉCOMPENSE.

Après les premiers jours de douleur et d'étourdissement; la vie du détenu n'est qu'une longue suite de jours décolorés et monotones. Il se lève à 7 heures en hiver, et dès

4 heures en été. Le son de la cloche l'appelle aussitôt au travail ; on se rend dans les ateliers avec beaucoup d'ordre. En été, on permet aux prisonniers de suspendre leurs travaux pendant une demi-heure, à 7 heures et demie, pour manger un morceau de leur pain ; mais en toutes saisons, ce n'est qu'à 11 heures qu'ils se rendent au réfectoire, vastes salles voûtées et irrégulières où sont rangées de longues tables. On leur distribue 6 onces de viande une fois par semaine, et aux quatre fêtes principales de l'année, et les autres jours une portion de soupe aux légumes. Les détenus mangent à la gamelle par groupe de cinq. Un pain d'une livre et demie doit leur durer toute la journée. Les détenus peuvent se procurer, moyennant une rétribution qu'ils prélèvent sur le produit de leur ouvrage, un surcroît d'aliment ou des mets plus recherchés ; à cet effet, on a établi une cantine dont le tarif et le programme sont fixés par l'autorité ; on y distribue aussi du vin. Les détenus ne peuvent en acheter qu'un demi-litre à la fois ; mais les abus exceptionnels n'ont pas encore été entièrement empêchés. A midi, les travaux reprennent jusqu'à cinq heures, heure à laquelle les détenus entrent encore dans le réfectoire et de là aux préaux. Ces préaux sont les fossés bas de la citadelle ; là, les prisonniers se promènent. C'est là qu'ils demandent à être surveillés, et mieux encore, à être étudiés. Qui ne sait que les joies d'un homme décèlent souvent le caractère de ses passions ! Ici, le jeu est strictement interdit, et les infractions à ce sage réglement ont été souvent la cause de désordres graves. Quelques-uns de ces malheureux ont pris possession de quelques angles rentrant des fortifications pour y faire croître des plantes légumineuses ou des fleurs odorantes. Qui peut dire les jouissances indicibles que la vue de ces couleurs variées et l'odeur de ce parfum d'humus peuvent produire dans l'âme du captif relégué depuis dix ans peut-être derrière ces hautes murailles ! C'est aussi un fait curieux à observer que les précautions que prend le jardinier pour garantir ses produits de la ruse des voleurs. On en voit d'autres occupés à tracer des sentences ou des dessins hiéroglyphiques contre

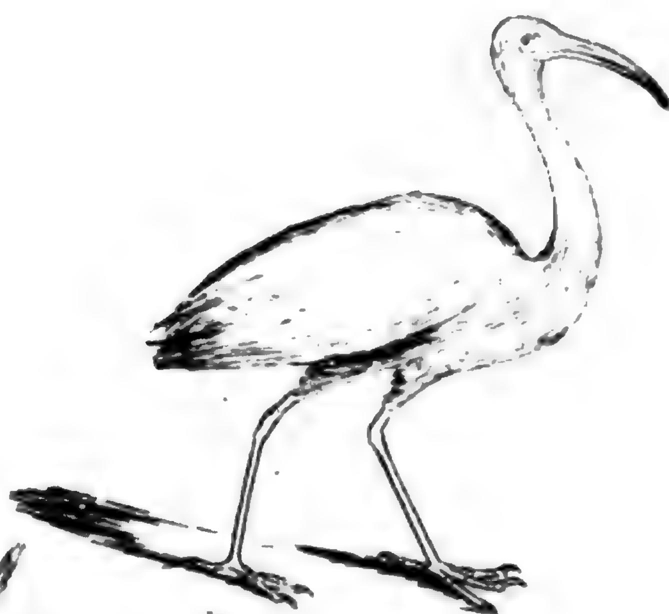


CROIX COUVERTE A BEAUCAIRE. 135.



CARRIÈRE A BEAUCAIRE 136.

HIEROGLYPHE EGYPTIEN 140.



IBIS DE FRANCE 139.

les murailles, mais ce sont trop souvent des dessins obscènes ou des pensées lugubres.

Enfin, depuis peu, on exerce les enfans à la musique. Ils commencent déjà à exécuter des chants religieux à trois parties. Je me suis pris quelquefois le soir, à la chute d'une belle et paisible journée, à contempler, du haut des murailles, ces groupes de jeunes délinquans cessant subitement leurs jeux bruyans pour entonner des airs pleins d'harmonie, oublieux de leurs chaînes et trouvant, peut-être pour la première fois, quelque charme à une occupation douce, honnête et empreinte de piété.

A 7 heures en été, et à 5 heures en hiver, les détenus montent au dortoir où ils demeurent, sans autre gardien que ceux de leurs compagnons d'infortune qui ont été commis à cette charge; ainsi, ils demeurent abandonnés à eux-mêmes pendant 14 heures. En attendant que l'on remédie à cet état, que nous chercherions en vain à caractériser par une épithète décente, jetons un voile et fermons les yeux.....

Le dimanche tous les travaux sont suspendus; à neuf heures, la cloche appelle les détenus dans un vestibule qui sépare l'Eglise du Temple, et où, par un effet de la liberté de conscience, droit imprescriptible pour le prisonnier comme pour l'homme libre, chacun choisit le lieu où il lui convient d'épancher ses douleurs, de confesser ses fautes et d'adorer le Père commun des hommes. Réunis dans les sanctuaires de la religion, qui peut dire les douces consolations, les espérances, le baume réparateur qui s'insinuent dans ces âmes malheureuses et flétries! Ici, les pasteurs leur ouvrent les portes de la repentance et le chemin du ciel; ils proclament devant ces hommes découragés les hautes destinées de l'homme qu'ils ont si long-temps méconnu, et leur parlent de l'immortalité et du pardon que Dieu offre à tous ses enfans prodigues, sans en excepter un seul. Le reste de la journée se passe dans le repos; les détenus en ont besoin; mais nous voudrions que ce repos ne fût point pour eux l'inaction, mais un changement d'action. Je voudrais

qu'après leurs travaux physiques on leur offrît l'occasion d'exercer leurs facultés morales et intellectuelles par un enseignement adapté à leurs besoins, et par des lectures saines et variées. Depuis que les ouvriers reçoivent leur paye le lundi au lieu du samedi, on n'a plus à déplorer les scènes d'intempérance qui, trop souvent, troublaient l'ordre pendant l'après-midi du dimanche.

C'est une visite intéressante que celle du vaste établissement de la maison centrale. Il faut le voir dans tous ses détails. On fera remarquer à l'étranger la boulangerie où se confectionnent chaque jour treize cents rations de pain dont la qualité est satisfaisante; les cuisines, les lingeries, les puits creusés dans le roc, les vastes citernes, les ateliers de bretelleurs qui offrent une suite de 100 métiers battans, les caves obscures et mal aérées où sont enfouis 458 cardeurs, l'infirmerie vaste, bien aérée, meublée de lits en fer, etc. Mais que le visiteur ne se contente point de cet aperçu général, qu'il s'arrête un moment pour réfléchir à la vie du détenu . . . .
. . . . [1].

Alors s'il a un cœur d'homme, si son âme n'a pas été entièrement flétrie par les préjugés ou glacée par l'égoïsme, il appellera de tous ses vœux toutes les améliorations possibles; il comprendra qu'au-delà du règne de la loi doit s'étendre indéfiniment celui de la charité; que la loi ne se venge point; qu'elle ne punit que pour garantir la société et pour ramener le coupable. Guidés par ces principes, tous les hommes éclairés et compatissans appelleront de leurs vœux, et pour notre maison centrale et pour tous les établissemens de ce genre qui existent en France :

L'adoption d'un régime pénitencier dont les principes religieux, la discipline, la classification et un ordre de récompenses ou de punitions soient la base essentielle;

---

1 On comptait, en 1830, dans toutes les maisons centrales de France, 16,842 détenus des deux sexes, dont environ 4,000 en état de récidive; jugez, législateurs, si le système de nos prisons est satisfaisant.

L'établissement d'une école [1] pour les détenus de tout âge, où ils apprendraient ou s'enseigneraient mutuellement à lire, écrire et compter; ayant soin de faire considérer l'admission à l'école comme une récompense accordée seulement à une conduite irréprochable pendant la détention;

La classification des détenus sur des principes rationels et moraux;

Des modifications dans la manière de procéder à la formation du tableau des grâces; que ce tableau ne soit point annuel; qu'il ne soit point de règle; que le nombre des grâces ne soit pas déterminé, mais que l'état moral des détenus seul en décide à mesure que la nécessité s'en fait sentir;

Plus d'extension, de soin et de persévérance dans la diffusion de l'instruction religieuse; l'établissement de bibliothèques contenant des livres de piété et de morale à la portée des détenus, qui leur seraient prêtés à titre de récompense et d'encouragement;

L'enseignement du chant religieux si propre à adoucir les mœurs et à calmer les âmes;

Des habitudes de silence inconnues jusqu'à ce jour. Le silence devrait être absolu dans les dortoirs; et pendant toute la nuit les détenus devraient être sous la surveillance immédiate de gardiens choisis.

L'examen consciencieux du régime alimentaire des maisons centrales de France et de son adaptation parfaite avec les exigeances que la longueur de la détention et la nature des travaux peuvent indiquer aux hommes de l'art......

Ces questions sont graves; déjà plus d'une fois elles ont été agitées dans la société; mais j'ai cru saisir cette occasion comme toutes celles qui se présenteront dans ma vie pour attirer l'attention de mes concitoyens sur le sort de seize

---

1 J'avais eu le bonheur, en juillet 1831, d'obtenir l'établissement d'une école dans notre maison centrale; 250 détenus la suivirent avec assiduité, plaisir et profit, jusqu'en août 1832, époque à laquelle elle fut suspendue. Depuis un an un superbe local a été disposé pour le rétablissement de l'école, mais ce local est demeuré jusqu'à aujourd'hui sans emploi.

mille condamnés qui sont pourtant des hommes et qui méritent de notre compassion que la porte du repentir et de l'amendement ne leur soit jamais fermée.

ENCORE QUELQUES MOTS SUR

BEAUCAIRE.

Nous avons raconté l'histoire de Beaucaire et de son antique château ; accoudé sur les crénaux de cette forteresse démantelée, nous avons contemplé le flot du peuple qui inonde et la ville et la plaine pendant la foire annuelle ; nous avons décrit le chemin qui conduit de la porte d'Auguste aux ruines de l'ancienne abbaye de St-Roman ; il nous reste encore quelques mots à dire sur Beaucaire ; nous avons encore quelques vestiges des temps passés à visiter dans l'antique Ugernum, non de la ville romaine dont l'emplacement est encore un problème, mais du Beaucaire du moyen âge et de ses monumens gothiques caractéristiques d'une époque qui eut aussi ses temps classiques et ses lois fixes de beauté et d'ordonnance. Mais ici ce ne sont que des vestiges presqu'entièrement effacés par le déluge des peuples divers qui a coulé le long du Rhône, tantôt du nord au midi, tantôt du midi au nord.

C'est lors d'une irruption dans cette dernière direction que fut détruite la magnifique église de Notre-Dame-des-Pommiers, fondée dans le 5.me siècle et brûlée par les Sarrazins en 720, et dont il ne reste plus guère, je crois, qu'une frise d'un goût excellent qui gît à présent sur la place publique, vis-à-vis l'église moderne, où elle sert de banc aux oisifs. Cet édifice remontait aux temps du premier établissement du christianisme dans les Gaules, et long-temps, à Ugernum comme à Nismes, on conserva l'usage de permettre de chanter aux offices divins les psaumes et les hymnes, aux laïcs comme

aux clercs, à haute voix, soit en grec, soit en latin, langues que le peuple même parlait encore dans le pays. L'église moderne, qui a été élevée sur les fondemens de l'ancienne, est d'un style assez noble, surtout à l'intérieur, mais dénué, comme toutes les églises modernes, de ce demi-jour mystérieux qui caractérise les édifices consacrés au culte romain. L'église des Cordeliers, qui a aussi subi des dégradations pendant l'irruption des compagnies, des Bourguignons et des réformés, offre au-dessus du portail une singulière sculpture représentant trois rois élevant vers le ciel le saint enfant. Mais le monument gothique qui offre le plus d'intérêt, moins par les souvenirs historiques qui pourraient s'y rattacher que par son effet pittoresque et les formes simples et typiques qui le caractérisent, c'est l'*Oraou*, ou oratoire, dont nous avons donné le trait, fig. 135. Ce petit monument triangulaire est placé à la jonction des trois chemins de Beaucaire, d'Arles et de St-Gilles, de sorte que les voyageurs qui viennent de ces trois directions, le voient toujours en face. Il annonce, par sa structure régulière et parfaitement ordonnée, que l'art était arrivé au point qui sépare la simplicité et la rudesse de l'époque d'invention de la profusion des ornemens qui fait pressentir le décadence. La croix couverte de Beaucaire me paraît offrir un modèle parfait d'architecture saraceni-gothique, et se recommande, à ce titre, à l'attention des artistes et des archéologues.

Les vestiges du séjour des Romains sur cette rive du Rhône ne sont pas très-abondans, et on en doit surtout la découverte aux tranchées faites dans le sol lors de la construction du canal. La plupart des inscriptions, pierres tumulaires et chapiteaux ont été réunies sur l'escalier de l'hôtel-de-ville, vaste édifice d'un goût plus ridicule encore que le *Château-Fadaise*, à Nismes. Au milieu de ces monumens incrustés dans la muraille, celui qui a surtout attiré mon attention, est une pierre qui servit à réparer le clocher de l'église qui fut dégradé pendant le siége de 1578, conduit par un nommé Parabère, gouverneur du château, sous le ma-

réchal de Damville. Elle porte l'inscription suivante qui donne une idée de la poésie et de l'ortographe du temps :

Du moys neuviesme
Le jour dixiesme
Parraberistes
Plus qu'atheistes
Du chateau ceste
Bréche ont fete
De Dieu la gloyre
Au Roy victoire.

La ville de Beaucaire est dominée par des groupes de collines incultes ; elles offrent de belles vues, et une triste promenade, d'abord le long d'un sentier tournoyant autour des stations d'un calvaire, et puis vers un autre calvaire, celui-ci bien réel et marqué encore du pilier qui supportait jadis les fourches patibulaires.

Une autre promenade qui mérite mieux l'attention du voyageur, est celle qui le conduit, au sud-ouest, aux collines des carrières.

Il serait difficile de déterminer l'époque où ces exploitations ont été entreprises ; chaque siècle en a augmenté l'étendue, et elles couvrent aujourd'hui une vaste étendue du terrein. Qu'on se figure des excavations perpendiculaires de 80 à 100 pieds de profondeur, d'une régularité mathématique, colorées diversement selon le nombre des siècles qui ont laissé leurs stigmates sur leurs surfaces. Ici, le fond des réceptacles est noyé dans les eaux ; ailleurs, ombragé par des arbustes centenaires ; plus souvent encombré de ruines et de poussière, ce qui atteste que les travaux ont été suspendus depuis peu ; mais généralement ce sont des cavités où l'on entend bourdonner les ouvriers carriers qui font retentir au loin le choc du pic et des leviers. Malheur à l'étranger qui viendrait à s'égarer de nuit dans ce dédale où chaque pas le conduirait au bord d'un abîme, et où la connaissance la plus parfaite des localités ne suffirait pas pour le guider dans ce labyrinthe inextricable. De jour, ces tranchées offrent un objet digne de toute l'at-

tention des naturalistes et même de la visite du peintre qui sera souvent tenté de saisir ses crayons, et au besoin, sa palette. C'est une promenade de deux heures que nous ne craignons pas de recommander à celui qui visite cette rive du Rhône.

Après les choses anciennes on visitera avec intérêt les choses modernes, parmi lesquelles figurent avec honneur le canal et le pont. Le premier est la continuation du canal du Languedoc construit par Riquet. Il achève la jonction de la Garonne avec le Rhône. Ici, il offre un port assez étendu pour les besoins de l'entrepôt et de la navigation ; des écluses assez bien entretenues lui donnent communication avec le Rhône.

La construction du pont date de quelques années seulement et a remplacé un mauvais pont de bateau dont une partie a été transportée à Villeneuve-lez-Avignon où il unit ce village avec l'île de la Barthelasse. Le pont suspendu de Beaucaire est un ouvrage immense, sans égal en France, et qui n'est surpassé, en Angleterre même que par le Menai-Bridge qui unit l'île d'Anglesea à la grande terre. Celui de Beaucaire a 4 arches, chacune de 130 mètres de long, ce qui donne une longueur totale de 520 mètres (plus de 1,600 pieds). La première pile, du côté de Tarascon, pose sur un îlot artificiel, les autres sur un grand îlot de pierrailles formé par des cailloux. Les arcs du suspensoir posés sur chaque pile, construits en belles pierres blanches, figurent des arcs de triomphe ; les chaînons sont formés de faisceaux de fil de fer, et les balustrades sont en bois peint. Au-delà de ce magnifique monument de l'art moderne s'étend la ville de Tarascon, la rivale de Beaucaire. Un château massif, revêtu d'une couleur méridionale et des formes sévères des forteresses féodales, s'élève sur une ceinture inébranlable de rochers, domine la petite ville provençale et réfléchit ses longues lignes verticales dans les flots du Rhône. Nous en avons donné la figure (fig. 133, 134) ; nous ne tarderons pas à le visiter.

L'IBIS. (fig. 139.)

Voici encore un de ces oiseaux que l'on ne se doute pas de rencontrer sur notre sol français, et qui rappelle les plages de la Basse-Egypte et les hiéroglyphes de ses obélisques et de ses temples (fig. 140). Cependant les livres d'histoire naturelle et le cabinet de M. Crespont, à Nismes, nous révèlent l'existence de cet oiseau célèbre dans les environs même de notre ville.

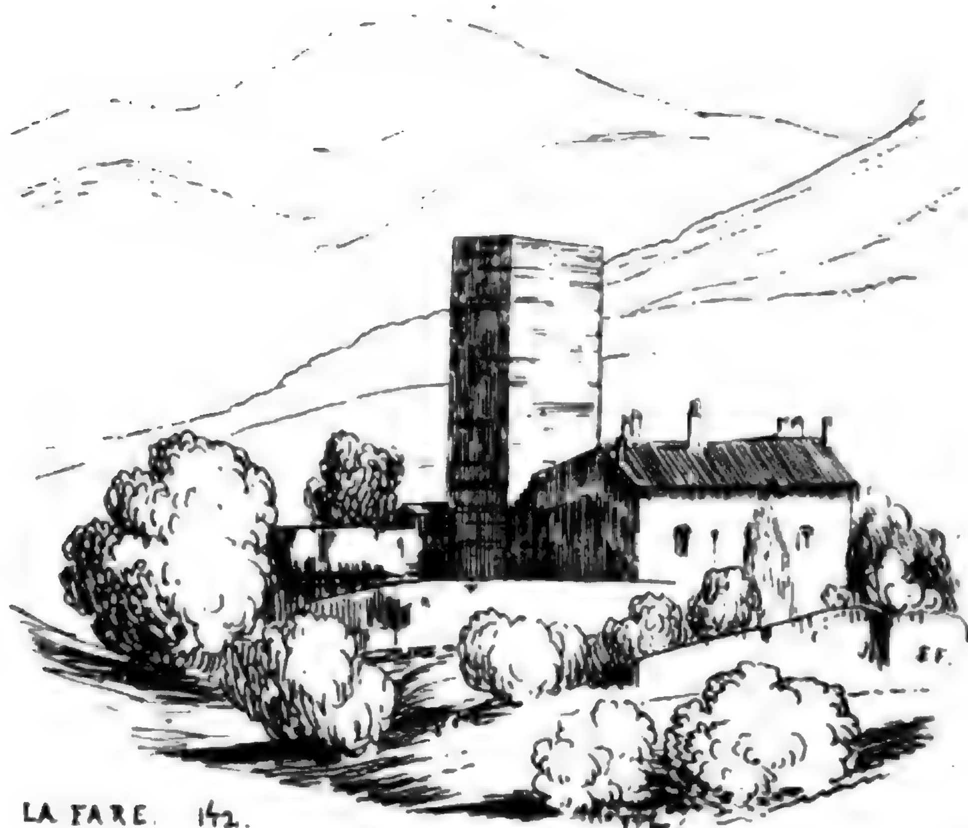
L'Ibis est de la taille du Courlis avec lequel il a beaucoup de ressemblance ; son plumage, qui paraît très-foncé et presque noir à distance, vu de près, reflète une teinte verdâtre mêlée d'un peu de pourpre ; le tour de la tête est dégarni de plumes ; son bec est gros à l'origine, courbé par le bout, recourbé en dessous dans toute sa longeur et dans ses deux parties ; les côtés en sont tranchans, durs, capables de couper les lézards, les grenouilles, et particulièrement les serpens dont il se nourrit.

La variété d'Ibis, que les Egyptiens vénéraient, est blanche, mais parfaitement semblable, pour la forme, à l'Ibis noir. On élevait cet oiseau, dans les temples de l'ancienne Egypte, avec des respects qui tenaient du culte, et on l'embaumait après sa mort, à ce que disent les uns, parce qu'il dévorait des serpens qui auraient pu devenir très-dangereux pour le pays ; selon d'autres, parce qu'il y avait quelque rapport entre son plumage et quelqu'une des phases de la lune ; enfin, d'après d'autres auteurs, parce que son apparition annonçait la crue du Nil. Quiconque tuait un Ibis volontairement était puni de mort. On représente quelquefois la déesse Isis avec une tête d'Ibis. Cet oiseau a cela de particulier, dit-on, qu'il ne boit jamais de l'eau qui soit trouble. C'est pour cela, sans doute, que les prêtres égyptiens se purifiaient ordinairement avec l'eau où ces oiseaux avaient bu.

LE SEPS 138

PONT DE BEAUCAIRE. 137

LE PUECH DE CENDRAS. 141



LA FARE. 142.

NOSTRADAMUS.

Ce nom européen appartient à nos illustrations méridionales ; mais la vie de celui qui le portait est généralement peu connue, et nos lecteurs nous sauront peut-être gré de fixer leurs idées sur ce sujet.

Nostradamus naquit à St-Remy, le 14 décembre 1503 ; son père y était notaire, et son grand-père médecin ; il reçut de celui-ci quelque teinture de mathématiques, et il acheva sa philosophie à Avignon. De là il se rendit à Montpellier où il fut reçu médecin. La peste s'étant déclarée dans cette dernière ville, Nostradamus entreprit un voyage qui dura quatre ans, mais qui ne le conduisit pas plus loin que Bordeaux, vu qu'il s'arrêtait de ville en ville pour exercer la médecine. Il fit connaissance, à Agen, avec le savant Scaliger. A l'âge de 40 ans, il se maria en secondes noces avec une demoiselle de Salon en Provence, où il établit son domicile ; deux ans plus tard, les habitans d'Aix, affligés de la peste, l'appelaient à leur aide. Il y rendit de grands services. Parmi les compositions qu'il employait on remarquait une poudre qui produisit, dit-on, de bons effets ; la ville, par reconnaissance, lui accorda, plus tard, une pension considérable. Il se rendit ensuite à Lyon où il avait été appelé pour la même contagion. De retour à Salon, il reçut un accueil moins empressé que dans les autres villes du royaume où il avait porté les secours de son art. Le peu d'agrément dont il y jouissait le porta à se tenir plus retiré ; il profita de ses loisirs pour se livrer à l'étude. Il avait déjà fait, dans l'occasion, le métier de devin ; mais pendant sa retraite il crut se sentir inspiré et comme miraculeusement éclairé sur l'avenir. A mesure que ces lumières lui faisaient entrevoir quelqu'événement futur, il mettait le fait en écrit, en simple prose, mais par sentences énigmatiques. Il se ravisa ensuite, et il crut que ses sentences sentiraient

davantage l'enthousiasme prophétique, si elles étaient exprimées en vers ; il les réduisit donc toutes en quatrains, dont il fit ensuite des centuries. La première de ses œuvres, composée de sept centuries, parut à Lyon en 1555. Cet ouvrage partagea le public. L'auteur fut regardé par plusieurs comme un fou ; il fut accusé, par d'autres, de magie-noire, et traité comme un impie. Il ne manqua pas non plus de gens qui le considérèrent comme un homme vraiment doué d'un don surnaturel. Henri II et la reine Catherine de Médicis voulurent voir le prophète ; il vint donc à Paris où il fut très-bien reçu et comblé d'honneurs et de présens. Il fut envoyé ensuite à Blois, auprès des jeunes princes, enfans du roi, qui y étaient, avec charge de rapporter ce qu'il pourrait découvrir de leurs destinées. Il s'en tira de son mieux, mais on ne sut point ce qu'il en dit. Ce succès l'encouragea à tel point, qu'il augmenta ses centuries pour en faire une milliade. Il dédia cette nouvelle édition au roi. Ce prince étant mort l'année suivante de la blessure qu'il reçut dans un tournois, comme on sait, on appliqua à ce triste événement le 35.me quatrain de la première centurie de Nostradamus.

Le lion jeune le vieux surmontera
En champ bellique par singulier duel,
Dans cage d'or les yeux lui crèvera
Deux classes une puis mourir, mort cruelle.

Depuis cet événement, Nostradamus reçut plusieurs visites d'illustres personnages, au nombre desquels il faut compter Charles IX. Nostradamus lui fut présenté après les magistrats, et s'étant plaint du peu d'estime que ses compatriotes faisaient de lui, le prince déclara publiquement que les ennemis de Nostradamus seraient les siens, et combla sa famille de largesses. Nostradamus mourut le 2 juillet 1566, et fut enterré à Salon, dans l'église des Cordeliers.

On a faussement attribué à Michel Nostradamus les *Chroniques de l'histoire de Provence ;* cet ouvrage estimable appartient à César, son fils aîné. Celui-ci se mêlait aussi de prédiction ; il se hasarda de dire que le Pouzin, qui était

assiégé, périrait par le feu ; et l'on rapporte que, pour être trouvé véridique, on le vit, lors de la prise de cette place, tenter d'y mettre lui-même le feu, ce dont M. de St-Luc fut tellement irrité, qu'il lui fit passer son cheval sur le ventre, et le tua [1].

ALAIS.

En décrivant le pays des garrigues (tom. 1.er, pag. 39), nous avons donné un commencement de l'itinéraire de Nismes à Alais ; nous le reprendrons à *la Calmette*, triste village, abritant dans ses masures une population pauvre, abâtardie et malgracieuse. On remarque dans un mur une pierre taillée par les Romains, qui annonce qu'un romain se fit enterrer dans ce lieu. Je crois que c'est tout ce qu'il y a à remarquer ici. Mais bientôt les yeux du voyageur vont se délasser du triste tableau qui, depuis le moment de départ, s'est déroulé devant lui, en se promenant sur la belle vallée de St-Chaptes que l'on domine au sortir de la Calmette. Elle s'étend de l'est à l'ouest, large, fertile et verdoyante, sillonnée par le Gardon, tachetée de villages, coupée çà et là par des masses de saules, d'aulnes et de hêtres, connues dans le pays sous l'appellation locale de *vigères*. Plus loin, on laisse à droite le riche village de *Brignon*, agréablement situé sur le penchant d'une colline et surmonté d'une vieille tour. La colline de Brignon offre quelqu'intérêt pour le géologue. M. J. Teissier, d'Anduze, y a découvert des carapaces de tortues fossiles et une mâchoire de tapir [2]. Sur la route même que nous parcourons, les roues de la diligence écrasent

---

1 Pour de plus amples détails, consulter le Dictionnaire de Moreri, tom. 5, pag. 551.

2 Cet animal, qui a quelques rapports éloignés avec l'éléphant, ne se trouve vivant que dans les forêts de l'Amérique.

des fragmens calcaires qui, s'ils étaient assez volumineux et dénués de veines ou de cristallisations, seraient d'un bon usage dans les arts lithographiques. Après avoir salué de loin, à droite, le village de *Cruviers*, situé sur le prolongement de la colline de Brignon, on aperçoit sur la route la tour effilée du château de *Boucoiran*.

C'est un singulier lieu que Boucoiran : on ne sait s'il est sur le Gardon ou à une lieue du Gardon. Cela dépend du caprice de ce torrent. Habituellement introuvable au milieu des sables qui encombrent son large bassin, parfois il étend ses flots amoncelés jusques dans les rues et les bas-étages de Boucoiran. Que l'habitant de la Gardonnenque se tourne vers le nord, qu'il remarque une teinte bleuâtre familière à ses yeux, et qu'il vous dise : *le Gardon va venir!*..... Aussitôt le flot s'avance, large, menaçant, accompagné d'un bruissement sinistre ; il avance, il avance.... ; il s'étend ; il entraîne les bestiaux, déracine les arbres, surprend les hommes endormis, charrie le gravier, ébranle les édifices, jette les peuples dans la désolation et l'effroi, et puis....., quelques heures après, on le voit ralentir sa course et rentrer dans ses limites étroites, paisible et insignifiant.

On conçoit que, sur une route interceptée par un tel torrent, il faut un pont. Autrefois, dans les temps gothiques, il en existait un construit en bonnes pierres de taille, sur la partie la plus étroite du Gardon, acculé à un rocher inébranlable. Après avoir résisté pendant des siècles, il est tombé enfin de vétusté, peut-être ; peut-être aussi un peu ébranlé par la main des Camisards ou de leurs ennemis ; et puis, le Gardon était toujours là avec ses crues incessantes. Dans nos temps modernes, il fallut bien répondre aux exigences d'une population qui peuple une chaîne entière de montagnes et qui n'a que ce passage pour affluer vers la plaine. Le pont fut décrété ; il ne restait plus qu'à fixer l'emplacement. C'eût été trop ridicule de le jeter sur les fondemens de celui que les anciens avaient élevé. On le bâtit donc ailleurs, dans la partie la plus large du lit du Gardon. Ce fut un pont de bois, à l'instar du malheureux pont

d'Avignon, peint en rouge, et de plus accompagné de deux énormes culées pleines et construites de pierres gélides et de sable. En d'autres termes, on risquait trois malheurs : ou l'enlèvement du pont à la première crue des eaux, à cause du trop grand rapprochement des culées ; ou la déviation du Gardon sur Boucoiran, qui ne se soucie pas de cette visite ; ou bien, enfin, l'envahissement des bas-fonds qui précèdent la culée du midi, qui n'a pas été prise d'assez loin, circonstance qui ferait du pont une véritable île, objet fort pittoresque sans doute, mais fort peu commode pour les voyageurs.

Le lecteur me pardonnera, j'espère, cette boutade de mauvaise humeur, quand il saura que je n'ai pas été le seul interrompu au milieu d'une course, et forcé de passer vingt-quatre heures dans le village de Boucoiran, par suite de l'enlèvement du pont de Ners, déjà emporté trois fois par les débordemens du Gardon.

Boucoiran est peuplé de 700 habitans qui vivent du produit de leur agriculture. Le canal de Calvière [1], prise d'eau du Gardon, fait mouvoir quelques moulins et sert à l'irrigation des prairies. Les maisons du village sont, en général, d'un aspect triste et sombre ; la partie inférieure est décharnée et fortement colorée par les eaux du torrent qui viennent parfois d'une lieue de distance pour les baigner. Ces visites sont assez fréquentes et assez désastreuses pour forcer les habitans à placer au bas de leurs portes de petites vannes, pour l'introduction desquelles on a ménagé dans la maçonnerie des coulisses verticales. On remarque deux ou trois maisons ornées dans le style gothique. Le château offre un site pittoresque ; il est assez dégradé, et, çà et là, assez ta-

---

1 La conduite des eaux du Gardon jusqu'à Nismes, par ce commencement de canal, est un des projets qui font depuis long-temps concevoir aux Nîmois l'espoir de voir doubler les produits de leurs manufactures et de leurs travaux agricoles. MM. Benjamin Vals et Fauquier avaient conçu l'idée gigantesque de percer nos collines du nord par un canal de trois lieues environ. Déjà des puits de 60 à 80 pieds de profondeur avaient été pratiqués dans le roc vif ; le travail devait être achevé dans l'espace de dix ans ; voilà déjà cinq ans qu'il est suspendu.

pissé de lierres pour devenir un objet digne de l'attention du peintre. Il est bâti sur la tranche d'un rocher dont les assises s'avançaient probablement dans la vallée, avant que le Gardon en eût miné la substance caverneuse. La partie du château qui l'annonce de loin et le fait remarquer, est une tour carrée, très-élevée, parfaitement bâtie en moellons bosselés, mais qui offrent, aux quatre arêtes de l'édifice, une verticale d'une justesse rigoureuse. Cette tour présente, à l'intérieur, sept étages séparés par des voûtes; on ne peut pénétrer d'un étage à l'autre que par des ouvertures pratiquées dans les voûtes, et à l'aide d'une échelle. Le ciment qui unit les matériaux de cet édifice est très-dur. Les autres parties du château paraissent d'une construction beaucoup plus moderne; j'ai lu le millésime 1621 sur une muraille délabrée. En repassant dessus ou à côté du pont de Ners, le naturaliste n'oubliera pas de remarquer le calcaire d'eau douce plein de planorbes, de potamides et de lymnées, avec lequel les rampes ont été construites, et, sur les bords du Gardon, les petits oiseaux qui semblent y avoir fixé leur demeure et qu'on voit, çà et là, courir avec vîtesse sur le gravier pour y chercher les insectes; c'est le petit *pluvier à collier*, rare ailleurs, ici couvrant la plage de ses troupes animées.

Nous passerons à Ners sans rappeler les événemens qui l'ont rendu si tristement célèbre dans la réaction de 1815. Du haut de la montée de Ners, la vue plane sur le vallon de Beau-Rivage, et le confluent du Gardon d'Alais avec celui d'Anduze; c'est encore un beau tableau, terminé au loin par le rideau bleuâtre des hautes Cevennes. Après, il faut rentrer dans une région que l'agriculture a rendue monotone à force de soins. A droite, on laisse le village de Vézénobre, dont les maisons s'élèvent en amphithéâtre sur le flanc d'une colline, et présentent à l'exposition du midi leurs galeries voûtées d'où pendent de toutes parts des festons de figues dont les habitans font de grandes provisions pour l'hiver.

La fondation d'Alais ne remonte pas à une haute antiquité. Quelque soin que certains auteurs aient pris pour

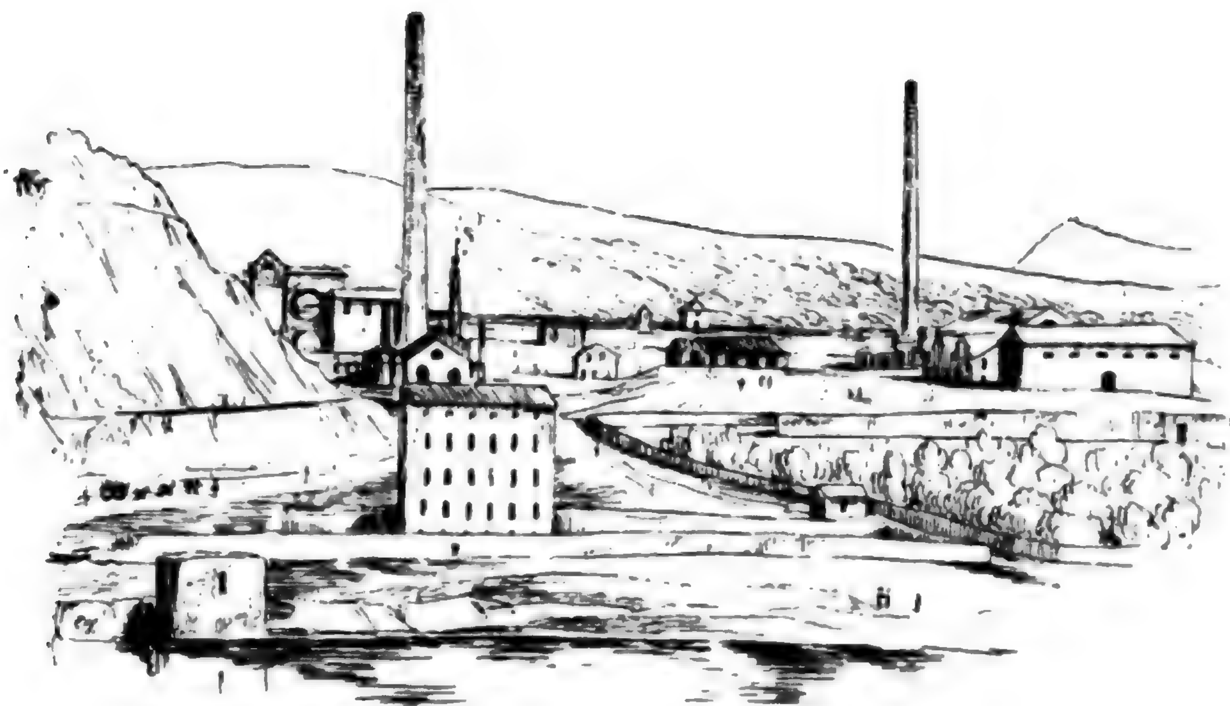
lui donner une origine romaine, ce n'est guère que vers 1115 que l'on voit le nom d'*Alès* figurer dans les Chartes et les titres. C'était déjà, à cette époque, une petite ville; le pape Gelase y sacra alors un archevêque de Sarragosse; depuis il va sans dire qu'Alais reçut de ces visites royales et ecclésiastiques qui remplissent, d'ordinaire, la plus grande page de l'histoire des petites villes. On cite la visite de Philippe-le-Bel en 1285. Lors du passage de St. Louis dans le Bas-Languedoc, on avait établi à Alais un hôpital des ladres ou lépreux dans la métairie qu'on appelle les *Malautières*, située sur le chemin de St-Ambroix. On sait que les Croisés avaient rapporté la lèpre de la Palestine en Europe, en récompense de leur pieuse expédition. En 1395, les Juifs qui s'étaient établis, en nombre, à Alais, en furent expulsés, ainsi que partout le royaume. En 1400, les mœurs étaient à la fois empreintes d'une si profonde corruption et d'une superstition si étrange, que l'on vénérait une maison publique de prostitution. En 1422, la ville, délivrée de l'occupation anglaise, rentra sous la domination de Charles VII. En 1557, la plus grande partie des habitans d'Alais embrassèrent la réforme et le parti du prince de Condé; ils prirent le gouvernement de la ville, mais bientôt ils furent obligés de le céder aux catholiques. En 1579, Alais fut donné au roi de Navarre, pour place de sûreté, par Catherine de Médicis, à la conférence de Nérac. Henri IV y convoqua, plus tard, une assemblée générale de son parti. En 1620, les protestans de France tinrent à Alais un synode national qui confirma celui qui s'était tenu à Dordrecht en Hollande, au sujet des Arminiens. Toutes les églises de France y envoyèrent des députés, et l'assemblée fut présidée par Claude Dumoulin, pasteur à Sédan. Le synode se tint dans la maison de M. Larboux, qui avait été chanoine d'Uzès et prieur de St-Privat, mais qui avait embrassé la réforme. — Louis XIII vint en personne, à son retour de la conquête de Savoie, avec une armée victorieuse, en faire le siége; les portes de la ville lui furent fermées; il passa la nuit et plaça son quartier-général dans une métairie que

l'on voit encore sur le chemin de St-Paul-Lacoste, à droite, immédiatement avant d'arriver au pont suspendu qui conduit aux fonderies. Le blocus d'Alais dura neuf jours; la garnison, composée de quatre mille hommes, sortit, après sa reddition, avec tous les honneurs de la guerre; le roi fit démolir les fortifications de la ville. Louis XIV, ayant acquis le château des Barons, y fit construire un fort en 1689. — La place de la Maréchale fut faite au commencement du 18.me siècle, dans le temps que le maréchal de Montrevel commandait les troupes du roi contre les Camisards. En 1721, la peste se déclara dans la ville et y fit des ravages pendant une année entière [1].

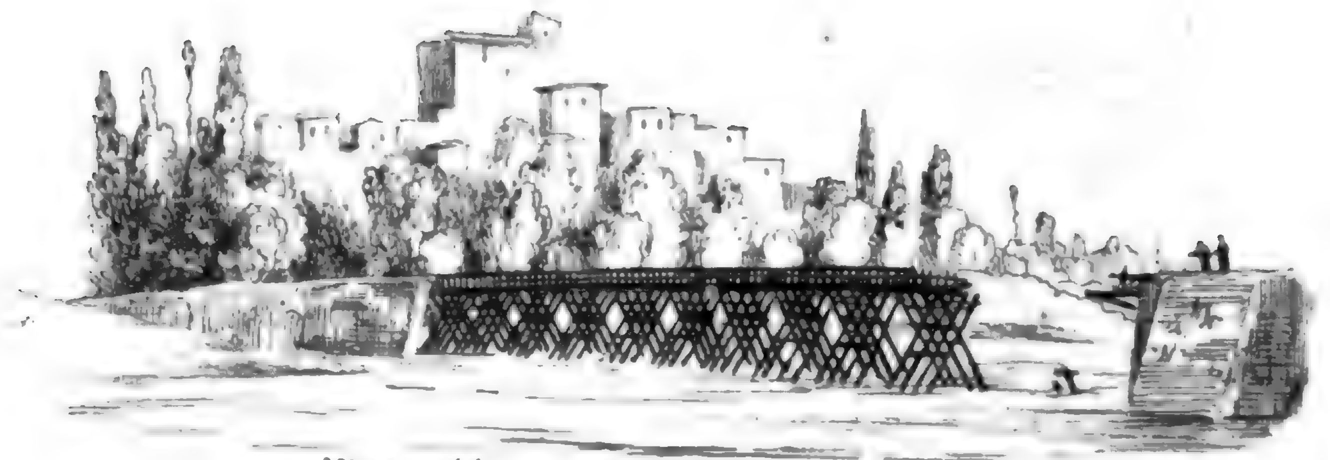
Voilà à peu près les fastes historiques d'Alais, abstraction faite des détails qui appartiennent aux temps de troubles, et que nous nous sommes engagés à laisser dans l'oubli. Cette ville, comme toutes celles des Cevennes, offre peu d'intérêt sous le rapport des édifices publics. On cite l'Évêché, bel hôtel dans le goût moderne; la Cathédrale, dont la partie antérieure est formée d'une tour gothique, et dont la nef fut rebâtie en 1771; l'ancien Fort, qui est devenu une maison d'arrêt en assez mauvais état, et la Place du Marché, formée de portiques bas et irréguliers. Mais ce qui fait la gloire d'Alais, ce sont les nombreuses filatures, ses machines à vapeur, ses mines, ses fonderies; hâtons-nous de les faire connaître à nos lecteurs.

La population d'Alais puise sa prospérité à deux sources que son industrie et sa patience sauront faire valoir dans une proportion toujours croissante; ce sont les richesses agricoles et les richesses minérales. L'exploitation de ces premières date de loin. Les peuples, refoulés par l'oppression dans ces étroites vallées, dûrent bientôt fertiliser des pentes incultes qui ne tardèrent pas à leur payer un riche tribut, aussi il n'est pas aujourd'hui de crevasse dans le rocher qui ne reçoive un plant de mûrier ou une tige de châtaigner, et

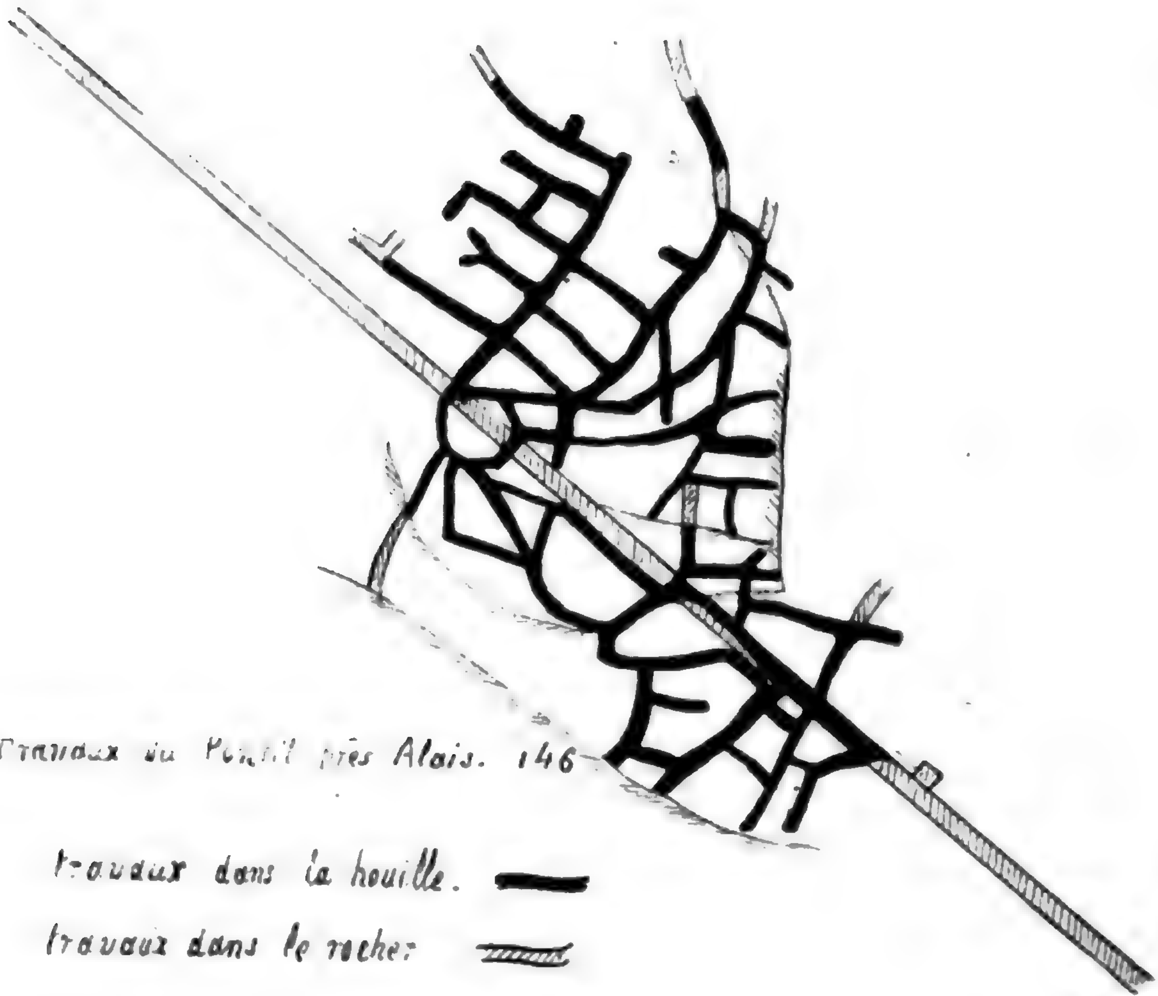
1 La plupart des documens historiques qui précèdent sont empruntés à un ouvrage fort rare intitulé : « Description de la ville d'Alais et de ses environs, » par F. Bonnal-Ollive, que je dois à l'obligeance de M. Bonnal aîné, d'Alais.


FONDERIES A ALAIS. 143.

HAUT-TOURNEAU. 144



NERS. 145



Travaux du Pontil près Alais. 146

qui ne se couvre aussitôt d'une riche verdure. Ici les propriétés sont extrêmement divisées ; chaque famille est en possession d'une fraction du sol, et s'industrie à en rendre productive la plus petite parcelle. C'est la réunion de ces élémens divers qui fait cette belle et abondante production de la soie qui occupe l'habitant des Cevennes pendant une grande partie de l'année, met en mouvement tous les bras pendant la belle saison, et alimente nos fabriques du Bas-Languedoc. A part cette industrie particulière, Alais n'est point étranger aux améliorations de l'agriculture moderne. La ferme-modèle de M. Destreimx, à St-Christol, fait déjà l'admiration des étrangers et donne au pays une impulsion salutaire.

La houille et le minerai de fer constituent la richesse minérale du bassin d'Alais ; trésors révélés par la science, mais laissés enfouis faute de capitaux et de moyens de transports.

Le terrein houiller, qui consiste principalement en couches de poudingues, grès, schistes argileux, houille et fer carbonaté lithoïde, paraît reposer immédiatement sur un bassin d'origine primitive. Au nord, où la ligne de superposition se laisse apercevoir, le terrein houiller s'appuie sur des gneiss et des schistes micacés, et après avoir resté à découvert sur une étendue très-considérable, il disparaît, au sud et à l'est, sous des calcaires de formation postérieure. Dans chaque bassin partiel, les couches du terrein sont presque toujours inclinées en sens inverse de la pente des montagnes, de manière à former des berceaux renversés dont les points les plus bas se trouvent placés verticalement sous les parties les plus élevées de la surface du sol. Aussi voit-on les nombreuses couches de houille, dont les affleuremens se dessinent nettement sur les pentes rapides des montagnes, s'enfoncer dans toutes les directions vers un centre commun qui se trouve au-dessous du sommet, sans rien perdre toutefois de leur parallélisme. Le bassin houiller s'étend sur une superficie de 250 kilomètres carrés et forme un immense triangle compris entre la route d'Alais à St-Ambroix, d'un côté, la rivière de Cèze de l'autre, et du troisième, une ligne brisée partant d'Alais et passant par St-Jean-du-Pin,

St-Paul-Lacoste, Branoux, Chamborigaud et Sénéchas. Ce terrein si productif a été réparti en dix-huit concessions dont plusieurs sont inexploitées encore. Le terrein offre toutes les variétés de houille que peuvent réclamer les besoins du commerce et de l'industrie, depuis la houille collante, comparable aux plus grasses de St-Etienne et de Rives-de-Giers, jusqu'à la houille sèche et flamboyante, semblable à celle des environs de Mons.

Les exploitations sont pratiquées à l'aide de galeries qui servent à la fois à conduire aux couches de combustible, à y préparer des champs d'exploitation et à y faciliter la circulation de l'air, l'écoulement des eaux et le transport des matières extraites. Elles sont généralement dirigées à travers les bancs des vallées, sous les sommités des montagnes qu'on veut explorer. On leur donne ordinairement un mètre et demi de largeur sur deux mètres de hauteur. On remarque çà et là, mais rarement sur le flanc des montagnes, quelques puits et de hautes cheminées d'aérage. Les mineurs suivent en général le mode d'exploitation par *piliers* ou en *échiquier*. Lorsqu'une galerie a atteint la couche de houille qu'on se propose d'exploiter, que les moyens de ventilation, d'assèchement, etc., se trouvent assurés, on commence par pousser, dans la direction de la couche, à droite et à gauche, deux galeries horizontales d'où l'on pratique des galeries parallèles dirigées sur l'inclinaison et séparées entre elles par des massifs de 10 mètres d'épaisseur ; on recoupe ensuite ces galeries par un autre système de galeries également parallèles entre elles et perpendiculaires aux premières, de manière que les parties vides et les parties pleines présentent assez exactement la figure d'un échiquier. Lorsque l'exploitation a été poussée jusqu'aux limites qu'on lui a assignées, et qui sont presque toujours des barremens, des rejets, etc., on revient sur ses pas en arrachant toute la houille qu'il est possible d'enlever ; on attaque alors les piliers qu'on a dû laisser pour la solidité des communications, et l'on abat le combustible qui a pu rester au faîte, ayant soin de commencer cette opération par les parties les plus éloignées, parce que

souvent le toit s'écroule bientôt après. Cette dernière opération s'appelle le *dépilement*.

Le transport intérieur s'exécute, dans les anciennes galeries, au moyen de brouettes qui contiennent 126 kilogr. de houille. Un rouleur sort, terme moyen, pour sa journée, 12 à 13 quintaux métriques, à la distance de 500 mètres, au moyen de petits wagons chargés d'environ 5 à 6 quintaux; il en traîne 80, à la distance de 600 mètres, sur les chemins de fer établis dans les nouvelles galeries.

Le prix de la journée ne change pas; il est invariablement fixé à 2 fr.; mais dans certaines circonstances dont les mineurs habiles savent profiter, ils peuvent gagner jusqu'à 3 et 4 fr. par jour. Les diverses exploitations du terrein houiller d'Alais ne rendent jusqu'ici que 40,000 tonnes par an. Le charbon se vend, sur le carreau des mines, de 20 à 60 c. la *benne* (42 kil.), suivant la qualité. Il coûte 40 c. de voiture jusqu'à Alais seulement, et de 1 fr. à 1 fr. 10 c. pour arriver sur les bords du Rhône ou de la mer. L'établissement d'un chemin de fer, d'Alais à Beaucaire, réduirait les frais du transport d'Alais à Marseille de 35 fr. à 17 fr.; ce qui permettrait à nos houilles de supporter avantageusement la concurrence avec des houilles anglaises qui sont transportées comme *lest* à Gênes, Livourne et autres points du littoral méditerranéen.

La Compagnie de la Grand'Combe est la plus considérable, réunissant six concessions au centre même du bassin. La concession de Bessège, située à l'extrémité nord, sur le versant de la Cèze, a son exploitation sur le bord même de cette rivière, à deux lieues de St-Ambroix; elle est remarquable par la richesse et la régularité de ses couches, et surtout l'extrême facilité de leur exploitation; la houille qu'on en tire est collante et de bonne qualité, et très-propre à la fabrication du *coke* [1].

---

1 Résidu de la houille après que toutes les parties volatiles ont été séparées par la chaleur. Le coke est un charbon noir, luisant, qui brûle sans émettre de flamme et en produisant une chaleur intense.

[1] Les mines de Bessège se recommandent à l'attention des géologues et des naturalistes, par l'énorme quantité et les dimensions extraordinaires des végétaux fossiles qui en tapissent les toits. C'est à une profondeur de 200 à 210 mètres qu'on trouve ces débris d'êtres organisés. La voûte des galeries offre bien la collection la plus curieuse qu'on puisse imaginer ; on y remarque des pins entiers et un grand nombre d'empreintes d'arbres, de feuilles et de roseaux dont on ne connaît point les analogues vivans, et qui laissent toujours à ceux qui les contemplent le regret de ne pouvoir les emporter toutes pour les examiner soigneusement en plein jour, et surtout de ne pouvoir surprendre le secret de leur mystérieuse formation.

Le minerai de fer se montre, à la surface du sol, sur une multitude de points, et presque toujours dans le voisinage des couches houillères. Tantôt il se présente sous des formes concrétionnées, tantôt pulvérulent, ocreux, d'un rouge vif ou d'un jaune éclatant, selon que l'oxide est plus ou moins pur, ou combiné avec l'eau, ou avec l'acide carbonique.

Les mines inépuisables de fer étaient à peine connues au siècle dernier ; nous voyons cependant que, vers la fin du 18.me siècle, les États avaient accordé à un particulier une gratification d'environ 30,000 liv. pour former un atelier propre à placer des forges et à les mettre en activité ; mais celui qui en avait la direction, ayant employé les fonds, se retira et laissa cet ouvrage imparfait. Aujourd'hui on l'exploite avec la plus grande facilité. Les localités d'où on les retire sont rarement visitées par les curieux qui concentrent d'ordinaire tout leur intérêt sur les travaux, à l'aide desquels on transforme cette ocre terreuse en un métal brillant et ductile. Que le voyageur se hâte donc de se pro-

---

1 La plupart des détails précédens, sur le terrein houiller d'Alais, sont empruntés à un Mémoire de M. Abric, inséré dans la Collection des Travaux de l'Académie du Gard, 1834.

curer un permis d'entrer, et qu'il nous suive aux grandes fonderies.

Le chemin qui y conduit est des plus agréables, soit qu'on prenne celui de Rochebelle qui offre à chaque pas de beaux aspects de montagnes, soit qu'on suive le sentier des prés de St-Jean, partout ombragé et verdoyant. Si l'on choisit la première route, on traversera le pont *vieux* que les siècles avaient épargné, mais auquel le Gardon vient d'enlever deux arceaux ; ce qui pourrait bien décider enfin les habitans à construire un pont en fil de fer, et à ceindre leur ville d'un quai, afin de garantir les bas-étages des principales maisons des visites trop fréquentes du furieux petit torrent. Au-delà du pont, on parcourt en son entier une longue rue que l'agglomération de la partie industrielle de la population tend à prolonger sur la route. Bientôt les jolies maisons de campagne qui le bordent çà et là se trouveront en ville, et déjà elles sont salies et infectées par les exhalaisons sulfureuses d'une fonderie de régule d'antimoine, à l'est, et par les nuages de suie que les fourneaux d'une verrerie, au couchant, leur lancent par bouffées. Ce dernier établissement, qui existe depuis de nombreuses années, avec un autre, dans les environs de St-Ambroix, fournit des verreries noires à toute la contrée environnante. Rochebelle mérite une halte. Le curieux visitera les filatures de M. Rocheblave, au-dessus desquelles les roches renferment des filons de baryte sulfatée. S'il n'a jamais vu de machines à vapeur, non loin de là il pourra en étudier une de grande dimension, celle que M. Tubeuf a établie sur le bord d'un puits, par où il fit extraire d'abord l'eau des infiltrations, et puis le minerai en très-grande abondance, à l'aide de cet engin de 40 chevaux de puissance. Ici, le chemin fait un coude, et au-delà du détour d'une colline composée de grès-arkose, le paysage s'ouvre au nord-ouest et developpe, au pied des montagnes et sur les bords verdoyans du Gardon, un amas de constructions qui décèlent, par leurs formes étranges et les cheminées gigantesques qui les surmontent, un puissant développement de l'économie du siècle,

et le règne nouveau de l'industrialisme et des machines à vapeur.

On traverse le Gardon sur un pont suspendu dont les piles sont déjà toutes noires du charbon et rouges d'oxide de fer ; et après avoir dépassé la grille, on se trouve dans un monde nouveau. C'est toujours le beau soleil du midi, l'horizon des Cevennes, le sol du mûrier et du hêtre, et la rive verdoyante du Gardon ; mais c'est le nord qui a envoyé ses hommes et ses machines. On se perd dans la foule des ouvriers qui se mêlent sans se confondre et s'agglomèrent sans se presser ; l'oreille est singulièrement frappée des sons divers qui parviennent jusqu'à elle : c'est l'allemand, le belge, l'anglais surtout, et puis divers idiômes français, depuis le son traînard des St-Stephanois jusqu'aux sons moins accentués des habitans de Valenciennes. On perce, sans aucune peine, la foule des ouvriers ; chacun est occupé de sa tâche et ne se dérange point de son travail à la vue de l'étranger, comme il n'oppose aucun obstacle à sa visite. On parvient enfin au bureau du directeur que l'on trouve entouré de creusets, d'échantillons et de paperasses, et plein de politesse pour les visiteurs et de complaisance à répondre à leurs nombreuses questions. N'abusez point de cette bonté ; ne lui dérobez pas un temps précieux ; le directeur est appelé à faire mouvoir une machine bien autrement compliquée que toutes celles qui ébranlent le sol de leur choc puissant. Cette machine a pour ressort la volonté de mille êtres qu'il faut réduire aux simples fonctions de *moteurs intelligens*.

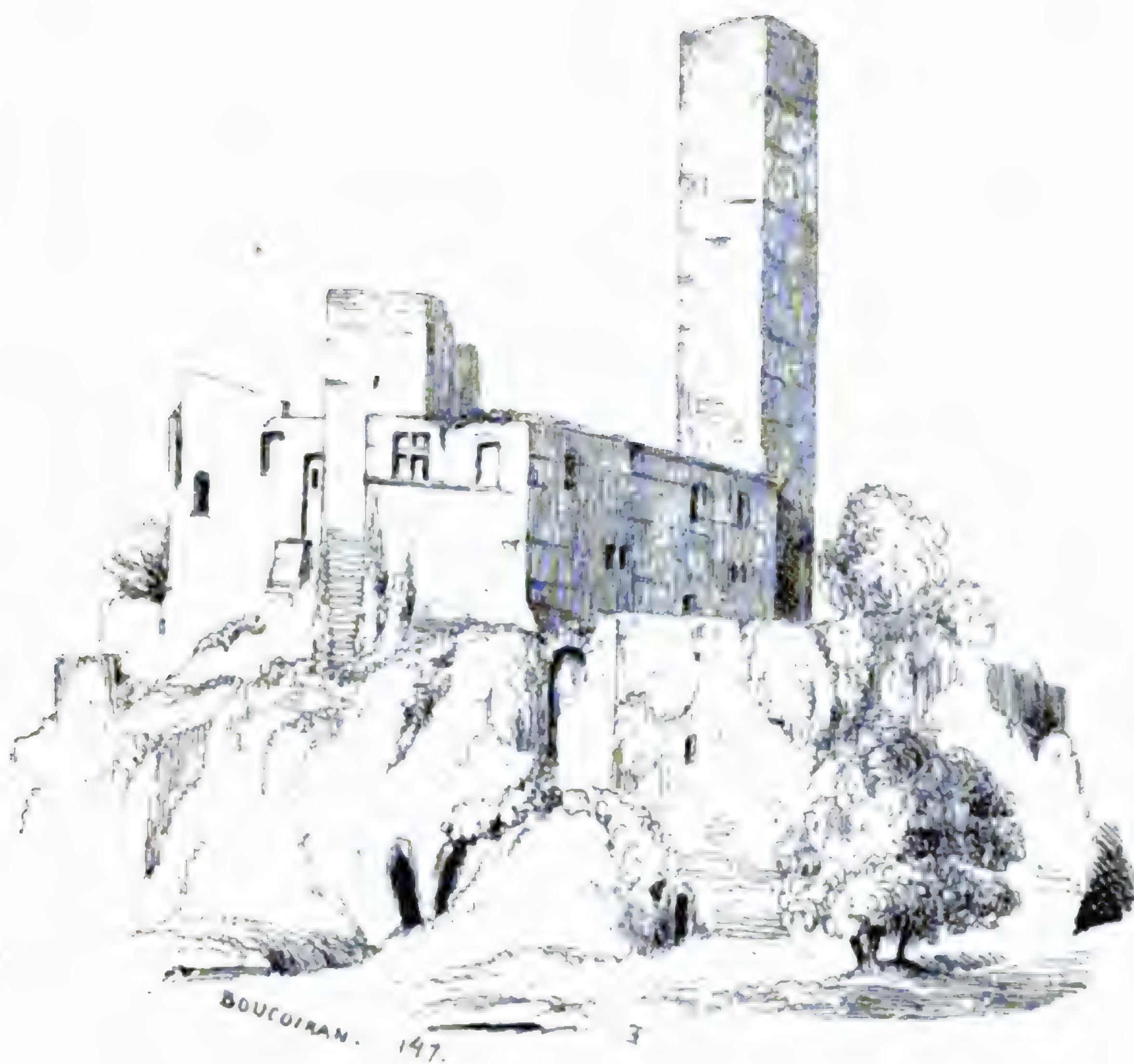
Après la visite au directeur, on vous laisse parcourir ce monde de merveilles. L'attention se porte d'abord sur les énormes cheminées qui dominent la contrée, et que l'on avait aperçues à une grande distance ; deux d'entr'elles atteignent une élévation de 140 pieds environ, et sont des chefs-d'œuvre de construction ; elles ont pour effet de donner un puissant courant d'air aux fourneaux des machines à vapeur. Une de ces machines, de 75 chevaux de puissance, imprime un mouvement, de bas en haut, à deux énormes pistons qui, armés de plaques circulaires, refoulent l'air dans des cylindres cor-

respondans, et forment ainsi des *soufflets-monstres* pour activer le feu des hauts-fourneaux. On estime que le courant d'air qui s'échappe du canon de l'un de ces soufflets serait suffisant pour renverser six hommes placés en ligne. Le tuyau recourbé sortant du sol en avant de la porte basse du haut-fourneau (fig. 144) donne la représentation fidèle de la direction imprimée à la ventilation pour la fonte du métal. La machine à vapeur mérite, par ses grandes dimensions et son jeu si facile, l'attention des curieux; elle fut construite en Angleterre et transportée par eau jusqu'à Cette. Ici commença, pour plusieurs pièces de ce puissant engin, un long voyage semé de périls et d'incidens curieux : le grand balancier fut sans doute transporté pièce à pièce; quant au grand cylindre, il fut revêtu d'un parement de bois, de manière à rouler sur lui-même, muni d'un axe et traîné par huit paires de forts chevaux. Il prit la direction de la grande route, où parfois il gênait un peu le passage des rouliers et des diligences; mais le plus grand obstacle se trouvait aux ponceaux dont les parapets, trop rapprochés, empêchaient entièrement le passage; aussi le cylindre était-il accompagné d'ouvriers chargés de démolir les parapets et de les reconstruire immédiatement après le passage du cortège. Arrivé enfin à Alais, il acheva le voyage dans le lit même du Gardon, où il fut traîné jusqu'aux fonderies.

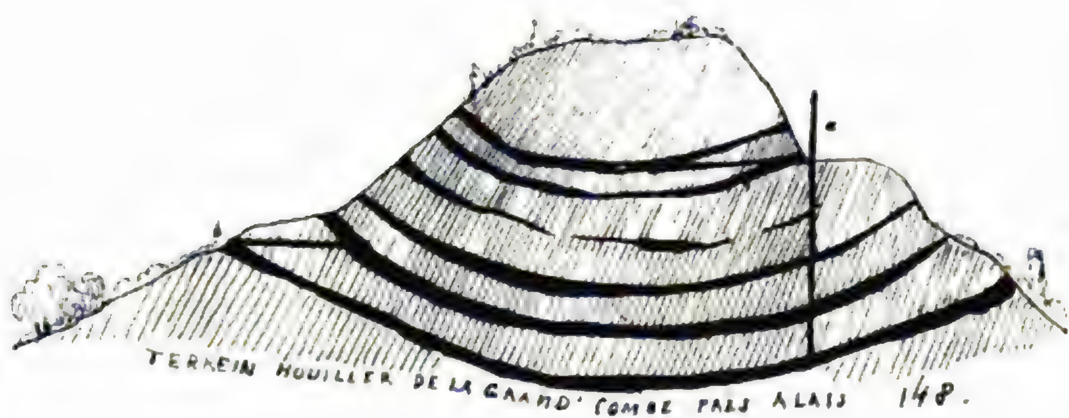
Les hauts-fourneaux, au nombre de quatre, forment à eux seuls un objet des plus intéressans : ici l'art est venu donner à ces immenses creusets des formes monumentales qui ne sont pas dénuées de quelque élégance; les étançons en fer qui en consolident la masse se terminent en rosaces, et les quatre parois qui forment l'édifice rentrent en courbe gracieuse. Mais c'est alors que ces pyramides creuses ont reçu dans leur sein les masses de minerai déjà privé d'une partie de son oxigène par l'action du premier feu, mélangées avec le coke qui doit leur servir de désoxidant, et la pierre calcaire qui doit hâter leur fusion; c'est alors que ces masses, en complète fusion, rougissent les parois qui les contiennent, et élèvent, au-dessus de leur faîte, des colonnes de flammes et de fumée;

c'est alors que l'édifice, élevé par la main des hommes, apparaît comme un soupirail des feux souterrains, et que l'art moderne, qui dérobe à la nature ses secrets, semble aussi lui dérober quelques-uns de ses aspects terribles et magnifiques.... Mais bientôt le minerai a perdu tout son oxigène; encore combiné avec une quantité assez considérable de carbone et de silice, il remplit la partie inférieure du fourneau; il bouillonne; il menace de s'épancher en torrens de feu liquide; attentif à cette importante opération, le fondeur connaît le moment propice, et lorsqu'il est arrivé, la partie inférieure du vaste creuset s'entr'ouvre et déverse sa lave brûlante dans des conduits pratiqués sur un sol de terre et de charbon où bientôt la masse enflammée se fige en mille formes diverses.

Mais on ne possède encore que de la *gueuse*, c'est-à-dire une combinaison de fer métallique avec un peu de carbone et d'oxide de fer; l'*affinage* a pour but d'amener la fonte à l'état de fer pur. Nous ne suivrons point cette opération, et d'autres qui viennent après, dans tous leurs détails, mais ce n'est pas sans un vif sentiment d'intérêt et même d'appréhension que le curieux verra les ouvriers s'emparant, à l'aide de longues tenailles, des *loupes* ou blocs de fonte calcinée de nouveau, et traîner rapidement ces masses incandescentes sur le pavé en fer de la grande salle des forges; là, des marteaux frappent à coups redoublés sur ces masses ferrugineuses, en font jaillir mille étincelles et une scorie qui, séparant les parties métalliques, leur donnaient une apparence spongieuse. Cette pénible opération est répétée plusieurs fois et amène à la purification complète de métal. La salle du laminoir est un bel édifice soutenu par des voûtes à ogives et construites en briques avec une économie remarquable; une machine à vapeur y met en mouvement le martinet qui pétrit le fer comme on pétrit la cire entre le pouce et l'index; des cisailles qui coupent des plaques de fer d'un pouce d'épaisseur, comme nous coupons une feuille de papier, et des emporte-pièces, dont je ne sais pas le nom technique, qui



BOUCOIRAN. 147.



TERRAIN HOUILLER DE LA GRAND' COMBE PRÈS ALAIS 148.

a cheminée d'aérage.

b Galerie d'écoulement.

— Couches de houille.

font dans la masse du fer des trous grands comme des écus de six francs.....

En sortant du milieu de ces vapeurs sulfureuses, on éprouve le besoin de respirer l'air pur et embaumé des montagnes, et de porter la vue sur les prairies et le feuillage; nous traverserons donc de nouveau le pont suspendu, et, au lieu de retourner à Alais, nous suivrons les bords du Gardon jusqu'au delà du Puech-de-Cendras. Ce hameau, situé au confluent du Gardon avec le Galaizon, et sur une éminence, est dominé par une vieille tour. Le Galaizon sépare le Puech des ruines de l'abbaye de Cendras, monastère qui était jadis un des plus considérables de tout le pays; l'église cathédrale d'Alais en fut long-temps une dépendance; il jouissait de beaucoup de revenus, et fut brûlé par les Camisards. Au détour de la colline du Puech, une belle vallée s'ouvre à l'ouest; le fond en est tapissé de mûriers, et les côtés, de belles forêts de chênes et de hêtres. Le paysage prend ici plus de caractère; c'est bien la contrée du Cevenol, nourrissant un peuple sobre, hospitalier, industrieux et indépendant. Ici, les ruines deviennent rares, les tours féodales ont été démolies à ras de terre par un peuple pour qui chaque colline devenait une forteresse imprenable. Ici, plus de noms romains, plus d'annales historiques, plus de terres classiques; mais seulement quelques récits inédits qui fournissent quelques grandes pages de l'histoire de l'homme, de ses convictions et de ses conquêtes en faveur de la liberté. Ce serait un sol sacré, si les enfans des martyrs qui l'ont arrosé de leur sang le cultivaient toujours avec un esprit de prière et de reconnaissance.

Au milieu de la vallée que sillonne le Galaizon, on remarque cependant encore une tour féodale; il est vrai que les murailles en sont si épaisses qu'il eût fallu perdre trop de temps et de poudre pour la faire disparaître, c'est la tour de la Fare, propriété du général Meynadier, dont les terres forment, dans la vallée, le plus beau domaine de toute la contrée.

Les environs d'Alais offrent un grand nombre de prome-

nades agréables ; l'urbanité des habitans ne permettra pas au voyageur de les oublier. On le conduira aux *prairies*, rives délicieuses du Gardon, ombragées par les plus beaux châtaigners, ou à l'*Ermitage*, qui domine la ville et en laisse découvrir le périmètre en forme d'aile ; — s'il ne craint pas un peu de fatigue, on lui fera gravir une colline assez élevée, où l'on voit les ruines d'un ancien couvent fondé en l'honneur de St-Germain-l'Auxerrois, du temps de Charlemagne ; lieu vénéré où les Alaisiens montaient autrefois en procession, y laissant les vêtemens de leurs enfans dont ils les dépouillaient sur le lieu même pour leur en faire revêtir de neufs. De ce haut observatoire la vue plane sur toute la riante vallée d'Alais au levant, et au nord-ouest, sur la contrée plus sévère et plus sombre de la Tour-du-Pin. — On visite encore avec intérêt les anciennes mines de vitriol situées près de St-Germain-de-Valgagne, abandonnées depuis que le commerce emploie de préférence le sulfate de fer composé de toutes pièces dans les manufactures de produits chimiques de Montpellier et d'ailleurs. Quelques usines à demi-ruinées, des rochers d'un rouge brillant, des eaux d'un beau jaune d'or partout où elles sont exposées à l'air, et noires d'encre partout où elles se combinent avec le tan des chênes qui couvrent la colline, donnent à ce lieu retiré un aspect des plus extraordinaires. Je ne sais jusqu'à quel point la peinture pourrait en reproduire les teintes magiques ; mais je puis assurer à l'artiste qu'il ne regrettera pas la petite course qu'il pourrait diriger vers les mines de St-Germain. Nous signalerons aussi au minéralogiste, outre l'existence des veines puissantes de pyrites qui se rencontrent ici, celle de jolis cristaux de quartz limpide et de chaux fluatée incolore.

NISMES.

Nismes, chef-lieu du département du Gard, est situé à 180 lieues de Paris, dans la plaine du Vistre, et adossé à un pays de collines, appelé les *garrigues*, qui forme le premier échelon des Cevennes. Cette ville, du troisième ordre, compte 44,240 habitans répartis dans une enceinte presque circulaire, étroite et ténébreuse, qu'on pourrait appeler la *Cité*, et dans de vastes faubourgs, larges et aérés, qui rayonnent des boulevards extérieurs et qui occupent une assez grande partie de terrain.

Vue de loin, la ville de Nismes a peu de physionomie. A midi, ses maisons se confondent avec les rochers stériles d'où elles ont surgi. Le soir, comme elle a peu de monumens élevés, elle n'a pas de grandes ombres, et il est difficile d'un coup d'œil d'embrasser et de comprendre l'étendue de ses faubourgs : vue de la plaine, elle paraît monotone et mesquine ; vue du Mont-Cavalier, on n'aperçoit guère qu'un seul de ses prolongemens. Le chemin de traverse qui conduit à St-Césaire la montre peut-être dans son plus bel aspect, mais il faut saisir l'instant où le soleil, oblique et encore brillant, darde ses dernières clartés sur les édifices épars et sur les longues traînées de maisons. J'aime aussi la vue qui se présente de la colline située au nord des Casernes. Du pied des moulins à vent qui en couronnent le plateau, la ville paraît plus vaste, mieux groupée et plus pittoresque que de tout autre point. C'est ici que je prie l'étranger de déployer le plan qui accompagne cette feuille, et à l'aide duquel il lui sera aisé de reconnaître les points saillans de la ville que nous avons choisie pour centre de nos observations.

Nismes a été divisé, je ne sais d'après quelles données, en douze sections ; chacune des sections est entrecoupée de

rues qui portent des noms groupés par séries. Dire l'origine de ces noms serait presque faire l'histoire de la ville. Peut-être nous saura-t-on gré d'en citer quelques-uns.

Prenons pour point de départ le *pont de la Bouquerie*. Au nord-ouest, les rues d'une portion du faubourg portent le nom des empereurs romains qui ont le plus contribué à embellir l'ancienne Nemausus : Titus, Adrien, Antonin, etc. ; Plotine dont le nom se rattache aux restes d'une superbe basilique ornée de frises en marbre blanc qui font encore l'admiration des connaisseurs. Poursuivant notre course le long du Grand-Cours, le prolongement des faubourgs au nord, qui prennent le nom, d'abord, de *Terres du Fort*, et plus loin, de *Bourgades*, rappellent les noms de plusieurs personnes qui ont illustré le pays par leurs talens ou leurs bienfaits. Nous suivrons ici moins l'ordre topographique des rues que l'ordre chronologique des noms qui leur ont été donnés. VIDAL, 1499, fut un savant jurisconsulte. — ROBERT, juge criminel au présidial, écrivit sur les antiquités de Nismes. — BADUEL, 1539, recteur de la nouvelle Université fondée par François I.er ; il embrassa la réforme dès sa première apparition. — ARLIER, premier consul en 1535, présenta à François I.er, au nom de la ville, un plan des Arènes en argent et en relief ; au milieu de ce morceau se distinguait le palmier, le crocodile et le laurier de la médaille de la colonie de Nismes. L'explication qu'Arlier donna au roi de ces emblèmes fit naître à ce prince, amateur de l'antiquité, l'idée d'attribuer pour armoirie à la ville de Nismes le type de cette médaille. Je ne sais pourquoi la rue Arlier ne se trouve point dans les bourgades ; il faut l'aller chercher derrière les Arènes. J'ai aussi cherché en vain le nom de NICOT, qui importa du Portugal en France l'*herbe à la reine*, ou poudre *nicotianne*, appelée depuis *tabac*. Ce bienfait est cependant assez prisé dans l'arrondissement, puisqu'il fait entrer dans les fonds de la régie 480,000 fr. par an, soit : 40,000 fr. par mois, 1,330 fr. par jour, consommation croissante. Avec quelques centimes additionnels, ne pourrait-on réaliser ce vœu d'un biographe qui demandait pour l'heureux Nicot une

PLAN

de la

Ville de N

1835.

C. d'Alais.

C. de Sauve.

Caserne.

1.

5.

8.

9.

R. de Provence.

R. Flamande.

R. Richelieu.

R. des bons enfans

C. d'Avignon

Chemin d'Avignon

C. d'Uzès

C. de Beaucaire.

C. d'Arles.

R. des Jardins.

R. Fénelon

R. Colbert

R. Séguier

R. d'Angoulême

R. Gaston.

Abattoir.

Quai Roussi

R. de la Luzerne

tombe en forme de tabatière, sur laquelle la postérité pourrait lire : *Dieu vous bénisse !* — D'ALBENAS, conseiller au présidial en 1552, fut un des chauds partisans de la réforme, et donna, sur les antiquités de Nismes, un ouvrage encore curieux. On a encore de lui la traduction de plusieurs auteurs latins. — TRAUCAT se ruina en cherchant des trésors sous la Tour-Magne, et enrichit la France en dotant le midi de la riche plantation du mûrier. — RULMANN, avocat protestant, publia des mémoires historiques d'un grand intérêt ; il écrivit aussi sur les antiquités du pays. — PETIT, ministre protestant et principal du collége des arts, se rendit célèbre par son érudition ; il refusa l'offre que lui fit un pape de le mettre à la tête de la bibliothèque du Vatican, bien qu'il lui promît de ne jamais lui proposer d'abandonner sa foi. Etant entré un jour dans une synagogue d'Avignon, ou un rabbin déclamait en hébreu contre les chrétiens, il surprit beaucoup le prédicateur et l'auditoire, en rétorquant l'insolent orateur dans son propre langage. — GUIRAN, auteur protestant, écrivit aussi sur nos antiquités, et passa du présidial de Nismes au parlement d'Orange. — DEIRON appartient aussi à l'histoire de la réforme, et compte parmi les auteurs qui ont écrit sur les antiquités. — COTELIER, dès l'âge de treize ans, était en état d'interpréter, à livre ouvert, l'ancien et le nouveau Testamens dans leurs langues originales, en présence de l'assemblée générale du clergé de France, en 1641 ; il revisa, sous Colbert, les manuscrits de la bibliothèque du roi, et fut nommé professeur de grec au collége royal de France. Il reste de lui plusieurs ouvrages de théologie catholique. — TEISSIER, destiné au saint ministère, y renonça pour cause de santé, et composa, pendant un long exil, plusieurs ouvrages de mérite. — BONFA, jésuite, professa la théologie à Avignon, et laissa des observations astronomiques et une carte du Comtat. — DE LABAUME, conseiller, a laissé des manuscrits sur l'Italie et le Languedoc, ainsi que sur la *révolte des fanatiques*. — GRAVÉROL abjura publiquement le protestantisme, sur les instances et les menaces de Bâville, mais continua à professer en secret la religion de ses pères. Ses nom-

breux ouvrages l'ont placé parmi les jurisconsultes et les littérateurs les plus célèbres de son temps. — SAURIN illustra la chaire évangélique par des prédications puissantes comme celles des Massillon et des Bourdaloue. —MÉNARD, conseiller, auteur de l'Histoire de Nismes, en 7 volumes verbeux, indigestes et fortement empreints de partialité, où néanmoins tous ceux qui écrivent sur le pays vont puiser largement les matériaux que lui seul a collectés. — LEVIEUX fut un peintre de quelque mérite, dont les meilleurs ouvrages se trouvent à Avignon. Plusieurs autres noms attachés aux rues des Bourgades n'appartiennent pas à notre ville, mais y laissent naturellement des souvenirs. — ASTRUC, le médecin, était de Sauve; nous avons donné ailleurs sa biographie. — CLÉRISSEAU a produit un magnifique ouvrage sur nos antiquités, etc. Les autres rues des Bourgades portent des noms insignifians de villes qui ne rappellent rien de local; il faut cependant en excepter *la Lampèze*, qui conduit à la rampe du fort, et qui rappelle un tribut d'huile à brûler que payaient anciennement les habitans du quartier; la *Bouquerie*, autrefois cloaque infect, souillé de tous les immondices d'une immense boucherie, aujourd'hui le plus beau quartier de la ville; la rue de la *Bachique*, par corruption *Bazique*, qui a toujours joué un triste rôle dans l'histoire de nos troubles politiques.

Il est à regretter que l'on ait choisi les rues les plus obscures et les plus hideuses de Nismes pour leur affecter les noms qui illustrèrent la littérature et les sciences; mais enfin, puisqu'il n'y a pas à y revenir, qu'il nous soit permis d'émettre le vœu de voir bientôt compléter la liste de nos illustrations, en y ajoutant les noms vénérés des RABAUT, des VINCENS, des PIEYRE, qui ont laissé parmi nous des souvenirs si chers et si glorieux. Dans la partie du sud-est des faubourgs, nous ne trouvons plus de noms intéressans pour nos localités méridionales, si l'on en excepte toutefois celui de SÉGUIER, secrétaire-perpétuel et bienfaiteur de l'Académie royale du Gard, dont les Italiens ne séparaient jamais le souvenir de celui de Maffei. C'est à lui qu'on doit la découverte

de l'inscription de la Maison-Carrée, et, ce qui vaut mieux encore, la plus grande partie de la bibliothèque de la ville, riche de quarante mille volumes. La partie sud-ouest des faubourgs a reçu des noms d'apôtres et de saints, sans doute à cause de la proximité du séminaire. Un nom cher aux Nismois se distingue au milieu de ces souvenirs ecclésiastiques : celui de l'évêque BECDELIÈVRE, qui n'était pas natif de Nismes, mais dont l'épiscopat fut illustré par la tolérance et l'humanité.

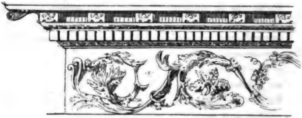
Dans l'enceinte de la ville, la rue des *Lombards* rappelle les marchands italiens qui introduisirent chez nous le commerce, dans le 13.me siècle. La place de la *Salamandre* indique la colonne érigée lors du passage de François 1.er, et qui portait l'effigie d'une salamandre, armoirie de ce prince. Le nom de *Trésorerie*, que porte la petite rue aboutissant à l'hôtel-de-ville, indique la première destination de cet édifice. Le *Bât-d'Argent* indique l'ancien privilége accordé à Nismes de battre monnaie. La place *du Château* conserve le souvenir d'une forteresse qui remplaça celle des Arènes. La rue des *Babouins* porte ce nom à cause de quelques sculptures gothiques ignobles que l'on aperçoit encore au premier étage d'une maison. Plusieurs rues ont perdu leur ancien nom ; d'autres ne conservent que des souvenirs vagues ou insignifians.

Après avoir parcouru nos rues, on éprouve le besoin de connaître la population qui les habite, car ce pourrait être un coin intéressant de notre tableau, que celui qui aurait pour effet de donner une idée des hommes, de leur caractère et de leur avenir. La tâche n'est pas aisée, et nous ne l'entreprenons qu'en tremblant. Notre langage paraîtra peut-être sévère, mais il sera dicté par le profond intérêt que nous éprouvons depuis long-temps pour un peuple, au bonheur duquel nous avons dévoué notre vie.

Celui qui désire connaître le caractère et l'état moral de la population nismoise, ne doit pas s'attendre à remarquer des différences bien marquées entre les diverses classes qui divisent ailleurs la société. Ici toute la différence ne se trouve point dans cette distinction d'usage. Les

traditions de famille, les souvenirs historiques, les convictions religieuses et politiques l'ont placée ailleurs. Il s'agit ici moins de pauvres et de riches, moins de savans et d'ignorans, d'agriculteurs et d'industriels, que de protestans et de catholiques, de libéraux et de carlistes; et cette funeste distinction, qui s'est perpétuée de génération en génération, vient flétrir les plus nobles pensées, et faire avorter les vastes plans de la philantropie chrétienne. Elle divise la société en deux camps qui se retrouvent en face et toujours hostiles dans la vie civile et industrielle; et la foule d'artisans qui inonde les boulevards des Casernes, ne se mêlera jamais, le dimanche soir, au peuple qui se promène sur les boulevards de la Comédie; et, à la porte même d'un hôpital, derrière le guichet d'une maison centrale, on interroge le malheureux, et on prend note de la secte religieuse dont il se réclame. Si la vraie piété se trouvait toute d'un côté, et l'impiété toute de l'autre, il serait aisé de dire, tout d'un coup, de quel côté doivent être aussi les habitudes morales. La question demeure donc fort difficile à résoudre, et, pour nous, nous ne nous sentons ni assez de courage ni assez de lumières pour y répondre d'une manière satisfaisante. Les institutions de bienfaisance, appelant à prendre part à leurs travaux, et à concourir au noble but qu'elles se proposent, des hommes attachés à des opinions religieuses diverses, mais réunis autour du christianisme et de la morale sublime qu'il prêche, doivent diriger tous leurs efforts pour détruire ce que ces distinctions ont de funeste, et pour répandre autour d'elles les effets bénis des lumières et de la charité évangélique.

A part cette distinction toute locale, la population de Nismes présente tous les caractères moraux, communs aux populations de la France méridionale. On remarque chez elle les contrastes les plus frappans. Habituellement sobre, elle se traite aux jours de fête magnifiquement et avec excès: active et laborieuse, elle savoure parfois l'oisiveté, et s'y livre presque toujours à contre-sens; elle a en général peu d'esprit d'ordre de convenance, et surtout de propreté; économe jusqu'à l'avarice, elle a ses jours de largesse et de profusion. Elle vit sous le soleil,



Portefaix d'Avignon.

Digitized by Google

et compte toujours sur le beau temps ; elle aime peu l'instruction, mais, en revanche, elle est très-avide d'émotions. Cette population est, en général, peu religieuse, à quelques exceptions près, et ces exceptions sont toujours très-distinguées. La piété semble s'être réfugiée dans le cœur des femmes ; les hommes envoient au culte leurs épouses et quelquefois leurs enfans, mais rarement ajoutent-ils l'exemple au précepte. A Nismes, tout le monde se dit prêt à mourir pour sa religion, et trop peu de fidèles semblent disposés à vivre pour elle.

Dans les classes riches et aisées, les femmes se font remarquer par la pureté de leurs mœurs, leur piété, leurs vertus de famille ; depuis peu de temps, on donne beaucoup plus de soin à leur éducation, et ce progrès ne paraît pas s'obtenir aux dépens des mœurs. Les hommes se distinguent par leur amour pour l'ordre et même pour le travail, quand même leur position sociale ne leur en imposerait pas l'absolue nécessité. Il y a très-peu d'oisifs dans notre ville ; c'est peut-être ce qui la rend peu agréable aux étrangers. On y trouve aussi peu d'esprit de société, l'esprit de coterie ou plutôt l'esprit de famille l'absorbe tout entier. Les appels de la charité reçoivent partout un bienveillant accueil. L'expérience a prouvé qu'il suffit de donner de bonnes raisons en faveur d'un établissement philantropique, pour qu'aussitôt tous les cœurs et toutes les bourses lui soient ouverts. Mais cet élan vif et généreux est rarement soutenu, et, pour être prompts, les succès n'en sont pas plus durables. Il faut dire aussi qu'il est plus aisé de réunir des souscriptions abondantes que de composer un comité d'exécution vraiment actif.

La classe des artisans et des pauvres est très-nombreuse. Le village domine dans la ville de Nismes. Nous fondons ici en une seule classe les artisans et les pauvres, parce qu'ils ne sont divisés ou réunis que selon les circonstances. On voit, en effet, ici, peu de ces ouvriers qui ont l'orgueil de se suffire toujours à eux-mêmes. Fiers et dépensiers au jour de l'abondance, on les voit, dès le moindre revers, réclamer promptement les secours de la charité publique : aussi remarque-t-on dans cette classe une imprévoyance d'habi-

tude qui, d'un côté, laisse dépérir la caisse d'épargnes fondée dans ses intérêts, et, d'un autre, épuise trop promptement les distributions de secours de toute espèce qui lui sont prodigués trop facilement peut-être. On remarque aussi dans cette classe beaucoup de hauteur, d'amour pour l'indépendance, et d'ingratitude envers les établissemens qui leur fournissent l'instruction et le pain. Il est difficile de trouver ici des domestiques ou des servantes qui comprennent bien qu'ils sont payés pour servir, et qui aient le sentiment de la déférence que l'on doit à un supérieur. Lorsqu'on refuse à un homme du peuple une faveur qu'il est souvent impossible de lui accorder, il menace aussitôt de retirer son enfant de l'école. Les hommes se trouvent rarement chez eux ; ils sont ou au travail ou au café. Le travail paraît être leur dieu, et, dans leur langage, le nom de *vertu* est synonyme d'habileté sur le métier : voilà pour le jour. Mais, le soir, les cafés suffisent à peine, et nous avons déjà montré qu'ils sont innombrables. Les jeunes gens qui appartiennent à ce rang de la société devancent leurs pères. On voit les enfans fumer, jurer, boire, jouer et se livrer à toutes sortes de vices avant même l'époque où un tempérament bilieux et un soleil ardent sembleraient expliquer ces excès. Le dimanche matin, l'ouvrier travaille encore ; le dimanche et le lundi soir, il est complètement oisif ; alors les boulevards extérieurs de la ville retentissent de hurlemens ; la multitude se presse et se rue ; ce sont les jeux et les caresses du peuple. Souvent le peuple de Nismes oublie les devoirs les plus simples de l'homme à l'égard de son semblable ; rarement il vous demande pardon quand il vous coudoie ; et l'enfant que vous voulez empêcher, dans la rue, de commettre quelque méfait, saisit aussitôt une pierre pour vous punir de votre hardiesse. Avide de spectacle, surtout de ceux qui offrent des combats sanglans, la population de Nismes a trop long-temps justifié sa réputation de cruauté ; mais sous cette rude écorce se trouvent cachés des élémens précieux d'intelligence et de courage, que le christianisme, mieux compris ou plus écouté, parviendra un jour à développer et à mettre au grand jour.

LA MAISON-CARRÉE.

Après le premier mouvement d'admiration que produit toujours la vue de ce chef-d'œuvre de l'antiquité sur les connaisseurs qui visitent notre ville, vient une série de questions obligées sur son origine et sa destination, l'époque de sa construction, les règles de l'art qui y ont présidé, les événemens qui ont menacé ou protégé son existence. Ni la nature, ni l'étendue de cet ouvrage, ne nous permettent de reproduire ici les savantes dissertations dont la Maison-Carrée a été le sujet, et nos connaissances ne sont pas assez profondes pour décider irrévocablement lesquels de ces travaux peuvent résoudre, de la manière la plus incontestable, les questions de l'étranger. Pour remplir cette dernière tâche, nous allons donc nous fier à cet instinct qui fait, au premier abord, pencher vers telle opinion plutôt que vers telle autre, sans pouvoir dire pourquoi; et, après tout, dans le but que nous nous proposons, le danger de l'erreur n'est pas bien grand.

Commençons par nous débarrasser de quelques chiffres.

La Maison-Carrée est un parallélogramme rectangle de

Longueur.	25 mèt.	13 c.
Largeur	12	27
Hauteur des fondemens dessous le pavé,	5	60
Hauteur du stylobate	3	30
Hauteur de la porte	7	13
Largeur de la porte.	3	25

Proportion des colonnes. . . 10 diamèt. et un quart.

Voici maintenant l'histoire de ce monument :

La majorité des antiquaires s'inscrit pour attester que la Maison-Carrée, reste d'un très-vaste édifice, était, dans l'origine, le sanctuaire d'un *Forum*. Les fouilles ont démontré l'existence des portiques rangés latéralement, et qui

offraient une promenade couverte pour les oisifs, et probablement des boutiques et des lieux de dissipation et même de débauche ; cet ensemble d'édifice s'élevait sur un sol exhaussé de quelques pieds au dessus de la place sur laquelle on descendait par des degrés que l'on observe encore au nord de l'édifice ; les constructions s'étendaient dans cette direction jusqu'à la jonction de la rue des Flottes avec la rue Auguste.

Séguier est le premier qui ait songé à rétablir l'inscription de la Maison-Carrée, à l'aide des trous que l'on observe à la frise de la façade. Ce fut par un procédé ingénieux qu'il y parvint ; il eut la patience d'apposer des lettres sur ces traces des crampons qui soutenaient jadis des caractères de bronze, jusqu'à ce que la combinaison de ces lettres, parfaitement correspondantes aux trous, lui eût fourni un sens compréhensible, et il parvint à la découverte de cette inscription :

C. CAESARI. AVGVSTI. F. COS. L. CAESARI. AVGVSTI. F. COS. DESIGNATO. PRINCIPIBVS. IVVENTVTIS.

Ce qui signifie : *A Caïus et Lucius César, fils d'Auguste, consuls désignés, princes de la jeunesse.* Cette interprétation a subsisté jusqu'aux nouvelles recherches que vient de faire M. A. Pelet, qui, par le changement de la première lettre, sur laquelle Séguier lui-même conservait encore quelques doutes, assigne à la Maison-Carrée une origine postérieure au règne d'Auguste. C'est une M qu'il faut mettre à la place du premier C [1], ce qui indique la dédicace de la Maison-Carrée à Marcus et Lucius, fils adoptifs d'Antonin, sous l'empire duquel le style corinthien atteignit toute sa perfection. Chacun sait, d'ailleurs, qu'Antonin était origi-

---

1 Séguier ne soupçonnait pas l'existence de trois trous en avant de ceux qui commencent son inscription. Il est vrai que la pierre dans laquelle ils étaient pratiqués n'existait plus, et avait été remplacée par une plaque de bois peint. M. Pelet a retrouvé ces trous dans un dessin fort minutieusement exécuté longtemps avant Séguier. Les fig. 150 et 151 feront comprendre la chose ; dans la fig. 151, la partie ombrée indique la pierre détruite.

naire de Nismes, et n'est-il pas probable qu'il distingua cette ville par quelques-uns des actes de munificence, dont il se plût à honorer tant de villes coloniales.

A l'époque où les chrétiens détruisaient à Nismes les statues des faux dieux, on les vit protéger les restes du Forum, en consacrer le sanctuaire au service du vrai Dieu, et substituer peut-être à l'inscription dédicatoire le nom de saint Etienne, le protomartyr chrétien. Au XI.e siècle, on fit de l'église un hôtel-de-ville. L'intérieur fut divisé en plusieurs pièces et coupé en deux étages, et des fenêtres, dont on voit encore les indices, furent pratiquées dans les parois de l'édifice. Plus tard, un habitant de Nismes en fit l'acquisition, et vint appuyer sa maison à la façade orientale. La Maison-Carrée passa dans bien d'autres mains brutales, et faillit s'écraser dans celles d'un Brueys, seigneur de St-Chaptes, qui doit à jamais figurer parmi les destructeurs des restes de la belle antiquité. Brueys fit de la Maison-Carrée une écurie. Il réunit, à cet effet, les murs du péristyle par une muraille en briques, et, pour cela, détruisit plusieurs cannelures qui gênaient sa bâtisse. Il fit une coupure dans celles du milieu pour laisser plus d'espace au passage de son bétail; pratiqua des greniers dans les combles; perça les murs pour placer les auges et les mangeoires; le toit d'un hangard vint couper enfin le fût des colonnes du péristyle auxquelles il attachait les bestiaux lorsqu'il y avait encombrement les jours de foire. On respire quand on apprend que les Augustins, qui adjoignirent la Maison-Carrée à leur monastère contigu, n'y apportèrent aucune autre dévastation que celle que nécessitaient leurs inhumations dans les caveaux du sanctuaire. La révolution chassa les Augustins pour mettre à leur place des sacs de blé ou des bottes de foin; elle y tint aussi les assemblées de l'administration centrale du département. Enfin, au commencement de notre siècle, on a rendu la Maison-Carrée aux beaux arts, et l'autorité, plus éclairée, veille avec jalousie à sa parfaite conservation. Des restaurations quelquefois erronnées, mais toujours conduites avec goût, ont reproduit l'ensemble magique de l'édifice.

La toiture a été rétablie d'après les dessins de M. Charles Durand ; le stylobate, sous la direction de M. Grangent ; l'enceinte a été destinée à une galerie de peinture, sous l'administration de M. Villiers du Terrage.

Tous les hommes de goût s'accordent à pardonner à l'auteur d'Anacharsis l'opinion un peu exagérée qui lui faisait considérer la Maison-Carrée de Nismes comme « le chef-d'œuvre de l'architecture antique, et le désespoir de la moderne. » Le cardinal Alberoni demandait pour ce monument un étui d'or. Colbert pensait à le transporter à Versailles ; cette idée occupa, dit-on, un instant la vaste tête de Napoléon.

Il est vrai que l'œil se plaît singulièrement à suivre ces formes, si simples dans leur ensemble, et si recherchées dans leurs détails ; la colonne corinthienne est, de sa nature, si aérienne ; la lumière joue entre les fûts cannelés, et glisse brillante et diaprée sur les frises sculptées en rosaces et en fleurs légères ; le fronton s'étend avec une grâce inimitable, et tout l'ensemble de l'édifice, si petit que toujours on l'a comparé à un bijou, s'agrandit de tout le sentiment de génie qui a présidé à sa construction.

On pourrait se contenter de cette impression générale, et il y en a assez pour ceux qui aiment plus à rêver qu'à étudier auprès des ruines : néanmoins beaucoup de visiteurs s'attachent aux détails, et le Cicérone leur doit encore plusieurs renseignemens minutieux que l'on voudra bien me pardonner ici.

La mosaïque, dont on voit les restes dans une cavité de la partie septentrionale de l'aire du Forum, appartient à des constructions plus antiques et indépendantes de l'édifice. — Les bases de colonnes, encore debout sur les deux lignes latérales, ont été trouvées en place et soutenaient le toit des portiques dont nous avons déjà parlé plus haut. — Les autres restes antiques qui encombrent la place et l'intérieur de l'édifice, ont été apportés de divers lieux, principalement des Bains antiques, de l'Amphithéâtre, du Palais de Plotine, ou de divers compartimens du Forum de la Maison-Carrée,

aujourd'hui enfouis sous le sol. — Les matériaux qui ont servi à la construction des gros murs, ont été tirés des carrières de Sernhac, près du Gardon ; les bases des colonnes proviennent de Barutel ; enfin, les colonnes elles-mêmes et les pierres de l'entablement, dont le travail est si riche et si bien conservé, ont été exploitées du bois de *Lens*, au delà du village de Fons-outre-Gardon. — L'entrée de la Maison-Carrée fait face au septentrion. — Le bâtiment est orné, en dehors, de trente colonnes, dont chacune a vingt-quatre cannelures ; elles sont d'ordre corinthien, et formées de diverses pièces parfaitement jointes : les feuilles d'acanthe qui ornent les chapiteaux, sont extrêmement déliées. — Vingt de ces colonnes sont et ont toujours été unies par les murailles du Temple ; les dix autres soutiennent le péristyle. — La frise et la corniche sont les parties de l'édifice qui ont reçu le plus grand fini et attirent le plus l'attention des visiteurs ; on leur fera remarquer que, dans la corniche, les petits modillons sont placés à rebours ; ainsi, par un caprice de l'architecte, la *panse* se trouve en dehors, sans qu'ils soient pour cela d'un effet moins agréable. — On remarque au dessus de la porte d'entrée deux longues pierres percées à leur extrémité par un trou carré assez grand. Quelques auteurs pensent que ces appendices servaient à soutenir une porte de défense ou d'ornement. — L'édifice entier est établi sur un massif de moellons de 3 pieds 6 pouces de hauteur ; c'est dans ce massif que l'on a découvert un puits romain de 27 pieds de profondeur. Le péristyle est voûté en dessous ; toute la longueur du massif qui soutient la Maison-Carrée, est fendue par une galerie souterraine de 3 pieds de hauteur. — Les tuiles qui recouvrent le toit, ne sont pas parfaitement semblables à celles dont les romains faisaient usage, celles-ci étant beaucoup plus séparées par une plus grande largeur dans les tuiles plates qui soutiennent celles d'une forme semi-cylindrique. — On ne sait si l'intérieur était éclairé, comme aujourd'hui, par une fenêtre à la voûte, ou seulement par la porte. — On a remarqué plusieurs imperfections ou singularités dans la construction de la Maison-Carrée ; voici les

principales : les colonnes ne sont pas à égales distances ; la corniche horizontale du fronton du nord ne présente que 29 modillons, celle du midi en a 32 ; la façade latérale de l'ouest est ornée de 54 modillons, on en compte 64 sur la façade opposée ; enfin, les bases des colonnes, quoique d'une exécution parfaite, sont composées de moulures que Palladio trouva quelque peu extraordinaires [1].

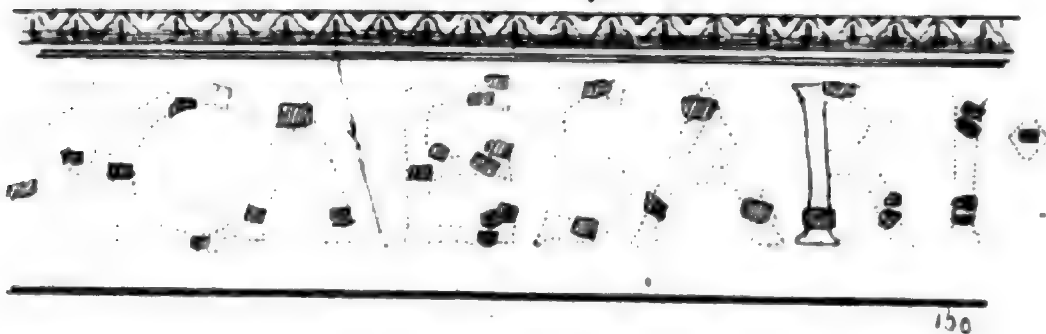
L'escalier de la Maison-Carrée est un peu rude ; cependant ne craignez pas de le franchir pour pénétrer dans le sanctuaire qu'une inscription dans le goût moderne, pour ne pas dire barbare, vous annonce être devenu un musée. Il est, en effet, encombré de tableaux dont plusieurs sont d'une origine peu certaine ; d'autres d'un mérite médiocre, et la plupart d'un mérite presque nul. L'intérieur de la Maison-Carrée ne devrait point être un *Musée*, il pourrait offrir cependant une collection d'une dizaine de tableaux dignes d'un si beau vase. Il n'y en a encore que deux.

L'un fut un des plus admirables ornemens du salon de 1831. L'auteur, Paul Delaroche, jeune encore, attirait déjà depuis trois ans, autour de ses tableaux, la foule qui vient juger les expositions annuelles du Louvre. De nombreuses et belles gravures ont multiplié le thème sublime dont nous possédons l'original, et ont ainsi justifié du mérite du tableau par un appel au public de l'Europe entière.

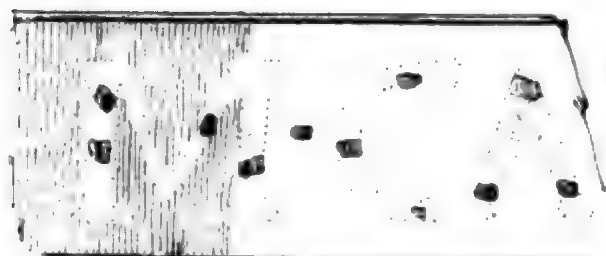
Par une fiction ingénieuse qui pourrait avoir été une réalité historique, l'artiste a réuni deux hommes : Cromwel qui sera bientôt *protecteur* de la république anglaise, et Charles I.er d'Angleterre, mort dans sa bière ; Charles I.er dont le tronc et la tête ont été rapprochés par des mains pieuses et fidèles ; Cromwel qui va commencer un mouvement intellectuel et religieux dont il est le rude instrument, et Charles I.er qui ensevelit dans sa bière une dynastie que Charles II et Jacques II chercheront en vain à *refaire*. Sur ces traits livides, cette figure amaigrie, on distingue encore

1 Guide aux monumens de Nismes, pag. 104.

Fragment de l'inscription Seguier.



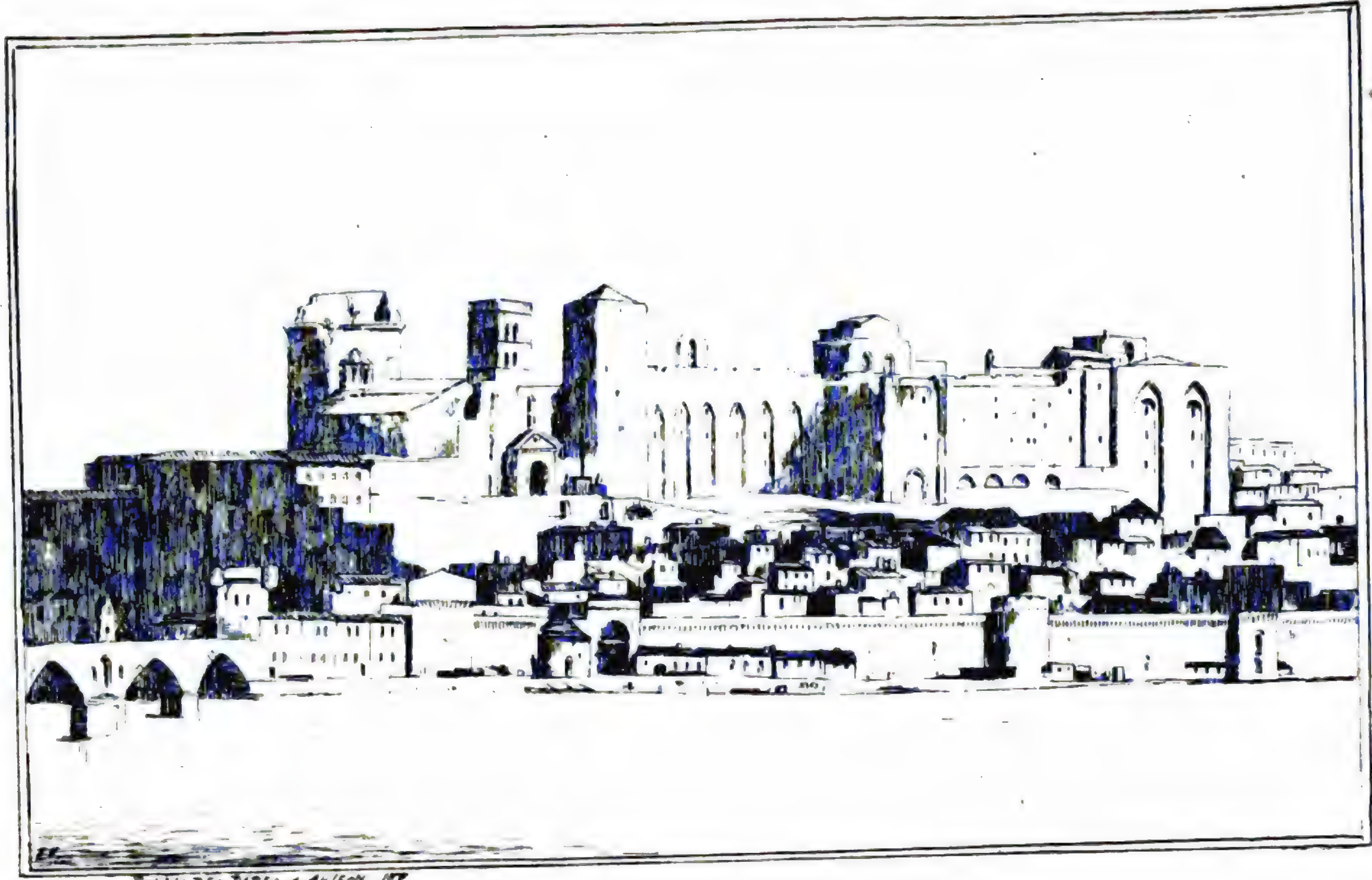
150



Commencement de l'inscription d'après M.r Pelet.

151

Villeneuve les Avignon (Gard).



PALAIS DES PAPES A AVIGNON.

l'homme comme il faut, l'homme de famille, l'homme d'esprit, et aussi le roi infatué de pouvoir, s'obstinant à identifier en lui la dignité et la force. Portez subitement les yeux sur la figure de Cromwel, et jugez du contraste qui ne se trouve pas seulement entre la mort et la vie, mais aussi dans le caractère moral que le peintre a saisi d'une manière admirable.

Le reste du tableau n'a pas besoin de commentaire. Ce demi-jour....., ce silence....., cette tête qui est morte et qui a pensé trop vîte ou trop irrévocablement ; cette tête qui vit et qui pense ; cette auréole de royauté autour de la tête morte ; cette puissance réelle mais rude autour de cette tête qui vit...., et puis cette main gantelée de Cromwel qui lève le couvercle du cercueil avec respect ; ce regard qui semble vouloir recueillir l'avenir sur les lèvres d'un mort, ce costume grossier, ce corps trapu, cette main qui s'appuye sur une canne à côté du pommeau de l'épée...... Il n'y a plus rien à dire sur un tableau si simple, mais il y a encore beaucoup à admirer dans cette page sublime.

L'autre tableau nous transporte à Rome, non la cité naissante, aux mœurs austères, aux vertus sublimes, mais Rome à son déclin, Rome sous Néron, Rome dans un siècle de raffinement où l'on jetait des esclaves dans les viviers pour engraisser les murènes. Tout le caractère d'un peuple saturé de vices est écrit au front de Narcisse, le confident de Néron, qui vient demander à la sorcière Locuste un poison prompt et sûr que l'empereur destine à son frère Britannicus. Narcisse observe avec une attention parfaitement calme l'effet du breuvage sur un esclave agonisant. Quelle puissante ironie dans la pensée du peintre! C'est le dernier coup mortel que lui, spiritualiste, porte au matérialisme qui s'était enfin résumé au siècle de Néron. Quant aux lignes du tableau, nous nous contenterons de répéter le jugement des artistes qui tous les déclarent parfaites.

Cet admirable tableau est de Sigalon, qui reçut le jour à Nismes; il y reçut aussi les premiers rudimens de son art. On peut voir son coup d'essai dans la chapelle des Pénitens

blancs à Aiguesmortes, tableau de vingt-cinq pieds de long, qu'on lui payait à tant la toise, et qu'il peignit de rage. Aujourd'hui, à Rome, il fait encore un *grand* tableau; il a toute la chapelle Sixtine à reproduire. Le gouvernement l'a choisi au milieu de l'élite des peintres du siècle, pour un travail qui demande non seulement de copier, mais encore de comprendre et souvent de deviner Michel-Ange. Notre poète Reboul l'a accompagné de ses chants [1].

« Salut, en abordant à ce sacré rivage !
« A cette autre patrie il te faut rendre hommage,
« SIGALON ! le Nîmois est à demi-Romain ;
« Sa ville fut aussi la ville aux sept collines,
« Un beau soleil y luit sur de grandes ruines,
« Et l'un de ses enfans se nommait ANTONIN. »

AVIGNON.

Avignon est à Rome la catholique ce que Nismes est à la Rome des Césars, avec cette différence toutefois que les Romains s'étaient assis avec le sentiment d'une parfaite sécurité sur le sol de l'antique Nemausus, tandis que tout annonce que les papes n'ont jamais considéré Avignon comme leur résidence définitive. C'est une capitale improvisée; tout y est postiche et temporaire, à l'exception du palais que l'on choisit gigantesque, imprenable et offrant encore de nos jours les restes d'une puissante forteresse, qui attestent que ceux qui en firent leur demeure pontificale, s'attendaient à un règne semé de périls et d'orages. Situé au sud d'un fleuve majestueux, au pied des premières ramifications des Alpes, dans une plaine regorgeant de trésors et réjouie par le soleil de la Provence, Avignon promet plus d'un genre d'in-

1 *Travaux de l'Académie royale du Gard*, 1833, pag. 61.

térêt et pour le peintre et pour l'historien : hâtons-nous de courir aux détails.

Nous avons déjà conduit le lecteur jusqu'à Remoulins [1]. Au delà de ce village, on traverse en ligne droite une large plaine ; plus loin, on montre à gauche des croupes arides où les Chrétiens et les Maures se livrèrent jadis un violent combat ; le reste de la route offre peu d'intérêt ; de temps en temps cependant quelques échappées permettent de contempler le Mont-Ventoux dans son aspect le plus majestueux. Un télégraphe, pittoresquement situé sur des roches décharnées, annonce le versant des eaux du Rhône. Après ce point culminant, la voiture roule avec rapidité ; elle vous transporte subitement dans une région toute brillante de prairies, de forêts, de tours féodales et de villes populeuses : c'est le Comtat tout entier. Ici, Villeneuve menacé par les ruines du fort Saint-André ; là, Avignon ceint de murailles gothiques, et comme écrasé par les vastes et pesantes constructions du palais papal. Le Rhône nous sépare encore de la ville ecclésiastique, et ce n'est pas toujours sans difficultés qu'on le franchit. Tantôt le sol vermoulu de cet immense pont de bois est en état de réparation, et il faut se glisser en tremblant à côté d'un gouffre ; tantôt ce sont les poutrelles du parapet qui laissent entre elles des vides assez larges pour inspirer de vives craintes au voyageur enfermé entre les ais de la diligence : le plus souvent le Rhône a fait justice d'un pont trop faible pour lutter contre le torrent du fleuve le plus rapide d'Europe, et l'on est obligé de traverser l'un de ses bras sur un misérable pont de bateau fertile en désastres. Il serait temps que la ville d'Avignon, ou son département, songeât à établir, d'une manière permanente, des voies de communications sur une route si fréquentée.

Au bout de ce pont, et sur le port d'Avignon, le voyageur se permettra peut-être encore d'autres vœux : il pourrait

---

1 Tome II, pag. 11.

désirer que l'autorité, si rigoureuse à fermer les portes de la ville en temps de paix, maintînt avec plus de fermeté la police parmi ses portefaix, et défendît les voyageurs contre leurs violences et leurs vexations.

Une petite porte basse, mesquine, dans le goût antique ou moderne, et qui jure de se trouver à côté d'une suite de tourelles gothiques, conduit à la place de l'*Oule*. Ici, l'on remarquera, en face, un petit bijou de théâtre construit par Mignard, aujourd'hui converti en magasin, comme la plupart des anciens édifices d'Avignon; à droite, on montre, dans l'hôtel du Palais-Royal, la chambre où le maréchal Brune reçut d'abord un coup de pistolet, et puis jeté à terre, traîné par les pieds, achevé sur la place, lancé au Rhône et accompagné long-temps des vociférations d'une population en délire et des balles que les volontaires lui envoyèrent long-temps, tandis qu'il dévalait le long du fleuve...

Une petite rue tortueuse, qui aboutit à celle de la Fusterie, conduit le curieux devant un arceau très-dégradé, construit de gros blocs de molasse: c'est le seul vestige de la grandeur romaine à Avignon. Les Bourguignons et les Visigoths ont pris soin d'anéantir le reste, et nous laissent indécis pour savoir si l'arceau en question est une ruine de théâtre ou un égoût. On parle aussi de deux colonnes cannelées qui se trouvent enclavées dans l'intérieur d'une maison voisine, et qui s'élèvent depuis le sol jusqu'aux combles de l'édifice. Le musée renferme peu d'antiques qui appartiennent à Avignon même.

Voilà pour la ville romaine; reste la ville catholique, et c'est toute la ville: chaque angle de maison fut creusé en niche pour recevoir une madone; chaque édifice fut une église ou un couvent; on y comptait huit chapitres, trente-cinq monastères des deux sexes, dix hôpitaux ou maisons de charité, sept confréries de pénitens, trois séminaires, soixante églises, une université, un collége et autres pensionnats, une commanderie de l'ordre de Malte, etc. Plus d'un tiers de la population était uniquement occupé à vaquer aux exercices de la dévotion; on y entendait chaque jour son-

ner deux ou trois cents cloches, ce qui lui valut de Rabelais le nom de *ville sonnante*.

Nous ne nous proposons point d'arrêter le lecteur devant chaque masure, dont les formes gothiques annoncent quelque établissement ecclésiastique; nous en signalerons cependant quelques-unes dont les restes, empreintes de grandeur, méritent l'attention du peintre, ou offrent à l'historien quelque page intéressante.

La rue *Calade*, à elle seule, occupera le voyageur pendant une journée tout entière; un édifice circulaire, dont l'intérieur offre une architecture d'un goût exquis, recevra sa première visite: c'est l'église des *Oratoriens*. Plus loin, un portail, d'un caractère sévère, orné de deux *rostrum*, conduit aux anciennes fonderies de Vaucluse, où l'on coulait les canons, et où se confectionnaient les pièces nécessaires au radoub des vaisseaux; de vastes fourneaux, une grue gigantesque et autres engins aux formes fantastiques, avaient été établis dans la nef de l'église des Dominicains, vase le plus vaste de toute la ville papale. Il serait difficile de rencontrer un tableau plus magique que ces ruines de l'industrie humaine, tombant en poudre sur les ruines d'un sanctuaire catholique. Il y a là beaucoup, pour le peintre: des accidens de lumière qui déjouent toutes les combinaisons de l'optique, des teintes qui épuisent la palette, et puis un mélange si bizarre d'objets et de formes que l'esprit est habitué à séparer toujours. Ici, des fumées sulfuriques ont laissé une longue trace d'un rouge vif tout le long des faisceaux de piliers gothiques; après avoir barbouillé d'ochre et de rouille les figurines grotesques que le ciseau de nos ancêtres se plaisait à multiplier à l'imposte de leurs ogives, cette trace vient se perdre dans la teinte générale de la voûte; ailleurs, c'est un tombeau ciselé artistement par les sculpteurs italiens; l'industrialisme s'en est emparé pour y établir un fourneau à reverbère, dont les restes se mêlent aux modillons de marbre blanc, aujourd'hui chamarrés de scories vitreuses, et empâtés dans des suies noires et onctueuses. Ce spectacle répand dans l'âme un sentiment de tristesse et de terreur. L'imagination se re-

présente une immense salle de torture, où les inventions des arts modernes auraient prêté leur aide à l'aveugle cruauté des temps passés, pour soumettre aux tourmens de la question des peuples entiers. Au reste, les édifices de l'inquisition ne sont pas loin; il suffit de traverser un corridor pour se trouver dans l'église, qui en était une dépendance. On fait aussi remarquer les ruines d'un cloître d'une architecture gothique très-belle, construit en 1347; un arceau est demeuré parfaitement intact, et annonce la magnificence du monument primitif; les chapiteaux des colonnes sont finement sculptés, et représentent des traits historiques de la Bible, exécutés dans un goût approchant de l'antique; ailleurs, on remarque quelques arceaux d'une architecture antérieure, et qui a beaucoup de rapport au style roman. Un vaste dortoir, dont le plafond est un chef-d'œuvre, termine la série des curiosités qui attirent l'étranger au milieu de ces décombres.

La rue Calade est formée, en grande partie, de beaux hôtels; le plus magnifique, l'hôtel Deleutre, est désormais consacré à recevoir les richesses du Muséum de peinture et de la bibliothèque publique. Ce dernier établissement renferme environ trente mille volumes et cinq cents manuscrits. Parmi les plus rares on remarque un grand nombre d'éditions du XV.me siècle; les manuscrits sont peu connus, et offriraient sans doute un grand intérêt aux compilateurs de chroniques. La galerie de tableaux est disposée dans une très-belle salle arrangée avec goût. Le visiteur qui désire connaître les produits de nos localités méridionales, s'arrêtera volontiers devant les tableaux de Bourdon, de Montpellier; un intérieur, de Granet, d'Aix; deux des meilleurs tableaux de Levieux, de Nismes; un saint Bruno, de Mignard, d'Avignon [1]; deux tableaux de Parrocel, de Brignoles; une vierge et autres, de Parrocel, d'Avignon; un saint Ambroise et un saint Bruno, de Subleiras, d'Uzès; plusieurs

1 Nicholas Mignard était né à Troyes en 1608, et envoyé en exil à Avignon, où il mourut De là son surnom.

marines, dont une de ses meilleures, et une autre peinte sur le déclin de l'âge, par Joseph Vernet, d'Avignon, et d'autres tableaux du premier mérite, par ses descendans, Carle Vernet et Horace Vernet. Le Cicérone d'office donnera au visiteur, avec une véritable intelligence, tous les renseignemens d'usage sur les tableaux des peintres étrangers au sol que nous avons entrepris de décrire.

Le Musée des antiques est disposé avec intelligence; plusieurs salles ont reçu les restes des monumens grecs et romains; une autre salle est toute consacrée aux monumens égyptiens; les restes gothiques ont aussi leur coin privilégié, décoré dans le goût analogue. Nous donnons ci-joint le dessin d'un tombeau antique découvert à Graveson, et qui nous a paru digne d'intérêt. Il reproduit la forme des chaises curules[1], telles qu'on les voit sur quelques médailles d'Auguste assez rares. A côté de ce siége sont des faisceaux de verges, surmontés de trois feuilles de laurier. La chaise curule est pliée pour marquer que le juge ou le préteur n'en aurait plus besoin. La collection d'instrumens et d'ornemens antiques est assez riche et curieuse.

Au delà du Muséum s'élève, derrière un hôtel, des constructions ecclésiastiques où le duc de Savoie faisait instruire des enfans savoyards; plus loin, et à droite, on remarque l'ancienne église de Saint-Martial; les fenêtres gothiques sont d'un goût parfait et d'un travail exquis; le cloître, peu orné, offre un intérieur qui n'est pas dépourvu du mystérieux. Il est du XVI.^{me} siècle. On laisse à gauche l'Hospice des Vieillards et des Enfans trouvés, et, après quelques détours, on pénètre dans l'Hospice des Invalides.

Cet établissement, étant le seul en France après celui de Paris dont il est une succursale, doit occuper une place

---

1 J'ai remarqué à la campagne de M. A. Picard, d'Avignon, des chaises rustiques, faites par les Tartares russes, et qui sont absolument semblables aux chaises curules dont le monument romain reproduit la figure. Ainsi, ce genre de siége ingénieux et compliqué se serait conservé pendant deux mille ans sur les bords du Bon.

importante dans les observations du voyageur ; j'emprunte pour le décrire la plume de mon frère.

« L'établissement de l'Hôtel des Invalides, à Avignon, date du retour de l'expédition d'Egypte. Les premiers invalides admis ont été des soldats revenus de cette campagne. L'Hôtel comprend un grand local formé de deux parties distinctes ; l'une, consacrée à l'infirmerie, était un ancien couvent des Célestins, dans lequel il ne restait que trois religieux quand il fut supprimé ; l'autre était la maison de Saint-Louis, couvent des Dames religieuses les mieux dotées dans tout Avignon ; un troisième bâtiment faisait encore partie de la succursale, mais une diminution d'un tiers des invalides, dont le nombre s'est élevé jusqu'à 1,500, a fait abandonner, en 1822, un ci-devant séminaire qui a été rendu à sa première destination. Moyennant une autorisation toujours aisée à obtenir, le curieux peut se faire accompagner par l'un des invalides de l'établissement, et visiter le tout en détail. N'attendez pas cependant du Cicérone impotent des renseignemens toujours bien satisfaisans, et ne sortez pas d'un certain cercle de questions rebattues.

« On pénètre dans la partie de l'établissement réservée aux réfectoires et aux dortoirs par une cour de forme régulière, au milieu de laquelle s'élève une fontaine d'une structure simple, mais de bon goût, avec cette inscription :

NAÏAS

HOSPITA

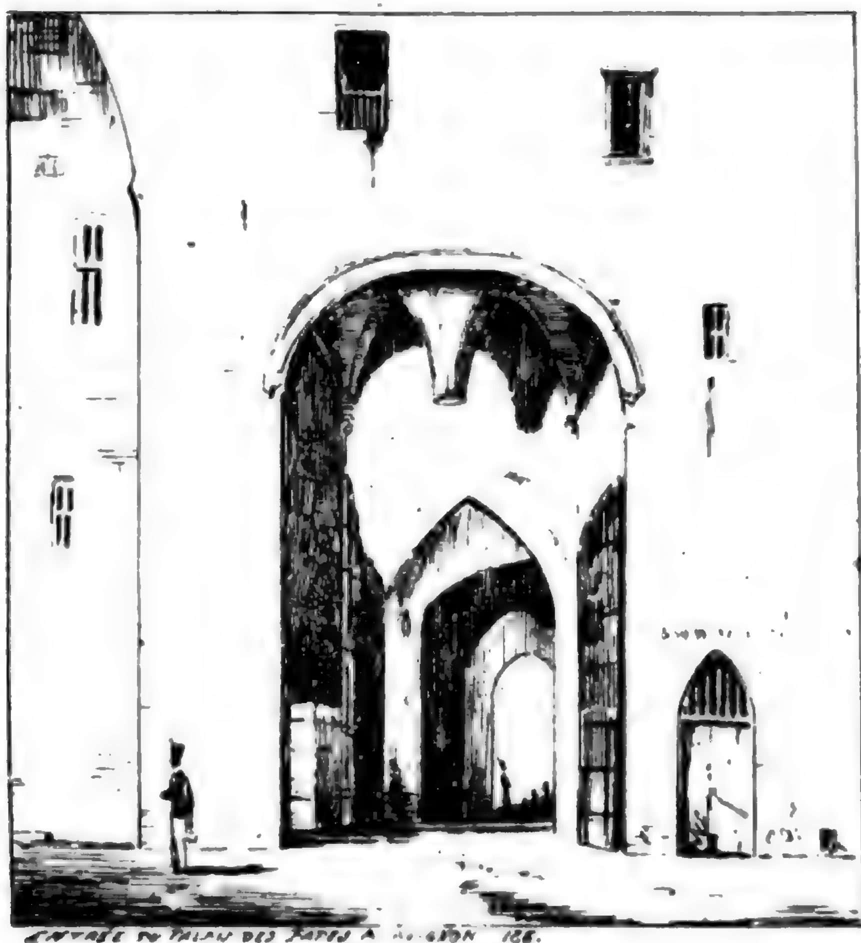
MARTIS.

« Ce que les invalides ne comprennent guère, comme beaucoup d'autres inscriptions dans la même langue, vu qu'il n'est pas nécessaire d'être très-fort sur les classiques pour avoir le bonheur de se faire casser une jambe pour le service de la patrie.

« Les dortoirs sont dans la partie supérieure, vastes, bien aérés ; ils offrent toutes les conditions de salubrité convenables. On admire l'ordre et la propreté qui y règnent. Chaque chose a sa place, et chaque chose a sa place selon le programme.

155.

Maison carrée à Nîmes



Entrée du Palais des Papes à Avignon 156.

St. Pierre à Avignon. 158.

Digitized by Google

Les lits sont disposés à égales distances ; une grande armoire au pied ; au chevet, le chapeau de la vieille-garde soigneusement suspendu dans son carton ; non loin, des placards richement enluminés et représentant les fastes militaires, un Napoléon les bras croisés, et des images de Saints.

Dans la partie inférieure de l'édifice se trouvent les réfectoires contenant des tables circulaires, soit pour les invalides non gradés, soit pour ceux d'un ordre supérieur. Le matin à 10 heures, et le soir à 4, les invalides sont à leurs repas ; deux plats et la soupe composent le menu des soldats : il y a un plat de plus pour les officiers. Les anciens souvenirs et d'interminables entretiens prolongent la séance après le demi-litre d'ordonnance. Je laisse à penser si la conversation s'anime ; les exagérations, les bravades, les inexactitudes et les anachronismes, se croisent et se heurtent en tous sens ; chacun assourdit son voisin de ses hauts faits d'armes ou de ceux de ses chefs ; et le champ de bataille demeure à celui dont les poumons sont les plus vigoureux et les libations les plus copieuses. N'allez pas faire là votre cours d'histoire pour le chapitre des victoires et conquêtes ; l'invalide, sans manquer de véracité, manque souvent de mémoire : la succession des années a altéré ses traditions ; d'ailleurs, il ne sait pas mieux aujourd'hui qu'autrefois pour qui ou pourquoi il se battait ; il oublie les choses qui ne sont plus, et ne saurait comprendre celles du siècle présent.

Un assez grand nombre d'invalides obtiennent l'autorisation de vivre hors de l'établissement ; les uns, parce qu'ils préfèrent à l'oisiveté une vie aussi active que le leur permettent leurs forces physiques ; d'autres, pour goûter les douceurs de la vie de famille ; d'autres, enfin, pour se soustraire à la discipline de l'intérieur.

Dans sa visite à la succursale, le curieux ne manquera point de visiter la lingerie, disposée dans la coupole de l'ancienne église des Célestins, séparée de la partie inférieure de la nef par un plancher. Au dessus des rayons, sur lesquels la lingerie s'offre à l'œil dans un ordre parfait, et entre les croisées de ce joli pavillon, on remarque encore

des fresques représentant les quatre évangélistes ; elles furent peintes par un jésuite qui de peintre s'était fait missionnaire en Chine, et de missionnaire, mandarin.

Après avoir jeté un coup d'œil sur les cuisines et leurs vastes appareils ; après avoir considéré les arceaux en ogive des corridors, on visite d'ordinaire l'infirmerie. Un médecin, deux chirurgiens et deux pharmaciens, sont attachés à cet établissement. La longévité des invalides, supérieure ici à celle qu'offre l'hôtel de Paris, atteste la salubrité de la succursale d'Avignon, et l'excellence du régime. Ici, l'on rencontre, terme moyen, 160 individus de 70 à 80 ans ; 60 à 80 militaires appartiennent à l'armée d'Égypte, dont 15 à 18 aveugles.

La bibliothèque possède environ 2,400 volumes provenant en grande partie de la métropole : la ville d'Avignon a donné le reste. Le choix de ces livres, destinés à charmer les loisirs de nos vétérans, a été convenablement dirigé : ce sont, pour la plupart, des ouvrages historiques de mérite. Nous croyons devoir signaler une lacune déplorable dans le manque absolu d'ouvrages religieux, propres à répondre aux besoins moraux de tant d'hommes qui, après avoir déposé leur vieille épée si long-temps fidèle à la patrie, et désabusés peut-être de la gloire humaine, portent sans doute leurs regards sur l'avenir qui attend tous les hommes, et s'abandonneraient volontiers à des méditations qui élevèrent souvent les grandes âmes des Bayard, des Turenne et des Duplessis-Mornay.

Le parc offre une belle avenue de platanes et d'ormeaux séculaires. Les murailles d'enceinte sont devenues comme autant d'annales pour notre gloire militaire, par les faits d'armes qui y sont inscrits : ce sont des dates, des noms propres, des paroles mémorables, les bons mots de nos guerriers de 1792 à 1815. On se promène dans des sentiers entretenus avec soin et embellis par une verdure toujours fraîche ; ce sont les allées d'Iéna, d'Austerlitz, de Wagram, etc. On s'arrête devant deux canons-obusiers pris de la Casaba d'Alger, et donnés en 1831. Ces deux magnifiques pièces d'artillerie,

d'un métal très-fin, ont 2 mètres 38 centimètres de longueur, 0^{m} 20^{c} diamètre de l'âme; poids total, 4349 kil. Sur la partie supérieure est une inscription arabe qui signifie : *Fondu à Alger par RYHTAKAN, sous le règne du Sultan MAHMOVD, fils du Sultan ABD EL HAMYD, et par ordre d'HVSSEIN. L'an de l'hégire* 1244 (1828).

Le fond du parc a été converti en un jardin qui regorge de fruits et de fleurs, et où l'on rencontre çà et là plus d'un moderne Cincinnatus la bêche et la serpe en main. Dans un enclos ceint de treillage on voit un immense dessin de la croix d'honneur, tracé dans la pelouse et entouré de sable; les mots : *Honneur et patrie*, ne sont point omis dans le limbe intérieur de l'étoile. Un canon solaire qui détonne par l'effet du rayon de midi, annonce le milieu du jour.

Nous ne quitterons pas le parc des invalides sans visiter la chapelle où ils se rendent habituellement pour la célébration des offices. Le chœur de ce petit édifice est du plus beau gothique; la voûte offre des clefs pendantes, dont les sculptures en relief sont du plus beau fini. Un seul cénotaphe orne cette chapelle solitaire; il renferme le cœur d'une femme, M.^lle^ de Sombreuil, dont le nom rappelle de grandes infortunes.

Au sortir de la chapelle, on traversera de nouveau les longues et mystérieuses allées du parc, et l'attention du voyageur se reportera naturellement sur les habitans de cette demeure. La visite de l'étranger et ses questions leur sont agréables; elles interrompent la monotonie d'une vie sans événemens. Les invalides se promènent isolément, rarement en groupes et conversant. Il ne faut pas s'attendre à retrouver, parmi ces vieux héros de nos guerres de trente ans, les habitudes, les bons mots, les mœurs de nos soldats des camps de la république et de l'empire, le type du *grognard*, enfin. L'âge, la paix, une vie uniforme et inutile, ont affaibli les impressions les plus vives de la jeunesse, et surtout modifié singulièrement l'esprit de corps. L'invalide se distingue encore par sa franchise, l'exactitude militaire;

son cœur palpite encore aux noms de gloire et de patrie, mais il a perdu essentiellement de son caractère primitif, et un trait qui en dira plus que tout autre, c'est qu'après avoir long-temps douté, avec obstination, de la réalité de la mort du *Grand-Homme*, aujourd'hui il commence à se familiariser avec ce fait, et à l'admettre comme une vérité difficile à contester.

Poursuivons maintenant la nomenclature des édifices civils et religieux d'Avignon.

L'Hôpital Sainte-Marthe offre une magnifique façade, perdue dans une rue trop étroite et un emplacement trop retiré. Il fut fondé par Bernard de Rascas, en 1353, et cet établissement charitable fut sanctionné par une bulle d'Innocent VI. Une foule de particuliers ont, depuis, augmenté cette première donation de leurs offrandes volontaires, dont le souvenir a été consigné par des inscriptions qui règnent tout le long de la façade de l'édifice, page immense qui, tout à la fois, signale la reconnaissance publique et entretient la vanité personnelle. Rascas joignait les charmes du *gay-savoir* aux douceurs de la bienfaisance. Voici quelques vers de lui, que nous citons moins à cause de leur mérite littéraire, que pour conserver un échantillon du provençal tel qu'on l'écrivait au XIV.me siècle.

« Toutou caousou mourtalo uno fes perira,
« Hors de l'amour de Diou que toujour durara.
« Tous nostei corps vendran eissuchs coumo faleska,
« Lous aubre laissaran lour verdour tendrou et freska,
« Les ouselets des boses perdran lou cant subtiou,
« E non s'ousira plu lou roussignou gentiou.
« Lous buols al pastourage e las blancas fedatas
« Sentran lous agulhons de las mortal sagettas.
« Lous crestas d'Arles fiers, reinars e loups espars,
« Cabrols, cervix, chamous, senglars de toutou pars,
« Lous ours hardis e forts saran poudrou e arenou;
« Lous douphins dins la mar, lou toun et la baleinou,
« Moustres impetuous, riaumes e comptas,

« Lous princes e lous reys saran per mouart domtas ;
« E nouta ben eisso, chascuns : la terrou grandou,
« (Ou l'Escriturou ment) lou firmamen que brandou,
« Prendran aoutrou figurou. Enfin tout perira,
« Hors de l'amour de Diou que toujour durara [1]. »

En parcourant une rue que longent les eaux de la Sorgue, souvent troublées par le lavage des indiennes et les résidus des ateliers de teinture, le curieux ne manquera pas d'observer les ruines menaçantes d'une vieille église, restes de la nef magnifique des *Cordeliers*, qui, jadis, renfermait dans ses chapelles plusieurs tombes vénérées par les Avignonnais. Là un cénotaphe portant le nom de CRILLON ; là le tombeau du commentateur de Polybe, le chevalier de Folard ; là le souvenir de Laure.

Un mot sur celui-ci.

Je n'ai pu savoir si le sarcophage qui recouvrait la jeune femme que chantait Pétrarque, offrait à l'œil ces formes monumentales du moyen âge, si recherchées des artistes et des archéologues. Il paraît cependant qu'un Anglais, en trouvant les restes épars sous les ronces, recueillit soigneusement

---

1 Voici la traduction de ces vers par Nostradamus, ce qui nous donne son français du XVI.e siecle :

Toute chose mortelle à la fin périra,
Hors de l'amour de Dieu qui toujours durera.
Nos corps viendront plus secs que l'amorce plus sèche,
Les arbres quitteront leur verdeur tendre et fraîche,
Les oiselets des bois perdront leur chant subtil,
Et plus ne s'entendra le rossignol gentil.
Les taureaux aux pastis, les ouailles blanchettes,
Sentiront l'aiguillon des mortelles sagettes.
Les ex-stats d'Arles fiers, reinards et loups épars.
Chevreuils, cerfs et chamois, sangliers de toutes parts,
Les ours hardis et forts seront poudre et arène,
Les dauphins en la mer, le thon et la baleine,
Monstres impétueux, royaumes et comtés,
Les princes et les rois seront par Mort domptés ;
Et notés bien ceci, chacun : la grande terre,
(Ou l'Écriture ment) le firmament qui erre,
Prendra autre figure. Ainsi tout périra,
Hors de l'amour de Dieu qui toujours durera.

ces débris ; et, après les avoir numérotés, s'empressa d'expédier pour la Grande-Bretagne l'objet de son larcin. Pour mettre sa conscience en repos, il laissa une somme assez considérable pour élever un mausolée en marbre sur l'emplacement même où Laure avait reçu les derniers honneurs. Son intention n'a été exécutée qu'en partie, et l'on voit aujourd'hui, dans un jardin attenant à une imprimerie d'indiennes, une borne de pierre aux formes mesquines, couverte d'une inscription latine que le manque d'espace nous empêche de reproduire ici.

L'église des Cordeliers n'est plus qu'une ruine qui ne saurait, désormais, donner aucune idée de la magnificence de la nef primitive ; l'industrie s'est emparée de l'emplacement qu'elle occupait jadis ; des pièces d'indiennes sèchent sur les fûts des colonnes, et les tombeaux de marbre sont rongés par les acides ou perforés pour recevoir des corps de pompes. Cependant quelques Avignonnais semblent attacher une vénération toute particulière aux restes ruinés de l'église des Cordeliers. On dit même que le conseil municipal les entoura de sa protection, au milieu de toutes les crises politiques, et même pendant les jours où l'on semblait s'acharner sur tous les monumens qui rappelaient un passé dont les opinions modernes ont fait justice. L'industrialisme achève sur les monumens l'œuvre des révolutions ; elle mine les édifices pierre à pierre ; et, comme par dérision, sans changer leurs formes, elle les affuble des appendices empruntés à ses forges et à ses ateliers, excroissances monstrueuses qu'elle ente sur les chefs-d'œuvre de l'art. Avignon, plus riche que la plupart des villes du Midi en monumens ecclésiastiques, offre plus qu'aucune autre de ces productions hybrides qui désespèrent l'artiste et l'antiquaire. L'église des Cordeliers n'en est pas le seul exemple : nous ne finirions pas de les citer tous. Les édifices des Frères de la doctrine chrétienne sont devenus la caserne Saint-Jean. Une belle église cache maintenant, sous des amas de foin, des moulures dorées, et n'est plus connue que sous le nom d'*Hôtel de la Mule blanche*. L'église du couvent Sainte-Catherine et une

multitude d'autres dont les noms échappent, ont été converties en magasin de garance et de chardons à carder, et le palais des souverains pontifes loge sous ses murs les grenadiers de la garnison. Ce serait un curieux catalogue que celui où l'on trouverait la nomenclature de tous les édifices d'Avignon, avec l'indication en regard de leur première et de leur présente destination.

L'église *Saint-Pierre* mérite une attention toute particulière de la part de l'étranger. La façade, dont nous donnons ici le trait, construite en 1512 pour 1,800 écus d'or, est d'un gothique très-pur et très-riche. Les moindres sculptures ont conservé toute leur netteté primitive. La porte est d'un beau travail ; elle représente la délivrance de saint Pierre ; l'intérieur est décoré de quelques tableaux de maîtres parmi lesquels on distingue des Mignard et des Parrocel ; un beau tombeau, orné d'une cène en bas-relief, se dégrade chaque jour sous un amas de chaises qu'on y jette sans ménagement.

La chaire est en pierre, d'un travail remarquable, et ornée de figurines originales. On lit sur le pourtour les paroles suivantes :

Afin que mieux cest chaire cy
A Dieu du ciel li soit plaisante,
Jaques Malhe luy cri mercy
Et de bon cœur la luy présente.

La chapelle du Saint-Sépulcre offre un groupe de statues du XIV.me siècle, presque de grandeur naturelle, et dont les physionomies naïves n'échapperont pas au regard de l'artiste.

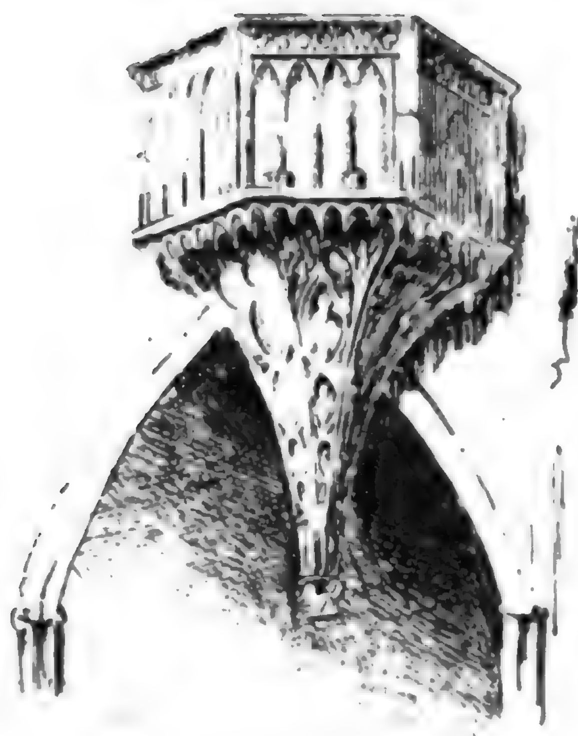
L'église *Saint-Agricol* présente à l'attention du curieux, sous le porche de l'aile du sud, une sculpture gothique de la résurrection, d'un travail curieux. — Dans l'intérieur, le tombeau de *Pierre Mignard*, mort en 1725, âgé de 86 ans. — Un autel magnifique de la renaissance, orné de sculptures en marbre blanc du plus beau fini, et un groupe d'anges chantant en chœur, d'une exécution remarquable. — Une petite figure sculptée en bas-relief représentant un héraut, montrant

une chapelle d'une main et tenant dans l'autre une légende qui indique, en vieux français et en caractères gothiques, la chapelle de l'*Aumosne de la Petite-Fusterie ;* à sa droite, et plus loin, une inscription dans le même sens, et plus ancienne encore.

J'invite aussi le curieux à visiter l'intérieur de l'église *Saint-Didier*. On y voit une chaire en pierre pendante du plus beau gothique ; et dans une chapelle, à l'opposite, une sculpture du moyen age du plus singulier travail : elle représente un portement de croix ; les Juifs sont affublés d'un costume semblable, dit-on, à celui du temps du roi Réné, et chaque statue était soigneusement peinte et dorée ; le fond de ce relief, qui était d'une très-grande dimension, se trouve, je ne sais pourquoi, parmi les antiquités du Musée-Calvet.

La liste des églises curieuses d'Avignon est interminable, cependant le visiteur ne me pardonnerait pas si j'omettais la petite chapelle de l'Hospice des insensés. Ce n'est pas pour attirer son attention sur les malheureux qui y sont accueillis, quoique parfois il soit bon de contempler les misères humaines, même au prix d'un moment de dégoût et de tristesse, afin de nous rappeler au devoir de la bienfaisance et au sentiment de la gratitude religieuse ; c'est pour indiquer au curieux un objet d'art du plus grand mérite. Voici ce qu'on raconte au sujet du crucifix de l'église de la Décollation de Saint Jean-Baptiste, que je signale à l'attention de l'étranger.

Les Pénitens de la Miséricorde, fondés en 1586 par Pompée Catilina, colonel de l'infanterie du Pape, avaient reçu de Clément VIII l'insigne honneur de délivrer annuellement, le 29 août, fête de la Décollation de Jean-Baptiste, un criminel condamné au dernier supplice. On prétend qu'un Allemand conçut le projet de sauver la vie à son neveu qui gémissait dans les prisons d'Avignon, en attendant la fatale exécution. Il obtint un sursis assez long dont il profita pour exécuter une sculpture en ivoire, dont l'admirable travail attire depuis des siècles la visite des dévots et des curieux, et enrichit le trésor et l'établissement de l'aumône que chacun s'empresse



Chaire de St Didier. 162.

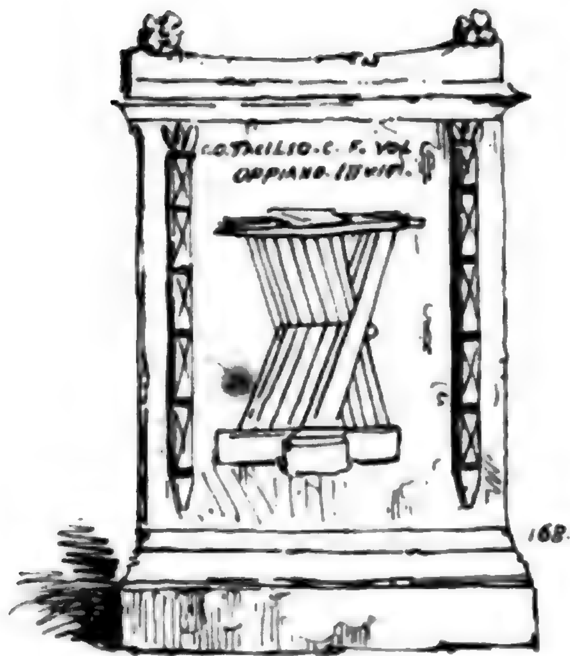
160.

Sculpture à St Agricol
Avignon.

159.

Chapiteau d'un [illegible]
de N. D. des doms à Avignon.

Chaire de St Pierre
à Avignon. 161.



MONUMENT ROMAIN TROUVÉ A GRAVESON

CHAISE TARTARE.

UN CORRIDOR DANS LE PALAIS DES PAPES 170

de glisser dans l'escarcelle du pieux Cicérone. C'est un Christ de grande dimension. Le corps est d'une seule pièce, les bras seuls sont ajoutés. Vue de profil, la physionomie offre l'empreinte de la douleur ; l'autre côté présente l'aspect du calme et de la résignation ; de face, il y a harmonie complète dans l'ensemble ; le mouvement du torse est parfait ; le jeu des muscles dans les pieds annonce la plus cruelle agonie. Cette riche sculpture est soigneusement renfermée dans une chasse tentée de velours noir : on la sort pour l'exposer aux regards de l'étranger, et une fois par an, je crois, à ceux du public Avignonnais. La chapelle elle-même est décorée avec goût et splendeur ; d'excellens tableaux de Mignard, du Dominiquain et autres, représentant les actes de Saint Jean-Baptiste.

L'hospice des insensés, dont cette chapelle est une dépendance, avait été primitivement fondé par le vice-légat Nicolini en 1681, époque à laquelle on laissait aux aliénés une liberté dangereuse. Ils furent recueillis dans la tour du vice-gérant, connu sous le nom d'*Official* ; plus tard, le vice-légat les fit passer de ce lieu, tout au plus propre à renfermer des bêtes féroces, dans l'enclos des Pénitens de la Miséricorde. Aujourd'hui l'hospice, administré d'une manière très-convenable, donne asile à plus de cent aliénés, dont plusieurs ont le bonheur de recouvrer la santé et l'usage de leurs facultés intellectuelles.

Il reste à parcourir l'ancienne résidence des papes ; citadelle immense que le peintre et voyageur Daniell n'a su comparer qu'aux constructions gigantesques de l'Indostan ou du Thibet. C'est tout un voyage que cette visite, et il faudra y consacrer un jour entier. L'œuvre de la dévastation s'est accomplie sur tout ce qui pouvait se briser dans la main ou se défigurer sous la truelle du réparateur ; mais elle a laissé debout les masses imposantes contre lesquelles la fureur des peuples viendrait en vain se ruer ; paroi décharnée et fouettée par le mistral, sur laquelle on lit encore une longue histoire.

Je ne sais s'il est permis d'associer cette histoire avec celle de la ville d'Avignon elle-même. Je ne sais si, en fouillant à la base de ces puissantes murailles, on trouverait quelques pierres dont la coupe serait contemporaine de ces temps reculés, où les familles phocéennes de Marseille vinrent, dit-on, s'établir sur les bords du Rhône, et fondèrent, de concert avec les indigènes du pays, la ville d'*Aouenion*. Long-temps peut-être relégués sur cette position élevée, les Romains défendirent leur ville fidèle contre les peuples du nord ; mais le mélange des peuples devait s'accomplir ici comme ailleurs, et long-temps le sol fut saccagé par les Bourguignons, les Visigoths, les Ostrogoths, les Sarrazins et Charles Martel. Charlemagne eut pitié de ses ruines, et les releva ; peut-être jeta-t-il les fondemens de l'église métropolitaine de Notre-Dame, dont la nef présente une structure analogue à celle du XI.e siècle. Plus tard, Avignon devint une ville insignifiante et ignorée dans le petit royaume d'Arles. Vers le XI.e siècle, elle parut cependant assez importante pour devenir la proie de quatre seigneurs, l'évêque, les comtes de Toulouse, de Provence et de Forcalquier, qui s'en partagèrent le gouvernement. Cette singulière domination préparait un nouvel avenir à la ville d'Avignon : on la vit bientôt secouer le joug de ses insolens seigneurs, et s'ériger en république sous la présidence d'un *Podestat*. Au XIII.e siècle, les Avignonnais favorisèrent Raymond *le Vieux*, comte de Toulouse, et la secte des Albigeois qui comptait parmi eux de nombreux partisans, et on les vit, à la sollicitation de Raymond *le Jeune*, fermer leurs portes au roi de France, qui voulait traverser leur ville, en marchant contre les Albigeois. Louis VIII, ayant pris la ville, fit démolir une partie des murailles, combler les fossés et abattre trois cents maisons dans la campagne. Malgré ce revers, ils conservèrent quelques-uns de leurs priviléges par l'effet des *conventions* accordées par les comtes de Toulouse et de Provence, et confirmées par les papes. Ceux-ci y établirent leur siége en 1305. Disons maintenant la succession de leurs règnes :

Clément V, élu à Perouse par l'influence de Philippe-le-Bel, et couronné à Lyon, fixa le premier la résidence des souverains Pontifes à Avignon. Il prépara ainsi la réformation, événement le plus remarquable et le plus riche d'avenir dans l'histoire de l'esprit humain. Les Italiens attribuèrent cette translation, qui les privait de la cour pontificale, les uns, à l'attachement de Clément V pour la comtesse de Périgord, les autres à sa condescendance envers Philippe-le-Bel, qui avait facilité son élection. Clément V releva Edouard II d'Angleterre du serment de maintenir les libertés publiques, préleva une année de revenus sur tous les bénéfices du royaume, et termina le procès des Templiers en prononçant la suppression de cet ordre célèbre au concile de Vienne en Dauphiné. Les historiens prennent soin de faire remarquer que, dans cette occasion, il montra plus de modération que Philippe de France.

Nous avons donné ailleurs [1] une esquisse de la vie des deux successeurs de Clément V, Jacques d'Euse, qui prit le nom de Jean XXII, et qui publia les institutions de son prédécesseur sous le titre de *Clémentines* ; et Benoît XII, qui fut enseveli dans l'église métropolitaine d'Avignon.

Clément VI leur succéda. Ce pape acheta de Jeanne de Naples la souveraineté d'Avignon pour la somme de 20,000 florins, savoir : 48,000 fr. Au nom de Clément VI se rattache naturellement celui de Rienzo, tribun de Rome. Ecoutons les auteurs de la *Biographie universelle* :

« Rienzo était fils d'un cabaretier nommé Lorenzo, qui, malgré l'obscurité de son état, le fit élever avec soin, et ne négligea rien pour favoriser les heureuses dispositions qu'il tenait de la nature. Les progrès rapides du jeune Rienzo dans l'étude des lettres, son esprit ardent, son imagination brillante, ne tardèrent pas à être remarqués, et

1 Tom. 1, pag. 15 et 85.

déjà on le comptait au nombre des orateurs distingués de son temps, lorsque Pétrarque fut couronné à Rome en 1340. Il se lia d'amitié avec le poète, et ce fut dans l'étude de l'antiquité qu'ils échauffèrent naturellement leurs sentimens républicains. Sauver Rome de l'affreuse anarchie dans laquelle elle était plongée devint, dès lors, l'objet unique de l'ambition de Rienzo. Déjà son éloquence persuasive s'était emparée de l'esprit du peuple; bientôt il lui montra avec énergie tous les maux dont il était accablé, lui en indiqua le remède, et le porta, enfin, à changer la face du gouvernement. Cette révolution s'opéra sans secousse, sans tumulte, par le seul empire de la parole. Ayant rassemblé, le 20 mai 1347, une foule immense, il la conduisit au Capitole, accompagné de l'évêque d'Orvietto, vicaire du pape, et se fit décerner le titre de tribun et de libérateur de Rome, qu'il voulut partager avec le prélat. Investi d'une autorité sans bornes, Rienzo put alors jouir du fruit de ses nobles efforts; mais, si son esprit lui avait suggéré de grandes choses à la vue des calamités publiques, il ne put longtemps se soutenir au même degré d'élévation; son âme fléchit sous le poids de tant de gloire; il devint tout à coup arrogant et présomptueux, et le libérateur de Rome en devint bientôt l'oppresseur. » Cet homme, illustre dans l'histoire de la marche progressive des temps, triste monument de la faiblesse humaine, fut poursuivi par ceux qu'il avait associés à son élévation ou comblés de ses bienfaits; il se réfugia en Bohême, où Clément VI sut l'atteindre et le charger de fers. On montre encore dans le palais d'Avignon la tour qui lui servit de prison : la clémence du pontife et l'amitié de Pétrarque le sauvèrent du dernier supplice. On le voit, plus tard, rentrer à Rome sous les titres de tribun et de sénateur, et, fort de l'appui d'Innocent VI et de l'affection du peuple, se livrer à toutes les fureurs de la vengeance, à tout l'aveuglement du pouvoir, jusqu'à ce qu'un assassin termine, au Capitole, une vie dont l'aurore avait été consacrée à la liberté, et l'âge mûr à tous les excès de la tyrannie.

Ces événemens commencèrent sous Clément VI, qui, prétendant que ses prédécesseurs n'avaient pas su être papes, fit tous ses efforts pour se mettre à l'abri d'un pareil reproche ; aussi mit-il tout en œuvre pour étendre son pouvoir temporel. Pétrarque le loue cependant de son amour pour les lumières. On ne les vit cependant briller de quelque éclat que sous le pontificat d'Innocent VI. Ce pape fut élu par la puissance des hallebardes, Jean de France s'avançant sur Avignon, et menaçant le conclave de faire un pape à son gré. Innocent VI protégea les arts, vécut en bonne intelligence avec tous les princes de l'Europe, et mourut accablé de vieillesse en 1362. Son magnifique tombeau vient d'être restauré dans la chapelle de l'hospice de Villeneuve-lès-Avignon.

Urbain V appartient encore à la liste des papes français comme à ceux qui régnèrent à Avignon. Cependant, sur les instances des Romains et de l'empereur Charles IV, il consentit à retourner à Rome ; trois ans plus tard, il siégeait de nouveau à Avignon, où il travailla au rétablissement de la paix entre la France et l'Angleterre. Il y mourut regretté du peuple, qu'il soulageait de ses dons, et des grands, qu'il charmait par la magnificence de sa cour.

Grégoire XI, dernier pape que la France ait donné à l'église, et qui était né, comme son prédécesseur, dans le Limousin, voulut continuer l'œuvre de la réconciliation. Il projeta aussi la réunion des églises grecque et latine, et proscrivit, le premier, les opinions du réformateur anglais Wiclef. On sait si ses efforts furent suivis du succès qu'il en attendait. Aussi le vit-on bientôt abandonner ses projets sur les églises dissidentes, pour concentrer toute son attention sur l'état intérieur de l'église romaine, que son pontificat l'appelait à surveiller plus particulièrement ; et, jugeant que le premier soin était de reporter le siége papal dans la métropole du monde catholique, il résista aux instances du roi de France et des évêques du royaume, et s'embarqua à Marseille en 1376. Il mourut à Rome, regrettant vivement d'avoir jamais quitté Avignon.

Ici, Avignon rentre dans le rôle insignifiant des légations, et n'a plus qu'une célébrité de quelques années sous le pontificat contesté de Clément VII et Benoît XIII.

Le premier, connu sous le nom de Robert de Genève, fut élu à Fondi en 1378, en opposition à Urbain VI, appelé au pontificat par le conclave de Rome d'une manière tumultueuse. C'est alors que commença le fameux schisme d'Occident, où l'on vit jusqu'à trois compétiteurs se disputer la tiare, et se partager les suffrages des puissances chrétiennes, ainsi que l'obédiance des peuples. Robert de Genève régna et mourut à Avignon.

Benoît XIII, appelé auparavant Pierre de Lune, homme de loi, militaire, enfin ecclésiastique, fut nommé cardinal en 1375. Envoyé comme légat en France, il fut élu illégalement à la mort du pape Clément VII. Pierre de Lune, ayant persisté dans la possession du Saint-Siége, fut arrêté à Avignon, et, après son évasion, déclaré schismatique par les conciles de Pise et de Constance. Il mourut en Espagne, sa patrie.

Ainsi se termina ce que les Italiens se plaisent encore à appeler *la captivité de l'église en Babylone*.

Après ces événemens, les siècles s'écoulent presque inaperçus pour la ville d'Avignon. Sous les légats et les vice-légats, on vit des émigrans italiens y apporter le commerce des soieries. Sous Louis XIV, la ville possédait 80,000 habitans; et, lors du passage de ce prince, la *bravade* ou garde municipale qu'elle mit sur pied comptait 6,000 citoyens ou fils de citoyens richement équipés. Le luxe que les Avignonnais étalèrent à l'envi dans cette circonstance excita assez vivement la jalousie des étrangers pour porter un coup funeste à la prospérité de la cité papale. Le commerce fut frappé de prohibition; et, plus tard, la peste de 1720 réduisit la population de cette ville opulente à 20,000 habitans; ce ne fut qu'en 1791 qu'elle passa, avec tout le

Comtat, sous la domination française, par l'effet d'un décret de l'assemblée constituante, et depuis elle jouit d'une prospérité croissante.

On attribue à Jean XXII l'érection du palais pontifical d'Avignon. Nous nous contenterons d'indiquer sommairement les curiosités de cet édifice. Au dessus de l'entrée, remarquez le balcon où le souverain Pontife se montrait au peuple pour lui donner sa bénédiction. — Au delà du porche, un portail gothique orné de clefs pendantes, fig. 156. — Dans la cour intérieure, un vaste puits taillé dans le roc vif, à 34 mètres de profondeur. — On pénètre dans l'intérieur du palais par un large escalier pratiqué sous une voûte très-surbaissée. — L'immense salle de réception a été coupée par deux plafonds de manière à donner trois étages habités par la garnison. — Des chapelles latérales, ornées de fenêtres gothiques, offrent encore des fresques du Giottino, élève du Giotto et de Simon de Sienne. La plupart de ces peintures remarquables ont été dégradées au point d'être devenues méconnaissables; elles représentent toutes des sujets bibliques. — La chapelle dite *des Pères inquisiteurs* présentait une fresque immense du jugement dernier; cette peinture a disparu entièrement sous une couche épaisse de lait de chaux; les penditifs sont encore intacts et reproduisent les figures des prophètes, singulièrement accoutrés. Nous en donnons ici un fragment, fig. 171; c'est dans cette salle que les juifs étaient jadis contraints de se rendre pour recevoir une instruction religieuse dirigée vers leur conversion. C'est aussi dans ce lieu que Jeanne de Naples fut sommée de comparaître devant le tribunal de Clément VI. Dès l'âge de huit ans elle avait été fiancée à André, fils de Charobert II de Hongrie. Ils grandirent en se haïssant, et le temps ne fit qu'augmenter cette antipathie. Les grands, et à leur tête Louis de Tarente, cousin et amant de la reine, étranglèrent l'odieux André, et l'on jugea que la reine avait eu au moins connaissance de ce crime. Les soupçons ne diminuèrent pas lorsqu'on la vit, deux ans plus tard, épouser l'assassin de son époux. Bientôt la reine n'eut d'autre ressource que de fuir

devant Louis, frère d'André, et roi de Hongrie, qui s'emparait de son royaume. On en référa à l'autorité du pape pour décider si Jeanne avait été complice du meurtre de son époux; elle fut acquittée, et recouvra la souveraineté de Naples. Après s'être mariée quatre fois, désespérant de devenir mère et d'avoir un successeur, elle adopta Charles de Duras, son cousin, qui paya ses bienfaits par l'ingratitude, s'emparant de ses états, et la faisant étouffer sous un lit de plumes. Jeanne avait alors soixante-sept ans, et passait encore pour une beauté très-remarquable.

Le palais des papes, ouvrage de plusieurs époques, offre une masse extrêmement irrégulière dont plusieurs compartimens sont rarement visités, et quelques-uns oubliés et inconnus peut-être. On remarquera avec surprise de beaux corridors pratiqués dans l'épaisseur même des murailles, des plafonds à rosaces, des ogives aux formes sveltes, des fenêtres finement sculptées. — La cuisine peut alimenter 1320 hommes; — les casernes sont d'une propreté remarquable, les lits en fer sont rangés dans un ordre parfait; — on pourrait loger au palais, s'il était réparé, au moins 15,000 hommes. — Le Cicérone ne manquera pas de vous montrer du doigt le petit clocher qui supportait la cloche d'argent dont le tintement annonçait le couronnement d'un nouveau pape. — Il vous conduira au bas de la tour connue sous le nom de *Glacière*, où de longues traces noirâtres annoncent un torrent de sang épanché des étages supérieurs. Pendant le massacre, un malheureux resta, dit-on, long-temps suspendu à un crochet qui subsiste encore; et le vétéran qui nous servait de guide sous ces voûtes sombres, et qui long-temps y a séjourné, nous dit avoir trouvé lui-même deux cadavres dans un caveau dont il nous découvrit l'entrée. — De là il n'y a pas loin aux salles de l'inquisition; celle du tribunal présente encore une inscription remarquable que le temps dégrade chaque jour, et des traces de fresques. Je suis aussi entré dans la salle de la question, construite de manière à étouffer les cris des victimes et à ne laisser échapper au dehors aucun retentissement des affreux mystères de ce lieu infernal; j'ai manié de gros

DANIEL

AMOS

SOPHONIE

JOHEL

SALOMON

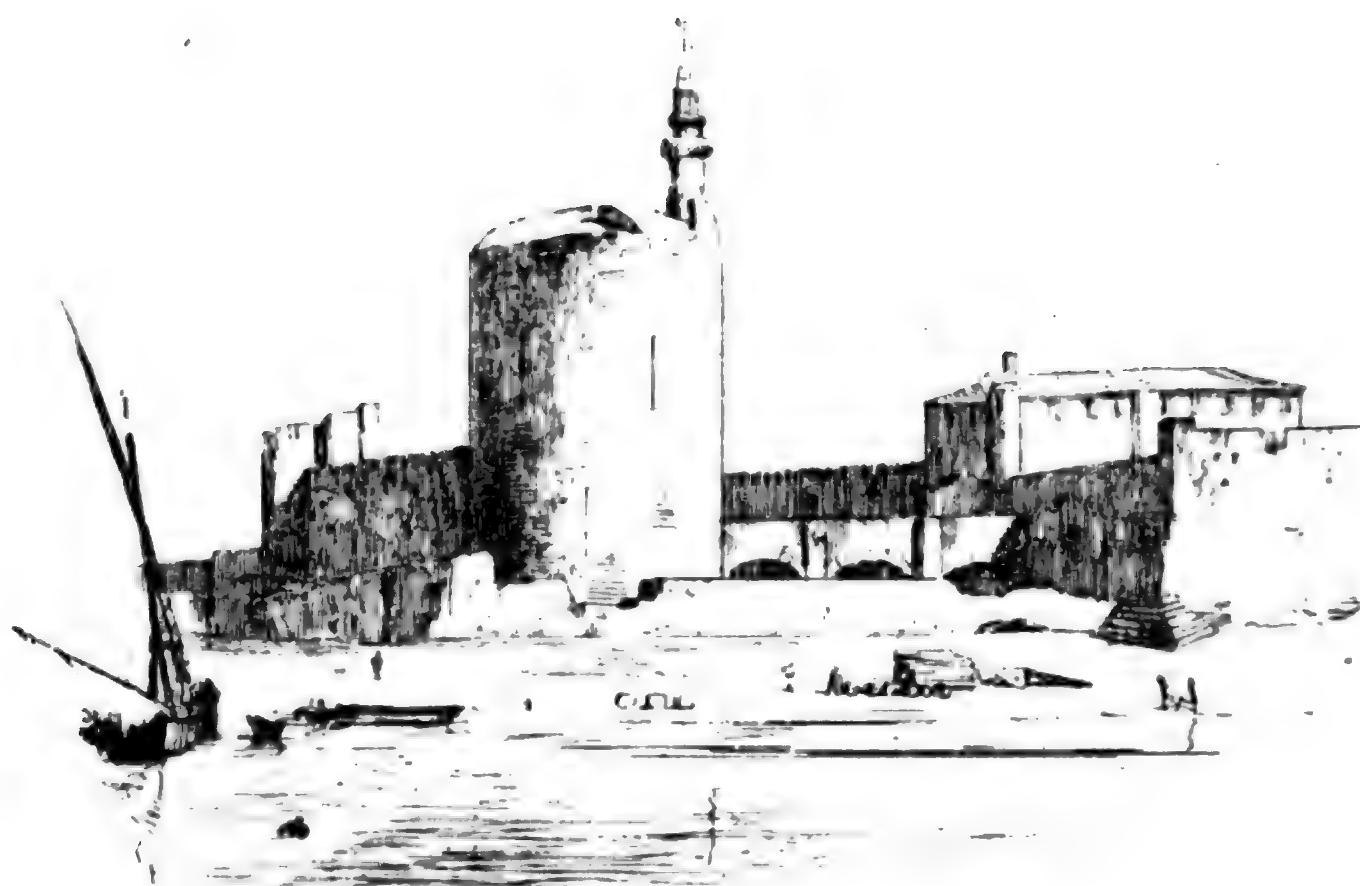
ESAIA

SIBILLE

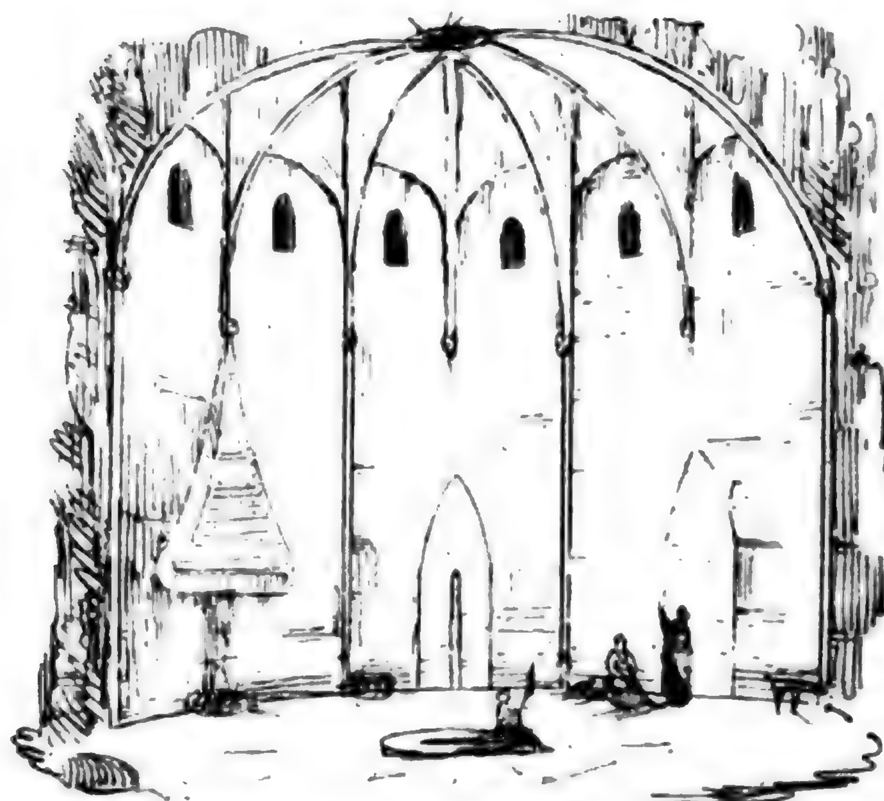
Fragment de Fresque.
Palais des Papes 17

173.

Grand escalier. PALAIS DES PAPES. 174.



Tour de Constance. 163.



Salle intérieure de la Tour de Constance. 164

anneaux encore solidement attachés aux murailles, et j'ai remué du bout de ma canne la cendre des fourneaux où l'on faisait rougir les crocs et les tenailles ; et puis je me suis pris, pour calmer le sang qui commençait à me monter au visage, à prononcer à haute voix quelques-unes de ces paroles d'Evangile qui proclament à jamais pardon et charité........ ; mais la voûte me les a renvoyées amorties, comme elle faisait jadis des imprécations des tortionnaires, et des gémissemens des torturés.

La place du *Palais* offre une réunion d'édifices assez remarquables, que l'imagination se plaît à reconstruire et à coordonner, comme on peut penser qu'ils existaient autrefois. Un édifice singulier et encore parfaitement intact attire l'attention de l'étranger et excite sa surprise ; c'est l'*Hôtel de la Monnaie*, aujourd'hui caserne de gendarmerie, affublé de griffons gigantesques, de guirlandes de fruits énormes, et de têtes de lions. Ce monument est de 1610. A l'extrémité de la place se trouve l'ancien archevêché, bâti en 1318 par Arnaud de Via, neveu de Jean XXII. Un escalier d'un accès très-aisé conduit aux tristes insignes d'un calvaire, et de là à l'église métropolitaine de Notre-Dame-des-Dons, où nous avons déjà conduit deux fois le lecteur. Nous ajouterons à la liste des objets sur lesquels nous avons attiré son attention, le porche, qui date d'une antiquité reculée, mais dont on n'a pu fixer la date précise, et des fresques à demi-effacées ; et, à l'intérieur, le tombeau de Crillon ; dans une chapelle latérale, le siége de marbre blanc sur lequel les Pontifes étaient couronnés, et ailleurs des sculptures gothiques représentant des salamandres ou autres monstres rampans d'un travail exquis.

Le rocher d'Avignon offre une de ces vues qui font époque dans les souvenirs de voyages, et desquelles on ne peut rien dire à l'étranger, si ce n'est : « Venez, et voyez. » Si le voyageur n'est pas trop fatigué de tours et d'églises, d'ogives et de vitraux, de tableaux et de sculptures ; si la tête ne lui a pas tourné en suivant les contours des Cevennes, les croupes du Luberon et les déchiremens des Al-

pines, ou en parcourant les méandres du Rhône, ses lisières et ses îles, ses quais et ses flotilles, je l'invite à redescendre dans l'antique cité par l'escalier construit par un certain cardinal, fils de Gaston de Foix, qui lui donna autant de marches que l'oraison dominicale a de mots.

Il reste encore une multitude d'objets dignes de remarque, dont les limites de cet ouvrage nous forcent à abréger la nomenclature; — la *place de la Pignotte*, ornée d'une église où l'on admire un sanctuaire circulaire du plus bel effet; — la belle et grande église des Jésuites, qui offre une façade imposante; — un arceau très-hardi, qui la joint aux édifices du collége, fut jeté, dit-on, dans l'espace d'une nuit; les matériaux avaient été préparés à l'avance, et ce fut ainsi nuitamment et à la dérobée que l'on procéda à une prise de possession contre laquelle les consuls avaient toujours opposé leur volonté. Vis-à-vis la façade, une ligne tracée sur la muraille signale les ravages du Rhône par cette inscription peu élégante, mais assez significative:

« Le 30 novembre 1750, l'eau venait ici. »

Sur la *place Pie*, on remarque un bel édifice qui fut de tout temps la halle aux grains, et dont les réverbères ont servi maintes fois aux exécutions consommées par la fureur du peuple. L'*Hôtel-de-Ville* est établi dans une masure appartenant jadis au palais Colonna; on remarque les boiseries de la salle du conseil, ornées des armoiries des consuls d'Avignon. Cet édifice est surmonté d'un beffroi où deux enfans de Jacquemart frappent régulièrement les heures, palladium des Avignonnais que nous avons déjà indiqué ailleurs.

Aujourd'hui, Avignon renferme une population de 40,000 habitans. Le commerce et l'industrie y ont repris une activité qui promet un meilleur avenir pour cette cité dévastée si souvent par les pestes et les guerres. La culture et la préparation de la garance, les chardons à carder, les soies, les teintures, les impressions d'indiennes, emploient une multitude de bras, et ont déjà enrichi un grand nombre

de familles avignonnaises ou foraines. Autrefois l'exploitation de l'imprimerie, qui spéculait sur les contrefaçons d'ouvrages français, les almanachs et les livres scandaleux, occupait une partie considérable de la population ; mais, depuis l'union du Comtat à la France, ce genre d'industrie s'est considérablement réduit, et n'offre plus que des produits insignifians pour le commerce, et ignobles aux yeux du connaisseur. Un volume déposé à la bibliothèque publique annonce l'établissement d'une imprimerie à Avignon dès 1497 : celle de Nicolas Lepe.

Nous ne pouvons nous résoudre à passer sous silence une anecdote peu connue et qui peut avoir quelque valeur dans l'histoire des découvertes et des inventions. Le célèbre Montgolfier, inventeur du ballon, avait de fréquentes relations avec les imprimeurs d'Avignon pour la fabrication de ses papiers à Annonay. La veuve Guichard, imprimeur elle-même, chez qui il logeait quelquefois pendant son séjour à Avignon, ayant remarqué, un jour, une épaisse fumée qui sortait de son appartement, eut la curiosité d'y entrer, et fut fort surprise de voir Mongolfier gravement occupé à enfler un sac informe de papier, au moyen des vapeurs d'un réchaud. Le physicien paraissait contrarié de ce que le ballon, une fois plein de fumée, s'élevait un moment, et puis retombait gauchement de côté le moment d'après ; aussi se voyait-il forcé de maintenir d'une main le ballon dans la position qu'il croyait la plus propre à faciliter l'introduction de la fumée, tandis que de l'autre il projetait de la paille mouillée sur le réchaud ; car on sait que, dans l'origine, on attribuait l'enlèvement du ballon à la *fumée* et non à l'*air chaud* dont il était plein. La veuve Guichard, qui souriait de son embarras, lui dit avec naïveté : *Eh que n'attachez-vous le ballon au réchaud!* Cette parole fut un trait de lumière pour Mongolfier. En effet, tout était là, il ne s'agissait que d'attacher le réchaud au ballon.

Parmi les établissemens utiles, qui préparent l'avenir de la population avignonnaise, on doit signaler ceux qui se rattachent à l'instruction publique : ils offrent déjà une école

normale, enseignement mutuel, salle d'asile pour la première enfance, écoles de dessin, d'architecture et de mécanique. Il manque peu pour compléter un bon système d'éducation publique ; nous nous permettrons de signaler deux établissemens qui manquent encore : une école d'adultes et une bibliothèque populaire.

Avignon n'a point donné naissance, comme on le répète dans la plupart des descriptions du pays, au BRAVE CRILLON, qui est né à Murs ; mais cette ville a vu naître FOLARD, surnommé le *Vegèce français ;* Joseph VERNET, père d'une famille de peintres ; l'un des nombreux PARROCEL ; l'abbé de BOULOGNE, évêque de Troyes sous l'empire, l'un des meilleurs prédicateurs du siècle ; le docteur CALVET, JUSTIN D'URBAN et ARTAUD, archéologues ; REQUIEN, botaniste distingué, et CASTIL-BLAZE, dont le nom se rattache à plusieurs opéras de mérite.

DE L'OLIVIER INDIGÈNE.

L'olivier, qui recouvre nos garrigues, et qui ne réjouit les yeux que pendant le triste hiver, saison dans laquelle il semble reverdir et étendre sur la contrée un manteau velouté, atteint ici ses dernières limites. Un peu plus au nord, il lutte, à chaque saison, contre les variations d'une atmosphère trop froide ; et, lorsque le thermomètre descend d'un degré plus bas que la température ordinaire des hivers, tous les jets qui sortent de terre périssent, et l'agriculteur attend que des années plus favorables fassent pousser de nouveaux bourgeons d'une racine que la sagesse du peuple a proclamée impérissable.

J'aime l'olivier : ce fut un lambeau de son pâle feuillage qui annonça au monde que le courroux de l'Éternel envers les enfans de la terre était satisfait ; aussi les poètes n'ont-ils pas manqué d'en faire un don de Pallas, le plus précieux don de la sagesse, la paix. J'aime l'olivier, parce que sa verdure réjouit l'hiver, parce que sa présence annonce le

ciel pur et l'air tiède du midi ; je l'aime, parce que je le plains ; chaque année les vicissitudes de la saison menacent son existence. Après avoir recueilli son fruit, l'agriculteur écourte ses branches, mutile ses formes ; et, sur ses vieux jours, décharné, noueux, rogneux, pour dernière injure l'olivier devient le point de ralliement d'une horde de Bohémiens qui place son foyer dans le creux du tronc vermoulu, et y fait pétiller le fagot et bouillonner la marmite.

L'olivier n'est cependant pas un étranger ; on l'a cru longtemps ; mais la géologie est venue dans nos temps modernes rectifier cette erreur. Notre astronome, M. Valz, a recueilli dans des strates situées à une grande profondeur dans le sol du Cours-Neuf, à Nismes, des fragmens nombreux de troncs d'oliviers. Plusieurs de ces fragmens étaient encore dans un état parfait de conservation ; d'autres avaient passé à l'état de lignite ; d'autres étaient empreints de pyrites ferrugineuses et de sulfate de fer. Tous ont été reconnus par les ouvriers ébénistes pour du bois d'olivier, dont ils ne confondent jamais la structure particulière avec celle d'aucun autre bois. Long-temps avant la découverte de M. Valz, de semblables observations avaient été faites dans les mêmes localités. Celles de M. Galibert, qui datent de 1779, ont été trouvées parfaitement exactes ; nous les reproduisons ici :

pieds.	
4. . . .	terre végétale.
6. . . .	tuf (brèche calcaire).
3. . . .	rocher vif (poudingue).
20. . . .	argile.
10. . . .	*idem.*
2. . . .	sable avec quelques fragmens de grès.
10. . . .	argile.
10. . . .	argile gris-foncé, dans laquelle se trouve le bois.
11. . . .	argile plus foncée, mêlée avec des fragmens de bois, partie sains, partie charbonnisés.
79,	profondeur à laquelle on ne trouvait de l'eau que par filtration.

Je cite ces observations, parce qu'elles peuvent être intéressantes pour le géologue, pour l'agriculteur, et pour l'histoire des puits artésiens. Le lecteur me saura peut-être gré de transcrire ici une lettre inédite de Buffon, dont je possède l'original, et qui fut écrite en réponse aux communications de M. Galibert.

« Je vous remercie, Monsieur, de votre obligeante attention, et de m'avoir donné le détail des couches de terre du puits qu'on a fouillé jusqu'à 13 toises 1/2. Je ne conseille pas à ce particulier de descendre plus bas ; il n'aurait jamais que le produit tel qu'il l'a des filtrations supérieures. En général, plus on creuse dans le sein de la terre, et moins il y a d'eau.

« A l'égard des bois pyriteux et à demi-charbonnifiés, qui se sont trouvés sous l'argile, nous en avons nombre d'exemples : à Paris même, dans le puits de l'école militaire on a trouvé, à 77 pieds de profondeur, des bois équarris et travaillés de mains d'hommes. Ainsi, toutes les couches supérieures de terre, d'argile et même de grès, ont été formées, depuis, par l'alluvion des eaux, et il en est de même du terrain de votre ville de Nismes. Je ne puis donc que vous remercier, Monsieur, de l'offre que vous voulez bien me faire de m'envoyer quelques-uns de ces morceaux ; je ne l'accepte pas, parce que nous avons plusieurs morceaux de bois dans ce même état, trouvés à de plus grandes profondeurs.

« J'ai l'honneur d'être avec toute considération, Monsieur, votre etc.

« Le Comte DE BUFFON.

« Montbard en Bourgogne,
le 1.er janvier 1780. «

C'est ainsi qu'au siècle dernier on traitait la science géologique ; et je me figure un moment le grand Buffon, peintre admirable de la nature, qui devait laisser après lui un monument littéraire si empreint de génie et de sublimité,

aveuglé par une théorie qui plaisait à son imagination, et écartant tous les faits qui ne s'y rattachaient pas à son gré. Je me figure l'homme de cour, richement vêtu [1], écrivant d'une main parfumée la lettre même que je viens de transcrire, et rejetant avec dédain les faits que la science modeste recueille obscurément dans la province. Notre siècle a imprimé une autre direction à l'étude de la nature : avant de l'expliquer, on consent à l'étudier, et l'on commence à comprendre qu'elle pourrait bien encore avoir des mystères que nous ne sommes pas à la veille de comprendre.

AIGUESMORTES.

Malgré le triste nom qui lui a été donné, Aiguesmortes a une glorieuse histoire, un aspect extrêmement pittoresque, et beaucoup d'avenir. Le lecteur qui voudra en juger fera bien de lire l'excellente *Notice* de M. di Pietri, ou, mieux encore, la nouvelle Notice que cet estimable écrivain prépare pour une prochaine publication. L'espoir de jouir bientôt de cet ouvrage nous force à être plus concis dans nos descriptions. Néanmoins, notre tableau demeurerait incomplet, si nous négligions de faire mention de l'histoire et de l'état actuel de cette intéressante ville.

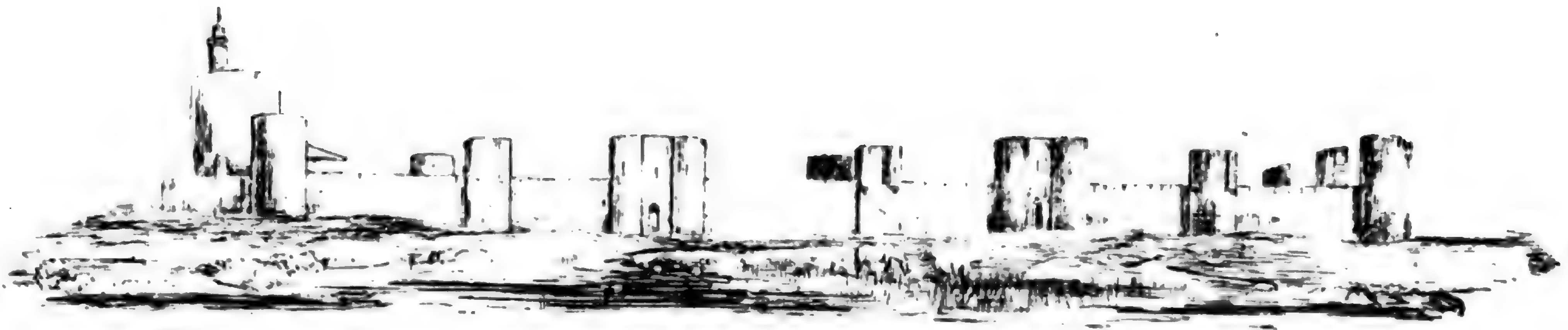
L'ambition des moines de Psalmodi en jeta les premiers fondemens, qui ne furent long-temps qu'un amas de cabanes de pêcheurs groupées au milieu des étangs. Long-temps les forbans et les Sarrazins inquiétèrent les familles qui y faisaient leur demeure, et Saint Louis consentit à les protéger par une tour imprenable qui reçut alors et conserve depuis le nom de *Tour de Constance*.

---

1 On sait que Buffon ne se mettait jamais à son secrétaire avant d'avoir fait grande toilette, comme s'il devait se rendre à la Cour.

On sait qu'au milieu des étreintes d'une cruelle maladie, Louis IX avait fait vœu de se croiser; fidèle à sa promesse, il fit l'acquisition d'Aiguesmortes pour une terre qu'il possédait non loin de Sommières; car tous les ports environnans, à l'exception de celui de Marseille, déjà encombré, appartenaient à des puissances étrangères et à des vassaux redoutés et suspects, et il lui fallait un lieu sûr pour rassembler ses huit cents galères et ses quarante mille combattans.

Ici s'élève une question également intéressante pour l'antiquaire et pour le géologue. Quel est le lieu précis où Saint Louis s'embarqua pour son expédition ? Est-ce sous les murailles même d'Aiguesmortes; est-ce sur le littoral actuel de la méditerranée? la mer s'est-elle retirée d'une lieue depuis cette époque? Voltaire avait reproduit et annoncé une opinion, et cette opinion fut adoptée sans examen; Buffon ne dédaigna pas lui-même de la présenter comme preuve de sa théorie sur la marche progressive et continue des eaux de la mer. Mais, voici que des hommes instruits, consciencieux, éclairés par de nombreuses observations, nous montrent, au pied même des murailles de l'antique cité, les vestiges d'un port intérieur, aujourd'hui encombré de sables et d'attérissement; plus loin, un canal également encombré, çà et là parementé de bâtisses antiques; plus près du littoral méditerranéen une plage qui rend un son caverneux sous les pieds qui la foulent, portant encore, par tradition, le nom de *Tombes* et renfermant, en effet, les dépouilles et les sarcophages des pélerins croisés que la fièvre atteignit sur ces bords; et, plus loin, au fond d'une anse dont le débouché porte encore de nos jours le nom de *Grau-Louis*, une suite de petits rochers, au pied desquels se trouve encore aujourd'hui un mouillage excellent. La question est désormais résolue d'une manière satisfaisante : la mer a conservé son rivage; la flotte des croisés était réunie à une lieue d'Aiguesmortes, et Louis IX s'est embarqué avec sa cour au pied même des remparts, sur un bateau royal, qui le conduisit par le canal et le Grau jusqu'à la flotte qu'il devait commander.



[illegible] 165.

166.

Grau du Roi. 167.

ENTRÉE DE LA TOUR DE CONSTANCE. 177

SCEAU EN CIRE DE PHILIPPE LE HARDI. 178

MONNAIE DE JEAN 23

Digitized by Google

Louis IX , mort sur les côtes d'Afrique , ne put lui-même accomplir toutes les promesses qu'il avait faites aux habitans d'Aiguesmortes. Philippe-le-Hardi, fidèle exécuteur des volontés de son père , fit construire les remparts , dont celui-ci avait conçu le projet. On dit qu'ils furent bâtis sur le même plan que ceux de Damiette. La tradition veut aussi qu'ils offrent beaucoup de ressemblance avec ceux de Jérusalem au temps des Croisades. Ces circonstances donneraient à Aiguesmortes un intérêt de plus , puisque les fortifications des deux villes orientales ont été reconstruites de nouveau par les Turcs. C'est encore sous Philippe-le-Hardi que les habitans d'Aiguesmortes obtinrent une charte de ce monarque qui leur assurait des priviléges tout particuliers. J'ai manié le parchemin original de cette pièce curieuse , revêtu de sceaux en cire , d'une conservation parfaite , malgré les siècles qui se sont écoulés depuis sa rédaction. Je me suis fait expliquer les caractères gothiques qui le composent , et d'où il résulte que les Aiguesmortains étaient affranchis de tout impôt , taille et péage , et du service militaire hors des diocèses de Nismes , Uzés et Maguelonne. — La question ne pouvait être appliquée sur la déposition d'un seul témoin. — Un conseil politique , élu par quatre consuls nommés eux-mêmes par les habitans du pays , pouvait seul imposer les citoyens pour les besoins de la communauté : ombre de constitution qui subsista long-temps , sans pourtant contribuer puissamment à la prospérité du pays.

Le massacre des Bourguignons forme une autre époque mémorable dans l'histoire d'Aiguesmortes. Les désordres qui déchirèrent la capitale durant la maladie et après la mort de Charles VI , se firent sentir vivement dans nos provinces. L'entrée d'Isabelle et du duc de Bourgogne à Paris avait été signalée par le massacre de tous les Armagnacs. Presque en même temps un corps de Bourguignons , commandé par Louis de Châlons et le prince d'Orange , envahit le Languedoc. Après s'être rendu maître de Nismes et de Montpellier , il se présenta devant Aiguesmortes. Les habitans voulaient se défendre , mais Louis de Malepue , gouverneur du châ-

teau, livra sans combat la place à l'ennemi. Une partie des habitans s'enfuit et fut se joindre à Beaucaire aux troupes du dauphin. Les femmes et les enfans étaient restés dans la ville, et le châtelain devint leur persécuteur. Deux ans après, le siége d'Aiguesmortes par les troupes royales durait encore, et le dauphin envoya le comte de Clermont pour presser la reddition de la ville. Ceux des habitans qui étaient demeurés dans la ville, et qui soupiraient depuis long-temps après leur délivrance, se concertent avec les assiégés, et une nuit, vers la fin du mois de janvier 1421, ils se précipitent sur la garde de l'une des portes; elle est égorgée; les troupes de France sont introduites; les habitans les conduisent au quartier des Bourguignons. Vainement ceux-ci tentent de fuir ou de se défendre; ils sont tous impitoyablement massacrés. Animés par le sang qu'ils viennent de répandre, les soldats et les citoyens, armés de flambeaux, se précipitent vers la maison du roi qu'occupait le châtelain. Furieux de ne l'y point trouver, ils y mettent le feu, et l'incendie dévore, avec tous les effets de ce gouverneur infidèle, plusieurs titres que la ville avait, jusqu'alors, conservés avec tant de soins. Au point du jour, cependant, on parvint à découvrir Malepue dans le réduit où il s'était caché. Le comte de Clermont le déroba à la fureur du peuple pour le faire décapiter après une sentence juridique. Les cadavres des Bourguignons étaient si nombreux qu'on prit le parti, pour éviter les pernicieux effets de la putréfaction, de les entasser tous sur des monceaux de sel, dans une des tours de la ville qui se nomme encore aujourd'hui la *Tour des Bourguignons*.

S'il faut en croire la tradition d'Aiguesmortes et l'assertion de quelques écrivains, c'est de là que vient la chanson,

Bourguignon salé
L'épée au côté,
La barbe au menton,
Sante Bourguignon!

Origine encore contestée, et sur laquelle l'Institut historique vient de proposer des nouvelles recherches.

En 1445, le port d'Aiguesmortes était dans un état si déplorable, que les Génois capturèrent une galère royale au fond même de la rade, ce qui occasionna quelques hostilités contre la république de Gênes. — En 1457, les portes de la Tour de Constance se refermaient sur le duc d'Alençon, accusé d'avoir offert aux Anglais les moyens de rentrer dans la Normandie. Ce prince languit plus d'un an dans cette prison, et n'en sortit que pour être transféré à Vendôme, où la Cour de Paris le condamna à périr sur l'échafaud. — En 1530, François 1.er écoutait avec intérêt les doléances des habitans d'Aiguesmortes, et faisait construire des ouvrages propres à rejeter dans la branche du Rhône qui baigne les murs d'Arles, une partie des eaux qui affluaient dans l'autre branche, cause principale des atterrissemens de la plage et de l'encombrement perpétuel du port. Une petite branche du Rhône fut entièrement détournée à l'aide du canal de Silvéréal, dont l'embouchure fut nommée *Grau*[1] *neuf*. — Huit ans après, François 1.er honorait lui-même Aiguesmortes de sa présence, et donnait à l'histoire de cette petite ville une date mémorable par son entrevue avec Charles-Quint. Nous avons donné, ailleurs, des détails sur cette journée[2]. — En 1542, Barberousse, qui de simple corsaire était devenu roi d'Alger et amiral de Soliman II, nourrissant une haine personnelle contre Charles-Quint, qui l'avait chassé de Tunis, et naguères avait même tenté de lui ravir ses propres états, vint établir sa flotte dans la rade d'Aiguesmortes, et ces plages, où flottaient jadis les bannières des Croisés, virent briller le croissant d'un prince mahométan, allié du roi de France. Tandis que Barberousse se livrait à l'espoir d'une vengeance prochaine, il est instruit que Charles-Quint et François 1.er ont définitivement conclu la

---

1 Le mot *Grau* est un terme générique par lequel on désigne, sur quelques points du littoral méditerranéen, les ouvertures naturelles ou artificielles, par lesquelles les étangs débouchent dans la mer.

2 Tom. 1.er de cet ouvrage, pag. 56.

paix à Crépi. Furieux de voir ainsi son attente trompée, et concevant autant de ressentiment contre son allié que contre son ennemi, il porte la flamme dans une forêt de pins qui bordait le rivage, et un vaste incendie signale son départ. — La réformation s'introduisit à Aiguesmortes en 1560; elle y fut d'abord comprimée par la puissance du gibet; mais bientôt on la vit renaître de ses cendres, et tour à tour Aiguesmortes passa aux mains des calvinistes et dans celles des catholiques. En 1757, elle était désignée comme place de sûreté par le maréchal de Damville. Sous Henri IV, on accordait encore aux réformés, pour places d'otages, Aiguesmortes, le fort de Peccais et la Tour Carbonnière. — Trois ans après, les fastes d'Aiguesmortes offrent le fait singulier d'un roi de France qui provoque lui-même les habitans à l'insurrection, et leur insinue le désir qu'il éprouve de se débarrasser du gouverneur Bertichères, soupçonné d'entretenir des intelligences avec les Espagnols, et, à cet effet, il mande au sieur de Gondin « d'*entrer dans la ville, et d'en faire sortir dextrement le sieur de Bertichères sans rumeur ni émotion, s'il était possible, mais néanmoins en quelque façon que ce fût.* » Le coup fut tenté et achevé. Bertichères, renfermé dans la *Tour de la Reine*, se battit comme un lion, et sortit après avoir obtenu la vie sauve pour lui et sa garnison. — Après ce coup de main, on vit les Aiguesmortains réclamer auprès du roi et même stipuler la récompense de leur conduite. Une députation, composée d'un catholique et d'un protestant, se rend à Angers et présente au roi le cahier des demandes du peuple. La plupart de ces demandes furent promptement satisfaites, et des lettres-patentes confirmèrent plusieurs anciens droits. — Après cette époque, l'histoire d'Aiguesmortes présente peu de faits intéressans; elle se confond du moins avec l'histoire des troubles religieux et politiques, des persécutions et des représailles communes aux autres villes du Languedoc. Nous ne devons cependant pas omettre la construction du canal qui établit une communication directe entre le port d'Aiguesmortes et la mer, par le *Grau du Roi*. — Cette importante communication

fut pratiquée sous le règne de Louis XIV, et figure au nombre des grands et utiles travaux entrepris et achevés sous le règne même de ce monarque. Vers cette même époque, une nouvelle source de prospérité se préparait pour ce pays : les états se décidèrent à faire ouvrir un canal depuis Beaucaire jusqu'à Aiguesmortes, sur une étendue de dix lieues environ; les travaux furent commencés et abandonnés à diverses reprises. Enfin, en 1811, les eaux du Rhône parvinrent par Saint-Gilles jusque sous les murs de l'antique Aiguesmortes. Aujourd'hui cette ville renferme dans son enceinte 2,900 habitans, qui se livrent au commerce de l'entrepôt, à la préparation du sel, à la fabrication des foudres et autres genres de futailles, à la production des engrais au moyen des roseaux, enfin aux travaux de la pêche, qui alimente les marchés de Nismes et autres villes du Gard. L'industrie et le commerce y sont croissans, mais ils n'y prendront jamais un grand développement, à moins que l'on n'écoute le vœu des amis du pays, qui réclament l'établissement d'un canal entre le chef-lieu du département et le seul port de mer qui appartienne à son littoral.

On pénètre dans Aiguesmortes par une porte dont l'ogive gothique était ornée d'une fresque dont le vandalisme des réparateurs n'a laissé qu'un lambeau. Au milieu de cette tache on reconnaît encore le bas d'une robe verte doublée d'ermine, et deux pieds chaussés de souliers à la poulaine. Ceux qui ont vu cette peinture il y a peu d'années, disent qu'on y reconnaissait encore des échevins offrant les clefs de la ville à un prince. Au delà de cette porte, on remarque les maisons basses de la ville, dont on ne pourrait de loin apercevoir les toitures, et des rues assez larges et parfaitement alignées. On chercherait en vain des édifices remarquables dans cette triste bourgade, que de vastes jardins envahissent en grande partie. Un clocher du XIII.e siècle annonce un monument ecclésiastique qui pouvait avoir quelque beauté, reste délabré d'un ancien couvent de Cordeliers. Tout auprès se trouve une petite église qui offre à l'extérieur une inscription hébraïque, et à l'intérieur un retable

et des colonnes torses en plâtre, d'un travail très-soigné. Nous avons parlé ailleurs de la chapelle des Pénitens blancs, où l'on remarque les premiers essais du peintre Sigalon. L'église paroissiale est un lourd bâtiment, relevé sans doute plusieurs fois, où l'on remarque, sur l'ancienne façade qui forme aujourd'hui le fond de l'édifice, les cintres en ogive d'une porte et de deux fenêtres, terminées de chaque côté par des figures bizarres d'animaux. Mais le monument le plus utile, quoique peut-être le moins digne d'attention sous le rapport de l'art, est un hôpital fondé par les habitans, et autorisé par lettres-patentes de 1347, et qui, depuis long-temps, ne doit plus sa conservation qu'aux secours annuels fournis par la commune. C'est au bout de la rue, où se trouve ce modeste édifice, que l'on fera remarquer à l'étranger l'enclos où se trouvait jadis la maison où François I.er et Charles-Quint eurent leur mémorable entrevue, et, non loin, une maison ornée encore à l'intérieur d'une magnifique cheminée dans le goût de la renaissance. Cette maison vit naître les Theaulon, dont l'un, peintre paysagiste d'un grand mérite, et le second, auteur dramatique de notre époque, dont les pièces nombreuses composent une grande partie du répertoire de nos théâtres.

Toute l'attention des curieux se porte ici sur les murailles antiques et sur la mer; nous ferons d'abord le tour de la ville, et puis nous nous rendrons au Grau du Roi.

J'ai visité les anciennes fortifications d'Aiguesmortes, le livre de di Pietro à la main, et j'y ai trouvé une description si exacte, que je citerai textuellement ses propres paroles :

« La figure des murailles est celle d'un parallélogramme rectangle, émoussé sur l'un de ses angles, et dont la longueur est de deux cent quatre-vingts toises, et la largeur de cent soixante-dix. Bâties en larges pierres taillées en bossage, elles s'élèvent à la hauteur d'environ trente-quatre pieds. Percées de meurtrières, garnies de mâchicoulis, couronnées de créneaux, elles sont flanquées de quinze tours, dont les unes sont carrées et servent seulement de passage, et dont les autres, doubles et cylindriques, renferment des

chambres propres à recevoir des combattans. Au dessous de celles-ci s'ouvrent de grandes portes en ogive, qui donnent entrée à la ville, et où l'on a pratiqué des coulisses intérieures pour les fermer solidement au besoin. Pour compléter ce système antique de défense, on avait creusé au pied des murailles un large fossé, qui, depuis bien des années, n'était redoutable qu'aux habitans par les vapeurs délétères qui s'en exhalaient. Il est actuellement comblé et remplacé, sous le mur méridional, par un terrassement qui recule l'étang de la ville, et sert de promenade pendant l'hiver.

« Vers l'angle émoussé des murailles, dans la partie intérieure, est assis le château, vaste bâtiment militaire, et à l'extérieur s'élève, au milieu d'un mur circulaire, la Tour de Constance, cette tour dont quelques auteurs, se fondant sans doute sur le nom qu'elle porte, font remonter la construction jusqu'au siècle de Constantin, mais qui fut bâtie évidemment par Saint Louis, ainsi que le prouve une lettre de Clément IV.

« Sa hauteur est de quatre-vingt-neuf pieds, son diamètre de soixante-six, et ses murs ont dix-huit pieds d'épaisseur.

« Arrivé devant l'entrée de cette tour par le pont-dormant qui y conduit, si l'on songe qu'infidèle à sa première destination, elle ne fut long-temps consacrée qu'à renfermer des prisonniers d'état ou des victimes 'une religion dominante, on ne peut se défendre d'une émotion pénible et douloureuse. On pénètre dans l'intérieur par deux portes doublées de fer, et roulant avec peine sur leurs gonds. Là se présentent deux vastes chambres voûtées et placées l'une au dessus de l'autre. La première était sans doute occupée par la garnison, comme l'indique un four creusé dans le mur ; dans la seconde, on renfermait pêle-mêle les prisonniers. L'une et l'autre ne sont éclairées que par l'étroite fente des meurtrières, et par une ouverture circulaire percée au milieu de leur voûte. Un escalier obscur et tortueux, ménagé dans l'épaisseur du mur, et muni de mâchicoulis

qui plongent sur la porte d'entrée, conduit à la chambre supérieure, et puis à la plate-forme de la tour. Cette plate-forme, entourée de créneaux, était à la fois un lieu de défense et d'observation, et servait en outre à retenir les eaux pluviales, qui de là s'écoulent dans une citerne pratiquée dans le mur. Sur ses bords s'élève une tourelle de trente-quatre pieds de hauteur, et dont l'unique destination était de soutenir le phare qui la couronne. Ce phare, se trouvant ainsi à cent vingt-trois pieds au dessus du sol, pouvait facilement, malgré son éloignement de la mer, être aperçu par les navires, comme il le serait encore aujourd'hui si on le tenait allumé. »

Je cite encore di Pietro :

« Louis XIV, au faîte de la puissance, victorieux de tous ses ennemis, et passant tour à tour de l'amour à la dévotion, avait entrepris de convertir les calvinistes du royaume. Les récompenses pécuniaires, l'interdiction de toute charge publique, de toute profession libérale, et les régimens de dragons, n'ayant servi qu'à transformer leur zèle en fanatisme, il se décide, en 1685, à révoquer l'édit de Nantes. Dès ce moment, l'exercice de leur culte est prohibé, leurs ministres sont bannis, l'émigration leur est défendue, leurs temples sont démolis, et la force est employée pour opérer leur conversion. Malgré ces mesures, les uns désertent en foule, les autres s'assemblent en secret. Ceux qu'on arrête sur les frontières, ceux qu'on surprend à des prêches clandestins, tous ceux, enfin, qui refusent de se convertir, ou dont la conversion paraît feinte, s'ils échappent au glaive des soldats, sont, comme de vils criminels, envoyés aux galères. Leurs enfans leur sont enlevés, leurs biens sont confisqués, leurs maisons rasées, et leurs femmes condamnées à la réclusion perpétuelle.

Durant cette atroce persécution, qui ne se ralentit guère sous le règne de Louis XIV, qui, sous celui de son successeur, ne fut adoucie que pendant le ministère du cardinal de Fleury, et qui, enfin, ne s'arrêta que par l'horreur qu'elle inspirait à tous les Français, la Tour de Constance

RUE A AIGUESMORTES 175

INTÉRIEUR DES MURAILLES. 176

Ancienne Monnaie.

Ruine du cloître des Dominicains. voir page 182

renferma continuellement dans ses murs un nombre considérable de femmes calvinistes. Entassées dans les deux chambres de cette tour, où l'air et la lumière ont tant de peine à s'introduire, réduites à la plus grossière nourriture, privées des commodités de la vie les plus indispensables, elles voyaient là se consumer, sans espoir, sans consolation, le cours entier de leur déplorable existence.

« Je ne puis mieux faire connaître la situation de ces infortunées, qu'en plaçant ici le tableau qu'en a tracé un témoin oculaire, M. de Boufflers, qui visita leur prison vers l'année 1768, lorsque la persécution commençait à se relâcher :

« Je suivais, dit-il, M. de Beauvau dans une reconnaissance qu'il faisait sur les côtes du Languedoc. Nous « arrivons à Aiguesmortes, au pied de la Tour de Constance ; « nous trouvons à l'entrée un concierge empressé, qui, « après nous avoir conduits par des escaliers obscurs et « tortueux, nous ouvre à grand bruit une effroyable porte, « sur laquelle on croyait lire l'inscription du Dante : *Lasciate* « *ogni speranza, o voi ch' entrate.* Les couleurs me « manquent pour peindre l'horreur d'un aspect auquel nos « regards étaient si peu accoutumés : tableau hideux et touchant à la fois, où le dégoût ajoutait encore à l'intérêt ! « Nous voyons une grande salle ronde privée d'air et de « jour ; quatorze femmes y languissaient dans la misère et « dans les larmes : le commandant eut peine à contenir son « émotion ; et, pour la première fois sans doute, ces infortunées aperçurent la compassion sur un visage humain. « Je les vois encore, à cette apparition subite, tomber « toutes à la fois à ses pieds, les inonder de pleurs, essayer « des paroles, ne trouver que des sanglots ; puis, enhardies par nos consolations, raconter toutes ensemble leurs « communes douleurs ! Hélas ! tout leur crime était d'avoir « été élevées dans la même religion que Henri IV. La plus « jeune de ces martyres était âgée de plus de cinquante « ans : elle en avait huit lorsqu'on l'avait arrêtée, allant « au prêche avec sa mère, et la punition durait encore ! »

En sortant de la Tour de Constance on a besoin de res-

pirer le grand air; je conseille donc au curieux de louer un petit bateau, et de se faire conduire au Grau du Roi. Quoique le trajet n'offre par lui-même rien de remarquable, il serait bon que le voyageur mît quelquefois pied à terre ici pour observer les travaux et l'industrie des hommes, qui se développe, comme on sait, à proportion des difficultés qu'offre la nature; là, pour ramasser des soudes, des salicornes, des pourpiers de mer, des arroches laminées, des carex, le sacharum de Ravenne, et mille autres plantes qui fréquentent le littoral méditerranéen; ailleurs, pour étudier les formes et les mouvemens des chevaux-camargues d'un blanc éclatant, et les taureaux d'un noir du jayet, demi-sauvages, demi-apprivoisés, qui accourent en foule à la vue de l'étranger, jettent sur lui un regard farouche, et, l'instant d'après, fuyent en galopant dans les mares. Partout le coup d'œil est bizarre et étrange; ce sont de larges flaques d'eaux, des terrains vagues, des digues rompues, des pilotis, des instrumens de pêche, et toujours au loin les murs d'Aiguesmortes chaudement colorés au soleil, et se détachant comme un rideau fantastique sur l'horizon bleuâtre des Cevennes.

Le Grau du Roi offre un petit port; un phare le domine. Il faut une permission du commandant d'Aiguesmortes pour le visiter. Il vaut la peine de solliciter cette permission, car il faudrait aller bien loin du cercle du pays dans lequel nous renfermons nos observations, pour trouver un appareil semblable. C'est un phare à lumière périodique. On observe avec intérêt la disposition compliquée des verres et des lentilles dont les formes sont très-variées, et dont le mouvement, produit par une machine à ressort, contribue à augmenter et à diriger la lumière concentrée. C'est un beau résultat des sciences de l'optique, adapté aux exigences de la civilisation moderne. Avant l'établissement de ce phare, les sinistres n'étaient point rares sur les parages d'Aiguesmortes.

La galerie du phare offre une belle vue de la méditerranée; c'est d'ici qu'il faut observer la direction de l'ancien *Grau Louis*, la rade d'Aiguesmortes et toute la topographie du pays.

En dirigeant ses regards vers le nord-est , le voyageur observera une plage défendue par un petit fort, et jonchée de tas réguliers de matières blanches : ce sont les *salins de Peccais*. Ces vastes exploitations mériteraient une excursion particulière.

L'origine des marais salans de Peccais est inconnue ; il paraît qu'ils furent les premiers établis sur notre littoral. Les deux principaux appartenaient primitivement, l'un à l'abbé de Psalmodi, l'autre au Grand-Prieur de l'ordre de Malte, résidant à Saint-Gilles ; ils ont passé depuis long-temps dans le domaine de l'Etat. Les autres salines, au nombre de quinze, furent transmises des puissans seigneurs d'Uzés à quelques particuliers, qui les ont laissées, d'âge en âge, à d'autres propriétaires réunis aujourd'hui en une société qui en a restreint l'étendue et augmenté les riches produits.

Pour faire connaître au lecteur le procédé de la *saunaison* et quelques-uns des termes propres à cet art, je vais copier encore l'auteur auquel j'ai déjà fait de si larges emprunts [1].
« La première opération, qui commence au mois de mai, et qu'on nomme *nivelage*, consiste à dessécher, nettoyer et applanir les tables destinées à la formation du sel. En même temps on introduit par divers petits canaux, fermés ordinairement par des martillières, l'eau des étangs voisins dans de vastes réservoirs nommés *partènemens*. Lorsque, par l'action du soleil, les eaux ont acquis environ douze degrés de chaleur, on les fait écouler par des rigoles appelées *gorgues*, dans d'autres réservoirs divisés en plusieurs parties, où elles sont successivement promenées jusqu'à ce qu'elles soient parvenues à vingt-deux ou vingt-trois degrés. Alors on les verse, au moyen de puits-à-roue, dans les tables, et l'on a soin, à mesure qu'elles s'évaporent, de les entretenir à trois pouces environ de hauteur. Ces tables, contiguës les unes aux autres, ont à peu près 210 toises carrées de surface, et sont séparées par de petites chaussées

---

1 *Notice sur Aiguesmortes*, par di Pietro, pag. 121.

en terre, qui portent le nom de *queirets*. C'est là que les eaux, échauffées par les ardeurs de la canicule, achèvent de s'évaporer, tandis que les parties salines qu'elles contiennent se cristalisent, se précipitent, et forment une couche de sel qui prend quelquefois jusqu'à deux pouces d'épaisseur.

« Jusqu'à ce moment, quelques hommes ont suffi pour ces travaux préparatoires. Mais alors une multitude d'ouvriers, accourus de Nismes, des Cevennes et des villages voisins, inondent les salines. Lorsqu'elles sont toutes en saunaison, on en compte plus de deux mille. Les uns, munis de pelles de bois, amoncellent le sel au milieu des tables, en petites gerbes coniques, opération qu'on nomme le *battage ;* les autres ensuite le transportent dans des cabas sur des entrepôts, où l'on en forme de grandes masses prismatiques nommées *camelles*. C'est ce qu'on appelle le *levage*, et ce qui complète les travaux de la récolte, laquelle finit ordinairement dans les premiers jours d'août.

« Pendant l'hiver, et lorsque le sel a subi un premier déchet, celui des salines intérieures est voituré par des canaux pratiqués pour ce transport, jusque sur le franc-bord du canal de Peccais, où tous les sels se réunissent et sont entassés en nouvelles camelles qu'on recouvre ensuite de roseaux. C'est là que les barques viennent les prendre pour les transporter, d'un côté, par le canal du midi jusqu'à Toulouse, de l'autre, par le Rhône, l'Isère et la Saône, jusque dans la Bourgogne, la Suisse ou la Savoie, les points les plus éloignés où s'étend le débit des sels de Peccais. »

On ne quitte point Aiguesmortes sans lui souhaiter tout l'accroissement de prospérité et de population qu'elle est susceptible d'acquérir. Le jour n'est peut-être pas loin où l'introduction de nouvelles branches d'industrie, l'arrosement de quelques marais infects, à l'aide de courans d'eau douce habilement ménagés, le dessèchement de quelques lagunes vagues, l'établissement de plusieurs canaux de communica-

tion, viendront assainir le pays [1], et lui rendre le mouvement et la vie. Le pays est en voie de progrès, il possède déjà beaucoup : une population amie de l'ordre et de la paix, de bonnes écoles, et un excellent maire, qui joint à un goût prononcé pour tout ce qui est beau un zèle infatigable pour tenter et accomplir tout ce qui est bon.

TARASCON.

Tarascon paraît avoir été, comme Avignon, un point de réunion pour quelques familles émigrantes de Marseille. Sous la domination romaine, elle devint une position militaire avantageuse, sans renoncer au commerce que sa situation semblait favoriser d'une manière si particulière. Il

---

1 Il est d'usage de représenter Aiguesmortes comme un pays où, chaque année, les épidémies déciment la population, et où l'étranger ne doit passer qu'à la hâte et en retenant sa respiration. Voici un tableau des naissances et décès qui m'a été communiqué par M. Vigne-Malbois, maire d'Aiguesmortes, à la bienveillance de qui je tiens aussi d'autres documens précieux :

Années.	Naissances.	Décès.
1825	148	100
1826	132	118
1827	153	146
1828	112	98
1829	150	106
1830	148	113
1831	131	110
1832	145	97
1833	131	98
1834	154	110
	1,429	1,096

M. Vigne prépare depuis long-temps une collection précieuse qui réunira tous les faits concernant l'intéressant pays qu'il administre. C'est à lui que l'on doit déjà des détails très-exacts sur la galère trouvée dans les environs d'Aiguesmortes, le tombeau d'un membre de la famille des Pourcelets, mort pendant l'expédition de Saint Louis, etc. J'ai reproduit ici les armoiries accordées à la ville par lettres-patentes du 26 avril 1697, représentant Saint Martin se dépouillant de son manteau en faveur d'un pauvre boîteux, et le dessin d'une pièce d'or trouvée dans les sables, appartenant à M. Roux-Ferraud. Ce florin, que j'ai attribué à tort à Jean II dans la planche, est de l'un des don Pèdre, alors roi d'Aragon et seigneur de Montpellier ; ce fut peu de temps après cette époque que cette ville fut acquise à la France.

paraît qu'on y avait établi une citadelle, nommée *Arx Jovis*, dans le même emplacement où a été depuis bâti le château. Ce dernier monument, dont nous avons reproduit le trait fig. 133, 134, est un des plus magnifiques monumens du XV.e siècle. Rien n'est comparable à la belle construction des tours dont il est flanqué, et leur état parfait de conservation est aussi remarquable que le fini qu'elles avaient reçu primitivement. Cette puissante citadelle fut commencée sous Henri II, en 1400, et achevée par le roi Réné. C'est un parallélipipède d'une grande dimension, ayant, du côté de la ville, deux belles tours rondes, et, du côté du fleuve, deux tours carrées irrégulières. Une enceinte plus basse, flanquée d'autres tours carrées, s'étend vers le nord. Tout l'édifice s'élève sur des rochers dont plusieurs surplombent les eaux profondes du Rhône. Cet antique et triste séjour royal a été converti de nos jours en maison d'arrêt et de détention, et renferme 65 prisonniers. Une des cours d'entrée, défendue par un chien énorme, est remarquable par des voûtes gothiques d'un beau travail : sur la corniche d'une porte, le guide fait remarquer les débris d'une statue que l'on dit être celle de ce bon roi Réné, dont on foule au pied l'ancien domaine. La plupart des salles sont très-élevées et surmontées de voûtes majestueuses ; une large plate-forme termine l'édifice. De cet observatoire élevé on jouit d'un magnifique coup d'œil ; mais le regard est singulièrement préoccupé par les abîmes du Rhône, que l'on domine perpendiculairement à une hauteur immense, et l'on craint de suivre involontairement la route périlleuse que plusieurs prisonniers n'ont pas craint de tenter pour ressaisir leur liberté.

L'église de Tarascon offre un beau portail byzantin ; une inscription enchassée dans la muraille annonce la dédicace de cet édifice à Sainte Marthe, et le millésime 1202. Une autre inscription constate des réparations en 1220. L'intérieur de la nef est décoré de tableaux représentant les actes de Sainte Marthe. Quelques-unes de ces productions de l'art ne sont pas sans mérite. Un médaillon grotesquement peint à la clef de la voûte principale ne manque pas d'attirer l'attention

de l'étranger. Il représente une femme liant un monstre de figure bizarre. C'est la patronne de Tarascon, Sainte Marthe, que la tradition fait venir jusque sur les plages de la Camargue ; plus tard, elle se rendit à Tarascon, que désolait un monstre appelé la *Tarasque*, affamé de chair humaine, et que la sainte femme enchaîne avec sa ceinture. Mais, comme je pourrais être un peu suspect en fait de traditions catholiques, je vais laisser parler un aimable écrivain, M. Roux-Ferrand, qui a fait dernièrement diversion à ses études sérieuses sur la civilisation apportée au monde par le christianisme, en faveur de ses souvenirs de voyages qu'il a bien voulu nous faire partager par la publication d'un volume qui en fait désirer un second.

« Un monstre hideux sortit un jour du Rhône, à deux cents pas de Tarascon, dévorant tout ce qui se trouvait sur son passage. Nombre de chrétiens avaient déjà été engloutis dans sa vaste gueule, quand une jeune fille, se dévouant pour son pays, fut, la croix à la main, combattre le monstre!.. Mais, à la seule vue du signe de rédemption, ce monstre devint doux comme un agneau et se laissa conduire en laisse. Le peuple alors le déchira et rendit à la jeune héroïne des actions de grâces. Depuis lors, Marthe est la patronne de Tarascon ; on nomma le monstre *Tarasque*, et, pour perpétuer la mémoire de ce grand événement, on institua une procession et une fête qui ont lieu le jour de la Pentecôte et le lendemain de la foire de Beaucaire. La procession est solennelle, tout le clergé la suit ; une congrégation porte en bandoulière l'effigie de la Tarasque. Aussitôt que cette procession est rentrée, la fête commence. Alors la Tarasque sort de son palais, entourée de ses gardes nommés *Tarasquaires*. Ce sont de jeunes gens vêtus de serge rose, pourpoint de batiste garni de dentelles, bas et souliers blancs, houpes et talons rouges, chapeau monté et cocarde rouge ; la congrégation suit et est elle-même suivie d'une foule innombrable de fidèles. Pendant la marche, la queue du monstre est agitée de tous côtés, et, comme cette queue n'est autre chose qu'une poutre, malheur aux curieux qui s'en approchent, surtout si ces curieux sont hugue-

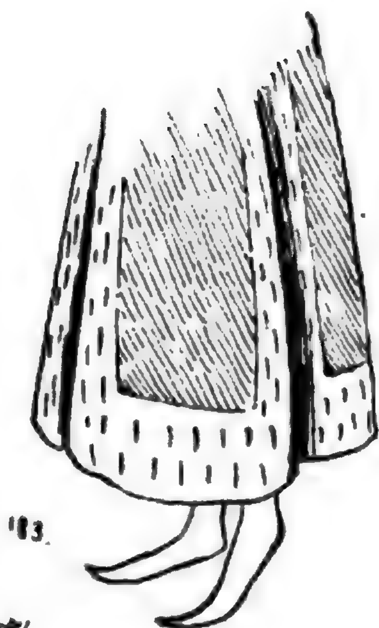
nots, car la Tarasque convertie par Marthe ne leur pardonne pas leur hérésie... « — *Qu'a fea la Tarasca?* dit-on après la cérémonie; — *A roumpu un jusiau.* — *Pichoun fai.* — *A tuya un iganaou.* — *A ben fea!....* »

« Cette fête est une véritable saturnale; tout y est permis: on fait courir un bateau plein d'eau, on arrose les spectateurs à qui on jette aussi des herbes qui les font enfler. Deux piquets sont plantés en terre, une corde les joint et renverse les étourdis qui n'y prennent pas garde. Un joli enfant, bizarrement vêtu, excite la curiosité; les curieux s'approchent, on leur frotte la figure avec de l'huile fétide. Des crocheteurs portent un tonneau plein, ils font boire de force et inondent de vin ceux qu'ils peuvent attraper. Ces gentillesses sont en harmonie avec la fête et la procession; c'est le dixième siècle dans le dix-neuvième, et en France!!.... — Il est vrai que, depuis plusieurs années, la fête n'a pas lieu. La Tarasque est sortie pour la dernière fois en l'honneur de la duchesse d'Angoulême; cette princesse en fut épouvantée... on le serait à moins. »

Quelques marches conduisent dans un caveau souterrain, d'abord auprès d'un tombeau du XV.me siècle, et puis au delà d'une grille en fer, dans une crypte éclairée par la lumière vacillante d'une lampe. C'est là, dit-on, que Sainte Marthe fut ensevelie, et l'on voit sur son prétendu tombeau une statue de marbre blanc qui reproduit ses traits. L'effet de cette chapelle souterraine produirait sur l'âme une profonde impression, si la pensée religieuse n'était singulièrement distraite par l'idée des funestes effets de la superstition.

Après le château et l'église, il ne reste plus à voir, à Tarascon, que la Bibliothèque publique, riche de 2,000 volumes, l'Hôtel-de-Ville, l'Hôpital, l'Abattoir et les Casernes. Cette petite ville, peuplée de 11,000 âmes, a du mouvement et dans l'industrie et dans le commerce.

FIN.



183.

reste de fresque sur une des portes d'Avignon [illegible] — voir page 213.

184

Sᵗ Agricol à Avignon.

TABLE ANALYTIQUE.

ON TROUVE CHEZ LE MÊME LIBRAIRE :

Accord entre le récit de Moïse sur l'âge du genre humain et les phénomènes géologiques, par Emilien Frossard. Prix : 1 fr. 00 c.

(Par le même.)

Tableau des diverses religions professées de nos jours.	» fr.	40 c.
Le bon Pasteur et le jeune Chrétien.	»	10
Catéchisme biblique.	»	50
Événemens de Nismes, depuis le 27 juillet jusqu'au 2 septembre 1830.	»	50
Readings in prose and poetry, from various authors (Choix de morceaux choisis empruntés à la littérature anglaise, à l'usage des commençans).	3	00
La Prédication chrétienne proclamée par le choléra.	»	50
De l'Influence des femmes dans l'œuvre de la diffusion de la foi chrétienne.	»	50

Vues prises dans les Pyrénées françaises, par Emilien Frossard et J. Jourdan, 6 livraisons ornées de 26 planches, in-folio, lithographiées, sur papier blanc. 36 fr.

Le même, sur papier de Chine. 60 fr.

Imp. de C

Digitized by Google